UN AN : 10 FR. — SIX MOIS : 6 FR. — CE NUMÉRO : 3 FR. »
ETRANGER : UN AN : 12 FRANCS

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

La Revue FÉLIBRÉENNE

NEUVIÈME ANNÉE

Publication littéraire, franco-provençale

SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL MARIÉTON
CHANCELIER DU FÉLIBRIGE

TOME IX — N°s 1, 2 ET 3. — *Janvier, Février et Mars* 1893

Sommaire



PARIS
BUREAUX ET ADMINISTRATION
9, RUE RICHEPANSE, 9

1893

COLLABORATEURS

PARTIE LITTÉRAIRE MÉRIDIONALE. — *Œuvres inédites en prose et rythmes d'oc, toujours accompagnées de traductions françaises*

MM. — Paul Arène — Albert Arnavielle — M. André — Edouard Aude — L. Astruc — A. Blavet — E. Barathieu — J. Boissière — don V. Balaguer — F. de Baroncelli-Javons — V. Bernard — W.-C. Bonaparte-Wyse — B. Bonnet — Ch. de Bonnecorse — Mme Gautier-Brémond — A. Chailan — E. Challamel — A. Chassary — Crousillat — Maurice Faure — Aug. Fourès — Louis Funel — A. de Gagnaud — J.-B. Gaut — Marius Girard — Ant. Glaize — Mme L. Goirand — Félix Gras — Cl. Hugues — J. Huot — Alexandre Langlade — V. Lieutaud — H. Lacombe — Auguste Marin — E. Marrel — Ch. Maurras — Anselme Mathieu — Alph. Michel — Achille Mir — Frédéric Mistral — Jean Monné — L. Moutier — F. Pascal — Ch. Poncy — C. Ratier — Ch. Rieu — R. P. Xavier de Fourvières — Joseph Roumanille — Mme R.-A. Roumanille — Louis Roumieux — Abbé Joseph Roux — J. Rubio y Ors — M. Raimbault — Isidore Salles — Frère Savinian — La Sinso — Alphonse Tavan — Jacinto Verdaguer — F. Vidal, etc.

PARTIE FRANÇAISE. — *Études méridionales, critique littéraire, philologie, variétés.*

MM. — Paul Arène — L. de Berluc-Pérussis — Horace Bertin — J.-F. Bladé — Noel Blache — E. Blavet — de Blowitz — Firmin Boissin — J. Boncompain — H. de Bornier — Charles Boy — J. Brunet — Eug. Boyer — Paul Bourget — Carles de Carbonnières — C. Chabaneau — Champavier — Félicien Champsaur — Coffinières — J. Condamin — L. Constans — F. Coppée — Alphonse Daudet — A. Duparc — F. Donnadieu — H. Escoffier — Emm. des Essarts — Pasteur Fesquet — Elie Fourès — Maurice Faucon — J. Gaillard — J. Gautier — J. Gayda — Aimé Giron — P. Guillaume — Hipp. Guillibert — Félix Hémon — J.-M. de Hérédia — C. Hennion — Charles d'Ille — P. Labrouche — C. Laforgue — Jules Laude — S. Liégeard — P. Mariéton — T. Martel — Paul Meyer — J. Pépratx — Albert de Quintana — Mgr Ricard — Albert de Rochas - Roque-Ferrier — L'abbé Roux — Santa-Anna-Néry — Albert Savine — A.-L. Sardou — Joséphin Soulary — Sully Prudhomme — Tamizey de Larroque — Robert de la Sizeranne — Clair Tisseur — Eugène Tavernier — Albert Tournier — Baron Charles de Tourtoulon — Jules Troubat — Ant. Valabrègue — Pce de Valori — Eugène Vial — Gabriel Vicaire, etc.

COLLABORATEURS CORRESPONDANTS

MM. — Ascoli, à Milan. — Karl Bartsch, à Leipzig — Jules Boesser, à Lindenthal-Cologne. — Dom Sig. Bouska, à Prague. — Cadéras, à Samaden (Grisons) — E. Cardona, à Naples — Cannizzarô, à Messine — W. Foerster, à Bonn — Fréchette, à Montréal — G. Gabardi, à Florence — Otto Hjelt, à Helsingfors — Th. A. Janvier, à New-York — Fr. Neumann à Freiburg-Brisgau — Pol de Mont, à Anvers — Spera, au Mont-Cassin — H. Senning, à Leipzig — Hermann Suchier, à Halle-sur-Saale — Urechia, à Bucarest — Ern. Ziégler, à Vienne — L. Zuccaro, à Novare — Baron Emm. Portal, à Palerme.

Les auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs articles.

Pour tout numéro de la Revue *dont il est donné un extrait dans une Revue ou un Journal, un second exemplaire est envoyé à l'auteur de l'extrait.*

Les dernières années de la Revue félibréenne (1887-88, 1889, 1890, 1891, 1892), *sont en vente* 9, rue Richepanse, *au prix de 10 francs chacune.*

Pour les abonnements et le service des journaux, s'adresser aux bureaux de la Revue, 9, rue Richepanse, *PARIS. — Joindre chèque ou mandat au bulletin de souscription.*

LES TROUBADOURS

(*Suite*)

LA COMTESSE DE DIE, SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR M. SERNIN SANTY [1]

Ce livre encore va témoigner du sortilège inépuisable de la Provence poétique. L'auteur, né dans le Centre, d'atavisme languedocien, semblait peu préparé par ses fonctions aux études qu'il aborde aujourd'hui. Mais les hasards de sa carrière l'ayant promené dans toutes les régions du merveilleux Midi français, où il avait rêvé de reprendre racine, il comprit et aima la gloire de ces provinces à qui revenait la conscience de leurs antiques solidarités. Il est de ces âmes généreuses dont parle Vauvenargues, qui ne partagent que la sympathie et l'admiration.

Avec son avant-dernière étape, en Dauphiné provençal, coïncida la commémoration de la comtesse de Die (1888), laquelle inaugura l'expédition des Félibres dans la Provence romaine. On se rappelle l'enthousiasme qui salua le retour de la tragédie antique sur la vénérable scène d'Orange. Ce premier pèlerinage des Méridionaux aux grands souvenirs de leur terre natale, fut son chemin de Damas. Soudain conquis à leur apostolat, il se joignit à l'allègre cortège. Et voici que devenu lui-même un de nos plus vaillants initiés, il a résolu de se faire l'historien de chacun de ces ancêtres à qui la jeune Provence veut ramener le culte de son peuple.

L'entreprise de M. Santy qui, à la biographie détaillée du poète, à ses œuvres et à leur traduction, entend joindre tous les documents relatifs à l'instauration de sa gloire, rattache ainsi le présent au passé. On sera peu sévère pour l'ensemble des hommages en vers ou en prose, provoqués par la fête de Die, et que l'auteur a recueillis pieusement. C'était en réalité la première de ces manifestations rétrospectives; elle eut la naïveté de tous les commencements.

Après la comtesse de Die il doit célébrer, à la suite du Félibrige, nos glo-

(1) Un volume grand in-8°, avec introd. de P. Mariéton et plusieurs illustrations. — Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, 1893. Prix : 6 francs.

rieux poètes limousins. C'est le Limousin qu'il habite aujourd'hui, plus ardent que personne à en réveiller les grands souvenirs. Ce rôle d'historiographe sera sa fonction parmi nous.

Bien conduites, ses monographies raconteront la vie, l'œuvre, l'action des troubadours, et l'influence d'une littérature qui plutôt même qu'elle ne refléta une civilisation, fut cette civilisation elle-même. Elles prouveront aux sceptiques que l'art félibréen s'épanouit sur un tronc vénérable, aux énergies vivaces, lui-même issu d'une souche antique et consacrée.

*
* *

Entre toutes les figures complexes de la littérature médiévale de Provence, celle de la comtesse de Die restait une des plus indécises. Les récentes recherches des romanistes, très clairement élucidées par la biographie présente, nous restituent la légendaire *trobairitz* et la distinguent d'une seconde comtesse de Die, sa parente, vaguement réputée... (d'après un dire du facétieux Nostredame) pour un *Traité de la Tarasque!...*

Il est très probable, et telle est l'opinion de deux maîtres, MM. Ant. Thomas et Oscar Schulz, que l'auteur des poésies inscrites sous le nom de la comtesse de Die, fut Béatrix de Viennois, fille du Dauphin Guigues VI, comte d'Albon et de Grenoble, et femme de Guillaume de Poitiers, aussi comte de Valentinois, qui régna de 1158 à 1189. Aucun document précis selon la science ne permet d'affirmer que notre comtesse Béatrix (ou Alix) aimât le troubadour Raimbaud d'Orange, comme le prétend sa plus ancienne biographie, lequel Raimbaud n'aurait courtisé que deux dames, Marie de Verfeuil et la comtesse d'Urgel. Mais faut-il donc tant de preuves pour croire qu'une princesse dauphinoise ait aimé un prince de son rang, dont le donjon avoisinait sa tour...

Le mot *Valentinés*, qui se rencontre une fois dans les poésies de Raimbaud, peut s'appliquer à notre comtesse de Valentinois, à qui n'aurait été attribué le comté de Die que par anticipation : elle était morte quand il échut à son fils Aimar, en 1199.

On n'a conservé que cinq pièces de la *Trobairitz*, encore l'une est-elle douteuse. Mais l'intérêt de leur beauté les égale en importance aux œuvres infiniment moins rares des troubadours célèbres (1). Toute l'histoire d'une amoureuse est dans ces quelques vers. Rien pourtant n'y éclaire sa situation sociale, ni le lignage de son amant, désigné seulement comme un « preux et beau chevalier ».

Dans sa première *Cansó*, la comtesse de Die se réjouit d'avoir fait choix

(1) Il existe 81 pièces de Giraud de Borneil, 70 de Pierre Cardinal et environ autant de Bertrand de Born.

d'un vaillant amoureux. Dans la seconde (plusieurs la lui ont refusée) elle se plaint du médisant, « semblable au brouillard qui, se répandant, fait perdre au soleil son éclat. » La troisième pièce, une *tenson* célèbre (poème dialogué strophe par strophe, sous forme de contestation) est « une élégante scène de dépit amoureux » comme a justement dit M. Lintilhac (1). L'*amicz* complimenteur proteste mollement de sa fidélité, la *domna* reste méfiante... Apparemment une brouille suivit. Elle donna naissance à l'admirable élégie amoureuse (IV) qui a fait impérissable le nom de la poétesse dauphinoise. La tendresse ardente et résignée du sentiment qui sourdement bouillonne sous la beauté toute classique du style et l'éclat des rimes en fait une œuvre digne des plus pures anthologies. Mais la femme vraiment passionnée qu'était la comtesse de Die achève de s'affirmer, tout entière, dans la dernière *cansò* qui reste d'elle (V). La flamme sensuelle n'était pas éteinte en son cœur et ce suprême cri douloureux vaut en sincérité le patient poème de sa déception d'amour.

Voilà tout ce qui peut être adopté sans réserves de la biographie flottante et légendaire de la comtesse de Die. Une tradition constante, recueillie par Nostredame (2), adoptée d'ailleurs dans l'*Histoire littéraire de la France* (3) veut qu'elle ait fait partie des cours d'amour de Signes et de Pierrefeu en Provence. Elle y aurait pris part avec Stephanette des Baux, Adalarie d'Avignon, Abalète d'Ongle, Hermessende de Posquières, Bertrande d'Orgon, Mabille d'Hyères, Bertrande de Signes, Rostangue de Pierrefeu et Jausserande de Claustral... Pourquoi rejeter la tradition ?

D'autre part les *Documenti d'amore* de Francesco da Barberino (1264-1348 poète et polygraphe toscan (4), donnent plusieurs anecdotes où notre *trobairitz* est en scène, mais qui auront plutôt servi à préciser l'existence de la seconde comtesse de Die. Celle-ci ne serait autre que « Philippe femme d'Aymar II de Poitiers comte de Valentinois et de Die que l'on retrouve en 1219 et 1235, la même qui aurait reçu les hommages d'Arnaut de Plagnes, du trouvère de Villa Arnaut et d'Adhemar le Nègre » (5). Belle-fille ou petite fille de Béatrix, cette Philippe n'a pas laissé d'œuvres. Mais elle laissa trace d'amoureuse, puisque son Adhémar le Nègre, d'ailleurs confondu avec Guilhem Adhémar sur la foi de Nostredame, passa longtemps pour l'authentique ami de la première comtesse de Die, (Madame de Sévigné s'est attendrie sur son aventure et Coulanges a rimé fort galamment en son honneur), puisque sa légende concorde avec la fin pénitente d'une comtesse de Die au monastère de

(1) *Précis historique de la litt. française.* (Paris, Lib. Cerf, 1891.)
(2) *La vie des plus excellents poètes provençaux*, Lyon, 1579.
(3) T. XV (1820) p. 446.
(4) Edités en 1640. — Cf. sur ce précieux recueil le livre de M. Ant. Tomas, *Fr. da Barberino et la Litt. prov. au moyen âge en Italie.* Paris, 1883.
(5) Oscar Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen*, Leipzig, 1888.

Tarascon, puisqu'il lui est attribué aujourd'hui la plupart des récits de Barberino. On les retrouvera dans le livre de M. Santy. Mais il est remarquable comme à peine au lendemain de la vie des grands troubadours, leurs épisodes s'emmêlent et s'embrouillent.

C'est le travail patient des romanistes qui peu à peu démêle l'écheveau des intrigues et restitue à chacun son bien d'amour.

Mais pour en revenir à notre comtesse de Die, Béatrix, celle dont nous avons des vers, la seule digne de mémoire, je m'étonne qu'on se soit refusé jusqu'ici à lui rapporter ce voyage à Toulouse invoqué par Francesco da Barberino. Il m'est apparu au contraire comme une preuve vivante de la réalité précise de la tendre comtesse que j'appelai naguère la Sentinelle nébuleuse du Midi poétique... On est frappé au travers des documents que produit, chaque jour plus nombreux, l'enquête des romanistes, de l'aisance des communications d'une cour à l'autre à des distances souvent considérables (1). Les chroniques et les poèmes en témoignent, princes et troubadours sont constamment par les chemins. C'était dans les mœurs de la race, du temps aussi. Leur bibliothèque était légère : artistes subtils, mais sans érudition, ils allaient, chantant leur maîtresse, ou plus impersonnellement, cette courtoise exaltation d'amour, *la Joie*, qui traduisait si bien l'idéal chevaleresque du Midi. A moins qu'un plus fort et plus puissant intérêt n'en fît encore des satiriques sociaux, des polémistes politiques (2).

La comtesse de Die ne célébra que son amour. La poésie des femmes ne vit que par la passion. Eloquentes souvent, géniales parfois, elles ont rarement ce qui fait le talent, la forme achevée et volontaire. Mais pour être restée sincère et femme, celle-ci a trouvé des accents dignes des plus grands poètes. Raynouard a pu égaler la *tenson* que vous allez lire de la comtesse de Die à certaine ode de Sapho réputée un chef-d'œuvre. Je reconnais plutôt chez elle les deux âmes de l'amour féminin, la douceur résignée des élégies suaves de Valmore, la sensualité franche des sonnets de Louise Labbé.

Les Diois, auxquels M. Santy dédie son livre en souvenir des neuf années qu'il a vécues dans leur brave pays, ignoraient, dit-il, la Comtesse avant l'in-

(1) Les mariages princiers provoquaient de fastueux déplacements. Raymond Bérenger Ier de Barcelone, dès 1113, ramenait plus d'un troubadour, de la Provence où il avait épousé la fille du comte Gilbert. Les couronnements des empereurs d'Allemagne à Arles dont ils se disaient rois, et à Monza où ils prenaient la couronne de fer, y attiraient seigneurs et poètes romans. Une tradition dont J. de Nostredame s'est fait l'écho rapporte qu'il y eut affluence de lettrés provençaux, en 1162, à Turin, pour l'investiture de Frédéric Barberousse, et nous savons que l'empereur Conrad III prenait plaisir à leur société, en sa cour d'Arles.

(2) Giraud de Borneilh, le chantre de la droiture et du plus noble amour, fait exception, par sa culture austère, aux mœurs insouciantes des troubadours. C'était un Pétrarque au petit pied. Il passait l'hiver dans sa bibliothèque et s'interdisait d'en sortir avant le printemps, qui remettait en route les poètes.

tervention des Félibres. L'érudition avait pris peine à nous embrumer sa légende. Ils pourront s'en glorifier désormais : la couronne murale de leur cité est dominée par cette image. Une fois de plus, la tradition a triomphé. Comment douter de la réalité d'une femme, quand de tels vers d'amour ont traversé les siècles sous son nom !

PAUL MARIÉTON.

ŒUVRES DE LA COMTESSE DE DIE

I

Ab joi et ab joven m'apais
e jois e joven m'apaia,
que mos amics es lo plus gais,
per qu'ieu sui coindet' e guaia ;
e pois ieu li sui veraia ;
bei · s taing qu'el me sia veraia,
qu'anc de lui amar non m'estrais
ni ai cor que m'en estraia.

Avec joie et avec jeunesse je suis contente, et joie et jeunesse me rendent heureuse, car mon ami est le plus gai. Aussi suis-je accorte et gaie ; et puisque je lui suis fidèle, il convient bien qu'il me soit fidèle aussi, car jamais je ne cessai de l'aimer et je n'ai pas au cœur (le désir) de me retirer de lui.

Mout mi plai, quar sai que val mais
cel qu'ieu plus desir que m'aia,
e cel que primiers lo m'atrais
Dieu prec que gran joi l'atraia ;
e qui que mal l'en retraia,
no · l creza, fors cel qui retrais
c'om cuoill maintas vetz los balais
ab qu'el mezeis se balaia.

Il me plaît infiniment, car je sais qu'il vaut plus (que tout autre), lui, de qui je désire le plus être aimée ; quant à celui qui, le premier, me l'a conduit, je prie Dieu de lui accorder grande joie ; et quel que soit celui qui lui dira du mal de moi, qu'il ne le croie pas, mais qu'il ajoute foi plutôt à ce que dira un autre : souvent on cueille les verges, avec lesquelles on se frappe soi-même.

Dompna que en bon pretz s'enten
deu ben pausar s'entendenssa
en un pro cavallier valen ;
pois qu'ill conois sa valenssa,
que l'aus amar a presenssa ;
que dompna, pois am'a presen,
ja pois li pro ni li valen
non dirant mas avinenssa.

Dame qui désire haut mérite, doit bien placer toutes ses aspirations vers un chevalier preux et vaillant, dont le courage lui soit connu, et oser l'aimer ouvertement ; d'une dame qui aime avec franchise, jamais les preux et les vaillants ne diront autre chose que du bien.

Qu'ieu n'ai chausit un pro e gen,
per cui pretz meillur'e genssa,
larc e adreig e conoissen,
on es sens e conoissenssa,
prec li que m'aia crezenssa,
ni om no · l puosca far crezen
qu'ieu fassa vas lui fallimen,
sol non trob en lui faillensa.

J'en ai choisi un, preux et noble, par qui le mérite (de ceux qui l'aiment) s'améliore et s'ennoblit; généreux, adroit et fin, qui a sens et adresse. Je le prie d'avoir confiance en moi et de ne pas se laisser persuader que je puisse faiblir envers lui, si lui-même n'a rien à se reprocher vis-à-vis de moi.

Amics, la vostra valenssa
sabon li pro e li valen,
per qu'ieu vos quier de mantenen,
si · us plai, vostra mantenenssa.

Ami, votre valeur est connue des preux et des vaillants; aussi je vous demande dès maintenant, s'il vous plaît, votre protection.

III

Amicx, ab gran cossirier
Sui per vos et en greu pena,
Et del mal qu'ieu en suffier
No cre que vos sentatz guaire:
Doncx, per que us metetz amaire
Pus a me laissatz tot lo mal?
Quar abduy no'l partem egual.

Ami, je suis en grand souci et en grande peine pour vous. Et vous-même vous ne sentez guère le mal dont je souffre. S'il est vrai que vous m'aimez, pourquoi me laisser en partage tout le mal? Car nous ne le supportons pas d'égale façon.

Domna, amors a tal mestier,
Pus dos amicx encadena,
Qu'el mal qu'an e l'alegrier
Senta quecx a son veiaire;
Qu'ieu pens, e no sui guabaire,
Que la dura dolor coral
Ai eu tota a mon cabal.

Dame, amour est fait de telle sorte, que lorsqu'il enchaîne deux amants, chacun d'eux, de son côté ressent, à son point de vue, toute la peine et toute la joie qu'ils éprouvent. Je pense au contraire, et je ne raille pas, que la peine de cœur a été, pour moi, tout entière.

Amicx, s'acsetz un cartier
De la dolor que m malmena
Be viratz mon encombrier;
Mas no us cal del mieu dan guaire,
Que quan no m'en puesc estraire,
Cum quo m'an, vos es cominal
An me ben o mal atretal.

Ami, si vous supportiez une faible portion (un quartier) du mal qui me torture, vous comprendriez bien mon tourment. Mais elle vous importe peu la peine dont je ne puis me distraire. Il vous est indifférent que je sois heureuse ou attristée.

Domna, quar yst lauzengier
Que m'en tout sen et alena,
Son vostr'anguoyssos guerrier
Lays m'en, non per talan vaire,
Quar no us sui pros, qu'ab lor braire
Vos an bastit tal joc mortal
Que no y jauzem jauzen jornal.

Dame, ce sont des calomniateurs qui, par leurs propos, ont fait tout le mal; je suis, moi, votre guerrier bien malheureux; si je ne suis pas près de vous, c'est que, par leurs dires seuls, ils ont inventé ce jeu mortel, auquel nous ne pouvons nous complaire.

Amicx, nulh grat no us refier.
Quar ja'l mieu dans vos refrena
De vezer me que us enquier;
E, si vos faitx plus guardaire
Del mieu dan qu'ieu no vuelh faire,
Be us tenc per sobre plus leyal
Que no son silh de l'Espital.

Ami, je ne vous suis nullement reconnaissante d'être plus retenu pour me voir, que je ne le désirerais; et si vous êtes plus soucieux du tort (qui peut en résulter pour moi), que je ne m'en préoccupe moi-même, je penserai sûrement que vous êtes plus scrupuleux que les frères de l'Hôpital.

Domna, ieh tem a sobrier,
Qu'aur perdi, e vos, arena,
Que per dig de lauzengier
Nostr'amor tornes en caire,
Per so dey tener en guaire
Trop plus que vos, per sanh Marsal,
Quar etz la res que mais me val.

Dame, je crains d'autant plus de voir notre amour détruit par les propos des médisants, que je perds de l'or, alors que vous perdez seulement du sable. Car vous êtes, par saint Martial, la personne que j'aime le mieux au monde.

Amicx, tan vos sai lauzengier
E fait d'amorosa mena
Qu'ieu cug que de cavalier
Siatz devengutz camjaire:
E deg vos o ben retraire,
Quar ben paretz que pessetz d'al.
Pos del mieu pensamen no us cal.

Ami, vous êtes si complimenteur et usez de manières tellement amoureuses, que je suppose que de chevalier, vous vous êtes fait changeur. Je dois bien vous faire des reproches, car il semble que vous songez à autre chose, depuis que ma pensée ne vous importe plus.

Domna, jamais esparvier
No port, ni caș ab cerena,
S'anc pueys que m detz joi entier
Fuy de nulh'autra enquistaire;
Ni no suy aital bauzaire;
Mas per enveia'l deslial
M'o alevon e m fan venal.

Dame, que je ne porte jamais d'épervier, que je ne chasse plus jamais, s'il est vrai que, depuis que vous m'avez comblée de faveurs, j'ai recherché un autre amour. Je ne suis pas trompeur à ce point; mais on me fait passer pour tel, par jalousie.

Amicx, creirai vos per aital,
Qu'aissi us aya tos temps leyal.

Eh bien, ami, j'admettrai donc à l'avenir, que vous avez toujours été fidèle.

Domna, aissi m'auretz leyal,
Que jamais non pensarai d'al.

Vous pouvez, ma mie, me supposer assez loyal (pour croire) que je ne penserai jamais à autre personne qu'à vous.

Trad. par S. Santy.

IV

A chantar m'er de so qu'ieu non volria,
tant me rancur de lui cui sui amia,
car ieu l'am mais que nuilla ren que sia:
vas lui no·m val merces ni cortesia

ni ma beltatz ni mos pretz ni mos sens,
c'atressi·m sui enganad' e trahïa
com degr' esser, s'ieu fos desavinens,

D'aisso·m conort car anc non fi faillenssa,
amics, vas vos per nuilla captenenssa,
anz vos am mais non fetz Seguis Valenssa (1),
e platz mi mout quez eu d'amar vos venssa,
lo mieus amics, car etz lo plus valens;
mi faitz orguoill en ditz et en parvenssa,
e si etz francs vas totas autras gens.

Be·m meravill com vostre cors s'orguoilla,
amics, vas me, per qu'ai razon qu'ieu·m duoilla;
non es ges dreitz c'autr'amors vos mi tuoilla
per nuilla ren qu'ie·us diga ni acuoilla;
e membre vos cals fo·l comenssamens
de nostr'amor! ja Dompnedieus non vuoilla
qu'en ma colpa sia·l departimens.

Proesa grans qu'el vostre cors s'aizina
e lo rics pretz qu'avetz m'en ataïna,
c'una non sai, loindana ni vezina,
si vol amar, vas vos non si' aclina;
mas vos, amics, etz ben tant conoissens
que ben devetz conoisser la plus fina,
e membre vos de nostres covinens.

Valer mi deu mos pretz e mos paratges
e ma beltatz e plus mos fis coratges,
der qu'ieu vos mand lai on es vostr' estatges
esta chansson que me sia messatges:
ieu vuoill saber, lo mieus bels amics gens,
per que vos m'etz tant fers ni tant salvatges,
non sai, si s'es orguoills o maltalens.
Mas aitan plus voill li digas messatges
qu'en trop d'orguoill ant gran dan maintas gens.

Le sujet de mes chants sera pénible et douloureux. Hélas! j'ai à me plaindre de celui dont je suis la tendre amie; je l'aime plus que chose qui soit au monde; mais auprès de lui, rien ne me sert, ni merci, ni courtoisie, ni ma beauté, ni mon mérite, ni mon esprit. Je suis trompée, je suis trahie comme si j'avais commis quelque faute envers lui.

Ce qui du moins me console, c'est que je ne vous manquai jamais en rien, ô cher ami, dans aucune circonstance! Je vous ai toujours aimé, je vous aime encore plus que Seguin n'aima Valence (1). Oui, je me complais à penser que je vous surpasse en tendresse, ô cher ami! comme vous me surpassez en brillantes qualités. Mais quoi! vos discours et vos manières sont sévères envers moi, tandis

(1) *Seguin et Valenssa*, vieux roman en langue d'*oc*, qui devait former une des lectures habituelles des troubadours.

que toutes les autres personnes trouvent en vous tant de bontés et de politesse !
Oh ! combien je suis étonnée, cher ami, que vous affectiez envers moi cette sévérité : pourrais-je n'en être pas affligée ? Non, il n'est pas juste qu'une autre dame m'enlève votre cœur, quelles que soient pour vous ses bontés et ses manières. Ah ! souvenez-vous du commencement de notre amour ; Dieu me garde que la cause d'une rupture vienne de moi !

Le grand mérite que vous avez, la haute puissance qui vous entoure, me rassurent. Je sais qu'aucune dame, de ces contrées ou des contrées lointaines, si elle veut aimer, fait, en vous préférant, le choix le plus honorable ; mais, ô cher ami, vous vous connaissez en amour ; vous savez quelle est la femme la plus sincère et la plus tendre : souvenez-vous de nos accords !

Je devrais compter sur mon mérite et sur mon rang, sur ma beauté, encore plus sur mon tendre attachement ; aussi je vous adresse, cher ami, aux lieux où vous êtes, cette chanson, messagère et interprète d'amour ; oui, mon beau, mon aimable ami, je veux connaître pourquoi vous me traitez d'une manière si dure, si barbare ? Est-ce l'effet de la haine ? est-ce l'effet de l'orgueil ?

Je recommande à mon message de vous faire souvenir combien l'orgueil et la dureté deviennent quelquefois nuisibles.

Trad. par Raynouard.

V

Estat ai en greu cossirier
per un cavallier qu'ai agut,
e vuoil sia totz temps saubut
cum ieu l'ai amat a sobrier;
aura véi quieu sui trahida,
car ieu non li donéi m'amor,
don ai estat en gran error,
en lieig e quand fui vestida.

Ben volria mon cavallier
tener un ser en mos bratz nut,
qu'el s'en tengra per ereubut,
sol qu'a lui fezes cosseillier;
car plus m'en sui abellida
no fetz Floris de Blancheflor :
ieu l'autrei mon cor e m'amor
mon sen, mos huoills e ma vida.

Bels amics avinens e bos,
coraus tenrai en mon poder,
e que jagues ab vos un ser
e qu'ieus des un bais amoros ?
sapchatz, gran talan n'auria
qu'ieus tengues en luoc del marit,
ab so que m'aguessetz plevit
de far tot so qu'ieu volria.

I. J'ai été en grand souci pour un chevalier que j'avais, et je veux qu'on sache à jamais combien je l'ai aimé à l'excès. Maintenant, je vois bien que si j'en ai été trahie, c'est que je ne lui accordai point mes faveurs, ni en un lit ni toute vêtue. en quoi j'eus grandement tort.

II. Je voudrais bien tenir un soir mon chevalier entre mes bras ! Il se tiendrait pour bien heureux (*littér.* sauvé), si seulement je lui servais d'oreiller, car j'en suis plus amoureuse que Flore de Blanchefleur : je lui octroie mon cœur et mon amour, mon esprit, mes yeux et ma vie

III. Bel ami aimable et bon, quand vous tiendrai-je en mon pouvoir ? Quand pourrai-je reposer un soir à côté de vous et vous donner un baiser d'amour ? J'aurais, sachez-le bien, grande envie de vous donner la place de mon mari, pourvu que vous me juriez d'abord de faire selon mon désir.

Trad. par Leopold Constans.

LE DIAMANT DE SAINT-MAIME

PAR EUGÈNE PLAUCHUD

AVANT-PROPOS (1)

Les poètes sont pétris de contrastes : la cigale chanteuse de Forcalquier persécute cordialement sa maussade voisine de Porchères pour lui arracher quelques pages d'avant-propos; le félibre aux fraîches envolées d'amour, à la suavité joyeuse, réclame pour parrain le félibre aux tristesses infinies.

Les voici, ces liminaires, crayonnés je ne sais comme, tandis que les noires pensées du préfacier sont à cent lieues de sa plume.

Par bonheur, toute présentation est superflue entre le poète gavot et les liseurs de Provence. Si j'en hasardais quelqu'une, les gens ne manqueraient pas de me couper la parole et de s'exclamer : « Mais nous le connaissons de vieille date, l'ami Plauchud, et mieux que vous, si possible ! Qui de nous ne s'est conjoui et acagnardi à boire des rayons le long de son *Cagnard* ensoleillé ? »

Il se trouve, de fait, que si notre volontaire s'est enrégimenté sur le tard dans le Royal-Provence, il y a conquis en rien de temps ses galons d'or. Je me suis laissé conter que, unique peut-être en tout le Consistoire, il s'est vu doté de la cigale des majoraux sans passer par la pervenche de mainteneur.

C'est que ce *Cagnard*, il faut bien qu'on en convienne, a été une manière d'événement dans le profond remue-ménage qui émeut le Midi. Avec lui, la Haute Provence, sa capitale saturée de souvenances fières, son dialecte à la caractéristique empreinte, ses vaillants esprits, tout cela émergeait d'une léthargie séculaire; tout cela s'affirmait et surajoutait son vigoureux entrain à l'entrain ardent de la « race qui rebourgeonne ».

Les prieurs de Sainte-Estelle virent avec étonnement ces Alpes méconnues, méprisées presque, se dévoiler d'emblée, comme l'arche fidèle des traditions évanouies, des us perdus, du parler originel. Du milieu des vallons de la Gavotine, surgissait un peuple de jadis, que l'on se figurait enterré. Ce peuple, laborieux et réfléchi, religieux et gai, mariant la jugeotte au rêve, avait sauvé, mieux que nul, l'étincelle nationale du bon sens, de la belle humeur, des croyances qui haussent l'âme, du rire sain qui la ragaillardit.

Mêlé de savoir et de songerie, de gravité honnête et de fusées joyeuses, le livre de Plauchud était le miroir net et charmant de tout ce bel ensemble. Pour ne

(1) Notre éminent collaborateur A. de Gagnaud a bien voulu faire pour la *Revue* la traduction de son exquis avant-propos au nouveau livre du majoral de Forcalquier. *Lou diamant de Sant Maime* (un très beau volume in-8°-carré de XIV-300 pp., Forcalquier, A. Crest, impr. de l'Athénée, 1883) est un poème provençal — dialecte bas-alpin — en 7 chants, avec la traduction française en regard, accompagné de notes et de 7 photogravures. Nous n'avons rien à ajouter aux excellentes pages qu'on va lire de MM. de Gagnaud et Tamizey de Larroque ; nous estimons comme eux que cette œuvre, la plus haute jusqu'à ce jour de la Muse gavote, ajoute un fleuron inattendu à la couronne poétique du Midi, un espoir de plus à la croisade de nos revendications.

parler que de son vocabulaire et de sa syntaxe, c'était un large trésor où puisent et puiseront, en France et par delà, tous les curieux de notre vieil Oc.

.·.

Rien n'encourage comme réussir. Le *Cagnard* avait été une aimable gerbe de fleurettes. L'auteur se dit que la Haute Provence méritait mieux et plus : il voulut nous donner le poème de la race alpestre, une œuvre de fils et de patriote.

La terre forcalquienne fut, au treizième siècle, le recoin le plus éclatant et le plus fortuné de l'empire du Soleil. Les deux Provences s'étaient rejointes et, de la mer aux Alpes, se soudaient dorénavant en une seule nation; mais notre aimé Raimond Bérenger, en enjumellant les deux couronnes comtales, sur son front, avait, comme un bon père, laissé à chacun ses libertés et ses usages. Aussi, le long de la Durance comme aux bords de la Méditerranée, tous les chevaliers, les prud'hommes, les pauvres gens le portaient avant dans leur cœur. Le cher souvenir de Garsende, sa mère (3), l'amenait sans cesse à Forcalquier, et plus encore au riant castelet de Saint-Maime. C'est là que, sous l'aile de Béatrix de Savoie, grandirent nos reines légendaires, là que trouveurs et juglars venaient de partout, s'assembler autour de la mère et des quatre radieuses jouvencelles. Princesses, pages et chanteurs parcouraient allègres les collines de Saint-Maime, y récoltaient à même les « diamants » que le bon Dieu a semés là de sa main de joaillier, et les reines futures ne voulaient pas d'autres brillants à leurs pendeloques, quand, au son du tambourin, dans le Pré de la Cour, elles dansaient avec les fillettes de Dauphin et de Mane.

Ce fut là l'heure merveilleuse, l'heure unique, l'heure brève, hélas! de notre histoire. Dans le firmament clair de la patrie provençale, l'étoile aux sept dards rayonnait, pure et flamboyante, sur Saint-Maime et sa tour aux sept façades. A sa lueur, les princes venaient du côté du Soleil et du côté de l'embrun, pour courtiser l'héritière des Provences. Et Bérenger, alors, rêva son fier rêve, de marier sa jeunesse à son cousin à Toulouse, et de fédérer les deux côtés du Rhône, sous cette croix clédée qui déjà était un lien fraternel entre le capitole des Raimond et la citadelle des Guilhem.

Mais il est écrit dans le livre de là-haut que les nations de la terre auront, comme les astres du ciel, leurs éclipses. La mort, avant l'heure, coucha Bérenger sous le marbre. Avec lui, son beau songe s'évapora dans le bleu ; avec lui, et pour longtemps, s'éteignit l'étoile de notre race. On livra la pauvre comtessine à un Angevin, étranger à notre romanité, à nos coutumes populaires, au langage de ses nouveaux vassaux. Les troubadours crièrent leur effroi. Ils entrevirent dans l'avenir la perte des franchises, la destruction des assemblées du peuple, l'avilissement de leur parler éclatant et doux.

Au sein de cette épouvante, un gavot essaya de sauver la princesse, et avec elle le pays. Les historiens ont fait là-dessus un silence de commande. Mais une tradition alpine (Mathieu Paris l'a recueillie) nous apprend qu'un pauvre petit seigneur, qui n'avait d'autre fortune que son amour pour Béatrix, osa risquer un

(1) *Au Cagnard* (v. la *Revue* de mars-avril 1889).

(3) Garsende de Sabran, Comtesse de Forcalquier, femme d'Alphonse II de Barcelone, comte de Provence. Leur fils, Béranger IV, le Grand, réunit sous son sceptre ces deux comtés souverains.

enlèvement. A coup sûr, en cette aventure, il se montrait hors de sens, comme tout vrai amoureux. Mais jamais, il me semble, folie plus poétique, plus touchante, que celle de ce gentilhomme sans avoir, sans pouvoir, sans rien, qui, avec son cœur seul, dispute son aimée au frère du roi de France!

S'il eût réussi dans sa tentative audacieuse, les destins de la Provenee étaient changés! Il est fâcheux vraiment que Mathieu Paris ne nous dise ni son nom ni son endroit. Mieux que Catelan, ce Provençal-là méritait une ode de Mistral.

Mais ce qu'a oublié le chroniqueur, le poète forcalquien l'a trouvé dans son imagination abondante. Il a, sur les quatre lignes de Paris, édifié un poème attachant, tendre, patriotique, où la Provence revit ses derniers jours de gloire et ses premiers jours de tristesse. L'auteur y dit avec dilection le paysage natal, les hommes et les choses qui sont l'orgueil de sa patrie. Il a su, dans un récit semé d'amoureuses chansons, associer aux plus exquises suavités du cœur, toute la hardiesse vibrante du sirventes médiéval. Je dirais volontiers que son poème est le testament de la vieille Provence. Sans essayer de faire, entre *Calendal* et le *Diamant de Saint-Maime*, un parallèle dangereux, on peut affirmer que la même grande pensée les domine. Si les héros de l'Estérel, jaillis de cap à pied du puissant génie du maître, nous éblouissent comme une vision idéale, ceux de Saint-Maime, empruntés à l'histoire, nous émeuvent comme une réalité vécue.

Je ne voudrais pas déflorer ici les pages du félibre. Ouvrez-les, lecteur ami, et je vous défie de les quitter avant le dernier vers. Quand vous fermerez le livre, vous vous sentirez, j'ose le prédire, troublé d'une émotion saine, rempli d'une affection croissante pour la Provence bellissime.

*
* *

Pour moi, ma plume déposée, je m'accoude sur ma fenêtre, l'âme pensive, et de là je contemple ce large et doux pays, que le poète a si fidèlement dessiné, où il a fait mouvoir ses vivants et fiers personnages.

Dans l'amoncellement de montagnes, de collines et de plateaux qui s'allonge à perte d'horizon, je tressaille à la vue de la haute citadelle de Forcalquier, devenue aujourd'hui la félibréenne église de Notre-Dame de Provence. Je salue, ému, cette capitale si petite dans ses remparts, si grande dans ses annales, qui n'a perdu mémoire ni de ses chères libertés, ni de ses cours d'amour. Mes yeux vont de la Cole comtale, où Raimond Bérenger courait l'ours, au bois du Luberon, où sa gente fille cueillait les diamants épars dans les cailloux.

Oh! quelle terre-fée, où les pierres précieuses brillent aux feux de l'aube, sous le pied du chasseur et de la bergère, où il suffit de se baisser pour les ramasser par centaines! Combien et combien de jeunes filles, depuis Béatrix jusqu'à nos félibresses, ont foulé ce coin de terre ensorcelé, sans épuiser cette mine de joyaux! C'est que la nature est toujours jeune dans ses œuvres, tandis que tout disparaît des créations de l'homme. Voyez cette tour de Saint-Maime, si altière antan, et qui demain, j'en ai peur, va gésir sur le sol. Ah! secourons-la, nous les fidèles, cette dernière relique du château des quatre reines, ce suprême témoin de la Provence indépendante! Qui sait? Peut-être l'étoile de la patrie viendra-t-elle derechef darder sur elle sa flamme rajeunie, et illuminer ses sept facettes.

Car l'âme d'un peuple, comme celle de l'homme, est un souffle de Dieu, impérissable, éternel. Un nuage passe, et la voile pour un temps; un vent souffle, et la revoici.

A. G.

Porchères, 26 juillet 1892.

LE DIAMANT DE SAINT-MAIME

ANALYSE (1)

Ce nouvel ouvrage de notre confrère réunit toutes les attractions, toutes les séductions : il est admirablement imprimé sur un magnifique papier qui sonne harmonieux sous les doigts ; rien que pour sa beauté extérieure on l'aimerait déjà, comme on savourerait d'avance une liqueur qui nous serait servie dans une coupe ciselée avec un art infini ; il est orné de photogravures qui représentent des monuments et des sites remarquables, par exemple, *la tour de Saint-Maime*, noble ruine fièrement posée au sommet d'un roc solitaire ; *la Roche-Amère*, à l'aspect pittoresque et grandiose ; *Forcalquier*, qui se développe si gracieusement sur les flancs du coteau que domine et protège une chapelle entourée de vieux pins ; *les mourres*, rochers aux formes étranges qui rappellent les gigantesques blocs de pierre semés à travers toute l'Europe par ses mystérieuses populations primitives, etc. ; mais il est encore mieux orné d'un avant-propos de M. de Gagnaud, chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, où la Provence et l'Amitié, les deux ordinaires foyers d'inspiration du châtelain de Porchères, lui ont dicté des pages de la plus généreuse éloquence. Après qu'un tel maître a parlé, oserai-je parler aussi ? Essayer d'ajouter à ce qu'il a si complètement et si parfaitement dit sur *Lou Diamant de Saint-Maime*, ne serait-ce pas vouloir apporter de l'eau — non à la fontaine (car par ce temps d'incomparable sècheresse, les meilleures sources sont en général à demi-taries), — mais à la merveilleuse fontaine de Vaucluse, ce symbole de l'inépuisable fécondité de la poésie méridionale ? Ne serait-ce pas vouloir parfumer les lavandes mêmes de ce mont Ventoux où des abeilles venues du mont Hymette produiraient un miel plus exquis que jamais ? Disciple respectueux, j'adopte les élogieuses autant que justes appréciations du roi des critiques provençaux et je me contenterai de donner l'analyse de chacun des sept chants du splendide poème : *Les quinze ans de Béatrix*, *La Fontaine des fiançailles*, *Dans la rue*, *La Cour d'amour*, *La Chasse*, *Le bâtard de Forcalquier*, *La montagne des diamants*.

I. Raimon Bérenger, comte de Provence par son père et de Forcalquier par sa mère Garsende de Sabran, a marié à trois rois ses trois filles aînées. La quatrième, Béatrix, future héritière des deux comtés, célèbre aujourd'hui même ses quinze ans au château de Saint-Maime. Le peuple est en fête. Trois princes, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse et le comte d'Anjou, viennent briguer la main de la princesse. Les troubadours chantent Béatrix. L'un d'eux, Gaucher,

(1) *Lou diamant de Sant-Maime*. Fourcouquié, A. Crest, esquichaire de l'Atenèu, 1893, in-8° de XIV-284 p. J'annonce aux profanes qui ont le malheur de ne pas comprendre la langue populaire des Basses-Alpes qu'ils n'auront pas le triste sort de la Cigogne du fabuliste invitée à dîner par le perfide Renard : L'auteur a eu la charitable pensée de traduire pour eux en très bon français le doux parler de son pays natal.

natif de Forcalquier, se distingue entre tous ; Raimon Bérenger le charge de présider, avec Béatrix, aux réjouissances populaires. Les chants du poète émeuvent, sans qu'elle s'en doute, le cœur naïf de la jeune fille.

II. La Cour se rend de Saint-Maime à Forcalquier. Chemin faisant, le cortège comtal s'arrête à la *Fouont maridarello*, qui a le privilège de marier dans l'année les amoureux qui y boivent après leur bien-aimée. Sur le conseil de Romée de Villeneuve, Charles d'Anjou boit après Béatrix. Gaucher, qui depuis longtemps adore la princesse, est désespéré de ce pronostic. Plus désespéré encore le bouffon Rigoulet, qui voudrait pour la princesse un mari méridional, et tremble à la pensée de l'absorption de la Provence par les princes français.

III. Le cortège entre dans Forcalquier. La foule discute les épouseurs de la princesse. Rigoulet ne veut ni d'Anjou, ni d'Aragon, ni même de Toulouse. Pendant ce temps, Gaucher va confier à sa mère son amour insensé pour la future souveraine des deux Provences.

IV. La Cour d'amour de Provence se réunit en l'honneur des princes visiteurs. On y discute malicieusement la question de savoir quel époux convient le mieux à une jeune princesse. Aymeric de Péguilhan, Raimon Vidal, Bertrand de Lamanon, plaident chacun, à mots couverts, pour le prince de leur choix : le premier pour Aragon, le second pour Toulouse, le dernier pour Anjou. Les troubadours indigènes applaudissent Vidal, dont le candidat leur est le plus sympathique à cause de la vieille union de Toulouse et de Forcalquier. Mais voici venir le bouffon, qui improvise à son tour, et proclame que l'époux à choisir n'est ni le plus beau, ni le plus brave, ni le plus puissant, mais celui qui aura trouvé le chemin du cœur de la princesse. Béatrix, candidement, applaudit Rigoulet. Avec non moins de candeur, elle veut que Gaucher chante, lui aussi ; mais Gaucher, qui promène au loin son désespoir, est introuvable.

V. Les invités de Raimon Bérenger vont, le lendemain, courir l'ours dans la forêt comtale de la Cole. L'ours, dans sa course affolée, se précipite sur Béatrix. Gaucher se trouve là, tout à point, pour la sauver au péril de sa vie. Le comte, pleurant de joie, lui donne l'accolade, et le fait chevalier de la princesse

VI. Bérenger meurt prématurément. La cour se réfugie tristement au château de Saint-Maime, où Gaucher remplit, Dieu sait avec quelle joie, sa mission auprès de Béatrix. Mais, le deuil expiré, les prétendants de France, d'Espagne et de Toulouse annoncent derechef leur visite. Gaucher tremble à la pensée de perdre celle qui est sa vie et son bonheur de tous les instants. Rigoulet, lui, redoute plus que jamais l'annexion de la Provence à une nation étrangère. Il se décide à confier au jeune troubadour un secret capital : Gaucher n'est pas l'humble plebéien qu'il croit être ; son aïeul était un bâtard de la maison souveraine des Forcalquier. Il est le cousin de Béatrix. Qu'il ose demander sa main, et la Provence restera gouvernée par la vieille race indigène, qui parle sa langue et protège ses libertés. Enhardi par cette découverte que sa mère lui confirme, le poète se résout à avouer son amour à la comtessine. Il lui confiera demain le secret qui lui brûle le cœur.

VII. Non loin de Saint-Maime s'élève une montagne où le bon Dieu a répandu des diamants par milliers. Ces diamants sont de délicieux cristaux de quartz, sans valeur pour le joaillier, mais qui fournissent une ravissante parure aux fillettes de la montagne. Béatrix, en attendant la visite, qu'elle redoute, de ses prétendants, propose à Gaucher d'aller à la cueillette des diamants légendaires,

dont elle ne dédaigne pas d'orner sa beauté dans les bals rustiques. Gaucher accepte avec élan cette occasion de la voir seul à seule, et de lui ouvrir son âme toute grande. Le diamant qu'il ambitionne n'est pas celui de la montagne : c'est l'admirable comtessine, à l'éclat non moins resplendissant. Les voilà dans la montagne! Mais, au moment du plus tendre des aveux, un de ces orages alpestres, dont la soudaineté et la violence sont effrayantes, se déchaîne tout à coup. Le Largue, qu'il faut traverser pour rentrer à Saint-Maime, mugit et déborde. Gaucher parvient à le guéer, portant la princesse dans ses bras. Ils vont regagner le château quand des estafiers, apostés par le roi d'Aragon pour enlever Béatrix, se précipitent sur elle et sur son chevalier. Le troubadour une fois encore sauve la princesse. On accourt du château, mais Gaucher, mortellement blessé, expire entre sa mère et Béatrix, en murmurant une dernière fois à l'oreille de celle-ci l'amoureuse chanson qui avait ému la jeune fille au jour de ses quinze ans (1). Devant le corps inanimé du chanteur, Rigoulet s'écrie : « Pleurez, princesse! C'était le dernier Forcalquier. Avec lui s'envole l'âme de la Provence. »

Ma rapide analyse laisse entrevoir tout ce qu'il y a de magique intérêt dans les récits du poète (2), ces récits où ruisselle à flots une poésie si fraîche et si pure. J'espère que ceux qui n'ont pas encore lu *Lou diamant de Sant-Maime* seront désireux de connaître cette œuvre où la *maestria* et le patriotisme déploient si largement leurs ailes. Tous ces nouveaux lecteurs, comme tous ceux qui ont déjà dévoré le beau recueil, résumeront, j'en suis bien sûr, leurs impressions par ce mot que M. de Gagnaud a gravé de son stylet d'or au frontispice du volume : *pouèmo estacant*, mot que je crois pouvoir traduire par : *poème d'un charme irrésistible.*

Ph. Tamizey de Laroque.

(1) On trouve cette chanson mise en musique à la fin du volume. Redite par une jolie voix bien accompagnée, elle doit être d'un effet saisissant.

(2) Voir une analyse plus développée dans un article de M. Raoul Rochier (*Journal de Forcalquier* du 2 avril dernier). M. Rochier a rendu hommage avec autant de talent que de sympathie aux souveraines qualités du poème qu'il appelle « une épopée familière. »



RAMBAUD DE VAQUEIRAS

Rambaud, amoureux de la fille (1) de Boniface, marquis de Montferrat, lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire, sans lui dire qu'il s'agissait d'elle-même. Elle lui conseille de l'aimer hardiment et de le lui dire, lui citant l'amour d'Adelaïde, comtesse de Saluces pour Peire Vidal, de la comtesse de Burlatz pour Arnaud de Marveil, de Marie de Ventadour pour Gaucelm Faidit, de la dame de Marseille pour Folquet. Rambaud lui avoue alors que c'est elle qu'il aime. Elle l'accepte pour chevalier et l'engage à se rendre de plus en plus digne de son amour.

Aram requier sa costum' e son us
Amors, per cui planh e sospir e velh,
Qu'a la gensor del mon ai quis conselh,
E ditz qu' ieu am tan aut cum puosc en sus
La melhor domna, em met en sa fiansa,
Qu'onors e pros e pretz m'er, e non dans;
E quar ilh es del mon la plus prezans:
Ai mes en lieys mon cor e m'esperansa.

Amour, pour qui je me plains et je soupire et je veille, me sollicite selon sa coutume, car j'ai demandé conseil à la plus aimable femme du monde; et elle me dit d'aimer en aussi haut lieu que je pourrai la dame la meilleure, et de me mettre en sa foi, et qu'il m'en reviendra honneur et profit et avantage, et non dommage. Celle que j'aime est, en effet, la plus parfaite du monde : en elle j'ai mis mon cœur et mon espérance.

Anc non amet tant aut cum ieu negus,
Ni tan pros domna, e quar noi truep parelh,
M'enten en lieys, e l'am al sien cosselh
Mais que Tysbe non amet Piramus ;
Quar jois e pretz sobre totas l'enansa,
Qu'ilh es als pros plazens et acoindans,
Et als avols es d'ergulhos semblans ;
Largu' es d'aver e d'onrad' acoindansa.

Jamais homme n'aima en aussi haut lieu que moi, ni dame de si grand mérite, et comme je ne trouve pas sa pareille, je m'y complais et je l'aime, suivant son conseil, plus que Pyrame n'aima Thisbé, car son amabilité et son mérite l'élèvent entre toutes : elle est aimable et charmante pour les hommes de valeur, et fière à l'égard des méchants ; généreuse et accueillante avec dignité.

Anc Persavals, quant en la cort d'Artus
Tolc las armas al cavalier vermelh,
Non ac tal gaug cum ieu del sieu cosselh ;
E fam murir si cum mor Tantalus,
Qu'aissom veda de quem don abondansa
Mi dons, qu'es pros, cortez' e benestans,
Riqu' e gentils, joves e gens parlans,
E de bon sen e de belha semblansa.

Perceval, quand à la cour d'Arthur il enleva ses armes au chevalier vermeil, n'eut point autant de joie que j'en ai eu de son conseil; et elle me fait mourir de la mort de Tantale, car elle m'interdit la possession de ce qu'elle m'offre en abondance, elle qui est sage, courtoise, modeste, riche et noble, jeune et de beau langage, sensée et belle.

(1) D'après le savant poète et littérateur italien Carducci, *Nuova Antologia*, 1885, janvier. Le biographe de Rambaud dit : *la sœur*.

Bona domna, aitan arditz o plus
Fui, quan vos quis la joya del cabelh,
E quem dessetz de nostr' amor cosselh,
Non fon del saut de Tyr Emenidus :
Mas a mi tanh mais de pretz et d'onransa
Qu'en dreg d'amor fon l'ardimens pus [grans ;
Mas ben deu far tan d'ardit vostr' amans
Qu'il ne morra, o n'aura benanansa.

Noble dame, quand je vous demandai la faveur d'un de vos cheveux et que je vous priai de me conseiller sur l'amour que j'avais pour vous, je fus autant et plus hardi qu'Emenidus à l'assaut de Tyr. Mais plus mon audace en amour a été grande, plus il convient que j'acquière de mérite et d'honneur. Il est bien juste que votre ami montre un courage si hardi qu'il en meure ou qu'il soit heureux.

Ja Mossen ges nom blasme ni m'acus,
Sim luenh por lieys d'Aureng' e de Montelh,
Qu'aissim don Dieus del sieu belh cors [cosselh,
Que plus valen de lieys nulhs hom non [jus ;
Que s'era reys d'Engleterr' o de Fransa,
Lonhera m'en per far totz sos comans ;
Qu'en lieys es totz mos cors et mos talans,
Et es la res on ai mais de fizansa.

Que mon seigneur ne me blâme ni ne m'accuse, si je me tiens éloigné d'Orange et de Monteil, car — puisse Dieu me donner la jouissance de son beau corps — nul homme n'a conquis femme de plus grand mérite; et si j'étais roi d'Angleterre ou de France, je quitterais mon royaume pour faire son commandement, car en elle est tout mon cœur et mon désir, c'est en elle que j'ai le plus de confiance.

Bels cavaliers, en vos ai m'esperansa ;
E, quar vos etz del mon la plus prezans
E la plus pros, no mi deu esser dans
Quar vos mi detz cosselh em fetz fermansa.
Na Beatritz de Monferrat s'enansa,
Quar totz bos faitz li van ades denans ;
Per qu'ieu lauzi ab sos lauzors mos chans,
Els enantisc ab sa belha semblansa.

En vous, beau chevalier (1), j'ai mis mon espérance, et puisque vous êtes la plus prisée du monde et la plus preuse, il ne doit point m'arriver dommage de ce que vous m'avez conseillé et rassuré.

Madame Béatrix de Montferrat avance [en renommée], car toutes les belles actions vont au-devant d'elle ? Voilà pourquoi j'illustre mes chants en faisant son éloge et je les avance [dans le monde] grâce à sa beauté.

(1) Surnom donné par Rambaud à Béatrix, parce qu'un jour il l'avait vue ceindre l'épée de son mari, qui, au retour de la chasse, l'avait laissée dans sa chambre, et ferrailler comme un vrai chevalier. Par une fente ignorée, il pouvait voir, paraît-il, ce qui se passait dans la chambre de Béatrix.

Léopold Constans.

LE POÈTE DES « AUPIHO »

M. MARIUS GIRARD

J'ai lu et j'ai souvent relu les *Aupiho*, et, plus d'une fois, je me suis demandé d'où venait le charme de ces poésies écrites simplement et sans prétention. C'est ainsi que j'ai été amené à étudier de près le livre de Marius Girard, l'une des œuvres les plus répandues et les plus intéressantes du Félibrige.

Parmi les pièces dont se compose le recueil, les *légendes* occupent la plus grande place et forment de beaucoup la partie la plus attrayante du livre.

Ces légendes ont un double caractère : elles sont *simples* et *morales*. L'action, en effet, n'en est jamais bien compliquée, et, pour n'en citer qu'un exemple, le sujet du *Comte de Montfrin*, véritable poème en deux chants, pourrait tenir en quelques lignes. D'ailleurs, comment n'en serait-il pas ainsi, puisque ces légendes, d'origine populaire, ont été recueillies par le poète sur les pentes des Alpilles, auprès des paysans qui, seuls, en avaient conservé le souvenir? Quant au caractère moral, il éclate manifestement dans chacun de ces récits, dont le dénouement nous fait invariablement assister à la récompense des bons et à la punition des méchants.

Le *Moulin des Baussencs* se termine par le châtiment de meuniers impies ; la *Tête du Garot* nous montre la fin malheureuse d'un libertin, et, dans la *Chèvre d'or*, nous voyons un paysan victime de sa cupidité et de son avarice. On pourrait au besoin trouver en germe, dans ces deux proverbes que M. Girard a choisis comme épigraphes, la conclusion de toutes ses légendes :

Miès vau l'ounour
que l'amour.

Diéu pago tard
mai pago larg.

Une chose digne de remarque, c'est qu'en lisant ces poétiques récits, on se trouve transporté dans une époque vague et indécise. Dans quelle année, dans quel siècle même faut-il placer l'aventure du *Puits du Seigneur*, ou celle d'*Alis*, comtesse de Valbrugues? L'auteur n'en dit rien : ses personnages flottent dans une sorte de demi-obscurité, qui ne messied pas à la légende et qui invite à la rêverie. Tout ce que nous savons, c'est que ces choses se passaient dans ce bon vieux temps où les troubadours chantaient encore dans notre belle Provence, où des châteaux crénelés élevaient leurs hautes tours sur les deux rives du Rhône. Ce temps, que l'imagination populaire a embelli de naïves légendes,

était bien fait pour plaire à Marius Girard, à qui son imagination romanesque et rêveuse a valu le surnom de « Tartarin du Félibrige ».

Dans bien des pages, notre poète regrette les cours d'amour, les grandes chasses seigneuriales dans les forêts de pins, et les joyeux et pantagruéliques festins où l'on célébrait toute la nuit la vieille gloire provençale :

Alor, èro un plési !... Alor, Berto fielavo!
La Prouvenço cantavo!
Mais l'ur d'aqueste mounde, ai las! a lèu feni!
E vuei, li tourre espetaclouso
Desmantelado, escalabrouso
Soun plus que rouino et souveni.

Ce qu'il semble aussi regretter de ce vieux temps, c'est la foi ardente de nos pères; car Marius Girard nous apparaît, dans plus d'un passage de son livre, comme un catholique sincère et convaincu. La preuve en est dans le sonnet qu'il composa pour la *Croix des Aubépines :*

Simbèu divin, crous pouderouso,
Ajudo nous!... e longo mai
T'adurren la flour óudourouso,
Tóuti lis an au mes de mai !
Lume di cimo benurouso,
Esclairo nous!... et tourna-mai
De ta puro flamo arderouso
Abraso nous à tout jamai !
Crous de moun Diéu! crous inmourtalo
Que sèmpre dreche e sèmpre talo
Amount auboures toun front siau!
Qu'eternamen subre ta tèsto
Entre li nivo e lis uiau
Moron lou tron e la tempèsto!

La preuve en est encore dans le dénoûment de ses légendes, qui a souvent un caractère religieux. Si Dieu punit le comte de Montfrin, c'est autant à cause de son impiété que de sa dureté envers le peuple; les meuniers des Baux sont ensevelis vivants parce qu'ils ont passé la nuit de Noël à s'enivrer et à rire, et l'histoire du rocher de Blanche-Eglise se termine par ce religieux conseil :

Sempre et sèns fin
Fau ama Diéu et lou fau cregne.

Mais ici on se heurte à une sorte d'énigme, et l'on ne sait comment concilier ce pur catholicisme avec les doctrines épicuriennes qui s'étalent presque à chaque page des *Aupiho.* M. Girard serait-il religieux quelque peu à la façon

des Italiens et des Espagnols, qui, tout en vénérant Dieu et la Madone, savent se faire une religion point trop gênante? Car, il faut bien le reconnaître, ses croyances ne lui font pas dédaigner les joies terrestres; il semble, comme le bon Pierre d'Aragon, faire consister tout le bonheur de ce monde dans ces trois choses : du vieux vin, de vieux amis et de vieux livres :

D'abord que vuei sias un pau libre
En coumpagnié de quauqui libre
Gandissès vous devers moun trau.
Venès, ami, venès me vèire,

écrit-il au félibre Aubert. Et ailleurs :

Fai tan de bèn
La charradisso! Ei bon tambèn
De rire e de turta lou vèire.

Comme Horace, d'épicurienne mémoire, il ne cesse de nous inviter à jouir de la vie : elle est si courte!

La flour qu'aièr èro boutoun
Vuei se passis, e deman toumbo!
Ansin, nous aùtri, dins la toumbo
Davalaren... Mai, cadenoun!
En esperant, ma douço amigo,
Amen nous bèn : i' a' nea de figo
Emai d'amelo au cabanoun.

Faut-il s'étonner, après cela, si M. Girard voit dans l'amour une sensation plutôt qu'un sentiment? Et les vers suivants ne nous font-ils pas croire qu'il n'est pas loin de prendre au sérieux cette boutade de Jouy : « Amour, substantif des deux genres, échange de deux fantaisies? »

L'AMOUR

L'amour?... Escouto, gento dono :
Es un printèms
Que passo lèu... mai que nous dono
Flour e bon tèms.
L'amour!... Pantai e refoulèri
Ni mai, ni mens,
Adus maucor e treboulèri
E pensamen.
L'amour!... Coungreio malancòni
E blànqui niue
E d'un ange fai un demòni
D'un vira d'iue.

L'amour!... Fai naisse mai de peno
Que de jour gai,
E sus de roso plan nous meno
Au garagai.
L'amour!... Mignoto, nous enausso
Vers l'ideau,
Pièi d'un cop d'alo nous desbausso
D'eilamoundaut.
L'amour!... Pèrfin, o bastidano,
Aco 's lou vin
Que nous empego e que nous dano
Dès cop sus vint.
Eh! bèn, despièi que iéu t'ai visto,
Subre toun lié...
Pèr un pontoun, fariéu, ma fisto
Milo foulié!

10 mai 1866.

Telle est l'inspiration de bien des charmantes petites pièces, comme *Bonur*, *Autri-fes*, *Ai fam*, très nombreuses dans la première partie du recueil.

Ai fam d'amour, fam de plesi,
Fam di poutoun de ma mestresso,
De soun amo e de si lesi.

Il est une poésie de ce recueil intitulée *Miouneto*, qui montre mieux que toute autre quelle différence existe dans la façon dont Aubanel et M. Girard ont compris l'amour. Chez le poète de la *Miougrano entreduberto*, la passion a des accents mâles et puissants, car elle pénètre jusqu'à l'âme ; chez le poète des *Aupiho*, l'amour reste en quelque sorte à la surface et ne va point remuer le cœur. Pas de désespoir violent, pas de dévotion à une seule idole, comme chez Aubanel, mais des poésies légères adressées tantôt à une femme, tantôt à une autre, et qui nous font voir de l'amour plutôt les côtés riants que les chagrins rongeurs et les longues insomnies.

MIOUNETO

A T. Aubanel.

Ai pèr vesino uno chatouno
Qu'ai las! n'a rèn de fouligaud :
Amourousido e malautouno,
Es bloundo coumo un espigau.
Chasque dimenche, à la grand messo,
Vau espincha soun biais caudi :
A Diéu la chato s'ei proumesso,
Se fara mourgo! Me l'an di!

Eme ta fàci blanquinello
Coumo uno flour d'avélanié :
O ma vesino palinello,
Coungreies la malancounié!

6 avril 1863.

C'est que *l'émotion est ce qui manque le plus à M. Girard.* A part quelques pièces, parmi lesquelles il convient de citer celles que lui inspira la guerre de 1870, on rencontre rarement, dans les *Aupiho*, des pages vraiment touchantes. Ce n'est pas un reproche que j'adresse à leur auteur, car il serait injuste de lui faire un crime de son caractère franchement optimiste et gai. Je constate simplement qu'il est plutôt un poète à la façon d'Horace, « *circum praecordia ludens* », ne prenant de la vie que ce qu'elle a d'agréable, et laissant à d'autres le soin de se lamenter inutilement sur les misères inhérentes à notre nature.

Ce n'est donc pas dans une analyse profonde de l'âme humaine que consiste le charme des poésies de M. Girard; cet homme des champs, ce coureur des Alpilles est avant tout un peintre; sa poésie est une poésie descriptive. Quel est celui de ses récits qui n'a pour cadre un paysage?

Ero un dijoù, à la vesprado
A l'ouro, ounte, l'estièu, s'acampon li perdris :
I'avié de flour dedins la prado.
Au cèu i 'avié de nivo gris.

Souvent la pièce entière n'est qu'un tableau champêtre où sont décrits les champs avec leurs travailleurs (les vendangeurs, les coupeurs de buis), les animaux qui les peuplent (les escargots, la cétoine), les plantes qui les embellissent (la globulaire, le bluet).

LES CHERCHEUSES D'ESCARGOTS

(Li bouscairis de cacalaus)

E plóu!... Amount, au pèd di moure,
Li cacalauso dèvon courre;
Sian pas dru, mai sian pas malaut!
Anen, alèrti roudarello,
Voste panié d'óulivarello
Anas lèu querre, e bouscarelbo,
Anen, chatouno, i cacalaus!
Sus li ribo, dins li draiolo
Sorton, banèjon, van courriolo...
Tiras la porto! Ai pres la clau —
Aplato coume un bounet basco
I 'a dis aplano, i 'a de masco

Que, pèr ma fé, semblon de casco...
Anen, chatouno, i cacalaus!...
I 'a de mourgueto blanquinello
De meissounenco meigrinello...
Enfant, sènso sourti dóu claus
Au mitan di souco, esmarrado,
Acamparen la chimarrado,
De loungarudo, de daurado...
Anen, chatouno, i cacalaus!...
Au mas, pèr faire bouli l'oulo,
Adurren pièi de ferigoulo,
Emé d'espi un grèu balaus;
E, dins l'oulicro se i 'a d'òli,
Après deman faren l'aiòli...
Acò sara noste regòli...
Anen, chatouno, i cacalaus!

16 juin 1875.

Tandis que, loin de s'arrêter à une peinture minutieuse de ses personnages, il se contente de les définir par quelques traits, nous le voyons s'étendre complaisamment lorsqu'il nous parle de la terre et de ses productions. Dans le chant bien connu qu'il entonne en l'honneur de la Provence, les richesses de notre sol sont longuement énumérées :

Aven d'arange à canestello,
Aven de mèu, aven de blad,
Un cèu tout blu clafi d'estello,
Qu'aperamount Diéu empestello
A vóstis iue sèmpre nebla.
Avèn d'anchoio e de poutargo,
D'oulivié gris, de bon maiòu,
Aven la lucho, avèn la targo
E dins lis erme de Camargo
Erron li vaco emé li bioù.
De vin, n'avèn à damo-jano
Castèu-nòu, Tavèu, Frigoulet;
Avèn pebroun e merinjano...
Sian li fiéu de la rèino Jano
Ardènt, leiau e risoulet.

La nature est sa constante préoccupation; car il la connaît et il l'a sans cesse devant les yeux, ce poète qui, dans sa jeunesse, a erré librement sur les collines et dans les prairies. Aussi est-ce là qu'il va chercher ses comparaisons et ses métaphores.

Noun siés nouvèu pèr enrega l'araire
Dins li gara dóu franchimand parla,

écrit-il à un de ses amis, poète comme lui. Ailleurs, il compare Madelon, la brune métayère, à une aveline hâlée par les feux du soleil, et il compte les années, comme on les compte à la campagne, par les récoltes de figues ou par les moissons. Il va plus loin encore. Comme il a toujours en lui-même, pour témoins de ses joies et de ses peines, le ciel, les arbres et les ruisseaux, c'est par l'impression que la nature produit sur ses personnages qu'il nous fait connaître l'état de leur cœur, substituant en quelque sorte la sensation au sentiment.

Souleto eilamoundaut, quand tristo s'esparavo,
Dóu Rose que passavo
Vesié s'esperdre alin lou long riban d'argènt,
Que, courènt per avau vers lis erso marino,
Regretous dóu sourgènt,
Gemissié 'n rousigant lis isclo d'amarino.

Ainsi, le poète des *Aupiho* est un poète descriptif avant tout, et ses vers doivent leur charme à un style enchanteur et à un amour profond de la nature. Ce qui nous attire aussi vers M. Girard, c'est cette complexité qui en fait une des figures les plus curieuses du Félibrige. N'éprouve-t-on pas, en effet, en lisant ses vers, un certain plaisir à se demander ce qui domine en lui, du croyant rigide ou de l'épicurien à la façon d'Horace, du troubadour romanesque ou du paysan ami des pins et des mornes?

Mais il ne faut pas oublier que ce livre, livre de début, bien que M. Girard l'ait publié à quarante ans, renferme des pièces composées à des dates très diverses; et peut-être est-ce dans ce mélange des poésies de jeunesse et des poésies de l'âge mûr qu'il faut chercher la clef de l'énigme. L'auteur, nous dit-on, est à la veille de publier un nouveau volume, depuis longtemps attendu; cet ouvrage, qui aura pour titre *La Crau*, pourra seul nous faire connaître sa manière définitive.

ARMAND DAUPHIN.

A-N-AUGUSTE FOURES

Desempuèi que t'abem pourtat, o fièr troubaire
Qu'ès la raianto lux del nostre terradou,
Dins aquel clot que tant abiò de prigoundou,
Abem le cor matat p'r un terrible desaire.

Ai las! te l'a calgut pla trop lèu daissa 'staire
Toun pouderous utis, afric travalhadou!
Qui la manejara dambe la mèmo ardou
La plumo que teniòs coumo un bouiè l'araire?

Regrilh des Troubadous, o subregrand Faidit,
A peno à toun estiéu, t'escoundes, sort maldit,
Mentre qu'à tu veniò la Glorio espectaclouso.

Vai! demèst tous aujols, pos durmi siau, Foures!
As fargat pel Mièchjoun uno obro merilhouso:
Les sècles passaran, mès s'en perdra pos res!

(Lauragues.) PROUSPÈR L'ESTIÉU.

TRADUCTION

A AUGUSTE FOURÈS

Depuis que nous t'avons porté, ô fier poète, — qui es la rayonnante lumière de notre terroir, — dans cette fosse qui avait tant de profondeur (1), — nous avons le cœur brisé par une terrible angoisse.

Hélas! il te l'a fallu bien trop tôt laisser choir — ton puissant outil, ardent travailleur! — Qui la maniera avec la même ardeur — la plume que tu tenais comme un laboureur (tient) l'araire?

Rejeton des *Trobadors*, ô Faidit plus que grand, — à peine à ton été, tu disparais, sort maudit! — tandis qu'à toi venait la Gloire spectaculeuse.

Va! parmi tes aïeux, tu peux dormir tranquille, Fourès! — Tu as forgé pour le Midi une œuvre merveilleuse : — Les siècles passeront, mais il ne s'en perdra rien.

PROSPER L'ÉTÉ.

(1) Quatre mètres, le félibre ayant voulu être enterré debout.

LE SEMEN

A Paul Marieton.

Pes camps pla coutiouls agaiti le bras
D'un fièr pages à caro bristoulado.
Semeno de blat. Es à la voulado
Que de tout coustat fa raja les gras.

E, junquos qu'al cèl veje les lugras,
El pousara 'l sac, margo reissugado,
E, t'empregnara, terro boulegado
Que, mal grat l'iver, lèu verdejaras.

Tu qu'ès des umans l'eterno nouiriço,
Galgo negro, dins la tiéuno matriço,
Per renaisse espic le blat s'avalis.

Aro que la plumo es la miéuno relho,
Coumo le semen pel campestre grelho,
Dins le mieu corbèl le Raive espelis.

(Lauragues.)

PROUSPÈR L'ESTIÉU.

TRADUCTION

LA SEMENCE.

A Paul Mariéton.

Par les champs bien féconds je regarde le bras — d'un fier paysan à visage bronzé. — Il sème du blé. C'est à la volée — que de tout côté il fait pleuvoir les grains.

Et, jusqu'à ce qu'au ciel il voie les étoiles, — il puisera au sac, manche retroussée, — et il te fécondera, terre bien remuée — qui, malgré l'hiver, bientôt verdoieras.

Toi qui es des humains l'éternelle nourrice, — glèbe noire, dans ta matrice, — pour renaître épi le blé tombe.

Maintenant que la plume est mon soc, — comme la semence par les champs germe, — dans mon cerveau le Rêve éclot.

P. E.

L'EMPRISE

Telles que des princesses qui courbent leur buste
D'indolence, hors des merveilleux balcons de pierre fruste,
De mes vases de terre de façon très mièvre, des fleurs
Se penchent, que la bonne parole recueille;
Héliotrope, violette, jasmin, chèvrefeuille,
Entre tous les parfums aimés, ce sont les leurs,
Car vraiment plus que douce senteur s'en essore
Et s'épand...
..... Et voici comme un chant qui s'éplore...

*
* *

En mes urnes d'airain, depuis des temps jadis,
Sont les gardenias avec les orangers,
Emmi lesquels, guerrières et soldats rangés,
On a piqué les tubéreuses et les lys.
Leur arome envahit les aîtres tout entiers,
Et leur beauté fanfare les hymnes guerriers.

*
* *

En des coupes d'or fin où languissent des gemmes
Quelques fleurs gisent que blessèrent les haleines
Des femmes qui trop vite veulent qu'on les aime.
D'autres qui eurent froid au milieu des seins blêmes
Et même celles-là qui vécurent à peine.
La poussière les vêt; mais dans les mauvais jours
Les coupes d'or sont fées et disent les amours
Dont les fleurs mortes eurent l'âme toute pleine.

Paul Redonnel.

Extrait de « *Chansons éternelles* ».
(Sous presse.)

MAYTI D'ABRIOU

Eds péous choupits de rousado
E'ds ouélhs encor droumilhous
Ero aouroureto daourado
At soum d'eds pics ourgulhous,
Sense hè nat brut entene
S'en ba molomen estene
Sous arréyouits coutilhous.

Penden qu'ed aousèt là-horo
Aoufrech sas cansous à Diou,
Ero arrisoulento Floro
Dab ed eschaoure d'abriou
En tout counda-ous histouеretos
Descouspo ras eslouretos
Qui bayen pr'aci, pr'assion.

Dessus soun aleto holo
Soun alo oun cent coulous y'a,
Ero youéno parpagnolo
Semblo pertout passéya
E so qui hè dessoubengue
E so qui hè ressoubengue
E so qui hè saounéya.

Tout benadech e tout canto
D'ed printems ed arretour,
Tout eno plagno charmànto
Oun gourgouléyo r' Adour
S'embebedo de r'haleno
Qui rebibo r'àmo youéno
Et qui houlo ed có d'amour.

MATINÉE D'AVRIL

Les cheveux noyés de rosée
Et les yeux encore appesantis
L'aurore dorée
Au sommet des pics orgueilleux
Sans faire entendre aucun bruit
S'en va mollement étendre
Ses voiles réjouis.

Pendant que l'oiseau
Offre sa chanson à Dieu,
La riante Flore
Et les brises d'avril,
En leur disant d'aimables choses,
Réveillent les petites fleurs
Qui poussent par-ci, par-là.

Sur son aile folle,
Son aile aux cent couleurs,
Le jeune papillon
Semble promener partout
Et ce qui fait oublier
Et ce qui fait ressouvenir
Et ce qui fait rêver.

Tout salue et tout chante
Le retour du printemps
Tout dans la charmante plaine
Que l'Adour traverse
S'enivre du parfum
Qui trouble l'âme jeune
Et qui remplit le cœur d'amour.

PHILADELPHO.

(*Mlle Claude Duclos.*)

ED ANYELUS

CANSOU DE BRÈS

Esten ta parpano
Sus tous ouélhets blus,
Drom-te... ra campano
Souno ed Anyelus;
Dab soun digo digo
Din dan digo dom,
Que semblo qu'et digo :
— Drom, anyoulet, drom.

Ta may de là-horo
Sus toun froun, pla dous,
Poso en aquesto horo
Soun poutou més dous,
E sa bouèts dibino
Et dits dab douçou :
— Nino, anyoulet, nino,
Nino en toun bressou.

Nino... ra net luquo
Ats bruns coutilhous
Taon coumo tu cluquo
Sous ouélhs droumilhous
Et semblo, pensibo,
Dise en ed valou :
— Ero net arribo
Adrom-te, anyoulou.

Ero campaneto
Sonno encoro : dom
Din dan din douneto...
E-d maynadou drom...
O Rèyno d'ed maunde,
Pregat Diou esprès
P'ed anyoulet blounde
Qui nîno en ed brès.

L'ANGELUS

BERCEUSE

Étends tes paupières
Sur tes petits yeux bleus,
Endors-toi. La cloche
Sonne l'*Angelus*.
Avec son digue digue
Din dan digue don,
Elle semble te dire :
— Dors, petit ange, dors.

Ta mère du Ciel
Sur ton jeune front
Pose en ce moment
Son baiser le plus tendre
Et sa voix divine
Te dit avec douceur :
— Dors, petit ange, dors,
Dors dans ton joli berceau.

Dors... La nuit sauvage,
La nuit aux voiles noirs
Ainsi que toi, ferme
Ses yeux appesantis
Et semble, pensive,
Dire dans le vallon :
— La nuit arrive,
Petit ange, endors-toi.

La petite cloche
Sonne encore : don
Din dan din donette
Et l'enfant dort...
O Reine du monde,
Priez Dieu
Pour le petit ange blond
Qui dort dans le berceau.

PHILADELPHO.

NOTICE

SUR LE POÈTE

BELLAUD DE LA BELLAUDIÈRE

(L'article suivant est extrait d'un *Dictionnaire biographique du département du Var*, encore inédit, et communiqué par l'auteur.)

Bellaud, *Bellaudy*, de Grasse (Alpes-Maritimes), vieille famille éteinte d'où est sorti le poète provençal, et sur laquelle rien n'a été publié. Quelques recherches, et surtout l'inépuisable obligeance d'un ami généreux, lettré délicat, — M. le conseiller-doyen à la Cour d'appel d'Aix, de Mougins-Roquefort, — nous permettent de donner des indications puisées dans des documents authentiques.

Un Bellaudy transcrivait, sur les registres des privilèges de la Communauté de Grasse, les lettres du roi René (30 septembre 1459), par lesquelles il confiait aux consuls les clefs des portes de la ville, défendant au viguier de les toucher.

Louis Bellaud était grand-vicaire de l'évêque de Grasse; il installait l'abbé de Lérins, Augustin de Grimaldy (2 mars 1516).

Antoine Bellaud, fils d'Honoré, dit Bourrel, figure au cadastre de l'année 1591 : faut-il l'identifier avec Antoine Bellaud (1), reçu au concours directeur du collège de Marseille, comme « plus souffizant en sciences et en bonnes espérances », le 25 mai 1543, et remplacé en 1546? Et peut-être le même, lié d'amitié avec le poète macaronique Antonius Aréna, à qui il adresse des vers latins : *Ad venerandum dominum Arenam, Judicem S. R. Bellaudi Grasseni carmina* (2).

Cette famille avait sans doute plusieurs branches; mais, l'état-civil faisant défaut, il n'est guère possible d'établir une généalogie directe. Les cadastres de 1558 à 1591 indiquent une rue des Bellaud, à Grasse.

« Me Anthoine Bellaud, en son vivant docteur ez droict, de la ville de » Grasse, habitant à Aix (3) », avait épousé Agnès Dalmas, mariée en pre-

(1) A. Fabre, *Anciennes rues de Marseille*, p. 232.

(2) Pièces préliminaires de la *Meygra Entrepriza*.

(3) Ainsi désigné dans la vente par sa veuve et ses trois enfants d'une maison à Grasse, rue des Durands, au prix de 550 florins. Acte du 14 septembre 1561, notaire Bertrand Mouton.

mières noces avec Jean Dalmas, notaire à Arles (1). Les époux Bellaud-Dalmas eurent trois enfants : « Noble Loys Bellaud, praticien, habitant la ville » d'Aix (c'est le poète), Guilhem et Jehan-Baptiste Bellaud, escolliers. »

Le 13 mai 1565 (notaire Mouton), le capitaine Aubertin de Masin donne à bail la terre de Malbosc, en qualité de procureur fondé de « Agnès Dalmasse, « vefve de feu Me Anthoine Bellaudi et de Loys, Guillaume et Jehan-Baptiste » Bellaudi, ses enffans ». Les 25 janvier et 5 février 1578 (actes notaire Mouton), « cappitaine Loys Bellaud » (le poète), en son nom et en celui de « Guil- » hem Bellaud, son frère, docteur et avocat au Parlement de Paris », procède à un partage avec Marthe Dalmas, sa sœur, épouse de Masin. Dans l'un de ces actes, après quelques mots de sa main, le poète signe : « L. de Bel- » laud ». Le même mois de février, il vend le jardin de Tracastel au docteur Rocomaure.

Abordons la biographie de Louis Bellaud de La Bellaudière. Ce nom de La Bellaudière est celui d'un domaine situé à Magagnosc où l'on voyait encore, en 1760, une source connue sous le nom de fontaine des Bellaud.

Il naquit à Grasse, vers les années 1532 à 1534; la date précise est introuvable, le plus ancien registre des baptêmes remonte à l'année 1596. Son père s'étant établi à Aix, le jeune Bellaud y fit ses études, mais d'une manière superficielle, « n'ayant jamais veu livre latin ne regardé que de l'œil seule- « ment les françois ». Sa qualité de praticien indique qu'il était dans la basoche à titre de clerc de procureur.

Gai, insouciant, aimable, très franc, nourri des joyeusetés de Rabelais, de la poésie alerte de Ronsard, de Marot, il avait le don naturel de la rime et il fit des sonnets à l'âge de dix ans. Bambocheur accompli, fréquentant les maisons de tolérance, les tavernes, les tripots (c'était de bon ton alors), il était à la tête de joyeux compagnons qui avaient pris le nom d'Arquins et qui vidaient la dive bouteille.

Encin, gracis à Diou lavan ben lou mourrau,
Et puisque sian pariers à l'hounour de la festo,
Es dich que tous auran à l'entour de la testo,
De pampo, de rasins, en fourmo de capeou.

Physionomie saillante de ce seizième siècle, si curieux à étudier et si fécond en écrivains originaux, La Bellaudière occupe une place à part dans le Panthéon des illustrations provençales; il est le restaurateur de la poésie provençale. « C'est lui, — dit Charles de Nostredame, — qui a deterré, durant sa vie, » l'ancien honneur de la poësie provensalle, que par advanture, il fairra envie » à plusieurs de l'imiter, mais désespoir de l'atteindre. »

(1) D'où : Marthe Dalmas, épouse du capitaine Aubertin de Masin. Contrat de mariage du 22 juillet 1548; notaire Jacques Crespi, à Grasse.

Comme la plupart des gentilshommes du pays de Provence, il fut mêlé aux troubles politico-religieux de son temps et guerroya avec l'armée royale, ayant le titre de capitaine, dans la contrée entre Bordeaux et Poitiers. Apprenant la nouvelle de la Saint-Barthélemy, il reçut l'ordre de retourner en Provence quand pour une peccadille, sans doute légère, il fut, avec quatre de ses camarades, arrêté, le 20 novembre 1572, par une troupe d'archers, près de Gannat, à Chantelle, et conduit dans la prison de Moulins. Jeté dans une tour obscure par ordre du vice-sénéchal, sans motifs ni jugement connus, il n'en sortit qu'en juin 1584.

Cette phase de sa vie est racontée dans ses œuvres avec des détails pleins d'intérêt. La poésie le console de la privation de la liberté. Il écrit des sonnets qui ont un charme réel. Il pense à ses amis; il décrit ses souvenirs de jeunesse, ses conquêtes amoureuses : il avait plusieurs maîtresses :

> De my au fach d'amour you siou coumo la luno,
> Tantost vau vers la blanquo et tantost vers la bruno.
> Car un homme inginous deou cent mestressos faire,
> Et ben sot es lou rat que si fiso d'un trau...
> Et puis en souspirant bayssy mon hueil en terro,
> My souvenent dau tens que ma man fasié guerro
> A millo coutillons sur un prat verdelet.

Il nomme ses gais camarades d'Aix, d'Arles, de Salon, de Carpentras et surtout d'Avignon, qu'il appelle la mignarde ville, la ville des plaisirs et de l'amour :

> Villo de promission et dau cel benheurado,
> Villo de tout soulas et gloutoun passatens,
> Villo que, coum' un nou, sies pleno de tous bens,
> Et que l'alme Jupin de sa man t'a pausado...
> Ton plus daura butin es un eyssan de fillos
> Que pourton sur lou front mille flamos gentillos.

Il peint son existence aventureuse.

Des prisons de Moulins sortit une œuvre originale qui reflète les mœurs des Provençaux et offre des portraits de tous les types de lettrés associés au mouvement qui caractérise l'esprit de cette époque.

« Recherché des grands, qui reconnoissoient en lui un talent distingué, adoré de son entourage, qui ne pouvoit assez admirer sa facilité à composer des vers, homme sans fard et sans prétention, La Bellaudière avoit fait naître chez ses admirateurs le désir de voir ses œuvres imprimées. »

Il excelle dans le genre érotique, dans les pièces amoureuses; son style est orné et sentimental.

Rendu à la liberté ,il poursuivit ses courses joyeuses et sema partout où l'on

savait rire sa bonne humeur, ses plaisanteries. L'esprit déborde chez lui; il entraîne. Il prenait part aux querelles de la rue; les prisons d'Aix reçurent quelquefois sa visite. La police avait défendu aux turbulents Arquins de se réunir dans les cabarets. Réduit à la gêne, notre poète narguait la misère en chantant. Quelques hommes de lettres, Malherbe en tête, s'intéressent à lui auprès du grand-prieur, Henri d'Angoulême, commandant en Provence, lequel l'accueille dans sa maison en qualité de gentilhomme à sa suite : petite charge donnée à « quelques petits nobles besogneux, — dit A. Fabre, — qui avaient » la nourriture dans le palais et qui ne touchaient du prince que ce qu'il vou- » lait bien leur donner à titre de gratification, pour ne pas dire d'aumône. »

C'est alors qu'il publia son curieux poème, — satire violente de la rigueur des lois, de l'esprit de chicane, — sur les misères de la prison :

Car d'un palais est tallo la maniero,
Que qui n'a ren dedins la gibassiero
Ben es remez coum' un chin espallat.
May si l'on a, senso tento de rampony,
De so que fa cantar lou paure borny,
Nouveous amys plovon de tout coustat.

On ne connaît pas l'édition originale qui parut certainement à Aix, de 1584 à 1585. La deuxième édition est intitulée :

LE DON-DON

INFERNAL, OV
sont descrites
en langage proven-
çal les miseres, et calamitez
d'vne prison.
A Monsievr Dv Perier
Gentil-homme Prouençal.
Par L. De la Bellaudière, de la maison et compagnie
de *Monseignevr* le Grand Prieur de France.
Reueu, corrigé et augmenté.
A Aix en Prouence, par Michel Coyzot.
M.D.LXXXVIII (1).

(1) Petit in-8°, 46 pages, vignette sur le titre avec le mot *Belgia* et deux vignettes au dernier feuillet; le seul exemplaire connu, ayant appartenu à Rouard, a été acquis, à la vente de ses livres, par M. Paul Arbaud, d'Aix, éminent et érudit bibliophile. Il y a une 3e édition comprise dans les *Obros* et et une 4e et dernière, « reueu, corrigé et augmenté de rechef, à Aix, par Jean Tholosan, imprimeur du Roy et de la ville, M.DC.II », pet. in-8°, 46 pp.

Ce poème débute ainsi :

O trop heuroux l'home que de sa vido
N'a de prezon jamais agut sentido,
N'auzit lou brut d'un gros manou de claux,
N'y lou *Don-Don*, dau pallais la campano,
Que tremoular d'une febre cartano
Na tout subie la gente à tout prepaus...

L'Épître à Du Périer est un morceau curieux, de verve, de sentiment et d'autobiographie. Trop longue pour être reproduite en entier, nous en citerons quelques passages :

« Monsievr, cuidant ces iours passez adoucir un rongeard ennuy qui rauageoit » tout le pourpris de mon cerveau; il me prin envie de lire quelques livres de » recreation; et par fortuit les œuvres de Marot me tombèrent en main, où ie » cueillis assez de plaisir par la lecture d'une infinité de bons motz, dignes d'un » poete facétieux. Les feuilletant, je lis une intitulation de son Enfer; ce mot » m'arresta quelque peu. Je trouuay que le tout n'estoit qu'une fiction poetique » du Chastellet de Paris (prison trop malencontreuse), où Marot avoit longtemps » fait demeure, sur quoy je dis a moy-mesme, que véritablement ce misérable » lieu (où à présent je suis innocemment détenu), est le Purgatoire et l'Enfer » pour y veoir languir sans relasche, un million de pauvres ames, du tout aban- » données de l'humaine pitié, et où l'aboy journalier du chien triple chef jamais » ne défaut; bref où les tourmens sont à fort bon marché. Au moyen de quoy, » voulant divertir ma pensée de ce nombre infini de calamitez, à mesme instant » j'entendis l'effroyable *don-don* de la cloche de nostre enfer. De sorte qu'il n'y » eut personne (j'entends de ceux qui sont subjects à touche), à qui un frisson » de peur et de crainte ne furetast le plus sain de sa poictrine. Finy le triple bruit » de ce tintamarre *don-donique;* un intervalle après ce, je vis entrer deux seueres » Magistrats de la Cour pédicequement suivis d'une troupe de chiquanoux aux » verges argentées, rouges museaux, et faces cramoisies. Lesquels venoyent, » comme au couny d'Himénée, pour tirer la quinte essence de verité, à un mise- » rable de ce manoir, destiné au tourment d'allongement de nerfs, bras, muscles » et tendons...

» Mais quand ces deux magistrats furent partis, quelque peu après la cerbe- » rique porte fust ouverte à certains beaux pères, expressement dediez à l'exhor- » tation spirituelle, pour ceux à qui la Parque filandière brunit le filet de leurs » vies, les rendant passagers de la Charonienne barque avant leurs trames ache- » vées. Et parce qu'il me souvient avoir leu une chanson dans les œuvres du » Romain Orace, reputant l'homme trop heureux qui peut passer sa vie, franc » des Royalles Cours, mangeant libre son pain entre les siens, parmi les champs, » les forests et les bois; à son imitation, j'ay basty assez grossierement quelques » stances en nostre langage Provençal, d'autant qu'il se trouve plaisant à la » rime, estimant trois et quatre fois heureux celuy à qui le vent malheureux n'a » jamais singlé les voilles de son navire.

» Et d'autant que de longue main j'ay faict preuve de vostre amitié, pour arres » de la mienne, je vous donne et dedie ce mien petit labeur... Estant d'autre

» part asseuré que vous excuserez mon ouvrage, trop mal poly et limé; tenant
» ce proverbe veritable, à petit mercier, petit panier, et selon le bras, la saignée.
» Au surplus, vous qui avez beu dans la douce fontaine d'Hélicon, et reçeu place
» aux carrosses des Muses, pourrez rabiller les fautes que je puis avoir commises...
» Et pour ce que la clochette dinnative nous convie à l'infernalle mandibula-
» tion, je donneray fin à mon long discours, après vous avoir baisé les mains, et
» de nos amys de vostre monde. De Molins, terroir borbonique, et dans la cruelle
» demeure du renfrogné et impitoyable Pluton, ce 27 novembre 1583. Vostre
» asseuré et parfaict amy pour vous obeyr, L. de La Bellaudiere. »

Une foule de poètes louent le *Don-don*, en diverses langues. Le sonnet de François Du Périer débute ainsi :

Bellaud, ton *Don-Don* effroyable
Bruit si fort en cest univers,
Que le son porté sur tes vers
Fait peur au Scyte impitoyable.

On lit dans le sonnet de César de Nostredame :

Bellaud orné de lauriers vers,
Eust du Ciel a son gré vassalle
La Melpomène provençalle
Qui faict vivre ses doctes vers.

Un inconnu, déguisé sous le nom de « l'Aymant à gré », adresse quatre couplets à Bellaud. Voici le premier :

Coumo lous viels troubadours
Per l'amour de las filhetos
Gitauon souspirs e plours
Et fasien de cansonnetos;
Car l'Archier que lous dontauo
A rimar lous incitauo
Testimony lou Tuscan
Que pres au visc de Laureto...

Le prince Henri d'Angoulème mourut le 2 juin 1586. Avec lui fut supprimée la place de gentilhomme qui donnait quelques ressources à La Bellaudière. Il se rendit à Marseille, attiré par le capitaine Pierre Paul, de Salon, son parent, poète aussi et un tant soit peu libertin. La Cannebière lui ménagea plus d'une aventure galante.

Sa vie facile, — toujours excité par des plaisirs sans cesse cultivés avec l'ardeur d'un artiste, — devait altérer sa santé et avoir raison de sa constitution robuste. Il restait fidèle à cette profession de foi qu'il confiait « à Monsieur l'oncle Paul ». — « Prions Dieu, disait-il, que l'Église vive, et cependant » buvons du meilleur, ne nous fâchons de rien, aimons le piot sur toutes choses » et les amis. »

Des affaires d'intérêt l'appelèrent à Grasse. Il y vécut désormais, — fatigéu par l'abus de la bamboche, — chez Christol de Masin, son cousin, lieutenant du viguier, puis capitaine comme son père Aubertin, et il y mourut au mois de novembre 1588. Il dut être inhumé dans la tombe des de Masin, qui était dans l'église du couvent des Cordeliers.

Peu de temps avant, il chargea son parent de remettre à Pierre Paul « tout » ce qu'il avoit à disposer en ce monde, qui estoient aucunes de ses œuvres » qu'il se trouvoit avoir encore derrière luy, tout le reste estant égaré et tombé » en mains mortes. »

Pierre Paul recueillit les productions de La Bellaudière, les coordonna et les fit imprimer, avec les siennes propres, sous ce titre : *Obros et Rimos prouvenssalos de Loys de La Bellavdiero, gentilhomme prouuensav. Reviovdados per Pierre Pavl, escvyer de Marseillo. Dedicados as vertvovzes et generouzes seignours, Loys d'Aix et Charles de Casaulx, viguier et premier conssou, capitanis de duos Galleros et gouuernadours de l'antiquo cioutat de Marseillo. A Marseille, par Pierre Mascaron,* 1595, *avec permission desdits seigneurs.* Ce recueil, de format in-4°, a la valeur d'un monument, car il est le premier produit de l'imprimerie à Marseille. Il est divisé en quatre parties distinctes. La première partie portant le titre général ci-dessus, occupe 152 pages. La deuxième partie comprend le *Don-Don infernal*, en 27 pages, suivant la pagination de 153 à 180. La troisième partie a pour titre : *Lovs Passatens de Lovys de La Bellavdiero, gentil-homme prouuenssau, mes en sa lvzovr, per Pierre Paul, escuyer de Marseillo;* elle compte 130 pages suivies de 5 feuillets non chiffrés.

Ces trois parties portent chacune au frontispice les armes de Marseille et contiennent toutes les œuvres de Bellaud : son portrait orne le verso du titre général et se trouve encore reproduit sur la dernière page des Passatens, avec la devise du poète : « Vertu me guide, honneur me suit. »

La quatrième partie est intitulée : *Barbovillado et Phantazies iovrnalieros de Pierre Pav, escuyer de Marseillo. A Marseille, par Pierre Mascaron,* 1595. Elle a 68 pages (1).

Les troubles de la Ligue, à Marseille, firent transformer cet ouvrage. Après la chute de Casaulx, on jugea prudent de mutiler un certain nombre d'exemplaires invendus pour faire disparaître la dédicace et d'y substituer quelques pages de remplissage et un titre en français, ainsi conçu : *Rimes provensalles de Lovys de La Bellaudiere, gentil-homme provensal, mises en lumière par le sieur Pierre Pavl, escuyer de Marseille. A Marseille,* 1596, sans nom d'imprimeur, avec les armes de France. En regard de ce frontispice est la pièce sui-

(1) Les *Obros* ont été vendues : 430 francs à la vente des livres de Charles Giraud, exemplaire de Nodier qui l'avait payé 527 francs; 395 francs à la vente Desq, de Lyon.

vante, qualifiée de sonnet, entourée d'un encadrement et signée : Λ· A : ЭB .·.
Avertissamen as letovrs que mespreson l'obro dav Sievr Belav, per estre aqudo dedicado per lou Sievr de Pav à Loys d'Aix et à Charles de Cazau.

Quan Pau deliberet tirar Belau daų crouos
Ero quan lous tirans commandauon Marseillo
Lobre ly dediquet per saruir de maneillo
A la tirar au iour, may qu'es actó que vouos;
Responde my letour, tu caussiquas lous ouos
Daqueou que mouort ou viou deuez presta l'aureilla;
Pau à fach so qu'à fach per conserua sa peillo,
Creignen ou l'on sentery ou ben lou mauzencous.

Les *obros* sont, en général, des poésies légères, en forme de sonnet. L'auteur a surtout puisé ses inspirations dans les tourments de l'amour, dans les jouissances de l'amitié, dans les agréments de la société. Toute la vie de La Bellaudière est dans son livre; il s'y épanche et s'y peint. Il est étonnant qu'on ne l'ait pas édité dans notre temps investigateur; ce serait à la fois une œuvre de justice et une piquante révélation, car on peut considérer comme inédite l'œuvre si originale du poète de Grasse.

Augustin Fabre a fait un bon travail sur *Louis Bellaud de La Bellaudière, poète provençal du seizième siècle : étude historique et littéraire* (1). L'*Aubo Prouvençalo* a doté la ville de Grasse d'une inscription, sur une plaque de marbre, à la mémoire de Bellaud, posée le 27 septembre 1879. A cette occasion eut lieu à Grasse une fête, exhubérante de poésies provençales, débitées en l'honneur du poète par MM. Marius Bourrelly, Bistagne, V. Lieutaud, Icard, Guérin, avocat, Léon Terrin, Edmond Blanc (2). Enfin le 13 aout 1891 une grande fête a été donnée à Grasse par le Félibrige et la Cigale en l'honneur de Bellaud dont un buste a été inauguré solennellement.

L'éloge du poète a été prononcé par M. Paul Mariéton; on y a entendu aussi un discours de M. le maire de Grasse et une ode de M. Marius Bourrelly. Un banquet à l'hôtel de ville et une fête populaire ont terminé cette manifestation des Grassois en l'honneur de leur légendaire concitoyen La Bellaudière (3).

(1) Marseille, typ. Arnaud, 1861, in-18, 116 pp., tiré à 158 exemplaires. Voy. *Magasin encyclopédique*, 1810, t. IV, une lettre de Hubaud; le *Conservateur marseillais*, t. I, p. 175; *Bulletin bibliophile*, 1836, p. 26-31.

(2) Voy. le *Commerce* et le *Journal de Grasse*, 28 septembre et 2 octobre 1879.

(3) Voy. *La Revue félibréenne*, tome VII, nos 10, 11, 12 (1891).

ROBERT REBOUL.

LA FAMILLE DE BELLAUD DE LA BELLAUDIÈRE (1)

La famille du poète Loys Bellaud de La Bellaudière est originaire de la ville de Grasse, et elle y a occupé une certaine situation.

La partie de la rue Sans-Peur, comprise entre la place de La Poissonnerie et la Placette, est désignée dans les cadastres de 1558 et de 1577 sous le nom de *Carrièro dei Bellau.*

Les lettres patentes du roi René, du 20 septembre 1459, qui confient aux consuls les clefs de la ville, sont transcrites sur le registre des privilèges de la communauté (archives communales AA 3) par un sieur Bellaudi qui était sans doute un des aïeux du poète.

Son père, Antoine Bellaud, « docteur es droict et advocat » de la ville de Grasse, avait épousé Agnès Dalmas, veuve en premières noces de « Jéhan Jalmas dict Paillare, notaire de la cité d'Arles. »

De ce mariage naquirent trois enfants : Loys, Guilhem et Jean-Baptiste. Agnès Dalmas avait de son premier mariage une fille prénommée Marthe, qui épouse le 10 juillet 1548 (notaire Crespi à Grasse) Aubertin Masin, écuyer et viguier de la ville de Grasse.

Antoine Bellaud est décédé avant 1555.

Le 5 septembre 1554, sa veuve, tant en son nom personnel que comme tutrice de Loys, de Guilhem et de Jean-Baptiste, ses enfants mineurs, soutient devant le tribunal du sénéchal de Draguignan un procès en avération et reconnaissance de lettres missives, contre noble Auban Guilhon sieur d'Allons (fonds de la csénéchaussée de Draguignan, registre des causes ou audiences, année 1554, fol. 466, Arch. du Var).

Grasse a été pourvue d'un siège de sénéchal en 1574 ; avant cette époque, la justice était rendue par un juge royal qui connaissait en première instance des différends civils et criminels entre roturiers, mais les procès qui intéressaient les nobles et les gens d'église, étaient portés devant le lieutenant du sénéchal, installé à Draguignan en 1535.

Après la mort de son mari, Agnès Dalmas vint se fixer à Aix, sans doute pour permettre à son fils Loys de se livrer à l'étude du droit qui faisait alors la base essentielle de l'éducation publique et privée, et à ses plus jeunes fils de faire leurs études de latinité dans la capitale de la Provence.

Le 14 septembre 1561, par acte aux écritures de Bertrand Mouton, notaire à Grasse, « noble Loys Bellaud, *praticien*, habitant la ville d'Aix, fils de feu

(1) Nous devons à M. Roure, maire de Grasse, la communication de ces « Notes sur La Bellaudière », recherches précieuses concernant le milieu natal de notre précurseur.

Ce document encore inédit a été légué à la ville de Grasse par M. Fred. Perrolle, ancien notaire, et compatriote du poète. Il éclaire singulièrement un coin assez obscur de notre histoire littéraire.

P. M.

» M. Anthoine Bellaud, en son vivant docteur es droict et advocat de la ville de » Grasse, tant en son nom que comme procureur et au nom de damoyselle » Agnès Dalmasse, veuve rélayssée du dict feu M. Anthoine Bellaud, et de » Guilhem et Jean-Baptiste Bellaud, *escolliers*, ses mère et frères, suivant pro- » curation par acte prins et reçu par M. Raymond Chauvignon, notaire au dict » Aix, le 17 août précédent », vend au capitaine Augustin Raup dit Baptistin la maison que la famille Bellaud possédait à Grasse, à la rue des Durand (aujourd'hui rue de l'Evêché). Cette maison est ainsi désignée :

« Une mayson toute de hault en bas et de bas en hault, avec ses autres issus, » droicts et appertenances, assise au dict Grasse, lieu dict à la rue des Durand, » confrontant de levant avec la mayson des hoyrs de noble Raïnaud de Ville- » neuve, et avec un certaing passage de l'Evêche et mayson episcopalle du dic- » Grasse. De Occident avec la mayson de feu cappitaine Aubertin Aubin, de » mydi avec la dite mayson épiscopalle et de trémontane avec la rue publique. »

Cette vente est consentie au prix de cinq cent cinquante florins, sur lesquels quatre cent cinquante florins ont été quittancés dans ledit acte, et payés au moyen de « cent escus d'Italie de douze escus d'or soleil ».

La maison des Bellaud fait aujourd'hui partie de l'hôtel de ville (ancien évêché) qui s'étend dans la rue de l'Evêché (ancienne rue des Durand) jusqu'à la maison de Villeneuve (maison Inard) qui confrontait au levant l'acquisition du capitaine Raup.

La procuration dressée par M. Chauvignon le 17 août 1561 est passée « dans la salle de la maison et propre habitation de la famille Bellaud. »

Guilhem est âgé de plus de 20 ans et de moins de 25 ans; Jean-Baptiste ne comparaît pas, il est absent d'Aix, mais sa mère et La Bellaudière se portent forts pour lui.

Guilhem a suivi la carrière de son père; en 1571 il est docteur et avocat au Parlement de Paris et en 1588 il soutient devant « les mestres des requêtes de la mayson du roy » un procès pour Aubertin Masin (son beau-frère utérin) contre le capitaine Audibert (procuration du 14 juin 1588, notaire Raimbert à Grasse).

Jean-Baptiste est entré dans les ordres, il a été chanoine à Lyon et à Paris, et il meurt avant 1578.

Le chanoine a été poète et orateur à ses heures ; mais ses œuvres sont aujourd'hui à peu près perdues, et dans tous les cas complètement oubliées.

M. Albert Joly, professeur doyen des lettres de Caen, dans ses *Essais sur le théâtre et la basoche à Aix à la fin du seizième siècle*, donne quelques détails sur les œuvres du chanoine *provençal* Jean-Baptiste Bellaud (Note sur bello Du Lac ; Lyon, 1862).

Voici les titres des productions dont il rend compte :

Phaëton, bergerie tragique *des guerres et tumultes civils* (Lyon, 1574, chez Harsy).

Sonnet sur le tombeau du très crestien roy Charles IX.

Oraison funèbre de Claude de Lorraine duc d'Aumale, dédiée au duc de Nivernais.

Oraison funèbre de Cosme de Médicis, dédiée à Catherine de Médicis.

Et *Oraison funèbre de Charles IX*, dédiée aussi à la reine-mère.

Les oraisons funèbres sont écrites en latin et imprimées à Paris en 1573 et

1574 par F. Morelli, mais sans indication des lieux dans lesquels elles ont été prononcées : il est donc probable qu'elles n'ont pas été débitées en chaire, à moins qu'elles l'aient été dans d'autres églises que celle de Notre-Dame, puisque l'oraison funèbre de Charles IX a été prononcée dans cette église, par son prédicateur ordinaire, le Père A. Sorbin de Sainte-Foy, le 12 juillet 1574.

Il existe dans les pièces liminaires de la *Meygra Entréprisa*, imprimée à Avignon en 1537, une pièce de vers latins, par Bellaud, de Grasse, en l'honneur d'Antonius Aréna.

Ces vers qui ont été tour à tour attribués à La Bellaudière et à Jean-Baptiste sont sans doute de leur père, qui par son âge et sa profession avait dû être le condisciple du poète macaronique, décédé en 1544 à Saint-Remy, où il remplissait les fonctions de juge royal.

Les Bellaud appartenaient à la petite noblesse de robe, ils n'avaient pas de particule, et le titre de La Bellaudière est sans doute un fief poétique dont le poète s'était investi de son autorité privée. Leurs immeubles sont ainsi désignés au cadastre de 1558, fol. 566 :

« *Loys Bellaud de feu mestre Antho et seis freires tenount leis bens suivents :*
« *Et primo uno maysou en la carrièro dei Durand counfrounto la maysou* » *episcopallo et lou b.n deis hoyrs de Villonovo.*
» *Item, un hort à Trascastelle.*
» *Uno vigno en Maoubouosc counfrounto lou riou de Raus et lou Ben d'honorat Bayon.* »

Leur jardin de Tracastel touche les murailles de la ville; il est vendu le cinq février 1578 au prix de 29 écus sol, au sieur Antoine Rocomaure, docteur en médecine (notaire Nicolas Mouton).

Cet acte contient quelques mots écrits par le poète, qui signe L. de Bellaud.

Ce jardin était possédé il y a quelques années par l'abbé Merle ; il n'existe plus aujourd'hui; il a été exproprié par la ville pour l'établissement de l'Avenue de la Gare et du square qui se trouve en face de la descente du Barri.

Leur propriété était située sur la rive gauche du Riou de Magagnose (riou de Raus) en amont du pont actuel ; elle se composait de vignes, de champs labourables et de bois de chênes ; son revenu était de 22 florins (acte de bail du 13 mai 1565, notaire Bertrand Mouton; elle est ainsi désignée dans un acte du 25 janvier 1578, notaire Nicolas Mouton) :

« Une bastide, possession et essart de terre, assise au terroir du dict Grasse, » lieu Malbosc, confrontant de levant la possession de Cristol Bayon et de ses » frères, de couchant le vallon de Raus, de mydi les dicts Bayon, et de trémontane » le chemin tirant au Bosquet. »

Le quartier qui se trouve sur la rive gauche du Riou est encore désigné à Magagnosc sous le nom *d'Ou Bellau;* et la fontaine qui coule en aval de la route n° 85 était connue au siècle dernier sous le nom de source des Bellaud (Archives communales, carton B. B. 64).

Par acte du 5 février 1578, notaire Nicolas Mouton « le capitaine Loys » Bellaud de la ville de Grasse, fils et co-héritier de feu M. Anthoine Bellaud » son père, et de feu Messire Jean-Baptiste Bellaud son frère, tant en son nom » que pour et au nom de Guilhem Bellaud son frère, advocat au Parlement de » Paris », liquide ainsi qu'il suit avec Aubertin Masin, son beau-frère, les

sommes qui sont dues à ce dernier par les différents membres de la famille de Bellaud.

I. Cent escus d'or soleil, constitués en augment de dot à Marthe Delmasse, son épouse, par feu M. Anthoine Bellaud, dans son contrat de mariage du 10 juillet 1548, notaire Jacques Crespi, à Grasse.

II. Vingt-cinq escus pour prest faict par cédule au dict Anthoine Bellaud.

III. Vingt-cinq escus pour prest faict à Guilhem Bellaud, par cédule du 25 novembre 1571.

IV. Douze escus sol pour prest faict à Jean-Baptiste le 13 février 1572.

Et V. Vingt-trois escus sol, dus par Guilhem Bellau par acte du 4 avril 1576, notaires Repellin et Barbier à Paris.

En tout cent-quatre-vingt-cinq escus sol.

« N'ayant le dict cappitaine Loys Bellaud à présent aulcun moyen pour payer » et satisfaire au dict cappitaine Masin, son beau-frère, ladite somme de cent » quatre-vingt-cinq escus, si ce n'est pas le moyen de l'insolutondation de son » bon gré. »

La Bellaudière colloque donc son beau-frère pour les 185 escus qui lui sont dus, sur l'immeuble du Riou de Raus qui est vendu peu de temps après aux sieurs Balthazard et Peiron Cresp dicts Clergue qui le possèdent au cadastre de 1591.

Il existe dans les cadastres de 1558 et de 1577 et dans les minutes des notaires de cette époque des documents concernant une famille Bellaud dit Borrel, dont les membres sont prénommés Antoine, Loys et Jean-Baptiste.

Cette similitude de prénoms laisse supposer une parenté en ligne collatérale.

Aubertin Masin, écuyer et viguier de la ville de Grasse, fils de François Marchand, a joué un grand rôle dans les affaires de la communauté, pendant la deuxième moitié du seizième siècle.

Il avait dû naître vers 1515 : le 14 juin 1539 (notaire Honoré Mutonis), il passe un acte en pleine majorité.

Le 10 juillet 1548 (notaire Jacques Crespi), il épouse Marthe Dalmas, sœur utérine de La Bellaudière ; de ce mariage naissent six enfants : Guilhem-Maurice, Honoré-Antoine, Louis-Cristol, Jeannette, Annette et Gasparde.

La légitime de chaque fille est de deux mille trois cents florins.

Masin, quoique écuyer et viguier, possède des tanneries et des moulins qu'il exploite lui-même ; il fait en outre le commerce des blés avec les négociants d'Arles.

Sa fortune est considérable, sa maison d'habitation, dans laquelle est mort La Bellaudière, est située à la rue d'Ambabot (aujourd'hui maison de Saint-Marthe à la place des Suisses), il possède en outre, maison à la Place aux Aires, propriétés à Malbosc et à Puylobet, jardins à La Roque, moulins aux Paroirs, et surtout beaucoup de créances.

Le 21 mars 1576, sur le point d'entreprendre un voyage « en dehors de ce pays de Provence », il fait son testament (notaire Nicolas Mouton), le 14 juin 1588 il donne pouvoir à Marthe Dalmas, son épouse, de gérer ses biens et affaires (notaire Raimbert).

Et le 24 juillet 1589, même notaire, Marthe Dalmas, veuve d'Aubertin Masin, prête une somme de trente écus d'or à la commune de Valbonne.

Il a donc précédé ou suivi de quelques mois La Bellaudière dans la tombe.

Marthe Dalmas fait son testament le 22 juillet 1613 (notaire Emerigou) et elle élit sa sépulture dans le couvent des Frères mineurs (Cordeliers) dans la tombe de son mari, c'est sans doute dans cette église que La Bellaudière a été inhumé.

L'Eglise des Cordeliers est en ruine, et les pierres tumulaires ont servi au commencement du siècle à daller l'abattoir.

Cristol de Masin a succédé à son père dans sa charge de viguier.

Les Masin disparaissent à la fin du dix-septième siècle, et leur fortune passe dans les mains des familles de Niel et Lombard de Gourdon.

Aux termes du traité intervenu le 24 juillet 1227 entre Raymond Bérenger comte de Provence et la communauté de Grasse, qui s'était érigée en 990 en ville libre, administrée par des consuls, la garde de la cité était confiée à une milice bourgeoise,

Cette milice était divisée en quatre compagnies, ayant chacune à sa tête un capitaine nommé pour deux ans à l'élection.

L'officier en quittant sa compagnie conservait le titre honorifique de son grade, qui précédait toujours son nom dans les actes publics.

Un édit d'Henri IV exécuté sous le ministère du cardinal de Richelieu a déclassé Grasse comme ville de guerre, et la milice bourgeoise a disparu avec les remparts.

F. P.

M. Borel d'Hauterive, dans la *Revue historique de la Noblesse (*Paris 1841), donne une généalogie complète de la descendance d'Henri de Masin, petit-fils d'Aubertin établi à Saint-Éloi de Maillon (Albigeois), à la suite de son mariage célébré en 1632 avec Marguerite de Thomas.

M. D'Hauterive rattache les Masin de Grasse à une des plus anciennes familles de Piémont, les comtes de Valpergues. Cette origine est en contradiction formelle avec les nombreux actes que nous possédons; mais cette étude contient quelques renseignements qui pourraient être utiles pour une notice des Masin.

On lit en effet : « Le capitaine Aubertin Masin s'est distingué dans les guerres religieuses du seizième siècle. En 1562 il commandait une compagnie de fantassins qui prit part aux sièges d'Orange et de Sisteron.

» Le 14 avril 1579, les lettres patentes d'Henri III lui conférèrent l'office de viguier de la ville de Grasse, vacant par la mort de Vincent de la Tour.

» Et il fut tué le 1er mars 1589 dans une rencontre avec les religionnaires commandés par le sieur de Montaud.

» Les de Masin habitent aujourd'hui Paris : du mariage de Auguste-Victor de Masin avec demoiselle de Morèton de Chabrillan, célébré le 30 avril 1821, sont nés cinq enfants qui ont dû continuer la lignée du beau-frère de La Bellaudière. »

Frédéric Perrolle,
Ancien notaire à Grasse.

A L'ACADÉMIE DE DIJON

Quand le chantre d'Electre (1), au long soir de sa vie,
Marquait d'un fleuron d'or chaque étape gravie,
Notre ville, à son tour, choyant son vieil enfant,
Voulut mettre un laurier sur ce front triomphant.
Dès longtemps il brillait, astre parmi les Maîtres,
L'inspiré dont la muse a conquis vos ancêtres.
Larges coups d'aile, éclairs, luth aux lueurs de sang
Faisaient sa place haute et son éclat puissant :
Son nom était de ceux qu'aime à graver l'Histoire,
Dans la coupe d'Atrée il avait bu la gloire !
Et pourtant, dès qu'il sut que Dijon, son berceau,
Allait dans le grand cèdre honorer l'arbrisseau,
De ce tardif hommage il savoura le charme ;
Son cœur eut un frisson, sa paupière une larme...
Il aurait, demi-dieu, donné son piédestal
Pour le rameau fleuri venant du sol natal.
Ah ! si j'évoque ici le tragique au vol sombre,
C'est que mes plus beaux jours je les dois à son ombre ;
C'est qu'en guise de lait, sous son frais pavillon,
J'ai sucé le sang noir des ceps de Crébillon ;
C'est qu'à l'âge où le cœur poursuit plus d'un blanc spectre,
Sur les brises de mai j'y vis glisser *Electre*,
Que *Ninias*, *Pyrrhus*, *Rhadamiste* ou *Xerxès*
M'y montraient de quel fer se forgent les succès,
Et qu'héritier du fief (2), à défaut du génie,
J'ai pour mon doux pays sa tendresse infinie.

Le pays !... à ce mot quel horizon a lui !
Quel chant peut s'égaler à ce qu'il porte en lui ?
Cher coin bleu où jamais, en dépit des années,
Les bois ne sont flétris ni les roses fanées,
N'es-tu pas cet Eden flottant sur nos soupirs

(1) Crébillon-le-Tragique.
(2) *Le Crais-Billon*, à Brochon.

Que dore un long reflet des premiers souvenirs ?
On te quitte, on s'éloigne, on oublie... ô merveille !
Voici que tout, dans l'âme, à ta voix se réveille :
La maison, le verger, l'allée aux cris joyeux,
Tout ce qu'aimait le cœur et qui charmait les yeux,
Nous sourit, comme un songe, après la lutte amère...
Par toi nous retrouvons le baiser de la Mère !

Aussi lorsqu'en vos rangs vient s'asseoir le rêveur,
Il sent, à sa fierté, ce qu'en vaut la faveur.
Ni le bouquet d'Isaure empourpré d'amarante,
Ni le triple laurier cueilli chez les Quarante
N'ont rafraîchi son âme ou parfumé son front,
Comme le tendre appel que vos lèvres lui font.
Car il sait, votre élu, par plus d'un noble exemple,
Quelle myrrhe embaumée a brûlé dans ce temple ;
Il sait que sous des fleurs les Lettres et les Arts
Y captivent l'esprit, y bercent les regards ;
Que chez vous la science a choisi sa retraite,
Que sur l'arc de Piron la flèche est encore prête,
Et qu'un jour, pour avoir embrassé votre autel,
Un homme y fut touché par le souffle immortel (1).
Merci donc, ô gardiens des traditions pures !
D'un temps briseur de foi vous bravez les injures...
Quand gît le souvenir par l'oubli terrassé,
Vous vous dressez, vivants, sur le seuil du passé !
Armés du pur flambeau qui s'allume à notre âme,
Près des foyers éteints vous agitez sa flamme,
Ranimant en des cœurs veufs de divinité,
Le Beau, le Vrai, le Bien, sublime trinité.
La cendre des aïeux est votre patrimoine :
Ils sont à vous, vos preux — poète, artiste ou moine.
Foin des gloires de plâtre ou des héros caducs !
Vos murs portent toujours l'écusson des grands Ducs.
Et si quelque donjon, épave d'autres âges,
Va crouler — lui qu'avaient respecté tant d'orages,
Vous luttez pour sa vie, en Français, fils de Francs,
Encor qu'il soit bâti par la main des tyrans (2).

(1) Jean-Jacques Rousseau.
(2) Allusion au vieux château de Dijon récemment abattu, malgré les vives protestations de l'Académie qui avait souci de conserver ce joyau à la cité ducale.

Hélas ! qu'en ont-ils fait de la cité charmante ?
Où sont ses verts fossés et *Suzon* (1), leur amante ?
Où donc remparts et tours, et bastions fleuris,
Et les ormeaux témoins de nos jeux favoris ?
Dijon mêlait alors des palmes à ses roses :
Ses plus purs diamants étaient les pleurs des choses :
Coquette, en sa parure, et noble en sa fierté,
Elle avait pour miroir sa vieille royauté.
Mais le Progrès sur elle a posé sa sandale...
Adieu, rare joyau, ceinture féodale !

Antiques marronniers, cours ombreux, frais talus,
Adieu, vous qu'on aimait et qu'on ne verra plus !
L'acier dans chaque tronc promena ses entailles ;
Elle a parlé, la poudre, en dehors des batailles,
Sans que sur les sommets de leurs forts lézardés
Ait apparu, vengeur, le spectre des Condés !
La Gloire d'un autre âge est sans doute une offense...
Et les voilà tombés nos souvenirs d'enfance,
Tombés comme la flèche au coq audacieux (2)
Qui, de son fier essor, trouait jadis les cieux.

Qu'importe ? A mon pays Dieu garde sa couronne...
Creusée au dur saphir, quel azur l'environne !
Le trépas, ce faucheur, le temps, ce bûcheron,
S'y briseraient plutôt qu'en abattre un fleuron.
Du lys d'éternité les siècles l'ont tressée,
L'immortelle y renaît à corolle pressée ;
Dijon, sur ce bandeau, bravant d'obscurs défis,
Peut montrer incrustés les noms de tous ses fils.
Fut-il front de cité qui, du flot de ses boucles,
Ait jamais fait jaillir tant de feux d'escarboucles ?
Regardez !... la voici, la colline où l'aiglon (3)
Appelle la tempête et court vers l'aquilon ;
Sa prunelle s'allume aux éclats du tonnerre ;
Il mesure l'écart de Solyme à son aire,

(1) Petite rivière qui baignait les murs de Dijon.
(2) La flèche de l'église Saint-Bénigne démolie, il y a quelques années.
(3) Fontaines-les-Dijon, berceau de saint Bernard, où, en juin 1891, fut célébré avec une pompe inoubliable le huitième anniversaire séculaire de la naissance du grand saint.

Et, d'un ongle brûlant, sur l'épaule des rois,
Avec le sang du Christ il va tracer la croix.
Huit cents ans ont passé sans effleurer cette ombre...
Je vous prends à témoins, pèlerins, dont le nombre
Roulant, trois jours durant, des flots toujours montants,
Sembia de Vézelay ressusciter les temps,
Lorsqu'une hymne à la lèvre, et, dans la main un cierge,
Le prêtre et l'artisan, le soldat et la vierge,
Aux flancs du tertre saint s'enlaçaient en long nœud,
Prêts à jeter aux vents ce vieux cri : « Dieu le veut ! »
Et puis, autre aigle encore, et d'envergure haute,
Bossuet descendu des cieux dont il fut l'hôte,
Bossuet !... vol planant sur l'humaine forêt,
Qui pour l'honneur d'un peuple à lui seul suffirait.
Et je les vois debout, serrés contre leur mère,
Ces fils dont mille exploits voudraient un autre Homère,
Eux qui surent grouper en glorieux faisceau
Le glaive et le burin, la plume et le pinceau :
Ducs d'Occident, Condés ou Maréchaux d'Empire,
Maîtres de luth d'ivoire où la Muse soupire,
Fiers bardes, doux charmeurs qui, d'un art souverain,
Ont fait parler la toile et respirer l'airain,
Prudhon, Rameau, Piron, Crébillon, Longepierre,
Rude, le bien nommé, quand il domptait la pierre,
Et tant d'astres si purs, que, du moindre qui luit,
Plus d'un ciel noir pourrait illuminer sa nuit.

Voilà, Dijon, voilà ton noble diadème !
Grâce à lui, le passant t'admire autant qu'il t'aime...
« Athènes de Bourgogne », a-t-on dit... Je le veux,
Et qu'à ce beau surnom souscrivent nos neveux.
Que t'importent le temps, l'oubli, l'éclair qui tue ?
Chacun de tes pavés recèle une statue :
Pour qu'un peuple de bronze en sorte irradié,
Il suffit de frapper ton sol avec le pied.
Et tu n'as point jeté ton dernier cri, patrie !
Ta source bouillonnante, elle n'est point tarie ;
Tant que la grappe en pleurs sous son pampre vermeil
Recevra, vers l'aurore, un baiser du soleil,
Tant que le jus pourpré qui fermente, à l'Octobre,

Fera passer sa flamme aux veines du plus sobre,
Le génie, à sa suite, envahissant les cœurs,
Pour de nouveaux combats armera des vainqueurs.

Donc, aimons notre ville, et, sans discours plus ample,
Honorons tous nos Dieux en parfumant leur temple ;
Qu'en nuage d'encens monte leur souvenir...
Mais, fervents du passé, croyons à l'avenir !
Et s'il faut rattacher, d'un anneau poétique,
Les fils de la Bourgogne aux enfants de l'Attique,
Apportons, fiers chacun d'une illustre cité,
Nos deux parts de tribut à la Postérité :
Nous, le sang, eux, le marbre ; ils furent et nous sommes...
Qu'ils offrent le paros, nous fournirons les hommes !

STÉPHEN LIÉGEARD.

(Extrait de *Rêves et Combats*.)



CHANSON DE HAINE

La Grand'Combe s'est empourprée
Des rais du soleil décroissant.
Va, chevauche dans la vêprée !
Je suis le farouche passant.

Dame de race pâle et blonde,
Pour toi je ne vais pas rimant.
Je hais tes yeux couleur de l'onde
Agrandis démesurément,

Ta bouche de rose fanée
Et ton nez mince. Je m'en vais !
Je voulais sur ta haquenée
Bondir ainsi qu'un loup mauvais,

Et t'en jeter bas, Seigneuresse,
Pour t'abandonner à mes gueux,
Pour te voir, le cœur en détresse,
Sous leurs poils velus et rugueux.

Dame, tes pères roux saignèrent,
Comme on saigne béliers laineux,
Mes aïeux bruns qui me léguèrent
Tous leurs vils sentiments haineux.

Mais prendre sur toi la revanche
Serait lâche. Loin de ma main,
Passe! Tu n'es qu'une fleur blanche
Que l'autan brisera demain.

Que ta fine jument t'emporte !
Je ne serai pas ton vainqueur,
O Dame, quand tu seras morte,
Je daguerai mon pauvre cœur.

6 juillet 1884.

(*Inédit.*) AUG. FOURÈS.

RANAHILDE

A Laurent Tailhade.

Avec ses cheveux rubescents
Très longs, soyeux et caressants,
Ses yeux pers dont l'éclair fascine,
Son corps pâle comme l'argent,
Ranahilde va s'immergeant
En l'eau froide de sa piscine.

A la fenêtre un voile blanc
Tamise le soleil troublant.
Au parc, la reine d'émeraude
Sacrée, ayant quitté le lac
Où s'est tissé maint entrelac
Fleuri, — dans l'herbe épaisse rôde,

Tandis que sous sa peau d'ours brun,
Lance au poing droit, le soudard brun,
— Apre sentinelle immobile,
Regarde de son œil d'autour,
Du haut d'une coquette tour
Dont la brique rouge rutile.

Ranahilde a fermé les yeux,
Et sous son front chantent, joyeux,
— Ainsi qu'au jour crépusculaire
Dans les aubépins blancs et verts
Les rossignols, — les derniers vers
Faits par Sidoine Apollinaire.

3 mai 1888.

(*Inédit.*) Auguste Fourès.

ADRIEN PAGÈS

— Connaissez-vous Adrien Pagès ? ai-je demandé dans le félibrige de Paris. La réponse fut celle-ci ou une équivalente : « Je n'en ai jamais entendu parler ! » Et pourtant l'auteur de *Cot' de' Floïtos e Cot' d'Estuflols* (Coups de Flûtes et Coups de Sifflets) mérite autre chose que l'oubli. Je ne viens pas crier au Mistral, à l'homme de génie ; je regrette simplement que le poète Adrien Pagès qui, après une trentaine d'années de Paris, a conservé l'amour de la langue d'oc et de ses savoureuses expressions de terroir, soit absolument ignoré :

Lou païs ! lou païs ! y a res coumo l'païs !
Qui s'en es separat aïmo de lou rebeïre.
Urous ou malurous cadun s'en rexouis.
Qui l'a xamaï quitat, xamaï nou pourra creïre
Coumo douço eï de len la lenguo del païs !

Le pays ! le pays ! Il n'est rien comme le pays !
Qui s'en est séparé aime de le revoir.
Heureux ou malheureux chacun s'en réjouit.
Celui qui ne l'a jamais quitté jamais ne pourra croire
Comme douce est de loin la langue du pays !

Je ne connais pas l'homme personnellement ; c'est son livre qui me donne les seuls renseignements que j'aie sur lui. J'y vois qu'Adrien Pagès est né à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), qu'il est instituteur libre à Paris et qu'il doit avoir un certain âge. Le livre, qui parut probablement en 1884, fut publié sous les auspices de l'*Union amicale de Tarn-et-Garonne*. Il semble que la majorité des membres souscrivirent surtout parce que Pagès était leur compatriote et de leur Société, plutôt qu'intéressés par son ouvrage. Sans cela, s'ils s'étaient rendus compte du volume et en avaient parlé, le nom de Pagès serait connu, du moins des érudits patois.

Le livre donnait l'adresse de l'auteur ; j'y suis allé, mais Pagès a quitté ce domicile depuis trois ou quatre ans, et on n'a pas su m'indiquer le nouveau De sorte que j'ignore si Pagès est retourné au pays natal, ou s'il est toujours à Paris.

Tous les petits poèmes de *Cot' de' Floïtos e Cot' d'Estuflols* sont à citer : *L'Abaïrou, lou Couben e lou Cusoul* (L'Aveyron, le Couvent et la Grotte) ; *L'Ubro dé Barraquet* (L'Œuvre de Barraquet) ; *La Foun deis Aboulagnés* (La

Fontaine des Noisetiers); *Lous treï Souets dé Simounel* (Les trois Souhaits de Simon); *Lou Lambruscou* (La Grappille de Raisin); *La Gourgue* (Le Gouffre); *Louï Ressegaïrés* (Les Scieurs); *Lou Pimen* (Le Piment); *Rèbé e Rebel* (Rêve et Réveil). Parmi les autres pièces moins importantes, je relève: *Poulit Printems* (Joli Printemps); *Lou Passerat, lou Reïpetit è la Mezengue* (Le Moineau, le Roitelet et la Mésange); *Lou Rit e l'Enguilo* (Le Canard et l'Anguille); *La Tessouno dé Picou* (La Truie de Picou); *La Lexendo rustico dé Grimal* (La Légende rustique de Grimal); *La Greillo e lou Grel* (La Grillonne et le Grillon); *Floureto* (Fleurette). Mais, Dieu me pardonne! je crois qu'il est temps de m'arrêter; je vais avoir cité tout le livre. *Lou Rit e l'Enguilo* est la même histoire que celle du célèbre monologue: *le Canard Marseillais.* J'ignore à qui appartient la priorité. L'histoire de ce canard malin me charme particulièrement; l'auteur nous affirme avoir vu le fait entre Moissac et Caselsarrasin:

Ço qu'anguen dé Mouïssac à Castelsarrasi,
Bexeri dé mous els, entré canal et routo.

Ce qu'allant de Moissac à Castelsarrasin,
Je vis de mes yeux, entre canal et route.

Comme j'ai promené bien souvent sur le chemin en question, il est probable que j'ai dû voir ce canard; quelque peu de hasard et j'assistais à la scène!

A la fin de sa Préface, Pagès disait que si son livre avait du succès, il en donnerait un autre *Pebre e Sal* (Poivre et Sel), mais dans le cas contraire « *ba me tendreï per dix; croumpareï un grant xul, é dintrareï à tel pouen dil la caouquillo doun souï sourtit qué plus xamaï nou s'entendra parla dé bostre serbitur.* » — « Je me le tiendrai pour dit; je ne soufflerai plus, et je rentrerai à tel point dans la coquille dont je suis sorti que plus jamais il ne s'entendra parler de votre serviteur. » Je crois que Pagès est rentré dans sa coquille, et c'est vraiment dommage. Si ces lignes lui passent sous les yeux, puissent-elles l'en faire sortir. Qu'Adrien Pagès nous donne au plus tôt *Pebre e Sal*.

Juin 1892.

FROMENT DE BEAUREPAIRE.

Je donne quelques fragments de *Cot' de' Floïlos e Cot' d'Estuflols*. Le lecteur pourra ainsi se rendre compte par lui-même.

L'ABAIROU, LOU COUBEN E LOU CUSOUL

Qui couneïs l'Abaïrou sap qu'aquelo ribiero,
Aprep lou miçant tens e laï neous de l'iber,
Boundiguen, cabussen dé païssiero en païssiero,
Escumo, rounflo, gourgno e fa'n sabat d'ifer.

Pu doumexo l'estiou, cando, bluïo, dourmento,
Y a pas cap de miral pu lis qué l'Abaïrou
Oun lou piboul, l'aoubar, lou mas, lou bilaxou
Ta pla poscou se beïre, or que ploguo ou que bnto.

Tant se plaï l'Abaïrou din soun lex oumbraxat.
Qu'alloc de fila drex xouendre Tar soun fiançat,
Soun nobi que l'aten e que boul coumo l'oli,
Ba d'aïci, ba delà; lou boli paï, lou boil;
Douma sera prou leou; qu'atende s'es pressat.

E eountugnen soun trin, elo qu'es pas pressado,
Liso tout gaïemen de balado en balado,
S'ournen lou froun d'espics, de rasins ou de flours
E riguen aïs aousels de toutoï las coulours.

Aïci trobo Roudés, Bilofranco la bruno;
Naxac e soun castel; Laguepio, prep de Biaou;
Anfin Sant-Antouni, renoumat per sa pruno,
A mitat catoulic é mitat igounaou.

Salut, Sent-Antouni! bilo demantellado
Per Mountfort, Loubis trexe, é toui besis armats!
Fasquo'n gaïllard soulel amadura touï blats
E boufi touï rasins uno fresquo rousado.

. . . .

L'AVEYRON, LE COUVENT ET LA GROTTE

Qui connaît l'Aveyron sait que cette rivière,
Après le mauvais temps et les neiges de l'hiver,
Bondissant, chutant de chaussée en chaussée,
Ecume, ronfle, mugit et fait un sabbat d'enfer.

Plus douce l'été, claire, bleue, dormante,
Il n'y a pas de miroir plus lisse que l'Aveyron
Où le peuplier, le saule, le hameau, le village
Si bien puissent se voir, ou qu'il pleuve ou qu'il vente.

Tant se plaît l'Aveyron dans son lit ombragé
Qu'au lieu de filer droit joindre Tarn son fiancé,
Son époux qui l'attend et qui bout comme l'huile,

Elle va d'ici, de là ; je ne le veux pas, je le veux ;
Demain sera assez tôt ; qu'il attende s'il est pressé.

Et continuant son train, elle qui n'est pas pressée
Glisse tout gaîment de vallée en vallée,
S'ornant le front d'épis, de raisins ou de fleurs
Et riant aux oiseaux de toutes les couleurs.

Ici, elle trouve Rodez, Villefranche la brune ;
Najac et son château ; Laguépie, près de Biau ;
Enfin Saint-Antonin, renommé pour sa prune,
A moitié catholique et moitié huguenot.

Salut, Saint-Antonin ! ville démantelée
Par Montfort, Louis Treize, et tes voisins armés !
Fasse un chaud soleil mûrir tes blés
Et gonfler tes raisins une fraîche rosée.

. . . .

LA FOUN DEIS ABOULAGNÉS

L'aïre s'ero cïfrexit, louï bosques erou muts.
Al soulel son calour lous camps rision pas plus.
Lous aousellous, pincats al cabel del brancaxé,
Pioulabou tristomen, erissen lour plumaxé.
A cot d'alos lou ben poussabo laï nibouls,
Fasio fipla lou cap des pu gaïllarts pibouls,
Deï bergnes, deïs aoubars, deï ourmes e deï fraïces ;
E, dï balouns deserts, sus camices, dil riou,
Dïs estans que la plexo e la neou groussissiou,
Dé feïllos de tout boués ne rullabo dé faïces.
Crestias, bestial, aousels babaous, camps, coustellous,
Bosques, biols, terro, cel, tout ero pietadous ;
Car l'iber negre é dur, l'aoutouno esten passado,
Paousabo à l'ourizoun sa prumiéro penado.

Roso tournara plus, al rebel del printems,
Cuïlli dis prats flourits louï bouquets de cantortos.
Elo beïra pas plus toumba las feïllos mortos
Ni lous parpaïllols blus boula sus tiedeï bens.

Xamaï plus n'aousira la brigouso laouseto,
Boï la primo, al souiel estufla sa cansou.
Elo beïra paï maï, lou lounc del gaï sillou,
La caïlle é la perdic trouten en renguileto.

Roso anira pas plus fenexa dil lou prat
Ni rampli soun faoudal de rouxetoï cireïos ;
Plus xamaï nou beïra, lou ser, las ximeneïos
Se fa de floï de fun un plumet arxentat.

Res plus de tout aquo tournara xarma Roso.
La naturo es en dol. L'iber fa tout peri.
Sul sol la blanco neou floc à floc s'arremoso,
Un glas toumbo dil l'aïre é Roso ba mouri.

Paouro roso dé Maï, ta fresquo, ta poulido,
Qu'altour de tous els blus é de tous pots rouxets
Semblabou boultixa cent issols de poutets !
Estello del mati, ta bite descantido !
Que n'aourian paï dounat per te saouba la bido !
Mes aquos ero escrix é, quant lou Cel ba bol,
Sul bort del niou païral mor lou xoube afragnol.

. . . .

LA FONTAINE DES NOISETIERS

L'air s'était refroidi, les bois étaient muets.
Au soleil sans chaleur les champs ne riaient plus.
Les petits oiseaux, perchés à la cime du branchage,
Piaulaient tristement, hérissant leur plumage.

A coups d'ailes le vent poussait les nuages,
Faisait plier la tête des plus forts peupliers,
Des vergnes, des saules, des ormes et des frênes ;
Et, dans les vallons déserts, sur les chemins, dans le ruisseau,
Dans les étangs que la pluie et la neige grossissaient,
Des feuilles de tout arbre il roulait des fardeaux.
Chrétiens, bétail, oiseaux tout petits, champs, petits coteaux,
Bois, vaux, terre, ciel, tout était à faire pitié ;
Car l'hiver noir et dur, l'automne étant passé,
Posait à l'horizon son premier pas pesant.

Rose ne reviendra plus, au réveil du printemps,
Cueillir dans les prés fleuris les bouquets de violettes.
Elle ne verra plus tomber les feuilles mortes
Ni les papillons bleus voler sur les tièdes vents.

Jamais plus elle n'entendra la vive alouette,
Vers le printemps, au soleil siffler sa chanson.
Elle ne verra plus, le long du gai sillon,
La caille et la perdrix trottant à la queue-leu-leu.

Rose n'ira plus faner dans le pré
Ni remplir son tablier de rouges cerises ;
Plus jamais elle ne verra, le soir, les cheminées
Se faire de flocons de fumée un plumet argenté.

Rien plus de tout cela ne charmera de nouveau Rose.
La nature est en deuil. L'hiver fait tout périr.

Sur le sol la blanche neige flocon à flocon s'amasse,
Un glas tombe dans l'air et Rose va mourir.

Pauvre rose de mai, si fraîche, si jolie,
Qu'autour de tes yeux bleus et de tes lèvres roses
Semblaient voltiger cent essaims de baisers!
Etoile du matin si vite éteinte!
Que n'aurions-nous pas donné pour te sauver la vie!
Mais cela était écrit, et quand le Ciel le veut,
Sur le bord du nid où il est né meurt le jeune oiseau.
. . . .

LOU LAMBRUSCOU

N'abio pas que sexe ans Xano, la xoubencello,
Que dexo l'el lusent e lou mourre couqui,
Abio d'un centenat birado la cerbello,
San que, per la xuïlla, digus fousqués prou fi.
Coumo lou cat lou rat ou lou raïnal la lebre,
Touteï, lou cur en fioc, lou pouls baten de fiebre,
Abiou bel la greïlla, là guigna, l'apiada;
De la pounxo de l'aoubo à soulecou rouda;
Y canta de refrens e gn'in dire, pecaïré!
L'aousel, pu fi que tout, deroutabo l'cassaïre.
Res y fasio pa res. Sietat sus un caïrou
E se graten lou cap: « Foutre! disiou Xacou,
Aiço pop paï dura. Tout moun sanc se rebolto.
Cado grut semenat deou pourta se recolto.
L'eï curbit, l'eï saouclat é, se l'eï pas seguat
Aquel camp, dins un mes, boli que sio penxat.
Car xamaï nou se beïroou
De drollos poulidos e bellos,
Païsantos ou doumaïsellos,
Nou xamaï nou se beïroou
Qu'inquero à bint ans l'aouroou! »
. . . .

LA GRAPPILLE DE RAISIN

Elle n'avait que seize ans Jeanne, la jouvencelle,
Que déjà l'œil luisant et le museau coquin,
Elle avait d'une centaine tourné la cervelle,
Sans que, pour la subjuguer, personne fût assez fin.
Comme le chat le rat, ou le renard le lièvre,
Tous, le cœur en feu, le pouls battant de fièvre,
Avaient beau l'agacer, la guigner, l'amadouer;

De la pointe de l'aube au soleil couchant rôder;
Lui chanter des refrains et lui en dire, pécaïré !
L'oiseau, plus fin que tout, déroutait le chasseur.
Rien n'y faisait rien. Assis sur un tas de pierres
Et se grattant la tête : « Foutre ! disait Jacques,
Ceci ne peut pas durer. Tout mon sang se révolte.
Chaque grain semé doit porter sa récolte.
Je l'ai nettoyé, je l'ai sarclé, et si je ne l'ai pas moissonné
Ce champ, dans un mois, je veux être pendu.
Car jamais il ne se verrait
De filles jolies et belles,
Paysannes ou demoiselles,
Non jamais il ne s'en verrait
Qui encore à vingt ans l'auraient ! »

. . . .

LA GOURGUO

. . . .

Grando, bruno aïs els blus, Nenil, dil louï sillous,
Abio bist quinze cops naïsse lous aousellous,
Xaouni louï broutoï d'or é las canresos rire.
Soun froun ero pu lis que tout ço qu'on pot dire,
E ta blancos saï dens, e ta fresques sous pots,
Ta fino sa cabillo e mignouns sous esclops,
Sa ma ta menudeto e sa taïllo ta fino,
A bouï fa pens' à Dious, à la Bierxo dibino,
Gar ne, ni maï digus, dexous ni dil lou cel,
N'ero pu finomen ni ta simplomen bel.
E Nenil qu'à Salet ero'n printens nascudo,
Dil l'aïré, dil soulel, talo ero debengudo,
Fasquen soun be de tout san mêmes s'en douta;
Prenguen à tout quisquon : à l'aoueel, lou canta;
A la flour, lou parfun, la grâcio, l'inoucenço.
Sabio parla quant qual e garda lou silenço.
Couci s'en estouna ? Dious pot tout ço que bol.
El que pel riou tranquile a fax lou roussignol,
La floureto pel bosc, pel prat la pimparello,
L'espouer pel malurouse pel la nex l'estello,
El soul a lou pouder de randre un pixou grant,
E que fenno de reï sio fillo de païsan.

. . . .

NÉNIL

FRAGMENT

Grande, brune aux yeux bleus, Nénil, dans les sillons,
Avait vu quinze fois naître les petits oiseaux,
Jaunir les boutons d'or et les coquelicots rire.
Son front était plus lisse que tout ce qu'on peut dire,
Et si blanches ses dents, et si fraîches ses lèvres,
Si fine sa cheville et mignons ses sabots,
Sa main si menue et sa taille si fine,
Que c'était à vous faire penser à Dieu, à la Vierge divine,
Car rien, ni même personne, dessous ni dans le ciel,
N'était plus finement ni si simplement beau.
Et Nénil qui à Salet était un printemps née,
Dans l'air, dans le soleil, telle était devenue,
Faisant son bien de tout sans même s'en douter ;
Prenant à tout quelque chose : à l'oiseau, le chant ;
A la fleur, le parfum, la grâce, l'innocence.
Elle savait parler quand il fallait et garder le silence.
Comment s'en étonner ? Dieu peut tout ce qu'il veut.
Lui qui pour le ruisseau tranquille a fait le rossignol,
La fleurette pour le bois, pour le pré la marguerite,
L'espoir pour le malheureux, et pour la nuit l'étoile,
Lui seul a le pouvoir de rendre un petit grand,
Et que femme de roi soit fille de paysan.
. . . .

LOUI RESSEGAIRÉS

Eï, dil cel del l'oustal, per nibouls, de rantellos
E, per estellos
Tres pixous pixenets
Qu'on xuraris lous trei' Gourdets : (1)
Xan, l'aïnat ; aprep el, Toueneto,
Aoutremen dix, uno filleto ;
Anfin Marcal, lou caxoniou,
Lou pus aïmaple e lou pu biou.
Per esta tapaxaïres,
Ba sou coumo s'en trobou gaïres
E d'apetit, al pouen de fa saouta
A quatre pans sul cap laï briotos de lour pa ;
Del pa, s'enten quant n'oou pas aoutro caouso,
Car lous xouns que y a gras,

(1) Nom, dans le pays, de trois étoiles de la constellation d'Orion.

Per un cot de canou lou bous touquariou pas,
Tandis que sul fricot toumbou san fi ni paouso.
De faïçou que se Dious, qu'on dis beneziguen
Lous oustals oun pixous boou touxoun creïsseguen,
Countugno à counserba l'asperçou din sa poxo,
S'ocupen paï maï d'iou qu'iou d'un cot à la broxo,
Bous xuri, qu'aban paou, tout bion, n'eï dexa paou,
Aquelses tres pixous, oui, me debouraroou.
Més manxa n'es pas tout. Quant, lasses de cousino,
E de bif ou de baf oou lour papax counten,
E qu'à l'entour del fioc badou toutes en ren,
Gn'a pas, per ana'l lex, cap que fasque la mino.
— Noun pas inquero, aten, resqu'un aoutre bouci.
— O papa, diguo-nous l'istouero de Marti
— Nou, lou counte de Xan — Paï, del Cusoul, dé l'Ase —
Couci lour refusa ? Que plase pas, que plase,
Qu'on axe pessomen ou trinquomen de cap,
Y a pas aqui de mex, — cado païre ba sap —
Qual pagua soun exot, y ana de soun istouero,
E, per abe la pax e quirdou pas inquero,
Tout de suito oubeï
Noun pas en diguen Leou, mes en respounden Oui.
Doun lou counte que siec é qu'ayercq lour digueri
Lou boui boou repeta tal qu'aprep l'escrioueri.

LES SCIEURS

J'ai, dans le haut de la maison, pour nuages, des toiles d'araignées
Et, pour étoiles
Trois petits tout petits
Qu'on jurerait les trois Gourdets :
Jean, l'aîné ; après lui, Toinette,
Autrement dit une fillette ;
Enfin Marcel, le serre-nid,
Le plus aimable et le plus vif.
Pour être tapageurs
Ils le sont comme il ne s'en trouve guère,
Et d'appétit, au point de faire sauter
A quatre pans sur la tête les miettes de leur pain ;
Du pain, s'entend quand ils n'ont pas autre chose,
Car les jours qu'il y a gras,
Pour un coup de canon ils ne vous le toucheraient pas
Tandis qu'ils tombent sur le fricot sans fin ni cesse.
De façon que si Dieu, qu'on dit bénissant
Les maisons où les petits vont toujours augmentant,
Continue à laisser le goupillon dans sa poche,

Ne s'occupant pas plus de moi que moi d'un chat à la broche,
Je vous jure qu'avant peu, tout vif, j'en ai déjà peur,
Ces trois petits, oui, me dévoreront.
Mais manger n'est pas tout. Quand, las de cuisine,
Et de bif ou de baf ils ont leur estomac satisfait,
Et à l'entour du feu attendent tous ensemble,
Il n'y en a aucun qui fasse mine d'aller au lit.
— Non, pas encore, attends, rien qu'un autre petit peu.
— O papa, dis-nous l'histoire de Martin
— Non, le conte de Jean. — Père, de la Grotte, de l'Ane. —
Comment leur refuser? Que ça ne plaise pas, que ça plaise,
Qu'on ait souci ou cassement de tête,
Il n'y a pas de milieu — chaque père le sait —
Il faut payer son écot, y aller de son histoire,
Et, pour avoir la paix et qu'ils ne crient pas encore,
Tout de suite ou bien
Ne pas dire Bientôt, mais répondre Oui.
Donc le conte qui suit et que hier je leur dis
Je vais vous le répéter tel qu'après je l'écrivis...



LA DIANE D'AUBAGNE

Au pied de la montagne de Garlaban, ce cône de calcaire incandescent qui domine Marseille, dans la région que les Romains nommèrent *Albania* et que nous appelons le canton d'Aubagne, il vient d'être donné un merveilleux coup de pioche. Des terrassiers occupés à creuser une tranchée assez profonde ont mis à jour le faîte d'un édicule latin qui dormait sous les terres depuis quinze siècles.

On dit le monument assez bien conservé. Il mesure six mètres de hauteur sur sept de longueur, et il rappelle un peu ce bijou d'architecture antique, la maison Carrée de Nîmes. Une fort belle statue de Diane a fait supposer que le temple était dédié à la déesse aux trois visages. Cette hypothèse est confirmée par une inscription trouvée sur un fragment :

TRI...Æ..SYLV....ERE

Voilà, certes, de quoi faire rêver nos archéologues. Et voilà de quoi leur inspirer de bonnes pensées. Ils ont dernièrement induit le gouvernement et les Chambres à voter une somme importante pour que notre école d'Athènes entreprît des fouilles à Delphes et enrichît de nouveaux trésors les musées du bon roi Othon. Je ne veux pas dire de mal de cette entreprise : rien de ce qui se fait pour la Grèce n'est indifférent au genre humain. Montrons-nous généreux pour l'humanité ; je n'y vois que des avantages. Mais, cela fait, songeons à nous. Par toute la vallée du Rhône et sur le littoral méditerranéen, le génie helléno-latin a fleuri neuf cents ans dans toute son ardeur et sa pureté. Chaque pelletée de poussière enlevée révélerait assurément quelque chef-d'œuvre, puisqu'il est convenu que les disciples des Athéniens ne pouvaient faire autrement que d'être des maîtres. D'Arles à Antibes, par exemple, ce n'est qu'un grand sépulcre où les beautés mystérieuses pleurent obscurément leurs Panathénées. Parce qu'elles ont été reçues et recouvertes par le vieux sol gaulois, leur refusera-t-on plus longtemps les honneurs légitimes et ce triomphe du grand jour si libéralement décernés à leurs sœurs de la Phoce et de l'Attique? Elles mériteraient plutôt la préférence. C'est du moins ce que se

murmurent un grand nombre de nos compatriotes. S'ils se trompent, je serai enchanté qu'on m'explique comment.

Et puisque me voici sur ce chapitre, qu'on me permette une seconde remarque. Elle est d'ordre plus général. Les populations de la Normandie et de la Bretagne y sont aussi intéressées que les habitants des Bouches-du-Rhône. Pourquoi ne point laisser les merveilles antiques à la place où elles ont été découvertes? Pourquoi encaserner ces déesses et ces sylvains? On parle déjà de transporter la Diane d'Aubagne au musée de Marseille. C'est simplement la profaner sans l'ombre d'un motif. Nous comprendrions que l'on enfermât entre des murailles modernes la vierge au front corné d'argent et que l'on confiât cette grâce divine à des gardiens en uniforme, si sa beauté courait quelque danger. Mais aucune dégradation n'est à craindre, et le temple, un peu réparé, lui est un abri naturel. Elle est bien où elle est, dans la musique des roseaux où les chèvrepieds taillaient d'agrestes syringes, au milieu des câpriers qui embaument toujours, et sous le grand soleil qui versera une huile d'or sur ses flancs frissonnants encore de la sépulture. Les abois des lévriers, perdus dans la campagne, la feront tressaillir, et si quelque poète grandit dans le pays, elle lui sourira, dans la pure mélancolie qu'elle répand au ciel d'avril quand elle y monte sous le nom magique de Phœbé. Dire qu'il est des gens capables de troubler son rêve sauvage !

Ils s'arment de grands mots. Ils parlent d'aider l'étude et le progrès des arts. En réalité, ils nous crétinisent, âmes de pharmaciens qui rêvent de classer les chefs-d'œuvre à la façon de leurs bocaux, avec des étiquettes propres et sur de symétriques planchettes. Ils font des catalogues et sont satisfaits. J'aimerais troubler leur sommeil de quelques paroles sincères :

« Vous êtes de grands malfaiteurs, leur dirais-je, ô vous tous ! Vous chagri-
» nez premièrement le cœur des dieux captifs et celui des artistes miraculeux
» qui dessinèrent leur contour dans le marbre ou la pierre. Vous les dépaysez.
» Les Olympes honteux que vous formez avec leur assemblée les humilient et
» les ennuient. Ils s'y trouvent gauches et laids, parmi la gaucherie et la lai-
» deur insigne des pioupious unis aux nourrices qui les visitent le dimanche
» en des uniformes criards. Ils détestent les vieux messieurs enrubannés et
» décorés que vous êtes ; ils frémissent lorsque vous les livrez à l'œil indiffé-
» rent de quelque Président ou d'un premier Ministre qui est peut-être sorti
» de l'école polytechnique ! Ils ont horreur du tricolore et des cortèges et des
» discours que vous débitez en bâillant. Ils trouvent même froids et d'écœu-
» rante présomption les pauvres garçons en guenilles qui viennent mendier au
» pied de leur beauté deux sous d'enthousiasme et de poésie, les mêmes
» qu'ils consoleraient en les enivrant, s'ils les voyaient venir à l'orée d'un bois,
» des fleurs rustiques au chapeau et de belles chansons plein leur gorge d'en-

» fants ! Voilà, conservateurs, directeurs, pourvoyeurs des musées nationaux,
» votre sacrilège premier.

» Il y en a un second. Il y a l'infâme assassinat que vous accomplissez.
» Votre victime ne se voit pas ni ne se touche. Elle crie peu, sinon dans les
» beaux vers de quelques bardes inentendus. Cependant elle souffre et meurt
» désespérément de votre sécheresse odieuse. C'est l'âme de nos races. Vous
» raflez ses symboles. Vous emportez ses drapeaux. Vous ensevelissez dans la
» lumière glaciale des nécropoles tous les signes auxquels elle se connaîtrait
» et, prenant conscience d'elle, se comprendrait de siècle en siècle. Cette
» Diane d'Aubagne, dans son temple rustique, ce serait une goutte d'idéal, un
» rayon du passé, un souvenir, un motif d'agrandissement et de rêve pour les
» enfants d'Albania. En cueillant des câpres, on parlerait d'elle, dans les après-
» midi d'été. Elle enseignerait aux passantes la grâce, aux passants la curio-
» sité : Vous avez mieux aimé la faire servir à l'enseignement du dessin !
» Comme il importe de désigner ces choses par leur nom, je dis que vous
» allez tuant l'âme française et que vous êtes des assassins !... »

Mais les doux fonctionnaires ont le somme si lourd et le cuir si épais qu'ils ne comprendraient pas. Reste à savoir si, plus intelligents, les habitants d'Aubagne oseront quelque chose pour conserver leur bien.

CHARLES MAURRAS.

CHRONIQUE

Greifswald. — Le Dr Koschwitz, professeur en cette université, vient d'ouvrir ses cours du semestre estival : deux fois par semaine, il s'occupe de la littérature provençale du moyen âge, et interprète des textes de troubadours. Chaque semaine aussi, il traite de la versification française et de la prononciation du français. On sait que le savant professeur a récemment écrit, sur *les Parlers parisiens*, un livre dont la conclusion est une hardie réhabilitation des prononciations locales, souvent plus logiques et plus correctes que celle de l'Académie et du Conservatoire.

M. Koschwitz, parallèlement à ses travaux d'enseignement, continue à donner, dans sa Revue de philologie romane, d'intéressantes études sur les langues d'oc et d'oïl : il publiait récemment une curieuse notice sur quelques chansons d'étudiants, traduites de l'allemand en vieux français ou en vieux provençal, et que les élèves de philologie moderne chantent fréquemment sous cette forme romane, pour s'exercer à la prononciation de notre langue. C'est dans le même ordre d'idées que Koschwitz leur fait chanter la *Cansoun dóu Soulèu*, de Mistral, devenue aujourd'hui aussi familière aux étudiants de Greifswald qu'à ceux d'Aix ou de Montpellier.

Mais l'œuvre principale (pour nous, au moins) de l'illustre professeur, c'est le livre qu'il prépare depuis deux ans sur les dialectes provençaux, et qui paraîtra dans quelques mois, sous le titre : *Au pays du Félibrige*. L'auteur y étudiera à la fois notre littérature, notre langue, et surtout notre phonétique, dont les règles, à peu près insoupçonnées de nous-mêmes, ont trouvé en lui un observateur minutieux et profond.

En attendant, et pour se faire la main, le Dr Koschwitz publie une grammaire des idiomes savoisiens, qui appartiennent, on le sait, à une famille mixte, mélangée d'oc et d'oil.

Convenons que rarement le titre de *Sòci* du Félibrige a été octroyé à un plus laborieux et plus sympathique ami de la renaissance provençale.

New-York. — M. Barr Ferree a entrepris, dans la magnifique revue *The architectural record*, une étude historique et artistique des *Cathédrales Françaises*. Les premiers chapitres de ce grand et beau travail intéressent particulièrement notre Midi. L'auteur y raconte, avec une grande sûreté d'é-

rudition, les origines des plus anciens monuments chrétiens de la Gaule méridionale. Son œuvre est accompagnée de splendides photogravures, représentant les cathédrales d'Arles, Avignon, Fréjus, Agde, Béziers, Périgueux. Les livraisons suivantes nous donneront successivement Aix, Digne, Forcalquier, Senez, etc.

*
* *

— A propos du chant méridional (traduit de l'*Aiòli*). A Montpellier, un des foyers les plus ardents de notre Cause, vient d'être suscitée, pour le relèvement de la langue, une excellente institution. C'est une société chorale, « les Chanteurs du *Clapas,* » qui se sont donné pour but de chanter en public et rien autre chose que des chœurs méridionaux, mais principalement en montpelliérain.

Tout le monde, en effet, a pu observer l'ordinaire banalité de ces orphéons qu'on entend un peu partout et qui vont ressassant dans tous les carrefours de France les mêmes cantates sans couleur ni saveur, sorties toutes pareilles de la fabrique de Paris, comme les habits de *la Belle Jardinière.* C'est du reste ce grave défaut qui fait déconsidérer et tomber généralement ces associations de chanteurs.

Ainsi l'a bien compris le grand compositeur de *Patrie*, notre bel ami Paladilhe, quand il a répondu cette lettre à l'offre qu'on lui faisait de présider les « Chanteurs du *Clapas* » :

« Seine-Port (Seine-et-Marne) 14 septembre 1892.

« Mon cher Marsal, mon cher Arnavielle,

« Puisque vous, les ardents et vaillants félibres, vous servez de parrains à la » nouvelle Société chorale qui va se fonder à Montpellier sous la dénomination » de: *Lous cantaires dau Clapas*, et que vous voulez bien m'offrir, en son nom, » le titre de président d'honneur, j'accepte avec plaisir.

» Mais j'accepte à une condition : c'est que cette Société restera fidèle à son » programme qui est de ne chanter qu'en languedocien ou en provençal.

» Ceux qui ont eu cette bonne idée montrent qu'ils aiment leur terroir. Je » suis fier de dire que j'ai toujours été de ceux-là, et heureux, en cette circons- » tance, de leur prouver que je suis de tout cœur avec eux.

» Bien cordialement à vous,

» E. Paladilhe. »

Nous espérons bien que cet exemple, donné par Montpellier et patronné par Paladilhe, sera suivi dans nos villes de Provence, comme il vient déjà de l'être à Toulouse, où une société s'organise pour le chant toulousain sous ce titre : « La Chorale des remparts de Toulouse », *La coralo de barri di Toulouso.*

Croyez-vous qu'il n'y aurait pas pour nos fêtes populaires, officielles, un élément de grâce et d'allégresse nationale autrement agréable que les programmes accoutumés, à ce que les voix clairettes de notre jeunesse fissent retentir le chant des ancêtres tels que *Ai rescountra ma mio*, ou *lis Esclop*, ou *Mourbiéu*, *Marioun!* ou *la bello Margoutoun*, ou *Sus lou pont de Nîmés*, ou *la Novio Vergougnouso*,

et puis les plus charmantes compositions de notre Renaissance, telles que : *Lis Estello*, ou *Vau-Cluso*, d'Aubanel, *la Chato avuglo*, de Roumanille, *lou rèi En Pèire* de Félix Gras, *Magali*, *Lou Soulèu*, *La Coutigo* de Mistral, *Plòu e Souleio*, d'Arène, *la Pichoto Zeto* de Tavan, *lou Maset* de maître Roumieux, les chansons du *Flasquet*, de maître Michel, les *Sant-Janenques* de Marin de Marseille, les *Cravenques* de Charloun du Paradou, sans oublier non plus les *Noëls* de Saboly ?

L'audition de ces chants où vit le souffle du pays, où bruit le timbre de l'âme provençale, où regerme, éternelle, la joie de la race, deviendrait, cela saute aux yeux, un régal pour tous, les fils du terroir comme les étrangers qui accourraient pour les entendre.

Nos filles, nos jeunes gens, nos travailleurs, paysans, ouvriers, qui ne chantent plus aujourd'hui, faute de chants traditionnels, ou qui, s'ils en retiennent quelques-uns, se bornent aux stupidités et vilenies qui leur tombent du café-concert, — vous les verriez revenir à leurs chansons naturelles. Les conscrits, les soldats, en feraient leurs délices dans les promenades des grandes manœuvres, et patrie et famille, en toutes occasions solennelles, auraient un air et hausseraient la voix qui réjouit les cœurs.

C'est bien du reste ce qui vient de se passer à Limoux, pour le centenaire du 22 septembre ; une chanson, *la Limousino*, œuvre du félibre Gourdou, d'Alzonne, chantée par la Chorale de la ville, a produit tant d'effet que tous, à Limoux, ont voulu l'apprendre par cœur, à commencer par la musique militaire, et que pour l'avenir le patriotisme local en a fait son bien.

* * *

Voici la bibliographie sommaire des ouvrages de langue d'oc dernièrement parus. Nous reviendrons sur plusieurs d'entre eux dans la suite de notre *Evolution félibréenne*.

— *Oubreto en vers* de J. Roumanille (1836-1863), nouvelle édition, avec la traduction française en regard. Un volume in-12. — Avignon, librairie Roumanille.

— *Lou libre nouviau de Louviso e de Carle*, recueil de poésies nuptiales, publiées par les soins de Remy Marcelin. — Carpentras, imprimerie Pinet.

— *Le Ramel paisan, del poueto moundi*, par G. Visner, avec une préface de Pascal Cros. Un volume in-8o. — Toulouse, Vialelle, éditeur.

— *Posos perdudos*, *soubenirs*, *impressious*, poésies bigourdanes, par Philadelpho. Un volume in-18 (V. *Revue* de 1892, p. 333).

— *Peçu de vers*, poésies provençales, par Henri Giraud. (*Bibliouteco de l'Escolo de Lerin*, tome I.) Un volume in-8° écu. — Cannes, Robaudy, 1892.

— *Armanac patoues de la Bigorro* — annado 1893 — (1re année), publié par Michel Camélat (J. Palay de Bigorre). In-18 de 48 pages. — Tarbes, imprimerie J.-A. Lescaméla.

— *Armana quercinoués*, par J. Calcas. — Paris, chez l'auteur.

— *Almanac patoues de l'Ariejo*. — Foix, Gadrat, éditeur.

— *Lou Franc-Prouvençau* (18e année). — 144 p. Draguignan, Impr. Latil.

— *L'Armana marsihés,* dirigé par Aug. Marin, illustré de 18 gravures (5e année). — A Marseille, chez tous les libraires.

— L'*Armana prouvençau, pèr lou bel an de Diéu* 1893 (38e année). — Avignon, libr. Roumanille.

— *Lou Cacho-fiò, armana prouvençau...* 1893 (12e année). — A Carpentras.

— *Obro prouvençalo dóu Pai Don Garnier*, recueil des poésies de feu le R. P. Garnier, bénédictin. — Marseille, Imprimerie Marseillaise.

— *Lou Catechisme dòu bon felibre*, par Félix Gras. — Avignon, librairie Roumanille.

— *Lou bers gascouns*, par l'abbé Pédegert. Un volume in-16 de 114 pages. Bordeaux, imprimerie Feret.

— *Countes del pais de Goudouli,* par G. Mercadier. Un volume in-18. — Perpignan, Müller, éditeur.

— *Lou diamant de Sant-Maime*, par Eug. Plauchud. (V. plus haut, p. 10.)

— *Un mouloun de telados,* poésies languedociennes, par Junior Sans. Un volume in-12. — Béziers, Sapte, éditeur.

— *Agueto*, roumani de Maurici Rambault, cabiscóu de Lerin, roman provençal (*Biblioutecó de l'Escolo de Lerin*, tome II). Un volume in-18 écu. — Cannes, impr. Robaudy, 1893.

* * *

Parmi les dernières publications intéressant particulièrement le Félibrige et nos études, nous signalerons :

— *Dictionnaire français-occitanien* (tome I : A-H), donnant l'équivalent des mots français dans toute la langue d'oc moderne, par L. Piat. — Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1893.

— L'article Félibrige, étude historique et littéraire, par Paul Mariéton, dans la *Grande Encyclopédie* (fascicule 401, tome XVII). — Paris, Lamirault, éditeur.

— An Embassy to Provence, *by Thomas A. Janvier, sòci dóu Felibrige* (Voyage au pays des Félibres, accompagné de nombreux portraits et croquis, par A. Castaigne), dans les numéros de février, mars, avril et mai 1893, de la revue *The Century illustrated monthly magazine*, New-York et Londres.

— *La Letteratura provenzale moderna*, études littéraires, biographies et anthologie félibréenne, avec traduction en italien, par Emmanuel Portal. Un volume in-12 de 430 pages. — Palerme, G. Pedone-Lauriel, éditeur, 1863.

— *Manuel élémentaire de linguistique pour l'enseignement du français par les idiomes locaux*, par Emile Beudon, instituteur à Saint-Salvy (Tarn-et-Garonne). Un volume in-18. — Chez l'auteur, à Saint-Salvy.

— *La vieille France :* — PROVENCE *et le littoral de la Méditerranée*, texte, dessins et lithographies, par A. Robida. Un beau volume in-4° colombier de 332 pages. — Paris, Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph, 1893.

— L'*esprit politique de la réforme*, avec une introduction sur l'*Evolution fédéraliste*, par Xavier de Ricard. Un volume in-18 de LIV-257 pp. Paris, Fischbacher, éditeur, 1893.

*
* *

— La Société des Félibres de Paris a renouvelé son bureau, pour 1893, comme suit :

Président, M. Sextius Michel, félibre majoral; vice-présidents, le Dr Jean Bayol, ancien gouverneur de la Rivière du Sud, et le poète Raoul Gineste ; secrétaire-trésorier, M. Ernest Plantier.

— L'*Escolo de Lerin*, de Cannes, a reconstitué ainsi son bureau :

Cabiscol, M. Maurice Raimbault; sous-cabiscol, M. Henry Giraud; secrétaire, M. Marie Bertrand; trésorier, M. Joseph Bérenger.

La *Bibliothèque de l'Ecole de Lérins*, fondée par ce jeune et vivant groupe cannois, a donné déjà deux intéressants volumes : le charmant recueil lyrique, *Peçu de vers*, d'H. Giraud, et *Agueto*, de M. Raimbault, le premier roman provençal, à proprement parler, sur lequel nous reviendrons à loisir. Elle annonce, pour paraître prochainement, des contes de M. Bertrand, *Pèr li Cassaire*, et une comédie en prose de M. F. Garbier, *Lou maridage i coumissàri.*

— Le bureau de l'*Escolo de Lar*, d'Aix, s'est reconstitué comme suit :

Cabiscol, M. François Vidal, félibre majoral (en remplacement du regretté J.-B. Gaut); sous-cabiscol, M. P. Roman; secrétaire, M. de Bonnecorse ; trésorier, M. Hip. Guillibert.

*
* *

LES NOUVELLES ÉCOLES. — L'*Escolo moundino* (Haut-Languedoc), dont nous avons annoncé la création (t. VIII, p. 200), a tenu, le 14 août dernier, sa séance d'inauguration à Toulouse. Ses adhérents officiels ont été, dès la première heure : les majoraux Jean Castela, Ant. Perbosc et L.-X. de Ricard ; les mainteneurs Emile Pouvillon, A. Quercy, J. Mommeja, Prosper L'Été, J.-F. Court, L. Vergnes, E. Bourdelle, A. Augé, Bacquié-Fonade, G. Laforgue, P. Lacombe, E. Raspide, P. Duffau, A. Fabre, J. Azéma, P. Fagot, E. Teulié, Froment de Beaurepaire, Le Bartassié, Jean d'Oc, J. Mercadier, L. Boccus, E. Gil, J.-D. Rigal, A. Capmarty, C. de Bourran, L. Delpech, A. Villiers, P. Baynou, Montauriol. J. Dayma, J. Trouvère, etc.

Le bureau suivant a été constitué :

Cabiscol, M. L.-X. de Ricard; sous-cabiscols, MM. Prosper L'Été et Antonin Perbosc; trésorier, M. A. Quercy; secrétaire, M. J.-F. Court.

L'organe de l'*Escolo moundino*, *le Lengodoucian*, journal félibréen-fédéraliste, a publié treize numéros. Nous y reviendrons, ainsi qu'à l'excellente *Revue méridionale*, de Carcassonne, dirigée par M. Achille Rouquet, qui, depuis près de huit ans, maintient la Cause dans la région.

— Le 9 octobre dernier, l'*Escolo audenco* a tenu sa première assemblée à Carcassonne, dans les salons de la Société de Lecture. Un banquet nombreux a suivi, présidé par le cabiscol majoral Achille Mir. Avec lui ont pris la parole MM. Prax, Peyrusse, Jourdanne, Albert Sarraut, etc.

— Le 9 octobre également, l'*Escolo de Jansemin* a tenu ses jeux-floraux à Villeneuve-sur-Lot. Banquet à midi, puis séance littéraire, présidés par le cabiscol Ch. Ratier, d'Agen, assisté du vice-cabiscol Delbergé et du secrétaire A. de Bonnal. On a entendu avec eux MM. F. de Mazet, Biers, Lavergne, Preyssas, etc. La fête s'est terminée au théâtre, où a été couronné le buste de Jasmin. — Grand succès pour *le Calel*, journal languedocien dirigé par M. Victòr Delbergé, qui est l'organe de l'*Escolo de Jansemin*. Nous reparlerons, comme il le mérite, du vaillant petit éclaireur félibréen de Villeneuve-sur-Lot.

*
* *

— L'Athénée de Forcalquier et l'*Escolo dis Aup* ont tenu leur *sesiho* annuelle le 6 novembre. Présidé par le maire de Forcalquier et la charmante fille du majoral Eugène Plauchud, madame Audibert, un banquet municipal a ouvert la fête. La séance littéraire, dirigée par le poète du *Diamant de Saint-Maime*, a été digne de ses aînées. Toute la société lettrée de la région bas-alpine s'y était rendue. On y a entendu tour à tour MM. Plauchud, Paul Martin, vicomte de Salle, Daime, Vidal et Huot, au nom des félibres d'Aix et de Marseille; Guillibert, Lieutaud, Cel. Roche, Ch. Descosse, etc.

— L'école avignonnaise du *Florege*, la doyenne de nos écoles, s'est assemblée le 22 décembre. Sept majoraux étaient présents, dont le capoulié du Félibrige. On a fait fête à Louis Roumieux, retour d'Amérique. Parmi les plus applaudis : le cabiscol du *Florege*, Marius Girard, pour d'exquis fragments de son recueil descriptif, *La Crau*, qui va paraître; Félix Gras, Anselme Mathieu, Jean Brunet, Alexis Mouzin, Marius André, Cassini, Perrier, Roussillon, T. David, etc.

Toute la jeunesse félibréenne d'entre Rhône et Durance était là. On a décidé de tenir désormais quatre assemblées par an : l'*Acampado di Flour*, au printemps; l'*Acampado de la Rèino Jano*, au temps des moissons, en souvenir de la chevelure d'or de notre grande reine; l'*Acampado de la Bello Lauro*,

quand les feuilles tombent, en souvenir des mélancolies de Pétrarque; l'*Acampado dóu Papo Clemènt V*, en hiver, en souvenir du premier pape français qui lança d'Avignon, comme un grand souffle de mistral, sa bénédiction sur le monde.

— En l'honneur du passage en Provence du comte de Gubernatis, qui fit grand accueil aux félibres, à Florence, pour le centenaire de Béatrix, en 1890, se sont assemblées : l'Ecole de Cannes, le 27 décembre, par les soins du cabiscol M. Raimbault; l'Ecole d'Aix, le 3 janvier, par les soins des félibres de Gantelme d'Ille et Guillibert, et l'Ecole d'Avignon, le 6 janvier, chez le directeur de l'*Aiòli*, M. de Baroncelli-Javons.

* * *

L'Escolo dóu Ventour. — Une école félibréenne s'est constituée dans l'ancienne capitale du Comtat-Venaissin. Le 22 janvier, à l'hôtel de ville de Carpentras, s'assemblaient les félibres de la région. Etaient présents (ou avaient envoyé leur adhésion formelle) : le capoulié du Félibrige, MM. l'abbé Allègre, le D[r] Augier, Autheman, Louis Barcilon, G. Barcilon, Barrès, Bernardin, sous-préfet de Carpentras, Henry Bigot, l'abbé Bresson, B. Bruneau, Caillet, maire de Carpentras, L. Eymard, D. Fabre, le comte de Gaudemaris, E. Guérin, sénateur, le chanoine Grimaud, Clovis Hugues, l'abbé Imbert, le marquis des Isnards, Liabastre, J. Laurens, Loubet, Remy Marcelin, S. Marcelin, Alph. Michel, Moulinas, Montagard, Morricelly, Patin, Paul Ravoux, Reynaud et Tourrette.

Après un discours de M. R. Marcelin, félibre majoral, on a constitué le bureau. Ont été nommés : président d'honneur, M. Caillet, maire de Carpentras; cabiscol, M. Remy Marcelin; sous-cabiscols, MM. Gustave Barcilon et P.-Henry Bigot; secrétaire, M. Léon Eymard.

Après discours et vote du règlement, on a entendu une intéressante conférence de M. Georges Raynaud sur les *Troubadours dans le Comtat*.

Et bon vent dans la voile à la nouvelle école!

* * *

La mort d'Alphonse Michel. — M. Alphonse Michel, félibre majoral, est mort le 13 mars dernier. Il était juge de paix à Marseille.

La nouvelle imprévue de sa mort a produit dans le monde félibréen un douloureux étonnement.

A sa veuve nous présentons ici l'expression de notre sympathie respectueuse dans le grand malheur qui la frappe.

— Alphonse Michel était né à Mormoiron (Vaucluse) en 1837. Il fut succes-

sivement juge de paix à Eyguières et dans divers cantons ruraux. Depuis quelques années il occupait ce poste à Marseille où il jouissait d'une grande estime comme magistrat.

Il a publié divers recueils de jurisprudence: *Vade-mecum des magistrats de paix. Manuel des officiers de police judiciaire. Traité sur les conseils de famille et les scellés;* il avait en préparation d'autres études et notamment un dictionnaire de très originale conception auquel il se passionnait.

De bonne heure Alphonse Michel, séduit par les beautés de notre littérature méridionale, fut classé parmi les premiers de nos provençalisants. *Lou Flasquet de mèstc Miquèu*, recueil de chansons provençales, paru à Apt, en 1870, commença sa notoriété; la plupart de ces chansons sont devenues populaires. C'était le Béranger provençal. A la fois ému et fin, sa philosophie était légère et saine. Il rappelait Castil-Blaze pour la saveur de l'observation.

En 1883 il publiait, à Draguignan, l'*Istòri de la vilo d'Eiguiero*, un travail considérable qui nécessita plusieurs années de recherches patientes. C'est le premier livre d'histoire écrit en provençal moderne. Voici le gracieux sonnet qui sert de préface à cet ouvrage :

IS EIGUIEIREN

Antan lou troubadour, las de sa caminado,
S'aplantavo au lindau de quauque castelas;
E, bandissènt dins l'èr sa vivo serenado,
Vesié durbi subran lou negre pourtalas.

Alor venien li jour de gaio pountannado :
Ama dóu castelan, ié pourgié de soulas;
Pièi, quouro avié fini sa longo débanado,
Traisènt sount cant d'adiéu, partié d'un autre las...

Ansin, iéu, Eiguieiren, dintre vosto viloto,
Au mitan di cansoun, di plesi, di riboto,
Visquère set annado afranqui de soucit...

E, d'aquéu tèms urous pèr miéus garda memòri,
De voste gènt païs escriéuguère l'istòri...
Vaqui moun cant d'adiéu! Vaqui moun gramaci!

En 1892 Alphonse Michel remportait, au concours des félibres de Paris, le prix offert par le ministre de l'Instruction publique pour sa belle et complète étude sur les *Traces du Paganisme dans le midi de la France et principalement en Provence*, qui a paru à Marseille, en librairie, cette année même.

— Les funérailles ont eu lieu au milieu d'un grand concours d'amis accourus de toutes parts, et tous les félibres de Marseille se sont trouvés réunis à

ce triste et pieux rendez-vous. Alphonse Michel avait été, trois ans, cabiscol de l'*Escolo de la Mar*.

Sur la tombe, M. Guisol, avocat, a fait entendre un chaleureux et émouvant adieu au nom du Félibrige; MM. Estier et Rol, juges, ont rappelé en termes éloquents la vie du défunt. Voici les paroles de M. Guisol :

« Anfos Michèu, que ié disian nàutri sis ami lou *pouèto dóu Flasquet* — s'es pas esta un dit sèt apoustòli de Font-Segugno, es esta, pèr lou mens, un di disciple li plus vesin dóu ce nalce d'ounte la bono paraulo de l'evangèli felibren s'es espandido, que l'a estendudo, e que, pièi, a espargido à soun tour pertout ounte a treva.

» Es ansin qu'à Carpentras, à Mourmeiroun, soun païs natau, se soun espeli si proumié cant tant fin, tant risoulié, à la Prouvènço, à soun cèu, à si bèlli fiho, em' i bèlli taulejado. Tout acò a fourma 'n libre de cansoun, lèu abena, mai qu'a subre-viscu e que subre-viéura de-segur a soun autour; car aquéu libre es l'espressioun de nosto naturo prouvençalo, de noste brinde reviha, de nosto umour galoio. Aquéli cansoun, veritàbli perlo, saran sèmpre lou soulas e la joio de tout bon prouvençau!

» Mai que faudrié pas dire, de l'envanc de noste ami, de soun esperit de devouamen et de proupagando pèr nosto toco?

» Vesès-lou tout d'abord en Eiguiero ounte avié planta l'Estello, ounte envirouta de l'estimo e la counfianço publico, lou pople, coume dins l'ancian tèms, lou prepauso au Gouvernamen pèr Juge de pas d'aquéu cantoun, e lou Gouvernamen lou noumo. Es aqui que, partejant soun tèms entre li devé de sa cargo de juge et l'estùdi — qu'es esta lou biais de touto sa vido — enauro un monumen de recouneissènço envers si nouvèu councieutadin e lou Félibrige, en alestissènt li matèri que i'an servi pèr soun libre saberous : l'*Istòri de la vilo d'Eiguiero*, touto escricho en lengo prouvençalo, cap-d'obro d'erudicioun, de goust e de sciènci istouriougrafico.

» Pièi, quito li bord de Durènço, e vai à-de-rèng, en perseguènt emé destincioun sa carriero de magistrat, à Faiènço, Lorgo, Puget-Tenié e Draguignan, ounte, pertout, semeno à plen de man lou gran dóu Felibrige, foundo d'Escolo flourissènto, adus à la causo un grand noumbre d'afouga de la Revoulucioun roumano — qu'an fourma pèr seguido de generacioun d'abiho trasènt, en un mèu aboundous, l'eigagno la plus fino de l'esperit prouvençau.

» Enfin, à Marsiho, ounte, despièi quàuquis an à peno, es vengu definitivamen abourda, l'Escolo de la Mar se faguè ounour e devé de ié semoundre lou gouvèr de la barco e dis arange, qu'a mena, se pòu dire, em'un gàubi e un sucès en qu cadun a rendu óumage. Entandóumens lou felibre metié sa man en de recerco longo o paciènto, sus lis usage loucau e publicavo soun darrié

libre : « *Les traces du paganisme en Provence* », courouna l'an passa pèr lou Menistre de l'Estrucioun publico. Es au mitan d'aquelo vido de travai e d'estùdi e de paciènci d'ange, que trouvavo encaro de bon moumen à counsacra à l'amista, à se rèndre dins nòstis acamp e nòsti felibrejado, ounte mancavo jamai de nous debana tant de galant vers e de nous canta si cansoun tant galoio !

» Eh! bèn! aquel ami, en pleno forço, en pleno santa, en pleno sabo, un mau dóu tron nous l'a amaga dins tres jour!

» E voulès pas que nòsti peitrino gounflejon, en aquest moumen ounte la terro vai nous prene un de nòsti fraire, un di mèstre li mai ama de nosto escolo e dóu Felibrige tout entié?

» Ah! paure ami, nous laisses ansin, sus aquesto terro d'amarun, tu que jouïsses aro dóu repaus e de la recoumpènso de l'ome de cor, de l'ome bon, en esperant d'ana un jour, bèn lèu bessai, emé tu nous assèire à la divino taulo amount de Santo-Estello! »

Voici l'adieu du Capoulié à Alphonse Michel :

« Uno auro de mort passo sus lou Felibrige. Vuei es lou cros de noste am Anfos Michèu que se duerb. Lou felibre galoi, lou cansounié calignarèu, lou dous filousofe que sabié que rire, ama e canta — soun li tres doun que Diéu baio à l'ome juste, — nous a leissa! Es mort! Soun amo adeja, emé l'amo de Vergéli e de Dante, trèvo lis Aliscamp, sereno, risènto e clarejanto coume quand trevavo emé nautre aqueste paradis de Prouvènço.

» Paure ami! Urous pouèto! A travès li lagremo de mis iue te revese, noun li man jouncho entre li quatre post, mai viéu e cantant e tau que siés retra sus la proumiero pajo de toun *Flasquet*. E es ansin que te reveiren lou jour que faren ensèn la grando felibrejado dins la lumenouso ciéuta dis amo!

» Felibre, adiéu!

» Fèlis Gras. »

*
* *

Le prochain numéro de la *Revue* contiendra la suite de la Chronique (Sainte-Estelle de Carcassonne, fêtes de Paris et de Sceaux, etc.) et de notre étude sur l'*Evolution félibréenne*.

Emile Colin. — Imp. de Lagny. *Le Directeur-Gérant* · P. MARIÉTON.

POUR PEIRESC, S. V. P.

Un des maîtres de l'Erudition, M. Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut et majoral du Félibrige, a bien voulu songer à la *Revue félibréenne* pour transmettre à la Presse et au monde savant l'éloquent appel qu'on va lire. Il s'agit de Peiresc (1580-1637), le Christophe Colomb de la culture moderne, le glorieux ancêtre de toute science érudite et critique. Nul n'ignore qu'il était Provençal, Conseiller au Parlement d'Aix, ce grand esprit dont la vaste curiosité embrassait toutes les manifestations de la nature et du génie humain. Protecteur passionné des talents, il propagea les découvertes d'Harvey, de Galilée, de Copernic et de Képler. Il acclimata en France le jasmin, le myrte, le lilas, le néflier, le laurier-rose. Mathématicien, astronome, juriste, philologue, naturaliste, érudit surtout, ce grand homme fut pleuré par tous les poètes de son temps et célébré par une académie romaine en 40 langues. Or, il attend encore un monument dans sa patrie !.. Celui qui fut précurseur de Cuvier et de dom Vaissette, celui que Bayle surnommait « le procureur-général de la Littérature, » aima d'amour aussi fervent que judicieux l'histoire de sa Provence, Le premier, il sut recourir aux documents authentiques pour rétablir les généalogies, les fastes civils et religieux et les monuments littéraires de ce pays. Le premier, il apporta de la critique à l'étude des Troubadours. Le premier, il fit de l'archéologie provençale. Au moment d'écrire ces lignes, j'ai l'heureuse surprise de retrouver sa trace parmi des chartes arlésiennes (de la maison des Porcellets) que j'estimais tout à fait ignorées...

Si Peiresc a mérité l'hommage de l'Érudition universelle, il est digne d'honneurs spéciaux de la part des Félibres. M. Tamizey de Larroque a bien fait de songer à la *Revue* pour lancer son ardent manifeste. *Une souscription est ouverte en nos bureaux, à dater d'aujourd'hui.* Notre prochain fascicule (qui paraîtra dans trois semaines : on excusera nos retards) donnera la première liste. Nous osons compter sur l'adhésion de tous les lettrés et philologues français et étrangers qui s'intéressent à nos études, comme nous comptons sur le Félibrige.

Paul MARIÉTON.

POUR PEIRESC, S. V. P.

A Léon de Berluc-Perussis,
ancien président de l'Académie d'Aix,
lequel a tant fait pour les Arts, l'Histoire et les Lettres de la Provence et qui, depuis quinze années, a été pour moi, avec tant de dévouement, un guide, un collaborateur, un ami,
Reconnaissant hommage.
T. de L.

En mai 1880, le jour même de mon arrivée à Aix, où m'appelaient les manuscrits de la Méjanes, j'eus le plaisir de voir les principales curiosités de la ville en compagnie de l'homme aussi aimable que savant auquel j'ai l'honneur de dédier ces pages. Une des premières questions que je lui adressai fut celle-ci : Où donc est la statue de Peiresc ?

M. de Berluc me répondit :

— Pardonnez à mes compatriotes leur indifférence. Ils n'ont jamais songé, les malheureux ! à ériger sur une de leurs places publiques l'image en bronze de votre héros.

— Eh quoi ! repris-je avec un pénible étonnement, rien ne rappelle-t-il, dans l'Athènes de la Provence, l'homme qui en a été la plus éclatante gloire ?

— Rien, me dit mon ami, si ce n'est un cénotaphe qui lui a été élevé dans une chapelle de la cathédrale et qui n'est pas digne de sa grande mémoire.

Depuis cette époque, j'ai bien souvent pensé au monument que doit à Peiresc sa province natale. Toutes les fois que j'entendais parler d'une statue consacrée à quelque célébrité, — et Dieu sait si l'on prodigue aujourd'hui ces solennels témoignages de la reconnaissance nationale, jadis réservés à de véritables grands hommes ! — je répétais tristement : quand donc viendra le tour de Nicolas-Claude de Fabri ? En attendant qu'un immense courant d'enthousiasme se produise et rende facile la complète réalisation d'un de mes vœux les plus chers, voici qu'une favorable occasion se présente de commencer à réparer quelque peu les fautes du passé.

Tout le monde, d'un bout à l'autre de la région méridionale, sait que l'on a récemment retrouvé dans l'église paroissiale Sainte-Madeleine d'Aix (ancienne église des Dominicains) la chapelle funéraire de la famille de

Fabri. Je ne reproduirai pas les détails si intéressants et si précis donnés par les témoins de la découverte (1). Je me contenterai de déclarer que, de leurs descriptions et récits, il résulte jusqu'à l'évidence que sur la pierre revêtue de cette inscription : FABRITIORV̄ TVMVLVS, repose l'illustre érudit qui, par son testament, avait voulu être enseveli dans l'église des Frères Prêcheurs, en la sépulture de ses ancêtres.

« Désormais, dit avec une chaleureuse éloquence A. de Gagnaud, nous ne serons plus condamnés à rougir devant les visiteurs qui nous demanderont à saluer la tombe du grand Provençal. Mais il faudrait mieux : il va de l'honneur de notre ville et de la France que la sépulture de Peiresc soit honorée comme elle le mérite. La découverte qui vient d'avoir lieu appelle un complément. La chapelle funéraire des Fabri doit être restaurée. Une inscription commémorative, un médaillon du père de l'érudition moderne, doivent signaler au peuple de Provence et aux savants du dehors le lieu où gît cette gloire européenne. Nous espérons que l'Etat, le département et la ville mettront une hâte égale à acquitter cette patriotique dette. »

Avec M. de Gagnaud, dont les sentiments sont toujours les miens, j'aime à espérer que l'Etat, le département des Bouches-du-Rhône (aidé de ses bons voisins le département du Var, où naquit Peiresc, le département des Basses-Alpes, où se trouve la terre qui lui donna son nom, le département de Vaucluse, où il fut un des plus brillants élèves du collège d'Avignon et où la bibliothèque de Carpentras garde ses plus précieux

(1) Voir, dans l'*Echo des Bouches-du-Rhône* du 18 juin 1893, un article intitulé: *Une trouvaille archéologique* : *La sépulture de Peiresc*, signé des initiales *A. G.* ce qui est tout dire, car nul n'ignore que *A. G.* n'est autre qu'*A. de Gagnaud*, et qu'*A. de Gagnaud* est le pseudonyme célèbre de M. de Berluc. Voir encore une brochure publiée par un ancien et très distingué conseiller à la Cour d'appel d'Aix, sous ce titre : *Documents sur l'histoire de Provence* : *la sépulture de Peiresc dans l'église Sainte-Madeleine d'Aix. Notes et Recherches*, par Maurice de Duranti La Calade (Aix, Achille Makaire, 1893, in-8° de 40 pages). Dans cette brochure, très bien faite, l'état de la question — avant et après la découverte — est exposé de la façon la plus claire et la plus complète. A une première exploration assistèrent, le 28 avril 1893, MM. de Berluc, Pontier, conservateur du musée d'Aix, M. l'abbé d'Isoard de Chènerilles, vicaire de la paroisse, et M. de Duranti la Calade. La seconde exploration, du 24 juin suivant, fut dirigée par ce dernier et par M. Louis de Sigaud de Bresc, en présence de M. le chanoine Fouquou, curé-doyen de la paroisse, et de son zélé vicaire, déjà nommé. Tous ces explorateurs ont bien mérité de Peiresc et de ses amis. Ajoutons que M. de Bresc est l'habile auteur du dessin, reproduit en tête de la brochure, où est représentée la pierre tombale du caveau dans lequel les Fabri et, après eux, les Valbelle, leurs héritiers, ont été successivement ensevelis.

manuscrits), enfin la ville d'Aix, où, non moins respecté comme le modèle des magistrats que comme le modèle des travailleurs, il passa la plus grande partie de sa trop courte existence, ne refuseront pas de participer aux frais de restauration de la chapelle funéraire des Fabri (1).

J'ai entendu dire que 3 000 francs suffiraient pour tout mener à bien ; mais les devis, comme les flots, sont changeants et peu sûrs. Je voudrais qu'aux 3 000 fr. de subventions officielles s'ajoutât, soit pour parer aux cas imprévus (qui ne sont que trop prévus), soit pour donner au monument encore plus d'imposante beauté, une somme produite par la souscription des amis de Peiresc. Comme ses amis sont innombrables, le résultat serait magnifique, même si chacun n'ouvrait pas très largement sa main.

Qui donc refuserait son obole à une aussi bonne œuvre ?

Le génie de Peiresc ayant été universel, tous, en quelque sorte, peuvent être considérés comme les dévots de sa chapelle. Aux astronomes, aux archéologues, aux bibliophiles, (2) aux botanistes, aux géographes, aux géologues, aux numismatistes, aux paléographes, etc., il a le droit de dire tour à tour : j'ai été votre confrère et votre précurseur.

Les collectionneurs de tout pays et de tout genre reconnaissent en lui leur plus glorieux patron. Les mathématiciens s'enflamment, — eux qui d'habitude ne sont guère électrisables ! — s'enflamment, dis-je, au souvenir du noble protecteur de Galilée. Les peintres n'oublieront jamais ses fraternelles relations avec Mellan, avec Rubens, avec tous les grands artistes de son temps. Les philologues en général, et les philologues méridionaux en particulier, lui sauront toujours gré du zèle infatigable qu'il mit, toute sa vie, à rechercher les textes antiques, surtout les textes pro-

(1) Le programme de M. de Gagnaud doit être en tout point adopté. On confierait le soin de rédiger les lignes commémoratives à notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que j'entendais, l'autre jour, avec un frisson de fierté, un érudit étranger appeler le premier corps savant du monde, et où Peiresc est l'objet d'un culte comme celui dont on entourerait le plus vénéré des ancêtres. Quant au médaillon, d'heureuses circonstances permettraient d'en emprunter le dessin à l'admirable toile où le pinceau de Finsonius a, mieux que tout autre, reproduit l'image de Peiresc. Cette toile, pour ainsi dire vivante, et qui m'avait tant frappé quand je la contemplai jadis dans le salon de M. le Conseiller Fabri, vient d'être acquise par M. de Bresc, qui ne pouvait, avec plus d'à-propos, donner à sa belle collection ce suprême ornement.

(2) Je voyais, cette semaine, pendant une de ces journées d'atroces chaleurs, où l'on recherche les lectures légères et rafraîchissantes, qu'un de nos plus charmants conteurs, Anatole France, a rendu un juste hommage à Peiresc en le proclamant le « prince des bibliophiles. » (*La rôtisserie de la reine Pédauque*, Paris, 1893, 9me édition, page 86).

vençaux. Si nous descendons de ces hauteurs dans les vergers et dans les parterres, nous constaterons que ceux qui aiment les beaux fruits et les belles fleurs, ne peuvent se dispenser d'aimer l'homme d'initiative et de progrès qui introduisit en France tant de nouvelles espèces d'arbres et de plantes, et qui fut le créateur de notre premier Jardin d'acclimatation. Enfin (car il faut s'arrêter au beau milieu de l'interminable énumération) les personnes qui raffolent des chats le béniront sans cesse pour leur avoir donné cette race d'élite qu'il fit venir d'Angora. (1)

Pour recueillir tant de souscriptions, soit à Paris, soit en province, le Félibrige est tout naturellement désigné. Cette association si florissante, si puissamment organisée, embrasse dans son réseau la France presque entière. Profitant des sympathies qui l'entourent partout, elle adresserait à tous les nobles esprits, à tous les nobles cœurs un appel qui trouverait le plus retentissant écho, des bords de la Seine jusqu'aux rivages de la Méditerranée.

Les dévoués *frères quêteurs* qui, dans chaque circonscription félibréenne, iraient, avec le concours de cette séduisante magicienne que l'on appelle la poésie, demander à un auditoire enivré de leurs chants, des pièces de

(1) Un de mes excellents amis, que j'entretenais de mes espérances à cet égard, me disait avec une joyeuse assurance :

« Tu auras pour toi toutes les douairières. Il en est beaucoup qui préfèrent leurs angoras à tout, même à leurs directeurs. J'en ai vu qui pleuraient d'attendrissement à la lecture des pages où l'austère savant Léopold Delisle a si gracieusement et si spirituellement parlé des chats et des chatons soignés et propagés par Peiresc. Celles-là souscriront avec un touchant élan, et c'est un petit Pactole qui jaillira des flancs de leur porte-monnaie. »

Que le ciel entende mon ami !

Puisque le nom de M. Delisle vient d'être cité, je rappellerai que l'éminent érudit est un de ceux qui tiennent le plus à la restauration d'un tombeau qui, selon son expression, a droit à tous les respects. Voir ce qu'A. de Gagnaud raconte de l'empressée et heureuse intervention du président du Comité des Travaux historiques, auprès du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dans l'*Echo des Bouches-du-Rhône* du 9 juillet 1893 (second article sur la *Sépulture de Peiresc*). Mon cher maître et ami, qui m'aide tant à élever le monument de la correspondance de Peiresc, ne m'aidera pas moins à élever en l'honneur du « grand amateur français » un autre monument. Qu'il en soit ici mille fois remercié !

Au dernier moment m'arrive le nouveau tome de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Sous cette rubrique : *La sépulture de Peiresc*, j'y lis, p. 420, la relation sommaire de la découverte, suivie de ces mots : « La *B. de l'E. des Chartes*, s'associe de tout cœur au vœu exprimé par M. L. de Berluc-Pérussis. » J'aurais garde d'omettre ici une aussi importante adhésion.

cuivre, d'argent et d'or, feraient une abondante récolte, qu'ils verseraient en un dépôt central. Une commission, à la fois financière et artistique, où siègeraient, avec l'état-major du Félibrige, des représentants du clergé, de la magistrature, de l'administration, de l'érudition parisienne et provinciale, sans oublier, bien entendu, les vaillants chercheurs auxquels nous devons la découverte du tombeau des Fabri, serait chargée de l'emploi des fonds.

Le jour à jamais inoubliable pour moi où, en la splendide fête littéraire de Roquefavour, j'eus le bonheur de faire la connaissance de Mistral, de Roumanille, de Bonaparte-Wyse et de tant d'autres poètes de la renaissance provençale, j'exposai, devant une assemblée d'élite, mes idées au sujet de la statue de Peiresc, ces idées furent accueillies avec un universel enthousiasme. J'entends encore le bruit si doux à mes oreilles du tonnerre d'applaudissements qui accompagna mon ardente protestation, et qui semblait ébranler les rochers au-dessus desquels la Durance domptée, captée, dirigée, coule, vive et bienfaisante.

Tous, autour de moi, me promirent le concours le plus actif et le plus dévoué. Je demande aujourd'hui beaucoup moins qu'alors, et aux 50 000 fr. que coûterait l'érection de la statue, je substitue les 2 ou 3 000 fr. supplémentaires qu'exigera la restauration de la chapelle funéraire des Fabri. Je place avec une entière confiance ma requête, si fort diminuée, sous la protection du souvenir de nos pauvres morts, nos chers et regrettés Bonaparte-Wyse, Gaut, Roumanille ; je la place aussi sous la protection du patriotisme de nos bien-aimés confrères, l'illustre ancien capoulié du Félibrige F. Mistral, son digne successeur F. Gras, L. de Berluc-Perussis, H. Guillibert, C. d'Ille, V. Lieutaud, P. Mariéton, J. Monné, Tavan, Vidal, presque tous mes gais compagnons au banquet de Roquefavour. Mais, je l'avoue, dût-on m'accuser de vouloir rivaliser de galanterie avec nos anciens troubadours, je compte plus encore sur l'irrésistible influence des jeunes femmes et des jeunes filles qui sont la parure du Félibrige, comme les fleurs sont la parure du printemps, et c'est elles surtout que je prie, avec toute ma respectueuse admiration et toute ma fervente reconnaissance, de répéter de leur voix la plus doucement pénétrante : *Pour Peiresc, s'il vous plaît !*

Ph. TAMIZEY de LARROQUE,
Correspondant de l'Institut.

PUBLICATIONS PEIRESCIENNES DE M. PH. TAMIZEY DE LARROQUE

— *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy* (avec lettres des frères Dupuy à Peiresc). Tomes I, II et III, 1888, 1890, 1892. Paris, Imprimerie nationale, in-4° (*Collection de documents inédits sur l'Histoire de France*, publiés par les soins du Ministre de l'Instruction publique).

— *Lettres de Peiresc* à Borrilly, à Bouchard et à Gassendi, (avec lettres de Gassendi à Peiresc). Tome IV de la *Correspondance* ; Paris, 1893, in-4° etc.

SOUS PRESSE :

— *Lettres de Peiresc* à Denis Guillemin, prieur de Roumoules ; à L. Holstenius, Claude Menestrier (avec lettres de Claude Menestrier à Peiresc). Tome V de la *Correspondance.*

EN PRÉPARATION :

— Lettres de Peiresc à sa famille, et principalement à son frère, Palamède de Fabri, sieur de Valavez.

LES CORRESPONDANTS DE PEIRESC

FASCICULE I — Dubernard, *Agen*, 1879.
II — César Nostradamus, *Marseille*, 1880.
III — Jean-Jacques Bouchard, *Paris*, 1881.
IV — Joseph Gaultier, prieur de La Valette, *Aix*, 1881.
V — Claude de Saumaise, *Dijon*, 1882.
VI — Balthazar de Vias, *Marseille* 1883.
VII — Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans ; *Orléans*, 1883.
VIII — Le cardinal Bichi, évêque de Carpentras ; *Marseille*. 1885.
IX — Salomon Azubi, rabbin de Carpentras ; *Paris*, 1885.
X — Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse ; *Marseille*, 1885.
XI — Jean Tristan, sieur de St-Amand ; *Paris*, 1886.
XII — Pierre Antoine de Rascas, sieur de Bagarris ; *Aix*, 1887.
XIII — Gabriel Naudé, *Paris*, 1887.
XIV — Samuel Petit, *Nîmes*, 1887.
XV — Thomas d'Arcos, *Alger*, 1889.
XVI — François Luillier, *Paris*, 1889.
XVII — François de Galaup, le solitaire du mont Liban ; *Digne*, 1890.
XVIII — Boniface Borilly, *Aix*, 1890.

SOUS PRESSE :

XIX — Le *P. Marin Musenne.*
XX — Le docteur A. Novel et autres médecins provençaux.

Une lettre inédite de Peiresc au peintre Jean Chalette ; *Arcis-sur-Aube*, 1884.
Testament inédit de Peiresc (à la suite de : *Un grand amateur français*, par M. L. Delisle) ; *Toulouse*, 1889.
Petits Mémoires de Peiresc, *Anvers*, 1889.
Une lettre de Peiresc à son relieur Corberan, *Paris*, 1890.
Une nièce de Peiresc, Claire de Fabri ; notes et documents, *Bordeaux*, 1890.
Peiresc abbé de Guitres ; supplément à la notice d'A. de Lantenay. *Bordeaux*, 1893.

LOU RAUBATÒRI [1]

Marineto, que sa passioun avuglo, counsènt à se leissa rauba pèr Largentié. — Desoulacioun di parènt e record assoularèu. — Escourregudo dis amant enjusquo à Lioun. — Ais e Marsiho. — Lou mouvemen felibren.

Anen, anen, dau, dau, pichoto !
Vai querre de vin à la croto,
Qu'es l'ouro de parti !.. Dormes enca, bessai ?
Vai dounc la boulega 'no brigo,
Femo ! aquéu tant dourmi m'entrigo :
Atroves pas coume iéu, digo,
Que Marineto vèn presouso que-noun-sai ?

— Que te dirai ? es desaviado :
Despièi que l'as countrariado,
Se mor de languisoun e fara malautié !...
— Ma fe de Diéu ! es folo, es folo !
Quau m'aurié di qu'aquelo drolo,
Renegant soun ami d'escolo,
S'anèsse amourachi, subran, d'un Largentié ! —

(1) Le poème provençal en 7 chants du félibre Lucien Duc, *Marineto*, dont nous sommes heureux de détacher le fragment qu'on va lire, (*Lou raubatòri* : l'Enlèvement) va prochainement paraître. Simple histoire d'amour, ayant pour cadre la pittoresque région du Var, *Marineto* a, dans la pensée de son auteur, le noble but de combattre la désertion de la terre, « ces migrations des campagnards vers les grands centres, cause principale de la crise économique et sociale dont nous souffrons tous... »

En deux mots, voici la trame des 3 chants qui précèdent le passage offert à nos lecteurs.

Marinette, jeune villageoise, est prise de dégoût pour son humble condition, depuis qu'elle a rencontré un beau galant de la ville. Elle ne craint pas de briser le cœur d'un ami d'enfance, son fiancé prédestiné, pour s'enfuir de la maison paternelle avec le citadin.

On lira la suite dans le poème. La simplicité savoureuse des descriptions, la sobriété du style et la franchise de la langue : telles sont les qualités solides qui nous permettent de bien augurer de sa fortune littéraire. L'œuvre de Lucien Duc est élégamment traduite en vers français par notre ami Jean Monné, l'éloquent dramaturge provençal de *Casau*. *Amant alterna Camœnæ.*

P. M.

A l'obro, sus d'acò, se bouto.
Ah ! paure paire ! noun se douto
Que tout-escas soun cor coumenço de soufri,
E qu'un destin crudèu ié gardo
Uno nouvello e duro fardo !
Survèn sa femo : l'arregardo
E legis sus soun front quauque malur escri.

Es blanco e palo coume un ièli ;
Dirias aquéli santi-bèlli
Qu'an, sus soun gipas blanc, la pòusso dóu camin.
— Dequ'as, dequ'as ? se precepito...
E la maire, qu'un tramble agito :
— Marineto i'es plus ! ié jito ;
E vèn que mai terrouso e coume un pergamin.

Éu ressauto, e sa roujo caro
Devèn subran plus roujo encaro ;
Pièi lando vers sa femo e, ié prenènt lou bras :
— Dequé m'as di ? qu'èro partido ?
— Sara belèu à la bastido...
— Eh ! vòu fourça ma counsentido :
Acò 's un plan, te dise, e te n'en souvendras.

Maladicioun ! se l'a raubado,
Auran tèms de seca bugado,
E la pòu mena 'm' éu au tounerro de Diéu
O la clava dins uno tourre :
L'ase quihe s'après ié courre !
Es éu que se roumpra lou mourre ;
A la pato, segur, ié metrai ges de fiéu !... —

E mounton, calon, cercon, viron,
Trouvant rèn de ço que desiron ;
Lou lié sèmblo, pamens, pas desfa de la niue ;
De traço de sa Marineto
N'en veson plus : la jouveineto
A pas leissa 'n mot dè biheto,
E li dous pàuri vièi n'an de lagremo is iue.

Courron alor à sa campagno,
E la tristesso, de coumpagno,
Camino em'éli dous e tèn si front clina.
Ai ! las ! la journado se passo
E la doulour dóu mai estrasso
Aquéli cor e lis embrasso ;
Quouro lou vèspre vèn, s'envan, treboulina.

Lou segound jour passo de meme,
E lou paire, fau que s'estreme,
Sachènt pas que respondre i questioun di vesin.
L'endeman, quand duerb li parpello,
Lou pedoun i'adus de nouvello.
L'an bèn deraubado, la bello !
Sa letro à si parènt i'apren la causo ansin :

« Perdounas-me se siéu partido ;
« Ai l'amo touto entristesido
« De vous faire de peno e pèr moun abandoun ;
« Mai éu partié sènso esperanço,
« De moun amour aguènt doutanço ;
« Pèr n'i'en douna l'asseguranço,
« L'ai segui... Tourna-mai vous demande perdoun.

« Agués pieta de vosto fiho !
« Emé l'amour que la caviho,
« Viéure liuen d'éu sarié 'sta pire que la mort !
« Recebès li coupable en gràci,
« Vers éli viras vosto fàci
« E lèu auran franqui l'espàci,
« E lèu à vòsti pèd counfessaran si tort. »

— Dequé te disiéu ? fai lou paire ;
Nous vòu fourça, lou calignaire !
— Aro, i'a pas mejan de refusa, parai ?
Respond la maire suplicanto.
— 'mai agon vióula 'no lèi santo,
Podon, l'amant emé l'amanto,
Me demanda proucuro, e lèu la dounarai...

Mai eici li vole pas vèire :
Ai lou respèt de nòsti rèire,
E jamai un feloun s'assetara 'u fougau !
— Mai elo ? fai, touto esmougudo,
La pauro maire. — Elo ? escoundudo
Rèste emé soun ingratitudo,
D'abord qu'elo s'es messo en foro de l'oustau !

Sarié trop eisa de s'entèndre
Pèr troumpa li paire e li rèndre
Esclau de sis enfant e sènso autourita...
— Agues coumpassioun de ta chato !
— Me parles plus d'aquelo ingrato
Que nous laisso pèr quau la flato :
Se ié barre la porto, acò 's proun merita !

Gardo ti plour, qu'à-n-aquesto ouro
Elo, de-segur, noun se plouro ;
Doune ma counsentido : es tout ço que voulié.
Diéu fague que ié siegue utilo
Car, iuei, la jouinesso di vilo
Es autant fausso qu'es abilo.
Ai pòu que, quauque jour, pague car sa foulié.

Alor, se lou malur l'ajougne,
S'uno espino prefound la pougne,
Troubara nòsti bras e nòsti cor dubert...
— Ah ! siés bon, dis la maire, e t'ame !
Aro, ai pòu qu'au brut de l'eissame,
Noste mège óublide si liame :
Lou tèms me sèmblo niéu e lou soulèu cubert.

— Nous fau espera sa demando :
Acò 's tout lou devé. Tè ! mando,
Se vos, que l'esperan, aro, pèr lou plus lèu.
E, pàuri vièi leissa de caire,
Escaufen noste cor, pecaire,
A noste amour que, nouvelaire,
Sara dins nosto niue coume un rai de soulèu ! —

E, 'm'uno gràci pretoucanto,
Li vièi, dins un poutoun que canto,
Fan reviéure un moumen lou printèms esvali...
Ansin, quand nosto forço molo,
L'amour encaro nous assolo ;
La desesperanço s'envolo
Em'aquéu diéu que tèn nòsti cor trefouli.

Sènso l'amour, dins noste mounde,
L'eisistènci sarié 'n abounde
D'amarun, de maucor e de chagrin mourtau :
Amour, amour, sourgènt de vido,
Emé ti flour lèu espelido
Es tu que fas l'amo ravido ;
Sènso tu, lou bonur fugirié dis oustau...

Mai siés aqui que fas ta gleno,
Prenènt cadun dins ti cadeno :
A vint an, pau o proun, quau noun t'a couneigu ?
Tóuti gardan la remembranço
De jour de raive e d'esperanço,
De dous moumen de benuranço
Ounte lou cèu dubert nous es apareigu !

Joio puro à ges d'autro egalo !
Li roussignòu e li cigalo,
Tout canto lou meme èr pèr li cor amourous :
Veson pertout de meraviho,
La naturo entiero bresiho
E pertout l'amour tèn sesiho...
Tout es bèu, tout es grand pèr li parèu urous !

E quand n'arribas à l'autouno
E que lou Tèms, de si poutouno,
Vous rènde li péu gris e lou cor matrassa,
Vous remembras pèr la pensado
Lou printèms, li bèllis annado,
Lis ilusioun tant caressado :
Lou presènt s'esvalis davans lou tèms passa...

Souveni, relicle de l'amo,
Cadun se caufo à vosto flamo
E se ié creman toui coume de parpaioun.
Se, de-fes, dins vosto sagesso,
Nous remembras uno tristesso,
Avès perdu vosto amaresso
E nous vesèn reviéure en vòsti medaioun !

Proumiéri floureto culido,
Voste perfum, degun l'óublido
E rèn noun pòu terni vòsti bèlli coulour.
Dequé sarié la vido umano
Se gardavian pas, soubeirano,
Aquelo vesioun puro e sano
De l'age que lou cor se duerb coume uno flour ?

E, dins uno minuto urouso,
Coume uno niéulo lumenouso,
Veguèron, li dous vièi, si vint an trelusi :
E reprenguèron de courage
Pèr countunia soun triste viage,
E s'entournèron à l'óubrage
Mens regounfle de plour e mens entristesi.

Mai, revenen à Marineto :
La veicito dins sa chambreto
Uno miechouro avans que partèsse pèr ort ;
Es aqui, pensativo e lasso,
Un cop de flamo, un cop de glaço,
Assetado à la memo plaço
Ounte, despièi vue jour, eisamino soun sort.

« Se dins un an, i'a di soun paire,
« Ames toujour toun calignaire,
« Alor, vous unirai sènso dificulta. »
Espera sarié la sagesso ;
Mai, la fèbre dins la cabesso,
Se mesfiso de sa proumesso ;
E pièi, un an, pèr elo, es uno eternita !

Pamens, encaro aurié paciènci,
S'èro pas souto l'enfluènci
De soun bèu Largentié que i'a di treitamen :
« Tout acò n'es uno coumèdi ;
« I grand mau fau li grand remèdi...
« A toun paire, faguen pas crèdi;
« Veiras que dounara lèu soun counsentimen. »

— Que vos dire ? a fa la mesquino
Qu'a senti 'n freissoun dins l'esquino
Quand l'autre a respoundu : — Pardi ! se fau rauba !
Alor sara fourça de crèire
A noste amour e voudra vèire
Passa lou maire emé lou prèire
Pèr escafa lèu-leu l'escaufèstre arriba...

— Ié sounges pas ! disié la pauro ;
Oh ! nàni ! semenen pas l'auro !
N'ai lou pressentimen : nous pourtarié malur
E reculirian la tempèsto !
— Paurouso, vai ! S'un rèn t'arrèsto,
Es que noun m'ames : eh ! bèn, rèsto !
Éu faguè ; noste mau sara que mai segur...

Marineto aguè bello dire :
— Ah ! siés crudèu ! Pèr tu souspire ;
Ai bourrela pèr tu lou cor d'un tèndre amant,
E de moun amour lou tiéu douto ?
Vai, dóu passat soun tóuti routo
Lis estaco : siéu à tu, touto !
— Alor, vène emé iéu ! faguè lou franchimand.

E de rèn vouguè teni comte...
Mai en dequé bon lou raconte
D'aquéu triste debat : la chato a counsenti.
Aro, se dins l'escuresino
La pauro fiho s'estransino,
S'à la fenèstro pren racino,
Es que l'ouro s'avanço ounte em'éu dèu parti.

Parti ! quita si paire e maire !
Lou mistrau que boufo, bramaire,
Ié reprocho deja, dirias, sa trahisoun....
Parti de niue d'aquelo sorto
En prenènt l'èstro pèr la porto,
Em'un galant courre pèr orto :
Ah ! pauro Marineto, as perdu la resoun !

Dequé diran ti cambarado
Quouro aprendran toun escapado ?
Quaucuno plagnira la caio presso au las ;
Mai lis àutri diran, jalouso ;
« Ausès la novo espetaclouso !
« Sabès bèn, la bello neblouso ?..
« Es partido em'un ome !.. » E de si cacalas

Auras lou brut dins lis auriho,
E sounjaras à ta famiho
Que maudira bessai jusqu'à toun souveni !
Lou siéu, que vagues liuen o proche,
Te seguira coume un reproche :
En van ié defendras qu'aproche,
Car sèmpre lou passat se ligo à l'aveni...

Dins sa cabesso acò barrulo ;
I'a que la fèbre que la brulo
Que pòu la sousteni dins un parié moumen ;
E d'enterin qu'aquelo toro
La chirouno dins sa demoro,
Lou mistrau fai ràbi deforo :
Dirias que miaulo e plouro, e lamentablamen...

Subran la tempèsto, ameisado
Pèr la bagueto d'uno fado,
Laisso dinda plan-plan li cop de miejo-niue :
E Marineto devèn palo,
Car es l'ouro, l'ouro fatalo
Ounte lou chat em'uno escalo
Dèu veni. Dequé dise ? es aqui, sout sis iue !

L'escalo es contro la muraio,
E dóu galant veici la taio
Que se dessino en bas e que mounto d'un vanc !
Marineto, touto sesido,
Estoufo un crid : vènon passido
Si bouco, e sèmblo que la vido
Abandoune si mèmbre ansin que fai soun sang...

Urousamen que lou coumpaire
A la rejougne tardo gaire
E, la vesènt tant feblo, avanço e la soustèn.
— Es l'ouro, dis ; parten, ma bello !
Fai bon courre à la bello estello,
E lou vènt que se desfourrello
Te reviéudara 'n pau ; vène !.. quau te retèn ?

— Siéu encaro trop esmougudo
Pèr uno talo escourregudo ;
Aro qu'es lou moumen, me sèmblo pas verai
Qu'aguen ourdi lou raubatòri.
Ah ! n'en gardarai la memòri
D'aquéli jour de purgatòri,
E l'aveni tant proche, ai ! las ! me fai esfrai !

— S'emé iéu, pamens, tu vos viéure,
Fau qu'aquéu viage te deliéure,
E cresiéu, l'autre jour, de te n'avé proun di.
Mai, de tis ate siés mestresso
E noun te vole pèr souspresso ;
Vai, rèsto eici : saras pastresso
E iéu atrouvarai quaucun de plus ardi. —

E lou jouvènt, de frejo mino,
Vers la fenèstro s'encamino.
— Vènes o vènes pas ? crido... Que siés enfant !..
E tourna-mai lou mistrau siblo,
E Marineto, aro insensiblo,
Em'uno fatigo vesiblo :
— Espèro-me ! respond. — Enfin ! fai lou galant.

E d'enterin qu'au sòu davalo,
La pauro chato se regalo
De béure au-mens dis iue sa chambro e soun oustau.
Quand pièi s'aliuenchon sus la routo,
Au mendre brut ressauto touto
E, paurouso, rèsto à l'escouto,
Ressentènt dins soun cors un frejoulun mourtau...

Pamens l'èr viéu e l'eisercice
Meton pièi fin à soun suplice
E Largentié ié dis que l'amara toujour...
Pau à cha pau repren courage
Devèn rousen soun bèu carage
E l'inchaiènço de soun age
Fai qu'es garido en plen quand arribo lou jour.

Coume dous escoulan en fèsto,
Landon à travès di genèsto,
Gangasson, en passant, lou pèd d'un amelié,
Piton un age à-n-uno triho,
Escouton canta l'auceliho,
Secuton meme lis abiho,
S'escoundon, courron mai e fan milo foulié.

Acò 's un cambiamen à visto
E vous doutarias pas, ma fisto,
Dóu nivo de tout-aro entre li dous jouvènt :
Dous privilege ! la jouinesso
Óublido vite si tristesso ;
Passo di plour à l'alegresso
E, di plour' escampa, tant n'emporto lou vènt !

Adounc, noste parèu meissouno
L'óublit que la naturo douno,
E lou soulèu s'enausso, un caud soulèu d'estiéu.
Tout en roudant dins la campagno,
An pres lou camin de mountagno ;
Tambèn, quouro la fam li gagno,
Se demandon se l'oste es pas au fiò de Diéu !

Davans d'éli s'estènd la plano
Qu'a vist passa l'aiglo roumano,
L'inmènse planestèu que ié dison : Camp-Juers,
Ounte aguè liò grando acampado
De Cesar e de soun armado,
Quand nosto Gaulo sóulevado
Tenié tèsto au sóudard mestrejant l'univers.

E l'estirado s'esperlongo,
E la plano toujour s'alongo
Moustrant jamai que tousco e troupèu mouvedis.
Enfin, camino que camino,
Lou bout dóu campas se dessino
Emé lou vilage d'Eiguino [1]
Quiha coume un nis d'aiglo, aqui, sus lou pendis.

D'à-ploumb, la colo que davalo,
Avau, laisso vèire Li Salo
Proche di flot d'argènt dóu rapide Verdoun.
De l'autre coustat, la naturo
I'óufris de colo emé d'auturo,
E mai de ro que de verduro,
Coume s'aqui cresié d'arresta li pedoun !

Qu'es pintouresc lou païsage !
A drecho, uno gorgo, un passage,
Pièi, dóuminant lou tout, la Vierge de Moustié ; [2]
Font-de-l'Evesque, [3] dins la baisso
Ounte la valado s'encaisso,
De si perlo mando li raisso
Jusqu'au Verdoun catiéu que li béu en entié.

(1) Aiguines, village du département du Var, à l'extrémité du plateau de Camp-Juers, et dominant le lit du Verdon, au bord duquel le village des Salles est situé.

(2) Moustiers, petite ville des Basses-Alpes, jadis renommée pour ses faïences. La gorge qui semble défendre l'approche du pays est d'un pittoresque achevé, grâce surtout à la chapelle de la Vierge jetée en travers d'une fente de la roche, au-dessus du torrent, où elle semble retenue par une chaîne de fer visible d'assez loin.

(3) Fontaine-l'Evêque, source qui jaillit avec abondance du creux d'un rocher, sur le territoire de Bauduen (Var) et qui jette ses flots de cristal dans le Verdon, non loin des ruines du pont romain qui reliait autrefois ce site gracieux avec la ville de Riez, dans les Basses-Alpes, résidence de l'évêque propriétaire de la source : d'où le nom qu'elle a conservé.

D'un pont rouman veici dos arco
Que soun restado, coume marco
De l'engèni inmourtau dóu coulosse latin...
Mai pau i'enchau i calignaire !
Pèr lou moumen an miés à faire ;
Soun entaula dins un bon caire
E taston d'un repas qu'es pèr éli un festin.

I'a rèn de tau que la fringalo :
Lou mendre viéure vous regalo,
Quand sarié que de pan, de broussin e de lard !
E li jouvènt an de caieto
Em'uno bono cousteleto,
Sènso parla d'uno óumeleto :
Tambèn, prènon de forço e, quand parton, es tard.

Leissant Bauduen darrié si roure,
Passon Verdoun que toujour courre
E suson, pèr mounta pièi mai à Santo-Crous. [1]
Sus li dos ouro, aqui goustavon,
Uno oureto enca se pausavon,
Pièi tourna-mai escarlimpavon,
Jusqu'en vilo de Riez, li serre escalabrous...

Coume dous ange dourmiguèron
E, l'endeman, repartiguèron
Emé la diligènci, e fouito pèr à-z-Ais !
En capitalo de Prouvènço
Fau paga bono redevènço ;
Sièis jour de tèms : quento chabènço !
Podon rouda la vilo e li champ, se ié plais.

(1) Sainte-Croix-du-Verdon, village des Basses-Alpes perché sur une éminence, à mi-côte, non loin du torrent, à cet endroit entouré *d'iscles*, c'est-à-dire de terrains souvent submergés et couverts de roseaux, d'ajoncs et autres arbustes, refuge du gibier.

Aproufichèron la licènci,
E lèu la vilo dóu silènci,
Pèr li dous jouvencèu aguè plus de secrèt :
Veguèron que dins de carriero
L'erbo ié pousso emé drudiero ;
Trouvant la causo singuliero,
Pamens, soungèron pas que Diéu a si decrèt :

Que li païs e li persouno
An soun printèms e soun autouno
E qu'à l'ome, jamai, apartèn l'aveni !...
Anèron pièi dins la campagno,
E long de Lar e di baragno
Un jour poussèron, à l'eigagno,
Enjusqu'au mount Ventùri i sanglènt souveni.

Escourregudo es la semano,
E fau que boufe la chavano
A l'oustau peirenau, pèr que respondon rèn.
Plus tèndre alor pèr la fiheto,
Lou bon ami de Marineto
Fai esvarta 'quelo nebleto :
— Nous creson à Lioun : vène lèu, ié courrèn.

Pamens s'arrèston à Marsiho
Ounte li gènt, coume d'abiho,
Van, vènon, afeira, tout lou franc diéu dóu jour.
Aquéu trafé tant grand s'esplico :
Marsiho es uno republico,
Vilo en deforo, vilo unico
E, coume dis cadun, la rèino dóu Miejour !

Marsiho emé sa Canebiero
Rèsto la vilo sèns pariero.
Auran de-bello dire : es un flame tablèu
De vèire d'amoundaut la foulo
Qu'en drecho ligno alin s'escoulo
Fin-qu'à la mar que duerb sa goulo,
E souto li rai d'or de noste sant soulèu !

Ais e Marsiho soun rivalo ;
Aquesto mounto e l'autro calo ;
Es la lèi : la vitòri es toujour au plus fort !
Au clapié touto pèiro toumbo,
Au couloumbié vai la paloumbo,
E z-Ais, em'un pèd dins la toumbo,
E soun trelus passa, voulès pas qu'ague tort ?

Mai la Prouvènço generouso,
En bono maire, es pas jalouso
E trato sis enfant subre lou meme pèd.
Ourgueiouso de soun istòri,
Es fièro de tóuti si glòri
E demando pèr sa memòri
Senoun lou meme amour, dóu mens meme respèt !

E pèr la faire respetado,
De troubaire lèvo uno armado
Qu'enauro de pertout e sa lengo e sis us :
E n'es aquesto reneissènço
Que, coume uno font de jouvènço,
Fai, aro, briha la Prouvènço
En ié redounant vido e cansoun e trelus !

Li capoulié de la famiho
Soun Mistral emé Roumaniho
E ié fau ajusta lou cantaire d'amour.
Quand Frederi mostro la routo,
La Prouvènço s'aubouro, touto,
E dins lou mounde entié qu'escouto,
S'espandis de sa voues l'impausanto rumour.

Roumaniho, aposto dóu rire,
Conto em'un biais qu'es pas de dire ;
Aubanel, fièr troubaire, a coumpres la Bèuta !
Aquéli Prouvençau de raço,
A Fèlis Gras fan uno plaço ;
E veici mai Mathiéu que passo,
Lou dous e bon Mathiéu, qu'a peréu sa fierta !

De santo Estello, dins lou càrri,
N'i'en manco pas de poupulàri :
Michel, Monné, Roumiéux, an renoum e talènt ;
E i'a qu saup quant de felibre,
Cantant mau-grat nèu o jalibre,
Fièr sagatun d'un pople libre,
E que soun de luchaire arderous e valènt !

Mai nòsti jouvènt noun pensavon
A la Prouvènço : calignavon !
Desfuiavon la roso e noun pas lou lausié !
Marineto, meravihado,
Jitavo uiado sus uiado
E n'èro coume embriagado
Pèr lou belugamen de tout ço que vesié...

Long dóu Rose, leissaren courre
Lou bèu parèu, pèr que s'amourre
A la font dóu plesi, que, coume cadun saup,
Rajo pas souvènt de-countùnio ;
Leissen-lou desgruna lis ùnio,
Entandóumens que dins sa tùnio
Lou malur rèsto mut... e revenen is Aup.

Lucien DUC.



DOMESTICA

A PROPOS DES ÉLÉGIES ROMAINES

A Georges Cogordan.

Gœthe, je relisais, pensif, cette élégie
Où, par le jeu divin d'enchantements secrets,
Tu fais saillir aux yeux éblouis l'effigie
De la beauté romaine. J'admirais
Comme à la vie antique associant ta vie,
Tu règles l'ardeur même aux lois de l'eurythmie,
Au point que dans ton vers, fait de frémissement,
Nul ne sait qui l'emporte, ou l'artiste ou l'amant.
Limon par toi doué d'une chair immortelle,
Certes, par tous les dieux, que ta Faustine est belle !
Je te vois dans la nuit, quand sur son dos charmant,
D'un doigt léger comptant et la longue et la brève,
Tu vas scandant un vers commencé dans le rêve.
Mais l'aurore fleurie entr'ouvre l'orient ;
Souriante, elle amène un jour plus souriant,
Un plus suave éveil à ce dormir suave.
— O de la Beauté-Reine, ô trop heureux esclave !
Ton bras craintif passé sous le col arrondi,
Le flot des cheveux noirs inondant ta poitrine,
Tu suis le rythme pur de son souffle attiédi
Qui sort, parfum léger, de sa rose narine.
Pour fixer ton regard sur ces membres divins,
Pour jouir plus longtemps de leur vue apaisante,
Je te vois refermer d'une main complaisante
Ces yeux, ces yeux aimés qui s'ouvraient incertains ;
Tu suis ces beaux contours, simples et grands ; tu crains
D'y porter un toucher profane ! tu contemples
Ta vivante Vénus, comme un païen fervent
Contemplait sa déesse au profond de ses temples.
Silencieux, troublé, tu te courbes devant
Le Pouvoir éternel des formes souveraines !

Mais pour que la chaleur de ton hymne émouvant
Avec mon sang figé circulât dans mes veines,
Pour vivre de ta vie, ô poète ! il faudrait
L'âge des cheveux noirs et de l'émoi secret,
L'âge où l'âme enfiévrée est toute de mystères,
L'âge étrange où l'on hait les couches solitaires.
Il faudrait que la Parque oublieuse eût des ans
Laissé tarir le fleuve. — Et tes dards embrasants
Ont glissé sur mon cœur tranquille et doux, ô Gœthe !
Des chiens hurlant jadis la turbulente meute
Ne s'est point réveillée au son de tes beaux vers.
Tout repose oublié sous les neigeux hivers...
Je ne regrette rien. L'âme enfin délivrée
De l'écume qui bout dans le flanc du mortel,
Cette âme sans désirs, sans troubles, est entrée
Déjà pour une part au sein de l'éternel.

POST...

Phydilé, Phydilé, quand je ne serai plus,
Un frère, des amis garderont ma mémoire,
Mais toi, tu gémiras ; tu ne voudras pas croire
Que l'Océan sans bords, dans l'éternel reflux,
Ait englouti l'ami sur qui, tendre et farouche,
Tu veillas si longtemps ! Meurtrissant ton beau sein,
Dans les nuits sans sommeil, de pleurs baignant ta couche,
Tu maudiras les dieux et leur cruel dessein,
Tandis que, sourde aux cris, l'impassible Nature
N'aura fait qu'accomplir sa loi, bénigne ou dure,
Selon le sort prescrit par Zeus. Le Temps ailé,
Le Temps qui calme tout, d'une main sage et sûre,
Lentement versera l'huile sur ta blessure,
Et tu te reprendras à vivre, Phydilé ;
Mais tu n'oublieras point. Et les flots éphémères,
Dans leur rapide cours roulant vers l'avenir,
N'auront point entraîné tant de choses si chères.
Les cris et les sanglots et les plaintes amères
Auront cédé la place au pieux souvenir.
Si parfois un mot dur, qu'arrachait la souffrance,
De tes yeux altéra la pure transparence,

Cela seul tu l'auras oublié, ne songeant
Qu'au conseil grave ou bien au sourire indulgent.
Surtout (je te connais) que devant toi personne
N'outrage ma mémoire ! ou bien, levant ton bras
Pour porter témoignage, alors tu défendras
Celui qui te fut cher, ainsi qu'une lionne
Défend son lionceau. Déjà, déjà je vois
Eclater ton regard, j'entends trembler ta voix ;
Et le sein soulevé, pleurante et tout émue,
Tu rediras s'il fut envieux ou méchant,
Du pauvre, hôte des dieux, s'il détourna la vue ;
S'il fut un ami sûr ; si jamais, le sachant,
Il commit l'injustice ou trahit sa parole ;
Si l'avide et grossier Mammon fut son idole.
Toi qui me vis de près, diras ce que je fus,
Phydilé, Phydilé, quand je ne serai plus.

Clair TISSEUR.



UNE LETTRE DE ROUMANILLE

La ville d'Avignon se prépare à honorer la mémoire de Roumanille par un monument élevé dans le square St-Martial. C'est le produit d'une souscription généreuse où s'est révélée l'unanime sympathie de la nation provençale pour *le Père* de ses félibres. Jamais discutée, pour être moyenne et profonde, la gloire de Roumanille repose dans l'exemple qu'il a donné d'une résistance inébranlable quoique enjouée toujours, aux empiètements de l'esprit cosmopolite, et de la centralisation sa cause première, sur la libre vie d'autrefois. Le poète des *Sounjarello* et de la *Campano mountado*, initiateur vénéré d'une évolution sociale autant que littéraire, le conteur célèbre, l'observateur humoristique et lumineux des *Oubreto* et des *Contes provençaux*, dédaigna de connaître Paris. Par sa seule nature, son œuvre protestait, d'ailleurs, tout entière, plus éloquemment qu'aucun manifeste, contre cette centralisation, meurtrière à tout individualisme, à l'art comme à l'amour, ennemie de toute liberté et, partant, de toute simplesse. Le réalisme direct et sain de Roumanille, le droit métaphorisme de son style, l'âme autonome, l'atmosphère topique de ses récits, le tour enfin si personnel des traits impersonnels qu'il recueillait et *génialisait* pour la joie et l'enseignement de son peuple, feront de cette œuvre un document immortel de la race, du langage et des mœurs en Provence.

Mais, des écrits publics de Roumanille, peut-on déduire un jugement complet de son caractère et de son rôle ? Resté très peuple, il n'en était pas moins très raffiné. Sa jeunesse professorale, en *mettant au point* des bonnes lettres ses précieuses sensations de fils de la terre, n'avait en rien altéré leur saveur, en rien diminué le tempérament de franchise, la sincère et joyeuse humeur du fils des jardiniers de Saint-Rémy.

Un épistolier prodigue était en Roumanille, qui témoigne au plus haut degré de sa verve et de son bon sens intarissables. Je dirai mieux : cette partie encore inconnue de son œuvre est peut-être unique. C'est la seule correspondance *à haute voix*, que je sache, *gesticulée*, pour ainsi dire, et complètement dégagée de la phraséologie, du ton et des cadres accoutumés. Alors que tant de lettres

inutiles, banales ou médiocres sont tirées de l'oubli, celles-ci seraient assurées d'un succès très original. Mme veuve Roumanille se propose d'ailleurs d'en réunir un choix.

J'ai eu l'honneur d'être un des privilégiés avec qui le maître d'Avignon tenait assidument commerce épistolaire. J'avais remarqué de bonne heure quel stimulant de verve étaient pour lui ces invitations à la causerie par lettres, à l'évocation familière du souvenir. Préoccupé de documenter le mieux possible une histoire des origines de la Renaissance provençale, je songeai à Roumanille, avant tous les autres témoins de cet éveil enthousiaste, et je l'incitai violemment aux confidences.... C'était en août 1886 ; la canicule était féroce. Enfermé tout le jour dans sa maison bien close, Roumanille agita pour moi, durant une quinzaine, « l'éventail de ses souvenirs. » Ces pages sans suite, rédigées au gré de mes interrogations, formeraient un volume. Elles sont exquises. Pour vous en donner une idée, je vous offre aujourd'hui, chers lecteurs, sans aucun changement, la surprise d'une de ces lettres.

Nous en étions, Roumanille et moi, au Congrès d'Arles (1852), réunion historique des poètes provençaux, la première en date. Il n'était pas question encore des « Félibres ». Le poète des *Margarideto*, le pamphlétaire déjà fameux des *Clube*, des *Partejaire*, etc., l'enthousiaste collecteur (en son feuilleton provençal de *la Commune* d'Avignon, le premier des journaux à un sou) de ce livre des *Prouvençalo* qui groupait tous les poètes vivants de la langue d'oc dans une pensée de renaissance, le brave et populaire Roumanille, en un mot, avait donc eu cette idée lumineuse, — secondée par son ami, J. B. Gaut, d'Aix, — de réunir en personne ceux qu'il avait fait fraterniser dans sa bienheureuse anthologie. Le succès de cette assemblée acheva de le consacrer chef de chœur de tous ces poètes et grand-prêtre de la petite Église qui allait surgir. Ce n'était pas sans peine qu'il avait opéré cette fusion de tant d'inspirations et de tant d'origines diverses, pour l'idéal que lui et ses meilleurs amis rêvaient. Et quels amis ? Mistral, Anselme Mathieu, Gaut, Crousillat, Aubanel, Camille Reybaud... La lettre qu'on va lire conte deux épisodes de cette héroïque aventure. C'est un document aussi humain que littéraire. Roumanille est là tout entier.

PAUL MARIÉTON.

Amphion, 14 septembre 1893.

Ce 23 juillet 1886.

Il ne faut pourtant pas quitter ce respectable « congrès d'Arles » sans grossir (c'est enrichir qu'il faut dire) ton fameux « dossier » d'un document qui a bien son importance. Tu vas t'en convaincre. Eh! *zôu* toujours !

J'étais donc attelé à ce congrès comme un âne à une charretée de gerbes. Et nul besoin du fouet pour me faire avancer et pour tendre mes jarrets. *Zuze un peu, mon bon !* J'étais à la fleur de l'âge, en pleine floraison de ma trente-quatrième année. J'aurais traîné ma charretée jusqu'à la belle cime du mont Ventoux. Je convoquai, à droite, à gauche, en haut, en bas, tous ceux que je savais pouvoir faire bonne contenance à mon dit congrès : jeunes, vieux, — jeunes surtout — de tout dialecte. Jamais je n'avais donné à la poste tant de bénéfice, et je ne m'étais jamais tant serré le ventre — pauvre correcteur d'épreuves aux appointements fort réduits, — afin d'avoir sur la planche autant de timbres qu'il m'en fallait pour affranchir toutes ces missives de convocation et les lettres auxquelles, le plus souvent, elles donnaient lieu. Entre autres timbres inutilement dépensés, je mets en première ligne ceux que je jetai obstinément dans le puits d'Agen et la célèbre boutique de son immortel barbier Jasmin ! Je voulais l'avoir, je voulais qu'il fût là comme dans les *Provençales.* (1) Et comme je n'ai jamais eu peur de la gloire des autres, et qu'au contraire je m'en suis toujours réjoui, je tenais à Jasmin, il me le fallait, j'en avais besoin. Sa tête bien coiffée de coiffeur eût très bien fait dans le paysage. Je me réjouissais par avance des splendeurs que cet homme-soleil ajouterait à notre fête... Ah ! pauvre Rouma ! quelles illusions ! Il ne vint pas au rendez-vous. J'en fus penaud, désappointé, abattu. Du fiel dans mon miel. Et passe encore si le dieu gascon avait daigné, en daignant répondre à une seule de mes lettres, me dire pourquoi et comment il ne venait pas se joindre à nous, en Arles. Mais non, pas une ligne, pas un mot : horreur et malédiction ! et mes timbres gaspillés ! Fredol de Maguelonne, *Carya Magalonensis !* le doux et bienveillant Moquin-Tandon, (2) me donna le mot de l'énigme Jasmin.

(1) *Li Prouvençalo*, recueil collectif de poètes vivants de langue d'oc, publié en 1852 par Roumanille, avec une préface de Saint-René-Taillandier. Un vol. in-12, Avignon, Seguin, 1852.

(2) H.-B.-Alfred Moquin-Tandon, naturaliste, poète et érudit languedocien, membre de l'Institut (1804-1864), auteur de la célèbre supercherie littéraire : *Carya Magalonensis*, poème archaïque en langue d'oc, (1844), signé *Fredol de Magalouna.*

— Eh bien, maitre, avez-vous vu Jasmin, avez-vous pu lui parler ? Que vous a-t-il dit ?

— Mon ami, j'ai vu Jasmin en passant, j'ai pu lui parler et il m'a dit...

— Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit qu'il ne viendrait pas à Arles, qu'il s'en garderait bien...

— Et puis ?...

— Et puis « que nous avions beau nous réunir trente, cinquante, quatre-« vingts, cent ; que réunis nous ne ferions jamais autant de bruit qu'il en « avait fait et qu'il en ferait lui tout seul ! »

Historique. Allez donc vous frotter à un gaillard pareil ! A cette communication de Moquin-Tandon, je me dis : Rouma, tu n'es qu'une bête ! Tu aurais dû prévoir ça et éviter le camouflet (*Si mens non læva fuisset*) et économiser tes timbres-poste.

— *Efetivamen*, l'homme d'Agen, un jour, dans la salle de la Bourse, en Avignon, se peignit lui-même de pied en cap, moi présent. C'était, si je m'en souviens, en janvier 1848 ; il *pélerinait* — comme il se plaisait tant à le dire — en Provence, en Languedoc et autre part, avec Mlle Roaldez, harpiste remarquable, dont la famille avait mal fait ses affaires. La demoiselle faisait chanter l'instrument du roi David, et Jasmin alternait — *amant alterna Camœnæ*, — disant, déclamant admirablement ses pièces gascones : *La semaine d'un fils*, *Mous soubenis*, *Marthe la folle*, etc., en acteur accompli qu'il était. L'auditoire était transporté. Les salves d'applaudissements se succédaient. Je vis, dans cette soirée, pleurer les plus beaux yeux d'Avignon. (En ce temps-là, comme à cette heure, du reste, les beaux yeux ne m'étaient pas indifférents... soit dit sans gaillardise.)

Le poétique concert achevé, le grand acteur-poète descendit de l'estrade et vint recevoir les félicitations et serrements de main des dames et des messieurs des premières places. Rouma, fort ému, tout enfiévré, se fraya un chemin, du bas des dernières, jusqu'au héros de la fête.

— Monsieur Jasmin, lui dis-je, je suis très heureux de presser la main d'un grand maître. .

— Je vous remercie, jeune homme, me dit-il, en se dégantant : A qui ai-je l'honneur de parler ?

— A Roumanille, un petit joueur de galoubet.

(Ici, parenthèse pour dire que je venais de publier les *Margarideto*. J'y avais dédié à Jasmin une pièce que je croyais, alors, la moins indigne de lui être offerte ; je lui avais adressé mon premier volume, accompagné d'une lettre humble et respectueuse, et lui avais marqué la page où se trouvait

Madaleno. Ça se passait en octobre 1847 (?) Je trouve cette date imprimée à la dernière page de mon volume. Et voilà pourquoi j'articulai distinctement mon nom : « Roumanille » espérant bien que si le poète d'Agen n'avait pas pensé à m'adresser une ligne de remerciement pour ma dédicace et l'envoi-hommage de mon livre, il profiterait de l'occasion pour remplir ce devoir de politesse, à l'heure où je lui pressais la main, et le remplir de vive voix.)

— « Roumanille ?.. En effet, Monsieur, ce nom-là ne m'est point inconnu... Roumanille ! *Je croyais que c'était le nom d'un poète mort.* » (*sic*)

Cet accueil faillit m'étouffer. Je me contentai de répondre à ce glorieux toqué :

— « Monsieur Jasmin, pardon ! je ne suis pas mort encore, Dieu merci ! Vous le voyez, je suis beaucoup plus jeune que vous ; comme vous le voyez aussi, je me porte très bien, et j'ai lieu d'espérer que vous mourrez avant moi... Eh ! qui sait ? *Dieu peut vouloir que j'écrive votre épitaphe.* » (*sic*)

Ce fut dit en présence de nombreux témoins, et c'est fait. Ce n'est pas moi qui ai écrit cette épitaphe, mais c'est mon frère Benjamin-Frédéric ; c'est le Félibrige dont on me nomma « père. » (1)

Ça ressemble à une légende, Pauloun, mon ami. Je te donne ma parole d'honneur que c'est de l'histoire. Le mot à mot de tout cela peut manquer d'exactitude ; mais, je t'en réponds, c'en est le sens très exactement.

* * *

Tu veux que de Jasmin
Je descende à Boudin ?

Boudin (Augustin), c'était là un très brave homme. (2) Il eût dépendu de lui, au début, de faire bon ménage avec notre Renaissance. A la fin de ses jours il le reconnut et n'entra que trop tard — mieux vaut tard que jamais ! — dans notre bercail félibréen.

Il est l'auteur de beaucoup de choses remarquables. On peut lui reprocher, comme certains me le reprochent, d'avoir voulu dire en vers beaucoup

(1) *En l'ounour de Jaussemin*, sirvente funèbre lu par Mistral, à Agen, le jour de l'inauguration de la statue de Jasmin, le 12 mai 1870.

(2) Aug. Boudin, d'Avignon (1805-1872), poète provençal, auteur du poème héroï-comique *Lou soupa de Saboly* (1848), d'un recueil de fables : *la Garbeto de fablo* (1853), dont une restée classique, *lou magnan e la cacalauso*, d'*Angelo*, élégie, (1856), et d'autres poèmes, contes ou sonnets. Son œuvre a été réunie et annotée collectivement par M. Deloye, après sa mort, sous ce titre : *Li sèt garbeto*, un vol. in-8, de 565 p., Avignon, Aubanel, 1879.

de choses qu'il aurait dû se contenter de dire en prose. Ah! la prose! on n'ose pas descendre jusqu'à la prose. Il est bien plus glorieux de monter, de monter, s'exposât-on à voir ses ailes fondre, comme ça arrive assez souvent.

Augustin Boudin va à la postérité, chargé d'un gros in-8° qui n'a pas obtenu le succès qu'il mérite. Les exécuteurs testamentaires de Boudin ont eu le tort, sans doute, de l'alourdir un tantinet en voulant l'agrémenter d'un tas de notes, de commentaires, de documents plus ou moins savants, mais pleins, même les plus minces, d'un grand bon vouloir. Donc: paix aux hommes de bonne volonté! J'en étais plein en confectionnant de mon mieux ledit et susdit Congrès d'Arles. Je voulais que l'étoile-Boudin y fût visible à l'œil nu, et resplendît au milieu des astres de première grandeur... qui l'illuminaient et nous éblouirent... Mais point! Les camarades Glaup, Paul et Jules, mon bon ami Théo, Brunet et d'autres, s'y opposèrent formellement, et me signifièrent que, si Boudin était invité, ils s'abstiendraient de paraitre à la fête. Je tâchai de ramener mes amis à des sentiments plus confraternels: impossible! ils restèrent inébranlables, et je dus — crime abominable! — laisser Boudin de côté et dans son coin, dans son jeu de paume.

La fête fut... tu sais ce qu'elle fut. La grande presse et la petite en parlèrent... tu sais ce qu'elles en dirent. Un petit journal d'Avignon, rédigé tant bien que mal par un monsieur Offray, un toqué, (il mourut fou quelque temps après) un écervelé, voulut parler, lui aussi, du congrès d'Arles. Et voici ce qu'il en dit, ou à peu près: « Le congrès d'Arles a été nombreux et brillant, etc... on y a bien mangé et beaucoup bu, etc... Et nous pouvons ajouter que par crainte d'indigestion le boudin en avait été exclu! » (*sic*)

On n'avait pas encore fini de distribuer dans les cafés et dans les cercles de la ville et aux quelques abonnés du journal, *rari nantes*, le numéro trop agressif et trop brutal, que je vis arriver Boudin pâle comme un mort, lèvres tremblantes, du feu dans les yeux, et flanqué de deux amis qui s'efforçaient en vain de l'apaiser. J'étais sur le seuil de ma *boutigueto*, alors n° 10, même rue, regardant passer les allants et les venants, quand, soudain:

— Vous êtes un lâche, Monsieur! un lâche! Il faut que vous vous battiez, s'écria Boudin s'élançant sur moi, *leo rugiens*.

Stupéfait de cet exorde *ex abrupto*, ébloui par le feu de ce regard, je recule épouvanté, et puis je m'élance sur l'agresseur et lui dis: *Oh! bougre de bèsti!*

— Vous êtes un lâche, lâche! il faut que vous me rendiez raison...

— Raison de quoi?

— Je ne peux plus vivre après un pareil affront!

— Quel affront ? Quoi ? voyons ? Qu'est-ce ?

N'ayant pas lu le journal, j'ignorais « l'exclusion du boudin » et partant ne comprenais pas la colère d'Achille.

— Quel affront ? parlez.

— Vous le savez bien, misérable !

— Je l'ignore totalement. Je vous jure que j'ai toujours professé à votre égard la plus grande vénération et que...

— Vous vous battrez : ça ne se pardonne pas...

Et déjà des rassemblements se formaient sur la pacifique et tranquille place St-Agricol, et l'on se disait : — *Qu'es acò ?* — *Iéu noun sai.* — *Qu'arribo ?* — *Es moussu Boudin que vòu se batre emé Rouma.* — *Eh ! perqué ?* — *L'ignouran.* — *Hoi !....*

La chose prenait des proportions inquiétantes, quand un ami de l'offensé me prit à part et m'expliqua pourquoi Boudin écumait comme une mer en fureur.

— Mais, mon cher Alexis, (ainsi on l'appelait) je connais à peine M. Offray et Dieu me préserve du malheur d'être son collaborateur !.. Ah ! voyez ça : M. Offray fait un mauvais calembour ; Boudin s'en fâche et vient provoquer en duel Rouma ? Boudin ne peut plus vivre parce qu'Offray lui met dans les veines du sang de cochon ? Et il en demande raison à Rouma ?...

Et m'élançant sur mon duelliste :

— Monsieur, lui dis-je, tout ça m'embête. Et fichez-moi la paix ! M. Offray vous rendra raison. Il ne reculera pas devant le boudin, soyez tranquille.

Et les amis de Boudin le prirent par le bras et le traînèrent chez lui, car ses jambes ne pouvaient plus le soutenir.

Je m'enquis après du lieu où pouvait se trouver le coupable Offray. Je finis par le rencontrer dans un cabaret.

— Monsieur Offray, lui dis-je, quand vous voudrez mettre ainsi du boudin sur le gril, tâchez que M. Boudin ne vienne point m'appeler en duel... Et je lui contai la comédie qui venait de se jouer en pleine rue, aux dépens de deux félibres en herbe, de deux troubadours rassis : Rouma et Boudin.

Et Offray d'éclater de rire en se tenant les côtes...

— Vous le prenez à votre aise, Monsieur ! le sang a failli couler, mort d'homme aurait pu s'en suivre. Arrangez vite l'affaire, car enfin il n'est pas agréable, *crongnoungneu !* de s'entendre ainsi traiter de lâche, alors qu'on a fait ses preuves, Monsieur, et que de plus on a prouvé à M. Boudin....

— Calmez-vous, Monsieur Roumanille, je vais arranger tout ça.

Et tout ça fut arrangé, en effet. Offray, comme réparation d'honneur, offrit à Boudin d'insérer dans le prochain numéro de son journal une fable

provençale qui fait l'ornement des *Sèt garbeto* et de l'accompagner de quelques lignes élogieuses. Ce qui fut fait à la satisfaction générale.

Merci, mon Dieu !

A Rouma, Boudin demandait du sang. Offray en fut quitte pour donner à Boudin quelques gouttes d'encre et un petit grain d'encens. Misères humaines ! Finalement, j'écrivis à Boudin une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Monsieur,

« S'il vous arrive encore de venir me susciter, en pleine rue St-Agricol,
« une querelle d'Allemand comme celle de l'autre soir, je vous préviens
« que j'irai m'en plaindre à la police qui ne manquera point, si elle fait son
« devoir, de vous conduire à Mont-de-Vergues (1) pieds et poings liés.

« Sur ce, portez-vous bien. — J. R. »

∴

24 juillet 1886.

Tu le vois bien, Pauloun, *anche io* je pourrais avoir sur mon écu une cigale et la devise : *le soleil me fait bavarder*. Que diras-tu quand tu me liras, toi si moderne, de toutes les vieilleries que je te conte en vieux style ? Tu vas t'écrier sans doute : « As-tu fini, vieillard loquace ? » Soit ! Je ne m'en plains pas, car j'ai tort. Tu as ouvert le robinet et ça coule, que veux-tu que j'y fasse ? Et ça coulera tant que tu ne fermeras pas le robinet. Et j'abrège. Que serait-ce, grands dieux immortels ! si je disais tout ? Ça n'en finirait pas, mon beau ; et il faut que cela finisse.

Après ceci, cela. Quand nous aurons cuvé notre vin, nous pourrons mettre en perce un autre tonneau. Et buvant, tant toi que moi, à notre soif, moi parlant, toi m'écoutant, tu apprendras comme quoi je me suis démis, au bon moment, de mes fonctions de *capoulié*, — car, ce dont tu ne te doutais point, *capoulié* j'ai été, cinq ou six années durant, — démis, dis-je, noblement, dignement, en faveur de Celui qui seul était certes, plus que tous, digne de l'être et de le rester *longo-mai*. Vive Mistral !

Si tout ceci et tout le reste ne te met pas le feu au ventre et ne te pousse pas à mettre enfin les mains à la pâte, à pétrir « les origines, » j'en conclurai que tu ne veux pas être... boulanger, et que tu renonces au plaisir et à l'honneur de faire une fournée superbe. Le bois ne te manquera pas pour chauffer le four : j'en ai un tas énorme.

Cela dit, je prie Dieu qu'il te tienne en sa sainte et digne garde.

J. ROUMANILLE.

(1) Asile d'aliénés du département de Vaucluse.

Il y a ici une petite marge que je puis utiliser agréablement. L'ermite des Angles a lu et en a été ravi, le dernier numéro de ta *Revue félibréenne*.

Mes *ton-taine ton-ton* t'offusquent, Pauloun ? Moi qui les trouvais tendres et affectueux comme une paternelle embrassade. Crois-tu que je tontaine ainsi avec le premier venu ? Tout le monde, à mon avis, n'est point digne d'être tontainé comme ça. Nous y reviendrons. Et il faut que tu m'accuses réception de tout ceci. Pour rien au monde, je ne voudrais que de tels papiers *s'égarassent*. Tranquillise-moi donc. Et pourquoi t'es-tu exposé de gaîté de cœur, dans un guépier pareil ?

Dimanche 25. — Ah ! qu'elle a bien fait d'arriver, sous enveloppe sang de bœuf, cette *lettre*, car cette fois c'est une lettre ! Si elle n'était pas venue, j'eusse déchiré sans merci ces 12 pages intimes, et j'en eusse jeté au panier, sans regret, les morceaux. Je répondrai à ta rouge un de ces jours.



LA SAINTE-ESTELLE à Carcassonne [1]

Mardi, 9 mai.

A la gare de Cette, en attendant le départ du train qui doit m'emporter à Carcassonne, je cherche, arrêté devant la bibliothèque, quelques journaux qui puissent m'intéresser, « pour ne point languir le long du chemin ». Mais où sont, las! les journaux qui s'occupent sérieusement et avec intelligence des choses nôtres, des choses qui touchent à la vie et à l'avenir de notre terre méridionale? Les journaux de Paris nous offrent l'esprit idiot qui se dépense sur les boulevards à l'heure de l'absinthe, ou bien les discussions mesquines des députés qui font — ou plutôt défont — les affaires du pays; les journaux de province nous donnent des raclures de pétrins, des articles que les chroniqueurs du Paris à la mode font écrire par leurs cochers pour les badauds d'ici. Et je ne me soucie pas plus du dernier discours de M. Spuller que de l'opinion de Sarcey sur le mélodrame de dimanche dernier.

Oh! où sont donc les journaux qui représentent fièrement et franchement l'esprit de la Provence? Les autres me donnent le dégoût, et ce sont

(1) L'assemblée générale des trois Maintenances du Félibrige a été célébrée, cette année, à Carcassonne, avec un incomparable éclat. Le merveilleux cadre monumental de la Cité des Vicomtes, la majesté tragique des souvenirs évoqués par le cloître St-Nazaire où s'est tenu le *Convito* des Méridionaux patriotes, la qualité enfin des assistants et les paroles échangées, ont fait de la Ste-Estelle de 1893 comme une suprême et vengeresse commémoration du Midi vaincu par la Croisade. Il est cependant trois notes qui, pour les Félibres, domineront plus vivement peut-être le caractère de ces harmonieuses journées. Elles ont vu la consécration populaire du poète Achille Mir, le majoral de Carcassonne, en qui l'historien de la Renaissance méridionale reconnaîtra le Roumanille du Languedoc, pour son art familier, jovial et natif, comme il en reconnaîtra l'Aubanel en Fourès, plus artiste, moins accessible. Elles ont vu l'avènement en Sainte Estelle de la jeune muse pyrénéenne, l'admirable et touchante Philadelphe. Elles ont vu la vivante apothéose de Mistral aux acclamations des représentants de tout le peuple méridional....

Retenu souffrant à Paris, j'ai eu le profond déplaisir de ne pouvoir participer à la solennité. On n'y perdra rien : j'en ai demandé l'impression générale au poète Marius André, un des héros des deux journées, dont vous allez lire le récit plein d'allegresse mélancolique, puis le compte-rendu spécial et détaillé du banquet au vaillant organisateur de la Ste-Estelle, l'historien Gaston Jourdanne. P. M.

ces autres qui seuls s'étalent devant moi.... En voici un pourtant qui se préoccupe parfois du peuple qui le lit : c'est la *Dépêche*, où Xavier de Ricard, en nous parlant d'un passé de gloire, de malheur, — mais toujours héroïque — nous fait entrevoir un avenir désiré et probable. C'est précisément aujourd'hui que paraît son article hebdomadaire ; il est dédié « aux félibres qui se réuniront à Carcassonne le 11 mai », et il conte l'histoire d'Elie Patrice, surnommé le *Petit Roi* de Carcassonne.

Le roi Philippe de France visitait, pendant la semaine de Noël de 1303, les villes de Languedoc, et partout des doléances et des cris de : Justice ! s'élevaient vers lui en faveur des derniers patriotes Albigeois emprisonnés et martyrisés sous prétexte d'hérésie ; mais lui, il n'écoutait pas les justes plaintes d'un peuple accablé de vexations.

« Quand le roi de France entra dans Carcassonne, la ville était pavoisée et en fête ; il traversa toute la ville basse et s'achemina vers la Cité... Elie Patrice, consul, l'accompagnait à cheval. Comme on gravissait la montée de la porte Tholozane, Patrice se retournant, et désignant du geste la ville au-dessous et l'immense étendue de pays se prolongeant vers l'horizon :

— « Roi de France, dit-il à Philippe, détournez-vous et contemplez cette misérable ville qui est de votre royaume et qu'on traite si indignement. »

Cet accent sonna mal à l'oreille du roi, déjà préoccupé. Il ordonna qu'on éloignât de lui le consul qui parlait trop haut et trop ferme.

Lançant alors son cheval à toutes brides, vers le bourg, Elie Patrice redescendit, désespéré, et, avec de grands gestes, il criait au peuple :

— « Allez par les rues! Allez par les chemins! Détachez ces drapeaux flottants ! Enlevez à la ville ces habits de fête ! Ce jour est un jour de deuil! »

Philippe inquiet resta peu à Carcassonne...

Et voilà comment, à une époque où toutes les libertés étaient méconnues, nos ancêtres osaient élever la voix devant un Roi !

Quelques mois après, Patrice et quatorze autres Carcassonnais étaient attachés à la queue de chevaux, traînés par les rues et pendus ensuite.

Mercredi, 10 mai.

O descendants de ces quinze martyrs, allez par sentiers et chemins! Que votre Cité soit pavoisée et se pare de ses vêtements de fête : ce jour-ci est un jour d'allégresse ! Fils de Patrice et de la reine Carcas, les enfants de Calendal et de Jean-Pierre-le-fort viennent aujourd'hui fraterniser avec vous. De l'autre côté du Rhône nous sommes venus ; nous avons passé à l'ombre des coteaux argentés d'oliviers et dans de vastes plaines où le soleil chauffe dans les souches puissantes la vendange future du vin pur de

nos plants ; et nous voici avec notre Maître Mistral, qui jette toujours aux quatre vents le bon grain qui germera, car il tombe en terre sacrée ; nous voici avec le Capoulié qui nous apporte le bon salut des frères de Catalogne.

Le capoulié Félix Gras ayant fait sa première Sainte-Estelle en Provence, devait sa seconde au Languedoc. Et, pour cette grande manifestation félibréenne, quel lieu pouvait-il choisir, sinon Toulouse ou Carcassonne, lui, le Poète de *Toloza* et du *Romancero ?* Un autre an, nous irons à Toulouse ; cette fois-ci, il nous conduit en cette Carcassonne qu'il a chantée et glorifiée en strophes sonores, claires comme la face d'Angélique, orgueilleuses et fortes comme l'épée de ses héros...

...A deux heures et demie, tout le peuple se dirige vers la gare, précédé de la musique militaire venue exprès de Castelnaudary pour ces deux jours de solennité. La réception est des plus enthousiastes, et M. l'adjoint Maure est l'interprète de tous ses administrés, quand, à l'Hôtel de ville, offrant le vin d'honneur aux félibres, il leur souhaite la bienvenue en une improvisation pleine d'atticisme et de grâce.

Pourtant, il manque encore quelque chose à la fête : on avait annoncé l'arrivée de l'Estérelle pyrénéenne, Na Philadelphe de Gerde, et Philadelphe n'est pas encore là !.. Mais, vers le soir, trois ou quatre jeunes hommes qui n'avaient pas voulu répandre la bonne nouvelle, pour avoir l'honneur de saluer les premiers la félibresse bigourdane, vont la recevoir et l'accompagnent en un salon où Mistral est à dîner avec son vieil ami Mir, Carle de Carbonnières, Achille Rouquet et quelques autres Carcassonnais... Philadelphe nous a tous éblouis et charmés. Elle est bien telle que nous l'avions rêvée, telle que nous l'avions évoquée et vue, un soir, en Barthelasse, alors que nous ne la connaissions pas encore, et que nous lui adressions des vers tels, — sûr que notre intuition de Poète ne nous trompait pas :

« Vous nous êtes apparue, un vêpre, au bord du Rhône, — et dans votre regard mystérieux, ardent, — nous avons vu des souvenirs tristes comme des tombes, — mais nous y avons lu aussi la foi dans l'an prochain. — Et sous la clarté fraternelle des étoiles, — nous vous avons appelée la *Fascinatrice*, — car vous avez fasciné les nouveaux Albigeois ! — Maintenant, nous tressons pour vous les plus belles couronnes, — car nous irons vers vous, et vers nous vous viendrez, — et à Carcassonne nous exalterons votre gloire. »

— « Oui, lui disons-nous, vous ressemblez bien, — ainsi que nous l'avions dit avant même de vous voir, — à une héroïne de la Croisade. »

Et elle nous répond simplement :

— « Oui, je suis une Albigeoise. »

Et, pleine de grâce, elle va s'incliner, en respect et en admiration, d'abord devant Mistral, puis devant Mir, — Mir que l'on va glorifier demain, Mir, le Poète du peuple de Carcassonne qui l'adore, car personne comme lui n'a su l'aimer et l'exprimer avec sa franche et saine gaieté ; l'auteur de la *Chanson de l'alouette* et du *Lutrin de Lader*, le Roumanille du Languedoc.

L'entrée de Philadelphe au théâtre, au moment où Jourdanne commence sa conférence sur la Cité, est superbe : Mistral lui offre le bras, les applaudissements s'élèvent de toutes parts, et le cri d'admiration est unanime vers eux, qui sont doublement Roi et Fée, par la beauté et le génie.

Jourdanne s'est révélé aux félibres, qui ne l'avaient pas entendu encore, non seulement comme un savant qui connaît admirablement l'histoire de son pays, — et ces savants-là sont rares ! — mais encore comme un orateur doué de cette éloquence chaleureuse et colorée qui part du cœur ; c'est un des plus ardents patriotes languedociens qu'on puisse rencontrer, un de ces hommes sur lesquels on peut compter pour le présent et pour l'avenir. Aussi, Mistral a été l'interprète de tous en le remerciant et en le complimentant publiquement.

La nuit est belle et douce ; en sortant du théâtre, on se promène encore deux ou trois heures par les rues ; on fait quelques haltes sur les terrasses des cafés, et les félibres vont au bal, sur la place, faire danser les filles de Carcassonne.

*
* *

Jeudi, 11 mai.

Après la réunion de la Maintenance de Languedoc, et la séance du Consistoire, où les deux nouveaux majoraux Mouzin et Bernard ont fait l'éloge de leurs prédécesseurs, nous nous acheminons, précédés de la musique qui entonne le *Maset de maître Roumieux*, vers l'antique, vers la sainte Cité où est dressée, au milieu du cloître de Saint-Nazaire, la table du festin... L'effet est prodigieux ; de religieux sentiments emplissent toutes les poitrines devant cette double enceinte de murailles, devant toutes ces tours qui ont chacune leur histoire et qui nous content les douleurs et les joies du passé ; les enfants des écoles, en signe d'allégresse, dressent dans leurs mains des palmes et des rameaux fleuris frémissants, — et ils chantent. Et quand Félix Gras paraît et fait seoir Philadelphe à sa droite, il nous semble voir Esclarmonde de Montségur et Jean-Pierre-le-beau... ressuscités !

Oui, c'est Esclarmonde qui soudain se lève, et dit de sa voix caressante des stances à Mistral, qu'elle a composées pour cette fête... Et le Maître pleure, et l'émotion gagne tous les cœurs, que la Pyrénéenne fascine ; et

c'est elle encore qui ensuite va couronner le buste, grave et recueillie en la noire robe qui l'enveloppe, face claire, blanche sous son noir capulet.

Oui, c'est Jean-Pierre-le-fort qui, après elle, se lève, et de sa voix puissante appelle les hommes de Languedoc et dit l'Evangile de la Foi nouvelle. Jamais Gras n'a été si bien inspiré; ceux qui l'ont entendu aux Baux et à Carpentras auront de la peine à le croire, et cependant, c'est la vérité.

Mistral chante *la Coupe*; et puis, s'avançant vers Mir, il l'embrasse. Après avoir en paroles émues retracé toute la vie de dévouement et de propagande du Poète de Carcassonne, il lui offre un album où tous les félibres présents ont écrit quelques vers en témoignage d'admiration.

Ensuite, selon la tradition, chacun prononce son brinde, ou son discours, ou sa chanson. On entend Arnavielle qui, dirait-on volontiers, a inventé l'enthousiasme; le syndic d'Aquitaine Carle de Carbonnières, Glaize, Jourdanne, P. L'Estiéu, Mouzin, Perbosc, Redonnel, et les fédéralistes Amouretti et Court, et Vergne, qui lit un discours de Xavier de Ricard, et qui sais-je encore !

A la fin du banquet, les faucheurs, dont c'est la fête en ce jour de l'Ascension, viennent chanter des chansons du terroir; leur chef, à cheval, harangue Mistral et lui offre des fleurs; et Mistral lui répond :

— « Et moi aussi, amis, je suis faucheur et fils de faucheur comme vous. »

Un long moment il cause ainsi avec eux... Ah ! qu'ils viennent, ceux des Poètes de là-haut qui prétendent que notre Félibrige n'est pas populaire, qu'ils viennent au milieu des faucheurs, et qu'ils leur parlent, et qu'ils leur disent leurs strophes, qu'ils leur lisent leurs pages de littérature, et nous verrons qui saura les émouvoir, les faire tressaillir, les faire pleurer !

Après le banquet la fête continue au cercle des fonctionnaires. Gras parle, Mistral chante, Philadelphe parle, chante et enchante.

Le soir, au théâtre, représentation très réussie de *Mireille*; auparavant, Prax, le jouglar de Mir, nous égaye en récitant le *Mariage par écrit*; et après, Vincent et Mireille chantent le duo provençal de Magali. La Mireille dit un sonnet de Rouquet à Mistral et couronne le buste du Poète. A ce moment, la scène est envahie par tous les jeunes félibres; Jourdanne est à leur tête, grand, beau, inspiré comme un *faidit*; les enfants des écoles, en signe d'allégresse, dressent dans leurs droites des palmes frémissantes et des rameaux fleuris; les jeunes félibres jettent des fleurs de pervenche... Toute l'assistance se lève, et dans la salle et sur la scène, le cri est unanime, cent et cent fois répété : « Vive, et vive Mistral ! »

*
* *

En achevant cette chronique d'une fête merveilleuse, je voudrais avec le plus grand respect, avec l'émotion la plus sainte, vous dire un particulier salut et un remercîment, ô félibresse pyrénéenne, qui avez orné ces deux journées de la grâce de votre jeunesse, de la beauté de votre face attirante, et d'un langage inouï jusqu'alors. Ceux qui ont eu l'heur d'être fixés un instant par votre grand mystérieux regard, ceux qui ont cueilli le miel de vos poèmes que vous nous avez dits avec une voix plus belle que toutes les musiques, ceux que vous avez fascinés, altière et pourtant modeste, prêtresse et pourtant enfant, ont enfermé tout cela dans leur cœur et en feront un des souvenirs les plus délicieux de leur existence. Leurs pensers vous ont accompagnée, avec leurs vœux, là-haut, dans la solitude de vos montagnes.

As coumpli toun prefa : tout un pople es en fèsto,
Dempièi qu'en caminant sus li flour de genèsto
Que soun amiracioun davans ti pas trasié,
Siés vengudo larga de mot de proufecìo,
    E lausa dins ta pouësìo
    Lou renoum d'un nouvèu Messìo
En courounant soun front de fueio de lausié ! (1)

(Tu as accompli ta mission : tout un peuple est en fête depuis qu'en cheminant sur les fleurs de genêts que son admiration jetait devant tes pas, tu es venue épandre des paroles prophétiques et chanter dans tes poèmes la renommée d'un nouveau Messie, en couronnant son front de feuilles de laurier !)

Et moi, enfin, je dois vous honorer plus que tous encore, ô vous qui avez pleuré en entendant l'hymne qui de mon cœur monta vers votre gloire, et qui, en remercîment, m'avez fait guerdon d'un inoubliable baiser, — ô ma sublime Albigeoise !

Marius ANDRÉ.

(1) *La gloire d'Esclarmonde*, poème.

LA FELIBREJADO

(11 MAI)

On pénètre dans le cloître Saint-Nazaire. Des mâts tricolores font flotter au vent leurs oriflammes ; dans le fond, accoté au rempart, entre la tour du Moulin et la tour Saint-Nazaire, s'élève un vaste pavillon construit en charpente sous la direction de M. Dat de Saint-Foulc, délégué de la Commission des fêtes, et de M. Gordien, sous-architecte de la ville. Des guirlandes de buis courent le long de la façade, alternant avec des drapeaux ; des écussons portent des devises félibréennes et des armoiries locales. La table se dessine en un immense fer à cheval rectangulaire. Naturellement, Félix Gras préside ; à côté de lui se trouve la charmante félibresse Philadelphe ; en face du capoulié, Frédéric Mistral a, à son côté, M. Aldebert, secrétaire général de la Préfecture de l'Aude. Citons M. et Mme Paul Redonnel, Mlle Marguerite Sol et son père ; MM. Carles de Carbonnières, Arnavielle, Mouzin, Valère Bernard, Junior Sans et son petit-fils ; Amouretti, Cte de Baroncelli-Javon, directeur de *l'Aiòli ;* Achille Mir, le majoral Glaize, Jourdanne, Rouquet, Dezeuze ; Eymar, Combalat, Perbosc, Estieu, Vergnes, Sarraut, Desmarets et Coste, délégués de la *Société des arts et siences de Carcassonne* ; Gavoy, vice-président de la *Société d'études scientifiques de l'Aude :* Narcisse Salières, Henri Salières ; Athané, inspecteur d'académie ; Bouffet, ingénieur en chef ; Gourdou, cabiscol de l'*Escolo audenco* ; Dat de Saint-Foulc, Prax, Cartaillac, le savant professeur de Toulouse ; Joseph de Malafosse, de la *Société archéologique du midi de la France :* Darzens, Delsol, avocats ; Maure, premier adjoint ; Lauth, second adjoint, et plusieurs conseillers municipaux de Carcassonne ; Cabrié, secrétaire de la *Société de lecture ;* Philibert, secrétaire de la *Société d'études scientifiques de l'Aude :* J. F. Court, de Toulouse ; Fagot, le savant folk-loriste du Lauragais ; Fournel, secrétaire de la *Cigalo d'or* de Montpellier ; Alcide Blavet, directeur du *Cascavel* ; Baquié-Fonade, de Toulouse ; Servière, Ratier, président de la Société littéraire d'Agen et cabiscol de l'*Escolo de Jansemin* , Soulet, de Cette ; Messine, syndic de Languedoc ; Gayraud-Deloupy, Peyrusse, De Teule, de l'Escolo audenco ; Sirven, directeur du *Gril,* de Toulouse ; de nombreux *clapassiès* de l'Ecole de Montpellier ; Félix Cros, Ant. Maffre, de Béziers ; Amiel, Daraud, Gordien, Troubat et son fils ; L. Azibert, Gastilleur, Gilbert Barrau, Palau, Moncassin, Lannes, Célestin Delmas, Plancard, Docteur Gaujon, Docteur Petit, ancien maire de Carcassonne ; Yèche,

Bayard, Toulza, Germa, Marius Guiraud, Combéléran, président du Tribunal de Commerce ; J. Bonnafous, Sauzède, Emile Sicre, Ferdinand Mas, Faucilhon, ancien premier adjoint au maire de Carcassonne ; Soulié de Bru, directeur des domaines ; Fafeur, Amigues, Saignes, professeur au Lycée ; Maymou, Camille Bloch, archiviste de l'Aude ; Estragon, Périer, directeur de l'école laïque de la Cité ; Benezet, artiste peintre ; Raynaud, rédacteur de *l'Eclair* de Montpellier ; Docteur Rigail, Nelli, Molinier, Padovani...

Arrêtons-nous là, n'est-ce pas? Il y avait 150 couverts bien comptés, et nous n'avons point la prétention de nous rappeler le nom de tant de convives.

Au centre du cloître, dans un massif de verdure et de plantes rares, se dresse un buste encore environné d'un voile. La gracieuse félibresse Philadelphe, au bras du Capoulié, se lève et se dirige vers la statue, dont le voile, enlevé, laisse apercevoir le buste de Mistral, improvisé pour la circonstance par les sculpteurs carcassonnais, MM. Batut et Guilhem.

Elle lit les stances suivantes :

Sus ed car d'ed Renom
Ta grano obro e toun nom
An passat ero glòrio,
Mèstre ! E guèrdo perqué
U hort nou sabi qué
Quand boi parla de tu trabèsso ma memòrio.

Toun geni couloussau
Es passeyo mes haut
Que touto aidìo umeno,
E nouste esprit counfus
Per dela-ds moundes blus
Lou bé coumo uo estelo en uo net sereno.

En ed païs d'ed Art,
Sìo forço ou hasard,
Qu'as hèt uo merbèlho ;
D'autes i soun anats,
D'autes en soun tournats,
Mes arris sounque tu nou-n a pourtat Mirèlho.

Puch... Enta que parla :
Toun obro ei tant en-la
Que nou bei oun s'estanco...
Mès hauto que nat mount,
Entre la-horo e-d mound
Que serbira mes tard de barco ou de palanco.

Pouèto noble e grand !
En acò demourant,
Ero Amo d'ed Meidìo,
Sense mes louegn ana,
Se t'em hè courouna
At nom sacrat d'ed Bèt e de ra Pouësìo.

Sur le char de la Renommée — ta grande œuvre et ton nom — ont dépassé la Gloire, — Maître ! Et voilà pourquoi — un troublant *je ne sais quoi* — quand je vais parler de toi traverse ma mémoire.

Ton génie colossal — plane plus haut — que l'idée humaine, — et notre esprit confus — par delà les mondes bleus, — le voit comme une étoile en une nuit sereine.

Dans le pays de l'Art, — soit force ou soit hasard, — tu as fait une merveille ; — d'autres y sont allés, — d'autres en sont revenus, — mais personne (autre) que toi n'en a rapporté *Mireille.*

Mais à quoi bon parler... — Ton œuvre est immense — et je n'en vois point la fin.. — Plus haute que les monts, — entre le ciel et le monde — elle servira plus tard de barque ou de passerelle.

Poète noble et grand ! — en attendant cela, — l'Ame du Midi, — sans aller plus loin, — me fait te couronner — au nom sacré du Beau et de la Poésie.

Les applaudissements éclatent ; des salves d'artillerie retentissent, et la félibresse, aidée du Capoulié, pose une couronne de verdure sur le buste.

Félix Gras regagne sa place. Il élève la *Coupo santo* enguirlandée de roses et lit d'une voix puissante et fière, avec l'accent (comme on l'a très bien dit) d'un grand-prêtre de la pensée, le superbe discours que voici et qui a produit la plus profonde sensation :

DISCOURS

DU CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE

« De ma vido e de mi jour aurai plus lou cor estrementi pèr uno emoucioun tant forto e peréu tant douço qu'aquelo d'aqueste moumen.

« Es-ti bèn verai ço que veson mis iue ? ço qu'auson mis auriho ? ço que paupon mi man ? ço que trepon mi pèd ?

« S'es verai, lou Diéu bon es emé nautre. Glourifiquen-lou, éu lou suprème, lou juste, lou fort, lou bon que nous a fa triounfla de l'esperit sourne, traite e malin ; car noun es un pantai ço que vese, ço qu'ause, ço que paupe, ço que trepeje ! Es bèn verai que mis iue veson lis ome de la terro miejournalo de Lengadò, de Prouvènço, d'Aquitàni, bèu e fort, la man dins la man, emé lou meme espèr au cor, li vese s'abéura à la Coupo felibrenco, à la Coupo Santo et versanto dóu vin pur de nòsti revendicacioun naciounalo.

« Es bèn verai que mis auriho auson lou sarramen que fasèn d'apara nosto bello lengo d'O, elo l'espressioun de nosto amo, elo la formo de nosto pensado, elo la forço de noste amour, elo la coundorso de nosto fe, elo lou coutèu de nosto iro, elo l'espaso de noste patrioutisme !

« Es bèn verai que mi man paupon li paret de la ciéuta glouriouso, li pèiro de la Porto Narbouneso, d'aquelo salo di Chivalié, ounte, i'a sièis siècle, lou viscomte de Beziés cridavo : *Toloza ! Provensa !* qu'acò voulié dire : Lumiero ! Liberta ! contro li crid de *Mountfort ! Mountfort !* qu'acò voulié dire : infèr ! esclavitudo !

« Es bèn verai que mi pèd trepejon la bello, la santo, la martiro, la roujo terro albigeso ; terro arrousado dóu sang, terro endrudido dis os de nòsti paire que mouriguèron pèr sa fe e pèr la Patrìo, souto la destrau de la guerro o dins lou fiò de l'Enquisicioun !

« Pamens acò noun es encaro lou « Revenge de Muret. »

« Lou grand patrioto cahoursin qu'amavo éu tambèn la pichoto Patrìo en gardant au cor lou culte de la grando, l'avié bessai prounouncia un pau en galejado, un pau en gascounado, aquéu mot de « Revenge de Muret. »

Mai éu qu'avié l'amo generouso e vesié dins l'aveni lou bonur de l'Umanita pèr lou biais dóu Dre et de la Justiço, éu sabié que lou Revenge de Muret, un revenge pacifique, èro degu, èro necite à nosto raço, coume es necite à nosto Patrìo lou terrible, l'implacable revenge que sabès!...

« E se i'èro encaro lou grand patrioto cahoursin, se l'esperit malin noun l'avié degoula avans-ouro, éu l'afama de Justiço, éu lou pouliti clar-vesènt, sarié vengu à noste endavans e nous l'aurié óufert aquéu revenge pacifique, en durbissènt grandasso à nosto lengo d'O li porto de l'escolo dóu païsan, en ié pourgènt la cadiero de l'Universita, en ié rendènt soun dre de viéure au soulèu, à l'ounour dóu mounde, e de dire O davans la lèi e davans lou drapèu !

« E sarié-ti pas bèu de vèire li dos sourreto, aquelo d'O em'aquelo d'Oil, se tenènt pèr la man e s'enanant ensèn à l'escolo, empourtant la gousteto dins lou meme gourbelin ?

« E vous cresès que sarié mens proufitable e mens necite d'esplica i jouvènt di nàutis Escolo, *Mirèio*, lou cap d'obro prouvençau, que lis obro mai o mens bello que nous vènon di païs dis ourso e di counglas ?

« Cresès-ti que noun sara bèn planta, e noun ié floutara long-tèms lou drapèu di tres coulour que nòsti pichot levènti brun pourtaran à la bono raro au cri prouvençau : Zóu! zóu!...

Lou jour vèn e la niue vai.

« Noste bon dre se mostro bastant. Nòsti revendicacioun soun recouneigudo franco de rancuro mesquino, se saup que sian empura pèr lou plus naut e lou plus pur patrioutisme. La provo n'en sarié dins aqueste acamp : tóuti li cor baton à l'unissoun, tóuti li bouco dison la memo paraulo, tóuti li front an la memo pensado ; e pamens dins li causo de la poulitico di partit, dins li causo de la religioun chascun gardo soun independènci assouludo pèr sis óupinioun e pèr si crèire : desempièi lou rouge encre dóu soucialisto revouluciounàri enjusquo à la blancour de l'ile reiau, en passant pèr lou blu de nòsti flour de prouvençalo, tóuti li coulour de l'arc-de-sedo, simbole de la calamo, soun eici representado. E pamens, lou redise, es d'uno voues unenco e sènso mesacord qu'entounan noste sublime Cant de la Coupo e nosto gaio cansoun « Sian tout d'ami, sian tout de fraire, » es emé lou meme afougamen, es emé la memo fam que cridon nòsti cor, que nòsti man s'aubouron vers aquéu pan de justiço, aquéu bèu pan sabourous que vuei barbelan, mai que deman segur averaren ; e nous n'abariren, e n'abariren nòstis enfant e nòsti felen, e se n'en manjara dins la famiho miejournalo jusquo à la fin di generacioun.

« Alor soulamen diren que l'ouro a pica.

« Alor aubouraren l'autar de la Vitòri, e dins lou tabernacle estremaren coume un relicle la bono pèiro, la bello queirado, lou caiau sacra que piquè Mountfort entre li dos parpello e i'esclapè lou front! E sus aquéu relicle, sus la bono pèiro, sus la bello queirado, sus lou caiau sacra, pausaren esbrihaudanto la Coupo felibrenco, car alor l'auren escoula lou vin pur de nòsti revendicacioun naciounalo! »

TRADUCTION

De ma vie, je n'aurai plus le cœur tressaillant d'une émotion aussi forte et en même temps aussi douce que celle de ce moment.

Est-ce bien vrai ce que voient mes yeux? Ce qu'entendent mes oreilles? Ce que palpent mes mains? Ce que foulent mes pieds?

Si c'est vrai, le Dieu bon est avec nous.

Glorifions-le, lui, le suprême, le juste, le fort, le bon qui nous a fait triompher de l'esprit ténébreux, traître et méchant. Car ce n'est point un rêve ce que je vois, ce que j'entends, ce que je touche, ce que je piétine!

C'est bien vrai que mes yeux voient les hommes de la terre du Midi, de Languedoc, de Provence, d'Aquitaine, beaux et forts, la main dans la main, ayant le même espoir au cœur; je les vois s'abreuver à la Coupe Sainte et débordante du vin pur de nos revendications nationales.

C'est bien vrai que mes oreilles entendent le serment que nous faisons de défendre notre belle langue d'Oc, elle l'expression de notre âme, elle la forme de notre pensée, elle la force de notre amour, elle le soutien de notre foi, elle le couteau de notre ire, elle l'épée de notre patriotisme!

C'est bien vrai que mes mains palpent les murailles de la Cité glorieuse, les pierres de la Porte-Narbonnaise, de cette salle des Chevaliers où, il y a six siècles, le vicomte de Béziers criait: *Toloza, Provenza!* ce qui voulait dire: *Lumière, Liberté*, contre les cris de: *Montfort, Montfort!* qui voulaient dire: *Enfer, Esclavage!*

C'est bien vrai que mes pieds foulent la belle, la sainte, la martyre, la rouge terre albigeoise; terre arrosée de sang, engraissée des os de nos pères qui moururent pour leur foi et pour la patrie, sous la hache de la guerre ou dans le feu de l'Inquisition... Cependant, ceci n'est pas encore la « Revanche de Muret. »

Le grand patriote cadurcien, qui aimait lui aussi la petite Patrie, en gardant au cœur le culte de la grande, l'avait peut-être prononcé un peu en plaisantant, un peu en gasconnant, ce mot: « Revanche de Muret. » Mais lui, qui avait l'âme généreuse, et voyait dans l'avenir la paix de l'humanité par le Droit et la Justice, il savait que la Revanche de Muret — une revanche pacifique — était due, était nécessaire à notre race, comme à la grande Patrie est due la terrible, l'implacable revanche que vous savez!...

Et s'il était encore là, le grand patriote cadurcien, si l'Esprit mauvais ne l'avait frappé avant l'heure, lui, l'affamé de justice, lui, le politique clairvoyant, serait

venu au-devant de nous ; il nous l'aurait offerte, cette revanche pacifique, en ouvrant toutes grandes à notre Langue d'Oc les portes de l'école du paysan, en lui présentant la Chaire de l'Université, en lui rendant son droit de vivre au soleil, à l'honneur du monde, et de dire *Oc* devant la loi et devant le drapeau !

Et ne serait-ce pas merveille de voir les deux sœurs, celle d'*Oc* et celle d'*Oil*, se donnant la main et s'en allant ensemble à l'école, emportant leur goûter dans le même panier ?

Et croyez-vous qu'il serait moins profitable et moins utile d'expliquer aux jeunes des hautes écoles, *Mireille*, le chef-d'œuvre provençal, que les œuvres plus ou moins belles qui nous arrivent des pays des ours et des glaciers ?

Croyez-vous qu'il ne sera pas bien planté et qu'il n'y flottera pas longtemps, le drapeau tricolore que nos petits soldats bruns porteront à la bonne frontière au cri provençal : Zou ! Zou !...

« Le jour vient, la nuit va. »

Notre bon droit se montre éclatant. Nos revendications sont reconnues franches de rancunes mesquines ; on sait que nous sommes poussés par le plus haut et le plus pur patriotisme. La preuve en serait dans cette réunion : tous les cœurs battent à l'unisson, toutes les bouches disent la même parole, tous les fronts ont la même pensée, et cependant, dans les choses de la politique des partis, dans les choses de la religion, chacun garde son indépendance absolue pour ses opinions et pour ses croyances : depuis le rouge sombre du socialiste jusqu'à la blancheur du lys, en passant par le bleu céleste de nos fleurs de pervenche, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, signe de l'embellie, sont ici représentées. Et cependant, je le redis, c'est d'une voix unanime et sans discordance que nous entonnons notre sublime Chant de la Coupe et notre gaie chanson : « *Sian tout d'ami, sian tout de fraire* » C'est avec la même ardeur, avec la même faim, que nos cœurs crient, que nos mains se lèvent vers ce pain de Justice, ce bon pain savoureux que nous convoitons aujourd'hui, que demain, sûrement, nous aurons ; et nous nous en nourrirons, et nous en nourrirons nos enfants, et nos petits-enfants, et il s'en mangera dans la famille méridionale jusqu'à la fin des générations.

Alors seulement nous dirons que l'heure a sonné.

Alors nous dresserons l'Autel de la Victoire ; et dans le tabernacle nous enfermerons comme une relique la bonne pierre, la belle roche, le caillou sacré qui frappa Montfort entre les deux sourcils et lui brisa le front ! Et sur cette relique, sur la bonne pierre, la belle roche, sur le caillou sacré nous placerons, éblouissante, la Coupe félibréenne, car alors nous l'aurons épuisé le vin pur de nos revendications nationales !

Une triple salve d'applaudissements accueille ces nobles paroles où sont précisées les aspirations du Félibrige, et où palpitent les accents du patriotisme français le plus ardent.

Puis Mistral se lève, et, prenant la *Coupe*, il entonne le chant sacré que l'assistance répète en chœur ; le moment est vraiment solennel. Ce chant,

répété par des hommes libres, qui sont venus là, de leur plein gré, pour affirmer leur amour envers la petite patrie, leur culte idéal pour la cause méridionale, a quelque chose de saisissant et de grandiose dans sa simplicité.

Mais voici que Marius André se lève lui aussi, l'éclair de l'inspiration dans les yeux ; avec sa longue chevelure blonde, sa fière attitude, sa voix musicale, il fait songer invinciblement aux plus charmeurs parmi nos anciens troubadours. Ecoutez cet hymne à la *Pirenenco*, qu'il a adressé à la reine de la fête, à Philadelphe, qui, par sa grâce souveraine, sa resplendissante beauté, sa virginale candeur, incarne divinement les sublimes héroïnes de la Croisade albigeoise, Esclarmonde de Montségur et dame Guiraude de Lavaur :

LA PIRENENCO.

Sus nosto barco abandeirado di coulour de la Rèino Jano, davalavian lou Rose en bandissènt vers lis estello li cansoun di aujóu em'aquéli de nòstis Amo. Nòsti velo èron blanco e nòsti bandiero azurenco, e l'auro dóu bonur e lou courrènt dóu flume nous butavon devers la Mar latino e meirenalo.

E quand aguerian tra vers la Roco de Dom un salut filiau, veici que tout-d'untèms un esbléugimen de clarta enluminè lou grand Palais e li bàrri e li champ e lou Rose e lou cèu ; e veguerian veni à l'endavans de nosto barco uno Femo, plan-plan caminant sus lis aigo.

Sa tèsto èro cuberto dóu capulet di Pirenenco, sa raubo èro de dòu coume la raubo d'uno véuso, e soun regard èro un mirau de maluranço. Mai l'estranjo flambour e l'ardesoun de si vistoun fasien giscla dins li courado de rai d'esperanço e de forço.

Li cant avien cala davans la grando Femo. Mudo, mountè sus lou pountin de nosto barco, nous espinchè long-tèms, e pièi vers lis estello, arderouso, feroujo, sublimo, clamè la cansoun di *faidit*.

Cantè : « Siéu la Pivelarello ! Vène di Pirenèu ount li cresten soun vierge e lis Amo tambèn ! Vène au noum d'Esclarmoundo, damo de Mount-Segur, e di darrié faidit qu'em'elo mouriguèron, e de Guiraudo de Lavau, e de la Femo de Toulouso qu'aqueirè Simoun de Mountfort !

Un vèspre à Mount-Segur, au mitan di rouinasso, li faidit, eigrejant la terro qu'aclapavo si cèndre dempièi sièis cènts an, davalèron dedins la plano ounte, souto lou clar de luno, inchaïènto, cuiéu la flour de pantaiage. Tragico, uno lusour d'encèndi lis acoumpagnavo ; de ribiero de sang regoulant de la colo venguèron empourpra li flour de moun jardin. Davans éli marchavo En Ramoun de Periho e sa sorre Esclarmoundo, auturiero coumo éu ; ausiguère si crid de doulour e d'asir, e treboulado, partiguère pèr ana li redire i pople dóu Miejour.

Ai touto la bèuta de la grando Esclarmoundo. Soun Amo reviéu dins moun pitre, e coume pivelè li faidit erouï, iéu vole pivela li nouvèus Albigés, vole li pivela pèr qu'emé iéu s'aubouron ; au noum di rèire e di martir vole parla pèr la Causo eterno e sacrado !

E vaqui perqué n'ai quita li coumbo e li nèu pirenenco, e vaqui perqué siéu vengudo !

Me siéu arrestado à Toulouso, véuso que plouro si Ramoun ; siéu anado enjusquo à Lavau sus lou pous de dono Guiraudo ; mai, vuei, lou pous es aclapa, car l'crouïno morto cridant enca venjanço, venjanço e liberta ! treblavo si bourrèu ; e li bourrèu, pèr plus l'entèndre, emé de terro e de caiau clafiguèron lou pous.

Subre lou tucoulet me siéu ageinouiado, e n'ai ausi Guiraudo que crido enca li siéu. Subre sa toumbo ai vist, ourrour ! que la Naturo elo-memo a carga lou dòu, car dempièi ié crèis plus que la planto d'absinte ! N'ai culi uno mato, de la flour d'amarun, e n'ai entristesi ma como e moun coursage...

Pièi siéu anado à Carcassouno, dins la glèiso de Sant-Nazàri ounte enterrèron lou bourrèu... La Pirenenco restè drecho ! Ferouno, masteguère aquelo erbo dóu pous e n'escupiguère l'amar, emé tout l'asir de moun cor, sus ta pèiro toumbalo, o Simoun de Mountfort ! Se li clerc t'an canta latin, iéu te faguère ausi lou serventés de la Faidido !

E pièi n'ai persegui moun viage, e de pertout li mort se soun destressouna. A Beziés la cremado entènde de plagnun autant doulènt, autant terrible que li de Carcassouno e li de Mount-Segur. Tóuti m'an di : — Remèmbro-te ! Digo à nòsti felen de garda la memòri, car soufrèn, nautre, encaro au founs de nòsti cros ! —

E vejaqui perqué n'ai perdu lou sourrire, e vejaqui perqué siéu segrenouso e grèvo ! Esclarmoundo de Mount-Segur me mando devers vous, e sa voues pèr ma bouco vous dis : — Remembras-vous!

E vejaqui perqué passarai desenant, pariero à-n-un Trevan au mié de vòsti fèsto, en vous cridant : — Remembras-vous, fiéu de faidit ! »

TRADUCTION

Sur notre barque pavoisée aux couleurs de la Reine Jeanne, nous descendions le Rhône en lançant vers les étoiles les chants des ancêtres et ceux de nos Ames. Nos voiles étaient blanches et nos bannières d'azur, et le vent du bonheur et le courant du fleuve nous poussaient vers la Mer latine et maternelle.

Et quand nous eûmes jeté vers le Rocher des Doms un salut filial, voici que tout à coup une éblouissante clarté illumina le grand Palais, et les remparts, et les champs, et le Rhône, et le ciel ; et nous vîmes venir au-devant de notre barque une femme cheminant lentement sur les eaux.

Sa tête était couverte du *capulet* des Pyrénéennes, sa robe était de deuil comme la robe d'une veuve, et son regard était un miroir des malheurs. Mais la flamme étrange et l'ardeur de ses yeux faisaient jaillir dans les cœurs des rais d'espérance et de force.

Les chants avaient cessé devant la grande Femme. Muette, elle monta sur le pont de notre barque, elle nous fixa longtemps, — et puis, vers les étoiles, ardente, farouche, sublime, elle clama la chanson des Faidits.

Elle chanta : « Je suis la Fascinatrice ! Je viens des Pyrénées où les sommets sont vierges et les Ames aussi ! Je viens au nom d'Esclarmonde, dame de Montségur, et des derniers faidits qui moururent avec elle, et de Guiraude de Lavaur, et de la femme de Toulouse qui lapida Simon de Montfort !

Un vèpre, à Montségur, au milieu des ruines, les faidits soulevant la terre qui couvrait leurs cendres depuis six cents ans, dévalèrent dans la plaine où, sous la clarté de la lune, je cueillais, insouciante, la fleur de rêverie. Tragique, une lueur d'incendie les accompagnait ; des rivières de sang coulant de la colline vinrent empourprer les fleurs de mon jardin... Devant eux marchait Raymond de Pérille et sa sœur Esclarmonde, hautaine comme lui ; j'entendis leurs cris de douleur et de haine, et, troublée, je partis pour aller les redire aux peuples du Midi.

J'ai toute la beauté de la grande Esclarmonde. Son Ame revit dans ma poitrine, et comme elle fascina les héroïques faidits, moi je veux fasciner les nouveaux Albigeois, je veux les fasciner pour qu'avec moi ils se relèvent ; au nom des ancêtres et des martyrs je veux parler pour la Cause éternelle et sacrée !

Et voilà pourquoi j'ai quitté les vallées et les neiges pyrénéennes, et voilà pourquoi je suis venue !

Je me suis arrêtée à Toulouse, veuve qui pleure ses Raymond ; je suis allée jusqu'à Lavaur sur le puits de dame Guiraude ; mais aujourd'hui le puits est comblé, car l'héroïne morte criant encore vengeance, vengeance et liberté ! troublait ses bourreaux ; et les bourreaux, pour ne plus l'entendre, emplirent le puits de terre et de cailloux.

Je me suis agenouillée sur le tertre, et j'ai entendu Guiraude qui appelle encore les siens. Sur sa tombe j'ai vu, horreur ! que la Nature elle-même a pris le deuil, car depuis il n'y croît plus que la plante d'absinthe ! J'ai cueilli une touffe de la fleur d'amertume, et j'en ai attristé ma chevelure et mon corsage...

Puis je suis allée à Carcassonne dans l'église de Saint-Nazaire où l'on enterra le bourreau... La Pyrénéenne resta debout ! Farouche, je mâchai l'herbe du puits et j'en crachai l'amer, avec toute la haine de mon cœur sur ta pierre tumulaire, ô Simon de Montfort ! Si les clercs t'ont chanté latin, moi je t'ai fait entendre le sirvente de la Faidite !

Et puis j'ai continué mon voyage, et partout les morts se sont éveillés. A Béziers la brûlée, j'entends des plaintes aussi dolentes, aussi terribles que celles de Carcassonne et celles de Montségur. Tous m'ont dit : — Souviens-toi ! Dis à nos enfants de garder la mémoire, car nous souffrons encore, nous, au fond de nos tombeaux !

Et voilà pourquoi j'ai perdu le sourire, et voilà pourquoi je suis sombre et grave. Esclarmonde de Montségur m'envoie vers vous, et sa voix, par ma bouche, vous dit : — Souvenez-vous !

Et voilà pourquoi je passerai désormais, pareille à un Fantôme au milieu de vos fêtes, en vous criant : — Souvenez-vous, fils de faidits !

Certes, mon ami André, l'indescriptible ovation qui t'a salué, le baiser fraternel et chaste que la belle Faidite a, devant tous, posé sur ton front, sont pour toi d'inoubliables souvenirs. Mais pour nous aussi ta voix sera inoubliable et tes strophes retentiront dans nos cœurs, comme retentissaient, au moment où tu chantais, les cloches de Saint-Nazaire dont les notes graves scandaient tes paroles en la plus belle mise en scène qu'on pût rêver...

Et tandis que les cloches de la vieille église qui vit passer le cercueil de Montfort, et certainement entendit le cri suprême de Roger Trencavel, continuent leurs envolées évocatrices, la belle Faidite se lève aussi. Elle semble une légendaire et mystérieuse apparition avec ses vêtements noirs, son capulet aux formes sévères des Pyrénées bigorranes. Sa voix sibylline est à peine forte comme un souffle : mais on ne perd pas une parole, on sent, on devine ce qu'elle dit, tellement c'est son âme même qui passe sur ses lèvres !

QU'ÈRO TARD !

Qu'èro tard... Ero net droumibo
En soun lhet d'espaço e d'azur...
Qu'èro tard... U ben dous yemibo
Per dabat ed cèu triste e pur...
Qu'èro tard... e ra yauno luo,
Ed silence e r'espaço bluo
Et tout à moun co maladiu,
Per uo sounyouso magìo,
Yats ! balhabo ra noustalgìo
De lou boun Diu.

Qu'èro tard... At méi de ras prados
You, tout soul, souspirabo dous...
E beièi, coumo blancos hados,
Houleya milo sounyes dous,
E cado insècte qui passabo,
Cado briso qui-m caressabo
De soun poutou tendre e glaçat,
Tout, per uo douço magìo,
Em balhabo ra noustalgìo
D'ed tems passat.

Qu'èro tard... Ero aigueto puro,
En tout courre à trabès balous,
Coundabo à ra berdo naturo
E sous plases e sas doulous ;
Per là-horo u belum d'estelos
Lugreyaboun coumo candelos,
E d'ed cèu, d'ed arbe, d'ed nit
Que s'escapabo uo magìo
Qui-m balhabo ra noustalgìo
D'ed Infenit.

Il était tard... La nuit dormait
Dans son lit d'espace et d'azur...
Il était tard... Un doux vent gémissait
Sous le ciel triste et pur...
Il était tard... et la lune blonde,
Le silence et l'espace bleu,
Et tout, à mon cœur maladif,
Par une rêveuse magie,
Hélas ! donnait la nostalgie
De Dieu.

Il était tard... Au milieu des prairies,
Seule je soupirais doucement...
Et devant moi, comme de blanches fées,
Je voyais folâtrer tout un essaim de rêves,
Et chaque insecte qui passait
Chaque souffle qui me caressait
De son baiser tendre et glacé,
Tout par une douce magie,
Me donnait la nostalgie
Du temps passé.

Il était tard... Un filet d'eau pure
En traversant les vallons
Contait à la verte nature
Et ses plaisirs, et ses douleurs.
Par là-haut un millier d'étoiles
Brillaient comme des feux,
Et du ciel, de l'arbre, du nid,
S'échappait une magie
Qui me donnait la nostalgie
De l'Infini.

Qu'èro tard... Dabat ero mousso
Ed grilhou, moun tendrous amic,
D'uo bouèts arreyouido e douço,
Disè soun charmant crri-crrou-crric,
E ra briso e sas plagnos francos,
E-d frissounomen de ras brancos,
E ras amourousos sentous,
Tout, per uo tièdo magìo,
Em balhabo ra noustalgìo
D'eds chois poutous.

Qu'èro tard... Ed gahus cantabo
Per laguens eds bousquets negrious
E-d ecó pla hort, repetabo
Soun crit plagnous e misterious.
Entre-tant, moun co de pouèto
At houns de ma poutrino inquièto
Cercabo à debina perqué,
Perqué Diu hasou ra magìo
Qui nous balho ra noustalgìo
D'ed *nou sèv qué...*

Qu'èro tard... Ero mousso griso
Qui tapissabo eds mounts esdròs
Couelhèbo eds poutous de ra briso
E ras lermètos d'ed arròs ;
Dessus you ra luo arredoundo,
Atau coumo uo hado bloundo
Semblabo souneya d'amour...
E pr'aquero net de magìo,
Soulo, qu'abèi ra noustalgìo
De... de ra Mour !

Anet tabè, n'u lhet d'espaço
Ero net s'esten ta droumi ;
E per daban moun esprit passo
U soubenir qui-m hè yemi.
Ed co houlat e r'amo pléo,
Que-m disi, soulo eno batléo :
Qui sap in quines locs bayou,
Qui sap de quin paìs magique
Sort ed estranyè noustalgique,
Qui plouro en you ?...

Il était tard... Sous la mousse
Le grillon, mon tendre ami,
D'une voix joyeuse et douce
Disait son charmant crri-crrou-crric ;
Et la brise et ses plaintes franches,
Et le frissonnement des branches,
Et les amoureuses vapeurs,
Tout, par une tiède magie,
Me donnait la nostalgie
Des petits baisers.

Il était tard... Le hibou chantait
Dans l'intérieur des bois sombres,
Et l'écho, bien fort, répétait
Son cri plaintif et mystérieux.
Pendant ce temps, mon cœur de poète
Au fond de ma poitrine inquiète
Cherchait à deviner pourquoi,
Pourquoi Dieu fit la magie
Qui nous donne la nostalgie
Du *je ne sais quoi...*

Il était tard... La mousse grise
Qui tapissait les agrestes monts
Cueillait les baisers de la brise
Et les larmes de la rosée ;
Au-dessus de moi la lune arrondie,
Ainsi qu'une fée blonde,
Semblait rêver d'amour...
Et par cette nuit de magie,
Seule j'avais la nostalgie
De... de la mort !

Ce soir aussi, dans un lit d'espace
La nuit s'étend pour dormir ;
Et par devant mon esprit passe
Un souvenir qui me fait gémir.
Le cœur gonflé et l'âme pleine,
Je me dis, seule dans la vallée :
Qui sait dans quels lieux naquit,
Qui sait de quel pays magique
Sort l'étranger nostalgique
Qui pleure en moi ?...

Voici que se lève à son tour Carle de Carbonnières, dont la barbe grisonnante fait songer à celle de Henri IV. Il lui ressemble, d'ailleurs, par ses yeux pétillants de malice, par sa verdeur, sur laquelle, impuissantes,

les années passeront, par sa bonne humeur bien française, unie à ce je ne sais quoi de fier qui marque le gentilhomme de bonne race. La fête d'aujourd'hui l'enchante, et il le dit tout bonnement, très gaiement :

Es pas car, bostre escoutissoun !
Al felibre afamat que descend de bagoun,
Amassat d'apertout, d'aloun que se rescounde,
Dounas tout ço qu'es bou, dins bostre tros de mounde,
Brindes, bi bièl, cansous, biandos e macaroun,
Aspro servento e gai tensoun ;
Boulès qu'aicital tout abounde,
Per iéu que, ba sabit, soun bengu tout d'un saut,
Seriò 'stat mort ou pla malaut,
Se n'èri pas bengut bous bese,
Noun pas per coubesi dal pèis ou de la car,
Tant requistes que sion, tant que cadun les prese,
Més pèr frairenexa dins un court asatar,
E bous ausi tout à moun lese.
Doublamen regalat tournarèi dins moun Tar
En bous digan : grand mercès ! à rebese !
Bostre escoutissoun n'es pas car !

Alexis Mouzin, le nouveau majoral, qui se lève après Carles de Carbonnières, lui ressemble en plus jeune ; c'est la même physionomie franche et rieuse, le même regard clair, la même nature svelte et forte.

Le lettré délicat qu'est Mouzin avait été déjà apprécié dans le discours prononcé par lui au Consistoire du matin. Il a achevé de nous charmer par un délicieux *Brinde galoi* que nous regrettons de ne pouvoir donner.

Quand Mouzin a terminé, Rouquet s'approche de Mistral et lui remet un magnifique album de parchemin, relié en maroquin rouge, portant, sur le plat, les armes de la ville de Carcassonne, timbrées en or, avec cette inscription : « La Vilo de Carcassouno e l'Escolo Audenco a soun aimat félibre majoural Achilo Mir. » Cet album renferme, imprimée en tête, la belle poésie de Mir, que tout le monde connaît : *L'amourié d'Escalos*. Aux pages suivantes, chaque félibre a inscrit de sa main, en témoignage d'admiration et d'amitié, des vers ou des souhaits sympathiques.

Mistral se lève et, dans une amicale improvisation, offre le livre à Mir. Ce serait un crime de lèse-poésie que d'essayer, de mémoire, de reproduire les paroles du Maître. N'est-il point d'ailleurs inimitable? Ne parle-t-il pas une langue imagée, sonore et délicate, qui n'appartient qu'à lui ? Nous ne retiendrons, et encore en français, que le passage suivant :

« Tiens, Mir, mon vieil ami, voici un livre que t'offrent la ville de Carcassonne et les Félibres de l'Aude. Nous y avons tous écrit quelque chose à ton intention...

« Vous l'avez devant vous, Messieurs et gais confrères, celui qui s'appelle Mir.

Dans toute sa vie, qui fut celle d'un honnête homme, il n'a pensé qu'à vous amuser, qu'à vous faire rire. Ce don sacré de la bonne humeur qu'il possède si bien, il l'a répandu à flots autour de lui ; aussi tout le monde aime et vénère le bon et gai majoral d'Escales. Il n'est pas riche, mais il n'a jamais pensé à lui, et partout il va dans son pays, dans les réunions charitables, faire tomber en riant des pièces de vingt francs pour les pauvres... »

Des bravos chaleureux éclatent ; Mir est ému, et d'autres avec lui, au point de verser des larmes... Ah! Félibres, mes amis, quels magiciens vous êtes! Comme avec quelques mots, avec rien, avec quelques paroles qui s'envolent, vous savez splendidement récompenser toute une vie de désintéressement, consacrer une carrière littéraire bien remplie! En cette occasion, le poète de la *Lausето*, le grand rieur de la *Messo de Ladern*, du *Curat de Cucugna* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, a eu une de ces apothéoses spontanées et sincères dont seraient jaloux bien des puissants du monde.

Il veut se lever pour dire, lui aussi, son toast ; mais l'émotion le paralyse. Il pleure... N'en rougis pas, mon brave Mir, nous avons tous pleuré avec toi ; nous étions bêtes, dira-t-on ; c'est possible ; mais, tout de même, ces bonnes et fraternelles émotions sont diantrement réconfortantes dans les banalités et les dégoûts de l'existence.

Enfin, le vieux majoral peut lire son brinde :

A Filadelfo! rèino en Bigorro aclamado,
    Perlo de gracio e de bèutat ;
A las estèlos-flours dount es engarlandado
    E qu'oundroun bèi nostro Ciutat!
A Frederic Mistral, lou sublime troubaire,
De nostro Lengo d'Oc lou grand rebiscoulaire,
    Glorio dal païs Proubençal ;
    A soun Loctenent-General,
Félix Gras, Capouliè, fort, naturo parfèto,
« Que canto coumo 'n Dius, parlo coumo 'n proufèto »
    Atal es presat de Mistral.
A toutis lous ardents de la lengo mairalo!
Counfraires Majourals floucats de la cigalo,
Manteneires africs que brilhats dins lou rengs
    Das gais escadrouns felibrencs,
    As pèds d'aquestos tourres brunos,
    Qu'an bist lous sanglantis coumbats
    Ount tant de fraires sount toumbats.
Nobles amics, juren, naut e lous frounts lebats,
    De repara las infourtunos
En pinaclant al jour nostre parauli d'or,
Tant qu'un goutil de sang nous animara l' cor.

O tourre qu'al rei Charlemagno
Faguères tas salutacius,
Tourno, bèi, t'acata sans cagno
Dabant Mistral qu'es nostre Dius !

Mais quelle est donc cette voix si bien timbrée qui retentit là-bas et claironne une déclaration de principes? C'est celle de Vergnes, un Toulousain, qui lit le toast que Xavier de Ricard a mandé par télégramme :

Regretous de poudre pas veni à Carcasounna, vejaqui ma dicha :

Vous sembla pas avis qu'aquel roumavage à la ciéutat das martires lengadoucians de la crousada dèu marca una estapa de mai dau Felibrige en soun adralhada dans sa toca naciounala et patrioutica ? Estènt que vous venès acampa davans las parets ount tant de nostres aujols luchèrou, mouriguèrou e partiguèrou per la causa de l'independencia patriala, es que, sens manca, voulès ne reviéuda las remembrançaș erouïcas per reviéuda dau meme cop l'ama encara un pauquet dourmilhousa de nosta raça.

Es pas poussible que dau priound d'aquel passat s'aigreje pas una bufada de patrioutisme que vous bute l'ime e lou cor au grand prefach de la libertat. As pouètas das vièlhs poples ié couvèn sai-que belèu de s'ataulà unicament per rire, cantà, brindà. Me sembla que per nautres, la pouësia es quicon mai pus naut e pus serious. I'a de moumens que per lous poples (e aquel moumen es vengut per nautres) la pouësia es una obra de revenge naciounau, es à dire subre-tout una obra patrioutica e poulitica. Vesès ço que fan lous autres poples que, coume lou nostre, volou reviéure : sa pouësia es l'acioun. Avès fach lou grand jurament de sauvà la lenga dau pople. De que sara de la lenga recoumpausada se i'a pas pus de pople per la parla ?

En premié, cau adounc reveni e sauvà l'ama d'aquel pople. E se fai pas acò en culissènt de flouses de metal en d'orts de papiè pintat ! A l'oura qu'es, cau se decida. Lou Felibrige es un acamp d'amusaires vo es una assouciacioun de tradiciounalistes. Nautres avèn causit. Voulèm pas pus nous perdre dins las palus das centralisaires que, prou de tems, i'avèm arpatejat enfangats jusques à las boucas. Lou vomi de ié pensa, nous monta encara dau cor à la garganta. Voulèm adralhà lou grand cami de la libertat, en plen sourelhàs, e, quantes siègou lous entravadisses, nous faran ni toumba, ni brounca. Passarem.

Sèm d'omes, osco ! de libertat e de franquige. Las paraulas, per nautres, soun d'ates. Savèm que las paraulas doublas soun coume d'espasas à double tal : entalhou lous que las manejou. Es perqué disèm, e aproufícharem toutas las óucasiouns per hou dire : voulèm nostas prouvinças miejournalas, nostra Oucitania, libras de las mèmas libertats que las autras provinças francesas en una França federalisada, car lou Federalisme soulet es dau meme cop la delièuranço e l'unioun. En el tout soulet se podou counciliá lous poples entre eles e, dins lous poples, lous groupes e las persounas.

Ausse lou got per lou Felibrige naciounalista, valent à dire federalista, e per toutes lous que, se rejounissent dins la memòria dau grand Lengodoucian Aguste Fourès, an à cor de coumplì lou testament que nous a legat dins soun obra.

Une petite voix de *tenorino* vibrante et claire, fait écho à la déclaration de l'ancien compagnon d'armes d'Auguste Fourès. C'est celle de Félicien

Court, encore un Toulousain. Les vivantes paroles du jeune fédéraliste sont fort applaudies. C'est à regret que nous ne pouvons les citer aussi, faute d'espace.

La coupe arrive aux mains de G. Jourdanne qui prononce ces quelques mots :

Coumo l'albo primadiero abeno las brumos de l'Alaric e de Naurouzo, atal la felibrejado de bei clarousomen s'espandits su 'l brès de l'Escolo Audenco. A peno aquelo meinadello, qu'es nascudo l'an passat, la belho de las fèstos Baussencos coumençabo de balbuseja, Mirèio e Reginèl, sa meirino e soun pairi, à pleno bouco l'an poutounejado. Tourna-mai, coumo dins las countaralhos dal rei Cezet, un issam de fadetos encantarellos an accoumpagnat les princes e les rèises de l'Empèri dal Soulel que de la Coupo Santo à sous pots an fait raija *l'estrambord e l'enavans di fort.*

Aro l'abèn planta, nostro roujo banniero, roujo coumo las armos dal bièl Lengodoc, roujo coumo nostre bi que fa rire, que fa canta, que fa aima. Gaitats nostre bèl *Atax* dount l'argent besiadomen gourrino, ausissèts nostro lauseto que fa riu-chiu-chiu pèr nostre bièl majoural ; aici nostre soulel embabarilhant e rousent qu'a fait esplandi les cants dal páure e grand Fourès. Aro pla que l'abèn quilhado su 'l naut de las tourres de Dono Carcas.

Benèts, fraires audencs, aici troubarets l'afougoment salutàri que repauso de l'orro poulitico ; benèts tóutis que, coumo nous aus, aimats la santo pouësio, le bi noubèl, le parla mairal : benèts les que boulèts, dins l'oustal de la grand patrìo, alanda las finèstros, esclaira tóutis les recantous.

Nous as cantat, bèl Capouliè :

Plouras, dono e troubaire, es toumba
Lou rèi que pèr Toulouso se bat ;
Es toumba
Subre l'erbo flourido
E finis lou coumbat.

Veici ço que te respounden les jouves :

Cantas, dono e troubaire, es leva
Lou rèi que pèr Toulouso se bat :
Es leva !
Subre l'erbo flourido
Coumenço lou coumbat.

Ja coumenço le boun coumbat. Ja s'espandisson les sèt rais de l'Estello que tenon les chots e les traites à l'amagat, que rescalfon les moulhandrasses, que refrescon les balents.

Mès tout acò, d'autres melhou que iéu b'an dit. Bóli pas pensa, dins aiceste bel jour, qu'à bous saluda tóutis, gentos damos e gais counfraires, pèr bous dire coumo ma maire-grand :

S'aquelo countaralho t'agrado,
La poudèn tourna rebira.
S'el binot Audenc bous agrado,
Le pouirets tourna pinta.

Brindi dounc à bostro amistouso bengudo, à bostro acouitado rebengudo !

Des mains de G. Jourdanne, la Coupe passe en celles d'Arnavielle, qu'on a si bien nommé le *tonnerre* et l'*éclair* du Félibrige languedocien, mais qui, frappé d'un deuil récent, ne peut se mettre en vue. Cependant, il croit de son devoir de dire un mot des deux sculpteurs carcassonnais MM. Batut et Guilhem, qui ont improvisé le buste de Mistral couronné tout à l'heure. Il remercie également, au nom du Félibrige entier, M. l'adjoint Maure, qui a montré tant d'empressement à seconder les organisateurs de la fête et qui, hier, a reçu si bien les Félibres à l'Hôtel-de-Ville. Mais le noble cœur d'Arnavielle, dans lequel palpite si généreusement l'amour de la terre méridionale, déborde, malgré lui, à l'aspect de la belle manifestation de ce jour. Il évoque, lui aussi, les revendications du Midi, ses anciennes gloires, ses aspirations futures. Il faut avoir entendu Arnavielle pour se rendre compte de l'éloquence rare et pure qui coule de ses lèvres : c'est le plus ardent, le plus fougueux *estrambord*, uni à la plus prévoyante sagesse. Point d'apprêts chez lui ; il ne cisèle point, il dit les choses comme elles lui viennent ; et quelles tournures imagées ! quelle vivacité de repartie !

Qu'il me soit permis de le saluer au passage, cet enfant du peuple à l'âme si haute ; ce désintéressé que ne tentent ni les séductions de l'argent, ni celles de l'ambition, mais que ses amis, ses admirateurs sauront tenir à la place qui lui est due. Voici quelques mots de ce qu'il nous a dit :

Lou prougramo dau Felibrige es tout entié dins l'obro de Mistral ; es dounc lou Felibrige de Mistral que dèu èstre lou Felibrige de toutes lous Felibres.

Lou Felibrige, piòi, n'a pas à s'esfraia de las idèios das Federalistos, coumo lous Federalistos n'an pas à cregne que lou Felibrige rèste en retard de quau que siègue sus lou terren de las revendicaciéus necitos : lou Felibrige poupulàri sap dequé vòu e aura ço que vòu. Nosto poulitico es ben simplo : Devèn lucha sens relàmbi ni repaus per apara la lengo, e quand auren outengut l'ensegnamen de la lengo dins las escolos, auren gagna la grando batalho ; alor delièuraren la Coumtesso !...

— Nous sommes forcés d'énumérer seulement ici la suite des discours et des brindes. On les trouvera tout au long dans le numéro spécial de la *Revue méridionale* de Carcassonne (8e année, nos 16-17) consacré à la Sainte-Estelle (pp. 85-160).

Après lecture de l'adresse de la Reine du Félibrige, Mlle Marie Girard de Saint-Rémy, et de son père le syndic de Provence, et des télégrammes d'excuses du chancelier du Félibrige, Paul Mariéton, retenu à Paris par la maudite *influenza*, et Louis-Xavier de Ricard, retenu à Toulouse loin de cette manifestation où il eût eu droit à siéger parmi *li cepoun e li priéu*, on entend Prosper l'Eté (*Estieu*) le poète du *Terradou*, en un fier sonnet *à la Coupe*, et le majoral de la Guépie, le sage Perbosc, grand, robuste et sain comme un chêne du Quercy, son pays natal, qui évoque la gloire de son maître Fourès.

Puis c'est le tour de MM. Maure, au nom du Municipe carcassonnais, et Jean Fournel ; des majoraux Glaize et Junior Sans ; du vaillant cabiscol de l'*Escolo audenco*, Paul Gourdou, qui brinde allègrement à Mistral et à F. Gras ; du vénéré doyen Adam Peyrusse, d'Ornaisons ; enfin de Frédéric Amouretti, cabiscol et délégué de l'*Escolo felibrenco de Paris*, qui apporte son hommage au Consistoire et évoque « dans la ville des vicomtes, la mémoire de celui qui fut le héros et le martyr de la Croisade, le grand Roger Trencavel ! »

Sur ce superbe point d'orgue se termine l'ardente symphonie chantée dans une même communion d'idées par les fils du Midi.

Mais n'oublions pas ceux qui, des quatre coins de la terre méridionale, avaient envoyé leurs vœux de sympathie. Nous ne pouvons encore qu'énumérer les adresses du majoral barcelonais Matheu y Fornells, au nom des Catalans, du Consistoire des Jeux floraux de Barcelone, du comte de Gubernatis, l'hôte florentin des félibres au centenaire de Béatrix ; de la *Société des félibres de Paris*, des Ecoles félibréennes *de Paris*, *dóu Ventour*, *de la Mar*, *Limousino*, et des *Cantaire dou Clapas*.

Ainsi, tour à tour, la même flamme au cœur, Provençaux, Languedociens, Aquitains, Catalans, Italiens, ont, dans la Cité de Carcassonne, glorifié la *Coupe*, emblème de la fédération latine, qu'avec l'autorité qui s'attache à son caractère et à son nom, avait dès l'ouverture de ces solennités, évoquée M. l'adjoint Maure.

Cette fédération, hélas ! ne nous apparaît encore que dans de lointaines brumes. Nos enfants, sans doute, récolteront ce que nous avons semé.

Mais il est certain que le monde moderne se transforme. Et, chose singulière, la mer latine, la mer historique, la mer bleue d'où sont sorties Aphrodite, Hélène, Béatrix a été, dans l'antiquité et au moyen âge, la grande initiatrice des peuples. C'est sur ses flots que l'Europe occidentale a vu arriver les civilisations phénicienne, grecque, romaine, et surtout la sublime morale du christianisme. Sur ses rivages aujourd'hui s'agite un peuple qui reprend conscience de lui-même, qui a ses poètes et qui les aime. Or, les peuples s'émancipent littérairement d'abord, politiquement ensuite.

Les lois éphémères de la dictature ou du parlementarisme sont choses vaines, et passent ; mais ce qui ne passe point, c'est l'âme d'une race...

Et, comme s'il y avait vraiment une justice immanente, ce sont les mêmes cloches de St-Nazaire qui, après avoir sonné jadis l'écrasement de Raymond Trencavel, le faidit de 1240, ont annoncé, le 11 Mai 1893, la prise de Carcassonne par les faidits du XIXe siècle.

GASTON JOURDANNE.

ÉLOGE D'ALPHONSE MICHEL

FÉLIBRE MAJORAL — (1837-1893) (1)

C'est avec un profond sentiment de respect et la sensation intense d'une œuvre surhumaine à accomplir, que j'entre aujourd'hui dans votre glorieux Consistoire, moëlle poétique de cette ardente terre du Midi.

Provence, Languedoc, Aquitaine, les trois brunettes sœurs devenues bohémiennes à travers les landes arides, s'en vont égrenant leurs chansons, seule gloire qui reste en cet effondrement de tout.

Et nous qui les avons ouïes, nous, fous d'amour, les yeux perdus dans l'avenir, pensant que la vie n'est qu'un songe, et que plus haut sera notre Idéal, plus hautement sera glorifiée notre race ; par le verbe, par les rythmes, par les formes nous leur reconstruirons un royaume divin, aux trois bohémiennes sœurs : Provence, Languedoc et Aquitaine.

Et tant que race chassera de race, cette divine flamme de poésie brûlera de descendants en descendants.

C'est ainsi qu'à cette heure, ô brave et doux Michel, je prends en main ton flambeau comme au temps des initiations antiques.

Son sillon et son œuvre, vous les connaissez tous : le Michel du *Flasquet*, philosophe et chansonnier d'un horizon borné par les cimes bleues du Ventour et la campagne dorée d'Eyguière. Ame légère, pensée claire, il semble, à l'entendre, que la vie ne soit qu'une longue partie de cabanon au cagnard, entre une brune maîtresse et un bon flacon de Château-Neuf :

La pipe, le flacon, la maîtresse,
Mes bons amis, voilà le bonheur.

Ce refrain, avec quel amour il le dit et le redit, finement et sans obscénité ! Quelle fleur d'inspiration dans sa pièce « L'amour mouillé, » qu'Anacréon aurait signée. Quelle émotion à cette souvenance du berceau :

Si vous saviez comme il est dur de quitter le village
Où, petit enfant, vous vous êtes vu élever...

(1) M. Valère Bernard, nommé felibre majoral en remplacement du regretté Alphonse Michel, en a prononcé l'éloge, qu'on va lire, au Consistoire de Carcassonne, le 11 mai. Le texte provençal ayant été publié par *la Cornemuse* et *lou Felibrige*, nous préférons en donner la traduction inédite. On trouvera dans notre prochain fascicule l'*Eloge de Bonaparte-Wyse*, prononcé le même jour par son successeur au majoralat, M. Alexis Mouzin.

Mais sa bonne humeur pleine de santé a vite chassé les nuages, et nous le retrouvons à son cagnard, les yeux perdus dans le bleu du ciel, dévidant ses rêves à la fumée de sa pipe.

Né en 1837, à Mormoiron, comme il dit en chantant:

Je suis né dans une bourgade
Qui se trouve même au pied du mont Ventoux,
Et qui, accrochée sur la roche,
N'a autour d'elle que des collines ;
Là, le printemps de mon âge
Comme un fil d'or s'est dévidé.
J'y retournerai, dans mon village,
Au galant nid où je suis né.

Alphonse Michel s'initia au Félibrige en la fréquentation de Castil-Blaze, ce génie vaste et curieux. Il devint bientôt, inutile de le dire, un des soutiens de notre cause.

En 1866, il obtient le rameau d'olivier en argent de l'Académie de Béziers, pour son poème *L'existence de Dieu*. En 1869, il triomphe de nouveau à Béziers avec un autre poème philosophique : *L'immortalité de l'âme*. La même année, 1869, il gagne une récompense aux Jeux Floraux d'Aix. Puis, en 1870, il publie à Apt, chez Jean, son recueil de chansons : *Le flasquet de maître Michel*.

Nous parlerons encore un peu, si vous le voulez, de ces chansons devenues populaires.

Populaire, dis-je, chose qu'en notre orgueil d'artiste nous méprisons trop souvent, et que nous devrions chercher de tout cœur, car ce n'est pas la semence des pays étrangers qui germe le mieux et porte les meilleurs fruits. *Populaire*, une chanson, un proverbe, un mot seulement, de ces mots justes qui frappent droit, reste plus dans le cœur du peuple que tous ces jeux de rime masquant la pauvreté des pensées, ou que ce décadentisme de châtré venu qui sait d'où !

Et voilà pourquoi c'est en restant simple, paysan, que Michel a tant plu au peuple. Si vous allez vous promener à Eyguière, à Mormoiron, à Draguignan, à Carpentras, à Fayence, à Lorgues, à Puget-Théniers, vous entendrez ses chansons, et l'on vous dira : « Michel ! nous le connaissons bien ! le Michel du *flasquet !* »

Simple et bon, franc et juste, c'est ce qui jaillit de sa poésie, aussi éloignée des eaux troubles de la politique que d'une insouciance maladive pour nos droits provinciaux. Sa pensée simple, il la dit en deux mots :

Que vous pensiez *patin*,
Que vous pensiez *coufin*,
Je n'y prendrai aucune pique,

Vous pensez comme cela,
Je pense comme ceci,
Voilà ma politique !

Et combien il avait raison ! La politique, à mon avis, a la sorcellerie de l'argent : tout ce qu'elle touche se fane.

Et toi, jeune homme, qui vas, cogné de toute part, prends garde ! Si de bonne heure tu ne t'es pas créé un Idéal, si tu n'as pas su distinguer en toi-même ta part de divin, tu trébucheras à tous mensonges. Et le mensonge le plus horrible, la bête à sept têtes de l'Apocalypse, n'est-ce pas la politique et les politiciens ? « Méfions-nous, disait Saint Jean, le félibre de Patmos, de ceux qui adorent la bête et son image, et qui en recoivent la marque sur le front ou dans la main. »

Et bénie soit l'inspiration des sept fondateurs du Félibrige lorsqu'ils établirent en maîtres que toutes discussions politiques ou religieuses seraient exclues de notre fraternité. Haute fraternité poétique et non agence électorale.

Mais ne nous égarons pas trop : les paroles longues font les jours courts. Assurément, si ce brave Michel était ici, depuis longtemps il m'aurait clos la bouche en chantant :

Il vaut mieux tout le jour chopinner en un coin,
Fumer la pipe et caresser Babeau.

Sous cette insouciance, cependant — joie de l'homme content de son œuvre — brûlait une volonté de fer, un travail immense se faisait, je veux parler de son « Histoire de la ville d'Eyguière, » imprimée avec l'aide de la Société littéraire du Var, à Draguignan, en 1883. Œuvre glorieuse, œuvre unique dans le Félibrige, monument élevé à une petite ville dans la petite patrie ; et, comme tout est dans tout, œuvre aussi vivante, aussi fougueuse, aussi étendue que si c'était l'histoire de l'humanité.

Combien ce petit terroir d'Eyguière avec sa population revit étrangement ! Nous y retrouvons le même patriotisme, les mêmes taches et les mêmes passions que maintenant, avec ce désir de justice qui fait haleter le paysan, avec ces droits naturels de vie éclatant tout à coup en révolutions, effaçant les rêveries des rêveurs d'unification ou de fédération.

Livre unique, l'on peut dire, que cette merveilleuse histoire provençale en provençal de la ville d'Eyguière, livre nous dévoilant le patriote profond et le travailleur, derrière le chanteur superficiel et l'épicurien.

Si nous furetons en son œuvre, que de notes, que de choses cherchées, réunies, étudiées de toute part ! Dès qu'il fait une trouvaille sur les us et coutumes de notre terre provençale, il la communique aux journaux, aux revues, soit au *Prouvençau*, soit au *Zôu !* et dernièrement, quelques mois

avant sa mort, il donnait au *Petit provençal* cette curieuse série d'*Ephémérides provençales*.

Entre temps, passionné pour la justice de paix, il fait paraitre le *Vade-mecum des magistrats de paix*, le *Manuel des officiers de police judiciaire*, le *Traité sur les conseils de famille et les scellés*. Et combien d'autres en préparation ! jusqu'à un dictionnaire, travail original mais malheureusement inachevé.

Il se repose en recueillant de nouveau d'étranges légendes, en cherchant à travers les vieux proverbes, en collectionnant avec la passion d'un archéologue les restes du passé ; tant qu'un beau jour, en 1892, il fait revivre tout cela dans ses *Traces laissées par le paganisme dans le midi de la France*, livre couronné d'une récompense du Ministre de l'Instruction publique, par la Société des Félibres de Paris.

Comme, dans ce livre, la tradition se trouve étrangement renouée ! Le payen (*pagan*) devenu le paysan (*pacan*) ; le féminin, la féerie antique, devenus vierges et saintes dans notre Paradis.

Ainsi tout va, tout roule : Évolution, Révolution, Rénovation, *Ouroboros*, symbole lumineux des sages d'ancien temps.

Un exemple touchant de vie simple, travailleuse, d'attachement inébranlable à son pays, tel est Alphonse Michel.

Voilà les traces que nous devons suivre ; et si nous aimons notre Provence plus que tout, n'oublions pas que nous avons sur terre trois devoirs à remplir : le devoir de Beauté, qui est de glorifier toute chose belle comme une émanation de Dieu ; le devoir de Bonté, qui est le sacrifice au bonheur des autres ; le devoir de la Vérité, qui est la recherche de la justice en toute chose.

Hors ces trois lumières, Beauté, Bonté, Vérité, qui sont toute poésie, il n'y a que pourriture, mensonge et destruction.

VALÈRE BERNARD.

LA NINFÈIO

S'espandis, puro, blanco e frejo,
La ninfèio, subre l'eigau;
Lou courrènt tout-bèu-just l'eigrejo
Sènso esmougudo e sènso gau.

S'entre-duerb, vierge, inmaculado,
Sènso perfum e sènso amour!
Se passis e mor, invioulado,
Dins sa misteriouso frejour.

Ni parpaioun ni abiheto
Que pèr soun mèu vo si poutoun
Fruste soun cor e si fuieto...
Pòu èstre flour coume boutoun!

Dirias bèn l'amo d'uno morto
Que s'enauro de l'embuscun
Pèr vèire, en sounjant, se pèr orto
Aqui de-long trèvo quaucun!...

Pièi plan-plan se barro e davalo
Dins sa verdo eiguèstro presoun,
Sèns qu'uno man vo bèn uno alo
I'ague au cor mes la fernisoun!..

Es tant casto, tant mudo e blanco,
Que degun auso la culi!
E pièi malur à quau la tranco!
Se sènt refreja vo pali...

Aquéu qu'à soun fougau l'emporto
Vèn triste à toustèms que-noun-sai,
E vèi passa de vierge morto,
La niue, dins tóuti si pantai!..

Sus la moulesso bressarello
De ti làrgi fueio en ventau,
Clines ta tèsto sounjarello
D'un làngui que n'a rèn de tau!

Fas rava à-n-aquelo ninèio
De chato, au cor apasima
Coume tu, ma pauro ninfèio,
Que pantaion sèns pousqu'ama!

Mme JOSEPH GAUTIER.

LE NÉNUPHAR

A la surface de l'eau, voici le frais nénuphar qui étale sa blancheur immaculée ! A peine si le courant l'agite, ne lui apportant sous sa caresse ni plaisir ni émoi.

Il s'épanouit, vierge et pur, sans parfum, sans amour, puis se fane et meurt dans son mystère inviolé.

Fleur ou bouton, que lui importe ? Papillons et abeilles n'ont jamais effleuré ni son cœur ni ses feuilles, à la recherche de son miel ou en quête de ses baisers.

Ne serait-ce point l'âme pensive de quelque morte s'élevant du milieu des algues et regardant si par aventure nul ne chemine sur ces bords ?

Bientôt il replie lentement ses feuilles et descend au fond de sa verte prison humide, sans avoir jamais senti au cœur le doux frémissement qu'y laisse une main ou une aile.

Fleur chaste et muette, qui donc oserait la cueillir ? Le malheur menace, dit-on, qui la coupe. L'audacieux sentirait son cœur se glacer et son visage pâlir.

Que quelqu'un l'emporte à son foyer, une infinie tristesse désormais l'accable et des visions de vierges mortes passent la nuit dans ses rêves.

Sur la souplesse caressante de tes larges feuilles en éventail, pauvre nénuphar, pensif, tu courbes la tête avec une mélancolie incomparable.

Et je songe devant toi à toutes ces belles filles dont le cœur est muet comme le tien, qui peuvent rêver, mais qui n'aiment point.

Mme J. G.

CRÈIRE ANTI

A Raoul Gineste.

Urous quau pòu segui, lou cor pur, lou front aut,
Lou draiòu secarous ounte an passa si rèire,
Sèns regarda plus liuen que sis antìqui crèire
E sènso s'esvarta di campas patriau.

Car li valent que l'Art a chausi pèr si prèire
E que creson, pecaire, ajougne l'Ideau;
Sènton dintre soun sang crema lou fiò mourtau,
E la doulour seguis li sublìmi courrèire;

Emporton dins la niue prefoundo dóu toumbèu
Lou fum van qu'an leissa si pantai subre-bèu
E l'amar souveni de sa crudèlo vido.

Mai lou cor qu'es jamai sourti di vièi camin
Sènt que s'enauro vers un triounfle divin
E s'endor dins la pas de soun obro coumplido.

Auguste ROL.

LE PAPE D'AVIGNON

TRADUIT DE FÉLIX GRAS

A Clovis Hugues.

Le pape d'Avignon ne dira pas la messe,
Car il a fait fermer avec grande tristesse
Les portes du palais et l'église des Doms.
De sept jours n'y aura ni pape ni pardons.

Le pape d'Avignon, dans sa chambre papale,
Pose sur l'escabeau l'aube pontificale,
Retire du crochet son haubert d'argent blanc,
Et son casque d'airain et son glaive brillant.

Et quand s'est équipé comme un homme de guerre,
Devant la Sainte Ampoule a fait cette prière :
« O Jésus, mon Saint-Christ ! je tiens d'un messager
Que notre reine Jeanne est en mortel danger !

« Que le roi de Hongrie a lancé pour l'occire
Le baron Varasdin avecque plus d'un sbire.
Ont l'ordre d'apporter, pour bien prouver sa mort,
La tête de la reine et ses longs cheveux d'or !

« O Jésus, mon Saint-Christ ! mon pauvre cœur s'affole,
Et je quitte, attristé, mon aube et mon étole ;
Et de jour et de nuit m'en vais par tout chemin
Pour rencontrer le traître et lâche Varasdin.

« O Jésus, mon Saint-Christ ! accordez-moi votre aide,
Car mon âme est malade et je suis sans remède :
Depuis qu'à mon anneau ses lèvres ont donné
Un baiser, je me sens souffrir comme un damné ! »

Et puis, s'étant signé, monte sur sa cavale,
Lui plante l'éperon, ventre à terre dévale.
Au travers des jardins, au travers de la Crau,
Au travers du Piémont, file comme un taureau.

En le voyant passer, les manants de la terre,
Les marins de la mer et les hommes de guerre
Se disent, stupéfaits : « C'est Satan amoureux
Ou saint Georges qui va combattre pour les cieux ! »

Lui, droit sur l'étrier, brûle chemin et route.
Hors du fourreau, sa dague au soleil reluit toute.
Et dans le Milanais, à travers l'Apennin,
Va et vient pour barrer la route à Varasdin.

Voici qu'un clair matin sur les terres lombardes
Varasdin et ses gens armés de hallebardes
Sont venus se heurter au rude chevalier
Qui le provoque ainsi du haut de son coursier :

« Hongrois ! fils de bâtard, pour occire une femme
Qui ne peut opposer que ses pleurs à ta lame,
Tu te fais soutenir par tes hallebardiers !...
Ah ! tu vas réjouir, traître, tes héritiers ! »

Il dit ; sa dague fait une œuvre vraiment belle :
Elle tranche le front, découvre la cervelle.
Comme d'un vase ouvert, alors sur son roussin
Se répand le cerveau du traître Varasdin !...

Puis, quand le pape a vu succomber le perfide,
Vers son palais revient, courant à toute bride.
Aussitôt arrivé, fait sa confession
Et, soulagé, reçoit son absolution.

A pris sur l'escabeau l'aube pontificale,
Et le casque a quitté pour la tiare papale.
Le lendemain matin, au bruit des sept bourdons,
A chanté la grand' messe à l'église des Doms.

Henri NER.

BIBLIOGRAPHIE

Documents sur la réunion d'Avignon et du Comtat-Venaissin a la France, *par L. Duhamel*

Paris, chez Picard : 1 vol. In-8, 126 pages, 1891. — 1 vol. In-8, 79 pages, 1893.

Les deux volumes que le savant archiviste de Vaucluse a publiés naguère sous ce titre, ont déjà reçu un accueil favorable des lecteurs, si nombreux aujourd'hui, qui s'intéressent à l'histoire de nos anciennes provinces ou qui étudient spécialement la Révolution française. Avoir sous la main, en un format commode et à un prix modique, une foule de documents importants de nos annales nationales, jusqu'ici épars, et d'origines très diverses, est un précieux avantage.

M. Duhamel a fouillé, à leur intention, les archives d'Avignon et du département de Vaucluse, dépouillé les comptes-rendus de l'Assemblée Constituante et parcouru la collection générale des lois. De toutes ces sources, il a extrait les pièces les plus remarquables qui se rapportent à la réunion d'Avignon et du Comtat à la France. Il les présente au public comme des témoins fidèles de la Révolution avignonnaise et comtadine, témoins qui déposent avec sincérité devant le jury de la postérité impartiale, et nous révèlent les passions et les discordes, les grandeurs et les fautes d'une époque fameuse par ses crimes, mais aussi par son amour de la France, la patrie commune.

L'éminent archiviste a volontairement laissé dans l'ombre la plupart des faits si tristement célèbres qui réveilleraient les plus sombres souvenirs et affligeraient notre patriotisme. Dans un premier volume, il a rassemblé les divers documents qui concernent directement la réunion définitive à la France des deux Etats pontificaux des bords du Rhône. Le second volume contient les pièces relatives à la formation du département de Vaucluse, à son organisation, à la création de ses Assemblées, à la nomination de ses administrateurs et de ses juges, à la création de ses tribunaux en 1792 et 1793.

Analyser ces divers documents, ce serait refaire l'histoire d'Avignon et du Comtat de 1789 à 1793, et en même temps reproduire la physionomie de cette époque tourmentée. Si nous renonçons à assumer cette tâche, nous ne résistons pas au désir de signaler quelques traits aux lecteurs de la *Revue félibréenne*.

Au moment où les Avignonnais viennent de se soustraire à la domination du St-Siège, ils tiennent à donner au Pape un témoignage de leur déférence, et entourent ses armes du même respect que les armes françaises. C'était le 12 juin 1790. Le Conseil général de la commune d'Avignon venait de voter sa réunion à la Nation française. Cette délibération est mise à exécution sur le champ : les armes de France sont placées sous un dais. Le Conseil général, précédé des gardes avignonnaises, des grenadiers de la garnison et d'un détachement de la musique militaire, leur fait escorte et les accompagne jusqu'au Palais apostolique. Là, on les

arbore sur la porte d'entrée ; en même temps, on enlève les armes du St-Siège, elles sont respectueusement placées sous le même dais et accompagnées du même cortège à la maison commune où on les dépose.

Les révolutionnaires d'Avignon avaient, comme leurs frères de Paris, le goût des cérémonies théâtrales. La commune d'Avignon avait formé, avec les communes du Comtat-Venaissin, une Fédération à l'image de la Fédération des communes de France. Dès lors, ne fallait-il pas reproduire, au moins en miniature, la grande fête du Champ de Mars ? C'est ce qu'Avignon se proposa de faire le 7 février 1791.

Le maire, les officiers municipaux et le substitut du procureur de la ville d'Avignon se revêtent de leurs écharpes. Les délégués des communes les accompagnent, précédés de la musique militaire et d'un détachement de la garde nationale, et suivis d'un nombreux cortège. Ils se rendent ensemble à l'église des Grands-Augustins de la ville, où le corps de la Garde nationale se trouvait sous les armes, drapeaux déployés. En présence de cette nombreuse assistance, le P. Mouvans, prêtre de l'Oratoire et officier municipal, joue le rôle de Talleyrand et offre le saint sacrifice de la messe ; après cette cérémonie, le maire d'Avignon, décoré de son écharpe et assisté de MM. Bernard et Barbe, prêtres notables de la même commune, monte en chaire et prononce un discours patriotique. Deux autres orateurs lui succèdent ; après quoi, Richard, maire de la ville, prête le serment suivant :

« Nous jurons d'être fidèles à la nation, à la loy et au roy ; de maintenir de tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roy ; de rester inviolablement unis entre nous, de réunir tous nos efforts pour accélérer et assurer notre réunion à la Nation française, et de sacrifier notre fortune et jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour nous défendre contre ceux qui oseraient tenter de s'opposer à une si noble entreprise. »

Tous les membres de l'assemblée répètent le même serment et, levant la main, disent à haute voix : « Nous le jurons ! »

Un dîner avait été préparé au couvent des Augustins. Les membres du Conseil général de la commune d'Avignon, l'état-major et deux députés de chaque compagnie de la Garde nationale y assistèrent. La fête fut aussi nombreuse que brillante et ne finit qu'avec le jour (7 février 1791).

Une telle fête patriotique ne faisait pas prévoir les calamités qui devaient fondre quelques mois plus tard sur Avignon, et les horribles massacres de la Glacière. Aucun document publié par M. Duhamel ne fait le récit de ce drame sanglant ; mais, dans sa collection, nous trouvons plusieurs pièces du plus poignant intérêt, qui se rapportent à ces tristes évènements. C'est le procès-verbal de l'extraction de soixante cadavres du château d'Avignon, pièce qui, dans toute sa simplicité et sa froideur, est de la plus haute éloquence. C'est encore le procès-verbal des délibérations des sections d'Avignon, flétrissant les crimes commis dans cette ville ; ce sont des adresses des citoyens d'Avignon à l'Assemblée nationale et au roi, etc., etc.

Les *Documents* nous éclairent ainsi sur des faits bien souvent dénaturés ou mal interprétés par les historiens. Ils sont comme un miroir qui reflète les diverses pas-

sions de l'époque révolutionnaire. A ce point de vue, rien de plus instructif que les comptes-rendus et les procès-verbaux des diverses assemblées délibérantes, les proclamations des magistrats, les rapports, les adresses. Ces pièces abondent dans la collection publiée par le savant archiviste de Vaucluse, et tout le monde en comprend la haute valeur. Non seulement elles jettent un jour nouveau sur certains évènements, mais elles nous fournissent de nombreux exemples de l'emphase et de la phraséologie révolutionnaires, de ce style pompeux et déclamatoire, qui avait recours à tous les artifices de la vieille rhétorique classique, et s'inspirait des grands principes d'une philosophie soi-disant humanitaire. Les procédés étaient les mêmes chez les orateurs de clubs et de réunions municipales que chez les tribuns de la Constituante et de la Convention.

Le simple littérateur trouvera donc son profit, comme l'historien, à la lecture des *Documents*. Tous seront unanimes à rendre hommage à l'œuvre de M. Duhamel. Il a célébré le centenaire de la réunion à la France des anciens Etats Pontificaux, en faisant un travail utile ; sa collection est un monument du plus haut prix qui perpétuera le souvenir d'un mémorable évènement, et permettra de l'apprécier avec justice et impartialité.

L'abbé Albert DURAND.

Petites Ames, par *Emile Pouvillon*

Un volume in-18. — Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

Si vous êtes dans un de ces jours où, vaincu par la paresse, toute occupation vous est un fardeau, allez vous étendre sur un gazon dru, à l'ombre d'odorants feuillages, prenez *Petites âmes*, que M. Emile Pouvillon vient de publier chez Lemerre, et laissez-vous bercer par la musique délicate de ces contes charmants. Vous oublierez bientôt votre chère paresse, et la chanson du vent qui fait frissonner les feuilles au-dessus de votre tête, se mêlera très heureusement aux mélodies agrestes, exquises à entendre, qui s'exhalent de ce livre en des tonalités diverses.

Artiste et poète, M. Pouvillon a cette faculté évocatrice qui donne la sensation de la vie. Il ne raconte pas, il peint. Les vices, les défauts, les ridicules, il les souligne sans appuyer. Sa fine ironie a une saveur toute spéciale. Il ne décrit pas les *états d'âme* de ses personnages, mais leur âme elle-même, de *petites âmes* sans dessous compliqués, qu'il met en relief avec un bonheur rare et un bon sens raffiné.

Aucune prétention dans l'idée, la composition et le style. Partout l'esprit alerte, sans affectation ni recherche ; la fantaisie, le caprice, çà et là tempérés par la note attendrie ou gaiement malicieuse.

Il y a communion intime entre la nature dépeinte et les êtres mis en mouvement. La phrase, toujours précise, peu chargée d'ornements, est puissante et colorée. La couleur ! C'est si joli, *la couleur*, prônée si ingénieusement par notre auteur dans ce petit conte : *Haliotide*... Il y confesse « les heures perdues à voir

naître et mourir les rougeurs de l'aube au front des nuées, à suivre le reflet allongé d'une étoile qui tremble au fil de l'eau brunie... » Son goût de la couleur se retrouve jusqu'aux nuances délicates du style, aux promesses chatoyantes des adjectifs, ces papillons bleus qui ne laissent souvent aux doigts qu'un peu de poussière grise. »

Et qui pourrait s'en plaindre ? Ce goût de la couleur ne lui a-t-il pas communiqué le goût de la forme, de la finesse, de la grâce, du bien dire ? Il sait trouver la fleur des choses, et il vous en fait respirer l'encens en dévot de l'art. Point de théories, de thèses soutenues. Des faits, l'essence même des caractères.

Lisez *dans les feuilles*, cette mort d'enfant, pas plus effrayante qu'une mort d'oiseau ou de fleur. Lisez *Justin Ségol*, ce toujours *collé*, qui préfère crever misérablement dans sa redingote, que de finir dans la blouse d'un paysan. Lisez *Supel farine*, ce voleur enrichi qui, pour ne pas terminer sa vie par une mauvaise affaire, préfère ne pas voir de prêtre avant de mourir, et garder son péché. Et l'oncle Achille, ce *vivant* si vivant, un « diable d'homme tempétueux, irascible, hilare et toujours riant ou jurant à faire trembler la maison. » Et ce bon vieux St-Igne en quête d'un miracle à faire. Et ce pauvre Pécaïré, ce fils de Pitié et de Misère, poursuivi par la malechance jusqu'au seuil du Paradis. Et cette touchante *Lise*, et le *Pharisien*, et *Parrain*, et *Hanneton vole*, et *La monnaie du pape*, *Vieux Saxe*, *Le clocher de St-Pastour*. C'est partout de la vie, de la vie à brassées, comme quand le printemps la donne. Partout, des traits inattendus, une originalité qui fait sentir « le recueillement d'un travail volontaire, » et ressortir l'esprit aussi délicat qu'impressionnable de l'auteur.

Ce livre n'a point de visées hautes. Il est ce qu'il devait être, ce qu'il convenait qu'il fût pour les *petites âmes* qu'il met en scène.

Ces historiettes, qu'on les appelle *contes* ou *nouvelles*, ne portent point de dates, ne sont pas des actualités dont on s'occupe aujourd'hui et qui seront oubliées demain. Aussi, resteront-elles toujours séduisantes et garderont-elles le parfum très particulier qui fait qu'après l'avoir respiré, on veut le respirer encore.

Maurice GAY.

Aux lignes précédentes qui en ont dit l'aimable charme, ajoutons que ce livre nous paraît être, avec les *Lettres de mon moulin*, les *Contes* provençaux de Paul Arène et je cherche quels autres, un de ces recueils de petits chefs-d'œuvre ayant traduit, par exception, l'âme et la saveur d'une terre, en un autre idiome que sa langue native. Sobre, élégant, parfumé, cet herbier agreste de son Quercy nous révèle chez Pouvillon les dons suprêmes de l'observateur. Tel de ses prestes récits allie la concision de Maupassant à la tendre finesse d'Alphonse Daudet. *Petites âmes* est d'un maître.

Dégustez-les, ces contes du terroir, à petits coups, comme on fait des vins précieux. Ils sont d'un cru exquis, discret, coloré, clair, chaud et léger tout ensemble. C'est là le « bouquet » de la race, sa fleur aromatique cueillie par un artiste.

P. M.

CHRONIQUE

L'ÉCOLE FÉLIBRÉENNE DE PARIS

Nous avons annoncé, l'année dernière, (*Revue*, t. VIII, n° 3) la formation d'un groupe de *Jeunes Félibres fédéralistes*, au sein de la « Société des Félibres de Paris. » Ce groupe vient de se transformer, sous l'inspiration de MM. Amouretti et Maurras, en une Ecole proprement dite, c'est-à-dire libre de la « Société » antérieure (qui est et veut rester indépendante), et affiliée au Félibrige, sous la juridiction suprême du Consistoire, dans les cadres d'une de ses Maintenances.

L'*Escolo felibrenco de Paris* a tenu sa réunion d'inauguration le lundi 1er mars, au quai du Louvre. Vingt-et-un adhérents s'y trouvaient, parmi lesquels : MM. Frédéric Amouretti, Fortuné Bonnaud, Jean Carbonnel, Louis Denis, Aristide Fabre, Joseph Mange, Louis Merlat, J. Plantadis, Lionel des Rieux, Roux-Renard, René de St-Pons, Frédéric Viau. Le chancelier du Félibrige, M. Paul Mariéton, assistait à l'assemblée.

On a nommé le bureau suivant : cabiscol, M. Fréd. Amouretti ; sous-cabiscols, MM. Plantadis et de St-Pons ; secrétaire-général, M. C. Maurras ; trésorier, M. Bonnaud ; puis, on a passé à la discussion du règlement.

La nouvelle école se propose :

1° De lier du lien félibréen tous les Français de race et de langue d'Oc, habitant l'Ile de France, et qui tiennent à leur race, à leur terre et à leur parler natif ; 2° de maintenir en toute occasion les parlers d'Oc et de répandre à Paris la lecture des œuvres écrites dans cette langue ; 3° d'étudier histoire, art, littérature, traditions, chansons populaires et œuvres musicales des pays méridionaux ; 4° de servir et de défendre les intérêts intellectuels, moraux, économiques et sociaux de la race d'Oc ; 5° enfin de suivre, de surveiller et d'aider de tous les moyens dont on peut disposer à Paris, le mouvement régionaliste, qui commence à s'affirmer en France et à l'étranger.

Une adresse de la nouvelle école à Mistral, *subre-capoulié* des Félibres, fut ensuite rédigée en ces termes :

Mèstre,

Aièr dilun, pèr lou proumié cop, nous sian acampa e lèu-lèu vous voulèn manda lou testimòni de nosto fe felibrenco e de noste afeciounamen.

Davans meme que fuguèsse elegi lou Burèu, e tre la sesiho duberto, avèn recita lis estrofo piouso de *Calendau* :

« Amo de moun païs! »

que li mascle de la raço sabon de cor. Fuguè acò nosto envoucacioun au gèni de nosto terro.

Sabèn proun que tóuti li causo qu'anan espandi, enaura, apara, lis avèn apresso de vous. O Mèstre, rajon de vosto obro e de-longo abéuraran nosto nacioun. Aquelo nacioun se reviho, d'abord que vous amo e que vous coumpren. La reneissènço de la lengo, lou reviéure dóu pople, es acò que se dèu nouma l'Idèio Mistralenco : es acò que vuei nous agrado de recounèisse e de saluda. Lou salut respetous que vous mandan ansin, devié, segound noste vejaire, precedi tóuti lis ate óuficiau qu'aro anan coumpli pèr fin d'èstre recouneigu, au regard dóu Capoulié e dóu Counsistòri, pèr la branco parisenco dóu Felibrige unen qu'alargo si rampau sus nosto terro d'O.

Vous pregan, Mèstre, de reçaupre l'óumage proumeiren de vosto Escolo de Paris.

Mistral y répondit par cette dépêche, dont la lecture ouvrit la suivante assemblée :

Salut au nouvel eissame
Que s'enauro dóu grand brusc !
Santo Estello, dins sa lus,
Longo-mai lou tèngue flame !

Le cabiscol, M. Fréd. Amouretti, se rendit à la Ste-Estelle de Carcassonne le 11 mai et soumit à l'assemblée du Consistoire, présidée par le capoulié Félix Gras, la fondation de l'école et le texte de son règlement. Il obtint une approbation unanime. L'*Escolo parisenco*, bien que composée de félibres des trois Maintenances, a été engagée par le Consistoire à s'inféoder à l'une d'elles, comme les autres écoles. Elle a fait choix de la Maintenance du Languedoc qui l'accueillera dans sa prochaine assemblée générale.

En attendant, elle poursuivait fidèlement, en son nouveau local, 121, boulevard de Sébastopol, ses réunions du lundi soir.

— Le 12 juin, elle tenait sa première assemblée générale. La soirée fut des plus brillantes. Près de 80 personnes avaient répondu à l'appel de la vaillante et vivante école. Un concert s'était organisé, avec le concours gracieux de plusieurs excellents artistes méridionaux. Le comte de Mérindol, un jeune et déjà célèbre pianiste, se souvenant de ses origines provençales, avait spontanément désiré, au lendemain de vrais triomphes à Londres et à Windsor, prendre sa part de cette fête du pays natal. Il a pu goûter l'enthousiasme sincère du Midi. M. Duparc, de l'Odéon, félibre martégal, scanda, avec la plus mâle éloquence, le 4e chant de *Calendau*, hymne immortel de la foi patriale. M. Bruguier, de l'Opéra, mima et chanta verveusement l'air de « la Calomnie » du *Barbier*, par lui traduit en savoureux provençal. Puis, force déclamations de langue d'Oc complétèrent le programme, pour la plus grande joie des assistants.

Un mot sur la décoration de la salle inaugurée ce soir-là et les devises qui s'y entremêlent.

Le blason de l'Ecole, dessiné par l'éminent héraldiste, M. Gheusi, et peint par le félibre Joseph Mange, porte : d'azur aux 17 étoiles (représentant les grandes régions françaises : 10 d'argent pour le Nord, 7 d'or pour le Midi) avec, dans le champ de l'écu, la colombe du Paraclet (blason albigeois), descendante, aux ailes d'argent. Devise :

Tornan lo paratge e l'onor !

Aquarelles et dessins symboliques de MM. Louis Denis (de Manosque), Terrière (de Villeneuve-sur-Lot) et Lacroisade (du Béarn), avec épigraphes patriotiques de Mistral, Fourès, Félix Gras, voire celle-ci, d'un troubadour :

Ai ! Tolosa e Provensa
E la terra d'Argensa !
Bezers e Carcassey,
Quo vos veit ! quo vos vey !

A conserver aussi et à méditer, ces inscriptions, tirées des grands sociologues :

« Qui dit liberté et ne dit pas fédération ne dit rien ; qui dit république et ne dit pas fédération, ne dit rien ; qui dit socialisme et ne dit pas fédération, ne dit encore rien. » PROUDHON : *Du principe fédératif.*

« ... On doit dès lors disposer Paris à devenir dans le siècle suivant la métropole occidentale, et diminuer sa domination matérielle sur les provinces françaises maintenant opprimées sous un excès de centralisation... Répartition de la France en 17 intendances ordinairement composées chacune de 5 départements groupés autant que possible suivant l'ensemble des affinités locales. »

AUGUSTE COMTE : *Système de politique positive.*

« Il y a grande apparence que les hommes auraient été à la fin obligés de vivre toujours sous le gouvernement d'un seul, s'ils n'avaient imaginé une manière de constitution qui a tous les avantages intérieurs du gouvernement républicain et la force extérieure du monarchique ; je veux parler de la République fédérative. Ce furent ces associations qui firent fleurir si longtemps le corps de la Grèce... C'est par là que la Hollande, l'Allemagne, les Ligues suisses, sont regardés en Europe comme des Républiques éternelles. »

MONTESQUIEU : *Esprit des lois.*

— Le 3 juillet, une importante réunion a eu lieu à l'*Escolo felibrenco* de Paris en l'honneur d'Anselme Mathieu. Nous y reviendrons dans notre prochain fascicule. Son caractère fédéraliste y fut très marqué, et accentué encore par la participation de trois députés : MM. Gaillard, Leydet et le marquis de Villeneuve.

LE CAPOULIÉ EN CATALOGNE

Le capoulié du Félibrige, Félix Gras, ayant reçu l'invitation du Consistoire des Jeux Floraux de Barcelone à prendre part à la fête solennelle de

son Centenaire, il décida de s'y rendre, pour resserrer les liens fraternels des deux peuples de langue d'oc et jeter les bases d'une réorganisation de la Maintenance catalane. Le chancelier, qui fut empêché d'y participer, avait informé du but de cette convocation les majoraux des deux côtés des Pyrénées.

Le Capoulié arriva donc à Barcelone le jeudi 4 mai. Il y fut reçu par Mgr l'évêque de Vich, le poète Mossen Jacinto Verdaguer, et les autres *Mantenedors*. Les deux jours suivants se passèrent en conférences avec les majoraux présents à Barcelone. On sait que le Statut du Félibrige (1877) accorde 25 sièges dans le Consistoire félibréen aux représentants de la Maintenance de Catalogne.

Le dimanche 7 mai, se tenait dans la *Llotja* de Barcelone, la solennité populaire des Jeux Floraux. A 4 heures, la commission officielle faisait son entrée, aux accords de la *Marche du roi Jean*. Elle était composée du capitaine-général Don A. Martínez-Campos, du gouverneur civil Don Ramón Larroca, du Président de l'*Audience*, de Mgr l'évêque de Barcelone, du capoulié du Félibrige, du « régionaliste » bien connu A. Brañas, du majoral valencien Teodor Llorente, des deux commissions de l'*Ayuntamento*, et de la députation de la provinciale, et présidée par l'illustre Mgr Morgades, le vénérable évêque de Vich.

Mgr Morgades, la séance ouverte, prononce un discours enflammé de patriotisme catalan ; après lui, au milieu des applaudissements, se lève le capoulié Félix Gras, pour évoquer, dans les paroles qu'on va lire, la fraternité séculaire de Provence et de Catalogne.

Monseigneur l'evêque de Vich, (1)

Devant votre Grandeur, devant votre haute science, je dépose les hommages et l'admiration du Félibrige.

Illustres Mantenedors,

Je vous apporte pour vos fêtes un bouquet de pervenches cueilli dans les terres du Mas des Micocoules : c'est Mistral, notre poète national, qui vous l'envoie, c'est Mireille, notre reine de beauté, qui l'a cueilli. La belle fille de Provence, avant de me le donner pour vous le présenter, l'avait épinglé un instant sur son cœur dans un pli de son fichu blanc, et trois fois l'avait baisé de ses lèvres roses. Et moi, en vous l'offrant aujourd'hui, je revois l'azur des fleurs, la blancheur du fichu et la rougeur des lèvres, je revois mes trois couleurs nationales, je revois le drapeau de ma patrie et il me semble que je vous dis : « Voici le symbole de la fraternité des peuples ! »

Cette parole d'amour, cette parole de paix que la voix des poètes proclame

(1) Le texte provençal de ce discours ayant paru dans *l'Aiòli* et *Lou Felibrige*, nous préférons en donner la traduction inédite.

sans cesse devant le Monde Latin, me rappelle ma première jeunesse, me rappelle l'époque où je fus ébloui par les poètes Catalans qui vinrent nous voir en terre de Provence.

Je l'entends encore la voix forte et caressante de Victor Balaguer. L'orateur enflammé, le patriote ardent était venu, poussé par la tempête politique, conduit par la main de Dieu, il était venu nous dire ses déboires, avec le tonnerre de sa voix et la poésie de sa grande et belle âme. Et moi qui vous parle — je n'étais alors qu'un enfant — j'eus ma première vision de la Catalogne héroïque, j'entendis les clameurs de ses poètes et, soudain, j'écrivis mon premier vers ; et ma première strophe, mon premier chant fut écrit pour glorifier la belle espagnole.

Alors, dans les rues d'Avignon, sur les bords du Rhône, dans les arènes d'Arles retentirent les strophes du *Gayter del Llobregat*, l'amant farouche de la terre catalane Rubió y Ors, et d'Ant. de Bofarull le Barcelonais, et d'Aguiló le mayorquin. Les remparts d'Avignon et les tours du Palais des Papes redisaient dans leurs échos, les gestes du *Romancerillo Catala* de Mila y Fontanals, et ils nous enflammaient, les poèmes de Teodor Llorente le Valencien, et de Cutxet, e de Jaume Collell, de Soler et de Mathèu, et de Careta y Vidal ; je ne les nommerais jamais tous !

Et nous lisions, à l'ombre des saules de la Barthelasse, le *Calendàri Catala*, le *Gay Saber* et la *Orientada* de Pelay Briz, et nous en dévorions les versets comme des enfants groupés autour d'un buisson en dévorent les mûres. Cependant Albert de Quintana venait aux Jeux Floraux du Centenaire de Pétrarque et faisait éclater son enthousiasme. Et moi, j'ai vu le peuple d'Avignon, debout, l'acclamant, et pendant des heures criant : « Vive la Catalogne ! »

Mais une autre splendeur devait nous arriver de la terre amie : nous, qui étions habitués à voir lever le soleil sur le mont Ventoux, nous vîmes un jour l'aube apparaître sur les Pyrénées ! Un astre se leva et nous couvrit de sa lumière. L'*Atlantide*, de Jacinto Verdaguer, le poème des poèmes catalans, l'œuvre géniale de votre race, éblouissait le monde. Au nom du Félibrige, je salue notre frère Jacinto Verdaguer !

O belle heure de ma vie ! Ne finis jamais ! Chantons, ô frères ! éternellement dans le même livre d'amour ; buvons le vin de l'espérance dans la même coupe ! Et les peuples de Provence et les peuples de Catalogne et tous les peuples de sang latin tressailleront à la voix de leurs poètes ! Ecoutez là-bas, de l'autre côté de la mer, les frères d'Italie qui nous répondent. La famille latine se réunit : la poésie de nos âmes, de nos terres éblouissantes, de l'argent des oliviers, de l'or des moissons, de l'or des oranges, de l'émeraude des jardins aura fait la grande pacification de l'Humanité !

Et ce sera vous, Mantenedors de Catalogne ; ce sera vous, Félibres de Provence et de Languedoc ; ce sera vous, fils du Dante, qui serez la pensée qui renferme, la voix qui porte, le bras qui accomplit la Volonté de Dieu !

De longs applaudissements saluèrent le maître provençal ; puis, le secrétaire des Jeux Floraux lut le palmarès en ouvrant à mesure les plis cachetés des lauréats. Parmi eux, (le concours ne comptait pas moins de 222 participants), nous relevons le nom de notre collaborateur M. F. Lescure, de Gréasque. Et la séance prit fin dans le plus pur enthousiasme.

Le même soir, un banquet de cent Catalanistes avait lieu à l'Hôtel-de-Ville, présidé par F. Gras, A. Brañas et Téodor Llorente. Ce fut comme une Sainte-Estelle. Le Capoulié, qui avait apporté d'Avignon la Coupe du Félibrige, jadis offerte aux Provençaux par leurs frères de Catalogne (1867) entonna, dans un silence religieux, l'hymne des revendications de la race :

Prouvençau, veici la Coupo
Que nous vèn di Catalan.

Le refrain provençal, entendu et connu de tous, était repris en un chœur majestueux et lent. On écouta debout la dernière strophe sublime, qui fait communier tous les adeptes d'une commune gloire. Puis le Capoulié lut une adresse de Mistral que nous publierons au numéro prochain.

— Le lendemain lundi, 8 mai, dans le Salon des Cent de l'Hôtel-de-Ville, la *Lliga de Catalunya* donnait une soirée littéraire en l'honneur des écrivains couronnés. Félix Gras y reçut de grands honneurs et récita deux poèmes de son *Romancero prouvençau*, en guerdon de l'hospitalité catalane.

Pèr la glòri dòu terraire,
Vautre enfin que sias counsènt,
Catalan, de liuen, o fraire,
Coumunien tóutis ensèn !

* * *

L'abondance des matières nous force à renvoyer au numéro prochain la suite de la CHRONIQUE : fête annuelle de la Société des Félibres de Paris à Sceaux (discours de M. François Coppée), et félibrées à Paris en l'honneur d'Anselme Mathieu ; félibrée d'Aix (assemblée générale de la Maintenance de Provence, 30 juillet) etc., ainsi que les comptes-rendus bibliographiques.

* * *

Notre éminent collaborateur, M. Henri Ner, publie depuis trois ans, dans le *Dictionnaire illustré des Contemporains* de M. Emile Saint-Lanne (Paris, 7, rue Boileau), des biographies documentées d'écrivains méridionaux, infiniment dignes d'être signalées au public félibréen. Outre qu'il fait place à un grand nombre d'individualités provinciales, généralement négligées par l'exclusivisme parisien, cet ouvrage accompagne souvent d'un portrait gravé le portrait littéraire, et fait suivre parfois la notice d'une ou plusieurs citations qui lui donnent un caractère d'anthologie.

Les félibres racontés et étudiés jusqu'ici par M. Henri Ner sont fort nombreux. On en jugera par cette liste (les noms *en italiques* sont ceux

dont la notice est plus étendue ou suivie d'une étude signée du biographe) : *Paul Arène*, *Théodore Aubanel*, F. de Baroncelli-Javons, *L. de Berluc-Perussis*, Charles Bistagne, J. F. Bladé, *Alcide Blavet*, *W. C. Bonaparte-Wyse*, *Baptiste Bonnet*, *Henri Bouvet*, Jean Brunet, C. de Carbonnières, Jean Castéla, Camille Chabaneau, *Alfred Chailan*, Paul Coffinières, James Condamin, Léopold Constans, Cornillon, Félicien Court, *A. B. Crousillat*, Frédéric Donnadieu, Lucien Duc, Alcée Durrieux, Maurice Faure, *Auguste Fourès*, Don Xavier de Fourvières, G. Gabardi, Joseph Gautier, *Mme Joseph Gautier*, Raoul Gineste, *Marius Girard*, Henri Giraud, *Félix Gras*, Gabriel Guerriera, Joseph Huot, Charles d'Ille, *Elzéar Jouveau*. Ajoutons-leur les écrivains français méridionaux dont les noms suivent : *Jean Aicard*, *Horace Bertin*, Henri de Bornier, *Noël Blache*, Léon Cladel, Henry Fouquier, etc...

L'auteur de ces intéressantes biographies, qui prépare une version rythmique française de l'admirable et pour nous classique *Romancero provençal* de Félix Gras, (on a lu plus haut *Le pape d'Avignon* qui en fait partie) a éclairé plusieurs de ses portraits du *Dictionnaire* d'excellentes traductions en vers, notamment ceux de Paul Arène, de Berluc, Wyse, Bouvet, Mme Gautier, F. Gras, etc.

Très versé aujourd'hui dans la connaissance du Félibrige, M. Henri Ner n'a pas manqué de laisser trace de son ardente sympathie en ses autres ouvrages. Un précieux recueil lyrique : *Les chants du divorce*, fait alterner ses propres poèmes avec des adaptations de poèmes provençaux ou languedociens. Enfin, un important ouvrage qu'il a publié récemment en collaboration avec M. Emile Saint-Lanne, *La paix pour la vie*, vaste étude de sociologie, étudie à grands traits l'œuvre du Félibrige comme le symptôme d'une race qui s'éveille après la longue et assoupissante compression du régime unitaire. Nous reviendrons sur cette thèse de *La paix pour la vie ;* nous détacherons quelques fragments de son anthologie biographique.

* * *

Bibliographie. — Jamais telle avalanche de livres de langue d'oc et de travaux concernant nos études. On peut affirmer sans exagération que la production annuelle a *centuplé* en moins d'un demi-siècle. Qu'on vienne donc nier la popularité de l'œuvre des Félibres. Dix journaux de langue d'oc bataillent sans trêve au nom des revendications méridionales. *L'Aiòli* mène le chœur, la vivante et vaillante gazette d'Avignon, où Mistral ne dédaigne pas de rendre la justice, en des chroniques, bibliographies et notules, anonymes le plus souvent, mais qui trahissent la main du

Maître ; — où plus d'un jeune de talent s'est révélé, tels Marius André, ardent diacre de notre Paraclet, et le *baile* Folco de Baroncelli, le clavaire du temple.

A côté de l'*Aiòli*, la *Cigalo d'or* de Montpellier. Son âme, c'est Arnavielle, l'Apôtre, dont la popularité en Languedoc est faite de vénération autant que d'admiration... Tout un monde s'agite autour de ces foyers d'allégresse. Le bon espoir qu'ils ont semé porte ses fruits. Des quatre coins du pays d'Oc, nous arrivent à la fois des volumes qui sont des œuvres. Hier, nous signalions à Forcalquier, à Cannes, à Toulouse, à Béziers, d'importantes révélations littéraires. Aujourd'hui, la Gascogne nous envoie un livre somptueux et magistral, œuvre d'un exilé de son ciel, monument de fidèle et lumineux amour. Les Cevennes, évangélisées par l'Ecole d'Alais, sont chantées par un nouveau poète. De Marseille nous arrive une tragédie toute vibrante de l'antique esprit d'autonomie provençale. Toute la patrie d'Oc tressaille au souffle d'une renaissance, depuis le pays de Bigorre dont la jeune et déjà glorieuse étoile pyrénéenne s'affirme d'un éclat plus attendrissant chaque jour, jusqu'à nos frontières du Nord, d'où une compatriote de Louise Labé nous adresse sa première légende d'amour, trempée d'une rosée de larmes souriantes.

— Gascounhe, *Le brabe yent de noste — nabets debits* — par Isidore Salles (de Gosse), avec préface de V. Lespy, un fort vol. in-8° de XVI-474 pages. (Impr. Garet, à Pau) Paris, Maisonneuve, 1893.

— Las Cevenolos, *pouësios lengodoucianos* (dialèite d'Alès) par l'abbé E. Aberlenc, avec introduction de l'auteur et un glossaire des mots difficiles, un vol. in-8° de 434 pages (imprimé par J. Martin, Alais). Avignon, Roumanille, 1893.

— Brumos d'autouno, *pouësios bigourdanos*, (*plagns*, *sounyes*, *regrets*) par Philadelpho (Mlle Claude Duclos) un vol. in-8° de 66 pages. Avignon, Roumanille, 1893.

— Goudelivo, legèndo prouvençalo, (avec traduction française) par Elisabeth Péricaud, avec une préface de F. Mistral, un vol. in-18 jésus de 34 p. Paris, Lemerre, 1893.

— Pèr li cassaire, *aneidoto*, par M. Bertrand (bibliothèque de l'*Escolo de Lèrin*, tome III), un vol. in-8° écu de 80 p. Cannes, F. Robaudy, 1893.

— Casau, drame provençal en 5 actes, par Jean Monné, avec traduction en vers français par Marius Cognat, un vol. in-18 jésus de 340 pages. Paris, L. Duc, imprimeur-éditeur, 1893.

— Fables causides *de La Fontaine, en bers gascouns*, (par Fr. Batbedat, de Vicq, ? .. 1776) nouvelle édition corrigée, par l'abbé Foix. Un vol. in-8° de 68 pag. à deux colonnes. Dax, imp. Hazael Labeque, 1891.

— Poésies en dialecte valdotain, par l'abbé J. B. Cerlogne, avec traduction française (préface de M. le chanoine Noussan), un vol. in-12 de 158 pag. Aoste, imp. Louis Mensio, 1889.

Parmi les dernières publications concernant le Félibrige ou se rattachant à nos études :

— Eloge de Pierre Goudelin (1579-1649), couronné aux Jeux Floraux de Toulouse, suivi d'une *Etude sur le réveil des idiomes d'oc*, par Gaston Jourdanne, in-12 de 69 p. Carcassonne (Bib. de la *Revue méridionale*) 1893.

— Nice de France, études d'histoire et de philosophie, par Letainturier-Fradin. Un vol. in-18, Paris, Flammarion, 1893.

— Roumanille et le Félibrige, par Pierre de Bouchaud, in-8° de 29 p. Lyon, Mougin-Rusand, 1892.

— Traduction allemande de Mirèio, par A. Bertuch. Un vol. in-12, Strasbourg, Trübner, 1893.

— Etudes sur les littérateurs languedociens de Narbonne, du XVII s. à nos jours, par G. Jourdanne, in-8° de 30 p. Narbonne, Caillard, 1893.

— Bibliographie des patois gallo-romans, traduit de l'allemand du professeur Behrens par le professeur Rabiet, un vol. in-8° de 225 p. Berlin, W. Gronau, 1893.

— Régionalisme, 2 discours catalans aux Jeux Floraux de Barcelone, par R. Picó y Campamar et J. M. de Péreda, in-8° de 36 p. Barcelone, (bibliothèque de la *Vèu de Catalunya*, T. II) 1892.

— *Petite grammaire du dialecte valdotain*, avec traduction française, (par l'abbé Cerlogne) un vol. petit in-18 de 104 p. Front Canavese, impr. J. B. Cerlogne, 1893.

Enfin, plusieurs ouvrages considérables, intéressant l'histoire du Midi, ont paru ces derniers mois. Nous nous devons de les signaler sans retard, nous réservant d'y revenir.

— Le Rhone, *histoire d'un fleuve*, (du St-Gothard à la mer), par Charles Lenthéric, ingénieur en chef, ouvrage renfermant 17 cartes et plans, 2 vol. in-8° de 580 et 586 pag. Paris, Plon et Nourrit, 1892.

— *Histoire de la Provence dans l'Antiquité* — I. La Provence préhistorique et protohistorique, jusqu'au VI[e] siècle av. J.-C., par Prosper Castanier, avec une grande carte en cinq couleurs. Un vol. in-8° de IX-295 p. Paris et Marseille, Marpon et Flammarion, 1893.

— *Villes antiques.* — Nimes gallo-romain, guide du touriste archéologue, par Hippolyte Bazin, agrégé de l'Université, avec dessins de Max Raphel, un vol. in-8° de 300 p. Nimes, Henry Michel, imp.-édit., 1891.

— *Villes antiques.* — Vienne et Lyon gallo-romains, par Hip. Bazin, avec dessins de Barqui et 2 plans en couleur. Un vol. in-8° de XII-407 p. Imprimerie nationale. Paris, Hachette, éditeur, 1892.

SOUSCRIPTION PEIRESC

Ainsi que nous l'avons dit, la souscription en faveur d'un monument à élever à Peiresc, est ouverte aux bureaux de la *Revue Félibréenne*. L'administration fera toucher par mandat postal la cotisation de ceux qui en auront exprimé le désir.

Comme il faut joindre l'exemple au précepte, nous publions aujourd'hui une première liste. Elle comprend, avec les noms des promoteurs naturels de l'entreprise et ceux des inventeurs aixois de la dalle peirescienne, quelques noms amis qui, dès la première heure, ont adhéré à nos projets. — P. M.

30 septembre 1893.

PREMIÈRE LISTE

Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut . . .	50 f.
Paul Mariéton, directeur de la « Revue Félibréenne » . . .	50
L. de Berluc-Perussis	25
Frédéric Mistral	10
Félix Gras, capoulié du Félibrige	10
Paul Arbaud, à Aix-en-Provence	100
De Duranti la Calade »	20
De Sigaud de Bresc »	20
Hippolyte Guillibert »	20
Ch. de Gantelmi d'Ille »	20
Henri Pontier »	10
Abbé d'Izoard de Chénerilles	10
Duchesse I. de la Roche-Guyon	25
Princesse de Brancovan, à Amphion	20
Prince Constantin de Brancovan »	10
A. Dessus »	2
J. J. Paderewski »	10
Mme C. Commanville, à Paris	10
Comte Edmond Frisch de Fels, à Rambouillet	20
Eugène Vial, à Lyon	5
Joseph Boutard »	10
Comte Robert de la Villeneuve, à Cuisery	5
Lionel des Rieux »	5
Léon Daudet, à Paris	5
Georges Hugo, à Toulon	5
Total . . .	477 f.

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

PARIS. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.

Le Poète
THÉODORE AUBANEL

RÉCIT D'UN TÉMOIN DE SA VIE

> O Ludòvi Legré, rappello-te lou tèms ounte... reçaupiés mai que tòuti, mai entimamen que tòuti, li counfidènci d'Aubanèu : e 'm'acò, dins lou libre que medites de faire, e que tu soulet pos faire, raconto-nous, o vièi ami, tout ço que i'avié d'amo, de sincerita naïvo, de passioun pèr lou bèu, de leiauta prefoundo e de patriontisme dins l'engèni courous dóu fièr e grand pouèto Teodor Aubanèu !
>
> F. Mistral, *Discours de réception à l'Académie de Marseille.*

I

Lorsque, en sortant de la gare d'Avignon, le voyageur pénètre dans la vieille cité papale, il trouve, après avoir franchi le seuil de l'enceinte crénelée, une large voie d'aspect monumental, mais de physionomie toute moderne, qui le conduit en ligne droite jusque sur la place de l'Horloge, au cœur même de la ville.

Le sol de cette belle avenue a été en partie conquis au moyen de la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, instrument impitoyable qui, sans doute, aura permis à notre siècle d'accomplir de grandes œuvres, mais en prononçant quelquefois d'inexorables condamnations contre des édifices que l'on ne voit pas disparaître sans un serrement de cœur.

Il fallut, en 1865, pour ouvrir la voie nouvelle, (1) démolir une maison de la rue Saint-Marc (2) qui se recommandait autant par l'ancienneté et l'élégance de son architecture que par les souvenirs qu'elle rappelait : l'archivolte du portail et les linteaux des fenêtres agrémentés de fines nervu-

(1) Appelée d'abord *rue Pétrarque*, elle est devenue plus tard *rue de la République.*

(2) La rue Saint-Marc se nomme maintenant *rue Théodore Aubanel.*

res, les gargouilles grimaçant au sommet de la façade, et, — découpant le faîte, flanquée à chaque angle par les culs-de-lampe d'un gracieux encorbellement, — une ligne de créneaux du même style que ceux des remparts de la ville, attestaient une origine cinq fois séculaire. C'était, au temps des Papes d'Avignon, le palais de Bernard de Bosquet, archevêque de Naples, qu'Urbain V avait élevé au cardinalat en 1368 ; — et c'est là que naquit, le 26 mars 1829, l'enfant qui devait être un jour le grand poète Théodore Aubanel.

A l'intérieur, le vieux palais cardinalice était sombre et triste. Le portail ouvrait directement sur un grand vestibule aux murs duquel on voyait adossées des presses de forme antique, des balles de papier et des piles de livres. Il y avait là, en effet, une imprimerie, que la famille Aubanel, — originaire de Valensole, dans la Haute-Provence, — était venue fonder à Avignon, au siècle précédent, et qui se transmettait de père en fils.

Bien avant la réunion du Comtat-Venaissin à la France, la maison Aubanel avait conquis une juste renommée, et le gouvernement papal l'avait honorée d'une distinction particulière en conférant à son chef la qualité d'imprimeur du Saint-Siège. Malgré les évènements accomplis, ce privilège ne s'est pas éteint. Le titre d'imprimeur de Sa Sainteté avait continué d'être inscrit sur la façade de la maison de la rue Saint-Marc, et au-dessus de la porte rayonnait, avec ses dorures, l'écusson pontifical, accosté des deux clefs symboliques et surmonté de la tiare à triple couronne.

En même temps que l'industrie héréditaire, ce qui, dans la maison Aubanel, se perpétuait de génération en génération, c'étaient une probité, une droiture, et avant tout une foi religieuse à l'épreuve de toute défaillance.

Sous la Terreur, l'aïeul du poète, Antoine Aubanel, fidèle à ses antécédents, continua d'imprimer le catéchisme du diocèse. Crime impardonnable, car, disait dans son rapport le procureur-syndic du district, « la vente de tels livres pourrait attiser le feu du fanatisme et de la superstition, et produire de grands désordres. » Aussi le courageux imprimeur se vit-il, malgré son grand âge, traîné en prison ; et il ne fut soustrait à une condamnation capitale que grâce au 9 Thermidor. Lorsque, dans une pièce devenue célèbre et qui a pour titre cette date même, Théodore Aubanel fit entendre, contre les crimes de la Révolution, des accents d'une si farouche énergie, il était sans doute inspiré par le souvenir de l'échafaud auquel son grand-père avait failli être livré.

Le fils d'Antoine, Laurent Aubanel, fut le père du poète. C'était, a écrit M. Hamelin dans une notice publiée par le journal *l'Imprimerie* « un

homme d'une rare intelligence, entreprenant et actif, et qui avait joint à son imprimerie et à sa librairie une fonderie de caractères, probablement la dernière d'où soient sorties les fontes *sur hauteur d'Avignon.* » Déjà, l'*Histoire de l'Imprimerie*, de M. Paul Dupont, citait Laurent Aubanel comme un des graveurs et des fondeurs les plus habiles de son époque.

Laurent Aubanel s'allia, par son mariage, avec une famille qui tenait le premier rang dans la jolie petite ville de Monteux, patrie de Saboly, le populaire auteur des *Noëls*. Suivant une tradition depuis longtemps accréditée, la famille Seyssaud devait son origine à un capitaine grec nommé Seyssalis qui, après avoir bataillé pendant toute sa vie contre les Turcs, fut fait prisonnier en 1453 lors de la chute de Constantinople, parvint à s'évader et, d'aventures en aventures, vint finalement trouver un refuge au pied du mont Ventoux. Quelle que soit l'authenticité de cette histoire, que « le capitaine grec » ait existé ou non, on peut dire qu'il vivra toujours. De par le droit souverain des poètes, Théodore Aubanel l'a rendu impérissable avec le sonnet qui sert de préface aux *Filles d'Avignon*:

> Un capitàni grè que pourtavo curasso,
> Dóu tèms de Barbo-rousso es esta moun aujòu...
>
> Vint an chaplè li Turc, raubè li Sarrasino;
> Soun espaso au soulèu lusissié cremesino
> Quand sus li Maugrabin passavo coume un llèu,
>
> A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge !..
> D'aqui vèn que, pèr fes, de sang moun vers es rouge,
> Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu.

Des trois fils qu'avait eus Laurent Aubanel, Théodore était le plus jeune.

L'aîné, Joseph, entraîné par une vocation artistique, avait pris le parti de renoncer à la carrière paternelle pour s'adonner à l'étude de la peinture. Marié de bonne heure avec une jeune fille issue d'une vieille famille marseillaise, il alla, presque aussitôt après son mariage, se fixer à Paris où il fréquenta l'atelier de Léon Cogniet et celui d'Auguste Glaize. Il débuta par d'heureux succès. Mais au bout de quelques années le jeune ménage eut la nostalgie de la Provence. Et comme il n'était point survenu d'enfants et que rien ne les obligeait à s'enfermer dans une ville, les deux époux résolurent de s'établir à la campagne, et ils s'accordèrent pour choisir comme siège de leur installation définitive, le village de Pierrerue dans le département des Basses-Alpes. Ils y firent construire, au milieu d'un riant jardin, une petite maison dont ils avaient eux-mêmes dessiné le plan; et c'est là que Joseph Aubanel, vivant en artiste, en philosophe, en érudit, en chrétien, a paisiblement achevé sa carrière. Il n'abandonna jamais

ses pinceaux, mais obéissant aux sentiments d'une foi active, il ne les employa plus qu'à orner la modeste église de son village et celles de quelques autres villages pauvres du même département. Théodore avait pour son frère et sa belle-sœur une tendre affection et, bien souvent, quand il pouvait s'enfuir d'Avignon, il accourait, tout heureux, à Pierrerue. Il y avait trouvé, lorsque son cœur saignait, les plus délicates consolations. Son génie poétique s'y mettait en libre communication avec la nature, et il a rencontré là quelques-unes de ses meilleures inspirations. Aussi aurons-nous, en poursuivant le cours de cette étude, l'occasion de revenir à Pierrerue et d'en parler avec plus de détails.

Charles, le second fils, prit avec Théodore, lorsque leur père mourut en 1854, la suite des affaires de la maison. L'association formée entre eux s'est prolongée jusqu'à la mort de Charles, survenue en 1880, et durant cette longue période, les deux frères, malgré des différences de caractère absolument tranchées, ont toujours vécu dans la plus cordiale entente. Charles Aubanel était un esprit original et cultivé. Doué d'une remarquable facilité d'élocution, il causait avec beaucoup de verve, et sa conversation brillait, autant par la variété des connaissances qu'il y montrait, que par les spirituelles saillies qui en jaillissaient. S'il n'allait pas précisément jusqu'à affecter du dédain pour la poésie et les poètes, peut-être n'était-il pas fâché de laisser croire qu'il ne faisait grand cas ni de l'une ni des autres. Il mettait, tout au moins, une sorte de coquetterie à afficher des goûts et des sentiments prosaïques. Et pourtant il avait, lui aussi, son idéal et sa chimère ! C'était la passion des voyages. S'il eût enfourché l'hippogriffe, il aurait dirigé son vol vers les terres lointaines, et de préférence vers le pays des Mille et une Nuits, le magique Orient. Mais chez lui l'imagination seule avait des ailes : il était l'indolence même, et ne prisait rien tant que la vie sédentaire. Aussi ne voyagea-t-il guère... que dans son fauteuil, où pendant de longues heures il lisait, il dévorait plutôt, toute la bibliothèque des voyages.

De tout temps, la maison Aubanel avait tenu à honneur de donner l'hospitalité aux religieux qui traversaient Avignon pour se rendre dans les missions étrangères. Charles prenait plaisir à écouter leurs récits, à les interroger, à se faire décrire les contrées où ils avaient porté l'évangile. Et, soit par ses lectures, soit par ses entretiens ou sa correspondance avec les missionnaires, il était parvenu à connaître mieux qu'un géographe de profession la physionomie de notre globe, et surtout celle des régions de l'Orient pour lequel il avait, nous l'avons dit, une prédilection particulière.

Un ami de Téhéodore mit à profit ses relations de parent avec le célèbre

orientaliste Garcin de Tassy, pour obtenir, par l'entremise de ce savant, l'admission de Charles Aubanel parmi les membres de la Société Orientale de France. Cette nomination fit le plus grand plaisir à notre platonique voyageur. Il prit fort au sérieux son nouveau titre, correspondit assidûment avec ses confrères, et eut l'occasion de leur adresser, grâce à ses rapports avec les missionnaires, de nombreuses et intéressantes communications. Très fier de ses succès, il les contait ainsi, en 1860, à l'ami qui l'avait patronné :

J'avais chargé Théodore dans sa dernière lettre de vous faire mes amitiés et de vous dire que je remplis dignement dans la Société Orientale la place que votre bienveillante affection m'y a fait trouver. Il l'a oublié. Samedi dernier vous avez pu lire dans la *Gazette du Midi* une relation très intéressante d'une course en Phénicie. M. Garcin de Tassy avec lequel je suis, grâces à vous, en relations suivies, a publié dernièrement, dans la *Revue Orientale* de Paris, de précieux documents sur les Druzes que je lui ai communiqués, et je dois lui en envoyer d'autres. Enfin ces messieurs me regardent comme si bien renseigné sur l'Orient, que dans la liste des membres de la Société Orientale qu'ils ont publiée récemment, ils me désignent ainsi :

AUBANEL (*Ch.*), *voyageur en Orient*, à Avignon.

C'est un peu fort, vous l'avouerez, mais comme c'est à vous que je dois tout cela, j'ai voulu directement vous en remercier, non point tant précisément pour l'agrément qui m'en revient, que parce que cela me permettra d'être plus utile à diverses missions de Syrie.

Il nous reste à dire, pour compléter cette courte biographie, qu'en récompense de son dévouement envers les missionnaires, le pape Pie IX le nomma chevalier de Saint-Sylvestre, et qu'il fut appelé, par les électeurs consulaires de sa ville natale, à occuper un siège au Tribunal de Commerce, fonctions dont, après lui, Théodore fut investi à son tour, et que tous les deux remplirent avec autant de zèle que de distinction.

Ainsi que nous l'avons indiqué, Laurent Aubanel était mort en 1854. Il avait un frère, entré dans les ordres, et qui, n'ayant jamais cessé d'être l'hôte de la maison, continua, après le mariage de Charles, d'y résider auprès de Théodore. Lorsqu'il fallut, à la suite de l'expropriation de 1865, abandonner la rue Saint-Marc, Théodore vint occuper un logis situé dans l'impasse de la place Saint-Pierre, et son vieil oncle l'y suivit.

Alphonse Daudet à qui, lors de la mort du poète, un chroniqueur du *Temps* était allé demander de lui « raconter son ami, » de le lui « montrer tel qu'il devait être vu dans le cadre de sa ville natale, » — Alphonse Daudet fit, de cette maison où il était maintes fois venu voir Théodore, une description empreinte, sous l'agréable fantaisie de la forme, de beaucoup de vérité.

Vous ne connaissez pas Avignon ? Imaginez une de ces petites villes prises dans un corselet de tours et de murailles, comme on en voit imprimées sur la première page des elzévirs. Voilà Avignon avec ses remparts à créneaux où, la nuit, dit une chanson d'Aubanel, viennent danser les étoiles.

Maintenant, dans un coin de la vieille ville papale, figurez-vous un cloître, un vrai cloître, avec son porche, son portique, ses larges escaliers de pierre, son religieux silence, seulement troublé par le bruit sourd de l'imprimerie d'Aubanel, installée dans les vieux bâtiments.

En haut l'appartement, assombri par des vitraux, a une allure mystérieuse d'oratoire... On sent qu'on est chez un bourgeois et chez un artiste.

Des crucifix de vieil ivoire, deux ou trois Clouet pendent au mur, et sur tout cela, sur les tentures, sur les meubles, court la dentelle d'Avignon, fine à border des nappes d'église, fine comme les créneaux des remparts.

Là, derrière ces vitraux, dans cette lumière chaude, Aubanel a vécu avec sa femme et son enfant, près de celui que dans la maison on appelait « l'oncle. »

C'était un vieux chanoine, si vieux, si vieux qu'il devait dater du temps des papes. Silencieux pendant des semaines entières, il ne parlait jamais qu'en provençal ou en latin, et il ne posait son bréviaire que pour relire, — dans deux volumes reliés de cuir, à tranches rouges, — son Virgile et son Catulle.

Nous devons ajouter un trait à cette esquisse. Le chanoine Aubanel était d'une grande piété, et pendant de longues années il édifia les gens d'Avignon par l'intrépidité avec laquelle, bravant certains jours les plus violentes rafales de mistral, il gravissait la montée du Rocher des Doms, pour aller à la cathédrale assister à l'office du Chapitre. La bonté rayonnait dans l'expression de son visage ; aussi Théodore, qui avait pour lui le plus tendre attachement, éprouva-t-il à sa mort un vif chagrin, et à cette occasion il écrivait, le 5 février 1870, à un de ses meilleurs amis :

J'ai une bien triste nouvelle à t'annoncer : mon bon oncle le chanoine n'est plus de ce monde. Il s'est éteint hier après une maladie de trois jours seulement. Cette perte va faire un vide immense dans la maison, nous sommes tous bien affligés. C'était un si digne et excellent homme !... Ah ! la mort de ceux que l'on aime est la plus rude épreuve de ce monde ! (1)

(1) Nous trouvons dans l'*Armana prouvençau* de 1873 un sonnet adressé par le félibre Crousillat à Th. Aubanel « sus la mouert de soun ouncle lou canounge », avec cette épigraphe : *Vive pius, moriere pius* (Ovide). La figure de l'aimable vieillard y est ainsi dessinée :

Un jour em'éu dinave ; quand li sounge,
Me sèmblo de lou vèire fres, revoi,
Emai proun galejaire vièi canounge,
E brave e saberu tant que galoi.

II

A son ami Paul Arène, qui lui demandait des renseignements sur les premières années de sa jeunesse, voici ce qu'Aubanel avait répondu :

Tu veux que je t'adresse quelques notes, je suis fort embarrassé, et puis je n'ai pas d'histoire. Cependant je vais essayer. Par ma mère je descends d'un capitaine grec qui, après la prise de Constantinople, vint s'établir en Provence, à Monteux. Quand j'étais enfant, je passais presque toujours la belle saison à la campagne avec ma mère. Deux fois par an, à Noël et à Pâques, nous allions chez mon grand-père, à Monteux, et c'était pour moi une grande joie. Il y avait là des chambres dont le plafond était couvert de saucissons, et d'autres où des grappes de clairette séchaient suspendues au bout de longs fils. Moi je préférais la chambre aux clairettes, parce que toujours les rats faisaient tomber quelques grains. Cette maison de mon grand-père avait aussi de longs corridors noirs, de hautes salles tapissées en cuir gaufré et une sorte de parc assez petit, mais plein de vieux arbres, et où les herbes folles poussaient à leur gré, car on réservait tous les soins pour le potager d'à côté. Je trouvais le petit parc tres beau, et j'y passais mes journées couché dans l'herbe, à lire des contes de fées, oubliant même l'heure du dîner. C'était souvent mon grand-père qui venait me chercher ; il arrivait doucement, avec une énorme sonnette qu'il agitait soudain à mes oreilles, et il riait aux éclats de ma frayeur.

Après avoir reproduit cette lettre dans l'article qu'il s'était proposé de consacrer à Aubanel, (1) Paul Arène écrivait :

« Et voilà ! — Au surplus, Aubanel ajoute : « Si tu désires *encore* « quelques renseignements, je suis à ta disposition. »

« Encore » est purement admirable. Au fond cependant, Aubanel avait raison, et c'est bien là tout ce qu'il faut savoir d'un poète ; et cette naïveté persistante dans le souvenir, l'impression profonde laissée dans un cerveau d'enfant par ces menus détails rustiques et familiaux, expliquent mieux que ne pourrait le faire la plus minutieuse biographie, le pourquoi de son œuvre et le mélange heureux de pittoresque et d'émotion qui en est le charme. »

Lorsque pour le petit Théodore sonna l'heure d'être enfermé au collège, ses parents firent choix d'un établissement situé dans la vieille capitale de la Provence. C'était un pensionnat dirigé par des religieux qui portent le nom de Pères de la Retraite, mais qui étaient alors beaucoup plus connus sous l'appellation populaire de « Frères-Gris. » Bien qu'en général les

(1) *La République française*, 8 octobre 1879.

anciens élèves de cette maison eussent toujours conservé pour leurs maîtres des sentiments d'affectueuse reconnaissance, — et tels furent à leur égard ceux d'Aubanel, — il n'en est pas moins vrai que le pensionnat des Frères-Gris avait dans toute la région du Midi une terrible réputation de sévérité. Une sorte de légende faisait presque de ces bons religieux des croquemitaines que l'on évoquait pour rendre sages les enfants : dès qu'un écolier devenait paresseux ou rebelle, on le menaçait des Frères-Gris. Nous pensons que pour des enfants dont la famille résidait à une certaine distance de la ville d'Aix, toute la rigueur de la menace consistait dans la perspective d'être exilés. A cette époque, qui était encore celle des diligences, les déplacements étaient difficiles, et un éloignement de quelques lieues suffisait pour qu'un élève des Frères-Gris fût certain de n'avoir plus, pendant plusieurs années, que de bien rares occasions de revoir le toit paternel.

Nous ignorons quel fut le motif qui détermina la famille d'Aubanel à l'envoyer là. Ce ne fut pas assurément pour morigéner un enfant d'un naturel doux, craintif, enclin à la rêverie. Il n'eut d'ailleurs point à souffrir du régime de la maison, et non seulement le souvenir qu'il avait conservé de son séjour à Aix était exempt de toute amertume, mais, au contraire, il se rappelait avec plaisir cette période de sa vie, ainsi que le témoigne une lettre qu'il écrivait en 1858 à un de ses amis qui venait alors de se fixer à Aix pour y achever ses études de droit :

Comment vous trouvez-vous du séjour de cette petite ville d'Aix si calme, si déserte ?... Il n'est rien qui me rappelle la solitude de Pise, comme Aix, avec ses larges rues où l'herbe pousse ; seulement Pise a quelque chose de grand et de mélancolique qui étonne et saisit, tandis que Aix a tout simplement l'air ennuyé.

Je lisais il y a quelque temps, dans la *Revue de Genève*, qu'un poète, M. de Puycousin, parlait de cette pauvre ville délaissée en termes assez rudes. Il se demande ironiquement : est-elle malade ?

Non, vous vous dites encor saine ;
Votre front, du front d'une reine
Conserve presque la fierté ;
Vous n'avez, ville féodale,
De fléau qu'une cour royale,
De mal qu'une université.

Eh ! bien, malgré tout ça, j'ai, moi, un vieil amour pour Aix : je ne puis oublier tout à fait le temps que j'ai passé dans cette ville, le temps où j'étais écolier chez les terribles Frères-Gris, cet épouvantail de l'enfance. — Tous les jours, tous les jours, je passais sous les arbres du Cours Saint-Louis, et j'allais chez Bastiani prendre des leçons de modelage. Le vieux père Bastiani avait cinq ou six filles (je n'en ai jamais su au juste le nombre) qui toutes faisaient de la musique, de la

peinture ou de la sculpture. Je travaillais dans l'atelier de l'une de ces demoiselles qui alors modelait le buste de sa sœur, un buste grand comme nature. — Je regrette de ne plus me rappeler son nom ; elle n'était pas précisément jolie, mais elle avait une expression de bonté et de douceur charmantes. Quelquefois elle se tournait vers mon travail et si je m'égarais, elle prenait mon ébauchoir et avec une bienveillance extrême, elle corrigeait en quelques coups ce qui n'allait pas. — Je n'étais alors qu'un enfant, mon cœur ne s'était pas éveillé encore ; il ignorait combien on peut aimer et combien aussi, hélas ! on peut souffrir, mais à mon insu, j'éprouvais une sympathie profonde et tendre pour cette excellente personne : si loin que je remonte dans ma vie, c'est bien la première fois que mon cœur s'est ouvert. — Sa sœur, dont elle faisait le portrait, était fort belle ; elle n'avait que quinze ans, c'était une blonde et une folle, toujours chantant, toujours dansant et courant dans le jardin, toujours les cheveux au vent, de magnifiques cheveux plus dorés que le soleil, elle restait à peine tranquille un instant pour poser, et disait à sa sœur : — Vois-tu, si je savais de devenir laide, j'aimerais mieux mourir, mourir tout de suite ! — Je l'ai revue il n'y a pas un an ; elle n'est plus belle, hélas ! et elle n'est pas morte, et je crois bien qu'elle ne voudrait pas mourir. — Et maintenant si, de votre fenêtre, vous voyez les arbres du Cours Saint-Louis, vous penserez un peu à Théodore.

III

Son éducation terminée, Théodore Aubanel revint à la maison de la rue Saint-Marc, et sous la direction de son père se mit aussitôt aux affaires.

C'est alors que se produisit ce qu'il faut bien considérer comme le grand évènement de sa vie : nous voulons parler de sa vocation littéraire et de la part qu'il eut à la renaissance provençale.

Aubanel fut, en effet, avec Roumanille et Mistral, l'un des trois promoteurs de cette renaissance : ils semèrent ensemble ce grain de sénevé devenu aujourd'hui l'arbre aux profondes racines, au tronc puissant, dont les branches projettent leur ombre si loin, et où sont accourus si nombreux les oiseaux du ciel.

Lorsque notre Théodore sentit s'éveiller son génie poétique, ce fut d'abord en vers français qu'il traduisit ses premières inspirations. (1)

Il eut, à cette époque, l'occasion de se lier d'amitié avec Roumanille, venu de Saint-Remy pour être professeur dans un petit pensionnat d'Avignon, en attendant d'ouvrir, comme il le fit un peu plus tard, sa librairie de la rue Saint-Agricol. Roumanille avait aussi commencé par écrire des

(1) Eloge de Théodore Aubanel, prononcé devant l'Académie de Vaucluse, par le docteur Pamard.

poésies françaises. Il a lui-même raconté quel fut son dépit quand il constata que sa vieille mère ne parvenait pas à les comprendre, et comment il eut alors l'idée de chanter dans la langue qui était celle de son berceau.

Par une singulière coïncidence Mistral, de son côté, vers le même temps, composait des vers français. Il les publiait sous un pseudonyme (1) dans un petit journal de la ville d'Aix, où il était venu résider pour y suivre les cours de la Faculté de Droit.

Malgré le succès inouï qu'ont obtenu les glorieux fondateurs du Félibrige, on a quelquefois exprimé le regret qu'ils ne soient pas demeurés fidèles à leurs premiers essais et n'aient pas consenti à grossir la phalange des poètes français.

Sous la plume d'un écrivain pour qui le provençal est une langue étrangère, l'expression de ce regret peut, à la rigueur, se justifier.

Mais le reproche adressé aux Félibres aurait lieu de surprendre s'il était formulé par un homme quelque peu versé dans la connaissance de la langue provençale.

Saus vouloir ici traiter à fond une question qui comporterait de longs développements, nous nous bornerons à indiquer combien le génie de la langue provençale diffère du génie de la langue française.

Celle-ci est surtout appropriée à l'éloquence. Avec la clarté, la précision qui sont son essence même, elle s'adapte à merveille aux théories de la science, aux démonstrations de la philosophie, aux récits de l'histoire, aux formules du droit, aux stipulations de la diplomatie, aux déductions de la dialectique. Elle excelle, en un mot, quand il s'agit d'exposer, d'éclairer, de convaincre. Mais ce n'est point une langue poétique, faite pour peindre la nature ou exprimer les élans de l'âme ; et par les mêmes raisons, ce n'est pas une langue populaire.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas eu en français de très grands poètes ? Qui l'oserait prétendre ? Mais ayant à se servir d'un instrument rebelle qui ne se prêtait pas naturellement à rendre les conceptions poétiques, ils ont dû, par la force de leur génie, le transformer en quelque sorte. Et c'est ainsi qu'ils ont créé pour eux une langue spéciale, la langue poétique, qui diffère si fort du français de la prose.

Quelle que soit la puissance des œuvres que le génie de ses poètes lui a fait produire, il n'en est pas moins vrai que cette langue spéciale reste toujours empreinte d'une solennité affectée et factice. Ce n'est plus la lan-

(1) Celui de *Bouffarel*. — Nous tenons ce détail de l'auteur de *Mirèio*, et nous espérons qu'il voudra bien nous pardonner cette petite indiscrétion.

gue qui se parle communément, et parce qu'elle manque de simplicité, ce ne sera jamais une langue populaire.

Ce caractère un peu artificiel de la langue poétique devait nécessairement provoquer des réactions, auxquelles divers noms ont été appliqués : celui de réalisme semble avoir prédominé. Mais à quels résultats ces tentatives ont-elles abouti ? Le réalisme avait un écueil à redouter : le trivial. Y a-t-il toujours échappé ? Et serait-il facile de citer beaucoup d'œuvres ayant le mérite d'être tout à la fois réalistes et poétiques ?

Le provençal, au contraire, est une langue essentiellement poétique. Combien ceux qui le comprennent ne savourent-ils pas ces innombrables locutions si expressives, si vivement imagées, si pittoresques, pour la plupart intraduisibles, du moins exactement, en français, et qui s'adaptent si bien à la poésie ? La poésie ! Mais elle est inhérente au langage du paysan, du pâtre, du pêcheur, de la poissonnière ! Le français, et surtout le français poétique, n'étant pas une langue populaire, qu'est-il arrivé ? C'est que le peuple, dans les provinces où il n'avait pas d'autre instrument, a dû, pour l'approprier à son usage, le réduire à l'état de patois.

En provençal, rien de semblable : il n'existe qu'une seule langue, qui est en même temps celle de la prose et de la poésie, celle de la classe populaire et des gens du monde. Et c'est là l'immense avantage grâce auquel la poésie provençale a pu, elle, résoudre l'insoluble problème, en demeurant réaliste et poétique. (1)

Le provençal a donc, pour fixer les inspirations poétiques, une incomparable supériorité, et c'est ce que comprirent encore mieux, après leurs premiers essais en langue française, les rénovateurs de la littérature provençale. Habitués qu'ils étaient à parler provençal dès leur enfance, ils apprécièrent toutes les ressources, toute la richesse, toute la valeur poétique de leur idiome natal. (2)

(1) Nous avons été heureux d'entendre M. Eugène Rostand, président de l'Académie de Marseille, exprimer la même idée dans sa réponse au discours de réception de F. Mistral :

Le provençal a bien des éléments de vie, ne fût-ce que d'être réaliste. Notre français poétique, conventionnel au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, même avec Racine, même avec André Chénier, retient de nos jours, jusque dans les recherches du trivial, et bien que nous nous vantions d'avoir brisé toutes les entraves, je ne sais quoi au moins de convenu qui porte le lecteur à se dire : on ne parle pas ainsi. Le provençal ne cesse point d'être poétique en étant exact.

(2) Dans l'entretien qu'il eut, lors de la mort d'Aubanel, avec un rédacteur du *Temps*, et dont nous avons cité plus haut un passage, Alphonse Daudet avait ajouté : « Sous ces influences, pris dans le mouvement de Mistral, Aubanel a écrit des vers provençaux, un peu comme il aurait fait des vers latins. Je ne veux pas dire qu'il se livrât à un exercice de rhétorique, mais seulement que chez lui le retour à une langue qu'il ne parlait pas, qu'il dut apprendre, fut un goût délibéré d'artiste, non un élan spontané, instinctif comme chez Mistral. » Il y a là, de la part de l'éminent écrivain, une erreur de fait et une

Sans doute, s'ils avaient continué à écrire des vers français, Mistral et Aubanel en eussent fait d'excellents. Mais il faut les féliciter hautement d'y avoir renoncé : non point seulement à raison des succès personnels qui les attendaient dans leur glorieuse carrière, — ou en considération de la part qu'ils ont prise à la résurrection de la patrie provençale, menacée de disparaître sous l'universel effacement, — mais aussi dans l'intérêt même de la littérature française.

Dans le champ que celle-ci exploite depuis une si longue suite d'années, le sol est maintenant apauvri et comme épuisé. Ne peut-on pas espérer que la végétation y reverdira avec une vigueur nouvelle au contact d'une littérature sœur, dont la luxuriante floraison éparpille autour d'elle tant d'éléments fécondants, de cette littérature provençale qui est, elle aussi, et comme on l'a si bien dit, « une littérature française ? »

IV

Dans un fragment d'autobiographie qui servait de préface à la première édition dis *Isclo d'or*, Mistral a raconté l'humble genèse du Félibrige.

« Vers l'âge de neuf ou dix ans, écrit-il, on me mit à l'école. Mais je fis tant de fois l'école buissonnière que mes parents, avec raison, jugèrent à propos de m'envoyer dehors, pour couper court à mes escapades. Et l'on m'enferma dans un petit pensionnat de la ville d'Avignon, d'où l'on nous conduisait, deux fois par jour, aux classes du Lycée. »

D'abord en révolte contre cette claustration, le jeune écolier se résigne et bientôt, pris du goût de l'étude, il est conquis par les grands poètes de l'antiquité.

« La sublime beauté des écrivains antiques pénétrait mon cœur, et dans Virgile et dans Homère je reconnaissais vivants les travaux, les idées, les coutumes et les mœurs du paysage maillanais.

« C'est alors que je m'essayai, en cachette, à traduire en provençal la première églogue de Virgile :

Oh ! quouro reveirai ma téulisso lepudo
E moun pichot reiaume, e mi bèus espigau !

erreur d'appréciation. Même dans les grandes villes de la Provence, la plupart des familles bourgeoises avaient conservé l'habitude de se servir couramment du provençal, habitude d'ailleurs dont le maintien était en quelque sorte imposé par les relations journalières avec les subalternes, serviteurs, marchands, fermiers... Il en était ainsi dans la famille Aubanel, et Daudet, en parlant, au cours de la même conversation, du vieux chanoine, avait rappelé — ce qui était parfaitement exact — qu'il ne s'exprimait jamais qu'en provençal ou en latin.

« Le confident unique de ces bégaiements était un brave écolier de Châteauneuf-du-Pape, Anselme Mathieu, qui est devenu depuis une des colonnes du Félibrige.

« Mais un évènement d'importance majeure, non seulement pour moi, mais pour notre Renaissance, vient se placer ici. C'était en 1845. Au pensionnat où j'étais, un jeune homme de Saint-Remy, ayant nom Roumanille, entra pour professeur... Roumanille, déjà piqué par l'abeille provençale, recueillait en ce temps-là son livre des *Pâquerettes*. A peine m'eut-il montré, dans leur nouveauté printanière, ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être, et je m'écriai : « Voilà l'aube « que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ! »

Ses études terminées, en 1847, Mistral revint à Maillane. « Mais, ajoute-t-il, ma famille, comprenant bientôt que le travail intellectuel me convenait mieux que celui des champs, voulut que j'allasse à Aix étudier le droit. Là, je rencontrai encore mon bon ami Mathieu, avec qui nous nous délections à rafraîchir de poésie la sécheresse des Pandectes et du Code civil. »

Le poète obtient en 1851 son diplôme de licencié en droit. Et son père, auprès duquel il retourne, lui déclare alors qu'il est libre de choisir une carrière et de faire désormais ce qu'il voudra.

« Aussitôt, comme on dit, je jetai sur un buisson ma robe d'avocat, et je m'épanouis dans la contemplation de ce que j'aimais tant : la splendeur de ma Provence.

« Grâce à Roumanille, qui déjà ralliait et encourageait chacun, je connus Aubanel, Crousillat et tant d'autres, qu'une commune ardeur amenait à la Provence, et qui étaient devenus pour moi autant d'amis. Nous nous réunissions souvent, tantôt ici et tantôt là, mais le plus à Avignon, la ville prédestinée, dont le poète Belaud disait déjà, il y a trois siècles :

Non si passo lou jour que n'àgi souvenènsso
De tant de bons amis que son dins Avignon.

Parmi ces « bons amis » d'Avignon, il en était un chez lequel on se réunissait de préférence. Paul Giéra, de quelques années plus âgé qu'Aubanel et Mistral, cultivait lui aussi la muse provençale. De ces ouvriers de la première heure, c'était celui que la mort devait frapper avant tous. Mais déjà le notariat l'avait arraché à la littérature. (1)

Un esprit original et gai, mais d'une gaîté délicate et fine, le portait naturellement vers la poésie légère. Il s'était lui-même surnommé « le féli-

(1) Les trop rares poésies de Paul Giéra, signées du pseudonyme de Glaup, ont été réunies par les soins pieux de Roumanille et Mistral, dans un recueil intitulé *Un liame de rasin*, qui contient aussi celles de Castil-Blaze, d'Adolphe Dumas et de Jean Reboul. — Avignon, Roumanille, 1865.

bre enjoué, *lou felibre ajougui.* » Il possédait ce je ne sais quoi, pour lequel notre langue, faute de trouver dans son propre fonds une expression juste, a dû adopter le mot anglais d'*humour.* Si l'on veut apprécier son genre de talent, il faut lire cette délicieuse odelette qu'il adresse « aux grenouilles » : en écoutant le soir leurs coassements plaintifs, il suppose qu'elles sont tristes et se lamentent parce qu'elles n'ont pas de queue, et il essaie de les consoler:

Sabe perqué sias renarello :
Es de vèire coume lou pèi
Se crèi
De sa coua taiado en dentello ;
E vourrias bèn èstre autant bello
Que ço qu'èi !

D'acô vous lagnas, mi granouio ?
Mai s'an la coua, n'an pa 'n parèu
D'artèu...
E que dèu dire la favouio,
Pauro bestiolo que farfouio
De-cantèu ?

Vous trouvias-ti plus urouso
Passa-tèms, que carrejavia
La coua ?
O tèsto-d'ase vanitouso,
Dins quatre det d'aigo nitouso
Que fasia ?

Paul Giéra vivait auprès de sa mère, qui faisait aux amis de son fils le plus affectueux accueil, et de deux sœurs dont l'aimable caractère s'accordait à merveille avec celui de leur frère.

L'aînée se nommait Clarisse, et Paul avait chanté sa naissance dans des strophes empreintes d'une grâce exquise :

Que bèu jour ! — i'a trento an d'acò, —
Pourtave tout-bèu-just li braio ;
Plus gai que s'avié begu 'n cop,
Moun paire mounto e dis : — Marmaio,
Lèu ! lèu ! venès vèire, courrès,
Vosto pichoto sor, pecaire !
Couchado dins un galant brès...
Vous l'ai aducho de Bèu-Caire !

E courreguère coume un fòu
Pèr te vèire, bello sourreto !
Aviéu qu'uno souleto pòu :
Que rebutèsses mi babeto.

Mai noun ! poulido coume un iòu,
Reçaupères bèn l'embrassaire,
Que cantè coume un roussignòu :
Vivo la fiero de Bèu-Caire !

La plus jeune, Joséphine, était enjouée comme Paul. Elle donnait libre carrière aux saillies d'un esprit très primesautier, et rien n'était plus attrayant que ses frais éclats de rire, à travers lesquels on devinait parfois les élans d'un cœur affectueux et tendre.

La présence de ces jeunes filles donnait beaucoup d'animation et de charme aux soirées d'hiver où Mme Giéra réunissait, dans son salon de la rue Banasterie, les amis de son fils ; et plus d'un, parmi ces félibres, y trouvait le motif de ses inspirations :

E que soun gènto li vihado,
Madamo, quand la ramihado
Petejo, e que sias assetado
Dedins voste poulit saloun ! (1)

L'été venu, la famille Giéra se transportait à Font-Ségugne,

Sejour de paradis, bèu castèu, que s'escound
Coume un nis de bouscarlo au mitan di bouissoun,

et quel essor donnaient alors à la poésie la liberté de la campagne, les longues courses à travers champs, les jeux et les danses à l'ombre des grands arbres, les promenades au clair de lune !

E qu'èi brave d'èstre à l'oumbrage
Au champ, quand la caud toumbo à rage ;
D'ausi l'aucèu fai soun ramage,
D'ausi di font rire lou brut !
L'oumbro davalo, es niue tout-aro :
A Font-Segugno es brave encaro,
De-vèspre, quand la luno es claro,
D'ana dins li bos sournaru. (1)

Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Antoine Crousillat et Eugène Garcin furent, avec Roumanille, Aubanel et Mistral, les hôtes habituels de ces réunions, d'où le Félibrige allait sortir.

Mistral les a tous nommés dans la belle invocation qui ouvre le sixième chant de *Mirèio :*

O dous ami de ma jouvènço,
Valènt felibre de Prouvènço,
Qu'escoutas, atentiéu, mi cansoun d'autre tèms :
Tu que sabes, o Roumaniho,
Entrena dins tis armounìo
E li plour de la pacaniho,
E lou rire di chato, e li flour dóu printèms ;

(1) *La Mióugrano entre-duberto.*

Tu que di bos e di ribiero
Cerques lou sourne e la fresquiero
Pèr toun cor coumbouri de pantai amourous,
Fièr Aubanèu !...

Ce petit cénacle devait avoir son transfuge en la personne d'Eugène Garcin. Plein d'un enthousiasme qui paraissait inextinguible, nul ne s'était associé avec plus d'ardeur à l'œuvre de rénovation provençale, et dans l'invocation dont nous venons de citer les premiers vers, Mistral l'avait ainsi dépeint :

Tu 'nfin, de quau un vènt de flamo
Ventoulo, emporto e fouito l'amo,
Garcin, o fiéu ardènt dóu manescau d'Alen...

Ce bel enthousiasme devait, pour nous ne savons quels motifs, se transformer en une flagrante hostilité ; et quelques années après, Eugène Garcin publiait contre Mistral et les Félibres un pamphlet dans lequel se produisait pour la première fois l'absurde accusation de séparatisme ! (1)

Le nom de Font-Ségugne est maintenant célèbre : c'est là que le 21 mai 1854 fut solennellement jurée la première charte du Félibrige :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs !
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis :
Noste cèu blu, noste terraire,
Soun pèr nous-autre un paradis.

Sian tout d'ami galoi et libre
Que la Prouvènço nous fai gau ;
Es nautre que sian li Felibre,
Li gai Felibre prouvençau (2)

Ce grand évènement littéraire est ainsi rapporté par Mistral dans le *Trésor du Félibrige*, au mot Felibre :

Le mot *Félibre* fut adopté, à partir de l'année 1854, par les promoteurs de la renaissance linguistique et littéraire du Midi. Le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, MM. Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan, et Paul Giéra, amphytrion, se réunirent au castel de Fontségugne, près Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), pour concerter dans

(1) *Les Français du Nord et du Midi*, par Eugène Garcin. Paris, Didier et Cᵉ, 1868.

(2) *Cant di Felibre*, publié en 1855, en tête du premier *Armana prouvençau*, avec cette date et cette signature : « De la Grand-Felibrarié de Font-Segugno, Li Felibre assembla lou 21 de mai 1854. »

un banquet d'amis la restauration de la littérature provençale. (1) Au dessert on posa les bases de cette palingénésie, et on chercha un nom pour en désigner les adeptes. On le trouva dans une poésie légendaire que M. Mistral avait recueillie à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple.

Le mot *félibre* fut acclamé par les sept convives, et l'*Armana prouvençau*, organe de la nouvelle école, proposé et fondé dans la même séance, l'*Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1855, adouba e publica de la man di felibre*, annonça à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'intitulaient « félibres. »

Pour la publication de l'*Armana*, Aubanel offrit généreusement ses presses, et pendant trois ans il en demeura l'éditeur. Si nous mentionnons ainsi son initiative, c'est parce que, si vive que fût la foi des nouveaux Félibres, il y aurait eu de leur part quelque témérité à prévoir alors l'étonnant succès de cette publication, régulièrement continuée depuis 1855, et dont la diffusion est toujours allée en s'accroissant. Ce fut Paul Giéra qui, sous le titre de *Pourtissoun*, écrivit la préface destinée à présenter l'œuvre nouvelle au public. Et Mistral, évoquant ce souvenir dans l'*Armana* de 1884, était en droit de le glorifier ainsi :

« Di sèt felibre que foundèron l'Armana, e que plantèron l'aubre d'aquesto Reneissènço, n'es encaro mort qu'un : lou paure Pauloun Giera, just aquéu qu'escriguè la proumiero Crounico felibrenco. D'eilamoundaut ounte te chales dins lou trelus de Santo Estello, o felibre ajougui (coume te noumavían), regardo se li fraire, que jurèron emé tu de restaura noste lengage, an pas tengu paraulo coume d'ome, e se, despièi trento an, fidelamen e drechamen, an pas mena l'araire e reviéuda lou germe dins touto terro dóu Miejour ! »

V

Un autre souvenir demeure attaché au nom de Font-Ségugne.

C'est là qu'Aubanel connut et aima la jeune fille qu'il a immortalisée sous le nom de Zani.

Cette jeune fille était l'amie préférée de Joséphine Giéra. Elle portait le nom de Jenny, que plus tard la *Miòugrano entre-duberto* essaya de voiler sous la forme poétique et mi-transparente de *Zani*.

(1) Mistral a supprimé de cette liste -- et c'était justice — le nom d'Eugène Garcin, et il l'a remplacé par celui de Jean Brunet. Brunet fut, en effet, un des premiers adhérents du Félibrige, mais son nom ne figure pas dans l'invocation du sixième chant de *Mirèio*.

Zani devait, à quelques mois de distance, suivre au tombeau son doux poète. Grâce à lui, elle a pris rang dans l'Empyrée des grandes inspiratrices. Et nous pouvons maintenant, à l'aide des documents qu'une main pieuse nous a confiés, raconter, avec ses plus touchants détails, l'histoire de ce chaste amour.

Brune, avec le teint mat et les cheveux noirs, Jenny aurait pu être prise pour une Espagnole. Elle avait aussi les yeux noirs, et ils rayonnaient d'un éclat saisissant. « Èro uno gènto chato, — écrivait Mistral plus de trente ans après — bruneto, palinello, emé dous iue de jai que, trelusènt, li vese encaro. » (1)

Aubanel la rencontra pour la première fois à Font-Ségugne. Elle était, ce jour-là, vêtue d'une robe couleur grenat, dont le souvenir ne devait plus s'effacer de la mémoire du poète :

Emé soun jougne prim e sa raubo de lano
Coulour de la mióugrano,
Emé soun front tant lisc e si grands iue tant bèu,
Emé si long péu negre e sa caro brunello,
Tout-aro la veirai, la douço vierginello... (2)

La grenade devint alors le mystérieux emblème de ses amours ; dès la constitution du Félibrige, il en orna son blason de félibre, en y ajoutant la devise :

Quau canto,
Soun mau encanto ;

et il signa du titre de *Felibre de la Mióugrano*, les poésies qu'il publia dans les *Armana* des premières années.

La visage de Zani était comme illuminé par une expression de gracieuse bonté qui lui gagnait tous les cœurs. Une teinte de mélancolie s'y mêlait presque toujours et rendait la jeune fille encore plus séduisante.

Aucun des poètes qui furent les hôtes de Font-Ségugne n'avait résisté à cet attrait, et tour à tour Roumanille, Mistral, Anselme Mathieu, Crousillat l'avaient célébrée dans leurs chansons.

Son âme s'ouvrait naturellement à la poésie, et pouvait-elle rester insensible aux délicates flatteries qu'elle inspirait, ne pas être fière de l'empire qu'elle exerçait ? Mais elle était aussi très pieuse, et depuis longtemps déjà elle avait entendu résonner à son oreille les premiers accents de la vocation à laquelle, un peu plus tard, elle finit par obéir. La mélancolie qui projetait une ombre sur son doux visage était sans doute un indice de

(1) *Discours de réception à l'Académie de Marseille.*
(2) *La Mióugrano entre-duberto.*

la lutte que se livraient en son cœur deux forces contraires, dont l'une la sollicitait d'accueillir les hommages de la poésie, et dont l'autre la poussait invinciblement vers le monastère.

Cette secrète inclination pour la vie religieuse, Zani en avait-elle laissé échapper la confidence, ou bien les poètes, à qui fut souvent accordé le don de divination, l'avaient-ils pressentie ? Plusieurs années avant qu'elle se résignât enfin à l'accomplissement du grand sacrifice, un de ses plus fervents admirateurs de Font-Ségugne avait fait, d'une résolution encore latente, le sujet d'une curieuse élégie. Roumanille, en ce temps-là, ne s'était pas décidé à rompre complètement avec la muse française, et voici de quelle façon, dès le mois de juillet 1850, il avait vaticiné :

Jenny, timide fleur au calice odorant,
Oui, je me souviendrai, belle âme immaculée,
De l'ombre du vieux chêne où, de larmes voilée,
Ta douce voix parlait du ciel en soupirant.
J'ai compris, frêle enfant, tes soupirs et tes larmes,
Ton sourire si triste, et tes élans pieux,
Et ta mélancolie et ces vagues alarmes
Qui t'oppressent le cœur et te mouillent les yeux,
Qui te parent de tant de charmes.
Je sais pourquoi ton front se penche soucieux,
Et pourquoi tu gémis comme la tourterelle
Qui met la tête sous son aile,
Quand la voix de l'orage éclate dans les cieux.

*
* *

C'est que l'air de notre vallée,
Saturé de poisons mortels,
N'est pas ton air natal, ô jeune âme exilée
Des tabernacles éternels !

. . . .

C'est que tu voudrais voir bientôt réalisée
L'espérance que Dieu mit au fond de ton cœur,
Comme il met, le matin, la goutte de rosée
Dans le calice d'une fleur.

*
* *

Voilà pourquoi, parmi les anges de la terre,
Humble et candide enfant, tu languis ici-bas,
Toujours pensive et solitaire,
Et malade d'un mal dont on ne guérit pas !...

Orpheline, toujours tu parles de ta mère;
Tu n'as jamais eu soif d'un amour éphémère ;
Tu te meurs du regret de ne pouvoir t'unir,
Dans la patrie où vont les soupirs de ton âme,
Au Bien-aimé qui seul te possède et t'enflamme,
A l'Epoux dont l'amour ne doit jamais finir !

Séduit, comme les autres Félibres, par le charme de Zani, Aubanel devint amoureux d'elle.

Il avait jusque là mené dans la sombre maison de la rue Saint-Marc une existence austère et retirée. Son cœur fut pris tout entier, et il aima avec toute l'ardeur d'un premier amour. « Aubanèu s'aflamè coume un escandihoun, » nous a dit Mistral. Et le félibre de la *Miôugrano*, mettant avec trop de modestie ses propres poésies au-dessous de celles que la jeune fille a inspirées aux autres, lui dira un jour :

Iéu cante coume cante, mai
Es pièi iéu que t'ame lou mai.

Mais cette déclaration ne s'échappera de ses lèvres que lorsque Zani sera partie pour le couvent. La passion du poète fut contenue par une timidité qui était chez lui excessive, et surtout par des sentiments religieux auxquels il voulut obéir avec une rigoureuse fidélité. Aurait-il osé, en disant à Zani qu'il l'aimait, entrer en lutte avec Dieu même, et lui disputer un cœur qui lui était prédestiné ?

Il est probable aussi que cet amour dut se développer insensiblement, et comme il arrive souvent, sans avoir d'abord conscience de soi-même. Et ce fut avec d'autant plus de sécurité qu'Aubanel, pendant trois années, s'abandonna à toutes les douceurs d'une intimité que favorisaient de fréquentes rencontres dans le salon de la rue Banasterie ou sous les frais ombrages de Font-Ségugne.

Nous trouvons tous les détails de cette idylle rappelés dans une lettre qu'il adressait à Eugène Garcin, peu de temps après le départ de Zani. Garcin, qui venait aussi de quitter la Provence, avait demandé, en écrivant à son ami, s'il allait toujours à Font-Ségugne le dimanche ; et celui-ci lui répondait, le 5 août 1855 :

... Je ne suis pas allé à Font-Ségugne, où sont Mlles Clarisse et Joséphine. Et puis maintenant qu'est Font-Ségugne pour moi ?

Chaque buisson, chaque sentier, chaque fontaine me rappellent de si joyeux, de si amers souvenirs ! Son nom est écrit sur tous les arbres; les échos sont encore tout émus des chansons qu'elle chantait ; partout elle a passé, partout elle est vivante, avec sa grâce ineffable et cette mélancolie qui la rendait si touchante, pauvre Jenny !

Voici l'ombre du vieux chêne, et les cyprès, et le banc où elle aimait à s'asseoir. Voici la table de pierre où elle avait mis, dans un petit vase, un bouquet de fleurs des prés, hommage des Félibres : la table est là, mais le vase ? mais les fleurs ?.. Là-bas, sur ce grand noyer, Mathieu et moi avons été lui chercher des noix. Ici, au bord de cette pièce d'eau, sous ce vieux lierre et cet acacia, nous avons fait au clair de lune, la prière du soir, qu'elle récitait de sa voix si pieuse ! Sous le grand platane, nous avons fait la ronde :

Dans notre village,
Il est un avocat...

A cette fenêtre, je la vis, pour la première fois, avec sa robe *miôugrano*. Dans ce joli salon de la fontaine, j'ai dansé, sauté, dansé avec elle, moi qui n'avais jamais dansé ! — Et puis, là-haut, sa petite chambre que Paul me donne quelquefois ; petite chambre où le sommeil est plein de doux songes, où l'on rêve encor tout éveillé :

O chambreto, chambreto,
Siés pichoto, segur, mai que de souveni !

Hélas ! qu'est Font-Ségugne maintenant ? Tout est vide, tout est muet, tout est désert pour moi ! — Je vais, je cherche, j'appelle, j'écoute, j'attends !...

Elle ne va plus dans les allées et dans les bois, toujours un peu triste, et pourtant souriante par bonté de cœur, regardant le soleil se coucher, et tantôt la lune se lever, pleine et ronde, sur la montagne de Vaucluse, et tantôt la nuit venir ; quand elle me donnait le bras, comme à un enfant ; que la bise soufflait, la bise d'automne, et que, pour que je n'eusse pas froid, elle me serrait les mains dans son châle, bonne Jenny ! — Elle qui aimait tant le soir et les couchers de soleil, bien que cette heure la remplît toujours de plus de tristesse ; elle qui me contait que, toute petite, quand venait le soir, elle pleurait. — « Mais qu'as-tu ? — Eh bien ! je pleure. »

Et nous allions, à petits pas, muets tous deux et recueillis, écoutant le bruit du vent, le bruit des feuilles, le bruit de nos pas ; puis elle disait quelques mots, me parlant de sa mère morte, du ciel, de l'autre vie, — quelques mots coupés par intervalle d'un long silence, — jusqu'à ce que Paul ou Joséphine entonnant un refrain aimé, nous chantions tous en chœur.

En rentrant de nos longues promenades, elle ne vient plus s'asseoir sur les vieux fauteuils où elle s'est assise si souvent, et moi près d'elle. — Alors elle quittait son châle ou son manteau, je mettais un tabouret sous ses pieds, et si parfois, un peu dérangés par le vent, une tresse de ses noirs cheveux se dénouait sur ses épaules, c'était moi qui la lui arrangeais, et toujours, en retour, elle me disait un doux merci, avec un doux sourire.

Et ces glaces qui l'ont vue passer si souvent ! — Elles ne reflètent plus son mélancolique visage ; en vain je les interroge, je ne vois rien, plus rien que les pleurs de mes yeux.

Qu'irais-je faire à Font-Ségugne ? j'aime bien mieux rester ici ! Le matin je vais à la messe aux Prisons : j'y vois les sœurs de saint Vincent de Paul, dont le cos-

tume me fait si fort battre le cœur... Le soir, je vais aux vêpres de Saint-Pierre, sa paroisse d'autrefois.

Dans cette église, dont elle a paré les autels, où elle est tant venue prier, je prie pour elle ; là, au moment de la bénédiction, quand ses compagnes chantent avec l'orgue, il me semble au milieu de toutes ces voix, entendre sa voix, ce sont les mêmes mélodies et les mêmes voix, et cette illusion me fait du bien !...

Oh ! mon Dieu ! je ne sais d'où vient cela, mais toutes ces images du passé sont là, devant moi, et mon cœur déborde...

Les divers épisodes de ces naïves amours forment la trame du premier livre de la *Mïóugrano entre-duberto*. Et si l'on veut comparer les deux récits, celui de la lettre et celui du poème, on verra avec quelle fidélité de détails, quelle sincérité d'expression, fut composé *Lou libre de l'amour* :

Veici l'estiéu, li niue soun claro ;
A Castèu-nòu lou vèspre èi bèu ;
Dedins li bos, la luno encaro
Mounto, la niue, sus Camp-Cabèu.
T'ensouvèn ? dins li clapeirolo,
Emé ta fàci d'Espagnolo,
De quand courriés coume uno folo,
De quand courrian coume de fòu,
Au plus sourne, e pièi qu'avian pòu ?

E pèr ta taio mistoulino
Iéu t'agantave, e qu'èro dous !
Au canta de la sóuvagino
Dansavian alor tóuti dous :
Grihet, roussignòu e reineto
Disien tóuti si cansouneto ;
Tu, i'apoundiés ta voues clareto...
O bello amigo, aro, ounte soun
Tant de brande e tant de cansoun ?

A la fin, pamens, las de courre,
Las de rire, las de dansa,
S'assetavian souto li roure,
Un moumenet, pèr se pausa ;
Toun long péu que se destrenavo,
Moun amourouso man amavo
De lou rejougne, e tu, tant bravo,
Me leissaves faire plan-plan
Coume uno maire soun enfant.

Et c'est là le grand mérite d'Aubanel. Il est avant tout le poète de la passion vraie : il ne chante jamais que pour dégonfler son cœur trop plein.

Aussi, dans l'avant-propos que Mistral écrira pour la *Miougrano entreduberto*, aura-t-il raison de dire que « de son amour vierge, de son langoureux ennui, de sa souffrance, de ses larmes et de ses plaintes, est sorti simplement et naturellement, un livre de nature, jeune, vivant et délicieux. »

VI

Vers la fin de l'année 1853, Aubanel partit pour Rome : c'était un voyage que sa famille désirait lui voir faire. Mais il emportait profondément empreinte dans son cœur la chère image de Zani, et les splendeurs de la Ville Éternelle ne parvinrent pas à le distraire de son amour.

Lorsque, un an après, Alphonse Tavan, appelé sous les drapeaux, fut envoyé à Rome, occupée alors par les troupes françaises, Aubanel lui écrivait :

Monte dans la boule de Saint-Pierre, et là regarde à droite, un peu en bas, si tu ne verras pas le nom de Jenny et le mien que, l'an passé, j'avais gravé sur le bronze ; j'y cassai mon couteau.

Et tandis qu'il contemplait les monuments ou le paysage romain, tout fournissait à sa pensée l'occasion de s'envoler vers les rives du Rhône :

Ai escala, soulet, la colono Trajano :
D'aqui lou Quirinau, d'eici lou Vatican,
Li verd jardin dóu Papo, e, coume un long riban,
Jaune, souto li pont, lou Tibre se debano.

Enaurant sa coupolo inmènso entre li pin,
Ve! coume uno mountagno, eila, lou grand Sant-Pèire...
Sant-Pèire d'Avignoun, oh! que vourriéu te vèire
Dins lis aubre espeli 'mé toun clouchié loungin ! —

Pièi, 'mé si roumio antico e sis engrau ferouje
E si queiroun crema, li vièi bàrri rouman ;
E li grands arc bessoun, que se dounon la man,
Dóu vaste Coulisèu, basti de patòu rouge.

E toujour quaucarèn me retrais lou païs :
O Coulisèu, pèr iéu, siés lis Areno d'Arle...

Pu liuen, dins lou trescamp sóuvage que s'alargo
De la Porto Latino à la porto Sant-Pau,
Aurouge e banaru, negre e libre, li brau
Barrulon à troupèu coume dins la Camargo...

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée à Rome, lorsque Aubanel reçut de Roumanille une lettre qui portait la date du 14 mars 1854.

En l'ouvrant, il y trouva d'abord les stances suivantes :

A JENNY

C'est l'époux dont l'amour ne doit jamais finir.
J. R.

Jésus crucifié sera mon seul époux :
J'ai cueilli ma parure aux ronces du Calvaire.
Voici le fiancé ! Que son regard est doux !
Voici le fiancé, ne songeons qu'à lui plaire.

Il sourit à travers les yeux de l'orphelin,
Il prend, pour me parler la voix de ceux qui pleurent ;
Dans les derniers soupirs des mendiants qui meurent,
Il soupire d'amour sous mon voile de lin.

A ta servante, ô Christ, épargne d'autres joies !
Fais-moi payer le ciel avant de me l'ouvrir.
C'est, ô roi des douleurs, pour souffrir ou mourir
Qu'aux sentiers des humains j'ai préféré tes voies.

Je n'ai pas voulu fuir un travail, un souci ;
Je vis de votre vie, ô mon pauvre vieux père !
N'accusez pas mon cœur d'ingratitude amère :
Il faut vous aimer bien pour vous quitter ainsi !

Je veux plus que ma part des deuils de la famille ;
Si Dieu sur notre toit tient des maux suspendus,
Je veux les emporter : c'est à moi qu'ils sont dus ;
Que Dieu vous les épargne en frappant votre fille !

Et cette poésie mystique était accompagnée d'un commentaire en prose :

Je croyais, mon cher ami, pouvoir t'adresser à Rome quelques vers bien gais et provençaux, et voilà que je n'ai pu trouver que des vers bien tristes et français. Je ne voulais pas d'abord te les envoyer... Ils sont nés, pour ainsi dire, d'une conversation pieuse et mélancolique dont *elle* semble avoir le secret, intarissable et suave comme la prière d'un ange. Je crois qu'elle mûrit son dessein et qu'elle le mènera à bien cette fois. La colombe va nous échapper, si j'en crois certains pronostics, et de ceux qui ne trompent pas. J'ai frappé juste le premier, je frapperai juste le dernier. Si tu veux voir encore une fois cette gracieuse et pure enfant, arrive vite ; tu n'as pas de temps à perdre... j'ai toujours cru que cela finirait ainsi... Cette âme, toujours en peine dans le monde, retrouvera dans le cloître la paix, le calme, le bonheur, les extases dont elle a besoin, l'amour infini dont elle a soif. Elle vivra dans nos souvenirs, et les illuminera en quelque sorte de ses vertus ; elle enchantera notre passé, et nous nous prendrons souvent à rêver d'elle, que nous avons tous tant aimée... Le mois de Marie va arriver. Dans ses premiers jours, cette fleur parera l'autel de la Vierge.

En continuant à prophétiser ainsi en vers et en prose, Roumanille avait tout simplement eu l'idée de mettre à l'épreuve les sentiments de Théodore pour Zani. Bien qu'en réalité il n'eût rien appris de nouveau, il voulait voir quel effet produirait sur le voyageur l'annonce imaginaire du prochain départ de la jeune fille. Il n'aurait pas donné cours à cette plaisanterie, s'il avait supposé qu'elle aurait pour conséquence de précipiter le retour de son ami. Aussi fut-il surpris et contrarié en recevant la réponse suivante, datée du 22 mars, et qui ne précédait que de très peu de jours l'arrivée du poète :

Je suis bien triste, mon cher Roumanille ; ce soir à table d'hôte je n'ai pu dîner : moi si joyeux en recevant ta lettre, hélas ! dès les premières lignes j'ai tout compris. J'ai couru chez moi, j'ai lu les vers, j'ai lu la lettre : ô mon Dieu ! ai-je dit ; je me suis mis à genoux et j'ai prié, et j'ai pleuré, j'ai pleuré comme on pleure quelqu'un de bien cher qui va mourir. Pauvre Jenny si bonne, si douce, et que nous avons tous tant aimée ! Quand j'ai été plus calme, j'ai relu ta lettre et tes vers, ta lettre qui m'a tant ému, tes vers qui rendent si bien cette suave et mystique nature... O mon Dieu, Jenny s'en va !... Comme un éclair qui nous éblouit, il a passé devant moi tout cet heureux temps qui ne reviendra plus : douces heures, belles promenades, longues causeries, et mes yeux se sont remplis de larmes. — Mon ami, je ne puis te dire combien j'ai le cœur serré. Rien ici ne m'intéresse plus, Rome ne m'est plus rien. Je n'ai plus qu'un seul désir, celui de partir vite, d'arriver vite. J'ai fait signer mon passeport, j'ai couru chez tous les agents d'embarquements, chez le consul anglais, à l'ambassade de France, aucun bateau ne part avant le 24 ou le 25, que c'est long ! — « Ne perds pas de temps, » m'écris-tu ; je voudrais être déjà à Avignon et je ne pourrai y arriver que le 29 ou le 30. Hélas ! que c'est tard ! — Pourtant ta lettre me laisse encore un peu d'espoir de la retrouver encore. Tu me dis bien : « Arrive vite », mais plus bas tu ajoutes : « Le mois de mai va arriver. Dans ses premiers jours, cette fleur parera l'autel de la Vierge. » — Est-ce à dire qu'elle n'entrera au couvent que dans les premiers jours de mai ? — O mon Dieu, faites-moi cette grâce d'arriver à temps pour la voir une dernière fois...

VII

Quoique tenu secret, le départ de Zani était pourtant chose décidée. Et moins d'un mois après son brusque retour à Avignon, Aubanel fut informé de l'imminence de ce départ.

Le récit de cette douloureuse séparation est consigné, avec toutes les particularités relatives à l'histoire de Zani, dans un cahier olographe que le

poète a conservé jusqu'à son dernier jour, après l'avoir fait revêtir d'une reliure en maroquin rouge, semée de petites grenades d'or.

La fatale nouvelle lui fut donnée le 20 avril par Paul Giéra :

Ce soir le P. Jérôme était à la maison ; je n'ai pu sortir qu'à neuf heures et demie ; je suis allé à la *Société*. (1)

— Jenny s'en va, m'a dit Paul.

Quelques associés sont entrés et nous ont empêchés de continuer. Paul est venu sur le palier de l'escalier et m'a dit :

— C'est très vrai ! Ce soir en accompagnant Jenny chez elle, elle m'a dit : « Je vois que vos sœurs le savent déjà, elles l'ont deviné ; je n'avais pas eu le courage de le leur dire, je vais au couvent... » J'ai été très discret, je ne lui ai demandé ni quand elle partait, ni où elle allait.

Zani voulait être sœur de charité, et c'est chez les filles de Saint Vincent de Paul qu'elle allait entrer.

Aubanel la rencontra le surlendemain dans la maison Giéra, et le même jour, samedi 22 avril 1854, il écrivit sur son cahier :

Ce soir je suis allé chez Paul... C'est Mlle Joséphine qui m'a ouvert.

En entrant, j'ai remarqué que Mlle Joséphine, qui s'était remise à table, ne mangeait pas ; ses yeux étaient rouges et gonflés. Tout à coup elle s'est caché le visage dans sa serviette, elle pleurait...

Mlle Clarisse était plus calme ; elle a dit :

— Joséphine a pleuré tout le jour ; c'est un premier moment d'émotion, cela lui passera.

Joséphine s'est levée de table, est allée vers la fenêtre, et se cachant de nouveau le visage, elle a éclaté :

— Jenny vient ce soir faire ses adieux !

On a sonné, j'ai couru ouvrir : c'était Jenny...

— Je pars, m'a-t-elle dit.

Elle est entrée rapidement au salon. Je lui ai donné une chaise ; elle s'est assise entre Mlle Joséphine et moi... Elle était grave et triste, mais calme :

— L'âme se réjouit, mais le cœur souffre... J'ai tant pleuré depuis quelques jours !

Je lui ai dit que Roumanille était prophète, qu'il m'avait écrit, le 14 mars, à Rome, son entrée au couvent. Je lui ai lu la lettre, j'étais bien ému, ma main tremblait, Jenny écoutait sérieuse. Paul et nous tous lui avons dit :

(1) La *Société de la Foi*, fondée pour secourir et moraliser les ouvriers. Nous trouvons, au sujet de cette œuvre, dans l'*Armana* de 1855, une notice signée par « lou felibre de la Miôugrano » et ainsi conçue : « Rèn de mai courous e de tant benfasènt, es verai de lou dire, que li vesprado de la Soucieta de la Fe pèr li paure d'Avignoun. Es dins aquéli fèsto di riche que Roumaniho semeno si vers galoi e pietadous, e recuei, urous de la bono obro, tant d'escut e de peceto, voulounta-dire tant de pan pèr aquéli que n'an ges. »

— Si ce n'est pas votre vocation, si vous vous y trouvez mal, si vous êtes trop triste, sortez ! — Elle l'a promis, disant qu'elle ne cherchait qu'à faire ce qui est agréable à Dieu... — Mon Dieu ! que vous êtes bons, tous ! Vous ne me connaissez pas bien ; si vous m'aviez mieux connue, vous n'auriez pas été si bons pour moi, vous m'auriez moins aimée...

— Mademoiselle, donnez-moi, je vous prie, un souvenir, lui ai-je dit, suppliant et très ému, quelque chose qui vous ait appartenu...

— Oui, a dit Joséphine, il faut donner quelque chose à M. Aubanel.

— Eh ! bien, je vous donnerai mon gros chapelet à grains blancs ; je m'en suis longtemps servie, demandez à Joséphine qui me l'a vu souvent.

Le lendemain, Aubanel revit Zani encore une fois — ce devait être la dernière ! — et voici en quels termes il confia à son cahier intime le récit de cette suprême entrevue :

Dimanche, 23 avril 1854.

Avant une heure j'étais chez Paul : Jenny était encore attendue.

— Elle dîne aujourd'hui chez son frère, dit Joséphine, et elle ne viendra qu'à une heure et demie.

Clarisse était muette ; elle ne faisait que pleurer, s'asseyait sur une chaise, puis faisait quelques pas, se tournait vers la fenêtre ou vers le mur, et pleurait encore... Elle alla au jardin, se promena à l'écart et devint plus calme...

On sonna ; c'était Martin. Il ne savait rien...

Nous étions tous au jardin. On sonna encore. Joséphine courut ouvrir : c'était Jenny. Je les vis s'embrasser convulsivement, j'approchai, elles allèrent au salon, je les suivis.

En entrant Jenny tomba sur un fauteuil, près de la cheminée. Joséphine s'assit sur une chaise, contre la fenêtre, Joséphine tout en larmes, Jenny éclatant en sanglots : — Mon frère ! mon frère !.. — Sa poitrine bondissait... C'était déchirant !

Roumanille entrait à ce moment dans le salon avec B... ; il vint se mettre debout, entre les fenêtres, contre la console de marbre .. Moi je ne pus tenir... je sortis.

Je trouvai dans le corridor Mlle Clarisse qui n'était pas entrée ; elle pleurait. Je m'assis sur le petit banc, contre la porte du salon, entendant les sanglots de Jenny et de Joséphine.

Au bout d'un instant, elles sortirent toutes les deux, passèrent rapides devant moi, disant : — Nous allons descendre... Elles montèrent, Clarisse les accompagna.

Quand elles descendirent, Joséphine avait mis son chapeau, Jenny ne pleurait plus. Roumanille, avec B..., s'approcha et se recommanda à ses prières Puis ils retournèrent au jardin, croyant que Jenny s'en allait. — Nous entrerons un moment, me dit-elle. — Joséphine la précéda ; je restai seul avec elle et elle me dit alors :

— Je donnerai mon chapelet à Joséphine qui vous le remettra.

— Oh! merci, mademoiselle !

Nous nous dirigeâmes vers le salon. Je passai devant elle et dis à Mlle Joséphine :

— Jenny doit vous remettre son chapelet pour moi et vous me le donnerez.

Jenny vint. Je fus à elle et la remerciai encore et très vivement de son chapelet. Nous étions debout, elle me dit :

— C'est sur vous que je compte le plus, je sais que c'est sur vous que je puis le plus compter ; je connais votre délicatesse. Joséphine vous le donnera. Je n'ai pas voulu le remettre devant les autres. Cela ne convient pas que je laisse des souvenirs à personne.

Alors, elle s'assit sur le fauteuil, Joséphine sur une chaise à sa gauche, je pris une chaise à sa droite.

— Je viens de quitter mon frère, et je n'avais pu me dégonfler dans la rue, dit-elle bien calme.

Elle raconta combien elle souffrait !

— Je paraissais heureuse, et j'étais sans repos. Depuis huit ans, je ne savais jamais si j'irais d'un mois à l'autre ; j'étais toujours dans l'inquiétude, ne faisant pour mes robes que le strict nécessaire. Si l'on me parlait des Sœurs de Saint Vincent de Paul, cela me perçait comme d'un fer rouge... Il y a deux mois, quand je ne songeais à rien, je reçus une lettre de Paris, qui m'appelait... Je pars ! Si je ne partais pas, j'aurais trop de regrets. Qui sait si Dieu ne me demande pas encore cette dernière épreuve ? Je reviendrai si ce n'est pas ma vocation, fût-ce après dix ans ! Mes amis seront toujours bons pour moi ; ceux qui ne me connaissent pas, qu'est-ce que cela me fait ?... — Mon Dieu ! que j'ai souffert ! Mais il est des âmes qui ne suivent pas la voie ordinaire ! Si je n'obéissais pas à la voix de Dieu, s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux dans ma vie, quel regret n'aurais-je pas ? Avant tout, je veux assurer mon salut. Je paraissais heureuse, et j'étais toujours sans repos !

Elle pleura. Joséphine pleurait et serrait les mains de son amie. Je lui dis :

— Il en est ordinairement ainsi : les cœurs tendres, les belles âmes souffrent toujours. O mon Dieu ! que votre sacrifice est grand...

Je ne pouvais pas parler, tellement j'étais ému ; les larmes me vinrent aux yeux, et nous pleurâmes tous trois...

B... entra, lui offrit une médaille : Jenny le remercia avec bonté... Elle était plus calme, son mouchoir sur les genoux mais la figure bouleversée, les yeux et le visage mouillés de larmes.

Roumanille et Martin étaient venus.

— Mademoiselle, dit Roumanille, songez un peu aux poètes qui vous ont chantée ; rappelez-vous quelquefois leurs vers...

— Allons aux Pénitents Noirs, dit Joséphine.

Elles se dressèrent. Tous, nous nous recommandâmes à ses prières.

— Priez Dieu, lui dis-je pour que je sois un bon chrétien.

Vers la porte, sur l'escalier du salon, elle s'arrêta un peu. Je pensais : tu ne la

verras bientôt plus, peut-être jamais plus! — Et je la regardais de toutes mes forces, tâchant de me graver dans le souvenir sa figure si douce et si triste, et toute sa personne mélancolique...

On se recommanda encore à ses prières. Paul dit :

— Quand vous direz le *Pater*, je vous demande *l'amen* pour moi.

— Voyons, dit Jenny, à quelle demande du *Pater* voulez-vous que je pense à vous ?

— *Fiat voluntas tua* pour Roumanille, dit Martin.

— *Panem nostrum da nobis hodie* pour moi, dit Jules, le pain de l'âme et le pain du corps.

— Et vous, monsieur Aubanel?

Je pensai un instant :

— *Adveniat regnum tuum*, le paradis.

— Je demanderai pour vous le règne de Dieu dans votre cœur, n'est-ce pas? C'est-à-dire qu'il accomplisse sur vous sa volonté, et puis qu'il vous donne la récompense.

— Moi, je prends : *sed libera nos a malo*, dit B...

— *Et ne nos inducas in tentationem*, fit Martin.

On se mit à rire : — Il est toujours le même!

— *Pater noster qui es in cœlis* sera pour Joséphine; *sanctificetur nomen tuum* pour Clarisse! Ah! bien, maintenant récitez-le en entier pour que je me rappelle bien chacune de vos demandes, et que j'y songe en le disant.

On récita le *Pater*, et elle avec nous, disant : — Ceci est votre demande! Ceci est pour vous! Ceci est pour vous.

Elle était gaie, presque souriante. Mais son visage s'assombrit. Elle descendit l'escalier, et mettant le pied sur le corridor s'inclina un peu pour saluer, disant avec émotion :

— Je vous remercie bien de toutes vos bontés!

Ce furent ses dernières paroles.

En allant vers la porte de la rue, elle embrassa Clarisse qui ne disait rien, mais versait de grosses larmes; puis elle revint de quelques pas et l'embrassa encore. Clarisse se laissait faire, sans avoir la force de répondre aux baisers de son amie. Joséphine, qui passait la première, ouvrit la porte; Jenny s'en fut lentement, ne se revira pas, comme elle faisait d'habitude, pour nous saluer encore une fois; mais prenant le bouton de la porte, elle se tourna de profil, pour ne plus nous voir, et tirant à elle, ferma.

Je n'avais pas perdu un seul de ses mouvements. Nous restâmes là, émus et consternés, et moi plus que les autres.

— Allons-nous à vêpres?

— Je n'en ai guère le courage, dis-je avec des larmes dans les yeux, et la voix presque éteinte.

— *Quétis ome!* dit Paul.

Il me donna son bras et nous sortîmes...

VIII

« L'absence, a dit La Rochefoucauld, diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. »

Bien que jusqu'alors Aubanel, à ce qu'il semble, n'eût pas eu conscience de toute l'intensité de son amour pour Zani, cet amour était trop fort pour ne pas s'accroître et s'exalter encore, après le départ de son amie.

Sa douleur fut grande, et elle s'exhala dans ces cris de passion d'un accent si poignant, d'une sincérité si émouvante, qui éclatent à travers *Lou libre de l'amour :*

De-que vos, moun cor, dequ'as fam ?
Oh ! dequ'as, que toujour crides coume un enfant ?

Coume un enfant crides e ploures,
Coume un enfant qu'an desmama ;
Paure cor, d'amour afama...

Il n'y avait pas encore un mois que Jenny s'en était allée, lorsque fut tenue, le 21 mai 1854, l'assemblée poétique de Font-Ségugne, qui vit se lever l'aurore de la Renaissance provençale.

Malgré la pénible émotion qu'il devait éprouver en se retrouvant sur cette terre de Font-Ségugne, d'où Zani venait de s'exiler à tout jamais, Aubanel consentit à siéger dans cette réunion des premiers apôtres du Félibrige.

Il revit la petite chambre que la jeune fille avait si souvent occupée, et, tout entier à sa douleur, il improvisa et inscrivit sur un des murs les vers suivants, qui furent reproduits dans la *Miòugrano entre-duberto*, avec la date même du 21 mai 1854, et cette indication : « Escri sus la paret d'uno chambro dóu castèu de Font-Clareto » :

O chambreto, chambreto,
Siés pichoto, segur, mai que de souveni !
Quand passe toun lindau, me dise : — Van veni !
Me sèmblo de vous vèire, o bèlli jouveineto,
Tu, pauro Julia, tu, pecaire ! Zani.
E pamens, es fini !
Dins aquelo chambreto, ah ! vendrés plus dourmi !
O Julia, siés morto ! o Zani, siés mounjeto !

Les Félibres assemblés décrétèrent, comme on l'a vu plus haut, la fondation d'un *Armana prouvençau*, dont le premier, celui de 1855, devait être publié quelques mois plus tard.

Aubanel avait rimé un conte d'ancien temps, *la Cougourdeto*, pour l'offrir à Zani, à qui il disait dans la dédicace de cette naïve composition :

O gènto damisello,
L'istòri qu'autre-tèms me countavo moun grand,
Basto l'atrouvés bello,
Vous qu'amas tant li vièi e li pichots enfant!

Il voulut que le nouvel *Armana* contînt ce témoignage de son amour. Il y inséra le conte de la *Cougourdeto*, ainsi dédié : A Madamisello..., et précédé de cette épigraphe empruntée à Milton :

Go ! for thy stay, not free, absents thee more,
Go in thy native innocence, rely
On wath thou hast of virtue ; summon all !
For God towards thee hath done his part, do thine.

Zani devenue, depuis son entrée au couvent, « la sœur Julie, » avait été envoyée tout d'abord à Bourg-Argental, dans une école de petites filles, puis à Paris, à l'hospice Necker. Elle était encore à Bourg-Argental, quand l'*Armana* lui parvint. Elle devina, en le parcourant, à qui s'adressaient et la dédicace et l'épigraphe, et le poète eut, un an après, l'occasion d'apprendre combien profonde avait été l'émotion de la jeune sœur lorsqu'elle fit cette découverte.

Et voici en quels termes, dans une lettre écrite à un ami, il racontait lui-même, à propos de l'*Armana* de 1855, cet épisode de l'histoire de ses amours :

Vous ne sauriez croire, mon cher ami, tout ce qu'il y a pour moi de souvenirs dans ce petit livre. Je ne le feuillette jamais sans attendrissement. Tout ce que j'ai aimé, tout ce que je pleure est là. Et, tenez, puisque j'y suis, laissez-moi vous conter une histoire touchante qui ne m'a été dite que depuis l'autre jour.

Un ami d'Avignon était à Paris en septembre; il fut voir Jenny à l'hospice Necker. Après avoir parlé du pays, Jenny lui parla de l'Almanach, ouvrit un tiroir, le lui montra, lut la pièce qui lui est dédiée, *La Cougourdeto*, et lut l'épigraphe anglaise, qu'elle traduisit.

— « Et voyez, dit-elle, quelle délicatesse: on savait que je connais l'anglais et l'on a choisi une épigraphe dans Milton. » — En effet, je n'ignorais pas qu'elle sait fort bien l'anglais et que Milton était, ici, son auteur préféré. Elle aimait cette haute et sublime poésie, elle en parlait souvent. — J'eus la patience de parcourir tout le *Paradis perdu* pour chercher cette épigraphe ; j'avais la traduction de Chateaubriand qui me servit merveilleusement ; mais aussi, voyez s'il était possible de mieux trouver, et s'il était possible de mieux taire aux profanes tout ce qu'il fallait laisser deviner ; écoutez, mon cher L... :

« Va, car ta présence, contre ta volonté, te rendrait plus absente : va dans ton
« innocence native !

« Appuie-toi sur ce que tu as de vertu ! réunis-la toute ! car Dieu envers toi a « fait son devoir, fais le tien. »

Puis Jenny raconta comment elle avait reçu l'Almanach à Bourg-Argental, où elle faisait l'école aux enfants d'une fabrique de rubans. L'Almanach arriva à l'heure de la récréation, pendant que Jenny était au milieu de ses petites filles. Toute surprise, ne sachant pas ce que c'était, elle ouvrit le petit livre, la première pièce qui lui tomba sous les yeux fut la sienne, *A Madamisello...* Dès les premiers vers elle comprit tout de suite, et fut tellement émue qu'elle changea de couleur, ses yeux se remplirent de larmes et les enfants lui dirent toutes : « Mais qu'avez-vous ? qu'avez-vous ?... »

Mais si amère que fût la souffrance causée par une séparation irrévocable et par cette persistance d'un amour désormais sans espoir, il s'y mêlait parfois quelque douceur. C'est là un phénomène psychologique que les poètes ont été les premiers à noter :

J'aime et rien ne le dit, j'aime et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance...

Et cette volupté secrète, qui adoucit toujours et va même jusqu'à rendre chères les angoisses du cœur, Aubanel l'avouait avec une éloquente concision dans le distique dont il avait tenu à faire le premier chapitre de son *Libre de l'amour* :

Ai lou cor bèn malaut, malaut à n'en mouri :
Ai lou cor bèn malaut, e vole pas gari.

Il exprimait encore le même sentiment plus de quatre ans après le départ de Zani, dans une lettre qu'il écrivait à un intime ami. La jeune sœur de Saint Vincent de Paul, recevant à Paris une dame qui était en relations avec Avignon, offrit à la visiteuse un bouquet qu'elle alla cueillir à son intention dans le jardin de l'hospice. Une fleur de ce bouquet fut transmise au poète, et celui-ci, à cette occasion, écrivait à son ami :

... J'ai mis cette petite fleur dans mon tiroir le plus secret, avec quelques autres reliques de ce genre, une branche de thym, un ruban... enfantillage peut-être qui ferait rire et qui, plus d'une fois, me fait pleurer. Ma vie est toute dans le passé; aussi je mets un plaisir infini à attacher un souvenir à tout, à une fleur, à un fruit, à une feuille. De la sorte, une foule d'objets, insignifiants et muets pour beaucoup, me touchent et me remuent profondément, me parlent à moi. A chaque pas ce sont de gracieuses rencontres, de douces émotions ; tout ce qui m'entoure a pour moi un langage à part et que je comprends ; personne ne voit ce que je vois, personne n'entend ce que j'entends et nul ne s'en doute. Je ne suis jamais isolé ; quand je suis seul, c'est alors, peut-être, que je me trouve le plus en compagnie, car mes souvenirs ne me quittent pas, et comme des oiseaux que le bruit effraie, ils volent à moi, bien plus nombreux, avec le calme et le silence et la solitude.

Ainsi je suis, et j'en remercie Dieu! Hélas! hélas! il est de si douces heures dans les jours passés et bien loin déjà, des jours si pleins de poésie, de jeunesse et de joie, que les larmes me viennent aux yeux en pensant qu'ils ne reviendront plus. Et alors on se retourne vers ce passé que l'on voudrait ressusciter, on s'attache à ces souvenirs qui s'éveillent, on s'y attache de toutes les forces de l'imagination et du cœur.

Heureux ceux qui n'ont jamais aimé! Et cependant l'amour est peut-être un mal nécessaire à tous les bons cœurs, et pour moi, quoique je sache que c'est un mal cruel, je ne m'en plains pas, car souffrir ainsi, c'est vivre, et il y a une grande joie à se sentir vivre.

Et quelques mois plus tard il écrit encore:

La douleur est l'épreuve de la vie, elle frappe sur tous, mais elle ne frappe fort que sur les puissantes et ardentes natures, et il n'y a que les grands cœurs qui ne soient pas écrasés de ses coups. Et, voyez-vous, jusqu'à ce que l'on ait souffert, on n'est que des enfants: c'est la douleur vraiment qui fait homme, qui mûrit et qui trempe l'âme comme une bonne épée.

Pour moi, malgré tous mes tourments passés et mes heures présentes encore bien noires parfois, je me trouve heureux, je vous assure, et ne voudrais pas n'avoir eu qu'une vie plate et froide, sans secousses et sans émotions...

Depuis que Zani avait revêtu le costume des filles de Saint Vincent de Paul, Aubanel ne pouvait pas rencontrer une religieuse de cet ordre sans être tendrement ému.

Il se rendit à Paris pendant l'été de 1855, pour voir l'Exposition universelle qui eut, cette année-là, un si grand succès. Malgré les distractions du voyage, il ne cessait pas un seul instant de penser à Zani, et de Paris il écrivait à Roumanille:

Pauvre Jenny! Nulle part, peut-être, je n'ai jamais eu le cœur si plein de son souvenir, de son image. Ici tout me parle d'elle; à chaque pas, je rencontre des sœurs de saint Vincent de Paul; et, chaque fois, il me semble que je vais la voir, sous cette blanche cornette ..

Ce qui m'a fait le plus de plaisir à Saint-Denis, ç'a été une légion de sœurs de saint Vincent de Paul, qui chantaient vêpres, mêlées, dans cette vaste église, à quelques rares fidèles. Elles étaient bien quarante, les bonnes sœurs de saint Vincent, et de tous les âges, de toutes les tailles. Je les ai vues sortir. Il y en avait de vieilles, au pas lent et grave, à la figure plissée, mais sereine; il y en avait de jeunes, au visage doux comme celui des anges, les unes marchant tête baissée, et d'autres, aussi modestes pourtant, mais la tête droite, et regardant d'un regard céleste; il y en avait de roses, il y en avait de pâles et de frêles. Hélas! pourquoi, parmi toutes, n'y en avait-il point de brunes?...

A cette époque, Zani n'avait pas encore quitté, pour l'hospice Necker, son école de Bourg-Argental. En visitant l'Exposition, la plus grande préoccupation du voyageur avait été d'y apercevoir les rubans envoyés par la fabrique aux petites filles de laquelle Zani faisait la classe. Il y parvint, et dans la même lettre il racontait ainsi à Roumanille ce petit bonheur :

A l'Exposition, dans la galerie des soieries et des rubans, j'ai tant cherché que j'ai fini par découvrir cette étiquette : — 7144. V... FRÈRES, à Bourg-Argental, fabrique mécanique par eau. — Je ne le savais pas, mais je disais : ils auront exposé, c'est certain ! — Et je me suis arrêté tout court. Et j'ai regardé de tous mes yeux ces beaux rubans de toutes façons et de toutes nuances... Je les regardais de tous mes yeux ; il me semblait que ces rubans qu'elle avait vus me regardaient à leur tour, et je disais tout bas : — Pauvre Jenny ! pauvre sœur Julie !...

Cette sympathie pour les sœurs de charité, que le souvenir de Zani rendait chez lui si profonde, donna lieu, certain jour, à un délicieux incident, dont il fit le récit dans une lettre à Eugène Garcin :

Il y a huit jours, Roumanille et moi étions à Beaucaire, flânant sur le champ de foire, fatigués, ennuyés de voir toujours les mêmes baraques, d'entendre toujours la même musique, grosses caisses et clarinettes de ces pauvres saltimbanques, qui font tant de bruit pour si peu.

Nous allions partir, quand nous vîmes dans la foule une jeune sœur de saint Vincent de Paul, et devant elle deux rangs de petites filles, fraîches et roses, toutes vêtues du même costume bleu et noir. Nous nous approchâmes pour voir de plus près les petites filles et la jeune sœur qui, tout de suite, se prit à nous dire : « Messieurs, ce sont de pauvres orphelines, qui viennent visiter la foire, mais qui, hélas ! n'ont point d'argent pour rien acheter de tant de choses qui leur font envie.

— Oh ! ma sœur, si vous le voulez bien, nous paierons pour ces pauvres enfants.

— Messieurs, que Dieu vous bénisse ! que Dieu vous le rende !

— Je crois que là-bas est une grande baraque de joujoux.

— Eh ! bien, c'est ça ! Allons-y, Messieurs ; venez, mes enfants. »

Et nous voilà marchant au milieu des petites orphelines, et comme sous la garde de la bonne sœur. La foule regardait.

— « Choisissez, mes enfants, puisque ces Messieurs vous le permettent.

— O ma sœur, ma sœur, moi je prends ce chat, comme il est joli, il miaule !

— Et moi ce coq.

— Et moi cette maison.

— Et moi cette voiture avec ces petits grelots. »

Les enfants choisirent ; nous payâmes le marchand ébahi ; la bonne sœur nous remercia avec effusion : « Nous prierons pour vous, Messieurs ; tous les jours nous prions pour nos bienfaiteurs. » — Et nous nous en fûmes.

Nous avions le cœur si content que des larmes nous en vinrent aux yeux : — O Jenny ! Jenny ! Que vous êtes heureuse ! — Nous nous en fûmes répétant à chaque pas : — O Jenny, que vous êtes heureuse !

« Ah ! si fort qu'elle eût été aimée, dis-je à Roumanille, jamais aucun amour eût-il valu l'amour de ces petites orphelines, l'amour des pauvres du bon Dieu ! »

IX

Lorsque le pauvre Aubanel érait trop oppressé par son chagrin d'amour, il s'échappait d'Avignon, et le plus souvent il se réfugiait chez son frère aîné, à Pierrerue, dans les Basses-Alpes, où il était toujours accueilli avec une cordiale allégresse. Son frère l'aimait tendrement : la femme de celui-ci, plus âgée que Théodore, avait pour lui une affection quasi-maternelle, et avec toute la délicatesse d'une main féminine elle essayait de panser la blessure qui ne parvenait pas à se fermer.

A Pierrerue, d'ailleurs, tout concourait pour calmer la souffrance de ce cœur meurtri : les douces effusions de l'amitié fraternelle, l'atmosphère sereine de la maison, la paisible existence du village, la contemplation des grands horizons alpestres.

Précédée de son gai jardin, la maison de Joseph Aubanel est placée, comme en sentinelle, à l'entrée du village dont les maisons, alignées sur le faîte d'un coteau, forment une longue file, terminée, à l'autre extrémité, par la masse encore imposante de l'ancien château seigneurial. La porte du jardin fait face à l'église et au presbytère situés en avant, et comme en dehors du village : édifices bien modestes l'un et l'autre, mais vénérables comme tout monument dont l'appareil révèle une origine vieille de plusieurs siècles.

Le jardin, plus élevé que le terrain environnant, n'avait besoin pour clôture que d'un simple parapet, en sorte qu'aucun obstacle n'empêche d'y jouir d'un magnifique panorama.

Le paysage a pour dernier plan, entre le couchant et le nord, la chaîne de Lure, avec ses forêts de hêtres et de sapins, qui dessinent des bigarrures sombres sur le fond gris du calcaire ; et, du nord au midi, les dentelures blanches ou vermeilles des hautes Alpes, au pied desquelles se détache, en un plan plus rapproché, une suite de collines aux formes caractéristiques : les flancs dénudés et sévères du Revest-Enfangat, le pic d'Augès, le long plateau isolé où sont les ruines du monastère de Ganagobie, enfin le rocher abrupt où l'on aperçoit, campé comme un nid d'aigle, le village de

Lurs, fier de montrer au loin son vaste presbytère, ancienne résidence des évêques de Sisteron, et les restes du château dont les formidables murailles avaient, au temps de la Ligue, bravé l'assaut de Lesdiguières.

Puis, au-dessous de cette ceinture de hauts sommets, le regard s'arrête sur un large bassin ondulé par des coteaux, coupé par des ravins, semé de nombreux bouquets de rouvres : là s'étalent des champs cultivés que le printemps verdit et qu'ensuite dore l'été, ou qui se teignent en rose quand les sainfoins sont en fleur.

L'aimable belle-sœur de Théodore avait un goût très vif pour les fleurs, et elle mettait tous ses soins à embellir son jardin. Théodore lui venait en aide en choisissant chez les pépiniéristes d'Avignon les arbustes ou les plantes qui devaient lui plaire ; et du printemps à l'automne le petit jardin ne cessait pas d'être fleuri et embaumé.

Il avait aussi tenu à orner le jardin d'une statue de la Vierge, œuvre du sculpteur avignonnais Etienne Cournaud. On construisit aussitôt une grotte en rocailles, pour y placer la statue ; et quand on voulait s'abriter contre le vent ou le soleil, on venait s'asseoir dans cette grotte, propice aux amicales et poétiques causeries, en face de cet horizon de hautes montagnes confondant avec les nuages leurs cimes presque toujours couvertes de neige.

Les strophes qui terminent, dans la *Miôugrano entre-duberto*, le livre de l'*Entrelusido*, ont été inspirées par la Vierge de Pierrerue :

Eilalin, encò de moun fraire,
Vous, sias la rèino dóu terraire,
Vierge! Avès un palais de roco, plen d'oumbrun ;
Avès la pas de la campagno
Emé lis aubre pèr coumpagno ;
Avès la visto di mountagno,
Si dentiho de nèu, pourpalo au calabrun.

Une lettre écrite plus de quatre ans après le départ de Zani, montre dans quelles dispositions de cœur Aubanel se trouvait, quand il se décidait à partir pour les Basses-Alpes :

Me voici à Pierrerue depuis une huitaine. Je suis arrivé si triste et si noir, que Pierrerue, où l'on est si heureux, m'a été indifférent. Rien ne m'intéressait plus, ni la grotte, ni le jardin, ni les fleurs, et pourtant le jardin est gai, les fleurs sont charmantes, la grotte est gentille, gentilles surtout sont les causeries que l'on y fait, devant la Vierge blanche, maintenant toute couverte de dentelles, à cause du peuple ailé des mouches, en sorte qu'à présent, sous son voile diaphane, la statue parmi les rocailles ressemble à une apparition. Rien ne m'amusait plus, ni les promenades au moulin, ni ce bel horizon de montagnes si varié avec le cou-

cher du soleil, ni les mille visites journalières, ni le babil de Miette, ni la guitare de miss Adèle. Je suis arrivé si triste et si noir, que Sophie a commencé par me gronder de la plus belle façon ; pauvre Sophie, elle était désolée de me voir si malheureux, elle avait une colère !.. Il faut avouer aussi que je le méritais bien, car je ne me souviens pas, jamais, d'avoir été plus maussade, plus détestable, plus sombre, jusqu'à rester muet la journée entière, le corps à Pierrerue et l'âme je ne sais où.

Mais il savait bien que cette noire tristesse ne résistait pas longtemps à la douce influence de Pierrerue, et quand il était en proie à une nouvelle atteinte de désespoir, il se mettait en route, quelle que fût la saison, sans même se laisser arrêter par les rigueurs de l'hiver. En revenant d'y passer les fêtes de la Noël, il écrivait à son ami :

Je suis retourné à Pierrerue, emportant le regret mortel de n'avoir pas eu le bonheur d'y passer quelques jours avec toi. Nous t'attendîmes jusqu'à la veille de Noël, et je ne puis te dire le chagrin que nous fit ta lettre qui nous annonçait l'impossibilité où tu étais de venir. Ah ! les belles et douces fêtes que tu as manquées, mon ami ! Un vrai temps de Russie, de la neige partout : les montagnes blanches, la campagne blanche, le jardin, les toits, les arbres, tout blancs. C'était superbe. Les loups descendant vers le village : la nuit de mon arrivée, un mouton mangé, à côté du château. Enfin la Sibérie, le cap Horn, le Spitzberg en miniature. Nous faisions des feux magnifiques et nous causions gentiment au coin du bon feu. Que n'étais-tu là, mon L..., assis à notre cercle et babillant avec nous ! Et puis, la messe de minuit et les repas homériques, et le père Debout avec ses sonnets, et Joseph avec ses calembours, et tout le monde mangeant, buvant, riant, joyeux et bavard. Ah ! c'était beau !

Quand revenait la belle saison, on faisait de fréquentes excursions dans les environs : on allait tour à tour visiter les villages voisins, Sigonce, Lurs ou Niozelles, le cloître et le porche romans de Ganagobie, la vieille cité comtale de Forcalquier, l'ermitage de Notre-Dame-de-Lure. C'était, pour le chagrin du poète, une efficace diversion ; et lui-même l'a constaté dans ce vers du *Livre de l'amour :*

Lou lassige dóu cors es de baume pèr l'amo.

Voici comment il racontait une ascension faite en 1859 sur la montagne de Lure :

J'ai reçu, mon cher L..., la lettre que vous m'avez adressée à Pierrerue. Nous vous avons beaucoup regretté dans notre pèlerinage à Lure qui a été charmant ; nous avons fait, sur l'herbe, des repas dignes de Robinson Crusoë, et dormi dans une vieille étable, sur des feuilles de hêtre, avec les rats et les chauves-souris. Je me souviendrai longtemps de ce voyage. Tandis que nous étions là-haut, là-haut dans les belles forêts des Alpes, vous étiez dans la belle maison de Mistral, et il

vous disait le plan de son nouveau poème. Mistral est venu passer trois jours à Avignon, pour la Fête-Dieu ; il m'a dit son plan, ses projets : c'est magnifique ! Il avait déjà écrit quelques strophes... Ce n'est plus *Mirèio*, cela ne peut se comparer ; *Mirèio* est l'œuvre de sa jeunesse, le nouveau poème sera l'œuvre de sa virilité. Quelle énergie et quelle audace !

La chaîne de Lure se relie au mont Ventoux, dont elle est la prolongation, dans le département des Basses-Alpes. Aubanel eut un jour l'idée, avec son fidèle compagnon le peintre Pierre Grivolas, de se rendre d'Avignon à Pierrerue, en escaladant le Ventoux et en parcourant les épaisses et sombres forêts qui revêtent le flanc septentrional de la montagne de Lure.

Le récit abrégé de ce curieux voyage, contenu dans une de ses lettres, fait regretter qu'il n'en ait pas écrit une relation plus détaillée :

Vous avez déjà appris, sans doute, par Sophie, mon excursion pédestre au travers du Ventoux et de la montagne de Lure, en compagnie du brave et fidèle Grivolas. Nous avons eu des aventures magnifiques, nous avons vu des sites affreusement beaux, des gorges noires et fantastiques comme l'enfer. Nous avons vu, dans la nuit, une forêt qui brûlait par trois côtés à la fois. On nous a pris pour de pauvres enfants revenant de la guerre, et les femmes s'apitoyaient et joignaient les mains en nous voyant passer ; on nous a pris pour des Piémontais et des bandits et l'on nous renvoyait à des auberges de charbonniers ; la vérité est que nous étions, costume et visage, comme des loups. Et pourtant nous avons couché dans une bergerie, chez la *Fille du Prince*, enfouis dans la paille fraîche jusqu'au cou, sous un toit aux mille trous resplendissant des rayons de la lune et du clair des étoiles.

Mais ce voyage est tout un poème, et un poème ne peut pas s'écrire ici ; je me réserve de vous conter ça la première fois que j'aurai le bonheur de vous voir.

Il a, d'ailleurs, admirablement décrit en vers, dans la *Miòugrano entreduberto*, la superbe horreur de la forêt de Lure :

Dins lis uba de Luro, estrange e négri mourre
S'aubourant sóuvertous coume li gràndi tourre
D'un castelas maudi, dins li ro, li sapin
Que l'encenturon, iéu escalave, un matin.

. . . .

Caminère long-tèms, long-tèms, souto li frai,
Li liéu, e li sapin, e li faiard ; l'esfrai
Me moustravo souvènt, dintre li racinage
Que rebalon lou sòu, bistort, gris e sóuvage,
De serp qu'ausiéu sibla. Pameus, tout èro mut :
Ni vòu, ni crid d'aucèu dins l'aubrage ramu ;

Rèn que moun pas, plan-plan, sus lou rambuei di fueio
Que fasié 'n caminant un brut coume la plueio ;
E pièi, de tèms en tèms, quauque grand aubre mort,
En travès dóu camin, jasié. — Pas dóu Mau-Cor,
Vai, t'an bèn bateja ! — Ro, fourèst, trevaresso
Mai pleno d'espravant, mai pleno d'amaresso,
N'en sabe ges : l'oumbrun qu'embarro de pertout ;
S'alignant sènso fin, s'aloungant sènso bout,
Aquéli négri trounc taca de mousso blanco,
E coume de grand bras tóuti li gràndi branco !

Aubanel se retrouvant à Pierrerue en septembre 1856, y fit connaissance d'un jeune étudiant venu pour passer les vacances auprès de Mme Joseph Aubanel, dont il était le parent. Bien qu'il y eût entre les deux jeunes gens une différence d'âge de près de neuf années, une vive et mutuelle sympathie jaillit de leur premier abord, et ils se lièrent d'une indissoluble amitié. « A nostre première rencontre, auraient-ils pu dire avec Montaigne, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. »

L'un et l'autre, pendant le long espace de trente années, sont demeurés fidèles à cette amitié, sur laquelle jamais le plus léger nuage n'est venu projeter une ombre.

Jusqu'au dernier jour, Aubanel n'a cessé de donner à cet ami des marques de l'affection la plus vive, et ces témoignages précieux, — est-il besoin de le dire ? — touchaient profondément et rendaient fier celui qui les inspirait. Il nous est permis d'en citer quelques-uns, et nous le faisons volontiers, afin de montrer tout ce qu'il y avait de délicate tendresse dans l'âme de Théodore Aubanel.

Lorsque, après leur séjour à Pierrerue, les deux jeunes gens durent se séparer, Aubanel, de retour à Avignon, écrivait à son nouvel ami, le 18 septembre 1856 :

N'est-ce pas que l'amitié est une chose bien belle et bien touchante ? Je suis tout émerveillé de la façon admirable dont Dieu a permis la rencontre de nos cœurs. Vous voir, pour moi, ç'a été vous aimer. Mon ami, pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt ? Il est vrai qu'il me semble déjà vous avoir connu toute ma vie... Quel bon et noble cœur est le vôtre, et que je vous remercie de toutes les qualités que vous voulez bien trouver en moi et que j'y cherche de tous mes yeux ! Cependant je puis bien avouer ceci, parce que c'est vrai, c'est que j'aime bien ceux que j'aime ; en amitié, en amour, je n'ai jamais aimé à moitié, j'ai toujours aimé sans mesure. Et qu'importe alors la distance, et les temps, et les lieux ? Qu'importe la séparation ?

Et il lui disait encore, plus d'un an après, le 28 mai 1858 :

L'amitié ne trompe pas, elle est encore douce après l'amour : Dieu, qui est bon, l'a donnée à l'homme comme une consolation et une espérance... La vie, malgré ses luttes et ses tempêtes, n'est pas trop mauvaise avec un ami pour compagnon de voyage. Je vous le dis ici, et Dieu le sait : je vous aime profondément, L..., et quels que soient les évènements que me réserve l'avenir, je sais bien que rien ne pourra altérer le sentiment si vif d'amitié qui me vint au cœur sitôt vous connaître, qui fait ma joie maintenant et qui ferait ma force au temps de l'épreuve, si ce temps arrivait...

Retenus chacun dans une ville différente par les nécessités de leur situation, les deux amis attendaient avec impatience les occasions de se revoir, toujours trop rares, à leur gré. Aubanel écrivait le 13 mai 1866 :

Oui, j'irai à M... de grand cœur ! Si grand que soit ton désir de me revoir, le mien l'égale : il y a si longtemps que nous ne nous sommes retrouvés ensemble !.. Quant à ce que nous ferons pendant ces deux jours, ce sera ce que tu voudras ; je te dirai pourtant mon désir : celui de rester le plus longtemps possible en liberté, sous les pins ou les rochers, au bord de la mer. J'adore la mer, et j'en jeûne toute l'année.

Et comme son ami avait répondu que ses désirs seraient exaucés, le poète, trois jours après, l'en remerciait ainsi :

Je suis vraiment touché de ta bonne et chaude amitié : nous allons passer de beaux jours ensemble, qui seront trop courts, hélas !... Quant à mon voyage, tu peux y compter de la façon la plus certaine. Je partirai d'ici samedi, quelque temps qu'il fasse, pluie ou grêle, mistral furieux ou tiède soleil.

Je te remercie du fond du cœur d'avoir songé à notre exil du bord de la mer, je me fie complètement à ton instinct poétique et à ton amour de la nature, et aussi à ta haine de la foule, pour le choix du site. Ah ! que le sauvage du Var est un grand artiste et un homme sensé, et qu'il est heureux de vivre loin, bien loin des villes

Emé lis aubre pèr coumpagno !

Comme toi, je compte les jours qui nous séparent ; plus que neuf jours, neuf jours, et je te saute au cou ! Ce diable de chemin de fer n'ira pas assez vite pour arriver jusqu'à toi, mon ami !

Mais il voulait aussi que son ami vînt à Avignon ; et il lui écrivait le 11 avril 1867 :

Je compte toujours, mon ami, que tu viendras passer les fêtes de Pâques avec moi. Je t'en prie, n'y manque pas, j'ai besoin de te voir, de te parler ; j'ai un plein cœur de choses qui m'étouffent. Nous ferons ce qui te plaira davantage. Nous nous isolerons le plus possible et passerons ensemble des heures bénies... La saison est délicieuse, la plus enivrante de l'année, je t'attends.

Cette vive affection persista sans défaillances, et le temps n'en affaiblit jamais l'intensité. Le 2 mars 1874, — dix-huit ans après la première rencontre à Pierrerue, — Aubanel disait avec la même chaleur d'expression :

Tu sais bien que malgré l'éloignement, le silence, le temps — ce Juif-Errant qui marche toujours, — mon cœur ne change pas pour toi, et je compte sur ta bonne et vieille amitié toujours, comme tu peux compter sur la mienne. Et c'est même un grand charme et un doux repos que cette foi inaltérable en l'ami qui vous aime et que l'on aime comme un frère...

Et lorsque dix années encore se furent écoulées, à une date qui se rapprochait, hélas ! du jour fatal, Aubanel écrivait à son ami, le 19 juin 1884 :

Non, mon cher L..., il n'y a pas chez moi le moindre refroidissement, et mon cœur est resté et reste le même... Hélas ! c'est bien assez de l'amour qui passe, qui se brise, qui s'envole comme toute chose éphémère et belle, les papillons et les roses ; au moins réfugions-nous dans l'amitié inébranlable et que rien ne peut altérer, ni le temps, ni l'absence.

Ludovic LEGRÉ.

(*A suivre*)



RONDELS (1)



ESCLARMONDE DE BIGORRE

Telle qu'une antique prêtresse
Montant les marches de l'autel,
Telle, en un banquet solennel,
Nous apparut la Félibresse.

Sa voix semblait une caresse,
Son geste était insexuel,
Telle qu'une antique prêtresse
Montant les marches de l'autel.

Et nous, sevrés de pure ivresse
En ce siècle matériel,
Nous, les amants de l'irréel,
Nous suivîmes l'enchanteresse
Telle qu'une antique prêtresse.

LE POÈTE

Pour Marius André.

Le Poète n'est qu'une lyre
Vibrant au moindre frôlement.
C'est aussi le prince charmant
Dont l'âme à nu se laisse lire.

Par tout ce qu'il voudrait élire,
Par tout ce dont il est l'amant,
Le Poète n'est qu'une lyre
Vibrant au moindre frôlement.

Qu'il chante la joie ou bien l'ire
De son cœur en proie au tourment,
Dans la foule ou l'isolement,
Dans sa froideur ou son délire,
Le Poète n'est qu'une lyre.

(1) Les quatre pièces qu'on va lire sont extraites d'un volume sous presse, *Rondels*, de l'éminent felibre — français et languedocien — Achille Rouquet, directeur de la *Revue Méridionale*, et qui présida le Comité d'organisation de l'inoubliable Sainte-Estelle de Carcassonne.

LE VIN

Pour Achille Mir.

Chantons le vin rouge de sang,
De Languedoc ou de Bourgogne.
Pour vous enluminer la trogne
C'est un compère étourdissant.

Quand sa chanson fraîche descend
Dans le gosier, de joie il grogne.
Chantons le vin, rouge de sang,
De Languedoc ou de Bourgogne.

Nul plus que lui n'est tout-puissant.
Le riche l'aime sans vergogne ;
Au gueux courbé sur sa besogne
Il est aussi compatissant :
Chantons le vin rouge de sang.

LE ROSSIGNOL

Pour Antonin Perbosc.

Dans le silence de la nuit
Le Rossignol trille sans trêve
Et sa chanson meurt ou s'élève
Au gré du rythme qu'il poursuit.

Poète ailé que ne séduit
Rien des bonheurs dont l'homme rêve,
Dans le silence de la nuit
Le rossignol trille sans trêve.

O mon âme! loin du vain bruit
Que la foule en rumeur soulève,
Fêtons en paix l'heure trop brève
Où tout en nous s'épanouit
Dans le silence de la nuit.

Achille ROUQUET.

BLAZIRE

A M. Paul Mariéton.

En aquel tems vivié Blazire,
Un ome sant, juste esprouvad;
En tout cas, de sa santetat
Jujarés, sus ço que vau dire.

Blazire, apostou tant ardènt,
Ero de la premiéiro souco
D'aqueles, que Fe sul la bouco,
Pertout anavou la prechent.

Un serros, o lo nuèch toumbado,
Anet demanda retirado
O s-un avare parvengud.
Aqueste li faguet refut :
— « Dema, dis, maride ma filho,
« Dins uno premiéiro familho
« Qu'ajen a roundo de païs ;
« Per uèi, vous laisse pes camis. »

E lou sant ome, atal de sorto,
Dintret a la premiéiro porto
Qu'èro duberto à soun coustat.
L'oste, aqui, paràulo courteso,
Li dis : — « Onuèch, ma pàuretat
« Sera be cambiado en richeso
« De louja 'n ome coumo sès !
« Tout lou pàu nostre vous avès. »

Piei sa fennetto diligento
Mettet la napo, e, sourrisento,
Tratet del milhou soun amic,
Coumo s'agradavou de faire
Quand poussedavou lou prechaire
Al premié siècle catoulic.

L'endema, talèu clico d'àubo,
Noste sant ome se deraubo
De l'urous oste, que tourna
S'apresto lou fa dejuna.

En ce temps-là vivait Blazire,
Un homme saint, juste, éprouvé ;
En tout cas, de sa sainteté
Vous jugerez sur ce que je vais en dire :

Blazire, apôtre si ardent
Etait de la première souche
De ceux qui ayant la foi sur les lèvres
Partout allaient la prêchant.

Un soir, à la nuit noire,
S'en alla demander l'hospitalité
A un avare, un parvenu.
Celui-ci l'accueille d'un refus :
— « Demain, dit-il, je marie ma fille
« Dans une des premières familles
« De tout le pays à la ronde ;
« Pour aujourd'hui je vous laisse dehors. »

Et le saint homme, de cette sorte
Entra à la première porte
Qu'il trouve ouverte à ses côtés.
L'hôte, alors, parole courtoise,
Lui dit : — « Ce soir, ma pauvreté
« Sera toute changée en richesse
« De loger un homme comme vous !
« Le peu que nous avons vous appartient. »

Puis sa petite femme diligente
Mit la nappe, et, souriante,
Traita de son mieux son ami,
Ainsi qu'on se plaisait à faire
Lorsqu'on possédait le *prêcheur*
Aux premiers siècles catholiques.

Le lendemain au crépuscule
Notre saint homme se dérobe
A l'heureux hôte, qui de nouveau
S'apprête à le faire déjeuner.

El, dis : « Adissias, brave mounde !
« M'avès dounat tout vostre abounde
« Mès, per esse recoumpensat
« De tant de generousetat,
« Vous doune ço que Diou me douno :
« Ço que fa, 'lai, nostro fennouno
« Hou fara tout uèi, sens cessa.
« Parte, entremens, me cal pressa. »

Lui, leur dit : « Soyez à Dieu, braves gens.
« Vous m'avez donné ce que vous aviez,
« Mais pour que vous soyez récompensés
« De tant de générosité,
« Je vous donne ce que Dieu me donne :
« Ce que fait là notre bonne femme
« Elle le fera tout aujourd'hui sans cesser.
« Je pars, il faut que je me presse.

E vesès me quanc miracles
Aquel sant ome faguet pas
Dins de tant paures abitacles
Ount gaire degus fasié cas ?

Et voyez un peu quel miracle
Ne fit pas ce saint homme,
Dans de si pauvres habitations
Où presque personne n'en faisait cas ?

Aquelo fenno mesuravo
La tèlo que se courduravo,
Per veire s'om lus ratatious ;
E, 'stiren prou la merchandiso,
Pouirié pas couse uno camiso
Per soun ome, e per sous pichous.

Cette femme mesurait
La toile qu'elle couturait
Pour voir si avec les petits restes,
En étirant assez la marchandise
Elle ne pourrait coudre une chemise
Pour son mari et ses petits.

E la fennetto mesuravo,
E, toujour la tèlo duravo.
Mesuro que mesuraras !
La trasié, alai, valan de bras
A soun ome, que l'enroullavo
A n'empli tout l'oustal de rouls.
Pièi, coumo se trouvavou souls,
Toutes vesis lei courreguèrou ;
E, tantes de rouls empilèrou
Que quand lou jour ajet finit
Lou pàure èro riche, coumplit.

Et la bonne femme mesurait,
Et toujours la toile durait.
Mesure, mesure toujours !
Elle la passait à force de bras
A son mari qui la roulait
A remplir la maison de rouleaux.
Alors, comme ils étaient seuls,
Tous les voisins accoururent ;
Et tant de rouleaux ils empilèrent
Que lorsque le jour finit
Le pauvre était riche accompli.

Mès s'avias visto la grimaço
Que fasié l'avare sus plaço,
Vejent empila tal moulou !
D'estounamen èro tout blème,
Reire cambiavo de coulou,
Venié de l'un à l'autre estrême,
E, soun naz long, apounchounad,
Fasié rire lou vesinat...

Mais si vous aviez vu la grimace
Que faisait l'avare en ce lieu,
Voyant empiler tant de toile !
D'étonnement il était blême,
Il changeait et rechangeait de couleur,
Passait de l'une à l'autre extrémité
Et son nez long, ridé, pointu,
Faisait rire le voisinage...

A l'oustal dis ei doumestiques :
— « Quittas, aqui, vostes trafiques,
« E courres, toutes, bitamen
« Cerca l'ome que demandavo
« Arses, coumo la nuèch toumbavo,
« Que li dounnessen lòujamen.

A la maison, il dit aux domestiques :
— « Laissez là tout ce que vous faites
« Et courez, tous, en diligence
« Chercher l'homme qui demandait
« Hier au soir à la tombée de la nuit
« Que nous lui donnions à loger.

« Vous souvenès de sa tengudo,
« De sa barbasso loungarudo ?
« E be, partès, coupas de court.
« Sus tout fases-li forço ounour !

« S'avés pas soun endevenenço,
« N'empacho pas, me menares
« Tant de pàures que troubares.
« Onuech, cal en rejouïssenço,
« Fa rèire jòio à noste entour.
« Nous maridan pas cado jour ! »

Lus doumestiques partiguèrou :
D'espelhandrads prousses menèrou
Piei, pus tard, lou darrié dintrad
Menavo l'ome desirad.

E l'avaras que jubilavo,
En soun ounour lèu coumandavo
Mai de fricot, vis é roustid
Per tout aquel mounde aganid.

Quand un vilanié se delargo
L'abounde es en grando recargo.

Eici tant, tant se festejet
Que sul mati mai d'un roullet
Sa pel, trop pleno, jous la tàulo.
Alaro Blaziro, pacient,
Ni per defèci, dignament
Dis al mestre aquesto paràulo :

— « Ignouras tant de coucarun ;
« Regrettes pas bostro be facho :
« Touto bouno obro Diou l'agacho.

« Amai Satan tengue lou lum,
« Leissas lou fa ; la recoumpenso
« Es en sus de la meritenso :

« Lèu lou soulel se levara,
« E l'obro qu'ourcs coumençado,
« Quanoque siague, durara
« Enquié la fi de la journado. »

Acò 's aqui que l'avaras
Proujettavo de perdre pas
Minuto sens creisse sa bourso !

« Vous vous souvenez de sa tenue,
« De sa forte et longue barbe ?
« Eh bien, partez, et au plus court.
« Surtout faites-lui beaucoup d'honneur !

« Si vous n'avez pas sa rencontre,
« Peu importe, vous m'amènerez
« Tous les pauvres que vous trouverez.
« Ce soir, il faut en réjouissance,
« A notre entour faire éclater la joie.
« On ne se marie pas tous les jours ! »

Les domestiques partirent ;
De dépenaillés, bon nombre ramenèrent ;
Plus tard, enfin, le dernier rentré
Amena l'homme désiré.

Et le vieil avare qui jubilait
En son honneur sitôt commandait
D'autres plats, vins et rôtis
Pour tout ce monde d'affamés.

Quand un vilain se met en liesse
L'abondance va toujours croissant.

Ici tant, tant on festoya
Que sur le matin plus d'un roula
Sa peau, sous la table, tendue.
Alors Blazire, patient,
Non par dégoût, mais dignement,
Dit au maître, cette parole :

— « Ne faites attention à tant de bassesse,
« Ne regrettez pas votre bienfait :
« Toute bonne œuvre, Dieu la regarde.

« Quand Satan tiendrait la lumière,
« Laissez-le faire ; la récompense
« Est bien au-dessus du mérite.

« Bientôt le soleil se lèvera,
« Et l'œuvre que vous aurez commencée,
« Quelle qu'elle soit, durera
« Jusqu'à la fin de la journée. »

C'est là que le vieil avare
Projetait de ne pas perdre
Un moment sans grossir sa bourse !

Ero bas l'entour de Sant Jan,
Quand lou soulel, per soun roudan
Bouto sege ouros en sa courso.

Tabé, l'ome fasié prepaus
De demoura tout lou jour clàus
O counta sei peçoi roussellos.

O soui beilets, sevèroment,
Entimet ordre, espressament
De lou leissa, soul, sens nouvellos.

Piei per milhouro precàuciou
Sousquen à soun occupaciou
Se dis : « S'anabe fa lou resto ?

« Atal, sens attardivamen,
« Countarié sens perdre moument
« Moun or, jusqu'al ser, à la lesto ! »

Alaro 'queste saganel,
Anet leba lou pantarel
Al cantou de sa canebièiro...

Mès l'oubrage n'es pas finit
Que lou soulel es espelit ;
La Rajo lusis touto entièiro !

De sorto que lou pàure d'el,
De coucoulous, pallo figuro,
Gardet sa poulido pousturo
Pas que sege ouroi de soulel.

On était vers la Saint-Jean,
Quand le soleil pour évoluer
Met seize heures en sa course.

Aussi l'homme faisait propos
De rester tout le jour enfermé
A compter ses pièces jaunes.

A ses valets, sévèrement,
Il intime l'ordre exprès
De le laisser seul, sans le déranger.

Puis, pour précaution meilleure,
Réfléchissant à son occupation,
Il se dit : « Si j'allais faire le reste ?

« Ainsi, évitant tout retard,
« Je compterai sans perdre un moment
« Mon or jusqu'au soir, à la leste. »

Alors, cet avare minutieux,
Alla lever le pan de sa chemise
Au coin de sa chenevière...

Mais l'ouvrage n'est pas fini
Que le soleil s'épanouit ;
Sa lumière luit dans son entier !

De sorte que le pauvre homme
Courbé, assis, pâle figure,
Garda sa jolie posture
Rien que seize heures de soleil.

A. VILLIERS.

St-Geniez d'Olt (Aveyron), *février 1892.*



SAN-GIMIGNANO-DELLE-BELLE-TORRI

La ville au Val d'Elsa, debout sur le plateau
Que bat le vent de tramontane,
D'un belliqueux profil découpe le coteau,
Et ses multiples tours font avec son château
Sa fierté de cité toscane.

Dès la porte, la rue au pavé verdoyant
Tourne et disparaît sous des porches ;
Le voyageur surpris évoque en les voyant
Les cuirasses au bruit d'acier, le pas bruyant
Des estafiers porteurs de torches.

Où défilaient la cour des riches podestats,
Le cortège des confréries,
On vit du sang aussi, des cadavres en tas,
Coups de main de bannis, embûches, attentats,
Batailles franches ou tueries.

Car un passé guerrier demeure enseveli
Dans les palais à hautes salles,
Bien que les Salvucci ni les Ardinghelli
N'abritent plus que l'humble échoppe et l'établi
Sous leurs arcades colossales.

Le Livre d'or, où sont des noms de paysan,
Contient les écussons d'ancêtres
Qu'on trouve blasonnant des maisons d'artisan,
Sur le mur à bossage où s'ouvre l'arc pisan
Et le cintre aux doubles fenêtres.

Mais rien ne peut ici raviver le vieux temps
Ni rappeler l'histoire enfuie :
Les garçons sans retour s'en vont à leurs vingt ans
Et la ville, trop grande et veuve d'habitants,
Meurt de sa gloire évanouie.

Pourtant ses derniers fils, au pied de son rocher
Où s'écroule la citadelle,
Gardent avec orgueil les tours et le clocher
Où l'ami de la cité fière aime à chercher
Les débris qui lui parlent d'elle.

Enfants sûrs et pieux, jamais ils n'en verront
La misère et les flétrissures :
Sur la place déserte où l'écho seul répond,
D'un pas majestueux, le soir, les femmes vont
Vers le puits aux grandes ferrures ;

Au bord de la margelle où leur bras a puisé
Par un geste solide et brusque,
Elles causent d'un air grave, l'œil apaisé,
Puis retournent avec lenteur, ayant posé
Sur leur tête l'amphore étrusque.

*
* *

Vis donc du souvenir de tes antiques jours,
République patricienne,
Toi qui ceignais ton flanc de tes cinquante tours
Et qui faisais trembler dans leurs nids de vautours
Ceux de Volterre et ceux de Sienne !

Ton rempart abrita tout un peuple aguerri,
L'âme des ligues gibelines ;
Ce fut l'heure de gloire où Dante Alighieri
Admira ton limpide horizon, l'air fleuri
Et la fraîcheur de tes collines.

Et quand, trop faible un jour, tu fus prise au réseau
Dont Florence serrait les mailles,
L'art renaissant t'offrit la fresque et le ciseau,
Et tu t'es consolée en voyant Benozzo
Peindre des saints sur tes murailles.

PIERRE DE NOLHAC.

AU TONKIN

A L'AVENTURE

— A LA BELLO EISSERVO (1) —

NUIT DE JUIN EN MER

Nous avions dépassé la Corse ; dans nos voiles
Un souffle nous portait vers Charybde et Scylla,
Or, j'admirai longtemps le golfe, ce soir-là
Riche comme l'éther en millions d'étoiles.

La mer, dans l'atmosphère énervante du soir,
Dormait, comme le ciel lumineux et sans ride ;
Et l'on entrevoyait sous le flot translucide
Les astres frissonner en ce vague miroir.

(1) Nous annoncions, l'an dernier, que notre ami Jules Boissière, vice-résident de France à Hanoï, nous avait remis, en regagnant son poste, le manuscrit de ses vers français et provençaux, carnet nostalgique, disions-nous, d'un félibre exilé. Nous avons publié alors son magnifique *Sirvente de l'aigo e de la mar* (*Revue Félib. VIII, n. 1*). Depuis, l'*Armana prouvençau*, en donnant deux poésies de Boissière, la *Venus bloundo* et *La campano*, de la plus chaude inspiration, puis, signée *Dono Feliso de Formoso*, une impression humoristique, en prose, de la vie tonkinoise, bien digne de la fille de l'immortel *Cascarelet*, a prouvé à tous les fidèles du jeune couple félibréen que Sainte-Estelle rayonnait jusqu'au plus loin de l'Orient.

Notre ami Boissière nous pardonnera le retard de cette publication. Il admettra mieux que tout autre les exigences de la Chronique où se manifeste l'ascension de la Cause. Quoique datant déjà de cinq ou six années, ses vers, pleins de talent et d'un exotisme délicieux, ont gardé toute leur saveur. — P. M.

Et j'aurais cru cingler à travers l'Empyrée
Dont le cercle hyalin encadre l'univers ;
Nous glissions sans effort, comme au milieu des airs,
Tant l'onde fut légère, impalpable, éthérée.

L'horizon se fermait d'un anneau blanc et bleu,
Baiser du ciel avec la mer Tyrrhénienne ;
Et mes pensers, suivant leur route aérienne,
Je crus cingler là-haut sur la barque d'un dieu.

. ˙ .

Je suivis longuement mon rêve aéronaute
Au doux bruissement des voiles et de l'eau :
Mais un appel de coq, rythmé comme un sanglot,
Strident comme un clairon, éclata sur la côte.

Au large d'Ischia, sur un rocher lointain
Baigné de toutes parts de l'eau mystérieuse,
Un feu vert épandait sa lueur de veilleuse
En des vacillements d'étoile qui s'éteint.

Et comme chez Vulcain un forgeron esclave
Se redresse, lassé, dans les antres du dieu,
Le Vésuve apparut noir sur le ciel en feu,
Géant sombre et terrible, au front rouge de lave.

J. BOISSIÈRE.

Haï-Ninh, 3 juin 1888.

PAYS PERDU

Il me souvient d'un val étroit, profond, intime,
Un de ces coins bénis faits pour tous les bonheurs ;
Sources fraîches, bosquets et potagers en fleurs,
Horizon tour à tour gracieux et sublime,

Rien n'y manquait ; hélas ! mais les jardins fruitiers,
Une main en avait arraché la clôture ;
Les rizières mouraient par défaut de culture ;
La brousse haute avait envahi les sentiers.

L'herbe grasse obstruait les débris des chaumières :
Les pirates de Chine un jour étaient passés,
Et depuis ce temps-là les hommes dispersés
N'y viennent plus dormir aux heures coutumières.

Or, l'appel cristallin et clair de la perdrix
Montait dans le silence attristant de ces choses ;
Le jour agonisait en riches lueurs roses
Et l'ombre envahissait le monde et nos esprits.

Je pensais aux proscrits de l'heureuse vallée,
Aux mornes exilés qui ne reviendront pas
Et qui, par de nouveaux sentiers, traînent leurs pas
Et l'infini chagrin d'une âme inconsolée.

Je pensais à ceux-là qui s'endormant, le soir,
Evoquent vainement leurs cases paysannes
Et les arbres ployés sous le faix des bananes
Au seuil familial qu'ils ne doivent plus voir.

Et le chant des perdrix, au val jadis prospère,
L'appel flottant avec de végétaux parfums,
Traduit-il pas aussi l'angoisse des défunts
Qui ne sommeillent pas à côté de leur père ?

Et nous sommes passés, muets, le cœur serré :
Les êtres grandissaient dans la brume indécise,
Le jour était bien mort, et, de la perdrix grise,
Montait obstinément l'appel désespéré.

J. BOISSIÈRE.

Haï-Ninh, 19 juin 1888.

SUMATRA

O Sumatra! — ton nom a longtemps évoqué
En mon âme d'enfant des visions dorées ;
Et sa barque lancée au hasard des marées,
Mon rêve de rêveur vers toi s'est embarqué.

Et quand, dans le frisson morbide de mes fièvres,
Sur tes roches de cuivre et d'or je m'exilais,
Des rajahs noirs, hautains sous le turban malais,
M'apparurent mêlés aux patients orfèvres.

Pour eux les forgerons musclés, les ciseleurs
A la large prunelle, au profil ascétique
Fondaient le bronze vert au fond de leur boutique,
Ou tordaient un fil d'or, accroupis en tailleurs.

Dans les hameaux obscurs aux misérables cases,
De savants ouvriers façonnaient à loisir
Des torchères d'argent, des fronteaux de saphir,
Des anneaux évidés dans le bloc des topazes.

Et dans tous les échos, aux pentes des coteaux,
Jusqu'au pic des rochers hantés des noirs nomades,
Plus haut que les jaguars, plus clair que les cascades,
Tintait rythmiquement la chanson des marteaux.

Et quand la nuit mettait son masque de sybille
Sur la face du ciel, — jaillissant des hameaux,
Un astre de métal, de pierres et d'émaux,
Comme un soleil nocturne éclairait toute l'ile.

O Sumatra! de nuit j'ai côtoyé tes bords ;
Mais l'ombre enveloppait tes sombres promontoires,
Et notre bâtiment glissant sur les eaux noires
Semblait raser l'enfer et cingler vers les morts.

Tu n'illuminais pas le sinistre passage ;
La mer triste écumait sur ta côte de fer ;
Et je n'ai vu de toi, s'érigeant sur la mer,
Que des rocs ébréchés où s'acharnait l'orage.

J. BOISSIÈRE.

Haï-Ninh, 2 juin 1888.

LA RÈINO CHINESO

A Paul Mariéton.

Dins la niue caudo, au brut di sorgo, sout li fueio,
De la Luno resquiho e gisclo lou belu ;
Avans de s'espandi daisamen dins la mueio,
Mesclo au raiòu di font d'estello d'argènt blu.

En escoutant dóu riéu l'eterno letanìo,
Près dóu lindau flouri que courouno un autin,
Entre li vas de pèiro, en quau sounjas, o fiho
Que vous tenès la man, drecho sus lou pountin ?

— En quau pensavo, au tèms de Li-Tai-Pé, la rèino
Qu'amavo la cansoun di font fasènt tintèino,
E legissié de trobo au raiòu estela ?

Pièi quand lou blu clarun enmantello lis aubre,
S'amusavo souleto à vèire rebala
Sa raubo roso sus lou blanc pountin de maubre.

J. BOISSIÈRE.

Qui-nhon (Annam), 30 de juliet 1887.

MATIN EN ANNAM

A Paul Jeancard.

Dóu caire ount l'aubo vai parèisse, à grand cop d'alo
L'auro fai flouteja mi péu ; — de cavaucoun,
Cante, dre sus l'estriéu, de cansoun prouvençalo ;
Moun chivau dins la niue lando coume un faucoun.

Mai sus li pont vai plan, e soun mèstre pantaio :
— Un riéu beluguejant cascaio ; dins li clar
Lou cèu ardènt, la plano inmenso se miraio :
— E l'aubo se desplego eilalin sus la mar.

Di fourèst endourmido a reviha lou pàli
E milo aucèu chinés siblon pèr lou soulèu :
Iéu pense à mi bèu jour de Prouvènço e d'Itàli,
A mi soulèu d'antan qu'an tremounta trop lèu.

— Pièi coume un proumié rai giscle vers la valeto,
Vese amoundaut li Tourre antico di rèi mort,
Ount lou rai fai lusi la claro baiouneto
D'un sourdat paure e laid que l'aubo cencho d'or.

J. BOISSIÈRE.

Souto li « Tourre d'argènt », 20 d'avoust 1887.

CEMENTÈRI D'ANNAM

Bagna dins lou clarun que la Luno espandis,
Dins lou clarun blu d'aigo e siau coume uno mucio,
Lou cementèri duerme ; — e l'auro dins li fucio
Sèmpre jito en boufant soun plagnun cantadis.

Mai un mort dóu païs d'Annam s'escarrabiho,
S'aubouro ; e d'uno voues ardènto, en s'aubourant,
Sono si cambarado ; e se dreisson subran
Li mort remiéutejant d'estranjo letanio.

S'espaçon, jouine e vièi, chatouno emé galant ;
E l'aureto en siblant souto li linçòu blanc
Refresco douçamen la pauro amo di rèire.

— Fernisse ; mai degun me parlo ; e dins moun cor
Amaire, uno doulour me pougnié de me vèire
Estrangié pèr li viéu, estrangié pèr li mort.

J. BOISSIÈRE.

Qui-nhon, 24 d'avoust 1887.

LOU CAMIN

A Paul Jeancard.

Es jour fali : cado estello espelis.
La luno pièi amosso lis estello,
E la machoto alin s'agroumoulis
E lis aucèu duermon dins li jitello.
De blu clarun la colo s'enmantello ;
Un roussignòu plouro quauque segren ;
Rèi de la niue, trevon li farfantello ;
Sus lou camin de Gange à Sant-Laurènt.

Mai un galoi refrin que restountis
Fai trefouli l'empèri d'Esterello ;
Sèmblo toumba d'amount, dóu Paradis...
— Noun ! di jouvènt la troupo cantarello,
Su 'n càrri nòu, après la barandello,
Passo en largant si cant dins l'èr seren ;
— Vèn dóu Festin e canto li brunello,
Sus lou camin de Gange à Sant-Laurènt.

Sout lou cèu blu lou calèu resplendis ;
Mounto en siblant sa flamo clarinello ;
— Pièi tout s'envai e tout s'aprefoundis,
E tourna-mai la niuech enmascarello
Vèn escafa li roco e li pradello. —
Aro trevant e machoto à-de-rèng
Mestrejaran jusqu'à l'aubo nouvello,
Sus lou camin de Gange à Sant-Laurènt.

MANDADIS

Au mounde, *ami*, quouro auren fa candèlo
'mé noste engèni uno ouro, passaren :
— Toumbara mai l'oumbro triounfarello,
Coume au camin de Gange à Sant-Laurènt.

J. BOISSIÈRE.

Qui-nhon, 18 de juliet 1887.

BIBLIOGRAPHIE

— Modestes observations sur l'art de versifier (1) —
par M. CLAIR TISSEUR

La décentralisation littéraire est mieux qu'un beau rêve : elle devient tous les jours une séduisante réalité. Le directeur de cette Revue, l'exquis poète d'*Hellas*, a été un peu le Pierre l'Ermite de cette nouvelle Croisade organisée, non contre l'admirable centre intellectuel qu'est Paris, mais en vue de montrer à tous les Français de France qu'il y a des morceaux de la vraie croix littéraire dans toutes les provinces.

Les fleurs de l'art et de la poésie peuvent naître partout. N'est-ce pas Calchas, qui n'était pas Parisien, qui a le premier lancé le cri fameux : « Trop de fleurs ! » Hum ! c'étaient Meilhac et Ludovic Halévy qui le lui avaient soufflé, mais cela ne fait rien à l'affaire... Le sol provincial est plus riche en humus qu'on le pense : un bon jardinier peut s'y adonner à toutes sortes de cultures. Vous savez quelle moisson de roses on peut cueillir dans la terre provençale... Paris lui-même en est embaumé ! Mistral, qui est un poète merveilleux, et M. Renouvier, qui est un grand philosophe, — pour ne citer que deux hommes de premier ordre, — se passent fort bien de l'atmosphère parisienne. Il est donc permis d'habiter la province, d'y avoir beaucoup de talent, d'y écrire de maîtres livres. C. Q. F. D.

* * *

Parmi les hommes de pensée qui habitent la province, il en est un qui a droit à la particulière estime des lettrés. Je veux parler de M. Clair Tisseur, le verveux Puitspelu, si justement aimé des Lyonnais, le délicat poète de *Pauca paucis*. Ce charmeur a l'habitude des miracles : il a ce rare don de pouvoir mettre de l'érudition dans la poésie, et de la poésie dans l'érudition. Ses réflexions, saupoudrées d'esprit, se laissent avaler sans grimaces, je vous prie de le croire. La dernière bouchée absorbée, on dit : Encore ! encore ! Qui donc prétendait que les bonbons n'ont qu'un temps !

Le livre qui fait l'objet de cette causerie et qui a pour titre : *Modestes observations sur l'art de versifier*, m'a, je l'avoue humblement, d'abord un peu effrayé, l'*Art poétique* de Boileau m'avait laissé de si mauvais souvenirs ! L'ouvrage de M. Clair Tisseur avait au moins le mérite d'être écrit en prose. Ce me fut tout de

(1) Un vol. in-8, Bernoux et Cumin, éditeurs, 6, rue de la République, Lyon.

suite un soulagement. Puisque je suis en veine de sincérité, je dois convenir que, si au simple aspect de ce livre et en y trouvant de la prose, je poussai un *ouf!* de satisfaction, je me vis, après la lecture des premiers chapitres, contraint à pousser des *ah!* d'admiration.

C'est que les *Observations* de M. Clair Tisseur sont réellement d'un *observateur* très fin et très perspicace. Le bon sens y prend la tournure alerte et vive de l'esprit. Il faut une bien belle audace pour oser émettre des idées tout bonnement judicieuses! Et quelle invraisemblable originalité n'est-elle pas nécessaire pour affirmer qu'où il y a de la rime, il importe qu'il y ait aussi de la raison! Les superstitions ont la vie beaucoup plus dure que les croyances. La foi, à l'heure actuelle, est un luxe qui n'est pas à la portée de toutes les bourses plates des poètes. Mais, si l'existence du dieu de l'Inspiration n'est pas démontrée à la généralité des apôtres du rythme, tous, du moins, ont leurs idoles devant lesquelles ils tiennent à aller s'agenouiller. Nous avons les fidèles de la rime « à l'œil, » les dévots de la rime riche, les sectaires du vers sans césure, autrement dit du civet sans lièvre...

Ai-je besoin d'ajouter que M. Clair Tisseur est un iconoclaste? Que son culte du vrai dieu des poètes ne lui permet pas de supporter les adorations idolâtres qui font vides de fidèles les marches du maître-autel? Une épigramme par ci, un trait par là, une pointe, une malice, parfois un gentil petit soufflet, et voilà un mécréant à terre, un préjugé dont est percée la baudruche gonflée de vent, une innovation malheureuse ridiculisée... et l'antique poésie honorée suivant ses mérites!

*
* *

Au premier rang des préoccupations intellectuelles de ce temps, se trouve la recherche de la nouveauté. Le *Carnaval de Venise*, cher à nos pères, ne nous plaît plus qu'accompagné de prestigieuses variations. Les plus tolérants d'entre nous admettent bien que la vigne ne peut guère donner que du vin, mais ils se réservent de boire ce vin dans un verre spécialement façonné par eux, en un cristal qu'ils veulent très pur et qu'ils taillent à facettes avec un souci d'art infiniment respectable. Le moule rythmique en lequel nos prédécesseurs ont coulé tant d'ingénieuses pensées, a besoin d'être renouvelé, cela est évident. Vieux galons, vieux habits! Foin de la souquenille usée au coude!

On a tout tenté pour présenter au public des coupes rajeunies. Mais, s'il y a des tailleurs adroits, il y en a aussi de maladroits. Parmi ces derniers, se trouve un érudit fort distingué, M. Psichari, qui voudrait que les *e* muets ne comptassent pas dans le vers. La prononciation populaire disant *fill'* au lieu de *fille*, *v'nue* au lieu de *venue*, il faudrait, suivant la théorie de M. Psichari, débiter ainsi les vers de Victor Hugo :

Ma fill', va prier, vois, la nuit est v'nue!

M. Clair Tisseur n'a pas de peine à prouver qu'il y a une prononciation du vers

et une prononciation de la prose, et que M. Gazier a mille fois raison en affirmant que vers et prose sont « deux langages, sinon deux langues, de nature très différente. »

Ils ont eu, eux aussi, une inspiration malheureuse, les jeunes qui ont rêvé de vers sans césure. Passe encore qu'un « rythme ne soit pas symétrique, » mais il est nécessaire qu'il soit perceptible. Un vers sans musique n'est pas un vers. La loi des cadences a régi aussi bien les littératures populaires que les littératures savantes. L'oreille, bien plus que l'œil, ne peut se passer d'eurythmie.

Est-ce à dire que la césure doit toujours être despotiquement placée au milieu d'un vers? Non, il ne faut pas être aussi intransigeant. C'est ainsi que M. Clair Tisseur nous donne des exemples d'alexandrins, en 4 plus 4 plus 4 et en 3 plus 6 plus 3, composés par lui, qui sont ravissants :

O Doricha, fleur de l'Adès, ton corps si tendre
Que Cypris même eût jalousé, n'est plus que cendre...

et

La saison des renoncules d'or, la saison
Qui transforme, en écrins scintillants, le gazon.

De même, on peut dans des ennéasyllabes, des décatrisyllabes, des décatétrasyllabes, réussir à charmer l'oreille, mais il nous manque encore un peu d'accoutumance pour bien saisir la musique de ces divers rythmes. Il y a là probablement une éducation à faire et qui peut porter ses fruits. Il est, en effet, bon de remarquer qu'on ne goûte une symphonie de Beethoven ou de Schumann, qu'après une initiation souvent longue.

Les rythmes chers à la nouvelle école nous réservent-ils de ces joies d'essence rare, qu'a la musique dite savante pour les délicats? Montaigne eût dit : « Que sais-je ! » et Rabelais : « Peut-être ! »

∴

Et le livre de M. Clair Tisseur, me demanderez-vous? Je vous fais toutes mes excuses ! J'ai bavardé, bavardé, et n'ai rien dit qui valût. J'ai pourtant fait de mon mieux, mais que voulez-vous? mon mieux est l'ennemi de bien. Les *Modestes observations* auraient pourtant dû me suggérer tant de piquantes réflexions !

Enfin, pour racheter ma sottise, permettez-moi un bon conseil : lisez-le, ce livre dont je vous ai si mal parlé ! Il est amusant comme un roman. L'érudition en est d'une exquise fantaisie. Je vous préviens toutefois que vous serez toujours obligé de dire : « Cher auteur, vous avez raison ! » Cela vous ennuie? — Bah ! le rôle de Pandore a bien son agrément, vous pouvez m'en croire sur parole.

Adrien CHEVALIER.

— AU PAYS DU SOLEIL, DE MENTON A PORT-VENDRES —

D'après les tableaux de M. Max Monier de la Sizeranne (1)

De Menton à Port-Vendres ! La côte méditerranéenne depuis la frontière italienne jusqu'à la frontière espagnole ! S'il est au milieu des brumes où nous nous morfondons, quelque évocation magique, c'est bien celle-là. Ces noms sont synonymes d'azur et de soleil. A leurs syllabes prononcées un jour de neige ou de pluie, l'imagination se réchauffe : le demi-cercle bleu d'un grand golfe limpide lui apparaît aussitôt, ponctué en mille endroits par des villes mortes et des cités nouvelles, des palais et des villas, des casinos et des monastères ; à perte de vue s'étendent des champs de roses, de violettes, d'anémones, de primevères, de pervenches, de jasmins, d'élyanthèmes, d'anthyllis, où le vent fait des moissons de parfums ; sur des terrasses hérissées de cactus et d'agaves, retentissent les refrains de *Mignon* ou les sérénades populaires, et au pied des rochers rouges enguirlandés de mélèzes, les nappes azurées, coupées de voiles blanches, frémissent à l'infini.

Une telle vision mérite d'être retenue. Un artiste s'est trouvé, qui a consacré une partie de sa vie à en fixer les traits épars dans une œuvre d'ensemble. Pendant un quart de siècle, M. Max Monier de la Sizeranne a exploré le littoral méditerranéen, notant les coins pittoresques, étudiant les silhouettes, analysant les couleurs, ressuscitant les vestiges, épiant les effets de soleil, faisant aborder sa barque ou plantant son chevalet partout où la Nature disait quelque chose, livrait un secret. Il a de la sorte accumulé une infinie variété de documents : dessins, lavis, aquarelles, pochades ; puis, un jour, se remettant en face des paysages où chaque hiver le ramenait depuis si longtemps, il a résumé le sens esthétique de toute cette contrée dans une série d'études peintes à l'huile qui forment aujourd'hui une galerie de cent quatre tableaux, apparemment la seule de ce genre qui soit au monde et, à coup sûr, une des plus curieuses qu'on puisse voir.

Cédant à d'amicales instances, l'artiste s'est décidé à donner cette série d'études à la photogravure ; et dans le luxueux album qui paraît aujourd'hui, tiré à un petit nombre d'exemplaires, on retrouve la plupart des qualités de l'œuvre peinte. Et, d'abord, l'heureux choix des motifs : Grimaldi, Menton, Roquebrune, Monaco, Saint-Hospice, Beaulieu, Villefranche, Vena-Cagres, Nice, Antibes, le golfe Jouan, Cannes, la Napoule, Saint-Raphaël, Fréjus, les Arcs, Hyères, Carqueiranne, Toulon, Andoume, Lestaque, les Martigues, Salses, Collioure, Elne, sont représentés, non par des vues panoramiques, des « sujets » de voyages circulaires ou des illustrations de guides, mais par des aspects imprévus qui nous révèlent toute une Provence cachée, tout un littoral inédit. Ainsi, la grande ville de Nice n'apparaît pas dans l'album de M. de la Sizeranne. Mais à combien de promenades niçoises ne nous convie-t-il pas, qui font oublier Nice elle-même ! La terrasse de

(1) Album grand in-4 cartonné toile, ornements or. Paris, Paul Delarue, 1893.

Cimiez, le vieux castel de Saint-André, la petite chapelle, aujourd'hui écroulée, qui dominait autrefois le Paillon près de Saint-Pons, comme un aigle posé au bord d'un rocher ; le couvent de Saint-Barthélemy, émergeant d'une végétation d'Eden ; la plage de Carras, nous fournissent la sensation du Midi, sans doute plus profondément que quelque topographie prévue de la Promenade des Anglais. De même, à Hyères, l'auteur n'a pris aucune vue d'ensemble de la vieille cité de Massillon, mais rien de ce qu'elle contient d'intéressant ne lui a échappé : ni les tours sarrasines, célébrées par Nostradamus ; ni les pleins cintres en éventail des portes dans les rues obscures, ni cette ravissante terrasse de Costebelle, où vint souvent le grand évêque d'Orléans contempler les îles d'Or, les Stœchades, perdues au loin dans les jeux d'un horizon digne de Giotto.

Aussi bien cette chaude coloration du Midi n'a-t-elle pas disparu tout entière dans la transformation qui a fait des huiles de M. de la Sizeranne de simples gravures en noir et blanc. La couleur est partie, mais le ton, cette couleur du noir et du blanc, est resté : on garde devant ces reproductions la sensation du soleil et l'on devine quel rôle joue la lumière dans les préoccupations de l'artiste. Autrefois, le soleil avait ses temples et ses prêtres, et Sésostris, celui-là même dont M. Maspero dévoila la triomphante momie, cherchait à s'identifier avec lui. Aujourd'hui, il a encore ses adorateurs : ce sont des peintres. Henri Regnault disait : « On ne peut pas peindre, les pieds dans une chancelière ; il nous faut la liberté de nos mouvements ; il nous faut le ciel bleu. Peut-être plus tard, dans mes voyages, trouverai-je un climat plus égal que le nôtre, où le bleu sera toujours au-dessus de moi. Haine au gris ! C'est là mon cri de guerre ! » Hélas ! le pauvre artiste a trouvé ce pays éternellement bleu, un soir de brume et de défaite, sur le champ glacé de Buzenval. Ses continuateurs s'efforcent de réaliser son désir et, sans renouveler précisément le culte des Guèbres, sans dire comme Turner mourant : « Le soleil est Dieu ! » ils pensent qu'on ne pourrait se passer de lui pour peindre, non plus que les cigales ne s'en passent pour chanter.

Après l'heureux choix des sujets et l'éclat des tonalités, la caractéristique des paysages de M. de la Sizeranne, c'est le style. Rien que ce mot est capable de le perdre aux yeux d'une certaine école qui, s'intitulant « sincère, » fait consister la sincérité à habiter un pays très laid et à le représenter sous son angle le moins intéressant. Mais, tout artiste de bonne foi, s'il se met en face de cette nature provençale aux grandes lignes poussinesques harmonieusement balancées, aux larges assises de rochers, aux amples branchages d'oliviers ou de pins parasols, aux vastes horizons clairs et nettement découpés, sera bien forcé d'avouer qu'ici le réalisme entraîne le style, et que, sous peine de mensonge évident, il faut bien faire beau malgré qu'on en ait. Du reste, rien dans les motifs interprétés par M. de la Sizeranne, ne sent sa compositton. Le naturalisme le plus rigoureux doit avoir présidé à son travail, car, de temps en temps, les gravures de ses études semblent de pures photographies de la nature elle-même. Si les « Pins de Bellevue, » le « Vieux château aux Arcs » et les « Environs de Montpellier » ont une allure

classique presque digne du guaspre Poussin ; si le « Vieux port d'Antibes » rappelle un peu celui de Joseph Vernet qui est au Louvre, en revanche, le « Ruisseau Saint-Louis à Menton, » le « Pin de la Danse à Cannes, » les « Rochers du cap Martin, » sont bien des morceaux « modernistes » sans la moindre apparence de solennité.

De Menton à Port-Vendres, c'est-à-dire du port construit en mémoire d'Othon au port de Vénus, il ne manque pas de ruines propres à éveiller de grands souvenirs, soit païennes, comme celles des Arènes de Fréjus délaissées par les fauves, ou du port de Fréjus délaissé par les eaux ; soit chrétiennes, comme le donjon d'Adalbert, couronné de mâchicoulis, qui défendait jadis l'île Saint-Honorat, pieuse retraite des Sucher et des Césaire, « où le cœur de l'Église sembla battre pendant trois cents ans. » Ces vestiges se retrouvent dans l'album de M. de la Sizeranne et ajoutent, à la poétique suggestion des choses vivantes, celle des êtres disparus. On y trouve aussi nombre de sites pittoresques, comme la « Fontaine près de Monaco » ; de vieilles chapelles comme celles de « Montredon, » qui ont été bouleversées, démolies et ont dû céder la place aux routes, aux chemins de fer, à toutes les exigences de ce tourisme moderne qui trop souvent détruit le charme d'un pays pour aller le savourer plus commodément. Voilà qui imprime à cette collection de gravures un cachet encore plus spécial que tous les autres. Tourner les feuillets d'un tel album, ce n'est pas seulement refaire, au pays de l'olivier lent à croître, *tarde crescens*, et de l'oranger cher à Mignon, un délicieux voyage ; ce n'est pas seulement s'abstraire un instant des brouillards de l'hiver pour chercher sous d'autres cieux l'illusion du *ver assiduum* et du bonheur éternel, c'est aussi entreprendre une piquante excursion dans le passé : c'est s'entourer de la triple poésie de ce qui est beau, de ce qui est loin et de ce qui n'est plus.

H. D.



UNE UNION

(Inspiré de Swinburn)

Si vous étiez, ami, la tige et moi la rose,
Vous, le Prince d'Avril, moi, la Dame de Mai,
Sur vos feuillages verts, j'appuierais mon front rose,
Autant que durerait le printemps parfumé,
Si vous étiez, ami, la tige et moi la rose.

Si j'étais la pensée et vous, ami, le son,
Moi l'inspiration, vous, la douce chanson,
Nous passerions le soir de divines minutes,
Unis par les soupirs des harpes et des flûtes,
Si j'étais la pensée et vous, ami, le son.

Ami, si vous étiez la joie et moi la peine,
Reine de la douleur et vous roi du plaisir,
Nous nous rencontrerions sans cesse dans l'arène
Où l'amour, à nos pieds, se verrait défaillir,
Si vous étiez, ami, la joie et moi la peine.

Si vous étiez la Vie et si j'étais la Mort,
Nous nous rencontrerions à chaque instant sur terre,
En attendant le jour où, tous les deux au port,
Nous dormirions sans fin dans l'étreinte dernière,
Si vous étiez la Vie et si j'étais la Mort!

Duchesse I. de la ROCHE-GUYON.



COURTES CONFIDENCES

I

Ayant touché le fond de tous les désespoirs,
Pourquoi l'Espoir charmant me tente-t-il encore ?
Pas une illusion de ma première Aurore
Ne me reste pourtant : mes cieux sont partout noirs.
Pourquoi ma déraison d'aimer toujours la vie
Et son but décevant dont j'ai toujours envie
Comme un enfant trompé qui n'a point de souci ?
— Pourquoi ? je n'en sais rien... le Sort me fit ainsi.

II

Si parfois, certains jours, tout m'est sujet d'ivresse,
Le lendemain, bientôt tout me trouble et m'oppresse ;
Puis l'autre lendemain, mon esprit tourmenté
Vole vers je ne sais quelle félicité,
Et mon cœur déjà mort se grise de la vie ;
Alors, j'aime l'azur comme l'aime l'oiseau.
J'aime, comme un lotus, à me mirer dans l'eau,
Et voudrais, pour dormir, un lit d'herbe fleurie.

Duchesse I. de la ROCHE-GUYON.



CHAPITRE-PRÉFACE

DES

ROUGES DU MIDI

TRADUCTION LITTÉRALE (1)

Quand il fut vieux, bien vieux, qu'il mangea dans ses nonante ans, notre bon voisin Pascal, le fils de la vieille Patine, ne fit plus que radoter. Lui qui nous avait conté, de fil en couture, dans les longues veillées de l'hiver, son voyage à Paris avec les Marseillais, quand ils allèrent assiéger le roi « Capet » dans son château, et toutes les guerres de l'Empire, depuis la bataille des Pyramides jusqu'à la fameuse bataille du Mont-Saint-Jean; oui, ce bon vieux Pascal ne fit plus que radoter. Il disait sans cesse : Je mourrai bientôt ; je vais mourir ! Et quand je serai mort, mon frère Lange, pecaire ! mourra aussi ! Et alors qui prendra soin de notre mule ?..

Pauvre Pascal ! c'était pitié de le voir ainsi, lui qui nous avait émerveillé avec ses récits épiques qui, sur un même sujet, nous tenaient en haleine pendant tout l'hiver. Il lui arrivait même d'improviser des vers, et toute une vesprée, sur un rythme doux, avec quelques rimes à peine indiquées de loin en loin, nous racontait quelque épisode de la Révolution, ou un massacre d'Allemands, de Russes ou d'Anglais.

Il me semble le voir encore, toujours à la même place, assis au milieu du banc qui tenait tout le long du mur, au fond de la boutique du cordonnier, où nous nous réunissions, tous les voisins, pour passer la veillée.

Là, une même lampe servait pour le cordonnier et son apprenti. Il faut dire qu'ils avaient chacun leur *vihole*; c'était un globe de verre plein d'eau qu'ils suspendaient avec une courroie devant le luminaire dont la clarté rougeâtre, en passant à travers le globe bombé plein d'eau claire, se transformait, sur le soulier où la semelle qu'ils cousaient, en un

(1) Le capoulié Félix Gras vient d'achever un roman provençal retraçant les scènes avignonaises de la Révolution, *Li Rouge dóu Miejour*. Il a réservé la primeur de quelques chapitres à la *Revue*. Nous les faisons précéder de la traduction, inédite, de la préface, dont le texte provençal vient de paraître dans l'*Armana prouvençau*.

point lumineux éblouissant comme un rayon de soleil. Là, il y avait encore un bon poêle toujours rouge comme un coquelicot, qui tenait l'appartement chaud comme un four. Nous y mijotions dans une douce moiteur, tels que des *tians*. Ah ! quand le vieux Pascal était dans ses moments pathétiques, quand on comprenait qu'il parlait en vers, le cordonnier lui-même et son apprenti, tournaient le dos à l'établi, malgré les gros yeux que faisait la femme, ils cessaient leur travail ; ils se seraient bien gardés, ce soir-là, de marteler la semelle et, ainsi que nous, ils restaient ébahis et écoutaient en ouvrant des yeux comme des portes cochères, et des oreilles grandes comme des couvre-plats.

Et moi, qui avais alors huit ou neuf ans, assurément j'ai éprouvé là les plus hautes jouissances de ma vie.

Quand la veillée était finie, qu'il fallait aller se coucher, il me tardait d'être au lendemain pour revenir dans mon coin, sur le petit banc avec le chat, pour entendre la suite de la bataille que nous avions laissée en suspens la veille.

Aussi ce me fut un coup mortel quand j'eus dix ans et qu'on m'enferma au petit séminaire de Sainte-Garde pour y faire mes études. Je la vois encore la charrette de mon père, attelée de notre vieux cheval rouge qui n'avait jamais rué, je la vois emportant à travers les garrigues sur le chemin pierreux, mon matelas à grands carreaux blancs et bleus, et ma malle ébouriffée de ses longs poils de porc raides et soyeux.

Je la vois notre jolie charrette bleue qui m'avait tant amusé, où je m'étais tant balancé sous la remise, je la vois entrer dans la cour du séminaire, et aussitôt deux hommes vêtus de redingotes comme des messieurs déchargent le voyage. Alors mon père me prend dans ses bras, me fait deux gros baisers, — je sens encore sa barbe piquante sur mes joues tendres, — il me met dans la main une grosse poignée de monnaie et s'en va... Aussitôt Victor, le portier, qui avait une barbe de bouc, arrive avec un paquet de clefs et cri-cra ! il a fermé la porte !

Tant qu'il fut jour, la chose alla bien ; je comptais et recomptais mes sous, je les laissais tomber pour les faire voir. Je fis la connaissance d'une douzaine de petits nouveaux comme moi enfermés du matin. Mais quand la nuit arriva, après le souper, quand il fallut se coucher, pauvre de moi ! je pensai à ma mère qui dénouait les courroies de mes souliers quand, succombant sous le poids du sommeil, j'arrivais de la veillée chez le cordonnier ; je pensai au vieux Pascal de la Patine et je le revis devant mes yeux, racontant ses belles histoires.

Alors les larmes mouillèrent mes joues et ruisselèrent sur mon coussin ; je pleurai jusqu'à ce que le sommeil, ce sommeil d'enfant que rien ne peut troubler, vint me saisir et me tenir dans ses bras mollement.

Quand je m'éveillai, la pensée que de tout le jour je ne verrais pas ma mère et que le soir je n'irais pas à la veillée avec le vieux Pascal, me hanta l'esprit et j'en fus sombre et triste. La nuit suivante, je pleurai de nouveau, et le lendemain je n'en devins que plus sombre.

Quand huit jours se furent écoulés, ma mère et mon père vinrent voir si j'avais mangé, si j'avais dormi, si je m'accoutumais. Ah ! pecaire ! quelles transes je leur mis au cœur, quand je leur dis que je ne mangeais plus et que je voulais retourner à la maison.

— Mais, mon beau, me disait mon père, il faut étudier, tu le vois bien, il faut apprendre les chiffres et tout cela ; autrement, quand tu seras grand, que feras-tu ?

— Je vous répète que je veux retourner à la maison ; j'en sais assez.

— Mais que sais-tu ? tu ne sais rien, mon beau.

— Je sais lire.

— Tu sais lire, oui ; et après ?

— Je connais les chiffres.

— Tout cela, c'est très bien ; mais il faut apprendre un peu de latin, de grec, que sais-je moi !

— Je ne veux pas ! je m'en retournerai avec vous !

— Voyons, voyons, que veux-tu devenir ? Médecin, abbé, avocat, notaire ? Pour cela il te faut du grec et du latin.

— Je ne veux rien être de tout cela.

— Tu veux être paysan ? mauvais métier, mon beau, crois-moi. Va, ça te passera, tu verras.

— Non, je ne veux pas être paysan ! je veux retourner à la maison, vous dis-je.

Ma mère ne soufflait mot, et branlant la tête, elle m'épluchait des châtaignes bouillies que je grignotais en tenant tête à mon père, qui, finalement, impatienté me dit :

— Allons, parlons franc, vois-tu, si tu ne veux pas être médecin, avocat, curé, notaire ni paysan, que veux-tu être ?

— Eh bien, vous exigez que je le dise, lui répondis-je en baissant les yeux, je veux... je veux me faire cordonnier !

— Peste de toi ! fit mon père en frappant de ses mains calleuses, cordonnier ! cordonnier ! ah ! celle-là est forte ! Ne sais-tu donc pas que les cordonniers puent la poix ? Allons, allons ! je crois que le sang de tes

veines se meurt. Cordonnier! Oh! de ce naïf! Mais qui a pu te mettre dans la cervelle de te faire cordonnier?..

Et moi, confus d'avoir dit le fin mot de ma pensée, je n'osai plus lui répondre, je n'osai pas dire que c'était pour entendre à la veillée les histoires que contait le vieux Pascal de la Patine. Ah! pour entendre des histoires comme celles-là, que ne me serais-je pas fait !

Baste ! mon père voyant que le temps arrangerait tout, me décida à rester quelques jours de plus et me promit de venir me prendre à la fin du mois, si je ne pouvais pas m'accoutumer ; et alors, si je voulais sans rémission me faire cordonnier, il me mettrait en apprentissage chez notre voisin où j'avais passé de tant belles vesprées. Et pour mieux me faire prendre goût à ma nouvelle école, il me promit de me faire étudier la peinture et la musique qui étaient aussi mes grandes passions. Aussitôt il me fit acheter une boîte de couleurs et un cornet à piston, que Monsieur Trouchet, l'économe, fut chargé de faire venir de Carpentras. Ebloui par ce nouvel outillage, je me sentis soulagé comme si l'on m'avait ôté un coing de dessus l'estomac, et tout réjoui, en me redressant sur la pointe des pieds, je dis doucement à l'oreille de ma mère : Tu m'enverras les cinq petits livres à couvertures bleues que je lus, il y a trois ans, quand j'eus la coqueluche; te souviens-tu? ces livres qui parlent d'Ulysse et d'Achille ?

— Oui, oui, va, je sais, *la guerre de Trôie*, me répondit ma mère ; je te les enverrai à la première occasion.

Et mes bons parents me donnèrent une nouvelle poignée de sous, me remplirent les poches de châtaignes bouillies, m'embrassèrent, et puis cri-cra! le portier Victor, avec sa bonne face de bouc, ferma la porte.

Et moi je retournai à l'étude tout pensif.

Cependant la boîte à couleurs, le cornet à piston, les cinq petits livres bleus qu'on m'avait promis, me mirent au cœur une grande joie.

Si je n'ai pas été savetier toute ma vie, c'est à ces trois choses que je le dois.

Comme bien vous pensez, je m'accoutumai au séminaire ; *la guerre de Troie* du grand Homère me fit oublier le vieux Pascal de la Patine.

C'est égal, quand j'y pense, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de tenir bon. Si je m'étais fait cordonnier, les belles histoires que je pourrais vous conter! car pendant plus de vingt ans, le vieux Pascal en a conté dans les veillées chez le cordonnier de mon village de Malemort. Et aujourd'hui je ne puis vous dire que celle-ci, que j'entendis l'année où l'on m'enleva les culottes ouvertes par derrière, pour me mettre mes premières braies à bretelles.

Félix GRAS.

LI ROUGE DÓU MIEJOUR

II

Aquéu vèspre, la veiado èro au grand coumplet. Iéu, dins moun cantoun, sus lou pichot banc, emé lou cat, n'en boufave pas uno, e me pensave: se quaucun poudié demanda uno istòri au vièi Pascau! Aièr a acaba de nous counta la bataio dóu Mount-Sant-Jan; vuei, bessai, dira rèn..... Quand lou Materoun, tout en quichant emé soun pouce, sus sa pipo de terro, un estras d'amadou que rimavo e sentié bon, diguè:

— Vouliéu toujour vous lou demanda, Pascau, coume se fai que vous, un païsan de Malamort, vous fugués capita dins lou bataioun marsihés que mountavo sus Paris l'an de la Revoulucioun? Acò m'a toujour fustibula.

— Es la misèri, pichot! faguè de sa bello voues claro lou vièi Pascau.

E tóuti se virèron de-vers éu pèr l'escouta.

Éu reprenguè:

De que renon li gènt? N'en renon de drudiero. Vuei, chasque païsan a soun cantoun de terro. Quau a de terro a de pan, quau a de pan a de sang!

LES ROUGES DU MIDI

II

Ce soir-là, les veilleurs étaient au grand complet. Moi, dans un coin, sur un petit banc avec le chat, je ne soufflais mot, et je pensais: Si quelqu'un pouvait bien demander une nouvelle histoire au vieux Pascal! Hier, il a fini de nous conter la bataille du Mont-Saint-Jean, aujourd'hui il ne dira rien!... Quand le Matherou, en pressant avec son pouce sur sa pipe de terre, un morceau d'amadou qui brûlait et sentait bon, dit:

— Je voulais depuis longtemps vous le demander, Pascal, comment se fait-il que vous, un paysan de Malemort, vous vous soyez trouvé dans le bataillon marseillais qui monta sur Paris l'an de la Révolution? Cela m'a toujours préoccupé.

— C'est la misère, petit! dit de sa belle voix claire le vieux Pascal.

Et tous nous nous retournâmes vers lui pour l'écouter.

Il reprit: De quoi se plaignent les gens? On se plaint de l'abondance.

Aujourd'hui, chaque paysan possède son arpent de terre. Celui qui tient la terre a du pain, et le pain fait le sang!

— Iéu, que vous parle, à l'age de douge an, aviéu ges vist de pastiero, ni de paniero, ni de douire, ni de bouto dins la cabano de la Gàrdi, ounte nous loujavo lou Marqués d'Ambrun, que moun paire n'èro lou miegié pèr lis agland de si roure.

Aviéu quinge an, lou mens, quand mangère ma proumiero soupo de lard rànci trempado emé de pan fres.

A la cabano se pastavo qu'un cop pèr an. Aquéu jour, moun paire emé ma maire davalavon au vilage e pastavon, emé soun bren, touto la farineto de seglo, de favo e d'agland qu'avian acampado dins lou courrènt de l'an. Coume l'ai di, ramassavian, à miejo, lis agland di chaine dóu Marqués que toumbavon sus li camin o dins la Nesco ; pèr nous paga d'acò, nous leissavo louja dins la cabano de la Gàrdi, e poudian fouire dous tros d'ermas ounte fasian de transaio : de jaisso, de favo, d'erre, just pèr pas creba de fam, nàutri tres e tóuti nòsti nièro.

Es sus lou plot que poudès vèire davans noste estable, ounte chaple vuei lis apaiage, que moun paire, tóuti li matin, à grand cop de destrau, nous coupavo lou pan pèr lou courrènt dóu jour. Quand venié la fin de l'an, la destrau se i'embrecavo, talamen lou pan èro dur.

Lou proumié tros de pan blanc que mangère, es un jour que passère davans lou relarg dóu castèu. Mllo Adelino, — erian dóu meme age, — me n'en baiè un courchoun. Mai de que faguè aqui ! Sa maire, la marqueso

Moi qui vous parle, à l'âge de douze ans je n'avais vu ni pétrin, ni panetière, ni jarre, ni tonneau, dans la cabane de la Gardi où nous logeait le marquis d'Ambrun, parce que mon père lui ramassait à mi-fruits les glands de ses chênes.

J'avais quinze ans, au moins, quand je mangeai ma première soupe au lard rance trempée avec du pain frais. A la cabane, on ne pétrissait qu'une fois l'an. Ce jour-là, mon père et ma mère descendaient au village et pétrissaient, avec le son, toute la farinette de seigle, de fèves et de glands que nous avions récoltés dans le courant de l'année. Comme je l'ai dit, nous ramassions à mi-fruits les glands du marquis, qui tombaient sur les chemins ou dans le torrent de la Nesque. Le Marquis nous logeait dans la cabane de la Gardi et nous pouvions cultiver deux lopins de landes où nous récoltions des vesces, des fèves et de l'ers, assez pour ne pas crever de faim, nous trois, avec toutes nos puces.

C'est sur le billot que vous pouvez voir encore devant l'écurie, où je prépare la litière de ma mule, que mon père, chaque matin, à grands coups de hache, nous coupait le pain pour la journée. Quand arrivait la fin de l'an, la hache s'y ébréchait, tant le pain était dur.

Le premier morceau de pain blanc que je mangeai, ce fut un jour que je passai devant la cour du château. Mlle Adeline — nous étions du même âge — m'en donna un quignon. Mais qu'avait-elle fait là ! Sa mère, M ne la marquise Ade-

Delaïdo, ié reprouchè : Adelino ! Adelino ! ié diguè, perqué baies toun pan blanc au pichot couquin ? fau pas i'aprendre acò, qu'un jour te lou gararié de la bouco !.. Isso ! lou pichot paure ! isso ! vos t'encourre, o sone mi chin !... E iéu, sènso lacha moun courchoun de pan, m'empachusclère vers ma cabano.

Aquéu tros de pan es esta bessai lou moussèu lou plus goustous qu'ai manja dins ma vido. E pamens la marrido paraulo de la Marqueso i'avié veja un degout de fèu.

Un autre cop, veniéu de vèire quàuqui nis d'agasso que sabiéu sus li piboulo de la Nesco ; èro dès ouro de matin qu'aviéu rèn tasta, la fam me nousavo li tripo ; passave darrié lou castèu, de-long di jasso e dis estable, quand veguère dins lou roudan un bèu talos de caulet. Tout-d'un-tèms, l'aigo me n'en vèn à la bouco, courre pèr lou rambaia, mai la treuio dóu Marqués, emé sa poucelado, peréu l'a reluca e arribo sus lou talos autant lèu que iéu. Lou pourcatié, un ome menèbre e dur, quand me vèi alounga lou bras me cenglo un cop de barro à me coupa l'alen !... Lachère lou talos à la treuio e me sauvère, car lou brutau m'aurié mes en doulio. E coume m'encourriéu dins l'estoublo, ausissiéu lou marqués d'Ambrun que de sa fenèstro cridavo : Acò es bèn fa ! De que vòu aquéu pichot rascas ! Vendrié manja lou viéure de ma poucelado ! Verminaio de païsan ! Vous rousigarien tóuti viéu se li leissavias faire !

laïde, le lui reprocha :

— Adeline ! Adeline ! lui dit-elle, pourquoi donnes-tu ton pain blanc au petit vaurien ? Il ne faut pas lui apprendre cela, un jour viendrait qu'il te l'ôterait de la bouche !... Sus ! le petit pauvre ! va-t'en, ou j'appelle mes chiens !... — Et moi, sans abandonner mon morceau de pain blanc, je me sauvai vers ma cabane.

Ce morceau de pain fut bien la nourriture la plus savoureuse que je mangeai de ma vie. Et cependant la mauvaise parole de la Marquise y avait versé une goutte de fiel.

Une autre fois, je venais de visiter quelques nids de pies que je savais sur les peupliers de la Nesque ; il était dix heures du matin, je n'avais rien mangé, la faim me nouait les boyaux. Je passais derrière le château, longeant les bergeries et les étables, quand je vis dans l'ornière un trognon de chou. Aussitôt, l'eau m'en vient à la bouche, je cours pour le ramasser, mais la truie du Marquis, suivie par sa cochonnée, l'a vu en même temps et se précipite sur le trognon aussi vite que moi. Le porcher, un homme méchant et dur, me voyant avancer la main, me sangle un coup de bâton qui me coupe la respiration ! Je lâchai le trognon à la truie et me sauvai, car le brutal m'aurait mis en pièces. Et comme je fuyais à travers le chaume, j'entendais le marquis d'Ambrun qui, de sa fenêtre, criait : « C'est bien fait ! Que veut-il, ce petit bâtard ? Il viendrait manger les vivres de ma cochonnée ! Vermine de paysan ! elle vous rongerait tout vif, si on se laissait faire ! »

Aquéu jour, s'escampè mai un gros degout de fèu dins moun cor.

Tambèn, quand passavon davans la cabano, M. lou Marqués, Mmo la Marqueso e M. Roubert, soun fiéu, qu'èro cavalié dóu rèi, e que vesiéu moun vièi paire e ma vièio maire s'avança sus lou lindau e li saluda d'à geinoun, coume se lou bon Diéu passavo, l'ounto me rousigavo lou fege e me semblavo que me fasien courre un ferre rouge sus l'estouma, tant m'èro penible de reteni moun sapabiéune !

— Mournifloun ! me cridavo moun paire en s'aubourant, quand lou segnour avié passa, un autre cop te farai agenouia davans noste bon mèstre !

De vèire moun paire ansin, sa simplicita, si reproche aumentavon que mai lou tron de... pas Diéu, que couvavo.

De touto la famiho dóu marqués d'Ambrun, i'avié que la pichoto Adelino, la damisello que me baiè lou tros de pan blanc, que vesiéu emé plesi e saludave emé respèt ; e elo avié d'iue dous e me sourrisié tóuti li cop que me rescountravo. Mai, en se fasènt grandeto, me semblè que pau à cha pau me sourrisié quàsi plus. Sis iue avien pamens toujour la memo douçour, iéu ausave plus la regarda.

Un vèspre, dins la semano de Toussant, erian dins la cabano à l'entour d'uno oulado de favo ; èro nosto darniero de l'an, moun paire diguè :

— Deman, pichot, anaren ramassa lis agland de la Nesco ; fau s'aprouvesi pèr l'ivèr, sara rude. Noun sai ço que se passo, mai m'an afourti qu'en

Ce jour-là, une grosse goutte de fiel coula de nouveau dans mon cœur.

Aussi, quand ils passaient devant la cabane, M. le Marquis, et Mme la Marquise et M. Robert leur fils, qui était cavalier du Roy, et quand je voyais mon vieux père et ma vieille mère s'avancer sur le seuil et les saluer à genoux, comme si le bon Dieu passait, la honte me rongeait le foie, il me semblait qu'un fer rouge me courait sur l'estomac, tant il m'était pénible de retenir l'éclat de ma colère.

Morveux ! me criait mon père en se relevant, quand le seigneur avait passé, une autre fois je te ferai agenouiller devant notre bon maître !

A voir mon père ainsi, sa simplicité, ses reproches augmentaient encore la rage qui couvait en moi.

De toute la famille du marquis d'Ambrun, il n'y avait que la petite Adeline, la demoiselle qui me donna le morceau de pain blanc, que je voyais avec plaisir et saluais avec respect ; et elle avait des yeux doux et me souriait chaque fois qu'elle me rencontrait. Mais en se faisant grandette, il me semblait que peu à peu elle me souriait moins. Ses yeux avaient toujours la même douceur, moi je n'osais plus la regarder.

Un soir, dans la semaine de la Toussaint, nous étions autour d'une marmite de fèves ; c'était la dernière de l'année, mon père dit : « Demain, petit, nous irons ramasser les glands de la Nesque ; il faut s'approvisionner pour l'hiver : il sera

Avignoun li gènt se tuion coume de mousco ; i'a la Revoulucioun à Paris, e M. lou Marqués emé touto sa famiho van pourta secours au rèi de Franço qu'es en grand dangié.

Èro lou proumié cop qu'entendiéu parla dóu rèi de Franço ; mai tout d'un tèms me pensère : Se lou poudiéu agari, aquéu rèi de Franço, amor que lou Marqués vai pèr l'apara !

Quet age aviéu ? Noun sai. L'ai jamai bèn sachu, li batistèri fuguèron brula. Es toujour verai que li paraulo de moun paire m'estounèron. Lou paure, avié pas la lengo longo.

Lou lendeman pensave plus en rèn quand partiguerian avans jour pèr faire la culido dis agland.

Fasié un tèms de la maladicioun, caminavian dins la niue sus la terro jalado à dous pan de founs ; boufavo uno biso frejasso que vous coupavo lou moure, nevavo de malice de tèms. Pamens l'aubo pounchejavo quand arriberian dins la Nesco bourdado de grand roure que la tempèsto n'espóussavo li fueio roussido pèr li jalado, que lis aurias dicho de couire rouge. Franc d'aquélis aubre gigant, tout èro gris : lou cèu, la terro, la mountagno. Lou cèu èro pestela de pertout, un soulet nivo tenié dóu levant au pounent, uni coume un bourras. De vòu de lignoto, de rousseto, de chi davalavon de la mountagno, rasavon lou sòu e se pausavon à flot

mauvais. Je ne sais ce qui se passe, mais on m'a affirmé qu'en Avignon les gens se tuent comme des mouches ; il y a la révolution à Paris ; M. le Marquis, avec toute sa famille, va partir pour porter secours au roi de France qui est en grand danger. »

C'était la première fois que j'entendais parler du roi de France. Mais aussitôt la pensée me vint : Si je pouvais le combattre, ce roi de France, puisque M. le Marquis va pour le défendre ?

Quel âge avais-je ? Je ne sais. Je ne l'ai jamais bien su. Les baptistaires furent brûlés. Il est toujours vrai que les paroles de mon père m'étonnèrent, car le pauvre, il n'avait pas la langue longue.

Le lendemain je ne pensais plus à rien quand nous partîmes, avant jour, pour faire la cueillette des glands.

Il faisait un temps de la malédiction ; nous cheminions dans la nuit, sur la terre glacée jusqu'à deux empans de profondeur, il soufflait une bise froide qui nous coupait la figure, il neigeait par un temps courroucé. Cependant l'aube pointait quand nous arrivâmes dans la Nesque bordée de grands chênes dont la tempête secouait les feuilles roussies par les gelées et semblables à du cuivre rouge. Hormis ces arbres géants, tout était gris : le ciel, la terre, la montagne. Le ciel était fermé de partout, un seul nuage tenait du levant au ponant, uni comme une pièce de toile. Des vols de linottes, de roussettes, de bruants, descendaient de la mon-

dins lis estoublo e li semena en fasènt la paumo, pecaire ; rèn marco la fre coume acò.

Vai-t-en culi d'agland emé li man gòbi ! entre li caiau redoun e lisc de la Nesco, lis agland lusènt, pas plus gros que d'óulivo, vous esquihon dins li det ; fau uno grosso miejo journado pèr n'en rambaia uno eimino. La fre nous agantavo. Moun paure paire, me sèmblo que lou vese, agroumouli, sa vesto de buro verdastro trop courto leissavo vèire sa cadeno emé sa camiso de telo blesido, emé si culoto à blouco e si bas d'estame trauca, sènso taloun, que vesias tóuti si pèd nus dins sis esclot embourgna de bauco. E zóu ! toujour la biso frejasso que fouitavo e fasié revouluna li fueio roujo e siblavo dins li vergan di veje e bramavo coume uno espetaclouso coucouroumasso dins li baumo di roucas.

Iéu m'amoulounave dins ma marrido pèu frouncido pèr la fre, e pensave au bon moumen que passarian eila, à la calo dóu rountau, quand anarian manja, emé nosto escupagno pèr pitanço, lou courchoun de pan negre que lou matin moun paire avié chapla sus lou plot emé la grosso destrau.

Erian aqui atravali, sènso dire uno paraulo, car li paure, bèn paure, parlon gaire. Tout-d'un-tèms ause japa li chin couchant dóu Marqués de l'autre bout de la Nesco sus lou pendènt de la mountagno. M'auboure subran, escarcaie lis iue. Quand l'on es enfant, i'a ges d'espetacle que vous agrade

tagne, rasaient le sol et se posaient à flots serrés dans les chaumes et les guérets, en se pelotonnant, *pecaire !* Rien ne marque mieux le froid.

Allez cueillir des glands avec des mains gourdes ! Parmi les cailloux ronds et lisses de la Nesque, les glands luisants, gros comme des olives, vous glissent dans les doigts. Il faut une grosse demi-journée pour en ramasser une hémine. Le froid nous saisissait. Mon pauvre père, il me semble le revoir, accroupi, sa veste de bure verdâtre, trop courte, laissait voir son échine et sa chemise de toile usée, avec ses culottes à boucles et ses bas d'étaim percés, sans talons, qui laissaient voir ses pieds nus dans ses sabots éborgnés d'herbes sèches. Et zóu ! toujours la bise froide qui fouettait et faisait tourbillonner les feuilles rouges et sifflait dans les verges des osiers et hurlait dans le creux des rochers, olifants gigantesques.

Moi, je me pelotonnais dans ma mauvaise peau ridée par le froid et je pensais au bon moment que nous passerions, là-bas, à l'abri du tertre, quand nous irions manger, avec notre salive pour toute pitance, le quignon de pain noir que mon père avait coupé le matin sur le billot avec la grosse hache.

Nous étions là, affairés, sans dire une parole, car les pauvres, bien pauvres, parlent peu. Tout à coup, j'entends aboyer les chiens courants du Marquis de l'autre bout de la Nesque, sur le pendant de la montagne. Je me redresse aussitôt, j'écarquille les yeux. Quand on est enfant, il n'y a pas de spectacle qui vous agrée

mai que de vèire uno lèbre coussejado pèr uno troupo de chin. Li vese alin, peralin : la lèbre, lóugiero coume un fum, tèn lou travès, a uno longo avanço sus li chin ; de tèms en tèms s'arrèsto, s'asseto sus soun quiéu, chauriho e repart. La vaqui que davalo dins la Nesco. Li chin, *miau ! miau !* la naro au vènt, seguisson la piado ; se fan un faus pas, se prenon lou contro-pèd, se reprenon tant-lèu ; i rode ounte la lèbre a fa pauseto pèr chauriha, narejon pèr lou sòu e bramon que plus fort : *miau ! miau ! miau !* e la troupelado abramassido tèn tout de-long dóu travès : en tèsto soun li grand cambin negre e fiò, emé li pendènt d'un pan de long ; d'un bound, franquisson li vabre e li mato ; pièi, vènon li rablot, mens lest, mai plus segur ; liuen, bèn liuen, eila darrié, arribon emé si cambo courto e torto e si pichot crid : *nia ! nia !* li basset, que noun pousquen li franqui, fau que fagon lou tour di caiau gros coume lou poung e di clot de ferigoulo : famous bestiàri pèr leva la lèbre au jas.

Aro la lèbre nous vèn dessus, retène moun alen, me vai passa davans, me siéu aprouvesi d'un caiau. Mai, bisto ! la couquino m'a vist, se recoupo, d'un bound es foro la Nesco, escarlimpo la mountagno. Adiéu ma lèbre ! dins un vira d'iue es dins lou bos. Li chin arribon ounte s'es recoupado, un moumenet perdon la piado, mai la reprenon lèu, *miau ! miau !* li couchant, *nia ! nia !* li basset, e touto la sequello s'esperd dins lou bos, dins la liun-

plus que de voir un lièvre chassé par une meute de chiens. Je les aperçois là-bas, dans le lointain : le lièvre, léger comme une fumée, tient le travers : il a une avance sur les chiens ; de temps à autre il s'arrête, s'assied sur son cul, prête l'oreille et repart. Le voilà, il descend dans la Nesque. Les chiens, *miau ! miau !* le nez au vent, suivent le pied ; s'ils font un faux pas, s'ils prennent la fausse piste, ils se reprennent aussitôt ; aux endroits où le lièvre s'est arrêté pour prêter l'oreille, ils reniflent la terre et aboient plus fort : *miau ! miau ! miau !* et la meute hurlante tient tout le long du travers. En tête sont les grands courants noirs et feu, aux oreilles pendantes longues d'un empan ; d'un bond, ils franchissent les ravins et les touffes d'arbres ; puis viennent les rablus moins lestes, mais plus sûrs ; loin, bien loin, là-bas derrière, avec leurs jambes courtes et tordues, avec un petit cri : *nia ! nia !* les bassets qui, ne pouvant les franchir, font le tour d'un caillou gros comme le poing ou d'une plante de thym, fameuses bêtes pour lever le lièvre au gîte.

Maintenant, le lièvre vient sur nous ; je retiens mon haleine ; il va passer devant moi ; je me suis armé d'un caillou. Mais, biste ! le coquin m'a vu, il se jette sur le côté, d'un bond il est hors de la Nesque, il grimpe sur la montagne ; adieu mon lièvre ! En un clin d'œil il est dans le bois. Les chiens arrivent, un moment ils perdent le pied ; mais, le reprenant aussitôt, *miau ! miau !* les courants, *nia ! nia !* les bassets, et toute la meute se perd dans la forêt, dans le lointain, au

chour, au founs di coumbo ; à peno s'auson li *miau ! miau ! nia ! nia !*

Moun paire s'èro avisa de rèn e countuniavo, emé si det gòbi, de rambaia d'agland ; iéu restave nec, estabousi. Tout-à-n-un cop, darrié iéu, sus l'autre pendènt de la mountagno, ause un brut de clapeirolo que barrulon. Me revire e que vese ? M. Roubert, lou fiéu dóu marqués, lou cavalié dóu rèi, que davalo en courrènt de-vers nàutri, lou fusiéu d'uno man, lou fouit di chin de l'autro, nous arribo dessus furious coume un porc-senglié blessa, se pòu pas miés coumpara. Moun paure paire, entre lou vèire, se bouto à geinoun, coume d'abitudo, pèr lou saluda ; mai lou brutau, sènso ié dire un mot, i'alongo un cop de fouit à travès dóu visage que lou revèsso pèr lou sòu ! Acò vesènt, m'encourre, gagne la mountagno e d'enterin qu'escarlimpe en m'arrapant i roco dis ounglo di man e di pèd, car coume pensas ai descarga mis esclot, ause li cop de fouit que cenglon moun paure paire, e lou brutalas que ié crido :

— *Manant ! sale manant ! Je te ferai troubler ma chasse !*

E zóu ! mai de cop de fouit ! D'enterin, soun gardo èro arriba, un foutralas d'ome que parlavo jamai qu'en franchiman bastard ; se disié qu'èro un alemand, avié un noum que respoudié lou prounouncia — l'apelavian Surto, un noum à coucha deforo. — Aqueste animalas s'èro bouta à tabassa, éu tambèn, sus lou paure vièi, que se giblavo au sòu coume un verme de terre qu'aurias cauciga. Pamens m'ère aplanta sus uno auto roco, e

fond des combes, à peine si on les entend : *miau ! miau ! nia ! nia !*

Mon père ne s'était aperçu de rien et continuait avec ses doigts gourdes à ramasser des glands ; moi, je restais étonné. Tout à coup, derrière moi, sur l'autre versant de la montagne, j'entends un bruit de cailloux qui roulent. Je me retourne et que vois-je ? M. Robert, le fils du Marquis, le cavalier du Roy, qui descend en courant vers nous, le fusil d'une main, le fouet des chiens de l'autre ; il nous arrive dessus, furieux comme un sanglier, pourrais-je mieux le comparer ? Mon pauvre père l'aperçoit, il se met à genoux comme d'habitude pour le saluer, mais le brutal, sans lui dire un mot, lui allonge un coup de fouet à travers le visage qui le renverse à terre ! Voyant cela, je m'enfuis, je gagne la montagne, et pendant que je grimpe en m'accrochant aux rochers avec les ongles de mes pieds et de mes mains, — car, vous le pensez bien, j'ai rejeté mes sabots — j'entends les coups de fouet qui cinglent mon pauvre père et le brutal qui lui crie : « Manant ! sale manant ! Je te ferai troubler ma chasse ! » Et les coups de fouet de reprendre !

Cependant le garde arrivait, un colosse qui ne parlait qu'un français bâtard : on disait qu'il était Allemand, il portait un nom que personne ne savait prononcer, nous l'appelions *Surto*, — un nom à coucher à la rue. — Ce brutal s'était aussitôt mis à frapper, lui aussi, sur le pauvre vieux qui se tortillait sur la terre comme un misérable ver écrasé à demi.

d'amount vesiéu li dous moustre que picavon toujour. Alor, agante un caiau coume la tèsto e lou mande: la pèiro rounflo, frusto l'auriho dóu gardo e, duro e lourdo, vai escracha lis artèu dóu Marqués. Aï! crido ; se reviro, me vèi, me miro : Pan ! pan ! dous cop de fusiéu ; zi ! zi ! li ploumb siblon à moun entour! Mai iéu, deja liuen, m'esfournie dins lou bos. E vène me querre !

Noun ère qu'un enfant: aviéu trege an ? quatorge an ? coumprenguère lou dangié e m'asartère pas de tourna à la cabano tant que fuguè jour.

Enjusqu'à la toumbado de la niue, restère mata au plus prefouns dóu bos. La journado fuguè longo ! Tout treboula, mort de fre, mangère moun courchoun de pan à la calo d'uno roco, au mitan d'un roumias. Èro talamen dur, lou courchounas, que me fouguè l'embreniga em' un caiau. Lou destrempave emé mi lagremo, car en manjant, pensave à moun paire, que l'avien bessai tuia ! Aviéu vist d'en aut de la roco tout soun visage ensaunousi, pecaire!... E ma maire, de que dirié, quand me veirié pas tourna à la cabano ? Quand i'adurien soun paure ome, soun Pascau esclapa de cop ?... Ah ! souspirave, en regardant lou caiau que teniéu dins la man, ah! qu'aquelo pèiro es urouso ! Que voudriéu èstre aquelo pèiro ! Au mens soufririéu plus !... E me barrave lou cor.

Pamens, lou calabrun arribavo. L'ivèr, es tout d'abord niue. La biso

Je m'étais arrêté sur un haut rocher et je voyais de là-haut les deux monstres qui frappaient toujours. Je saisis un caillou gros comme la tête et je le lance : il ronfle, frôle l'oreille du garde et, dur et lourd, vient écraser le pied du Marquis. Aï ! s'écrie-t-il ; il se retourne, me voit, me vise ; pan ! pan ! deux coups de fusil. Zi ! zi ! les plombs sifflent autour de moi. Mais je suis déjà loin, je pénètre dans le bois. Que l'on vienne m'y prendre !

Je n'étais qu'un enfant ; j'avais treize ans, quatorze au plus. Je compris le danger et ne me hasardai pas à la cabane tant qu'il fit jour.

Jusqu'à la tombée de la nuit je restai blotti au plus épais du bois. La journée fut longue ! Tout tremblant, mourant de froid, je mangeai mon morceau de pain à l'abri d'un roc, accroupi au milieu d'un énorme buisson. Il était tellement dur, le morceau de pain, qu'il me fallut le briser avec un caillou. Je le mouillais de mes larmes, car en le mangeant, je pensais à mon père qu'on avait tué peut-être ! J'avais vu du haut du rocher tout son visage ensanglanté, *pecaire !* Et ma mère ?.. Que dirait-elle quand je ne retournerais pas le soir à la cabane ? Quand on lui retournerait son pauvre homme, son Pascal, brisé de coups !... Ah ! me disais-je en soupirant et regardant le caillou que je tenais dans la main ; ah ! que cette pierre est heureuse ! Que je voudrais être cette pierre ! Je ne souffrirais plus ! Et j'étais oppressé.

Cependant le crépuscule arrivait. L'hiver, il fait nuit tout d'abord. La bise souf-

boufavo plus aigro. Alin à l'ourizount, uno longo ligno roujo raiavo lou nivo gris e marcavo que lou soulèu èro à man de se coucha. Alor lou cèu, la mountagno e toutò la planuro, qu'èron resta tout lou jour grisastre, n'en devenguèron vióulet ; lis aubre, li bouissoun desfuia, li roucas fuguèron subitot rouginas ; la biso calè un moumenet pèr faire ounour au coucha dóu soulèu, un reinard japè eila sus l'autre travès, e tout-d'un-tèms la sournuro agouloupè tout !

Alor, sourtiguère de ma bouissounado e escalère lou travès embouscassi de la coumbo. Coume arribère sus lou cresten : Brrròu ! ausiguère davans mi pèd coume lou brut d'un toumbarèu de calado que se viejo. Èro un vòu de perdris que destourbave de sa couchado. Fuguère lèu remés de l'esfrai, e tremoulant de la fre dins ma pèu vióuleto, davalère vers la plano.

M'aplantave souvènt; la mendro roucassiho, uno mato d'avau, un clot de ferigoulo, tout me semblavo un ome agroumouli, à l'espèro, lou gardo Surto emé soun fusiéu ! Aviéu mai pòu d'aquel ome que de tóuti li loup de la mountagno. Mau-grat li rounflado e li quilet de la biso, me semblavo que li caiau barrulant souto mi pèd, fasien un brut d'espectacle. Ges d'estello au cèu, sèmpre lou nivoulas gris que tapavo tout, la niue èro sourno, e pamens vesiéu tout à moun entour. Nàutri, li paure, li bèn paure, ié vesèn la niue ! I'avié ges de troupèu deforo, tant fasié fre. Pamens, quand fuguère

flait plus aigre. Là-bas, à l'horizon, une longue ligne rouge rayait le nuage gris et indiquait que le soleil allait se coucher. Alors le ciel, la montagne et toute la plaine, qui étaient restés tout le jour grisâtres, devinrent violacés ; les arbres, les buissons défeuillés, les rochers soudainement furent rougeâtres, la bise s'apaisa un instant pour ne pas troubler le coucher du soleil, un renard glapit là-bas sur l'autre versant, et tout à coup l'obscurité enveloppa tout !

Alors, je sortis de mon buisson et je gravis le travers boisé de la combe. Comme j'arrivais sur la crête, frrrou ! j'entendis devant mes pieds comme le bruit d'un tombereau de pavés que l'on vide. C'était un vol de perdrix que je dérangeais de sa couchée ! Je fus vite remis de ma peur et, grelottant de froid dans ma peau violacée, je descendis vers la plaine.

Je m'arrêtais souvent : la moindre roche, une touffe de chênes à kermès, une plante de thym, tout ressemblait à un homme accroupi à l'affût, le garde Surto avec son fusil ! J'avais plus peur de cet homme que de tous les loups de la montagne. Malgré les ronflements de la bise, il me semblait que les cailloux roulant sous mes pieds faisaient un bruit d'enfer. Point d'étoiles au ciel, toujours l'immense nuage gris qui couvrait tout. La nuit était sombre, cependant je distinguais tout autour de moi : nous autres, les pauvres, les bien pauvres, nous y voyons la nuit ! Il n'y avait pas de troupeaux dehors, tant le froid était dur. Cependant,

sus lou travès que doumino la Nesco, en visto dóu castèu de la Gàrdi, me semblè d'ausi rena li treuio dóu Marqués e de vèire varaia lou fanau dóu pourcatié dins lis escours ; èro dounc l'ouro que pourtavon la mangiho au bestiàri. Aviéu plus que quàuqui pas à faire pèr arriba à l'auto roco d'ounte aviéu embandi lou caiau contro lou michant Roubert. Me languissiéu de i'èstre, pèr vèire se moun paire i'èro, mort alin au founs de la Nesco, aclapa souto li cop de fouit di dous brutau.

Avancère plan plan, retenènt moun alen ; mai fasiéu trop de brut sus li clapeirolo, me boutère à quatre piauto, caminant sus li geinoun e sus li man à la rebalado. Arribère sus la pouncho de la roco e, lou còu estira, testejère sus l'abime ; mai, en van espinchère, me cavère lis iue, noun veguère alin au founs qu'uno longo ligno negro em' uno longo ligno blanco que coustejavon lou pèd de la mountagno. La ligno negro èro la lèio di roure gigant que bordon la Nesco, la ligno blanco èro lou lié dóu vabre secarous cubert de caudelet blanc e lisc.

Quand me fuguère bèn assegura que moun paire, esclapa de cop, èro pas abandouna avau à la fam di loup, me requialère mai de rebaloun, sènso brut ; mesfisènt, davalère dins la coumbo entre lis avau, li mato d'éuse e li bouissounas, car noun vouliéu segui li draio batudo pèr abourda la Nesco. Me mesfisave d'aquéu grand moustras de gardo, que de-segur

quand j'arrivai sur le versant qui domine la Nesque, en vue du château de la Gardi, il me sembla entendre grogner les truies du Marquis, je vis aller et venir le fanal du porcher dans les basses-cours : c'était l'heure où il portait la mangeaille aux bestiaux. Je n'avais plus que quelques pas à faire pour arriver sur le haut rocher d'où j'avais lancé la pierre contre le méchant Robert. Il me tardait d'y être pour voir si mon père était mort là-bas au fond de la Nesque, meurtri sous les coups de fouet des deux brutes.

Je m'approchai doucement, retenant mon haleine ; mais je faisais trop de bruit sur les pierrailles ; je me mis à quatre pattes, marchant sur les genoux ou sur les mains en me traînant. J'arrivai sur la cime du rocher et, le cou étiré, j'avançai la tête sur l'abîme. En vain je regardai à me creuser les yeux, je ne vis là-bas au fond qu'une grande ligne noire et une grande ligne blanche qui contournaient le pied de la montagne. La ligne noire était formée par les chênes géants qui bordent la Nesque ; la ligne blanche, c'était le lit du torrent desséché couvert de petits cailloux blancs et lisses.

Quand je fus bien certain que mon père, brisé de coups, n'était pas abandonné là-bas à la faim des loups, je reculai sans bruit en me traînant sur les mains et les genoux. Méfiant, je descendis dans la combe parmi les chênes à kermès, les touffes d'yeuses et les grands buissons, car je ne voulais pas suivre les sentiers battus pour aborder la Nesque. Je me méfiais de ce grand monstre de garde qui, assurément,

me fasié l'espèro en quauco passiero coume à-n-un reinard !

Lou quilet de la biso que se despoutentavo, lou cascaiage di fueio morto que revoulunavon, empachavon d'ausi lou brut dis espigno di bouissoun e dis arnavèu que m'acroucavon, e di caiau que barrulavon souto mi pèd. Quand fuguère au bord de la Nesco, avancère la tèsto entre dos mato, espinchère de drecho e de gaucho e veguère res, ni rèn d'estrange, ausiguère rèn. Si, eila davans, à quàuqui pas, i'avié mis esclot qu'aviéu abandouna pèr miéu courre. Alor, — lou creirés o lou creirés pas — pèr me douna de courage, faguère lou signe de la crous e diguère la souleto preiero que ma maire m'avié apresso :

Grand Sant Jan bouco d'or,
Gardès l'enfant que dort.
Tenès-lou se s'envai
Varaia vers lou nai.
Dins lou bos gardés-lou
Contro la dènt dóu loup.
Ansin siegue toujour,
Bèu Sant Jan mis amour.

Tout-d'un-tèms fuguère rassegura.

Dins qu'un bound siéu sus mis esclot que rambaie, parte coume un fouletoun à travès lis estoublo e li semena, escale li ribo, li muraio coume un

m'attendait à l'affût sur un passage, comme si j'eusse été un renard !

Les sifflements de la bise qui se déchaînait, le bruissement des feuilles mortes qui tourbillonnaient, empêchaient d'entendre le bruit des épines des buissons et des houx qui m'accrochaient, et des cailloux qui roulaient sous mes pieds. Quand je fus au bord de la Nesque, je passai la tête entre deux touffes, je regardai de droite et de gauche et je ne vis personne, ni rien d'anormal, je n'entendis aucun bruit. Si, là-bas, devant moi, à quelques pas, je voyais mes sabots que j'avais abandonnés le matin pour mieux courir. Alors, — vous le croirez ou vous ne le croirez pas — pour me donner du courage, je fis le signe de la croix et je récitai cette prière, la seule que ma mère m'avait apprise :

Grand Saint Jean bouche d'or,
Veillez sur l'enfant qui dort.
Gardez-le s'il s'en va
S'amuser vers le bassin.
Dans le bois préservez-le
Contre la dent des loups.
Ainsi soit-il toujours,
Beau Saint Jean, mes amours.

Aussitôt, je fus rassuré.

D'un bond, je suis sur mes sabots, que je ramasse. Je pars comme l'éclair à travers les chaumes et les guérets, je grimpe sur les talus, sur les murailles comme

limbert, m'esbigne dins lis óuliveto, m'engarde di draio e di carreiròu, e m'aliuenche tant que pode dóu castèu de la Gàrdi, que n'en vese amount lusi li vitro. Un moumen, tóuti li chin dóu Marqués an japa, cregnènço que m'agon ausi o renifla, m'aliuenche mai, vau passa sus lou mourre dis Engarrouïno.

Quand siéu aqui, risque plus rèn dóu gardo, car siéu foro di terro dóu Marqués ; mai la cabano es liuencho, e se ié vau risque d'èstre pres, senoun aquest vèspre, osco-seguro deman de bon matin.

E pamens vouliéu i'ana pèr vèire moun paire, pèr assoula ma maire, pecaire ! que me semblavo l'ausi crida : Pascalet ! Pascalet !

Mau-grat la niue sourno, mis iue vesien bèn alin sus lou mourre de la Gàrdi, quaucarèn de negras entre lou bos e lis óuliveto, quaucarèn que semblavo un gros clapié : èro nosto pauro cabano en pèiro seco, cuberto de lauso, n'aguènt qu'un mejan emé dos bresso pleno de paio de civado pèr la couchado, l'oulo au mitan penjado au cremascle acrouca à-n-un baroun de la téulisso ; dins la cantounado de la porto, lou large plot que sert de taulo — aquéu plot ounte moun paire nous coupavo de pan à cop de destrau. Revesiéu tout acò dins ma pichoto cabesso. Mai la pòu, la grando pòu dóu gardo, de l'alemand moustachu e bourru me tenié aqui palafica.

un lézard ; je me glisse dans les olivettes, je me garde des chemins et des sentiers, je m'éloigne du château de la Garde dont je vois briller les vitres là-haut ; un instant, tous les chiens du marquis ont aboyé. Craignant qu'ils m'aient éventé, je m'éloigne encore, je vais passer sur les coteaux des Engarrouïnes.

Quand je fus là, je ne craignis plus le garde, car j'étais hors des terres du marquis d'Ambrun. Mais la cabane était loin ! Si j'y allais, je pouvais être pris, sinon le soir, assurément le lendemain matin. Et cependant, je voulais y aller pour revoir mon père, pour consoler ma mère, pecaire ! qu'il me semblait entendre crier : Pascalet ! Pascalet !

Malgré la nuit sombre, mes yeux distinguaient, là-bas, sur la colline de la Gardi, quelque chose de noir entre le bois et les olivettes, quelque chose qui ressemblait à un gros tas de pierres : c'était notre cabane bâtie à pierres sèches, couverte de dalles, ne formant qu'une pièce avec deux crèches pleines de paille d'avoine pour la couchée ; la marmite au milieu, suspendue à la crémaillère accrochée à la poutre de la toiture ; dans le coin de la porte, le large billot qui nous sert de table, ce billot sur lequel mon père, chaque matin, nous coupait le pain à coups de hache. Je revoyais tout cela dans mon imagination enfantine. Mais la peur, la grande peur du garde, de l'Allemand moustachu et bourru, me tenait là immobile.

Pamens me decidère. Em'un bon caiau dins chasco man, sènso segui li draio, m'avancère plan-plan. De tèms en tèms, m'aplantave e chaurihave. De brico o de broco, en me rebalant d'uno faisso à l'autro, arribère darrié la cabano, m'avancère dóu trau que servié de fenestroun e que baravian em' un tapoun de bauco; d'un cop de poung enfouncère lou tapoun, e, avançant la tèsto, cridère : Maire! maire!... Degun respoundeguè. I'avié res!...

Alor sentiguère tout moun sang se vira. Me semblè que m'avien tuia moun paire e ma maire. Venguère en courrènt davans la porto de la cabano; èro esbardanado! Ah! boutas! pensave plus au gardo. Cridère coume un perdu : Ma maire! moun paire!.. Ounte sias ?.. Siéu Pascalet! E de doulour, de desesperanço, me viéutoulave pèr lou sòu en plourant coume aviéu jamai ploura! Ah! plourère, gingoulère, cridère au mens dos ouro de tèms! A la fin, las, desoula, desespera, perdu, enrabia d'èstre trop feble pèr me revenja contro aquéli qu'èron l'encauso de ma doulour, m'aubourère; uno pensado sourno m'avié travessa : lou nai, lou grand nai, que servié pèr arrousa tóuti li prat dóu castèu, èro eila davans, au bout de l'óuliveto. I'avié qu'un mes, aviéu vist tira de sis aigo lou cadabre de la bello Agueto de Malamort, uno chato de vint an que, desaviado, chagrino, sabiéu pas de que, èro vengudo aqui se nega.

Cependant, je me décidai. Un bon caillou dans chaque main, sans suivre le sentier, je m'avançai prudemment. De temps à autre, je m'arrêtais et j'écoutais. En tâtonnant, en rampant d'un clos à l'autre, j'arrivai derrière la cabane. Je m'avançai vers le trou qui servait de fenêtre et que nous fermions avec un tampon d'herbe sèche. D'un coup de poing, j'enfonçai le tampon et, penchant la tête, je dis: Ma mère! Ma mère!... Nulle voix ne répondit! Il n'y avait personne!

Alors, je sentis tout mon sang se retourner. Je crus qu'on avait tué mon père et ma mère; je vins en courant devant la porte de la cabane : elle était grande ouverte! Ah! croyez bien que je ne pensais plus au garde! Je criai comme un perdu : Ma mère! mon père!... Où êtes-vous ?... Je suis Pascalet!.. Et de douleur, de désespoir, je me roulais par terre, je pleurais comme je n'avais jamais pleuré! Pendant deux heures au moins, je pleurai, je gémis, je criai; à la fin, las, désespéré, perdu, enragé de penser que j'étais trop faible pour tirer vengeance de celui qui était la cause de ma douleur, je me levai; une pensée sombre avait traversé mon esprit: le bassin, le grand bassin dont les eaux servaient pour l'arrosage de toutes les prairies du château, il était là, devant moi, au bout du champ d'oliviers. Il n'y avait qu'un mois que j'avais vu retirer de ses eaux le cadavre de la belle Aguette de Malemort, une fille de vingt ans qui, éperdue, chagrine, — je ne savais pas pourquoi, — était venue s'y noyer!

Partiguère coume un lamp, li bras dubert, coume s'anave embrassa quaucun, e quand veguère lusi l'aigo, me sèmblè vèire lou paradis! Pamens, quand n'en fuguère plus qu'à quàuqui pas, barrère lis iue, faguère tres saut, e patallòu ! au mitan dóu nai !!...

Mai que, òuh? Deman vous dirai lou rèsto, se fai tard. An, daut! ai pancaro abéura la miolo. E acò disènt, lou vièi Pascau s'aubourè, e tóuti s'enanerian, s'aproumetènt bèn de reveni lou lendeman. E iéu, en tournant à l'oustau, disiéu à moun grand, que me menavo pèr la man : Se neguè pas dins lou nai ?

— Eto, vai, deman veiren coume tout acò s'adoubè...

Fèlis GRAS.

Je m'élançai comme un fou, les bras ouverts, comme si j'allais embrasser quelqu'un ; et quand je vis briller l'eau, il me sembla voir le paradis! Cependant, quand je fus à quelques pas du bord, je fermai les yeux, je fis trois sauts, e patatras ! au milieu du bassin !

— Holà ! hé ! demain je vous dirai le reste. Il se fait tard. Allons, debout ! Je n'ai pas encore fait boire la mule !

Et le vieux Pascal s'étant dressé, nous nous en allâmes, nous promettant bien de revenir le lendemain. Et moi, en retournant à la maison, je disais à mon grand-père, qui me tenait par la main : Il ne se noya pas dans le bassin ?...

— Patience, demain nous verrons bien comment tout cela s'arrangea.

Félix GRAS.



AVIS AUX BIBLIOPHILES

LA BIBLIOGRAPHIE
DE LA BELLAUDIÈRE

Nous commencerons, dans le prochain fascicule de la *Revue*, une réédition des poésies — aujourd'hui introuvables — de Bellaud de la Belladière et de Pierre Paul, nos célèbres précurseurs du XVIme siècle.

En même temps qu'un grand intérêt littéraire, les Félibres y trouveront la preuve que la langue moderne est restée à peu près identique à ce savoureux provençal du temps de la Ligue.

Notre publication, quelque peu épurée graphiquement, accompagnée de notes et suivie d'un abondant commentaire historique, comprendra aussi les pièces, en vers et en prose, adressées aux deux poètes par leurs contemporains, la plupart en langue provençale.

Ajoutons que ces œuvres vénérables, — les *Obros et Rimos*, le *Dondon infernal*, *Lous passatems*, de La Bellaudière, et *la Barboulhado*, de Pierre Paul — seront suivies d'un recueil encore inédit de ce dernier, *L'autounado*, d'après le manuscrit de l'Inguimbertine de Carpentras.

*
* *

Avant d'inaugurer une restauration qui nous a occasionné maintes recherches sur cette époque de notre histoire littéraire, et quoique aussi nous nous adressions plutôt aux curieux de lettres qu'aux bibliophiles proprement dits, nous tenons cependant à faire appel aux érudits nombreux qui lisent la *Revue Félibréenne*.

Notre publication suivant l'ordre chronologique, du plus haut intérêt pour le rétablissement de l'évolution provençale au XVIe siècle, (1) il

(1) Cf. *Belland de la Bellaudière*, par Augustin Fabre, in-18, Marseille V. Boy, 1864 ; notre *Eloge de La Bellaudière* (*Revue Félib.* T. VII, n. 10-12) ; l'*Origine de l'Imprimerie à Marseille*, de Bory, in-8, 1859 ; et notre étude sur *Deux renaissances du provençal à Marseille avant le Félibrige* (*Armana marsihés* pour 1894).

nous a paru opportun d'exposer ici l'état présent de la bibliographie de La Bellaudière.

A. — Une première édition du *Don-don infernal*, dont on ne connaît jusqu'ici aucun exemplaire, doit avoir paru à Aix en 1584 ou 1585, sans doute chez l'imprimeur Guillaume Maillou, lequel, appelé par les Consuls en 1577, mourut en 1587, laissant l'imprimerie sextienne en chômage pour plusieurs années, ce qui résulterait du titre et de deux des pièces liminaires de l'édition suivante :

B. — Le *Don-don infernal*, où sont décrites en langage provençal « les misère et calamitez d'une prison. » « A MONSIEUR DU PERIER, gentilhomme prouençal. Par L. de la Bellaudière, de la maison et compagnie de Monseigneur le Grand-Prieur de France. — Reveu, corrigé et augmenté. — A Aix en Prouence, par Michel Goyzot. — M.D.LXXXVIII, petit in-8° de 46 pp. y compris le dernier feuillet.

Une vignette sur le titre, représentant et symbolisant la ville d'Anvers (?) porte le mot BELGIA, inexpliqué. Elle est reproduite au recto du dernier feuillet. Le nom de Michel Goyzot, imprimeur ou libraire, est encore inconnu. Mais la qualité donnée par le titre à La Bellaudière suppose une édition antérieure à la mort du Grand-Prieur, Henry d'Angoulême, gouverneur de Provence, tué par Philippe d'Altoviti, à Aix, en 1586, ce que confirme aussi la mention « reveu, corrigé et augmenté. »

La première des deux pièces liminaires de cette deuxième édition (qui manquent à celle de 1595), est l'*Extrait des registres du Parlement de Provence*, autorisant la publication à la date du 31 août 1584 ; la seconde, une épître en prose à Du Perier, datée de la prison de Moulins, 27 novembre 1583.

Le seul exemplaire connu de cette édition a passé des mains d'un bibliothécaire de la Méjanes, le savant Rouard, dans l'*Arbaudenco*, bibliothèque provençale de M. Paul Arbaud, d'Aix. (1)

C. — La troisième édition, la plus connue, est encore très rare. (Petit in-4°, Marseille, Pierre Mascaron, 1595). Nous ne la décrirons pas. On sait qu'elle contient toutes les œuvres de La Bellaudière, réunies après sa mort (1588) par Pierre Paul, et suivies de *La Barbouilhado*, de ce dernier ; que, due à la munificence des Consuls marseillais Charles de Cazaulx et Louis d'Aix, elle fut le premier livre imprimé à Marseille ; qu'après l'as-

(1) Cette édition a été minutieusement décrite et comparée à celles de 1595 et 1602, par Rouard, dans le *Bulletin du Bibliophile*, (1857 pp. 77-84 ; 1858 pp. 857-866. Cf. aussi Techener, *B. du B.* (1859 pp. 273-74).

sassinat de Cazaulx par Libertat, il en reparut quelques exemplaires mutilés, au millésime de 1596. (1)

D. — Plus rare que la précédente, la quatrième édition ne contient que le *Don-don infernal*, précédé de quelques pièces en prose et en vers dont la plupart manquent à l'édition de Marseille. C'est un petit in-8° de 46 pp. Aix, 1602, par Jean Tholozan.

E. — Une cinquième édition, dont aucun exemplaire n'est présentement connu, a été sommairement signalée (*Le Don-don infernal*, Aix, David, 1634, in-12) par l'abbé Dubreuil, dans sa *Notice des livres et auteurs provençaux*, *Catalogue* manuscrit à la Bibliothèque Méjanes.

Ainsi, sur cinq éditions d'œuvres de La Bellaudière, deux n'ont pas été retrouvées, deux autres sont rarissimes, une, enfin, n'est connue qu'à un seul exemplaire.

*
* *

Désireux de faire notre publication aussi exacte et documentée que possible, nous serions obligé aux érudits de nous signaler leurs moindres découvertes. Elles seraient inappréciables, quant aux éditions de 1584-85 (?) et 1634. Il n'est pas impossible que quelqu'une des précieuses collections romanes en formation dans les Universités d'Allemagne et d'Italie ne nous révèle l'oiseau merveilleux. Conféré avec celui de M. Paul Arbaud, un second exemplaire du *Don-don infernal* de 1588 permettrait peut-être d'en arrêter la collation, d'augmenter le nombre des pièces liminaires, si importantes pour cette époque de la littérature provençale. Nous ne serions pas moins reconnaissant aux bibliophiles de l'indication des particularités non décrites, pouvant se rencontrer sur des exemplaires de 1595 et de 1602, — les mutilations, pour cause politique, du premier, et l'extrême rareté du second, autorisant encore à en différer la bibliographie définitive.

PAUL MARIÉTON.

(1) Cf. *Les origines de l'Imprimerie à Marseille*, de J. Bory ; un volume in-8. (Extrait de la *Revue de Marseille*, 1858). On trouvera plus haut la description sommaire de cette troisième édition : Robert Reboul, *Notice sur Belland de la Bellaudière*, (*Revue Félib.*, T. IX, p. 36).

LA GLOIRE D'ESCLARMONDE

Poème provençal de Marius André (1)

PRÉFACE

I

Quand les amandiers fleurirent, au déclin de l'hiver, avant le printemps, avant les hirondelles, nous allâmes tenir séance d'*arquins* sur les bords du Rhône. Le reflet du soleil sur la nappe blanche nous tenait chauds et gais. Nous nous amusions à grignoter des olives noires et des civelles roses en écoutant pieusement et recueillis la parole du Maître, quand tout à coup, à travers les branches défeuillées des blancs peupliers, vint à nous un chant angélique, doux, clair et pur, qui nous tint dans le ravissement.

Si miraculeuses étaient la voix et la poésie, qu'un long moment nous restâmes frappés de stupeur, en extase, sans oser tourner la tête ni même les yeux, pour voir d'où elles venaient, de peur d'en troubler les harmonies. Quand la voix se tut, nous attendîmes.

Puis Mistral dit : C'est la Sirène !

Et moi je dis : C'est la fée Estérelle !

Et André s'écria : C'est la Fascinatrice de mon cœur !

Et l'enfant pleura, et il ne mangea plus le pain que lui coupait le Maître. Ses yeux fixèrent le Rhône, et ils ne virent plus les flots du Rhône ; nous lui dîmes des paroles, et il n'entendit point nos paroles.

(1) Pour cadeau de Noël, les Félibres qui ont communié à la Coupe sainte, dans le cloître de St-Nazaire de Carcassonne, doublement aimanté désormais d'héroïsme tragique et de poésie lumineuse, vont recevoir d'Avignon *La glòri d'Esclarmoundo*, chef-d'œuvre d'amour et de foi patriale, consacré par Marius André à la douce muse pyrénéenne qui éblouit cette assemblée d'apôtres de sa simple apparition. Nous étudierons comme il le mérite, le livre nouveau de l'auteur de *Plòu e souleio*, où se révèle, magistrale cette fois, nous l'affirmons sans réticences, l'âme ardente du Jeune Félibrige, avec l'inspiration d'un vrai poète. On va lire, précédant un extrait inédit de cette œuvre, la préface du capoulié Félix Gras, qui l'ouvre magnifiquement. *La glòri d'Esclarmoundo*, un vol. in-8, de CCLXXII pp., est publiée par la librairie Roumanille, en Avignon.

Vrai, l'enfant était fasciné !

Le soleil passa sur les peupliers blancs, il commença à disparaître derrière les montagnes du ponant; ses rayons, de blonds devinrent fauves, la nuit se fit, diapra le ciel d'étoiles, et André ne distingua pas l'heure tiède du jour de l'heure froide de la nuit. Et nous, nous ne pouvions plus dire une parole, nous ne pouvions plus suivre une pensée qui ne fût dédiée à la voix angélique, à la poésie divine que nous avions entendue.

Pourtant, après un long et grave silence, le Maître éleva la voix, et soudain, André, pâle, les yeux meurtris, comme s'il sortait d'un cauchemar, se dressa, et d'une voix tantôt caressante, tantôt sanglotante, tantôt triomphale, il nous dit cet hymne :

— *Un frisson a parcouru les poitrines refroidies*........................

....

Le jeune homme avait pris son élan. Fou, échevelé, sans avoir jamais vu sa Fascinatrice, il la proclamait « l'incarnation de l'Ame de la Patrie, la Prophétesse de Dieu. » Et son imagination la voyait descendant des montagnes pyrénéennes, et il l'entendait criant le sirvente superbe qui dit :

Puisque dans l'éclat de mon regard plein de douceur......................

....

Et c'est ainsi que furent improvisés, on peut dire, les premiers vers de *La gloire d'Esclarmonde.*

II

Quelque temps après cette vesprée étrange et troublante, nous étions encore réunis au bord du Rhône sous les mêmes peupliers blancs qui commençaient à se parer de fleurs, car le printemps était venu, avec ses rossignols et ses parfums ; les hirondelles frôlaient le miroir du fleuve ; mais nous ne faisions aucun cas de tout cela ; nous écoutions avec émotion la lecture des deux premiers chants du poème nouveau dont nous n'avions vu que le premier épanouissement.

Maintenant, le félibre a rencontré Esclarmonde, sa Fascinatrice, sur les tours de la Cité de Carcassonne aux fêtes de Sainte-Estelle ; il l'a vue posant le laurier vert sur le front du Poète ; il a entendu sa voix charmeresse, il a touché sa main tremblante et pourtant volontairement tendue, il a vu ses yeux jetant des éclairs, criant la faim d'amour du fond de la petite cache que leur fait le capulet ; il a cueilli sur ses lèvres le « bouillant baiser, » car, sans modestie, il nous apprend qu'il est, lui, le préféré « sur tous les jeunes hommes haletants d'amour. »

— *Et je me suis élevé, moi, au-dessus de toutes les têtes.*

Déjà il nous convie à ses noces d'amour :

— *Tous les gens sont conviés pour acclamer les fiancés gracieux.*

Mais Esclarmonde, la Prophétesse, la Fée, la Prêtresse, belle et sage, vierge et non folle, enchaîne d'un mot l'amoureux délirant, affamé, et le mène dans la chapelle pour prier :

— *Esclarmonde a pris ma main dans ses petits doigts, et j'ai suivi mon luminaire.*

Alors, nous entendons la prière de la Fascinatrice, prière chrétienne, poésie toujours superbe et haute, qui vous saisit et vous élève dans les régions du sublime. Et les deux premiers chants se terminent par un psaume d'amour et d'adoration qu'André récite à genoux et les mains jointes, devant la Fascinatrice.

III

L'été n'est pas encore passé, et nous voici revenus au bord du Rhône pour entendre les troisième et quatrième chants.

La belle Esclarmonde est retournée dans ses montagnes, et le félibre, brûlant et frissonnant d'amour, est revenu à Avignon. Ne plus la voir ! c'est pour lui un martyre, il ne cesse de pleurer et de geindre ; c'est ici que les sanglots de l'âme et du cœur se mêlent aux cris de la chair ! Pages d'or de poésie, pages de sang d'amour !

Vaillant André, après le grand Aubanel, on pouvait avoir la crainte de te voir trébucher sur la lice battue des choses dites et redites, ou de te voir cueillir la fleur flétrie de l'imitation ; la voix altière et puissante du Maître pouvait, sans que tu y prisses garde, te donner le ton.

Mais le vent magistral qui t'emportait t'a maintenu dans la chevauchée folle, l'astre éblouissant que tu fixais ne t'a pas laissé te courber pour ramasser la fleur flétrie, et ton chant a sonné, doux et clair, comme le chant de l'alouette là-haut dans l'azur. Oui, tu as chanté comme l'oiseau, alors que le Félibre de la Grenade avait rugi comme le lion. Tu nous a charmés avec les mélodies de ton Ame, alors que le Maître nous avait frappés d'étonnement avec le rugissement de sa chair.

Pourtant, dans ces chants, le poète envisage la réalité. Les douleurs de la languitude, les souvenances des serrements de main, des « bouillants baisers, » des paroles ouïes, bref, de la chose vue, lui font trouver des mots plus clairs et plus en usage ; les images, de vagues deviennent lumineuses ; Esclarmonde est moins Fée, moins Prophétesse, la Patrie est oubliée : tout pour l'amour chaste mais enflammé. C'est le cantique sans fin de toutes les beautés d'Esclarmonde, il y a des pages sur son regard qui sont enthousiasmantes. Ce sont les strophes sur la languitude du pauvre malade d'amour qui vous font partager sa peine, et c'est un vrai soulas, quand surgit ce vers plein d'espoir et de joie : « *Je vais vers ma Fascinatrice.* »

IV

Et il fait comme il a dit. Le jeune homme part un beau matin. A toute âme vivante qu'il rencontre, il demande si elle n'a pas vu sa Bien-Aimée : vendan-

geurs et vendangeuses, pâtres mélancoliques, paysans courbés sur la terre maternelle, amoureux et amantes, tous l'ont vue et « sous sa grâce et sa noblesse ils sont tombés à genoux, et la vue éblouie. »

En traversant les terres rouges du pays albigeois, le Poète se souvient qu'il a parlé de la Patrie dans ses deux premiers chants, et il invoque les sublimes martyrs, les faidits et les vierges, les héros d'antan et les ancêtres. Raymond de Pérille sort de sa tombe et lui répond par le sirvente lugubre qui commence ainsi :

— « Le temps des belles prouesses, les Palestines et leurs guerriers, le Parage et ses chevaliers, les troubadours alertes et gracieux, — tout cela est mort. »

Mais le jeune homme amoureux qui se sait aimé voit tout beau et couleur d'aurore, le félibre qui se chauffe au reflet de la gloire de Mireille ne peut convenir que « les troubadours alertes et gracieux sont morts, » et il répond par l'hymne triomphant où il dit que le Verbe a sauvé la Patrie, car il est souverain ; la Patrie revit « puisque le Rythme résonne, elle est libre, puisque nous la chantons ! »

— Cette conclusion étonnera ceux qui font métier de politiciens : mais il suffit que les Poètes en aient l'intelligence, eux qui ont mission d'exalter l'Ame de la Race. —

Et notre André, pour affirmer son dire, pour bien montrer que le Verbe est tout-puissant, et peut-être pour en revenir bien vite à ses amours, appelle son Esclarmonde, et au nom du Verbe, il lui ordonne d'apparaître.

La Fée complaisante, obéissante, se montre soudain et, comme son bel amant, elle proclame l'omnipotence du Verbe « qui brisa les grilles du couvent. » Mais la belle amante ne fait bientôt plus cas de Raymond de Pérille, qui est rentré dans sa tombe, et, fiancée pressée, elle se donne corps et âme à son poète, et elle l'emporte là-haut dans l'azur pour le faire régner avec elle sur les Pyrénées.

Voilà la belle et grande œuvre que l'amour idéal et l'amour vrai ont inspirée à cet enfant de Sainte-Cécile, à cette belle âme ouverte aux mystères et à la clarté de la poésie, aux échos de l'harmonie divine...

Félix GRAS.

LA PREGUIERO

D'ESCLARMOUNDO

Que Dieu nos dona tal conort
Qu'el segle fals, faillit e mort
Nos traga patz, per sa doussor !

Gavaudan lou vièi.

Ero àncio ou ra pòu mio
M'amio,
Bierye, à tous peds soubent.

Esclarmoundo.

Santo Vierge Mario, o Maire
De Jèsu-Crist noste Sauvaire,
Davans vous iéu vène me traire.

Piousamen vène dapèd
Voste autar, e 'mé grand respèt
Iéu m'ageinouie à vòsti pèd.

Adès ère au mié d'uno foulo
Que quouro ris, quouro gingoulo,
E quouro canto e quouro idoulo ;

Car dins sis errançо saup plus
Resta dins la draio qu'adus
Li simple cresènt au trelus.

Dedins li pountanado inquieto
Fiso lou gouvèr de sa bèto
I marrit coume i bon proufèto.

Car li messorgo tant-i-a
Qu'an tout soun sèn desvaria
Que saup plus soulamen tria

Au mitan di meissoun roussello
Lou blad fali de la tousello,
— Ni di vàni e vuéji favello

Li paraulo de valentié
D'aquéli qu'an encaro au pié
Un cor franc e fort e galié.

E lou meichant que sèmpre viho
E ié trais la malo graniho
Trop souvènt, las ! la desavìo...

LA PRIÈRE

D'ESCLARMONDE

Que Dieu nous donne tel encouragement qu'au siècle faux, déchu et mort nous apporte paix par sa douceur !

Gavaudan le vieux.

L'anxiété ou ma peur m'amène, Vierge, à tes pieds souvent.

Esclarmonde.

Sainte vierge Marie, ô Mère de Jésus-Christ notre Sauveur, je viens me prosterner devant vous.

Pieusement je viens auprès de votre autel, et, en grand respect, à vos pieds je m'agenouille.

Il n'y a qu'un instant, j'étais au milieu d'une foule qui rit tantôt et tantôt geint, et tantôt chante et tantôt hurle ;

Car dans ses errements elle ne sait plus rester dans le sentier qui mène les simples croyants à la lumière.

Dans les heures d'inquiétude, elle fie le gouvernail de sa barque aux mauvais comme aux bons prophètes.

Les mensonges ont tellement troublé sa pensée qu'elle ne sait plus même trier,

Au milieu des moissons dorées, le blé desséché de la touselle, ni de la vaine et vide faconde

Les paroles de vaillance de ceux qui ont encore dans le cœur une Ame haute, forte et franche.

Et le méchant qui toujours veille et lui jette la mauvaise graine, la détourne, hélas ! trop souvent !

E li pàuri gènt engana
Se vesènt près dóu tracanat,
Demandon : « Aro, mounte ana ? »

Mounte ana ? Sèt rai d'uno Estello
I vilage em'i ciéutadello
Mostron la draio sauvarello.

E lou pople despoudera
Se bouto mai à-n-espera
E crido : « Quau nous sourtira,

Pàuris agnèu, de noste encastre ?
Quau sara noste baile-pastre
Pèr nous coundurre de-vers l'Astre ? »

Alor un Elegi de Diéu,
'mé soun Esprit trauco li niéu
E, lumenous, descènd à-n-éu.

E lou pople, avans gingoulaire,
Entrevèi la fin di desaire,
E sa gau restountis dins l'aire ;

E camino seguramen
En fissant toujour, loungamen,
L'Astre que lus au fiermamen.

Jusqu'au jour ount li màli lengo
Vènon trebla 'mé sis arengo
E li mountagno e li valengo.

L'aurige alor boufo li lum,
Li meichant règnon dins l'oumbrun.
... E veici mai li gingoulun...

Santo Vierge Marìo, o Maire
De Jèsu-Crist noste Sauvaire,
Davans vous iéu vène me traire.

Pïousamen vène dapèd
Voste autar, e 'mé grand respèt
Iéu m'ageinouie à vòsti pèd.

Or tourna la foulo arredudo,
Bèn liuen de l'Estello escoundudo
Se liéuravo i vàni batudo.

Mai l'Esprit divin a parla,
Si rai de flamo an davala
Subre li carage avala.

E iéu, i que voudran lou siéure,
I que voudran èstre deliéure
Vène presica lou Reviéure.

Et les pauvres gens leurrés, se voyant près du traquenard, demandent : « Maintenant, où aller ? »

Où aller ? Sept rayons d'une Etoile aux villages et aux cités montrent la voie de salut.

Et le peuple harassé reprend pourtant courage, et crie : « Qui nous sortira,

Pauvres agneaux, de notre claie ? qui sera notre berger-maître pour nous conduire vers l'Astre ?

Alors un Elu animé de l'Esprit de Dieu troue les nuées, et, lumineux, descend vers lui.

Et le peuple qui geignait auparavant, entrevoit la fin des épreuves, et sa joie retentit dans les airs ;

Et il chemine sûrement, en fixant toujours, longuement, l'Astre qui luit au ciel,

Jusqu'au jour où les langues mauvaises viennent troubler de leurs harangues les montagnes et les vallées.

L'ouragan alors éteint les flambeaux, les méchants règnent dans l'ombre... Et de nouveau voici les lamentations.

Sainte Vierge Marie, ô Mère de Jésus-Christ notre Sauveur, je viens me prosterner devant vous.

Pieusement je viens auprès de votre autel, et, en grand respect, à vos pieds je m'agenouille.

Or voici que de nouveau la foule lassée, s'éloignant de l'Astre caché, se livrait à de vaines emprises.

Mais l'Esprit divin a parlé, ses rais de flamme sont descendus sur les faces blémies.

Et moi, à ceux qui voudront le suivre, à ceux qui voudront être délivrés, je viens prêcher la Résurrection.

Pamens siéu qu'un jounc tremoulant,
Mai Diéu souvènt à-n-uno enfant
Fiso si dessen triounflant.

E vuei 'mé l'amant d'Esterello
Que sa supèrbi desfourello
La parladuro subre-bello;

Em'aquéu dóu Ventour qu'a di
La gèsto de nòsti Faidit
E qu'a crida: « Toloza ! Ardit ! »

Em'Andrivet que m'a cantado
En d'estrofo tant bèn ritmado
Qu'à fa crèisse ma renoumado,

E que m'ausso em'éu au cèu-sin;
Emé nòsti valènt vesin
Dóu Lengadò, dóu Limousin,

Emé li fort de la Prouvènço,
Me veici, iéu chatouno, sènso
Tremoulun e sènso cregnènço.

Avèn parla coume se dèu,
E lou pople revèn fidèu
Vers Calendau e Reginèu.

Santo Vierge Marìo, o Maire
De Jèsu-Crist noste Sauvaire,
Davans vous iéu vène me traire,

Vène emé tóuti li jouvènt
Que dins nosto Coupo en bevènt
Pouson la fe dins l'an que vèn.

Fagués qu'aquelo fe ié dure
E que jamai plus rèn l'ature,
E que la meissoun s'amadure.

Proun long-tèms noste pople errè !
Gardas-lou vuei, franc de regrèt,
Souto li rai de l'Astre escrèt !

Gardas-lou dins la bono vìo;
E grandigue nosto Patrìo !
— Maire de Diéu, Vierge Marìo,

Pïousamen vène dapèd
Voste autar, e 'mé grand respèt
Iéu m'ageinouie à vòsti pèd.

Marius ANDRÉ.

Tira de *La glòri d'Esclarmoundo*, (Cant II)

Pourtant je ne suis qu'un jonc tremblant; mais Dieu confie souvent à une jeune fille le triomphe de ses desseins.

Et aujourd'hui, avec l'amant d'Esterelle dont la superbe tire de l'ombre et de l'oubli le langage souverainement beau;

Avec celui du Ventour qui a dit la geste de nos Faidits, et qui cria : « Toloza ! en avant ! »

Avec André qui me chanta en des strophes si bien rhythmées qu'il a fait croître mon renom,

Et qu'il m'élève avec lui pour une apothéose ; avec nos vaillants voisins du Limousin et du Languedoc,

Avec les forts de la Provence, me voici, moi une enfant, et je ne tremble pas, et je ne crains rien.

Nous avons tenu le langage nécessaire et le peuple revient fidèle vers Calendal et Réginel.

Sainte Vierge Marie, ô Mère de Jésus-Christ notre Sauveur, je viens me prosterner devant vous.

Je viens avec tous les jeunes hommes qui, en buvant dans notre Coupe, puisent la foi dans l'an qui vient.

Faites qu'ils puissent conserver cette foi sans que rien vienne l'abattre ; faites mûrir la moisson.

Assez longtemps notre peuple erra ! Gardez-le, maintenant, exempt de regret sous les rayons de l'Astre de pureté !

Gardez-le dans la bonne voie ; et grandisse notre Patrie ! — Mère de Dieu Vierge Marie,

Pieusement, je viens auprès de votre autel, et, en grand respect, à vos pieds je m'agenouille.

M. A.

Tiré de *La gloire d'Esclarmonde*, (Chant II)

L'ÉVOLUTION FÉLIBRÉENNE (1)

LES FÉLIBRES AQUITAINS

LA GASCOGNE



I. La Maintenance d'Aquitaine. — Son organisation, ses œuvres (1877-1893). — Sa répartition logique. — II. La Gascogne : histoire territoriale et géographie linguistique. — Le dialecte gascon. — III. La littérature gasconne avant les Félibres. — IV. Les Gascons des Landes et du Béarn. (*Premier article*).

La vieille Aquitaine s'éveillerait-elle ? ou, du moins, des anciennes provinces de cette vaste région, que le Félibrige constitué groupa sous ce vocable évidemment impropre, — surgirait-il un mouvement d'ensemble ? Nous ne nous occuperons pas aujourd'hui des Toulousains et des Quercinois englobés, quoique languedociens, dans cette provisoire Maintenance de 1877. (2) Les seuls pays aquitains feront l'objet de cette étude. Or, tout nous donne à espérer qu'à l'exemple des Provençaux et des Languedociens, les Limousins et les Gascons, graduellement organisés, entreront bientôt, sans exception, dans le grand courant félibréen.

(1) Voir *Revue Félibréenne*, T. VIII, pp. 1-16 — L'Action : Fédéralisme et centralisation. — Les œuvres : I. *En Provence* : a, nouveaux poètes ; b, l'avènement de la prose ; c, au Félibrige de Paris ; II. *En Languedoc* : a, Montpelliérains et Biterrois ; b, la Renaissance cévenole ; — pp. 92-96 : III. c, la région de l'Aude ; d, Quercy et Rouergue ; le poète du Ségala : l'abbé Justin Bessou ; — pp. 170-175 : le rôle des Félibres de Paris ; ce que veut le jeune Felibrige.

(2) Elle embrasse les départements de l'Ariège, de la Hte-Garonne, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, du Lot, du Lot-et-Garonne, du Gers, des Hautes et Basses-Pyrénées, des Landes, de la Gironde, de la Dordogne, de la Corrèze, de la Hte-Vienne et de la Creuse.

I

Notre Maintenance d'Aquitaine, telle que l'instituait la troisième assemblée du Consistoire félibréen (7 août 1877) correspondait aux anciennes provinces de Béarn, de Gascogne, de Guyenne, de la Marche, du Limousin et à une partie notable du Languedoc: le pays toulousain. Le mouvement provençal n'avait guère franchi le Rhône que depuis quinze ans et dépassait à peine encore le bas Languedoc. Non pas que nos précurseurs contemporains d'outre-Rhône y fussent en plus petit nombre qu'en Provence ; mais une préoccupation scientifique dominait les tentatives montpelliéraines, un instinct d'organisation les groupements rhodaniens et marseillais, plus populaires, moins raisonnés. Quant aux pays aquitains, s'ils possédèrent le plus grand de ces précurseurs, Jasmin, dont la poésie était à celle des troubadours ou des chanteurs patois des derniers siècles, ce qu'est à l'aubépine ou à l'églantine sauvage la rose épanouie, ils n'eurent en lui qu'une gloire de plus, un accident de génie qui n'appelait pas d'héritiers.

Parmi les 25 premiers majoraux du Félibrige, cinq entraient dans la Maintenance d'Aquitaine : MM. Paul Barbe, de Buzet, (Hte-Garonne), le poète de *Picambril*, qui fut son syndic provisoire jusqu'en 1881 ; Léonce Couture et J. François Bladé, les très distingués érudit toulousain et folkloriste agenais ; le conteur périgourdin Chastanet et l'abbé Joseph Roux, le poète limousin.

Quand le Consistoire fut porté à cinquante membres, il s'adjoignit, dans la même région, le fabuliste quercinois J. Castela, de Montauban, le savant gontaudais Ph. Tamizey de Larroque et le comte de Toulouse-Lautrec, de St-Sauveur (Tarn) aussi éminent écrivain qu'ardent patriote méridional. Celui-ci fut désigné pour organiser la Maintenance du sud-ouest. La Sainte-Estelle tenue à Albi, en 1882, présidée par Mistral, obtint le plus franc succès d'apostolat, par les soins de ce descendant des Ramons de Toulouse, syndic des félibres d'Aquitaine. (1) Mais l'élément aquitain pur n'était encore représenté dans la Maintenance, que par de rares sympathies gasconnes, muettes quant à l'affirmation.

Mistral avait été reçu mainteneur de l'Académie — francisée depuis deux siècles — des Jeux-floraux de Toulouse (1879) et l'avait remerciée en provençal. Le Comte de Toulouse-Lautrec et M. Jules Rolland, d'Albi,

(1) Cf. *Le Ramelet*, (Maint. d'Aquitaine, deuxième année ; un vol. petit in-8 de 184 p. Lavaur, M. Vidal, 1883.

y avaient fait entendre, après le Poète, la voix des revendications félibréennes. (1)

La cité des Capitouls n'allait plus tarder à bien accueillir la semence de Fontségugne — que les efforts de L. Xavier de Ricard, fondateur de l'*Escolo moundino*, et des collaborateurs du *Gril* populaire de Gabriel Visner (M. Sirven) ont fait fructifier ces dernières années. En 1884, la maintenance d'Aquitaine célébrait l'anniversaire de la bataille de Muret où succomba la gloire politique du Midi roman. Peu après, une *Escolo Quarcinolo* était fondée à Caussade (Tarn-et-Garonne) par les soins de M. Hipp. Lacombe ; enfin en 1886 un grand concours ouvert par les félibres d'Aquitaine, à Foix, donnait lieu à une imposante manifestation méridionale où tous les dialectes de la langue d'oc étaient représentés. (2)

Jusque là on aurait pu croire la Gascogne à peu près exclue du mouvement félibréen.

Le soleil d'Avignon commençait pourtant à l'atteindre de ses rayons messagers de joie et d'espoir. Quelques écrivains de langue gasconne — j'aurais garde de ne pas signaler ici MM. Moneger, lectourois et H. Pellisson, béarnais , — n'avaient pas attendu cet entraînement définitif pour adhérer à l'organisation félibréenne. En 1885, M. Paul Labrouche fondait sa *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes* qui groupa une élite de poètes béarnais et gascons, où nous apparut la vitalité persistante de toute une région conservée à sa langue et à son esprit indigènes. Une première révélation ne tardait pas à en sortir, j'entends ces *Debis gascous* d'Isidore Salles (1885), un proche parent pour la langue, un pair pour l'inspiration, de Despourrins et de Navarrot, les maîtres chansonniers du Béarn. (3) La Gascogne était conquise. Les felibres de Paris lui consacraient bientôt un de leurs poétiques pèlerinages. Celui de 1891 où ils firent la commémoration de Jasmin et de Cortète de Prades à Agen, de du Bartas à Auch, de Navarrot à Oloron, a déposé là-bas un sentiment inoubliable qui lentement se lève en moisson d'œuvres. Le dernier et plus touchant écho de ce réveil de l'Aquitaine n'est-il pas dans l'avènement de la jeune muse pyrénéenne qu'on nommait hier Philadelphe et que la voix d'un poète aimé d'elle, baptise désormais de ce double surnom, symbolique de la ré-

(1) Cf. Paul Mariéton, *Toulouse et Provence*, — *Revue Félib.* I, p. 65.

(2) *Le livre d'or du Congrès des Félibres d'Aquitaine* (concours de litt. et philol. romanes), par L. Lafont de Sentenac ; un volume in-8 de 88 pages ; Foix, Imp. Pomiès, 1886.

(3) Cf. Analyse bibliographique des *Debis gascous*, par P. Mariéton et P. Labrouche ; *Revue Félib.* I, p. 415.

surrection du Midi roman fauché dans sa fleur, et de sa province sublime : *Esclarmonde de Bigorre.*

Avec la Bigorre, les Landes et le Béarn, nous ne quittons pas la pure Aquitaine. Mais la Maintenance de 1877 fait fraterniser leurs félibres, avons-nous dit, avec ceux du Limousin et du Périgord, alors qu'à peine ils peuvent s'entendre... Le Limousin, lui aussi, s'éveille au sentiment d'une renaissance. Une *école* s'est fondée à Brive, qui récemment, pour son inauguration solennelle, a salué d'une acclamation populaire son initiateur et son poète, le génial abbé Joseph Roux. Une réorganisation devient donc nécessaire. On s'en est préoccupé vaguement au Consistoire, en 1890, sur la réclamation des majoraux Arnavielle et Carles de Carbonnières, le nouveau syndic d'Aquitaine. Faute d'examen suffisant, le *statu-quo* a été maintenu. Je vais tenter d'exposer sommairement aux félibres tout l'intérêt que promettent de simples et instantes réformes, pour un défrichement raisonné de ce vaste domaine aquitain, si fertile et si neuf encore.

II

Une Maintenance qui correspondrait à l'Aquitaine de César, limitée par la Garonne, les Pyrénées et l'Océan, purement ethnographique et infiniment plus restreinte que la province impériale, le royaume et les duchés qui ont porté son nom dans la suite, représenterait assez bien le territoire du parler gascon. L'intérêt dialectal doit surtout présider à nos groupements, ethnologiques bien plus que politiques, dans l'esprit, la pensée fondamentale du Félibrige. Notre Maintenance aquitane, qui ressemblerait plutôt à la triple Aquitaine ibéro-celtique des Empereurs, (1) embrasse outre la Gascogne et avec plusieurs régions franchement languedociennes, les pays limousins : anomalie philologique dont se plaignent les bons ouvriers du réveil de ces provinces. Avec le temps et les progrès de la Cause en ces régions muettes naguères, s'impose une répartition nouvelle. Il me paraît logique et opportun que, Toulousains, Quercinois et Albigeois, restitués au Languedoc, deux Maintenances de Gascogne et du Limousin subdivisent cette Aquitaine démesurée, la première s'accor-

(1) On pouvait la diviser, d'une manière générale, en trois provinces : *Novempopulanie*, ou Aquitaine gasconne, et deux *Provinces aquitaniques*, pays compris entre la Garonne et la Loire (I. — Berry, Auvergne, Limousin et Albigeois ; II. — Bordelais, Saintonge, Poitou et Périgord).

dant aux limites du parler gascon, l'autre embrassant Périgord, Haut et Bas Limousin, et s'ouvrant aux pays d'Auvergne. (1)

L'ancienne province de Gascogne, formée d'un grand nombre de petits pays ou états (2) admettait, à côté de son idiome propre, quelques variétés du languedocien et la langue basque. Nous ne parlons ici que du dialecte gascon. Il a une physionomie à part dans la langue d'oc. Les transformations d'*f* en *h* et d'*l* en *r*, sans parler du changement du *v* en *b* d'ailleurs commun avec les régions aquitano-languedociennes, — caractères qui frappent à première vue, lui donnent une sorte d'autonomie. Il se répartit en six principaux sous-dialectes : le *béarnais*, le *landais*, le *bigourdan*, *l'armagnanais*, le *commingeois*, et le *girondin* qui s'étend jusqu'à l'agenais. Les différences de ces parlers sont légères de l'un à l'autre. Un seul et même idiome, vraiment, règne sur l'Aquitaine de César.

Ce dialecte gascon de la grande langue provençale a un ensemble de traits phonétiques en effet si personnels, qu'à la suite de maints auteurs anciens, plusieurs romanistes modernes persistent à le considérer comme une langue proprement dite. (3) C'est le sentiment d'un des grands-maîtres de la

(1) Le Limousin fera l'objet d'une prochaine étude. Quant à notre Gascogne, (Novempopulanie ou province procuratorienne de Lectoure), elle correspondait à peu près, avant 89, à la province écclésiastique d'Auch, comprenant avec l'archevêché d'Auch les dix évêchés d'Aire, Bayonne, Bazas, Comminges (St-Bertrand), Couserans (St-Lizier), Dax, Lectoure, Lescars, Oloron et Tarbes.

Une nouvelle et rationnelle division territoriale de la France devrait tenir compte de la division écclésiastique, la plus ancienne. Parmi les projets proposés (cf. *Réforme sociale*, premier janvier 1890) celle de M. Bazin répond le mieux à nos desiderata. L'une de ses 24 provinces : *Gascogne*, chef-lieu Pau, embrasse les Landes, le Gers, les Hautes et Basses-Pyrénées, — le domaine du plus pur gascon.

(2) En 1789, elle faisait partie du gouvernement de Guyenne-et-Gascogne. En tant que Gascogne (limitée au sud par l'Espagne et le gouvernement de Navarre-et-Béarn ; à l'est par le pays de Foix et le gouvernement de Languedoc), elle comprenait principalement : le Marensin et le Labourd (Basses-Pyrénées) ; le Lavedan, la Bigorre et les Quatre-Vallées (Hautes-Pyrénées) ; le Comminges et le Couserans (Htes-Pyr. et Ariège) ; le Nébouzan (Hte-Garonne) ; l'Astarac, le Pardiac, le Fézensac et l'Armagnac (Gers) ; la Limagne (Gers et Tarn-et-Garonne) ; le Condomois (Gers et Lot-et-Garonne) ; le Tursan, la Chalosse, le Marsan, les Lannes, le Gabardan et l'Albret (Landes). D'autres pays gascons : le Médoc, le Bordelais, l'ancien captalat de Buch et le Bazadais (Landes et Gironde) entraient dans l'administration de Guyenne, quoique situés entre la Garonne et l'Océan.

(3) Les caractères spécifiques du gascon (où, quant aux voyelles, nous n'observerons que la fréquence de l'*e* final, correspondant à l'*e* français, à l'*o* provençal, à l'*a* niçard et languedocien) sont dans le consonnantisme : 1. Le *v* absent (dans la langue pure) remplacé par le *b* initial et, comme dans la langue d'oc, par *u* médial ou terminal : *bezin*, (prov. *vesin*, voisin), *auzel* (oiselet), *mauer* (mouvoir). — 2. Comme généralement dans l'espagnol, *f* initial, remplacé par *h* aspiré devant une voyelle : *huec* (feu) ; quelquefois devant une consonne : *hrai* (frère) ; — 3. Redoublement de l'*r* initial avec *a* préfixe ; *arrei* (roi) — 4. Disparition d'*n* entre deux voyelles : *tier* (tenir) ; — 5. *nd* médial simplifié en *n* : *bener* (vendre) ; — 6. Changement de *ll* et parfois *l* médial, en *r* lingual : *capèra* (chapelle), *sourelh* (soleil) ; — 7. Changement de *ll* final en *t*, *d*, ou *g* : *castet* (château, *castellum*), *nabet* (nouveau, *novellus*), *ed* (il) ; — 8. Simplification d'*mb* en *m* : (*coma*, combe).

philologie, M. Chabaneau, sentiment partagé par M. Achille Luchaire, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, l'auteur du meilleur tableau qui existe des idiomes pyrénéens, et plus récemment de M. Ed. Bourciez, de la Faculté de Bordeaux. (1)

Nous maintiendrons l'opinion la plus générale, acceptée des principaux écrivains et philologues indigènes, tels MM. Lespy et Isidore Salles, et qui était d'ailleurs implicitement celle de tous les poètes gascons précurseurs des félibres. Avant que Mistral ne formulât sans retour le patriotisme d'oc pour tous les adeptes des revendications méridionales, Jasmin qui croyait, à tort sans doute, parler le pur gascon, avait, de l'Océan au Rhône, fait vibrer ce sentiment confus d'une communauté de langage.

E troubadour del puple attristat ou rizènt,
De Toulouzo è Bourdèu, de Marsiho à Toulouzo,
Ey cantat languino amourouzo... (2)

D'ailleurs une démarcation entre le gascon et le languedocien serait çà et là bien subtile, le long du cours de la Garonne, alors qu'au sud, les Pyrénées sont une merveilleuse frontière naturelle, et qu'au Sud-Ouest, le basque défend encore son autonomie préhistorique. (3)

Le gascon est parlé par plus de deux millions d'hommes. *Dialecte* unique de trois départements : *le Gers* (Condomois, Astarac, Armagnac et Lomagne occidentale) dont le chef-lieu Auch fut la capitale de l'ancienne

(1) A l'exception de la *Grammaire béarnaise*, suivie d'un *Vocabulaire français-béarnais*, de M. Victor Lespy, in-8, Pau, Véronèse, 1858 (deuxième édition augmentée, in-8 de VIII — 520 p. Paris ; Maisonneuve, 1880) et de quelques observations linguistiques de MM. Léonce Couture et J. Daste (*Revue de Gascogne*), Allart et Chabaneau (*Revue des langues romanes*), Caudéran (*Annales de l'Académie de Bordeaux*) et Paul Meyer (*Romania*), on peut dire que toute la bibliographie scientifique relative au parler gascon, date d'une quinzaine d'années. En première ligne :

Achille Luchaire : *Etude sur les idiomes pyrénéens de la région française*, in-8 de X — 378 pp. Paris, Maisonneuve, 1879.

Du même : *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon*. Paris, Maisonneuve, 1881.

V. Lespy et P. Raymond : *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, 2 vol. in-8 ; Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1886.

Ed. Bourciez : *La conjugaison gasconne*, Bordeaux, 1881 (*Annales de la Faculté de Bord.*)

Du même : *La langue gasconne à Bordeaux* ; Bordeaux, 1892.

Maxime Lanusse : *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française*, (le *parler gascon*, pp. 45-103), un vol. in-8, Paris, Maisonneuve, 1893.

(2) *Lengo gasconno, lengo francezo*, Œuvres complètes de Jasmin, t. III, p. 194, 4 vol. in-8, publiés par Boyer d'Agen ; Paris, Victor Havard ; Bordeaux, Bellier, 1889.

(3) D'après M. Luchaire, le basque n'est pas sans influence sur le gascon. Une polémique s'est élevée à ce sujet entre lui et M. Paul Meyer : Cf. *Romania*, T. VII, p. 140 et suivantes, et *Aquitains et Gascons : Réponse à M. P. Meyer : Revue de Gascogne*, t. XIX, p. 127 et suivantes. La solution est pendante.

Gascogne ; *les Landes* (l'Albret, la Chalosse, les pays de Born, de Lannes et de Marennes) et *les Hautes-Pyrénées* (comté de Bigorre), il règne en partie sur six autres. Sont pays de parler gascon : dans l'*Ariège*, le Couserans; dans la *Hte-Garonne*, le Comminges et le pays de rivière (Gascogne toulousaine) (1); dans le *Tarn-et-Garonne*, le Gimoès et la Limagne orientale ; dans le *Lot-et-Garonne*, le Condomois et l'Agenais méridional ; dans la *Gironde*, le Bordelais, l'Entre-deux-mers et le Bazadais, enfin dans les *Basses-Pyrénées*, le Béarn, la Navarre septentrionale et le Labourd.

Si donc dans l'ancienne Gascogne étaient parlés, avec son idiome propre, le languedocien et le basque, le gascon règnait aussi dans la province de Béarn et quelques régions du Languedoc. La délimitation mantenenciale que nous proposons, ne saurait s'accorder exactement, pour être logique, avec le cours de la Garonne ; (2) elle ne s'écarterait guère pourtant des bornes de l'historique Novempopulanie.

III

L'Aquitaine autonome décrite par César, l'*Aquitania tertia*, ou Novempopulanie des Empereurs, ne prit communément le nom de Gascogne (*Vasconia*) qu'au VIIme siècle. Elle le tenait des Vascons, mentionnés dès le temps d'Auguste, sur le versant méridional des Pyrénées, qu'ils franchirent aux environs de 580. Qu'apportèrent-ils à notre Gascogne ? De grandes affinités linguistiques et même physiques sont signalées par Strabon entre les peuples de l'Aquitaine autonome et les Ibères. (3) Dans l'état de

(1) « On parle patois sur les deux rives de la Garonne, mais des différences caractéristiques distinguent le roman toulousain de la rive droite... du roman toulousain de la rive gauche, où les antiques idiomes de l'Aquitaine ont perpétué la rudesse de leur accent. Les habitants des deux bords opposés se reconnaissent, dans les marchés, aux premiers mots qu'ils prononcent. Les Gascons prononcent Pinsaguet le nom d'un village de la rive droite, dont l'orthographe romane Pinsaguel s'est cependant conservée. Cette différence des dialectes est déjà sensible à Toulouse, où le faubourg gascon de St-Cyprien parle une autre langue que la ville. » Roschach, *Foix et Comminges*, in-8, Paris, 1862.

(2) « Si elle suit à peu près le cours de la Garonne, depuis Boussens jusqu'à La Réole, elle déborde sur la rive droite : 1° dans les départements de la Hte-Garonne et de l'Ariège où elle comprend la partie méridionale et orientale de l'arrondissement de St-Gaudens et tout l'arrondissement de St-Girons : 2° dans le département de la Gironde où elle s'avance jusqu'à la Dordogne. D'autre part, elle ne touche à la frontière pyrénéenne que depuis le pic de Brougat (Ariège) où finissent les populations languedociennes du pays de Foix, jusqu'au pic d'Anie (Basses-Pyr.) où commencent les populations de langue basque » (Luchaire : *op. cit.* p. 194.)

(3) Cf. J. F. Bladé: *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*, 1893. — D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e édition, 1889.

la science, il est difficile de préciser quelle parenté existait alors (1er siècle) entre Vascons ibériques et Aquitains. On est peu documenté sur l'idiome gascon antérieurement à son apparition dans les chartes.

Il se révèle, avec ses caractères spéciaux, par nombre de mots de langue vulgaire insérés en quelques documents latins du XIe siècle. Ce n'est qu'au XIIe qu'apparaissent des chartes gasconnes originales. Celle des Hospitaliers de Montsaunès (H^t Comminges) datée de 1179, est le plus ancien document authentique connu du dialecte. Les monuments ne se multiplient qu'à partir de 1250. (1)

Il est remarquable qu'au XIIe siècle, la grande époque de la littérature provençale, les poètes aient dédaigné l'idiome gascon. Considéré comme « lengatge estranh », à en croire quelques auteurs contemporains, il semble n'avoir eu que l'usage administratif. Toujours est-il que les Troubadours gascons chantaient en limousin. Tels Cercalmon (*court-le-monde*), qui fut d'abord jongleur, et son disciple Marcabrun, pessimiste violent, misogyne légendaire dans le Parnasse amoureux du Midi, — les deux plus anciens troubadours connus après Guillaume de Poitiers. Tels encore Pierre de Valeria, Guiraut de Calanson, Gausbert Amiel, Pierre de Corbiac, Aimeric de Belenoi et d'autres peut-être, jusqu'à Bernard de Montaut, l'héroïque archevêque d'Auch. (2)

L'unique texte gascon d'un troubadour est le couplet, souvent invoqué, d'un *descort* du provençal Raimbaud de Vaqueiras, rimeur habile qui se complaisait à ces singularités.

Seules quelques œuvres austères, pour la plupart publiées récemment, nous ont offert des spécimens de la langue littéraire gasconne au moyen-âge. *Les Récits d'histoire sainte en Béarnais*, compositions traduites du catalan vers la fin du XIVe siècle (3); une rédaction, du XVe siècle, des *Fors de Béarn*, (privilèges et juridictions) (4); enfin, une traduction du même temps de la célèbre *Discipline de Clergie* de Pierre Alfonse (mss.

(1) M. Luchaire (op. cit) mentionne pour le XIe siècle les chartes latines de la Réole, Sauve-Majeure, Sordes, l'Escale-Dieu et du Mas d'Azil ; pour le suivant il reproduit la donation de Montsaunès et cite le Cartulaire de Bigorre et le Livre d'or de Bayonne, puis de nombreux documents : les Archives de Bayonne, Bordeaux, Pau, Tarbes, Toulouse, pour les XIIIe et XIVe siècles, pp. 201, 330 et seq.

(2) M. Philibert Abadie (Intr. au *Parterre gascon* de Bédout d'Auch, Toulouse, 1850) lui attribue un véhément sirvente contre la croisade albigeoise. (? Cet archevêque indépendant qui est peu connu fit le voyage de Rome pour éclairer le pape sur cette injuste guerre, mais, victime bientôt des calomnies de son clergé, il fut dépossédé par Simon de Montfort.

(3) *R. d'H. s. en B.* d'après un mss. du XVe s. public. extraite de la *Société des Bibliophiles du Béarn*, par V. Lespy et P. Raymond. Pau, 1876-77.

(4) Les *Fors de B.* publiées par Mazure et Hatoulet, Pau, Vignancour, 1842.

de Madrid), — pour la prose. Une paraphrase lyrique des *Psaumes de la Pénitence* et les *Heures de la Croix,* poème de 272 vers (1) — pour la poésie. Et c'est le tout jusqu'ici retrouvé de la littérature gasconne, avant son avènement réel à la Renaissance.

Le XVI[e] siècle fut la grande époque de la Gascogne. La fougue de ses hommes d'armes étonne l'Europe, la saveur toute neuve de ses écrivains français les promet immortels. (2) Montaigne, quoique périgourdin de naissance, revendiquait la nationalité gasconne. Dans son voyage en Italie il s'inscrit comme *gallus vasco,* sur un *ex-voto* d'argent qu'il dépose à Lorette. Citoyen et maire de Bordeaux durant le plus long de sa vie, il possède en Chalosse un domaine qu'il affectionne. (3) Enfin, il semble mépriser son dialecte natal, (4) tandis qu'il n'a que de douces paroles pour le parler pyrénéen. (5) Avec lui, Blaise de Montluc, le grand soldat gascon, cornélien, des *Commentaires ;* Salluste du Bartas, un Rabelais gascon de la rime ; Arnaud d'Ossat, le diplomate magistral, le haut esprit aquitain des *Lettres,* — précurseurs de toute une pléiade gasconne qui va d'Henri IV à Montesquieu. (6)

Le même souffle de renaissance qui a fait surgir ces maîtres français du pays de Gascogne, y a suscité, dans la langue vulgaire, tout un mouvement poétique. Le lectourois Pierre de Garros, âgé de 80 ans (1565) publie à Toulouse : les *Psaumes de David virats en ritme gascoun* que, peu après lui, Arnauld de Salette, d'Orthez, traduit à son tour en béarnais (1583). La langue, au XV[e] siècle, a subi sa transformation moderne. Ces poètes

(1) *Paraphrase des Psaumes de la pénitence, en vers gascons,* publ. pour la première fois par C. Chabaneau, in-8. Paris, Maisonneuve, 1886. — *Heures de la Croix,* dans Introd. de *Daurel et Beton,* pub. par Paul Meyer. Paris 1880.

(2) Cf. dans l'excellente thèse de M. Lanusse, citée plus haut, le chap. II, *La renaissance en Gascogne,* 132-168 ; le chap. III, *Auteurs gascons français,* 169-196.

(3) Voir plus loin la citation de Montaigne, p. 259.

(4) « C'est un langage comme tout autour de moi le poitevin, saintongeois, angoulemoisin, lymosin, auvergnat, brodc, trainant, esfoiré. » (*Essais,* livre II, ch. XXVII)

(5) « ... Et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. » (*Essais,* liv. I, ch. XXVI) — « Il y a bien au-dessus de nous, vers les montaignes, un gascon pur que je treuve singulièrement beau, et désirerais le sçavoir, car c'est un langage bref, signifiant et pressé, et à la vérité un langage masle et militaire plus qu'aultre que j'entends : autant nerveux, puissant et pertinant, comme le français est gracieux, délicat et abondant. » (*Essais,* II, ch. XVII. Edit. originale de 1580, publ. par MM. Dezeimeris et Barckhausen, Bordeaux, Féret, 1873).

(6) A ces gloires gasconnes du XVIe s., ajoutons celle du grand philologue, humaniste et érudit Scaliger, d'Agen (1540-1609), le Peiresc aquitain, qui faisant allusion à son dialecte natal, parlait en un jeu de mots célèbre de ces *Felices populi quibus vivere est bibere.*

parlent le gascon d'aujourd'hui. (1) Du Bartas, qui rime également dans son dialecte, salue la reine de Navarre en gascon. Les Jeux Floraux de Toulouse couronnent maints poètes de l'Armagnac et du Condomois, aux premières années du XVII[e] siècle : Nicolas Monestier, Jean Trébos, Sébastien de Pagos et Bertrand Larade, de Montréjau, dont on renomme les satires, les idylles et les odes : *la Margaride gascoune*, (1604) la *Muse piranese* (1606). Enfin, plusieurs deviennent presque célèbres de Toulouse à Bayonne : le médecin Guillaume Ader, de Lombez, avec son allégorie du *Catounet gascoun* (1607) et son *Gentilome gascoun*, (1610) apologie héroïque des hauts faits d'Henri IV ; Louis Baron, de Puyloubrin ; Gabriel Bédout, d'Auch, l'auteur du *Parterre gascoun* (1610) ; Gauthier, de Lombez, et surtout ce vrai poète, Dastros, le joyeux vicaire de Saint-Clar-de-Lomagne, dont le *Trimfe de la lengue gascoune* (1642), souvent réédité, n'a pas perdu la faveur populaire, pour le naturel de ses allégories descriptives.

La gloire toulousaine de Goudelin, qui estimait Dastros, éclipsa le Parnasse gascon. Un vrai déclin commença pour lui, tandis que surgissait une renaissance languedocienne. Au XVIII[e] siècle cependant, la langue gasconne se réveilla avec de vrais poètes : B. de Saint-Salvy, le poète des *Berses beumonteses ;* Girardeau, l'auteur des *Macariennes ;* Dugay, de Lavardens ; le R. P. Amilha, à Auch ; le légendaire Mèste Verdié, bordelais ; et tout un groupe béarnais : le noelliste Henry d'Andichon, Fondeville, auteur de délicates pastorales, Hourcastremé, Bitaubé, le président de Gassion ; enfin, leur maître à tous, Despourrins, qui connut la gloire avec quelques chansons d'un dolent anacréontisme, toujours vivantes sous leur fraîcheur vieillotte, pour la savoureuse verdeur de ce gascon qui ne veut pas mourir. (2)

(1) M. L. Couture a écrit à la suite d'une citation du poète Garros : « Son patois n'a pas vieilli quant à la plupart des termes qu'il emploie ; tous les mots de ces quatre vers, par exemple, sont du langage courant à Lectoure, quoique les églogues de Garros aient paru en 1567. L'orthographe seule a changé, mais non (je crois en être sûr) la prononciation. » (*Revue de Gascogne*, t. XII, p. 469).

(2) Sur les poètes gascons des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, rien de complet n'a été écrit encore. Cf. cependant :

D[r] Noulet : *Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France au seizième et au dix-septième siècle* (ext. de la *Revue de Toulouse*) In-8 de VIII-257 p. Paris, Techener 1859.

Du même : *Histoire lit. des patois au dix-huitième siècle* (ext. de la *Revue des langues romanes, 1874-77*) in-8 de 236 p. Paris, Maisonneuve, 1878.

Ph. Abadie : Introduction au *Parterre gascon*, cité plus haut. LXXVI p. (sous réserves).

Ces ouvrages sont épuisés. On peut consulter encore avec fruit la collection de la *Revue de Gascogne* (Auch. 34 années), les catalogues des *Bibliothèques patoises* de M. Burgaud des Marets (1272 numéros sur les patois gallo-romains) 2 vol. in-8. Paris. Maisonneuve, 1873, 1874 ; et du docteur Noulet (1300 numéros) *Pitchou Catalogo*, publié dans *Lé Gril* de Toulouse, 1893 ; enfin quelques ouvrages spéciaux sur les *provençalistes* et *les patois* au XVIII[e] siècle, de MM. Beauquier, Gazier, etc...

Nous reviendrons à plusieurs de ces poètes en étudiant leurs régions respectives : ils nous ont laissés à l'aurore de ce siècle.

Singulière a été jusque là l'évolution du mouvement gascon. Inexistant pendant la période lumineuse de la civilisation du Midi, à tel point que la langue des cours est préférée par les troubadours de Gascogne à leur propre idiome, il est des premiers à donner sa mesure, et plus abondamment que tout autre, en cette renaissance soudaine qui succède à trois siècles d'obscurité ; — au lendemain précisément de la fameuse ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539), qui a interdit l'usage des dialectes dans les actes publics. Le nouvel état de choses, mortel sans doute à la dignité populaire des idiomes, favorisa leur éclosion littéraire. Ce fut pendant trois siècles une production si nombreuse dans tout le Midi, que la bibliographie n'en peut être fixée encore. Trop désordonnée pour mériter le nom de littérature, dans sa prodigieuse efflorescence tardive, la muse de la langue d'Oc attendit jusqu'au milieu de notre siècle l'impulsion directrice qui lui permit de reprendre sève et de s'assembler. C'est là l'œuvre du Félibrige, — qui, peu à peu, ira s'affermissant des Alpes à l'Océan, du Limousin aux Pyrénées.

La Gascogne n'avait persisté, dès et après le XVIII[e] s., dans son mouvement littéraire, qu'en Béarn. Nous pouvons le suivre, ininterrompu jusqu'à nos jours, grâce aux recueils des éditeurs lettrés de Pau, les Vignancour, et aux efforts de M. Lespy, éditeur du plus sincère des poètes béarnais, Navarrot. Mais voici qu'après plusieurs lustres de silence, tout le reste de ce pays gascon semble vouloir s'éveiller. L'influent rayonnement de Ste Estelle n'est pas étranger à ce phénomène ! Les Landes, la Bigorre, jusqu'ici muettes, le Béarn, l'Agenais, où après Jasmin nulle voix n'osait s'élever encore, ont maintenant leurs groupes félibréens, très ardents à la cause, et plus doués de talent, certes, que la plupart des sociétés *franchimandes* de nos lettrés régionaux. (1)

IV

La géographie littéraire, surtout en matière dialectale, est la plus vivante des connaissances. Si bien que l'étude des poètes « patois » des derniers

(1) Un chapitre spécial sera consacré aux écrivains « gascons » de l'Agenais, qui parlent en réalité un sous-dialecte du languedocien. Ses principaux auteurs anciens, Cortète de Prades (1585-1667), et Daubasse (1665-1727) ont été honorés par les Félibres de commémorations spéciales et d'images de bronze. Au second rang, il convient de citer Guillaume Delprat, (né en 1655), Jean-Patrice Grabières (1746-1817) et X. L. Champmas (1764-1832), précurseurs modestes de Jasmin (1798-1864). Parmi les derniers venus, deux excellents poètes, Charles Ratier et André Sourreil, autorisent les plus heureux présages en faveur de notre *Escolo de Jansemin*.

siècles, — nous disons par respect : nos « précurseurs, » — apparait comme une érudition de plein air, tout ardue et embrouillée qu'elle est encore. C'est le mérite charmant des chanteurs de langue vulgaire, de refléter les traits éternels d'une race et d'un paysage, alors que les rimeurs lettrés ne traduisent souvent que l'esprit aux modes passagères.

Sous ce double aspect, la Gascogne offre un champ fertile d'observations. Les plus savoureuses, on n'en peut douter, sont du côté de la Muse indigène. Le Gascon, relativement peu variable dans le territoire que nous avons décrit, peut se diviser sommairement en deux groupes dialectaux. Le premier, à partir de l'Océan, le béarno-gascon, comprend le landais et le béarnais, celui-ci assez riche en littérature, celui-là jusqu'à nos jours très pauvre. Nous commencerons par le pays landais.

Ce vaste département des Landes, si pittoresque dans les imaginations, correspond aux anciens pays de Lannes, duché d'Albret, (*Labrit*, d'où le nom des chiens de bergers), l'immense territoire des sables, où les pins maritimes alternent avec les pâturages ; du Marensin, région marécageuse de la côte méridionale où sont les grands étangs ; de la montagneuse et fertile Chalosse, occupant tout le Sud au-dessous de l'Adour, entre Bayonne et St-Sever ; enfin, du Marsan, à l'Ouest.

Géographiquement, on peut subdiviser le pays landais en deux parties d'aspect très dissemblables, qui se partageraient le Marensin : les Landes proprement dites et la Chalosse. L'Adour les sépare, d'Aire (sur les limites de l'Armagnac) à l'Océan, en passant par St-Sever et Dax. Son embouchure actuelle est à Bayonne, mais son ancien cours de Dax au Vieux-Boucau limite assez exactement au nord-ouest le pays de Chalosse.

Une description des Landes n'entre pas dans notre cadre. Cette région ne répond plus à sa légende. Les pâtres aux longues échasses de l'étendue paludéenne se font rares ; les dunes ont été fixées presque partout par les pignadars, plantations de pins maritimes ; c'est une immense forêt productive à qui les anciens marais cèdent la place, et où vont pâturer, moins maîtres qu'autrefois, les troupeaux éternels. (1)

(1) Cf. Parmi les Géographies des *Landes*, celle avec résumé histor. de Joanne et Foncin, un vol. in-8, Hachette, 1869. — M. René Bazin consacrait tout récemment aux Landes une de ses instructives et intelligentes chroniques de la vie provinciale, aux *Débats*. En voici deux courts extraits qui permettront de juger quelle lampe sympathique promène sur nos provinces l'éminent voyageur (*En Sicile*, *A l'aventure* (Italie du Nord) etc...)

« La forêt est le lieu de passage du pâtre et le domaine du résinier ou *gommier*, le petit Landais maigre et nerveux, la figure en lame de couteau, coiffé d'un béret bleu beaucoup moins large que celui du Béarnais, vêtu de la blouse courte en cotonnade sombre, chaussé de sabots l'hiver et d'espadrilles l'été, habitué aux très longues marches, et un peu plus taciturne que son frère de la Chalosse. Il n'est pas riche, le résinier. Il habite une étroite

On ne s'étonnera pas que ce vaste pays des solitudes n'ait point de littérature écrite. Avec l'enquête universelle qui s'est produite récemment dans le domaine du *folk-lore*, la littérature orale des Landes a été du moins, comme bien d'autres, arrachée à temps au vorace oubli.

M. J. F. Bladé, dans son excellent recueil des *Poésies populaires de la Gascogne*, (1) — prélude aux profonds et austères travaux qui nous promettent l'historien définitif de sa province, — s'était bien attaché à toute la région qui est de notre étude, ainsi qu'à l'Agenais ; mais en y laissant à M. Lespy le Béarn, où il est maître incontesté, il avait quelque peu négligé les Landes, qui appartiennent au même groupe. Celles-ci ne tardaient pas à trouver un sauveur pour leurs traditions orales. M. Félix Arnaudin, qui prépare un *Corpus* du folk-lore landais, nous a donné les prémices de ses recherches dans ses *Contes populaires de la grande Lande*, textes grand-landais (rédigés en parler de Labouheyre), avec une traduction française et accompagnée d'un important essai sur la prononciation. (2) C'est un précieux recueil : on y retrouve, à côté de légendes presque universelles, comme le *Forgeron Misère* et *Compère Louison*, des récits essentiellement populaires chez les pâtres landais, tels que *Grain de mil*, *les Chevreaux*, *Le renard et le loup*, thèmes d'amplifications sans nombre au coin de l'âtre et dans la bruyère infinie.

maison, — combien de fois ne l'ai-je pas vue, tout humble, avec son toit rouge, sous le dôme des pins, — construite en bois, en brique et en torchis. Ses étables sont, d'habitude, séparées de la maison, et plus pauvres encore. Il y nourrit une ou deux vaches d'espèce bretonne. Une clairière voisine lui fournit du seigle pour le pain quotidien, un peu de maïs et de millet. Mais sa grande affaire et sa grande fatigue, c'est la récolte de la gomme, et le soin des bois.

« Tous les ans, les plantations de pins maritimes sont éclaircies. Les jeunes arbres abattus font des falourdes pour le chauffage, des allumettes, de la pâte à papier ou des poteaux de mine qu'on expédie en Angleterre. Vers la vingtième année, les pins sont assez forts pour être gemmés. Dans les belles futaies droites, le résinier passe, et marque les victimes qui seront *gemmées à mort*, c'est-à-dire entaillées profondément, de plusieurs côtés, et qui mourront assez promptement, à bout de larmes. L'expression est très usitée, en terre landaise. On l'emploie même au figuré. Si vous entendez dire de quelqu'un qu'il est *résiné à mort*, ne prêtez pas, à moins que vous n'ayez l'intention de donner.

« ... Le pays a souffert aussi, et beaucoup souffert des incendies de l'été dernier, les uns allumés par les flammèches des locomotives, les autres par des promeneurs imprudents, d'autres par des bergers qui trouvent que l'herbe venue sous la cendre est excellente aux brebis, et disent sans se faire prier : « Il nous faut la lande toute rase, depuis Bordeaux jusqu'à Dax. » La forêt, vous le voyez, a ses anarchistes...

(*En Province*. Les Landes, Le pays. *Journal des Débats* du 16 déc. 1893).

(1) Les Littératures populaires, tomes V — VII. — *P. pop. de la Gascogne*, 3 vol. in-18, Paris, Maisonneuve, 1881.

(2) *Contes pop. recueillis dans la grande-Lande, le Béarn, les Petites Landes et le Marensin*, un volume in-12 de 312 pp. Paris, Emile Lechevallier, 1887.

* * *

La Chalosse, au contraire du pays des Landes, nous offre un commencement de littérature ; même, nous le verrons plus loin, elle a désormais son Poète. Vous avez passé l'Adour, et déjà vous trouvez une région essentiellement différente. Là-bas, l'étendue stérile ; ici, la fertilité. C'est une autre nature. Voici le premier chaînon des monts pyrénéens ; petits coteaux, petits ravins, plantés de maïs et de vignes ; plaisant paysage cultivé agrémenté de verdure, de chênes, la Chalosse, heureuse province mi-béarnaise, mi-landaise, qui pourrait se commander toute seule, avec Bayonne, Dax, Saint-Sever et même Orthez, pour chefs-lieux, l'Adour et le Gave de Pau pour fleuves. (1)

(1) « Les vallées, surtout celles de l'Adour, ont de belles prairies vertes, et, dans les chemins, au lieu des mules de la forêt, on rencontre le plus souvent des bœufs de trait, roux de pelage, dont le mufle est couvert d'un filet et la tête est coiffée d'une peau de mouton qui couronne le joug.

« L'habitation diffère aussi. Au lieu des chétives maisons de la forêt, on trouve des maisons spacieuses, carrées, bâties en pierres ordinairement, et surmontées d'un toit à deux pentes longues. Elles sont toutes orientées vers l'Est, à cause des vents de mer. La distribution est presque partout identique : un grand hall central avec porte charretière, qui se nomme le *sòu*, — le sol, — une cuisine et deux ou trois chambres à droite, et l'étable à gauche, sous les mêmes tuiles que l'habitant. Entrez dans la maison, et vous serez aimablement accueilli. On vous offrira du « confit » d'oie, du lard salé, du vin du cru, et une tranche de *méture*, cet énorme pain de maïs, blanc, humide, à peine levé, qui constitue le fond de la nourriture des Landais de la Chalosse. Vous trouverez des gens d'humeur avenante, ayant presque tous une bonne instruction primaire, un peu roués dans les négociations, puisqu'ils sont paysans, mais d'une honnêteté supérieure à la moyenne dans l'exécution de la parole donnée. Quelques-uns sont fermiers ; la plupart sont métayers, prenant, pour leur part, les trois cinquièmes des céréales et la moitié du vin, parfois la moitié seulement de toutes choses.

« ... Je ne veux pas parler de cette coutume si répandue encore dans tout le midi de la France, d'attribuer à un enfant, qu'on appelle *l'herté* ou *l'hertère*, un avantage du quart, ou du tiers si l'on peut, dans les biens paternels. Il y a d'autres usages, plus curieux et plus rares. J'en dirai un seulement.

« Aux environs de Dax, et dans une partie des cantons de Peyrehorade et de Pouillon, il est assez commun de rencontrer, dans les contrats de mariage, une stipulation établissant une association de travail et une communauté entre le père, la mère et le jeune ménage qui vient s'établir sur la métairie. Si le fils a gagné quelque chose, par son travail, avant de se marier, il versera ses économies entre les mains du père. Sa jeune femme ne lui remettra pas sa dot, elle la remettra au père également, qui est le chef de l'association et le gérant responsable de la fortune des deux ménages. Si l'un des associés meurt, la communauté doit continuer entre les survivants. J'ai feuilleté un acte de cette espèce, dont les conséquences, paraît-il, avaient été heureuses, et j'y ai relevé une jolie chose encore, le nom donné à l'épouse du fils, qu'on désigne d'un mot latin : *l'adventice*. » — René Bazin : *En Province*, (*loco cit*.).

Les anciens pays de Tursan et du bas Marensin, les baronnies de Seignans et de Gosse, même une partie du Marsan, doivent s'y rattacher. Cette province de Chalosse a ses grands souvenirs et ses grands hommes. L'enceinte gallo-romaine, singulièrement conservée, de Dax, station thermale fameuse, témoigne de son importance déchue. Les Romains avaient rendu prospères ces Landes, déshéritées depuis les Vandales jusqu'à nos jours. La domination anglaise sut s'attacher leurs habitants, après les agitations féodales. La maison d'Albret, qui prépara leur réunion à la France, les fit cruellement participer aux guerres du protestantisme, et Condé, plus tard, aux troubles de la Fronde, dernière résistance à la centralisation ; mais depuis elles n'ont plus d'histoire. C'est alors l'avènement de ses grands hommes. Entre tous, St Vincent de Paul, Borda le mathématicien, et l'illustre économiste Bastiat, enfant de la Chalosse, où leur gloire est sur toutes les lèvres. Des diplomates, des moines, des soldats, mais pas un écrivain parmi eux. (1)

La Muse gasconne, éveillée partout avec la Renaissance, ne fait ici son apparition qu'au milieu du XVIII[e] siècle. Des « Fables choisies de La Fontaine, » interprétées savoureusement en langue vulgaire, paraissent à Bayonne (1776) et y trouvent un succès qu'elles ont encore. (2) Dues sans doute à plnsieurs auteurs, à en juger par leur valeur très inégale, ces traductions topiques ont été probablement recueillies par l'un d'eux (?) François Batbédat, négociant landais établi à Bayonne, aux frais duquel s'imprima le volume, comme en témoigne un monogramme du frontispice, élégante gravure de Moreau le jeune. (3) Plusieurs de ces fables, (106 réparties en 4 livres), sont de petits chefs-d'œuvre de verve et d'observation, quelques-unes même proverbiales, de Bayonne à Mont-de-Marsan.

(1) Faut-il rattacher aux Landes le troubadour Pierre de Valeira (fin du XII[e] s.), dont on a trois fragments lyriques : sa courte biographie est significative et sincère : « P. de V. fo de Gascoigna, *de la terra d'en Arnaut de Marsan.* Joglars fo el temps e en la sazou que fo Marcabrus ; e fez vers tals com hom fazia adoncs, de paubra valor, de foillas, de flors e de cans e d'ausels. Sei cantar non agren gran valor ni el. » (*Histoire du Languedoc*, note XXXVI, t. X, par C. Chabaneau). D'aucuns l'estiment girondin (entre Podensac et St-Nazaire) ? (Cf. *Archives hist. de la Gironde*, t. II, p. 161)

Montaigne, du moins, peut se rattacher à la Gascogne par le domaine qu'il possédait en Chalosse : « Le baron de Caupène, en Chalosse, et moy, auons en commun le droit de patronage d'un bénéfice qui est de grande estendue, aux pieds de nos montagnes, qui se nomme Lahontan. » (Essais II, 37). Lahontan, commune landaise de l'arrondissement d'Orthez.

(2) *Fables caüsides de La Fontaine en bèrs gascouns.* A Bayonne, de l'Imprimerie de Paul Fauvet-Duhard, un vol. in 8° de X-284 pp. 1776. Les pp. 263-284 donnent un *Diccionnariot gascoun e francés.*

(3) Des *Variantes au texte primitif*, de 1767, ont été publiées par M. Vinson. Paris, Maisonneuve, 1881.

Une rééditon populaire en a été faite récemment par M. l'abbé Foix, auteur d'un précieux choix de formulettes et énigmes de ce coin fertile du pays landais. (1) C'est un terroir plein de saveur. Le pittoresque de l'esprit de la race y reflète les accidents d'un paysage très varié ; dans le Marensin des étangs, par exemple, entre l'Océan, la Lande et la Chalosse. Un des premiers poètes de la Chalosse a été l'abbé Pédegert (1809-1889), de Pontonx-sur-l'Adour. Ce savant prêtre, qui ne recueillit ni son œuvre poétique, ni ses études de philologie landaise, écrivit la plupart de ses *Bers gascouns* de 1825 à 1834. Puis, entraîné vers d'austères travaux — c'était un hébraïsant et un hellénisant du premier ordre — il sembla dédaigner ses essais de jeunesse, pourtant renommés dans sa province, et sauf en de rares occasions, ne revint plus à sa Muse natale.

Le recueil de ces vers, rassemblés dernièrement par M. l'abbé Gabarra, curé de Cap-Breton, est digne d'intérêt. (2) D'inspiration modérée, réminiscente çà et là de Despourrins et des chansonniers du Romantisme, il est cependant plus libre d'attaches classiques que la plupart des poètes « patois » ses contemporains. Ses traductions d'Anacréon sont exquises d'atticisme et de naturel.

Deux Bayonnais, Lagravère et Larrébat, ont eu quelque succès, il y a vingt-cinq ans, avec des *Poésies gascounes*, un peu oubliées aujourd'hui, me dit-on. Je n'ai point lu Lagravère, réputé médiocre ; quant à Larrébat, il a chanté sa *Marguerite* en des strophes d'une grâce fraiche et scintillante. (3) L'avènement du pays landais à la littérature, date en réalité de 1885, des *Debis gascous*, d'Isidore Salles.

. .

Son cas est aussi touchant qu'original. Combien de boulevardiers qui le rencontrent au théâtre ou au Bois, combien de mondains qui le coudoient à son cercle ou dans le salon célèbre d'une altesse impériale amie des arts, savent que ce Parisien parisiennant et correct est un poète, voire un grand homme dans son pays gascon, le *Felibre des Landes !* Il est vrai d'ajouter que sa vie a longtemps suivi d'autres voies.

J'ai interrogé M. Isidore Salles sur son enfance landaise, ses premières

(1) *F. C. de L. F. en bers gascouns* nouvelle édition corrigée par l'abbé Foix. Un vol. in-8 de 68 pp. à deux col. Dax. H. Labèque 1891.

Poésie populaire landaise. Choix de prières, formulettes, attrapes, énigmes, dictons, proverbes et chants religieux. Un vol. in-12 de 41 pp. à 2 col., Dax, H. Labèque, 1890.

(2) *Lous bers gascouns de l'abé Pedegert.* (préface de J. B. Gabarra) Un vol. in-12 de 114 pp. Bourdeu, Feret et Hill, 1892.

(3) Lagravère. *Poesies en gascoun*, in-8, Bayonne, Impr. Veuve Lamoignère, 1865.
Justin Larrébat. *Poésies gasconnes*, Bayonne, Lespès, 1868.

lectures. — « Dans ma prime jeunesse, m'a-t-il répondu, je lisais avec grand goût les poésies classiques béarnaises et gasconnes : Despourrins, les noëls d'Andichon, les *Fables causides*, et tout particulièrement un dialogue semi-français, semi-languedocien, très populaire dans tout le Midi et dont, je crois, Mistral faisait aussi ses délices. Il débutait ainsi :

L'ombre de Denant.
Antoine, mon ami, mon serviteur fidèle,
Interromps ton sommeil, écoute qui t'appelle !
Antoine.
Ay ! moun Diu, jou souy mourt ! etc...

Mais je ne me suis essayé que bien plus tard, un peu sérieusement, à rimer en gascon.

— Et c'est à cinquante ans que cela m'arriva. »

La vocation de la plupart des Félibres a un peu cette même histoire. Quelques noëls ou cantiques pittoresques hantent l'imagination première, *nouvelàri*, de l'enfant ; un recueil de fables, adaptées de La Fontaine en général, — un des livres familiers de la maison — associe pour lui les impressions d'une verve franche et malicieuse aux traits frappants de ses classiques ; parfois aussi une de ces plaquettes populaires, venues on ne sait d'où, dont sont chargés les colporteurs, comme le *Proucès de Caramentran*, ou le très fameux *Dialogue de l'ombre de l'abbé de Nant avec son valet*, dont parlait M. Salles, et que j'ai retrouvé partout, — en un mot, tout ce qui constitue le moderne almanach de langue vulgaire, voilà les aliments, plus légers que substantiels, qui ont maintenu la tradition littéraire du parler d'Oc, à l'origine de la plupart de ses poètes.

M. Isidore Salles est de Ste-Marie-de-Gosse. Adolescent, il quitta sans remords ses Landes, plus tard tant aimées. Aux années d'école, il traversa la presse politique et littéraire, publiant vers et prose, revues de salon, proverbes, essais de critique et enfin un livre qui fit quelque bruit sur la rive gauche : *Histoire naturelle, drôlatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, plein de réflexions piquantes sur ce grand établissement, et qui y provoqua maintes réformes utiles. (1) Il avait alors vingt-cinq ans.

Entré dans l'administration après 1848, voire influent personnage durant l'Empire (2), il ne revint complètement aux lettres qu'après son effondrement.

(1) Un vol. in-12, 1846, par *Isidore S. de Gosse.*

(2) Sous-préfet jusqu'en 1856, à Dax, Villefranche (Hte-Garonne), Bar-sur-Aube ; directeur de la Presse et de la Librairie au Ministère de l'Intérieur jusqu'en 1859 ; préfet de la Creuse, puis de l'Aube jusqu'en 1870.

Après les grandes tristesses de 1870, l'âme meurtrie, il se retourna vers le pays natal. Jusque là, ses heures de fantaisie et d'inspiration s'étaient traduites en vers français. La *Revue* en a publié d'exquis, auxquels répliqua Soulary dans le même langage. Tout sensible que je suis aux qualités de sa muse française, j'estime du moins que l'originalité d'Isidore Salles s'est révélée avec son retour aux souvenirs d'enfance. On a tort, généralement, de n'accorder l'œuvre de poésie qu'à la jeunesse ; la plupart des chefs-d'œuvre sont de maturité. La langue poétique, par exemple, n'en demeure pas moins celle de l'instinct, — j'entends pour un *poète*, — la langue spontanée, celle du nid maternel, dont pourra se passer sans doute un habile artisan de rimes, mais que ne saurait répudier une inspiration native.

Quand parurent les *Debis gascons*, (1885) ce qui frappa surtout dans cette œuvre d'un maître, c'était l'incessante évocation de sa jeunesse, une exaltation mélancolique du sentiment natal, avec je ne sais quelle puissance inattendue de *monétiser*, si j'ose dire, les types, les dictons, les traditions locales, en de petits bas-reliefs inoubliables, déjà proverbiaux. (1) Deux pièces d'anthologie que nous publiâmes, l'*Arré-hilh*, touchants propos du grand-père fidèle à sa Gascogne au petit-fils parisien, et la légende dialoguée des lieues gasconnes « pour gagner l'étang du Boucau ! » donnaient diversement idée de sa manière. Il y en avait bien d'autres à citer, telles que la *Maysoun blanque*, désormais célèbre en pays landais. Il fallait se borner, parmi ces « Émaux et Camées » du félibre de Gosse, poète plus populaire qu'aristocratique, et néanmoins savant comme un miroir fidèle.

Le nouveau livre d'Isidore Salles : GASCOUNHE, *Nabets debits*, *Le brabe yent de noste*, va changer en gloire, dans sa province, cette première renommée.

Il ne ment pas à son titre : c'est bien la Gascogne, sa Gascogne des Landes et du Béarn, avec des « devis » encore, et une véridique peinture des braves gens de son pays. Si son instrument a perdu peut-être en naïveté, j'entends, s'il a moins que jadis ce timbre frais de la jeunesse retrouvée, il gagne en maîtrise, en autorité. Les souvenirs personnels s'y font rares : le poète, moins subjectif, devient plus « national. » Son premier livre comptait cent pièces, celui-ci plus de 250 : c'est un monument, et sans doute le plus bel hommage rendu à la Gascogne par un poète gascon. Vous allez juger de l'étendue de son clavier.

(1) *Rev. Félib.* 1885 pp. 415-420.

Dou grand mounde de les citatz
Pagant l'escot en banitats,
Yamès moun co ne sera l'hoste !
Badut sus lou bord de l'Adou
Que canti d'un vers aymadou
Le brabe yènt de noste !

Du grand monde des villes — payant l'écot en vanités, — jamais mon cœur ne sera l'hôte ! — Né sur le bord de l'Adour, — je chante d'un vers aimant — les braves gens de mon pays.

La simplesse de ce début donne le ton du livre. Paysages, menus ou grandioses, traits de mœurs enchâssés dans quelque anecdote piquante, tableaux de foires ou de pèlerinages, dictons ou proverbes illustrés d'un trait de la vie gasconne, et jusqu'à des recettes de cuisine, voilà bien le propre d'un poète des « braves gens. » Tout son petit pays de Gosse, entre l'Adour et le Gave de Pau, toute sa modeste province de Chalosse s'y reflète avec bonhomie. On pourra remarquer malicieusement que les histoires « de curés » abondent : ceci encore est de la fidélité. Le prêtre de campagne n'est séparable ni de la vie morale, ni de l'éducation de la race, chez le paysan, dans ces régions éloignées des grands centres. A chacune de mes excursions à travers le Midi, c'est toujours le curé qui m'est apparu comme le gardien des traditions topiques, des connaissances d'histoire et de littérature ; ses rivaux en « instruction, » le pharmacien ou l'horloger étant faussés souvent dans leurs instincts natifs, par le sectarisme centralisateur du journal, et le notaire s'embourgeoisant jusqu'au mépris de tout ce qui individualise sa province.

Parmi les meilleures pages, populaires dans le sens national, de *Gascounhe*, il faut citer *La feyre de Sen-Martin-de-Hinx*, foire fameuse du mois d'août, décrite en petits vers allègres, comme le train campagnard qui s'y mène... Ou encore, parmi les descriptions locales et les paysages : *les Mudalhes a le Sent-Martin*, *lou Pount de Pitres*, *les Ribes de l'Adou*, *lou Chibalet dou Marensin*, et surtout ce magnifique poème du pignadar, dont voici la version littérale :

LOU PIN

L'indoun, au pays de Gosse !
L'arresim, a le Chalosse !
Au Marancin,
Lou pin !

Le maïs, au pays de Gosse,
Le raisin à la Chalosse,
Au Marensin,
Le pin !

D'un bèt tablèu bère bourdure,
Lou loung dou flot blu de la ma,
Tout adroumit, las de brama,
Que s'esten le ma de berdure !
E de Parentis au Boucau,
Dou Marancin glori, fourtune,
Lou pin qu'es lou rey de le dune,
E, tout soul, camp, binhe e casau !

D'un beau tableau belle bordure,
Le long du flot bleu de la mer,
Assoupi, las de gronder,
S'étend une mer de verdure.
Et de Parentis au Boucau,
Du Marensin gloire et fortune,
Le pin est le roi de la dune,
A lui seul champ, vigne et jardin !

Avec ses colonnes ébranchées, — Le Pignadar, hiver comme été, — A l'air d'un grand temple de Dieu — Couvert d'arcades infinies ! — Sous les pas le sol bruit, — Et comme une voix venue du ciel, — Le vent, à travers l'étendue, — Souffle plaintif et profond.

Du pin, le mal en bien se paye : — L'homme le fend... Soumis au sort, — Le cœur blessé, le sang en sort — En gouttes d'or de large plaie ! — Sans se plaindre, il sait souffrir, — Et comme le soldat en bataille, — Plus haut il relève la taille : — Mourir sur pied, s'il faut mourir !

Parti au marché, bray ou résine, — Ce sang se transforme en pain et vin ; — Il porte la viande au pot-au-feu — Et les beignets, à la noce, au baptême ! — Il paye la messe du curé, — De la maîtresse du logis, la robe neuve ; — Il éclaire la chambre du pauvre ; — Il fait la chaleur du foyer !

Du pin la toiture légère — Aux braves paysans sert d'abri ; — Il fournit, de son bois ami, — Le lit, la table, avec la chaise. — Pour le berceau de celui qui vient, — Le pin prête son branchage, — Et celui qui s'en va, fait le voyage — Entre quatre planches de pin !

Ainsi, dans toute la contrée, — Pour le monsieur, pour le paysan, — A Soustons, comme à Mimizan, — La fête du pin est sacrée ! — Le Marensinois est bon chrétien : — A fond de cœur, bien fin qui peut voir ! — Il aime son prochain, je veux le croire, — Mais le pin plus que le prochain !

L'iudoun, au pays de Gosse !
L'arresim, a le Chalosse !
Au Marancin,
Lou pin !

Le maïs, au pays de Gosse
Le raisin, à la Chalosse !
Au Marensin,
Le pin !

Ce morceau de poète, tout chargé qu'il est de sens et d'évocations, est loin de me sembler le meilleur de l'ouvrage, non plus que les poèmes plus « importants » où Isidore Salles évoque les diverses renommées des Landes et du Béarn : *Le maréchal Exelmans* (p. 218), *Pascal Lamazou* (p. 21), *Bernadotte* (p. 30), *Pierre Lafeuillade*, le vieux soldat (p. 118), enfin le long *Dialogue entre St Vincent de Paul et Henri IV*, et l'admirable *Ode à Xavier Navarrot*, publiés l'un et l'autre ici même. (1)

(1) *Rev. Félib.* T. VIII pp. 276-293 ; t. VI p. 258-262.

J'en dirai autant des pièces de circonstance, *discourues* par le poète, devenu prophète pour ses compatriotes, aux assemblées parisiennes des *Lanusquets.* (1) Tous ces grands morceaux, malgré leurs mérites, et l'admiration de bons juges, tels que MM. Couture et Lespy, sollicitent, par leur ton même de causerie, une moindre concentration de verve spirituelle ou émue, chez l'auteur, moins d'art que ses inspirations de courte haleine. Un chanteur national est tenu à tous les sujets comme à tous les tons. Le poète populaire de la Chalosse l'est aussi, par extension, des Landes et du Béarn, et un peu de toute la Gascogne. Il a parlé en son nom aux Félibres de Paris, en 1886, et le plus touchant lyrisme emplissait ses strophes légères :

De la mountanhe au front de nèu,	De la montagne au front de neige,
Dous Gabes qui caden dou cèu,	Des Gaves qui tombent du ciel,
Qu'am apprés nouste rétourique ;	Nous avons appris notre rhétorique ;
Qu'en disen mé que nat saben,	Ce qui en dit plus qu'aucun savant,
Le ma qui broun e lou grand bent	C'est la mer qui gronde, et le grand vent
Qui bouhe d'Amerique !	Qui souffle d'Amérique !
Que parlam de bos e de prats,	Nous parlons de bois et de prés,
De mortz qui s'en ban aus segratz ;	De morts qui sont dans les tombes ;
De bèts bèus croumpatz a les fèyres,	De beaux bœufs achetés aux foires,
Dou printemps, de còs amourous,	Du printemps, de cœurs amoureux,
De courbades, de loups-garous,	De corvées, de loups-garous,
De sort e de sourcièyres !	De sortilège et de sorcières ! (2)

Tout sensible que je suis aux qualités du sage et moraliste conteur, de l'évocateur des glorieux ou pieux souvenirs, — que semble priser entre toutes le savant préfacier de *Gascounhe*, — je ne reconnais cependant d'absolue maîtrise que dans les rythmes fluides à l'accent populaire du lyrique « épigrammatiste, » du merveilleux enchâsseur de proverbes, du « deviseur » incomparable qu'il sait être, et aussi dans les tendres inspirations, toutes tressaillantes de nostalgies gasconnes, que lui dicte son cœur de grand-père.

Ces petites chansons indigènes d'Isidore Salles, à la gracilité nerveuse d'insectes de terroir, comment les dénombrer, surtout comment les traduire ? Plusieurs sont aisées à saisir sous une version littérale, comme cette *Cigale* d'anthologie :

Quand lou cèu per le fernèste	Quand le ciel, par la fenêtre,
De le boulade a l'estiu,	Donne la volée à l'été,
Debat l'array doun tout biu	Sous le rayon dont vit toute chose,
Le cigale qu'es en hèste.	La cigale est en fête.

(1) *Les Lanes à Paris* (1888) p. 61. — *Yan de Hourcade à l'Exposicioun* (1889) p. 147. — *Lou Yutyement de Paris* (1891) p. 332.

(2) *Proubence e Gascounhe*, p. 70 et *Revue Félibréenne, 1886.*

Dou sou gauyous tambourin,	*Du soleil gai tambourin,*
Truque, cigale,	*Frappe, cigale,*
Truque de l'ale !	*Frappe de l'aile !*
Dou sou gauyous tambourin	*Du soleil, gai tambourin,*
Bèt temps per lou pelerin !	*Beau temps pour le pèlerin !*

... Au ciel la chaleur darde... Sans jamais perdre le fil, la cigale chante la messe du grand mage du bon Dieu.

... Sur pied sèche la plante, l'eau fume à la source, le sable se fait charbon ; tout brûle... elle chante.

... A baisser le soleil s'apprête ; elle, de plus belle s'ébat !... Dans la mer tombe le soleil... La cigale s'arrête !...

— *Adieu, pauvre tambourin ! La cigale a l'aile basse... Pour toi, pauvre tambourin, mort le soleil, mort l'instrument clair !*

Ainsi l'âme heureuse ou triste, tant qu'au ciel vit le soleil, tant que le cœur bat d'amour, ainsi chante cette artiste !

— *Frappe, joyeux tambourin ; frappe, cigale, frappe de l'aile... et bon voyage au pèlerin !*

On ne doit point traduire les poètes ; tout au plus peut-on les interpréter. Je signale donc seulement ces chansons légères, comme il en abonde dans *Gascounhe : Orthez, Countènt de bibe, Nanoun, Desbroumbes, Le Nèu*, petites merveilles de grâce mélancolique et de musique allègre. Seraient encore plus intraduisibles des morceaux d'ironie paysanne et gasconne, faciles et populaires sous le plus grand art, comme : *Les sentences dou bielh pastou, L'aryent, E Mesture ?*

— Amic, marida que t'cau
E, chens courre l'abenture,
Pren le Yane dou Boucau...
— E Mesture ?

Mais je cède la parole à M. Léonce Couture qui, avec une infinie justesse, a commenté la veine originale du poète « dans cette rubrique qui passait pour une vieillerie, et qui reprend sous ses doigts tout le jeu, toute la vivacité, toute la grâce de l'art le plus jeune : je veux dire le mot donné, le dicton, le cri, la saillie, devenant refrain et liant un long chapelet de propos gais, malicieux, mélancoliques et même gravement et pratiquement moraux... Je laisse aux lecteurs des *Nabets Debits* à voir par eux-mêmes ce que M. Salles a su faire avec des proverbes comme *Porte uberte ou barrade, — Bernat pudent, qu nou be pas qu'ou sènt : —* ou de simples mots : *s'abi sabut — atau atau — bilhèu — trop lèu-trop tard*, etc. Avec la fécondité gnomique et fantaisiste du penseur, ils admireront partout l'impeccable habileté de l'artiste en rythmes et en rimes, dont les moindres chansons carillonnent comme un *toc de maytics*, bourdonnent comme

des essaims d'abeilles, se déroulent en cadences lestes et précises comme les rondes de son pays natal. » (1)

Cette souplesse même qui est ici prestigieuse, don suprême du poète, quand, surtout, elle s'allie à la force de la pensée, étonne doublement chez un rimeur tardif. Mais que de charme gagnent ses vers à se révéler feuilles d'automne! Telle de ses strophes, dolentes du mal du pays, a les tons roux, rouillés, profonds et verts encore, çà et là, de la vigne vierge:

Malaude dou mau dou pays,
L'amne en la bas tustemps tournade,
Que l'ey seguis e qu'ey rebis...
Rebis de binhe e le maynade.
Quauque ped de bitz, esbarrit,
Doun le houelhe yaune es cadude...
Quauque lambrit tout chimourrit...
Bermis, pousoun, binhe perdude! (2)

Pourquoi traduire? Tout méridional comprendra, et pourquoi pas donner comme un exemple des propos délicieux du grand-père, cette pièce encore de *Gascounhe*, vraiment exquise dans sa simplicité, avec le touchant decrescendo des diminutifs dont il nomme sa petite-fille:

L'ARRÉ-HILHE

A Pauline Benedetti.

A tres ans, le maynadine,
Petite anhère bloundine,
Petite arrose poumpoun,
Hèy crouchi mente poutine
Sus lou frount dou bielh Papoun!

A quoate ans, le maynadete,
Lauyère com le hadete,
S'en ira sus lou gasoun
Cuelhe un bouquet de biulete,
Per le hèste dou Papoun!

A cinq ans, le maynadote,
Gauyouse com le linote,
En francès com en gascoun,
Debiscra le cantote
Le cantote dou Papoun!

Mè tard, le brabe maynade,
A le triste hore sounade,
Preguera Diu d'esta boun,
Per ue amne au cèu anade,
L'amne de soun bielh Papoun!

Vous ai-je fait partager, lecteurs, mon émotion charmée, devant ce beau et bon et brave livre? « Ces fleurs, d'un vif éclat, ces fruits d'une exquise saveur, qui nous viennent du vieux terroir si fécond de Gascogne, » comme les qualifie M. Lespy en tête de sa noble préface, font aimer autant qu'admirer cette muse landaise, « *saberuque e poulide*, vaillante et charmeresse. » Car, si pour les meilleurs critiques de son pays, « la saine et franche originalité du talent d'Isidore Salles n'a pas un seul rival, » actu-

(1) *Revue de Gascogne*, T. XXXIV, p. 479.
(2) *Le Binhe*, p. 182.

ellement, en Gascogne, (1) s'il a su, du premier coup, « se faire saluer créateur d'un genre et chef d'école, » (2) c'est donc qu'il n'est pas la voix isolée qu'on pourrait croire, et que son exemple autorise désormais les plus heureux présages. Pourquoi désespérer du réveil moral d'une province, si peu atteinte encore dans sa langue autonome et dans son esprit indigène ?

Saluant, en épilogue, le savant préfacier et le maître imprimeur de son livre, (M. Garet, de Pau), une œuvre de typographie magistrale, en effet, le poète de *Gascounhe* s'écriait :

Dou Bearn renoumat,
Se n'es hilh, ni t'en bantes,
Au mench qu'es emprimat
Au pays de las Cantes !

Ce « pays des chansons » que nous étudierons à loisir, aura bientôt un rival dans le pays des « courses. » Le gascon des Landes a suscité de savantes études. Au premier rang, celles de M. l'abbé Beaurredon, (3) membre éminent de la savante *Société de Borda*, à Dax, où tant de beaux travaux d'histoire et d'archéologie locale se sont produits ces dernières années. Tandis que MM. F. Arnaudin et l'abbé Foix, que nous avons cités, étudient le *folk-lore* landais, M. Joseph de La Porterie, de St-Sever, a fait son domaine des *vieilles coutumes de la Chalosse*. Son tableau érudit et détaillé d'une *Noce de paysans*, avec le recueil des chansons nuptiales de la région, est un modèle. (4)

Quant aux poètes, peu nombreux encore : M. Arthur Poydenot, de St-Sever, un élève du chanteur des *Debis*, un éminent lettré, auteur de charmantes *Gascouneries*, M. Martin Etcheverry et l'abbé Gassiat, qui va réunir prochainement des contes populaires du plus rare esprit, *Lou cout dou hoec*, je me borne à les citer aujourd'hui. L'exemple d'Isidore Salles a *enfélibré* le pays où sa renommée se fait populaire. Maints témoignages m'en arrivent : bonne semence en bonne terre ne peut que fructifier. Lui, ce pendant, le maître, sans cesser de scander ses fidèles rimes gasconnes, continue de vivre, là-haut, dans ce Paris qui ne les entend pas, tout entier à ses souvenances natales, insouciant de laisser ignorer à ses familiers le secret glorieux du beau soir de sa vie.

(*A suivre*) PAUL MARIÉTON.

(1) Léonce Couture : *Revue de Gascogne*, T. XXXIV, p. 91.

(2) P. Labrouche : *Debis gascous*. Revue des B. Pyr. et des Landes, 1885.

(3) *Etudes landaises. Essais de philologie landaise*, etc, in-8 de 70 pp. Pau, Menetière, 1877.

(4) *Une noce de paysans*, un vol. de 40 pp. St-Sever, Serres, frères, 1885. — Mentionnons ici *L'histoire des Landes et des Landais*, de M. Dufourcet, l'*Aquitaine historique et monumentale*, de MM. Dufourcet, Taillebois et Camiade, et les publications d'archéologie et d'histoire de la *Société de Borda*. Elles témoignent du mouvement scientifique qui surgit dans ces Landes, naguère déshéritées de toute culture.

Post-scriptum. — Durant l'impression de cet article, j'ai eu occasion d'écrire, au sujet de notre Maintenance d'Aquitaine et des divisions que j'y propose, à plusieurs félibres notables de la région. M. Carles de Carbonnières, maire de Lavaur, qui a succédé comme Syndic à M. Chastanet et au Comte de Toulouse-Lautrec, s'en remettant au Consistoire qui a décidé le *statu quo*, pour les modifications nécessaires, estime, du moins, que les douze départements de la Maintenance excèdent la mesure. Les récentes manifestations de l'*Escolo moundino* et de l'*Escolo lemousino*, entre autres, ont répandu l'espoir en Aquitaine, me dit-il, et autorisent à bien augurer d'un avenir trop longtemps problématique..... M. Charles Ratier, le poète d'Agen, cabiscol de l'*Escolo de Jansemin*, serait partisan d'une répartition de la Maintenance en trois districts: *Limousin*, *Gascogne*, *Béarn*, gouvernés chacun par un vice-syndic. M. Léonce Couture, d'Auch, le savant doyen de la Faculté libre de Toulouse, m'écrit qu'une restitution de la Novempopulanie s'impose, en effet, comme groupe maintenancial. Enfin, dans l'opinion d'un jeune félibre de Moissac, M. Froment de Beaurepaire, trois maintenances: *Toulousaine*, ou de Guyenne, au centre; *Pyrénéenne*, de l'Océan à la Méditerranée; et des *Marches de la langue d'Oc*, au Nord, comprenant les parties de l'Aunis et Saintonge, où l'on parle la langue d'Oc, Périgord, Limousin, Marche, Cantal, Auvergne — trois maintenances, sinon quatre, devraient se subdiviser notre Aquitaine présente.

Toutes les communications des félibres, à ce sujet, seront les bienvenues. Je les prie seulement de considérer que, sauf à trouver excessif l'agrandissement imposé au Languedoc par ma combinaison, (deux maintenances: *Gascogne* et *Limousin*), celle-ci représente, du moins, la répartition ethnographique et dialectale la plus logique du Sud-Ouest français.

P. M.

SOUSCRIPTION PEIRESC

DEUXIÈME LISTE

M. Léopold Delisle, de l'Institut, Administrateur général de la Bibliothèque nationale	50
Pierre de Nolhac, conservateur du Palais de Versailles	5
Mme Elisabeth Péricaud, à Lyon	5
Mme Tissot des Portes, »	5
M. Amédée Tissot, »	5
A reporter	70

	Report	70
M. P. Burgensis des Gaultières »	2	
M. Jean Artaud »	1	
Chanoine James Condamin »	5	
Comte Gaston de Merindol »	5	
Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon	5	
Charles Dejob, Paris	5	
Henri Léon, Bayonne	5	
Comte André Marcello, Venise	10	
Francisque Renard, Bourg	2	
Louis Chavanis »	1	
Vincent Robin, Lyon	1	
Jules Robin »	1	
Ch. de Croze, Chassaignes (Hte-Loire)	5	
A. Vernière, à Brioude	5	
Divers, »	5	
Le président Trévedy, à Quimper	3	
Abbé Ch. Urbain, Paris	5	
Raymond Bazin, maire de Castelnau-sur-Guépie	20	
Société d'émulation d'Abbeville	20	
M. et Mme Maxime Lanusse, Paris	10	
Comte de Séguier, à Cusset-Vichy	10	
Ernest Dupuy, inspecteur de l'Académie de Paris	10	
Léonce Cazaubon, doct. en droit à Gariès (Tarn-et-Garonne) .	5	
Le conseiller P. Habasque, président des Archives historiques de la Gironde	10	
H. Barckhausen, correspondant de l'Institut à Bordeaux . . .	10	
Lucien Faucou, directeur de l'*Intermédiaire*	20	
Le petit cordon bleu de l'éditeur des Lettres de Peiresc . . .	»	50
Michel Bréal, de l'Institut	10	
Un curé peirescien, qui n'a jamais tant regretté d'être si pauvre	»	50
Paul Meyer, de l'Institut	10	
Une vieille dame, amie de Peiresc et des chats	1	
Célestin Port, de l'Institut -	10	
Jean Monné, majoral du Félibrige, à Marseille	4	
Gaston Jourdanne, du Félibrige, à Carcassonne	10	
Mlle Claudine Gonin, bibliophile, à Gontaud	5	
Jules Dukas, bibliophile, à Paris	20	
Edmond Bonnaffé, bibliophile, à Paris	25	
Anatole Chabouillet, archéologue, à Paris	10	
Le chanoine Ulysse Chevalier, corres. de l'Institut, à Romans	10	
Albert de Naurois, bibliophile, à Paris	100	
M. et Mme Gabriel de Naurois »	10	
Gustave Mouravit, bibliophile, à Aix	10	
Ernest de Crozet, bibliophile, à Marseille	6	
L'abbé Louis Bertrand, Direc. du grand séminaire de Bordeaux	10	
Vicomte de Lovenjoul, bibliophile, à Bruxelles	20	
L'abbé Roux, vicaire à Bordeaux	5	
Le baron de Bouglon, bibliophile, à la Bastide d'Armagnac . .	50	
Un anonyme de Saint-Claude du Jura	1	
A reporter	579	

Report	579
G. Clément-Simon, anc. procureur général, chât. de Bach, p. Tulle	10
René Kerviler, ingénr en chef des Ponts et Chaussées, St-Nazaire	10
Le chanoine Allain, archiviste diocésain, à Bordeaux	5
L'abbé Lafargue, curé de St Médard-en-Jalles	5
Mlle de Guérines, sa sœur et sa nièce, à Clermont-Ferrand . .	15
Maurice Chevrier, attaché aux Archives des affaires étrangères .	5
M. et Mme Eugène Halphen, Paris	40
M. et Mme Jules Halphen »	40
Le comte Adrien de Ferrand, château Mouton (Médoc) . . .	20
Louis Passy, membre de la Chambre des Députés	10
Paul le Blanc, bibliophile, à Brioude	5
Henri Mosnier, neveu du précédent, bibliophile à Brioude . . .	5
M. et Mme Batifort, à Carcassonne	10
Marquis de Beaucourt, Pt de la Société bibliographique, à Paris	5
Baron Antonio Manno, de l'Académie des sciences de Turin . .	10
Chanoine Féret, curé de Saint-Maurice, à Paris	10
E. Émerique, bibliophile, à Paris	20
Abbé Gabarra, curé de Cap-Breton (Landes)	2
Comte Edouard Frémy, premier secrétaire d'ambassade, à Paris	20
Eugène Plauchud, majoral du Félibrige, à Forcalquier	5
Athénée de Forcalquier	10
Eysseric, bibliophile, à Sisteron	10
Aurélien Vivie, secrétaire-général de l'Académie de Bordeaux .	10
Henry Truaut, suppléant du juge de paix, à Lavardac	5
Henry Wilhelm, juge de paix à Pantin	5
La bonne de M. Wilhelm, grande amie des chats	1
Jules de Laurière, archéologue, à Paris	5
Louis Havet, membre de l'Institut	10
Comtesse Juliette de Robersart, au château de l'Eglise, près Lille	20
Société des Lettres, sciences et arts d'Agen	20
Philippe Lauzun, ancien président de la Société	5
Georges Tholin, ancien pt de la Société, archiviste départemental	5
O. Fallières, président actuel de la Société	5
Gaston Séré, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, à Agen .	5
Paul de Boëry, ancien maire, château de La Cassaigne, près Agen	5
	952
Report de la liste précédente	477
Total	1 429

Pour copie conforme :

P. M.

Ph. T. de L.

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

Paris. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.

Le Poète
THÉODORE AUBANEL

RÉCIT D'UN TÉMOIN DE SA VIE

X

Plus de quatre années avaient passé depuis que Zani était entrée en religion. La blessure que le poète portait au cœur allait peut-être se cicatriser, lorsqu'une circonstance imprévue la fit se rouvrir. Ce nouveau déchirement ne devait pas être moins douloureux que le premier.

Au mois de juillet 1858, Zani fut informée qu'elle quitterait bientôt l'hospice Necker et serait envoyée à Galatz. Comme en se rendant à Marseille pour s'embarquer, elle avait à traverser Avignon, on lui permettait de s'y arrêter pendant une journée auprès de sa famille.

Aubanel était absent d'Avignon le jour où Zani y arriva.

Il venait d'avoir la visite du jeune étudiant avec lequel il s'était lié d'une si étroite amitié, en septembre 1856, à Pierrerue. Dans les entretiens de cette première rencontre, il avait été longuement question de la renaissance provençale et en particulier de Mistral. Le poème de *Mirèio* était alors achevé. Aubanel en avait entendu la lecture, et il était enthousiasmé. Il avait fait promettre à son jeune ami de venir à Avignon dès que ses études lui en donneraient le loisir, et il se proposait de le conduire à Maillane pour le présenter à Mistral. Aussitôt passés les examens de fin d'année, le jeune homme, à qui les récits de Pierrerue avaient inspiré un extrême désir de connaître Mistral, accourut à Avignon, et Aubanel, entraînant aussi le peintre Grivolas, s'était mis en route pour Maillane.

Mistral fit aux trois amis le plus cordial accueil, les retint chez lui plusieurs jours, et consentit à leur lire d'un bout à l'autre son poème inédit.

Le souvenir de cette amicale réunion mérite d'ailleurs d'être conservé dans l'histoire du Félibrige.

Déjà les amis d'Avignon, à qui Mistral avait fait connaître *Mirèio*, lui conseillaient d'aller à Paris mettre son œuvre sous le patronage de quelque sommité littéraire. Mais la modestie du poète s'effrayait de ce voyage, et il n'osait pas s'y déterminer.

Le nouvel ami d'Aubanel, qui allait aussi devenir celui de Mistral, devait, en quittant Avignon, se rendre lui-même à Paris et y passer le reste de ses vacances. Avec la chaude éloquence de la jeunesse, il plaida pour décider le poète à venir l'y rejoindre. Aubanel et Grivolas l'appuyèrent de toutes leurs forces et ils finirent par triompher des dernières hésitations de l'auteur de *Mirèio*. Quelques jours après, celui-ci, fidèle à la promesse qui venait de lui être arrachée, partait pour Paris. (1) C'est là qu'il fut, dès son arrivée, conduit par Adolphe Dumas chez Lamartine. Lamartine s'enflamma pour Mireille, et lui consacra, quand le poème fut imprimé, ce *Quarantième entretien de littérature* grâce auquel, du jour au lendemain, le nom de Frédéric Mistral entrait de plain-pied dans la gloire.

S'à ma pro i'a 'n bouquet, bouquet de lausié-flòri,
Es tu que me l'as fa ;
E se ma velo es gounflo, es l'auro de ta glòri
Que dedins i'a boufa. (2)

Zani était arrivée à Avignon pendant qu'Aubanel se trouvait à Maillane avec ses amis. Il apprit, en revenant chez lui, qu'il avait ainsi perdu l'occasion de revoir encore une fois la jeune fille. Les lettres qu'il écrivait alors à sa belle-sœur ont été conservées. Il y laissait déborder son âme et nous allons y retrouver vivante l'empreinte des émotions que cet évènement lui fit éprouver tour à tour.

Samedi, 31 juillet 1858.

Ah ! que de choses, que de choses à te conter ! Combien je voudrais être auprès de toi, et combien j'ai besoin, sœur chérie, que tu m'aimes toujours ! Avant de te parler de L... et de nos excursions, laisse-moi te dire le grand évènement : j'ai le cœur bien ému, et si ce n'était toute ma raison, je fondrais en larmes comme

(1) Voici en quels termes Mistral annonçait son prochain départ au jeune ami déjà installé à Paris :

Maillane, 10 août 1858.

Mon cher L...

Entraîné par les ardentes et touchantes sollicitations de vous et de mes bons amis d'Avignon, je me prépare, comme vous savez, à partir pour Paris dans peu de jours. Fais-je bien ? Fais-je mal ? Dieu seul le sait ! A la garde de Dieu !

Je vous écris aujourd'hui pour vous prier de m'envoyer au plus tôt l'adresse d'un hôtel situé dans votre quartier, afin que je puisse plus facilement aller vous voir dès que j'y serai descendu...

Adieu, cher ami, je crois partir la semaine prochaine. Je vous embrasse *toto corde*.

(2) *Lis Isclo d'or*, à Lamartine.

un enfant. La sœur Agnès, (1) Jenny, la pauvre Jenny, est passée par Avignon allant à Constantinople et de là à Galatz, sur le Danube, en Moldavie; elle est arrivée de Paris mercredi et elle est repartie le vendredi pour Marseille. Et regarde, Sophie, la bonté de Dieu, et si ce n'est pas miraculeux et providentiel : le même mercredi je quittais Avignon avec L... et Grivolas, pour commencer notre voyage à Maillane, à Saint-Remy, aux Baux, etc., et je n'ai été de retour qu'hier soir vendredi; n'y a-t-il pas là, vraiment, la main de Dieu? Si j'avais été à Avignon lors de son passage, je crois que j'aurais été assez fort pour ne pas aller la voir; car je sens bien que si je l'avais vue, il me serait arrivé quelque chose et je n'aurais été maître ni de mon cœur, ni de ma tête. Oui, je me serais en allé d'Avignon, tout de suite, tout de suite, quelque part, chez toi... Mais quel horrible tourment de fuir ainsi devant elle! Et toute ma vie j'aurais eu cet immense regret de ne pas l'avoir revue une dernière fois en ce monde, tandis qu'elle était si près de moi. Et maintenant je suis aussi résigné qu'il m'est possible de l'être, et je remercie Dieu qui m'a épargné cette lutte, cette épreuve écrasante. Hélas! ma douleur est assez grande déjà! — Tiens! la première fois que Jenny s'en alla, nos adieux furent comme une agonie et son départ comme une mort pour moi; et cette fois-ci elle est comme morte une seconde fois.

Le jour même où il écrivait cette lettre, Zani montait sur le bateau qui devait l'emporter en Orient; et le surlendemain il annonçait ainsi ce départ :

Lundi, 2 août 1858.

Jenny s'est embarquée samedi à 4 heures du soir sur un paquebot des Messageries impériales, le *Carmel;* elle en a pour dix ou douze jours de mer et, depuis, je la vois toujours sur ce bâtiment que la mer balance, je la vois, la pauvre fille, qui est toute pâle sur le pont et qui pleure.

Ainsi que nous l'avons fait pour d'autres épisodes de l'histoire de ces amours, nous tenons à mettre en regard des impressions consignées dans la correspondance, celles que le poète fixait en même temps dans les strophes si émouvantes du *Libre de l'amour* :

Ai escala sus la cimo di moure,
Eilamoundaut, ounte i'a lou castèu ;
Ai escala sus la cimo di tourre.

Blanco e duberto dins lou cèu
Coume lis alo d'un aucèu,
Ai vist li velo d'un veissèu,
Bèn liuen, bèn liuen, long-tèms, long-tèms encaro...
Pièi n'ai plus vist que lou soulèu
E si trelus sus l'aigo amaro.

(1) En entrant au couvent, Zani avait pris le nom de *sœur Julie*. Mais quand elle fut envoyée à l'hôpital Necker, comme il s'y trouvait déjà une religieuse ainsi appelée, elle dut, pour éviter les confusions, échanger son premier nom contre celui de *sœur Agnès*.

Alor, d'amount, alor ai davala.
Long de la mar e di gràndis oundado,
Ai courregu coume un descounsoula,
E pèr soun noum, tout un jour, l'ai cridado !

Aubanel avait fait, — on l'a vu par sa première lettre, — de louables efforts pour se persuader qu'il valait mieux que Zani eût traversé Avignon pendant que lui-même était absent. Mais cette résignation, qui n'était qu'apparente, ne put être soutenue plus longtemps, et sa douleur, d'abord comprimée, s'exhala bientôt en accents désespérés. Il écrivait deux jours après :

Mercredi, 4 août 1858.

Hier C... vint ; nous étions seuls, il me dit : — « J'ai vu la sœur Agnès. — Où ? — Au parloir des Jésuites ; j'eus peine à la reconnaître : elle est maigre à faire peur, avec un grand cercle noir autour des yeux. » Je ne pus retenir mes larmes et j'éclatai devant C..., qui ne savait plus comment faire pour m'apaiser.

Pauvre Jenny ! Tant qu'elle était à Paris, en France, j'étais calme ; je souffrais, mais j'avais des moments de répit et de calme. Elle était absente, mais c'était comme si elle eût été près de moi. J'avais souvent de ses nouvelles ; je n'ignorais rien de ce qu'elle faisait ; elle écrivait et je lisais ses lettres ; on allait la voir, et l'on me parlait d'elle, et moi-même, si j'avais voulu, en quelques heures je serais allé la voir, et maintenant deux mers nous séparent... Prends la carte, ma sœur, et suis avec le doigt le long chemin qu'il y a à faire pour aller à Galatz : c'est d'abord toute la Méditerranée jusqu'à Constantinople, puis, en passant par le canal, toute la mer Noire jusqu'aux embouchures du Danube !

Je t'ai écrit que j'avais été heureux de ne m'être pas trouvé ici lors du passage de Jenny ; sur le coup, j'ai pensé cela, et maintenant je suis horriblement malheureux de ne l'avoir pas vue. J'aurais dû lui courir après à Marseille, j'ai un immense regret surtout de n'avoir pas été quelques mois plus tôt à Paris ; tout m'y poussait, et j'aurais bien fait d'y aller et, sans doute, à cette heure, je ne subirais pas les tourments que j'endure. Je n'aurais jamais cru qu'il fût si terrible d'aimer : voilà plus de quatre ans que je souffre, et rien n'affaiblit cet amour que l'absence grandit et que la douleur exalte. Et au moins si je la savais heureuse ! Mais on n'est pas heureuse quand on est si maigre et qu'on a les yeux cerclés de noir. Je sens bien que jamais, jamais je ne pourrai aimer une autre femme, et jusqu'à la mort me faudra-t-il traîner ce poids qui m'écrase ?...

Il me tarde de partir pour Pierrerue ; Avignon me tombe dessus. Si je me mets sur la porte, je me dis : « Elle a passé là-devant, » et ça me tue.

Les ailes de la poésie devaient tout naturellement le transporter plus d'une fois vers les régions où Zani était maintenant exilée :

De-la-man-d'eila de la mar,
Dins mis ouro de pantaiage,
Souvènti-fes iéu fau un viage,
Iéu fau souvènt un viage amar,
De-la-man-d'eila de la mar.

Eilalin vers li Dardanello,
Iéu m'envau emé li veissèu
Que sis aubre traucon lou cèu,
Iéu m'envau vers ma pauro bello,
Eilalin, vers li Dardanello.

. . . .

D'erso en erso, sus l'aigo amaro,
Coume un cadabre i mar jita,
En pantai me laisse empourta
I pèd d'aquelo que m'èi caro,
D'erso en erso, sus l'aigo amaro.

Sus la ribo, siéu aqui, mort !
Ma bello dins si bras m'aubouro ;
Sèns muta me regardo e plouro,
Bouto pièi sa man sus moun cor,
E subran sorte de la mort !

Aubanel et Zani sont morts la même année, et ils ne se sont jamais revus en ce monde.

Quand le poète affirmait qu'il n'aimerait jamais d'autre femme, il se trompait assurément. Mais tous ceux qui l'ont connu savent bien qu'il conserva de Zani, pendant toute sa vie, un ineffaçable souvenir. Quelle n'était pas son émotion, lorsqu'il rencontrait inopinément sur son chemin quelque jeune fille brune qui lui apparaissait comme la « vivante image » de Zani ?

Aro se rescontre pèr viage
Quaucun que te sèmblo un brisoun
Dins soun biais, dins soun abihage,
Iéu la seguisse d'escoundoun.

Sus si piado camine e ploure ;
E quand la chatouno a passa :
— O moun bonur, perqué t'encourre,
Ié cride, perqué me leissa ?

Plusieurs années après le départ de Zani, il écrit un jour à Roumanille :

Tu ne saurais croire combien j'ai été triste, profondément triste, et combien j'ai souffert parce que le lundi de Pâques j'ai aperçu, au sortir de la messe, une petite fille mince, pâle, brune et aux grands yeux noirs. Mais ces grands yeux, où se peignait toute l'âme, avaient, sous leurs longs cils, une expression si in-

définissable, ce visage était si doux à regarder, la bouche avait dans son sourire quelque chose de si mélancolique ; la pauvre enfant, timide au milieu de toutes ses compagnes, était là si touchante, c'était si bien la vivante image de Jenny, que je m'arrêtai tout saisi, tout ému, et d'une émotion si soudaine, que je ne m'en rendais pas compte à moi-même. Ah ! puis m'écriai-je au fond du cœur, Jenny ! — Et je rentrai, le cœur plein de larmes.

Et cet épisode est ainsi rapporté dans le *Libre de l'amour :*

En pensamen de ma bruneto,
Uno bruneto ai rescountra.
Tóuti li brùni chatouneto,
Despièi Zani, me fan ploura.

— Mai negre que ta raubo negro,
Bruno, tis iue m'an trevira !
Regardo-me, qu'acò m'alegro ;
Regardo, que me fai ploura.

. . . .

Ah ! coume tu n'i'a pancaro uno,
Ma bello ! e te dison ?... — Clara.
— Noun ! siés Zani, Zani la bruno,
Siés la chato qu'ai tant ploura.

Lorsque, déjà parvenu à l'automne de sa vie, le poète s'éprendra de la jeune femme qu'il a célébrée sous le nom de *Dono Vióuleto d'or*, c'est encore l'illusion de Zani qui fera battre son cœur et lui inspirera ces juvéniles élans auxquels nous devrons quelques-unes des plus belles pièces des *Fiho d'Avignoun :*

Quand me regardon ti bèus iue,
Tis iue negre coume la niue,
Uno niue clafido d'estello ;
Quand me regardon ti grands iue,
Zani me ris dins ti prunello.

En dansant une fois, au milieu d'une fête champêtre, avec cette amie des derniers jours, il se souviendra que jadis il dansait ainsi, à Font-Ségugne, avec Zani :

« Ami, vole dansa 'mé vous. »
E soun front vers moun front se clino ;
Sentiéu d'un fernimen bèn dous
Plega sa taio mistoulino,
E sounjave qu'emé Zani
Dansère uno fes de ma vido,
E dins mi bras cresiéu teni
Ma pauro bello amourousido.

Ce souvenir de Zani est encore si vivant que l'on dirait presque une obsession, et il impressionne d'autant plus qu'il revient dans des vers mélancoliques où il semble que le poète a le pressentiment de sa fin prochaine :

I rai de ti bèus iue laisso-me souleia ;
Laisso-me te mira ! Tis iue, grave o risèire,
M'enauron !... Dins soun fiò noun sabe ço que i'a,
Mai de Zani me fan de-longo pantaia.

. . . .

Cor tèndre, cor prefound, suavo coume tu,
Ma pauro bello amigo èro un ange, èro uno amo.
Vaqui perqué souvènt me veses resta mut
Tant ié retraises, Dono, e tant siéu esmougu.

. . . .

Moun amour jouine e bèu, dins sa pu blanco raubo,
Renais d'aquéu passa tant ploura, tant amar.
De la bruno Zani, vai, siés mai que la sorre ;
Reviéudes ma jouvènço e mi pantai fini :
Veici de Camp-Cabèu li roure ; siés Zani !
Amen-nous, amen-nous, mignoto, avans que more !

Et c'est ainsi que l'exemple de Théodore Aubanel aura montré une fois de plus tout ce qu'il y avait de vérité profonde dans cette affirmation d'Alfred de Musset :

Il se peut qu'on oublie un rendez-vous donné,
Une chance, — un remords — et l'heure où l'on est né
Et l'argent qu'on emprunte. — Il se peut qu'on oublie
Sa femme, ses amis, son chien et sa patrie. —
Il se peut qu'un vieillard perde jusqu'à son nom.
Mais jamais l'insensé, jamais le moribond,
Celui qui perd l'esprit et celui qui rend l'âme,
N'ont oublié la voix de la première femme
Qui leur a dit tout bas ces quatre mots si doux
Et si mystérieux : — My dear child, I love you.

XI

Après sa première entrevue avec Lamartine, Mistral avait quitté Paris, au mois de septembre 1858, pour revenir à Maillane.

Voici de quelle façon Aubanel parlait de ce retour au jeune ami qui devait demeurer quelque temps encore à Paris :

Mistral est arrivé jeudi, émerveillé de son beau voyage, plein d'espérance pour le succès de son poème, enchanté d'être allé à Paris, enchanté surtout de votre amitié, cher L..., et des bontés de madame votre mère. Il ne tarissait pas sur l'accueil que vous lui avez fait, il vous en garde une reconnaissance infinie. J'ai été joliment heureux de voir Mistral : ah! que nous avons parlé de vous ! Je suis resté avec lui toute une demi-journée ; il a dîné à la maison et n'est reparti pour Maillane que le soir.

J'ai regretté pour Mistral qu'il soit revenu si tôt. Qu'avait-on besoin de lui pour faire les vendanges ? Je regrette aussi qu'il n'ait pas fait imprimer son poème à Paris... Le croirez-vous, mon cher L...? Parce que Mistral a du talent, un talent immense, parce que c'est un homme de génie, un homme de la trempe de Virgile et du Tasse, enfin un homme épique comme il en paraît rarement par le monde, eh bien! précisément à cause de ça, il a des jaloux, et cela est horrible. Il en est déjà, dans notre Midi, qui parlent des taches du poème de Mistral, de taches noires ; et qu'en savent-ils, les scélérats ? et qu'y entendent-ils, les crétins ? Coupez la gorge au cygne, si vous voulez, mais, brigands, ne dites pas qu'il chante faux ! Il est clair, après tout, que des coups de griffe et des coups de pied ne pourront pas grand' chose sur son œuvre de bronze, mais si Mistral était resté à Paris, il se fût épargné, je crois, bien des misères.

On voit, par cette curieuse lettre, qu'il existait déjà un groupe de gens qu'offusquait la gloire naissante de Mistral, les mêmes, sans doute, qui devaient plus tard abreuver de tant d'amertumes l'âme de Théodore Aubanel.

Le poème de *Mirèio* fut imprimé à Avignon et parut le 21 février 1859. Le succès, qui éclata tout aussitôt, demeurera comme un des évènements les plus importants que l'histoire littéraire de notre siècle ait eus à enregistrer.

Nous pouvons affirmer que nul n'en fut plus heureux qu'Aubanel. La joie si vive et si cordiale qu'un tel succès lui fit éprouver se manifeste dans la correspondance qu'il adressait alors à son ami, pour lui transmettre, en quelque sorte jour par jour, le bulletin des conquêtes de Mireille :

17 mars 1859.

Mistral était ici hier, il déjeuna à la maison et partit pour Paris par le convoi de midi. *Mirèio* va avoir le plus magnifique succès. Déjà Henri d'Audigier dans la *Patrie*, Jourdan dans le *Siècle* en ont parlé. Mistral a reçu un déluge de lettres les plus flatteuses : entre autres, George Sand l'appelle un des plus grands poètes de la France. Mais le plus enthousiaste et le plus sympathique, c'est Lamartine. Lamartine écrit un *Entretien* sur *Mirèio* ; il l'a lue trois fois, le poème est toujours sur sa table et ne le quitte pas ; sa nièce n'a pas pu le lui dérober un seul instant pour le lire à son tour. Il parle de *Mirèio* à tous ceux qui le visitent. Il a demandé à Dumas des détails biographiques et intimes sur Mistral et sa mère.

Enfin, ça va être un dithyrambe du plus haut lyrisme sur la Provence et son poète ; est-ce beau ! Savez-vous qu'à Marseille vous n'en êtes pas là et qu'il n'a paru que des platitudes et des articles sans flamme ? Vraiment, j'ai trouvé X... bien insignifiant et bien pâle. A vous, mon ami, de réparer ça, à vous qui avez du sang au cœur, du sang et du feu ; faites-nous un article digne de notre belle et chère *Mirèio.*

26 mars 1859.

Mistral est à Paris dans la joie et dans la gloire ; il trouve partout des admirateurs et des amis. En arrivant il est allé chez Lamartine ; il y avait, ce soir-là, chez le poète, nombreuse réunion ; entre autres visiteurs, un ambassadeur et Andriane, le compagnon de Silvio au Spielberg. Lamartine a présenté Mistral à tous, avec les éloges les plus enthousiastes : on n'a parlé que de *Mirèio.* Il a dit à Mistral qu'il avait déjà écrit 115 pages sur son poème, qu'il y consacrait tout un Entretien, et qu'il y aurait de quoi écrire pour deux. Puis, se tournant vers Dumas et désignant notre ami : « Maintenant qu'il est jeune et beau, avant qu'il parte, faites-lui faire sa photographie, à laquelle nous souscrirons tous. » Enfin, Mistral croyait rêver. Certes! voilà de quoi tourner des têtes moins solides que celle de Mistral ; mais je me fais garant de son bon sens et de son bon cœur, et vous verrez qu'après tous ses triomphes il nous reviendra de là-haut aussi simple, aussi naïf, aussi rustique qu'auparavant.

6 mai 1859.

J'ai écrit, ce matin, à Mistral, une superbe et longue épître pour le féliciter de son succès inouï. Vous avez déjà lu, je pense, l'Entretien de Lamartine, ce magnifique dithyrambe ; voilà notre ami désormais immortel et de la glorieuse compagnie des grands poètes épiques. J'ai reçu comme vous les articles des *Débats*, du *Siècle* et du *Pays.* Mistral reste à Paris quelque temps encore, il ne sait pas combien ; il veut épuiser la chance, comme il dit à Roumanille : il fait bien, certes ! ce n'est pas le moment de revenir.

19 mai 1859.

J'ai lu avec bonheur votre article sur Mireille et je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé le numéro du *Sémaphore.* Roumanille, à qui j'ai couru porter votre article, n'en est pas moins enchanté que moi, et il est tout fier, comme j'en suis fier, d'être nommé dans cette étude, vraiment remarquable et originale, et qui donne au poème de Mistral toute son importance ; laissant de côté la langue, l'idiome, et ne s'attachant qu'à faire ressortir ce qui est poésie et génie, c'est-à-dire ce qu'il y a de beau et d'éternel dans une œuvre de cette force et de cette inspiration. (1)

(1) *Calendau* n'excita pas à un moindre degré l'admiration d'Aubanel. Nous avons vu dans une lettre précédente avec quel enthousiasme il parlait de ce poème qui n'était encore qu'à l'état de plan. Quand l'œuvre nouvelle fut achevée, Aubanel, après en avoir entendu la lecture, écrivait à son ami :

La gloire que Mistral venait ainsi de conquérir rayonna sur la jeune association poétique fondée cinq ans auparavant à Font-Ségugne. Le triomphe de *Mirèio* devait donner un vif élan à la patriotique entreprise conçue par les Félibres. Mais pour profiter de la victoire, il fallait montrer au plus tôt, en produisant une œuvre et une personnalité nouvelles, que cette première et si heureuse tentative de rénovation littéraire ne serait pas un fait isolé ; que sur la terre de Provence, en même temps que Mistral, d'autres poètes avaient surgi ; et que la muse provençale pouvait enfin, après un si long sommeil, reparaître sur la scène du monde avec son merveilleux éclat d'autrefois.

Il fut alors arrêté que, l'année suivante, Théodore Aubanel publierait le recueil de ses poésies lyriques. Après quelques hésitations au sujet du titre, il décida d'appeler son livre *La Mióugrano entre-duberto* : l'épigraphe, tirée d'une élégie de Mistral, expliquait le choix de ce titre :

Coume fai la mióugrano au rai que l'amaduro,
Meun cor se durbiguè ;
E noun poudènt trouva plus tèndro parladuro,
En plour s'espandiguè.

La *Mióugrano entre-duberto* parut au printemps de 1860. Ce qu'était ce livre, Mistral le disait dans une préface en prose qui est une merveille de délicatesse, de grâce et de poésie. L'œuvre d'Aubanel obtint un vif succès. L'auteur reçut d'illustres félicitations (1) et des articles chaleureux, tant

17 février 1865.

J'ai été à Maillane pour la Sainte-Agathe ; combien j'ai regretté que tu ne fusses pas des nôtres ! Il y avait Roumieux, Grivolas et des Essarts. Nous avons passé une bonne journée poétique, et surtout une délicieuse et grande soirée à lire *Calendau* et à discuter mille questions d'art. Cette épopée de *Calendau* est un admirable chef-d'œuvre ; quel souffle, quelle vie, quelle variété de scènes et de paysages !..

Et dans une lettre postérieure il disait encore :

16 juin 1866.

J'ai eu hier des nouvelles de Mistral par Remy Marcellin, qui l'avait vu une heure, en traversant Maillane. Il achève sa traduction et, chose singulière, il est très soucieux du sort de son nouveau poème. *Calendau*, pourtant, est un pur chef-d'œuvre, et je ne comprends pas le presque découragement d'un esprit aussi ferme, d'une aussi admirable intelligence, d'un aussi grand génie poétique.

(1) Entre autres, celle de Victor Hugo, dont la lettre était ainsi conçue :

Hauteville-House, 12 juillet 1860.

Votre poésie, Monsieur, a un charme pénétrant ; elle est faite, comme la fleur, pour la lumière et la rosée. On s'en approche et on la respire avec bonheur. Elle sent bon pour l'âme. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre touchant et gracieux livre.

Soyez heureux, vous les poètes de la patrie ; les poètes de l'exil ont d'autres devoirs. Ils sont aussi les voix de la patrie, mais les voix sévères. Je réponds à votre envoi charmant par un envoi austère. Recevez-le comme je vous l'offre, cordialement.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO.

dans la presse parisienne que dans celle du Midi, saluèrent l'avènement de ce doux et grand poète. Aussi l'*Armana prouvençau* de 1861, après avoir donné les noms de tous ceux qui avaient applaudi la *Miôugrano*, pouvait-il ajouter avec une entière vérité : « Tóuti aquéli, en un mot, que soun li juge an di que la *Miôugrano* èro uno frucho rapugado dins lou terrèstre paradis. »

Mais nul n'est prophète en son pays : c'est une vérité de l'Evangile.

Il y avait alors à Avignon un groupe de gens peu éclairés, à l'esprit étroit, malveillants de parti pris, que le poème de *Mirèio* avait déjà effarouchés. Ils exhalaient leur mauvaise humeur dans un petit journal bimensuel, la *Revue des bibliothèques*, et l'année précédente ils y avaient reproché à Mistral d'avoir peint l'amour sous des couleurs trop vives.

Aubanel s'attendait, lui aussi, à être attaqué par la même coterie. Et pourtant quoi de plus innocent que son œuvre ? Quoi de plus pur que cette chaste histoire de ses amours ? Le sentiment chrétien éclatait de toutes parts dans ses vers, (1) et il avait tenu à faire profession publique de ses plus chères croyances lorsque dans la pièce finale de son livre, dédiée à l'évêque d'Alger, il invoquait ainsi Notre-Dame d'Afrique :

A ti pèd mete aqueste libre :
O Tu que siés la vido, e l'espèro, e l'amour,
Enfestoulis, celèsto flour,
L'obro proumiero dóu felibre,
Obro de jouinesso e d'ounour.

Cet acte de foi ne devait pas protéger la *Miôugrano entre-duberto* contre l'hostilité de la *Revue des bibliothèques*. Aubanel le savait, et il en ressentait un vif déplaisir.

Il aurait dû, sans doute, mépriser ces attaques sans portée. Du haut des régions éthérées où les ailes de son génie poétique lui permettaient de s'élever et de planer comme l'aigle, avait-il à s'émouvoir des cris que poussaient quelques grenouilles dans les maréoages des bords du Rhône ? Mais la piqûre d'un vil insecte suffit pour faire rugir le lion. Les poètes sont gens nerveux, impressionnables, peu endurants : *genus irritabile vatum*. Il était particulièrement cruel pour Aubanel d'être méconnu et honni dans sa ville natale par des hommes qui auraient dû respecter en lui le croyant demeuré toujours si fidèle aux traditions religieuses de sa famille. Etre en butte aux coups de l'ennemi, c'est la loi de toute guerre. Mais être frappé

(1) Armand de Pontmartin a bien mis en relief ce caractère de la *Miôugrano* : « Vous trouvez réunies dans les poésies au mystique parfum de la *Miôugrano entre-duberto*, l'énergie, la concision magistrale, la passion épurée, mais non refroidie, au contact des croyances chrétiennes. »

par les traits lancés du camp même auquel on appartient, que pouvait-il y avoir de plus injuste et de plus douloureux ?

L'émotion que lui causait l'attente de ces attaques s'était déjà manifestée avant la publication du volume, dans une lettre du 30 mars 1860 :

La *Miôugrano* est enfin sous presse : cela va bon train et j'active les ouvriers tant que je puis. J'espère avoir fini fin avril... Vous savez, mon cher L..., qu'on me prépare ici, à Avignon, un éreintement superbe et solennel, au nom de la morale et de tout ce que vous voudrez : n'est-ce pas absurde ? Me voilà bientôt, moi la bête la plus inoffensive du monde, un être immoral, quelque chose de dangereux et de malfaisant !... La docte cabale qui se prépare à m'éreinter est encore la même qui a voulu mordre à l'œuvre immortelle de Mistral. Mais je suis sans peur, parce que je suis sans reproche, et puis ne suis-je pas entouré de mes amis ? et d'amis vaillants ?

Quand l'ouvrage eut paru, les transes d'Aubanel redoublèrent. Il écrivait à son ami le 2 juin de la même année :

J'apprends de source certaine qu'ordre est donné de me tomber dessus, et que je vais être, un de ces beaux jours, fustigé, écorché, écartelé tout vif, en plein soleil, dans ma bonne ville d'Avignon; et après que le signal aura été donné, tous les niais et tous les ânes auront le droit de me jeter des pommes cuites et peut-être de la boue. Mon livre est un livre *infâme* (*sic*), mille fois plus dangereux que *Mirèio* : toute une maison de cuistres et d'écoliers taillent leurs plumes pour m'éclabousser d'encre. Donc, c'est une conspiration et une croisade contre mon pauvre livre, innocent comme un nouveau-né, contre cette douce Zani pure comme l'aube, contre tout ce que j'ai de plus cher au cœur, de plus sacré dans l'âme. C'est, en vérité, affligeant et triste que ce qu'il y a de plus touchant et de plus respectable au monde, une belle jeune noble passion, ne soit ni comprise, ni respectée. Hélas ! à présent que tout est à terre, que personne, presque personne, n'a plus ni Dieu, ni roi, ni dame, le temps est bien choisi pour rire d'un livre, pour malmener un homme qui croit à Dieu et à l'amour ! Ah ! j'ai le cœur gros comme les deux tours de Villeneuve !...

Émi outre mesure, comme on le voit, de la menace toujours suspendue sur sa tête, il ne songeait qu'à en déjouer l'effet. Pour cela, il désirait que son œuvre fût tout d'abord annoncée et recommandée par la *Gazette du Midi*, organe important de l'opinion royaliste, traditionnellement voué à la défense des intérêts religieux. Il espérait que si, le premier de tous, ce journal louait la *Miôugrano entre-duberto*, l'autorité d'un tel patronage fermerait la bouche aux détracteurs avignonais. Il s'était alors adressé à un de ses amis résidant à Marseille, et il l'avait prié d'écrire au plus vite un compte-rendu de son livre et d'en demander l'insertion à la *Gazette du*

Midi ; et comme cet ami s'était empressé de déférer à son désir, Aubanel lui écrivait le 7 juin 1860 :

Merci de toute mon âme de ton amitié si dévouée, qui t'a fait prendre la plume et écrire si vite la défense, l'apologie de cette chère *Miougrano*, qui s'entr'ouvre par des jours de tempête, et qui, je le crois, je le crains, va être rudement secouée sur sa tige. Les dernières nouvelles sont toujours sombres : le ciel est noir et lourd, cela finira par crever, et gare dessous ! Ils seront aussi méchants, aussi hargneux qu'ils le pourront, qu'ils l'oseront. Tu me vois toujours fort préoccupé de ces braves gens, trop préoccupé sans doute ; mais c'est que je t'assure qu'il me serait infiniment désagréable d'être éreinté, honni chez moi, et par ceux dont me devrait venir, j'ose le dire, l'éloge, l'encouragement ou tout au moins le silence.

Depuis ta bonne lettre de ce matin, je suis tranquille, mon cher L... Si nous avons le bonheur que la vénérable *Gazette* insère ton article, et surtout se hâte un peu, — c'est là l'essentiel, — nous aurons gagné énormément et peut-être tout sauvé. Je ne puis imaginer qu'après un pareil panégyrique, qui met les choses dans leur vrai jour et donne à mon livre sa véritable portée, on veuille encore crever les yeux au soleil et à la justice, et méconnaître mon œuvre et mes intentions...

La *Revue des bibliothèques*, le seul poteau où je puisse être pendu en Avignon, ne paraît que tous les 15 et les 30 du mois. Voilà pourquoi il faut harceler la *Gazette du Midi*, et ne pas se lasser, pour qu'elle publie dans la huitaine.

A part cette bêtise, à part ce pavé stupide qui me pend sur le nez comme l'épée de Damoclès au bout d'une ficelle, je suis heureux et mon bonheur est sans mélange. Chaque jour le courrier m'apporte les lettres les plus belles, les plus flatteuses, les plus enthousiastes ; je te les lirai, mon cher L...

Cette lettre d'Aubanel s'était croisée en route avec le courrier qui lui apportait l'article inséré par la *Gazette du Midi* le même jour, et aussitôt le poète remerciait ainsi son ami :

8 juin 1860.

Cher et bon ami, je reçois à l'instant et ta lettre et ton article : merci ! merci ! Mais c'est magnifique, c'est touchant, c'est triomphant ! Avec un pareil article, les Zoïles, les cuistres, les bourgeois, les méchants et les niais auront une belle déconfiture et feront une fameuse grimace. Vrai, je ne sais comment te remercier : l'amitié t'a inspiré, mon cher L..., et l'amitié inspire bien. Je te tiendrai au courant de tout ce qui paraîtra sur mon compte. Mais je suis bien heureux que tu aies parlé de la *Miôugrano* le premier, le premier de tous ! Adieu, j'ai hâte de faire partir ma lettre, tant je brûle de te dire que je suis heureux, mille fois heureux, et que tu es, mon L..., le meilleur ami que je connaisse.

La *Miôugrano* ne devait pas échapper à l'excommunication que la *Revue des bibliothèques* avait résolu de fulminer : mais il y fut procédé par voie

d'exécution sommaire. Les rédacteurs de ce journal donnaient dans chaque numéro une liste de livres nouvellement publiés, et ils marquaient d'une croix ceux dont ils considéraient et voulaient signaler la lecture comme une chose dangereuse. La *Miôugrano entre-duberto* fut inscrite sur la liste, et *deux croix* indiquèrent jusqu'à quel point cette œuvre paraissait condamnable.

20 juin 1860.

...Je joins à cet envoi le dernier numéro de la *Revue des bibliothèques* où tu verras que je suis crucifié par deux croix, comme auteur dangereux, et deux fois condamné. Le coup de pied est brutal, il est bête surtout. Ici on en rit ; je ne leur sais pas moins gré de leur malhonnêteté, de leur vilenie... En revanche, hier soir, étant allé au café avec Mistral, nous avons trouvé dans le dernier numéro de *l'Illustration* un très bel éloge de la *Miôugrano*, par L. de Wailly... De belles nouvelles lettres m'arrivent chaque jour... Mary Lafon, V. de Laprade, Louis Ratisbonne qui parlera dans les *Débats*, la marquise de Forbin d'Oppède : voilà de quoi consoler du braiement des ânes.

26 juin 1860.

J'ai reçu une belle lettre de Sainte-Beuve, chose qui m'a fort étonné, car il déteste la poésie provençale et les poètes provençaux en particulier. (1)

Quelques années plus tard, Aubanel eut encore à subir, dans sa ville natale, de méprisables attaques, mais venant, cette fois, d'un autre côté. Malgré le grand succès que la *Miôugrano* avait obtenu, le poète ne s'était pas cuirassé contre les injures ; sa sensibilité demeurait très vive, et ces coups d'épingle le blessaient profondément. Il avait alors grand besoin d'être réconforté par ses amis, comme on va le voir par une lettre qu'il écrivait le 2 janvier 1866 :

Il y a ici un petit journal, *le Grelot*, qui depuis quelque temps a entrepris une croisade contre le Félibrige, et surtout contre Mistral et contre moi. La thèse est que nous sommes immoraux dans nos œuvres, et que nous allions un mysticisme moyen-âge à un sensualisme effréné, que nous chantons tour à tour la Vierge et l'amour, Mireille et les Saintes, enfin que nous sommes des gens abominables et

(1) Voici ce qu'écrivait Sainte-Beuve :

Ce 23 juin 1860.

Quoique bien indigne, Monsieur, et peu initié aux mystères et aux beautés de cette harmonieuse langue d'*oil* (*sic*), j'aime à les saisir à travers une traduction, et j'ai un ami de la rive gauche du Rhône qui me les récite au besoin et m'en fait sentir l'harmonie et le chant. Vous avez de douces notes d'amour ; mais vous avez surtout des *idylles* où il y a une belle énergie qui rend bien le sentiment de la nature un peu âpre de vos contrées. Le chant de vos *Faucheurs* est superbe sous le soleil : c'est d'une éclatante furie. Voilà comment on rivalise avec Théocrite sans l'imiter.

Agréez, Monsieur, mes remerciements et compliments sincères, avec l'expression de ma considération la plus distinguée.

SAINTE-BEUVE.

inconséquents, très dangereux pour la morale publique. A toutes ces aménités, son dernier article ajoutait que, du reste, les poèmes publiés par les Félibres étaient aussi vite oubliés que parus, et que la *Mióugrano* était offerte pour quinze sous sous les galeries de l'Odéon, sans trouver d'acheteurs. Quand j'eus lu ça, j'avais le cœur gros, et ayant à écrire à Daudet je ne pus me tenir de lui dire combien j'étais indigné et attristé de tant de méchanceté et de mauvaise foi. Alphonse Daudet m'a répondu ces lignes admirables que, comme moi, tu seras heureux de lire :

« Pauvre poète que tu es ! Vraiment ces choses là te touchent ?... Que te fait ce Monsieur, je te le demande ?... Il est tout naturel qu'il s'attaque à toi et à Mistral, qui êtes nos deux vrais. Songe que je vaux bien ce Monsieur, n'est-ce pas ? et que ton livre et celui de Mistral sont toujours là sur ma table, et que je les ouvre de temps en temps comme j'ouvre mon Musset, mon Lafontaine et mon Rabelais... Va ! rassure-toi ; il n'y a pas que moi qui pleure en lisant la *Mióugrano*, ma belle *Mióugrano* à quinze sous, comme dit l'homme de là-bas ! Ah ! pauvre, si tu vivais dans nos fanges, nos haines, nos railleries, tu deviendrais donc fou ! »

XII

Au temps où Théodore Aubanel, souffrant le plus du départ de Zani, épanchait sa douleur en des vers admirables, Mistral, un jour, lui avait écrit :

La pièce de poésie que vous m'envoyez est très belle. A travers ces strophes mélancoliques, empreintes d'un sentiment tel que les amoureux seuls peuvent en rendre de pareil, on sent palpiter un cœur jeune, poétique, enthousiaste, éveillé et non éteint par l'amour, et se reportant avec douceur et amertume à une période d'émotions neuves et ardentes pour aspirer plus noblement à la vie ! Un cœur comme le vôtre ne saurait mourir, Aubanel !

La beauté d'une femme vous a mordu un jour : il vous semble que vous saignez encore de cette morsure. Mais non, c'est la beauté d'une autre qui vient de vous frapper... Les choses vont ainsi. Les amours fidèles sont rares, difficiles, et peut-être impossibles à porter toute une vie. Aussi les seuls exemples que nous en ayons sont-ils dans le domaine de la mythologie et des légendes chevaleresques. L'amour, en effet, ne saurait exister sans la jeunesse et la beauté, et que durent la jeunesse et la beauté ?

Le poète, plus impressionnable, plus apte que tout autre à connaître la beauté, est susceptible aussi de s'enflammer plus d'une fois et rapidement. Il existe en effet dans le monde des milliers de jeunes filles capables de nous troubler le cœur. Dieu a répandu la beauté et l'amour, comme l'onde et les fleurs, largement et pour tout le monde. On a soif plus d'une fois, plus d'une fleur enchante l'œil ;

n'est-il pas naturel qu'on ait soif de plus d'une femme? Ne grondez donc pas votre pauvre cœur, cher Aubanel, car il n'en peut mais et ne demande qu'à vivre.

Mistral avait raison. Il ne fallait qu'une occasion pour que le cœur d'Aubanel s'enflammât de nouveau.

Cette occasion naquit l'année même où avait paru la *Miôugrano.*

En 1860, Charles Aubanel s'était marié, à Vaison, avec une jeune fille appartenant à l'une des meilleures familles de cette petite ville. Théodore y rencontra, le jour de la noce, la sœur de la mariée. Elle était charmante, douce, infiniment gracieuse. Le poète en devint amoureux, demanda sa main et l'obtint; et au mois d'avril 1861, il épousait Mlle Joséphine Mazen.

Tous ceux qui ont vu de près Théodore Aubanel savent bien que ce mariage a été le plus grand bonheur de sa vie. La compagne que la Providence venait de lui accorder était tout à fait digne de lui. Liés par la plus tendre et la plus constante affection, les deux époux ont vécu jusqu'au jour suprême sans que rien ait jamais altéré le charme de leur étroite intimité. Et, en prononçant devant l'Académie de Vaucluse l'éloge d'Aubanel, le docteur Pamard a pu dire avec toute l'autorité d'un témoin oculaire: « Il avait une femme qui l'avait compris, qui s'était fondue en lui et était devenue comme un autre lui-même. »

Le poète avait, dès le premier jour, offert à sa jeune femme un exemplaire de la *Miôugrano entre-duberto*, et sur la garde du volume il avait inscrit cette dédicace :

Aquéu libre es touto ma vido :
Aqui, i'a tout ço qu'ai passa
D'ouro bello e d'ouro marrido ;
Emé tu, mis ouro flourido,
Bèn pu bello, an recoumença !

Nous avons sous les yeux les lettres qu'il écrivait, après son mariage, à son intime ami. Il y laissait éclater tout son bonheur :

4 juin 1861.

Voilà bien longtemps, bien longtemps que je ne t'ai écrit, et vraiment je ne sais ce que tu dois penser de ce long silence. Cependant, je suis bien sûr que tu n'as pas cru à de l'oubli, n'est-ce pas? J'ai été si préoccupé, si affairé, si amoureux (et, Dieu merci, je le suis mille fois plus, s'il est possible), que je n'ai pas eu le temps de t'écrire; et puis est venue la paresse, l'heureuse paresse du bonheur, et je me suis laissé aller à ce doux *far-niente* de toute mon âme. Mais, bon et cher L..., je t'assure que j'ai, au moins, pensé beaucoup à toi, à toi qui

comprends si vivement les choses du cœur... J'ai eu l'ombre et le rêve dans la *Miòugrano*, mais certes! la réalité, vivante et charmante, est mille fois plus délicieuse que le rêve. Ah! mon cher L.., que je suis heureux!

11 janvier 1862.

Je crois que c'est Octave Feuillet qui dit, quelque part, que « le bonheur n'a pas d'histoire. » Voilà pourquoi mes lettres sont si courtes, lorsque je n'ai qu'à parler de moi; et quand j'ai dit: je suis heureux, j'ai tout dit..

Oui, je n'ai qu'à remercier Dieu et le bénir mille fois: je n'ai plus rien à souhaiter. Je suis heureux et calme, si calme que je ne me souviens plus des tempêtes d'autrefois, si heureux que mon bonheur ne peut grandir... Pourtant, si j'avais à recommencer ma vie, je ne voudrais pas renoncer à mes dix ans de combat, d'exaltation et de fièvre, qui ont failli me tuer, mais qui m'ont fait tout ce que je suis.

13 avril 1862.

Quelle joie fière, douce, immense, d'aimer une femme qui vous aime, et de quel charme ineffable est ce dévouement tendre et réciproque de tous les jours et de toutes les heures! L'amour d'une femme aimée et digne de l'être grandit sans cesse et enivre le cœur, qui déborde comme une coupe trop pleine. Voilà un an que je suis marié, et, certes, je ne changerais pas mon bonheur d'à présent pour celui de l'an passé.

La jeune femme eut bientôt l'espoir de devenir mère. Mais il sembla que sa santé, altérée par la grossesse, ne lui permettrait pas de supporter cette crise. De poignantes angoisses étreignirent le cœur d'Aubanel et lui inspirèrent une touchante prière:

Segnour, agués pieta d'aquelo pauro femo;
Uno femo, o moun Diéu, quasimen un enfant!
Dins lis àrsi, dins li lagremo,
Que porte pas soun fru coume tant d'autro fan!

Pecaire! es ma mouié tèndro, innoucènto e puro:
Moun Diéu, remembras-vous di proumié jour d'alis,
E de l'innoucènto naturo,
E d'Evo touto bello au terren paradis.

Evo a peca, segur, mai pieta pèr si fiho!
Que touto joio sèmpre ague pas sa doulour;
Que la courouno di famiho
Noun fugue toujour facho e d'espino e de flour!

Regardas lis aucèu: bouscarlo e dindouleto,
I pouncho di téulisso, i branco di bouissoun,
N'en trefoulisson dis aleto,
Tout en couvant sis iòu, n'en canton de cansoun!

Es l'ounour dôu printèms, e n'es peréu la fèsto,
Aquelo cantadisso, e, quand vène au lindau,
Iéu, de l'ausi, brande la tèsto,
E pènse à ma mouié tant malauto à l'oustau.

Elo qu'avié de joio autant que de jouinesso,
E de rire e de forço autant que de santa,
Vès! sa malandro e sa feblesso!
N'a plus que soun amour, n'a plus que sa bèuta;

Mai sa bèuta neblado. E tristo, alangourido,
Si péu, négris anèu, retoumbon tout-de-long
Sa pauro caro escoulourido;
A taulo, a ges de fam, au lié n'a ges de som.

E noun ié pode rèn, iéu, pode que la plagne,
Mai vous que poudès tout, ajudas-la, moun Diéu!
Ah! que voste man l'acoumpagne,
E caminas em' elo, e dounas-ié 'n bèu fiéu! (1)

Le fils qu'il demandait à Dieu lui fut accordé et vint au monde le 3 mai 1865. Les émotions que cet évènement lui fit éprouver, et le sentiment nouveau qui s'épanouit tout à coup dans l'intimité de son être, la lettre suivante les racontait à son ami :

14 mai 1865.

A présent que je suis sorti de mes grandes émotions et de mes grands soucis, à présent que j'ai retrouvé un peu de calme, je viens avec délices causer avec toi. Aussi bien il me tarde, car j'ai tant à te dire! Ah! que je regrette d'être forcé de me servir de la plume, quand de la voix et des yeux il nous serait si doux de parler et de nous comprendre! Et d'abord, que je te dise tout de suite que ma bien-aimée Joséphine est en pleine convalescence, que sa santé n'a presque pas été ébranlée, et que c'est par excès de précaution qu'elle n'est pas déjà descendue et sortie... Si tu savais, mon bon L..., combien je suis heureux que Joséphine ait si peu souffert! Un de mes grands tourments, c'était la perspective de cette cruelle souffrance, inévitable à peu près pour toutes les femmes... Le petit est ravissant, il est déjà plein de grimaces et de gentillesses : il tette comme un agneau jusqu'à ce que le sommeil le prenne, ivre et rouge. Alors, je le couche dans son berceau et il ne bouge plus de quatre ou cinq heures. Je n'aurais jamais cru que la paternité eût des joies si délicieuses. Sais-tu le nom de l'enfant? *Jean de la Croix*, en souvenir qu'il est né le 3 mai, jour de l'invention de la Sainte Croix. N'est-ce pas que *Jean de la Croix* est superbe et a un air de moine espagnol très pittoresque? Moi, je raffole de *Jean de la Croix*... Pardonne-moi, mon bon L..., de te parler si longuement de moi et des miens, que j'aime plus que moi-même. J'ai le cœur si plein qu'il faut bien que je l'épanche, et quel meilleur confident que toi, mon ami!

(1) *Preguiero pèr ma femo prens*, pièce inédite.

Cet amour paternel, si véhément et si tendre, fut soumis à une terrible épreuve le jour où le malheureux père, voyant son jeune fils en proie à une de ces maladies auxquelles l'enfance est quelquefois sujette, put craindre un instant que la mort allait le lui arracher :

4 octobre 1866.

Mon cher petit Jean est sauvé ! Mais par quelles transes nous avons passé ! Dimanche, le pauvre enfant eut une journée terrible ; la diarrhée et les vomissements ne cessèrent presque pas : M. Chauffard n'osait plus donner de médicaments à cette frêle organisation qui s'éteignait. Nous étions au désespoir. Alors, voyant que les hommes n'y pouvaient plus rien, je vouai l'enfant à la Sainte Vierge et promis de faire le pèlerinage de la Salette, si le petit Jean guérissait. Quand j'eus fait cela, j'éprouvai un immense soulagement et une grande confiance. Dès le lendemain, la diarrhée et les vomissements s'arrêtèrent, et ce qu'il y a de plus étonnant, sans remède aucun, puisque M. Chauffard n'osait plus rien ordonner, et que, du reste, il avait déclaré à Charles confidentiellement que l'enfant était perdu. A cette heure, le mieux a fait des progrès si sensibles que l'enfant est redevenu rose et gai, et qu'à part un peu de maigreur, il n'a plus trace de sa maladie. Je ne puis te rendre, mon ami, ma joie et ma reconnaissance envers Notre-Dame de la Salette. Ah ! que la Sainte Vierge est bonne à qui la prie !

Le vœu fut accompli l'année suivante, et, en retournant de la Salette, Aubanel écrivait à son ami :

16 août 1867.

J'arrive ce matin de la Salette, où j'ai accompagné Joséphine et Jean. C'est un pèlerinage admirable. On se sent là saisi d'une foi ardente et d'une émotion immense et suave. On y rencontre des pèlerins venus de tous les coins du monde. C'est le plus beau voyage que j'aie fait de ma vie. Je voudrais te le conter tout au long, mais je n'ai pas le temps. Je suis parti les larmes aux yeux, et à présent je n'ai plus qu'un désir, c'est celui d'y retourner dès que je le pourrai...

XIII

Les amis d'Aubanel, témoins du doux apaisement dans lequel semblait l'endormir le bonheur conjugal, crurent que cette atmosphère de tranquille félicité allait éteindre en lui la flamme poétique, avivée jusqu'alors par les souffrances d'un amour malheureux. Et à l'un d'eux qui, en écrivant à Mistral, avait exprimé cette crainte, le poète de Maillane répondait :

Ainsi que vous le pressentez, dans les rameaux du grenadier sauvage les oiseaux de Provence ne chanteront peut-être plus. C'est bien triste pour nous et peu flatteur pour l'hyménée...

Mais ces inquiétudes, fort heureusement, étaient vaines. Aubanel ne devait pas cesser d'être le grand lyrique de la pléiade félibréenne. Et bientôt on put voir que le mariage n'avait point énervé son tempérament de poète, et que son talent, grandi et mûri, était au contraire devenu plus viril.

Ce fut la politique qui lui fournit la première occasion de revenir à la poésie.

On sait comment, à la suite de la guerre de 1859, le Souverain-Pontife fut dépossédé, au profit du jeune royaume d'Italie, de la plus grande partie de ses Etats. Les catholiques, désolés et furieux, accusaient le gouvernement français d'être l'hypocrite complice des envahisseurs. Animé d'une foi ardente, intimement dévoué aux intérêts religieux, Aubanel partageait tous les ressentiments des partisans de la Papauté. Dans le frémissement de ces colères, il composa une ode enflammée, véritable *sirventés* qui était bien l'application du *Fecit indignatio versus*. Il lui donna pour titre : *Le baiser de Judas* et en fit hommage à Pie IX.

Le pape accepta cet hommage et daigna féliciter le poète en lui adressant un Bref qui méritait que le Félibrige le conservât précieusement dans ses archives, au rang de ses plus beaux titres d'honneur.

« Il nous a été agréable, disait le Saint-Père, de voir que vous cultivez avec succès, et que vous faites servir à la défense de la cause religieuse, la charmante poésie provençale à laquelle sont dus le développement de la culture intellectuelle dans les temps modernes, et la perfection acquise par les littératures de l'Italie, de la France et de l'Espagne. » (1)

Cet éloge de la poésie provençale, ces félicitations au félibre qui contribuait à la remettre en honneur, ne prouvaient-ils pas que le retentissement de ce réveil de la Provence avait franchi les murs du Vatican, où parvient toujours une si exacte connaissance des évènements de ce monde ; que l'on s'y rendait compte de toute l'importance de ce mouvement, et qu'avec l'autorité qui s'attache aux moindres paroles d'un Souverain-Pontife, il était hautement approuvé et encouragé ?

La pièce d'Aubanel débutait par une strophe où le poète adjurait Saint Pierre de tirer son épée pour en frapper les ennemis du Saint-Siège :

O sant Pèire, amoundaut, sant Pèire, de-que fas,
Mai, de-que fas de toun espaso ?
Quouro toun bras s'aubouro e lis agraso ?
Veici l'ouro e la niue dóu poutoun de Judas.

(1) ... Jucundum pariter Nobis fuit, quod elegantissimam Provincialem poësin, ex qua politior cultura et humanitas recentioris ævi, literarumque Italiæ, Galliarum et Hispaniæ profecta est, et colas egregiè, et ad religiosa argumenta convertas.

A quoi Pie IX répondait, non sans quelque malice, qu'au temps de la Passion le Divin Maître avait, au contraire, ordonné à Pierre de remettre son glaive au fourreau. (1)

Mais Théodore Aubanel ne devait pas tarder de montrer, en de véritables chefs-d'œuvre, qu'il n'avait point abdiqué une supériorité révélée par ses premiers chants, et qu'il conserverait toujours le privilège d'être par excellence le poète de l'amour.

L'ami avec lequel il correspondait d'une façon si intime et si assidue, se maria à son tour l'année suivante. Merveilleusement inspiré par l'amitié, Aubanel écrivit à cette occasion un de ses plus beaux poèmes : c'est l'épithalame, d'un lyrisme si entraînant, d'une si hardie et si haute envolée, qui a pour titre *Li Fiançо*, dans le recueil des *Filles d'Avignon* :

Velout dóu grame verd, lano que lou brusc gleno,
Tu, roujo flour dóu mióugranié,
La nouvieto tresano e soun péu se destreno,
Fasès un nis sènso parié :

Un nis tout perfuma d'amour e de jouinesso,
Enfada di plus bèu pantai ;
Un nis ounte la som lucho emé li caresso
E souto li poutoun s'envai...

Cette pièce superbe inaugure ce que l'on pourrait appeler, en empruntant le mot à la langue des peintres, la « seconde manière » d'Aubanel. Toujours aussi originale, sa poésie est devenue plus vigoureuse, plus mâle, mais en même temps plus sensuelle, et c'est ce caractère que désormais elle gardera.

Ce fut au cours de la même année, et peu de jours après *Li Fiançо*, qu'il composa le morceau le plus célèbre de son œuvre lyrique, celui qui a le mieux servi à rendre son nom populaire : nous voulons parler de son immortelle *Vénus d'Arles*.

La correspondance que nous avons entre les mains nous permet d'exposer en quelles circonstances naquit ce chef-d'œuvre, et d'édifier à ce sujet les psychologues qui s'intéressent à la genèse des plus belles productions de l'esprit humain.

(1) « Nous passons aisément condamnation, à cause du zèle ardent de votre amour et de l'enthousiasme poétique... sur le transport de sainte indignation qui vous fait évoquer le glaive fulminant de Pierre, que le Christ Notre-Seigneur, au jour de sa Passion, ordonna de mettre dans le fourreau. »

Le Baiser de Judas et le Bref pontifical ont été publiés, après la mort d'Aubanel, dans la *Semaine religieuse* d'Avignon, en 1887.

Il semble que cette poésie fougueuse, *La Vénus d'Arles*, a dû être enfantée dans un moment d'exaltation et de fièvre, et, comme un jet de lave incandescente, jaillir d'une explosion.

Il n'en est rien. Quand il a chanté, en vers brûlants, la glorieuse déesse, jamais le poète ne s'était trouvé dans un plus paisible milieu. Marié depuis un peu plus d'un an, il jouit encore de ce que lui-même appelait, en écrivant à son ami, « l'heureuse paresse du bonheur. » Il a quitté Avignon pour prendre quelques jours de vacances, et il est venu, avec sa jeune femme, chez les parents de celle-ci, dans la tranquille petite ville de Vaison. Il y a été suivi par l'habituel compagnon des excursions d'autrefois, le peintre Grivolas. Les deux amis emploient les loisirs de leur villégiature à explorer ensemble les collines de Vaucluse. Et c'est pendant les calmes journées de cette vie agreste, en pleine sérénité, dans la douce contemplation des beautés du paysage, qu'il a conçu son ardente apothéose de la Vénus provençale.

A son retour de Vaison, il avait écrit d'Avignon à son ami :

4 octobre 1862.

Me voici de retour, regrettant un peu les belles journées que j'ai passées à courir les montagnes avec le fidèle Grivolas, qui était aussi à Vaison. Nous partions de grand matin, à quatre ou cinq heures, jusqu'au soir, allant au hasard dans les rochers et les bois et les torrents. Nous avons vu des sites superbes. Grivolas s'arrêtait pour dessiner un paysage et alors je griffonnais quelques vers. J'ai commencé quelque chose à propos de la Vénus d'Arles ; je crois que tu en seras content.

Et quelques jours après il lui envoie *La Vénus d'Arles*. Le texte est rigoureusement pareil à celui qui a été plus tard imprimé. Pas une retouche n'y a été faite. On voit que cette œuvre de bronze est venue d'une seule coulée.

Nous pouvons signaler comme non moins surprenante, du moins en apparence, l'origine d'une autre pièce amoureuse qu'il a intitulée *La Vénus d'Avignon* :

Passes plus que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno !

Ce cri de passion, qui éclate avec une si manifeste sincérité, a été provoqué, sans aucun doute, par la rencontre, dans les rues d'Avignon, d'une jeune fille dont la beauté lui aura, suivant la prédiction de Mistral, « mordu le cœur. » Mais à quel moment le vent de l'inspiration se met-il à souffler ? Quand le poète est-il pris du désir de peindre sa vision, d'exprimer

dans le rythme les sentiments qu'a fait naître en son âme la jeune fille entrevue?

Nous avons cité plus haut un extrait de la lettre dans laquelle Aubanel disait à son ami tout le contentement que lui avait fait éprouver le pèlerinage de la Salette, après la maladie de son enfant. Dans la même lettre, il ajoutait :

Il faut que j'aille à Marseille la semaine prochaine. Quel jour préfères-tu pour que cela te dérange moins ?... Nous causerons de longues heures et je te conterai bien des choses. J'ai aussi à te dire deux pièces lyriques nouvelles.

L'une de ces pièces était *La Vénus d'Avignon*.

Et voilà ce qui montre bien tout ce qu'il y a de divin dans l'œuvre du vrai poète. Il n'est pas le maître de son inspiration. Il chante quand il plaît à Dieu. *Spiritus flat ubi vult !*

XIV

Une des principales dispositions de la loi constitutionnelle du Félibrige porte que c'est toujours à table qu'il doit tenir ses assises et délibérer *inter pocula*.

Les félibres se soumirent sans peine à cette sage prescription et dès leurs premiers succès ils s'assemblèrent fréquemment en de joyeux festins.

Réunions charmantes où ils apportaient l'ardeur de leurs enthousiasmes et de leur foi, la généreuse et chaude cordialité de la jeunesse et tout l'éclat de leurs brillantes facultés poétiques ; réunions charmantes que ne peuvent oublier ceux qui ont eu la bonne fortune d'y prendre part !

Merveilleux était l'entrain du Félibre de la Mióugrano lorsqu'il assistait à ces fêtes.

« On se tromperait, — a dit Mistral (1), — si d'après les plaintes et les sombres teintes de son œuvre, de son œuvre du premier âge, l'on allait penser qu'il fût dans sa vie, et dans son œuvre entière, sombre et dolent, comme dans la première partie. Théodore Aubanel est l'homme des contrastes : et pour tous ceux qui ne l'ont connu qu'en sa maturité, c'était le chanteur de la vie enivrée et de l'étincelante joie !

« Dans nos fêtes félibréennes, dans ces agapes joyeuses et sacrées où, idéalement, nous voyions notre Provence blanchir dans l'azur comme la fille du soleil, comme la mère de l'art pur et comme le symbole de toute

(1) Discours de réception à l'Académie de Marseille.

poésie, qui y avait-il de plus gai, de plus enthousiaste que le félibre Aubanel ! Il fallait l'entendre, quand, élevant son verre, il disait :

Ami, la pouësìo es coume lou soulèu,
Trelusis sus lou mounde e l'escaufo e fai viéure
Dins tóuti li païs, tóuti podon lou béure
Aquéu soulèu di jouine e di fort e di bèu.

Urous quau ié saup courre, urous quau lou saup vèire !
Trelusis pas toujour, tambèn a soun tremount.
Aquelo plueio d'or, quand toumbo d'cilamount
Coume à-n-un vin de Diéu fau ié pourgi soun vèire. (1)

Et pour montrer combien est exact le croquis tracé par Mistral, nous puisons, en quelque sorte au hasard, l'extrait suivant dans les nombreux récits de *felibrejado* que contient la correspondance d'Aubanel. C'est le compte-rendu d'une réunion convoquée à Villeneuve-lès-Avignon par le félibre Félix Gras qui était alors, si nous ne nous trompons, notaire en ce lieu :

28 avril 1870.

La fête de Villeneuve a été fort belle et on t'a vivement regretté. C'est par un oubli inexplicable que tu n'as pas reçu d'invitation...

La fête a commencé par la procession avec les Félibres, s'est continuée par un banquet colossal qui a duré demi-journée, et s'est terminée par la danse de la Souche (une coutume locale) et par le feu de joie de Saint Marc. Le dîner a été superbe et très cordial, très enthousiaste. Il y avait, entre autres félibres du dehors, M. de Tourtoulon et Antonin Glaize, de Montpellier, les plus grands amoureux que je sache de notre belle langue. Marseille n'était représentée que par Tavan. Il s'est bu je ne sais combien de bouteilles de Châteauneuf, c'est incalculable, et aussi, je dois le dire, de Champagne, bien que celui-ci soit un vin français. Quand avèn proun agu poutouna la fiolo, avèn poutouna li chato, tóuti li chato ! Cela avait un certain air d'enlèvement des Sabines qui n'était pas désagréable du tout, ni pour les Romains, ni pour les Sabines. Ah ! ce sont de charmantes filles !... Elles couraient comme des folles, en jetant des cris d'oiseaux effarouchés, mêlés à de grands éclats de rire. Ah ! quelles joues fraîches ! Quels jolis cheveux et quelles blanches dents !

(1) Déjà, dans l'avant-propos de la *Miôugrano entre-duberto*, Mistral avait mis en relief ce naturel expansif, enthousiaste, exubérant, de Théodore Aubanel : « Avec quelle ardeur il s'abreuve aux fraîches sources de la majestueuse et calme nature ! Il boit le soleil comme un lézard ; l'haleine suave de la forêt fait dresser sa narine ; chante-t-il les faucheurs ? il semble tenir la faulx en main ; chante-t-il les pêcheurs ? il semble jeter lui-même le filet, et s'il chante les noces, il tressaille de joie, on dirait que lui-même est le fiancé. »

En vertu des circonstances mêmes auxquelles l'association félibréenne devait son origine, il était naturel qu'elle eût son siège dans la noble cité papale. C'est donc en Avignon que l'on se réunissait le plus souvent, et l'on allait de préférence banqueter au bord du fleuve, sous les frais ombrages de la Barthelasse.

Ces « félibrées » qui d'ordinaire se prolongeaient fort avant dans la nuit, et où « sur les bords du Rhône, noir et plein d'étoiles, » suivant une expression d'Aubanel, on ne se lassait pas de réciter des vers et de chanter des chansons provençales, ces poétiques banquets étaient fréquemment improvisés pour fêter la venue de quelque ami nouveau qu'avait conquis le Félibrige. Les félibres, en effet, voyaient chaque jour arriver chez eux des lettrés qu'attirait le bruit de leur succès, et qui, pris d'une curiosité sympathique, voulaient étudier de près ce réveil littéraire d'une nation et en encourager les glorieux promoteurs.

Au nombre de ces amis des premiers temps il faut citer tout d'abord deux jeunes poètes qui sont devenus depuis lors d'incomparables écrivains et dont le nom est aujourd'hui illustre : Alphonse Daudet et Paul Arène. Provençaux émigrés à Paris, où ils étaient allés chercher leur voie, ils n'avaient pas cessé, en devenant Parisiens, de s'intéresser de tout leur cœur aux choses de la Provence. Tous les deux applaudirent à la renaissance provençale, et dès les premières années, se firent les fervents amis de Mistral et d'Aubanel.

Voici en quels termes Théodore Aubanel racontait sa première entrevue avec Alphonse Daudet :

14 décembre 1861.

J'ai eu, la semaine passée, une visite charmante, celle d'Alphonse Daudet, l'auteur des *Amoureuses* et du *Roman du Chaperon-Rouge*, et le secrétaire de M. de Morny. Quel doux, aimable et distingué jeune homme ! Malheureusement, il est bien malade ; il me faisait vraiment peine à voir. Il a tout juste vingt ans, une tête superbe, mais quelle pâleur, et quels yeux étranges et pénétrants !

Il est allé en Afrique chercher un poumon. Le retrouvera-t-il ? Que Dieu lui donne longue vie ! — Mistral accompagnait Daudet, nous fûmes à Châteauneuf chez Anselme Mathieu passer une journée de soleil et de festoiement sans pareille. Toi seul manquais à la fête, que n'étais-tu avec nous !

Alphonse Daudet éprouvait toujours un grand contentement en revoyant la Provence, et ce n'est pas sans un vif regret qu'il la quittait, lorsqu'il était obligé de remonter à Paris. Nous en avons le témoignage dans la lettre suivante, écrite quelques années après :

7 mai 1866.

Hier dimanche j'ai eu la visite de Mistral et d'Alphonse Daudet, et ç'a été délicieux. Daudet qui était en Provence, à Fontvielle, à Nîmes, depuis trois mois, est retourné en toute hâte à Paris, pour les répétitions de son drame *Le frère aîné*, au Vaudeville ou aux Variétés, je ne sais plus. La pièce aura probablement un beau succès, car elle est très émue, très vivante.

Pauvre Daudet! Il avait le mal du pays ; il avait le cœur crevé de rentrer à Paris ; le soir, en soupant aux bords du Rhône, il était d'une grande mélancolie. Dès que son drame sera en train, il quittera bien vite Paris pour la Provence ou pour l'Algérie.

Alfred Delvau vient de publier un volume « Le grand et le petit trottoir », un roman de la vie parisienne, étrange et vigoureux, où Alphonse Daudet est admirablement peint sous le nom de Henri de la Barthelasse ; il y a là d'autres portraits d'hommes de lettres très reconnaissables et très curieux, et puis des vers de la *Mióugrano* que Henri de la Barthelasse récite dans le salon de la marquise de Sauges. C'est Daudet qui m'a fait connaître le livre, paru à peine depuis quelques jours.

Et toujours à propos d'Alphonse Daudet, Aubanel écrivait encore, dans le courant de la même année :

21 juillet 1866.

J'ai eu ces jours-ci des nouvelles indirectes de Daudet. Paul Arène m'a écrit qu'il était à Munich. Je ne sais trop, vraiment, ce qu'il va faire à Munich par le temps qui court. Peut-être est-il là-bas le correspondant de quelque gazette. Pauvre Daudet, toujours errant et toujours malheureux, lui qui a eu si souvent du bonheur plein les mains ! Puisse-t-il nous arriver avec une œuvre nouvelle, une œuvre poignante et forte, comme la guerre doit en inspirer là-bas.

A peu près à la même époque, deux autres poètes qui, à des titres différents, se sont chacun fait un nom, MM. Emmanuel des Essarts et Stéphane Mallarmé, étaient venus résider au chef-lieu du département de Vaucluse. Ils y étaient appelés l'un et l'autre par leurs fonctions de professeur au Lycée de cette ville.

Aubanel s'exprimait ainsi au sujet d'Emmanuel des Essarts :

13 août 1864.

Tu me parles de ta vie très remplie et très prosaïque ; la mienne est tout aussi remplie, mais je la poétise et l'égaie tant que je puis. Si mes journées sont très affairées, il me reste le soir, et je le passe joyeusement en baignades au bord du Rhône et en soupers sous les arbres, des soupers *felibren*. Il y a ici un professeur de l'Université, un tout jeune homme et un fervent poète, Emmanuel des Essarts, qui, sous sa robe raide et noire, cache un cœur très chaud et un immense

amour de la Provence, quoique, ou parce qu'il est Parisien. Et par-dessus tout c'est un excellent camarade. Emmanuel a déjà publié un remarquable volume de vers : il est de l'école de Gautier, de Banville, et il a fait venir de Paris deux ou trois de ses amis, très gentils garçons dont j'ai fait la connaissance avec bonheur.

M. Stéphane Mallarmé est lui-même devenu chef d'école. Il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour l'histoire littéraire de ce temps, de faire connaître quelles étaient, à propos du genre auquel ce poète s'adonnait, les appréciations du grand lyrique provençal :

16 août 1866.

Stéphane Mallarmé est ici depuis quelques jours. C'est un brave cœur et une magnifique organisation de poète, mais qui se fourvoie dans des abstractions et des bizarreries inouïes : c'est dommage !

22 novembre 1867.

Je ne sais si je t'ai parlé, dans le temps, de Mallarmé, un ami de Des Essarts ? Cet excellent garçon est au comble de ses vœux ; il a été nommé professeur d'anglais au Lycée d'Avignon, de façon que nous nous voyons tous les jours. Je te ferai faire sa connaissance : c'est un esprit distingué, quelque peu bizarre, et c'est un cœur d'or.

4 novembre 1868.

Un ami de Mallarmé, le fantastique professeur d'anglais et le lyrique fou qui habite Avignon et dont je crois t'avoir parlé déjà, L...., m'écrit pour me demander si je ne saurais pas quelque librairie à acheter. Ce L... est un très gentil garçon, d'une santé délicate, qui voudrait bien venir habiter le Midi. Il est égyptologue très fort, mais cela ne suffit pas pour vivre...

8 août 1870.

Il y a ici, chez Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam et Catulle Mendès avec sa femme, Judith, la fille de Théophile Gautier. Ce sont tous les trois des Parnassiens et des Impassibles. Leurs thèses ne sont pas du tout amusantes, et leur poésie est diantrement dans les nuages ; mais Judith est une femme admirable, jeune, grande, brune, pâle, avec l'embonpoint et la nonchalance d'une femme d'Orient. Il faudrait voir cette femme-là couchée sur une peau de tigre et fumant le narghilé !

Mais ce n'était pas seulement en France que le Félibrige gagnait des adhérents ou des alliés. Il reculait chaque jour les bornes de son empire.

Guidés par le rayonnement de Sainte Estelle, de nobles étrangers, comme jadis les rois Mages, venaient des plus lointaines contrées lui apporter leur tribut.

Le premier qui accourut ainsi appartenait à l'aristocratie anglaise. William Bonaparte-Wyse devint éperdument amoureux de la Provence, et

en sautant au cou de ses poètes il s'écria : « Et moi aussi je suis félibre ! » Il étudia la langue avec une ardeur persévérante et parvint à la posséder assez bien pour composer en provençal des poésies qui n'étaient dépourvues ni de grâce ni d'originalité (1). Rien n'était plus amusant que de l'entendre réciter ses vers provençaux avec cet accent particulier dont un Anglais ne se défait jamais.

Quand il venait résider à Avignon, Wyse était le grand boute-en-train des *felibrejado*. Nous croyons même que c'est lui qui a créé le mot. Dans les banquets qu'il présidait, il laissait couler à flots les vins généreux, et il faisait volontiers parade de cette *furia* britannique qui méprise le péril des libations prolongées. On en jugera par les extraits suivants :

14 mai 1865.

... Wyse est un grand cœur, bien chaud, bien dévoué, bien aimant. Il a été d'une affabilité et d'une effusion admirable. Nous l'avons invité, et il nous a invités à dîner je ne sais combien de fois. Il était superbe lorsque, à table, tenant son verre, il nous disait : « Messieurs, il y a si longtemps que je ne suis pas venu en Provence, que je me propose aujourd'hui de faire un excès. » Et alors les bravos d'éclater, et le châteauneuf et le champagne de couler à pleins bords.

12 novembre 1865.

Que de regrets nous a causés, à tous, ton absence, à moi surtout, qui t'aime comme un frère, et qui aurais été si heureux de t'avoir à mon côté, ces jours et ces soirs de liesse que nous avons passés avec Bonaparte-Wyse. Il y avait au banquet tous les Félibres avignonais, plus Mistral, Roumieux et P..., (cet ami de Roumieux qui ne chante pas avec la plume, mais avec la voix). Gaut et Crousillat, invités aussi par dépêche électrique, n'avaient pu se rendre.

Le banquet du soir fut exquis comme cuisine, ce qui ne gâta rien à la chose, et encore plus délicieux comme entrain, enthousiasme et gaîté. De six heures du soir à deux heures du matin, nous dinâmes ; d'abord silencieusement, comme des gens qui se recueillent et qui ont faim ; puis au rôti, — un rôti de gibier splendide et qui t'aurait transporté d'allégresse, toi, le grand chasseur, — n'ayant plus guère appétit, on proposa de *faire un trou*. Et alors on apporta des flacons de vieux cognac dont chacun avala prestement plusieurs petits verres coup sur coup ; cela commença à faire naître la joie et à délier les langues. Vint après du châteauneuf et, dans peu d'instants, l'enthousiasme fut à son comble. Chacun portait des toasts, des toasts excentriques, accompagnés de speech magnifiques, auxquels Mylord répondait encore plus excentriquement. On buvait à la Provence, à la Vénus d'Arles, à l'objectif et au subjectif, à l'ivresse ! — A la fin, on

(1) Wyse a publié deux recueils de poésies provençales : *Li parpaioun blu*, (Avignon, 1868) et *Li piado de la princesso* (Plymouth, 1881).

buvait à propos de tout et à propos de rien, mais on buvait toujours, si bien, si longtemps, si largement, que l'Angleterre commença à n'être plus très solide sur sa base, et qu'il fallut l'étayer de Mistral et d'un autre compagnon (je ne sais plus qui) pour l'accompagner à l'hôtel. En arrivant, l'Angleterre eut le mal de mer, et tandis que l'héroïque Mistral assistait à son coucher, un groupe de Félibres, dans la rue et devant le balcon, chantait la sérénade de Magali d'une façon tout à fait imposante, si imposante et si bruyante, que le poste de la Préfecture vint voir ce dont il s'agissait. Ce soir-là, la Provence a vaincu et l'on n'a pu dire comme chez Mathieu : « L'honneur de l'Angleterre est sauvé ! » (1)

Dans le premier feu de son enthousiasme pour la Provence, Wyse avait eu la pensée d'y acquérir un manoir où il se serait installé pour de longs séjours et où il aurait appelé auprès de lui ses amis les félibres. « Il a chargé Mistral, écrivait Aubanel en 1864, de lui faire bâtir dans les environs de Maillane une habitation d'hiver, un château, qui sera la résidence félibresque, et où les félibres seront reçus au nom de la poésie, à porche ouvert. Mylord voudrait une tour qui porterait le nom de *Tourre dóu Limbert.* »

Wyse ne donna d'ailleurs aucune suite à son projet. Mais à peu près vers le même temps une idée pareille fut conçue et mise à exécution par un autre étranger, venu des régions hyperboréennes pour admirer la Provence et fraterniser avec ses poètes.

Le comte russe Nicolas de Séménow était un lettré. Comme un grand nombre de ses compatriotes, qui ont si bien mérité d'être appelés « les Français du Nord », il connaissait à merveille la langue française. Il n'avait qu'une ambition : celle de se faire un nom par le mérite de ses œuvres littéraires. Dès son arrivée à Avignon, il sympathisa beaucoup avec Aubanel, et celui-ci le dépeignait ainsi :

14 mai 1865.

Les deux dernières semaines d'avril sont arrivés à Avignon, l'un après l'autre, Mylord Wyse et le comte Nicolas de Séménow. Mistral est venu pendant ce temps deux ou trois fois, faire fête et serrer la main aux nobles étrangers, tous les deux aussi fous de Provence et de provençal.

Je t'ai déjà parlé de Wyse... Quant à M. de Séménow, c'est un seigneur russe, le plus gentilhomme, le plus français, le plus raffiné, le plus enthousiaste que je connaisse. Il admire entre tous et par-dessus tout Alfred de Musset, qu'il cite à tout propos. Et nul ne me semble la plus complète personnification d'Alfred de Musset, jeune, intelligent et fou. Il me faudrait des pages et des pages pour te

(1) Il paraît que chez Anselme Mathieu, la Provence, pas plus que l'Angleterre, n'avait résisté au « mal de mer. »

parler ici de lui... Séménow est un écrivain français exquis, il a écrit des romans très distingués, dont le dernier lui a valu un duel avec un prince de Palerme, qui a cru se reconnaître dans un de ses héros. Le prince palermitain a reçu deux coups de sabre dans le dos et mon Séménow un coup de sabre sur la tête, dont il est guéri, car ces diables de gens-là ont l'âme furieusement chevillée au corps. Séménow est aussi très féru de provençal et il aime Mistral comme un frère.

Séduit par tous les attraits de la nature méridionale, Séménow voulut avoir sous ce ciel une demeure qui serait bien celle d'un poète. Il jeta les yeux sur un coteau qui domine la rive droite du Rhône et d'où l'on aperçoit dans toute la splendeur de ses monuments, la vieille cité d'Avignon majestueusement étendue de l'autre côté du fleuve. De superbes bouquets de chênes-verts ornaient ce coin de terre, et versaient leur ombre sur une petite guinguette où les félibres, épris de la beauté du site, venaient quelquefois s'attabler.

Le comte de Séménow devint l'heureux châtelain de ce pittoresque domaine : et dès qu'il en eut fait l'acquisition, Aubanel écrivait à son ami :

27 novembre 1866.

M. de Séménow vient d'acheter une terre et une partie des admirables chênes-verts qu'il adore, et cet hiver on va lui bâtir une charmante maison, très confortable, avec des terrasses, des galeries, quelque chose de tout à fait italien. Il habitera cette villa à peu près toute l'année, excepté deux ou trois mois de printemps qu'il passera toujours à Paris. Grivolas est l'architecte de la maison ; c'est dire qu'elle sera d'un goût irréprochable.

Quand le château du « Chêne-vert » fut construit, Nicolas de Séménow se donna souvent le plaisir d'y appeler auprès de lui les poètes provençaux. Théodore Aubanel devint l'hôte le plus assidu de la maison, et voici comment il rendait compte de l'une de ces réunions :

J'ai donné ta lettre à M. de Séménow et lui ai dit ton désespoir. Certes ! il y a bien de quoi se désespérer, car la fête a été superbe et charmante. Le banquet a eu lieu dans une salle tout enguirlandée de verdures, de fleurs et d'inscriptions et de blasons provençaux.

Mistral était venu ; le doux Mathieu aussi, avec un madrigal exquis qu'il a lu au dessert. Madame de Séménow, en robe de gaze, présidait, la tête plus rayonnante que le soleil, avec ses admirables cheveux blonds ruisselants sur ses épaules, et plus gracieuse qu'une fée. Il y avait là les proscrits espagnols, qui ont fait des discours magnifiques en un français épouvantable, mais dont l'émotion profonde nous a tous empoignés.

Puis est venue l'heure des chansons ; de ma plus belle voix, j'en ai chanté deux à la comtesse : un *brinde* que je te dirai plus tard, et les stances que voici, sur un air russe délicieux, que madame de Séménow a eu la patiente bonté de m'apprendre au piano :

Lou soulèu s'escound dins toun cèu nebla,
Mai Diéu met si rai sus ta tèsto bloundo,
E ti grand péu d'or, à l'auro envoula,
Sus toun còu galant floton à bello oundo :
D'un soul de ti péu lou poulit fiéu d'or,
D'amour enebriant a liga moun cor.

. . . .

Ta terro e toun cèu de glas soun nebla,
Mai coume la nèu es blanco ta caro ;
Sus ti bouco roso es dous toun parla ;
Se cantes, ta voues es mai tèndro encaro,
E quand ta bouqueto, o gènto enfant, ris,
Alor, emé tu, siéu en Paradis !

L'année fatale au cours de laquelle la mort vint frapper Théodore Aubanel fut celle qui vit mourir aussi Nicolas de Séménow. Dans une page admirable que Mistral a écrite pour être placée en tête d'un petit livre où la main pieuse de madame de Séménow a réuni les poésies de son mari (1), voici comment il évoque les souvenirs qui demeurent attachés au châtelet du Chêne-vert :

Rien de touchant comme l'amour avec lequel, Madame, vous cueillez et glanez tout ce que votre mari laissa d'inachevé ou d'inédit après sa mort.

Dans cette villa charmante, que notre pauvre ami Nicolas de Séménow, avec l'aide et l'art exquis des frères Grivolas, fit surgir du rocher au pied de ces yeuses dont elle porte le nom, — et qu'il voulut illustrer dans son roman d'études et de mœurs avignonaises, *Sous les Chênes-verts* ; — au milieu de ces lierres qui le pleurent avec vous, et de ces romarins, et de ces lauriers-tins, et de ces genêts d'Espagne qu'il avait plantés lui-même ; devant ce paysage florentin-provençal où l'œil embrasse, au loin, sous la tour d'or de Barbentane, le confluent de la Durance avec le Rhône : vous revoyez vivant votre poète aimé, allant, venant, causant avec ses amis les félibres ; vous respirez son âme dans les haleines de ses fleurs, et vous perpétuez, autant qu'il est en vous, son âpre volonté de vivre, son désir de survivre par une trace ou par une œuvre.

La trace est là : elle est empreinte dans cette allée de « Chênes-verts » qu'il sauva de la hache en les marquant de son blason.

(1) N. de Séménow. *Poésies du Chêne-Vert*. Paris, 1892. — Ce petit volume n'a pas été mis en vente.

L'œuvre, c'est vous, Madame, qui l'aurez sauvée entière, en donnant au public et aux amis de votre époux tout ce qu'il avait écrit, tout ce qu'il avait rêvé, même ces vers de premier jet et ces poésies familières — qu'il rima pour lui seul ou pour quelques intimes.

Vous avez voulu, Madame, que Mistral, à ce dernier titre, ajoutât sur ce livre quelques mots de sa main. Je le fais de tout cœur, et pour lui et pour vous. C'est le premier brin de mousse qui verdira le cippe de vos pieux souvenirs.

LUDOVIC LEGRÉ.



POÉSIES GASCONNES

BIARNÈS È MARSELHÈS

I

Mant u cop qu'ey entenut dise
Que lou *Troundelèr* (1) trachaman
N'habè prou grane trufandise
Taü praübe mounde franciman...

Tad eyt nou y-ha pas que Marselhe !...
Coum si tad eyt Diü tout hasé,
Qu'ey tad eyt qué lou sou s'esbelhe,
Si's couche qu'ey taü ha plasé !...

Tiets, you qu'ey prou de tan d'istouères :
Lous *diü-bibans* nou soun pas pecs !
Si caü batala... batalères
Nou's hèn pas poü : ni muts, ni mecs !...

II

Qu'habetz l'ayoli... (2) Nous la roste :
N'haüratz jamey lou Juransou !
A nouste qu'habem coum per boste
Béroy parla, fine cansou !

Boste mar qu'ey toute pétite...
A nouste, en boulérén lous guits ?
Qué semble ue grane marmite
Juste ta cose dus pesquits !

(1) En Béarn, on surnomme le Marseillais, *lou Troundelèr*, comme dans les départements voisins du Béarn on surnomme les Béarnais *lous Diü-bibans*, sobriquets empruntés au juron dont les uns et les autres émaillent constamment leur conversation.
(2) Mets national.

You qu'em passi de ta mar blue:
Chetz la nouste tu que harès ?
Ta't counsoula qu'haürès la lue,
Ta't diberti lou *passe-arrès*... (1)

Qu'habem la mountanhe floucade
— Cinte dé flous, mante de neü —
Lou Gabe qui gnaque la prade,
De Paü qu'habem lou tan beth ceü !...

Dou René qu'ey fier toun mieidie :
René... qui tou counex, amic ?
Nous, qu'habem dat à la patrie
U mey counégut : *nouste Henric !*...

Aqueyt, aqueyt, despux l'infance
Hardit, de glori jamey hart...
Dap lous payrans qu'ha près la France...
Que l'han balhade aü petit Biarn...

A nouste, é bets, qu'ey la coustume :
Quoan oun s'annuyen qué sén ban,
Gaüyous é chenz poü de la brume,
L'espade aü punh tout en daban...

Loenh ou proxe, trote qui trote,
Pertout oun se pot bérounha, (2)
Gastoun, Henric ou Bernadote...
Pertout lou Biarnès sap reyna !...

III

Mès, perqué msprèsa's, coumpayre ?
Qu'èm rays tous dus, tous dus francès...
Cadu drin blagur è cantayre,
Amistous l'u, l'aute courtès !

Marselhe è Paü soun dus sourétes :
Quaü ey l'aynade ? E qui t'at sap ?
Coum u beth paa de pourriquétes
Qu'han medix coo, qu'han medix cap.

Coo tendre, cap biü qu'énsouréye
Sou de France, ceü benedit...
Enten l'arrépoé : que cantèye :
« Toque la maa, so dit qu'ey dit. »

(*Gascon d'Orthez*) ADRIEN PLANTÉ.

(1) Usage local que le progrès de la civilisation a fait, en partie, disparaître aujourd'hui.
(2) Vendanger.

TRADUCTION

I

— Plus d'une fois j'ai entendu dire — que le *troundelèr*, faiseur d'embarras, — n'avait pas assez de mépris — pour le pauvre monde *franciman*. —

— Pour lui, il n'y a que Marseille, — comme si pour lui Dieu tout faisait. — C'est pour lui que le soleil s'éveille ; — s'il se couche, c'est pour lui faire plaisir.

— Tenez : moi, j'ai assez de tant d'histoires ! — Les *Diu-bibans* ne sont pas sots ; — s'il faut bavarder... bavardages — ne leur font pas peur : ni muets, ni bègues.

II

— Vous avez l'*aïòli*, nous *la roste*. — Vous n'aurez jamais le jurançon ! — Chez nous, nous avons comme chez vous — beau parler, fine chanson.

— Votre mer est toute petite. — Chez nous, en voudraient-ils, les canards ? — Elle semble une grande marmite, — juste pour cuire deux petits poissons.

— Moi, je me passe de ta mer bleue. — Sans la nôtre, toi, que ferais-tu ? — Tu aurais pour te consoler, la lune, — pour te divertir, le *passo-res!*

— Nous avons la montagne parée, — ceinture de fleurs, mante de neige ; — le Gave qui ronge la plaine. — De Pau, nous avons le si beau ciel !

— Du René ton Midi est fier. — René, qui te le connaît, ami ? — Nous, nous avons donné à la patrie — un plus connu, *Noustc Henric* !

— Celui-là, celui-là, depuis l'enfance — entreprenant, de gloire jamais rassasié, — avec nos pères il a pris la France. — Ils l'ont donné au petit Béarn.

— Chez nous, vois-tu, c'est la coutume — quand on s'ennuie, l'on s'en va — joyeux et sans peur de la brume, — l'épée au poing, toujours en avant.

— Loin ou proche, *trotte qui trotte*, — partout où il y a à vendanger, — Gaston, Henri, ou Bernadotte, — partout le Béarnais sait régner.

III

— Mais pourquoi nous mépriser, compère ? — Nous sommes frères tous deux, tous deux Français, — chacun un peu blagueur et chanteur, — l'un aimable, l'autre courtois.

— Marseille et Pau sont deux petites sœurs. — Quelle est l'aînée ? Eh ! qui le sait ? — Comme une belle paire de poulettes, — elles ont même cœur, elles ont même tête.

— Cœur tendre, tête vive qu'ensoleille — le soleil de France, ciel béni ! — Entends le dicton : il chante — « Touche la main : ce qui est dit est dit ! »

A. P.

COUSSIRADE A SAINTE-MARIE DE GOSSE

Qu'ey coussirat, à sèr, la *Maysou blanque*, (1)
La maysou blanque oun es badut,
— Nid de cantayre sus la branque —
E déban la porte, oun s'estanque
Lou camii nau, qu'em souy sédut...

Qu'em souy sédut e qu'ey bist sus la plane
Luzin aü sou qui s'en arrit,
Guiche, *Sent-Loun* e *Port de Lanne*,
E toun Adou, badude grane
Dap moun Gabe soun bielh marit.

Qu'ey bist, aü hounds, lou *moulii de Gayrosse*!
Sou tuc lous *Cassous* de *Labat*,
E toustem escarnin la hosse
Coum lou rey dou Peïs de Gosse
Toun *pin de Luc* tout dret quilhat.

Qu'ey bist passa, *gouyate e gouyatote*,
E sou saumet de *Marticot*,
Entant que bouhe la bestiote
Poutiqueyan la Marianote
Qu'ey bist lou guzard de Jantot.

Qu'ey entenud cantes d'esperouquère,
Qu'ey audid l'angélus souna,
E lous boueüs, pendente l'esquère,
Que cercaben la myniadère
Quoand you pensabi m'entourna.

(1) *La Maison blanche* à Sainte-Marie de Gosse, berceau de la famille d'Isidore Salles, a été chantée par le poète gascon et sa poésie est devenue populaire dans tout le pays. En allant la visiter, je rappelais dans mes strophes les divers points chantés par Isidore Salles.

VISITE A SAINTE-MARIE DE GOSSE

Pays natal d'Isidore Salles

J'ai été voir, hier soir, la *Maison blanche*,
La maison blanche où tu naquis,
— Nid de chanteur sur la branche —
Et devant la porte où s'arrête
Le chemin neuf, je me suis assis.

Je me suis assis et j'ai vu, dans la plaine,
Brillant au soleil qui s'en rit
Guiche, Saint-Lon et Port de Lanne,
Et ton Adour devenue grande
Avec mon Gave son vieux mari.

J'ai vu, au fond, le moulin de Gayrosse,
Sur le mamelon, les chênes de Labat
Et toujours bravant la mort,
Comme le roi du pays de Gosse
Ton pin de Luc tout droit planté...

J'ai vu passer fille et fillette,
Et sur l'âne de Marticot
Pendant que souffle la petite bête,
Baisotant la Marianote
J'ai vu ce petit gueux de Jantot.

J'ai entendu chansons d'*esperouquère*, (1)
J'ai entendu l'Angélus sonner
Et les bœufs, la clochette pendante,
Se rapprochant du ratelier
Quand je songeai à m'en retourner.

(1) Réunion du soir pour dépouiller — *esperouca* — le maïs : on y chante gaiment et l'on raconte des légendes, des contes populaires.

Nou poudi pas... quauqu'arré qu'em clababe
Aü soulhet de toun bielh oustau.
Ue boutz dou coo m'aperabe
E cade moumen, qu'em semblabe
Que s'anabe ourbi toun pourtau.

You qu'em habi desbroumbat qué, de meste,
La maysou blanque habé cambiat...
— La taüle dous amics qu'ey preste :
Trucam, que sera bere heste... —
Lou pugn qu'em damoura lhebat!...

Perque truca ?... Las arroses cadudes
E las flous de l'acacia
Despuix balleu très mès pergudes
E las tourrades leü biengudes
Disen : aciü, arrès nou y-ha !

E qué parti... La carre arrébirade
Ta't bède encoère prou loung temps,
Maysou blanque, miey estuyade
Per la cassoure deshoelhade...
Que tournerey l'aute printemps!

ADRIEN PLANTÉ.

(Gascon d'Orthez)

Mais je ne pouvais !.. quelque chose me clouait
Au seuil de ta vieille maison,
Une voix du cœur m'appelait
Et, à chaque instant, il me semblait
Qu'allait s'ouvrir ton portail.

Moi, j'avais oublié que, de maître,
La maison blanche avait changé...
— La table des amis est prête,
Frappons, ce sera belle fête. —
Ma main demeura en l'air!...

Pourquoi frapper?... Les roses tombées
Et les fleurs de l'acacia
Depuis bientôt trois mois perdues
Et les gelées tôt venues
Disent : ici il n'y a personne!

Et je partis... la face retournée
Pour te voir encore assez longtemps,
Maison blanche à demi cachée
Par le vieux chêne dépouillé...
Je reviendrai l'autre printemps!

A. P.

LOUS POUTOUS

A l'aubète, lou loung dou prat,
Descausse è coutilhou lhébat,
Laus oelhs gauyous, la fière mine,
Sou cap, lou pegaa dret quilhat,
Qué s'en anabe Margoutine...
Esbéride coum passerou
Qui piüle aü beyt esguit dou sou,
Que gourgoureye la praübine !..

Yan qué l'aten proxe l'arriü...
— Què baü you debiene, moun Diü !
Si 'm pren, es pense désoulade... —
Lou pegaa qu'ou cat dens lou briü...
Qu'ou da quauque triste guinhade,
Puix, boü courre... mès aüta leu,
— Qué ban dise d'ère aü hameu ? —
Yan hé dus pots à la maynade !...

Dus pots e lou pégaa crouxit !...
D'aquets maüs la yent s'en arrit,
Mès qué ploure la pastourète...
— Lou dou pégaa, dap quauque ardit
Qu'es pot goarri, hé la praübète...
Dous poutous dats què baü doun ha !
S'habi mouyen d'ous y tourna ?...
. . . .
Qu'ous ha tournats à l'aute aubète !

Adrien PLANTÉ.

LES BAISERS

A l'aube, le long du pré, — Pieds nus et le jupon levé, — Les yeux riants et fière mine, — Sur la tête, la cruche droite posée, — Margoutine s'avançait... — Eveillée comme passereau — Qui chante à la première sortie du soleil, — Elle fredonne, la pauvrine...

— Jean l'attend près du ruisseau. — Que vais-je devenir, mon Dieu, — S'il me prend, pense-t-elle désolée... — La cruche tombe dans le courant... — Elle lui lance de tristes regards — Puis, elle veut courir... mais aussitôt : — Que va-t-on dire d'elle au hameau ! — Jean fait deux baisers à la fillette.

— Deux baisers et la cruche brisée ! — De pareils maux le monde se rit ; — Mais elle en pleure, la pastourelle... — Celui de la cruche, avec quelques sous — Peut se guérir, fait la pauvrette... — Des baisers donnés que vais-je donc faire ? — S'il y avait moyen de les rendre ?... — Elle les a rendus, à l'aube suivante. A. P.

ETSAMÈN

S'èi ou s'èi pas troubat l'Amigo desirado,
Z-ou pouiriò dire soul, moun co bouite ou coumblat.
S'an espelit, mous bèrs, per bèlcot, uno, ou nado,
Quan z'èi boulgut sabé moun esprit s'es troublat.

S'èi counescut l'Amou de brai ou per souscado
E s'acò me fasquèt urous ou desoulat,
Sabi plus, tant i'a loun qu'aquelo ouro es passado ;
Besi pas, tant moun fèt de cendre es capelat.

De brai ?... Eh ! se pot be : car, mens que res tentado,
Moun âmo passèt ièr enquèro à sa pourtado ;
E l'on se garo d'el qu'apèi èstre toumbat.

Per souscado ?... Belèu : car, à fi de coumbat,
La troupo en se coumptan se bei entamenado ;
E ma forço d'aima rèsto touto empenado.

Agen. CHARLES RATIER.

EXAMEN

Si j'ai rencontré ou non l'Amie désirée, mon cœur vide ou rempli pourrait seul le dire. Si mes vers ont éclos pour beaucoup, une seule, ou aucune, lorsque j'ai voulu le savoir mon esprit s'est troublé.

Si j'ai connu l'Amour réellement ou en rêve, et si cela me fit heureux ou désolé, je ne le sais plus, tant il y a de temps que cette heure est passée ; je ne le vois pas, tant mon feu est recouvert de cendres.

Réellement?... Eh! c'est possible : car, sans être tentée le moins du monde, mon âme hier encore passa près de Lui ; et l'on ne se met à l'abri de Lui qu'après être tombé.

En rêve ?... Peut-être : car, après le combat, la troupe en se comptant se voit entamée ; et ma force d'aimer reste tout entière.

C. R.

OUBLIDENÇO

Tournarèi enquèro un cot,
Pas mai qu'un cot,
Passa lou pas de ta porto ;
Apèi barrarèi lou clot
Qu'es, dedins jou, per ma morto.

Enquèro un cot, sus ta ma,
Res que ta ma,
Deboto metrèi ma bouco :
N'aura pas de lendouma,
De mas caressos la clouco.

Moun paradis saunejat,
Que saunejat,
I creirèi un cot enquèro
Per trouba mai afougat
Lou brasè de ma misèro.

Partit, farèi lou semblan,
Que lou semblan,
D'oublit e fariboulatge.
Semblarèi mousquil boulan
Cats à las flous, oun que n'i-atge.

Tu, — z-ou cal ! — m'oublidaras.
M'oublidaras :
T'i fourçarèi, agneleto !
Jamai plus n'esquissaras
A jou, roumèc, ta laneto.

Lountems de m'abé cresut,
O ! pla cresut,
Lou brot te fara sannouso ;
Pèi, cassan pensa pesut,
Per l'amou saras urouso.

Jou que de lèn z-ou saurèi,
Pla z-ou saurèi,
Mourirèi cado minuto ;
Mès, sens me plagne, beurèi,
Glout aprèt glout, ma sicuto.

Bau beni pel darrè cot,
Pel darrè cot,
M'aginoulha sus ta porto.
E soun pas sara lou clot
Rescounden moun âmo morto !

CHARLES RATIER.

OUBLI

Je reviendrai encore une fois, pas plus d'une fois, franchir le seuil de ta porte ; puis je fermerai la fosse qui est, au dedans de moi, pour ma morte.

Encore une fois, sur ta main, rien que ta main, je mettrai ma bouche dévote : elle n'aura pas de lendemain, la couvée de mes caresses.

Mon paradis rêvé, rien que rêvé, j'y croirai une fois encore afin de trouver plus ardent le brasier de ma misère.

Une fois parti, je ferai le simulacre, rien que le simulacre, d'oubli et de légèreté. Je ressemblerai au moucheron volant vers les fleurs n'importe où elles se trouvent.

Toi, — il le faut ! — tu m'oublieras. Tu m'oublieras : je t'y forcerai, doux agneau ! Jamais plus tu ne déchireras, à moi la ronce, ta fine laine.

Longtemps l'épine d'avoir cru en moi, oh ! bien cru, te fera saignante ; puis chassant lourde pensée, par l'amour tu seras heureuse.

Moi qui de loin le saurai, bien le saurai, je mourrai à chaque minute ; mais, sans me plaindre, je boirai goutte à goutte ma ciguë.

Je vais venir pour la dernière fois, pour la dernière fois, m'agenouiller sur ta porte. Et son seuil sera la fosse qui cachera mon âme morte !

Agen, 1893. C. R.



ADOLPHE DUMAS, SOUVENIRS

LETTRE INÉDITE DE ROUMANILLE

A M. PAUL MARIÉTON

Avignon, 27 juillet 1886.

Puisque, mon cher Pauloun, nous en sommes aux *origines*, restons-y. Je m'y trouve bien, et en compagnie d'un *original* comme je les aime. Je m'y trouve très bien — comme tu dois commencer à t'en apercevoir — et... il fait toujours bien chaud, mon cher ami ! Allons, pour nous rafraîchir un peu, reprenons... « l'éventail des souvenirs », et ne nous gênons pas... N'enjolivons pas, ne pommadons pas nos phrases et *zôu !* ma plume ! en avant, la bride sur le cou ! (expression usée, mais toujours jolie.)

*
* *

Veux-tu une jolie *origine ?* En voici une, mon bon ! qui se perd dans la nuit des temps, et qui est sœur jumelle de celle que Saint-René Taillandier mit en tête de sa première étude (*Revue des deux mondes*).

C'était... rassure-toi, ce n'était pas « pendant l'horreur d'une profonde nuit, » mais pendant mes vacances du bel an de Dieu... 1836 — ou 37. Je venais de terminer mes études classiques au collège... de Tarascon, de Tarascon que j'ai vu, de mes propres yeux vu, tartariner longtemps avant A. Daudet. Combien de petits Tartarins n'ai-je pas connus là, avec lesquels je me battais à coups de pieds et à coups de poings pour le plaisir de me battre. Rien n'est outrecuidant, vantard, arrogant, acariâtre et bêtement agresseur comme un petit Tarasconnais...

*
* *

... Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de te dire que, cette année-là, je fus littéralement chargé de lauriers. C'est bien un peu pour ça que les petits Tarasconnais me cherchaient noise. Lauriers de versions ! lauriers de thèmes ! lauriers de discours latins ! lauriers de discours français ! et de vers latins ! Vers latins, soit ! mais lauriers de physique !! lauriers de géométrie !!! — C'est incroyable ! C'est pourtant très vrai. J'en ai les *attestations* dans mes papiers, signées Bernard, alors Principal de Tartarinopolis.

* * *

Mes études de *physique* et de *géométrie* n'empêchaient point *ma Muse* de prendre ses ébats en cachette : une Muse caressante et douce et bonne; bilingue, parlant et écrivant assez correctement le français et, déjà, presque supérieurement le provençal, tu n'en doutes pas. Il y a, dans les *Oubreto*, des pièces de ce *physicièn-géomètre*, lesquelles ne sont pas les plus insignifiantes, entre autres : *Dous agnèu*, *lou Roussignòu* qui, dans mon livre, ne portent pas leur vraie date, mais celle de l'année où je les retouchai. (Je suis un retoucheur patient et méticuleux.)

* * *

Il n'était question, à Saint-Remy, dans ces bienheureuses vacances, que d'un poète parisien qui avait chanté en vers français, tout empreints d'un *nouvelun* éclatant, la plus belle fille du pays, en tout bien et tout honneur.

Si j'étais un Hercule, je dirais que je filais aux pieds de cette Omphale. — Non ! je tournais quelquefois la roue sur laquelle s'enroulaient les fils de soie des cocons qui dansaient dans l'eau bouillante de sa *bassino*... Je fus jaloux de ce poète parisien, qui osait dire à ma splendide *tireuse :*

...Vous m'apportez des fleurs ... où sont-elles ?
Je voudrais les toucher et les rendre immortelles
Et, — votre frère et votre amant, —
Frémissant à vos pieds, comme elles sur leurs branches,
Sur vos genoux tremblants, entre vos deux mains blanches,
Les baiser éternellement ! ....

Mais, jaloux ! L'appeler en duel, c'eût été ridicule : j'étais presque imberbe. Et mon rival était pâle comme la lune, maigre comme un clou ; squelette ambulant, — sur un pied bot. Je me calmai du mieux que je pus et je pris la ferme résolution de faire la connaissance de ce Romantique. Il était chez un de ses parents, au régime du lait, en train de refaire sa santé délabrée, dans.

Un vieux bourg provençal et romain
Egaré dans les champs et perdu sans chemin,

dont notre grand Lamartine ne dédaigna pas d'enchâsser le nom dans l'or de sa poésie, comme on disait... toujours en 1830.

* * *

En ce temps-là, le vieux François Aubert, mon ami, et l'ami de Pierre Bellot de Marseille, *tron de l'èr !* François Aubert qui rimait comme Bellot et mieux que lui, était commis de son frère utérin, un sieur Granet, fils d'un horrible conventionnel, alors percepteur à Saint-Remy. Mon brave

Aubert, toutes les semaines, allait percevoir les impôts dans le bourg où le poète-chevalier buvait du lait. Un jour, enthousiasmé, mon vieux François me dit :

— J'ai fait sa connaissance !

— Vous avez ?...

— Fait sa connaissance !

— De qui ?

— Du poète malade.

— Ah !... et puis ?

— Il est charmant.

— Euh ! pas trop, d'après ce qu'on dit.

— Adorable !.. Et il m'a prié de vous conduire chez lui.

— Oh ! qu'il est charmant ! Vous m'y conduirez...

*
* *

Quelques jours après, je vis le poète malade. Il m'empoigna. Je fus séduit, émerveillé... de cette Vaucluse de poésie chaude, lumineuse, neuve et chantante, gréco-romaine... Le *rival* ne me fit pas peur. Ah ! *pecaire !* si tu avais vu ce tas d'os recouverts d'une peau jaunâtre !

*
* *

Et je vis souvent mon pauvre rival, et souvent je l'embrassai... mais point pour l'étouffer...

Il s'éprit de mon petit faire poétique, de mes élucubrations d'écolier, et surtout, oui, surtout de mes premiers essais en langue provençale :

Lou paire es ana rebrounda,
E pèr vèndre lou jardinage,
La maire es anado au vilage,
E Jejè rèsto pèr garda ...

Pauloun, pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ? Je veux pleurer et non rêver.

*
* *

J'étais fier, tout de même, de ces encouragements venus de si haut !... d'un ami de Lamartine !!! d'un poète qui s'était fait applaudir, quoique fort discuté et inégal, dans un des premiers théâtres de Paris...

Ah ! vieux François Aubert, sois béni, toi qui as mis la main de Rouma (qu'on appelait alors *Nille*) dans la main chaude, osseuse et maigre du poète *franchimand !*

. . .

Quand il eut bu assez de lait, qu'il eut assez chanté Sainte Marthe de Tarascon, les beautés du bourg provençal et romain, quand il fut mieux, et à peu près sur *pied* (sur le pied qui n'était pas bot), il voulut, lui aussi, à mon exemple, faire des vers provençaux, et me les soumit pour que je visse si tous les mots étaient bien à leur place. Oh ! quel honneur, Nille ! Il y avait bien là de quoi tressaillir d'allégresse ! Je n'eus à faire que de très légères retouches, ici et là, sur ce manuscrit — grand papier ministre — que je vois encore. Mon poète en fut émerveillé et m'embrassa. Oh ! Nille, quel honneur !

Et voici, transcrite dans l'orthographe de l'auteur, (1) copie exacte de la première pièce provençale qu'écrivit le poète de Bon-Pas, qui la publia un peu plus tard, en l'accompagnant, au bas de la page, de la note que voici :

« On me pardonnera, je pense, ces strophes provençales : chaque mot « est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la « langue des *trouvères* (!!) de Provence. (Je l'y avais bien un peu poussé !) « Tout cela vit encore sur la lèvre des femmes, avec tout le génie de ce « peuple, l'amour et la poésie. » (P. 97, *Provence*, par Adolphe Dumas) (2)

. . .

Adolphe Dumas ! C'est bien lui. Tu as deviné ce nom, il y a quelques minutes. Le promoteur de *Mireille* à Paris ! (3)

Et Adolphe Dumas publia son volume, et me dédia, à moi encore enfant, qui devais plus tard mettre quelques lampions sur les murs crénelés d'Avignon, ces six stances :

MES AMOURS POUR AVIGNON

A M. R...

S'eres nas d'Italie et dins lou tens qué canté,
Se nous avian bandits, touti dous émé Danté,
Et se Pétrarque érou moun noum,
A decias, craidaiéou, la Touscano et Flourènce,
Gardé touti mi vers pèr toute la Prouvence,
Et mis amour pèr Avignoun.

. . . .

(1) Que je n'osai pas rectifier. Plus tard, cette rectification s'est faite, et bien faite. (Voir *Liame de rasin*) — Note de Roumanille.

(2) *Provence*, un vol. in-8, de 363 pp. Paris, Hetzel et Paulin, 1840.

(3) Adolphe Dumas, de Cabanes (Bouches-du-Rhône), 1806-1861. — Voir plus loin notre notice biographique.

Adolphe repartit pour Paris, à peu près rétabli, et toujours clopin-clopant. J'en pleurai, et voici toutes les larmes dont je mouillai son départ : il ne faut pas en rire, cher moderne.

Je fus un petit imbécile : j'aurais dû écrire ça en provençal, ç'aurait été plus passable, plus original et mieux accentué... enfin ! *que vos ?*

ADIEU

A Adolphe Dumas.

Le souffle de l'hiver va passer dans les champs,
Ravir au pré ses fleurs, au jeune oiseau ses chants,
Aux arbres leur verte couronne...
Avant que ce grand deuil vienne attrister nos cœurs,
O ma Muse ! je veux que tu cueilles ces fleurs
Que l'année en partant nous donne.

Allons, ma douce enfant, c'est sur un noble front
Qu'avec respect, bientôt tes mains se poseront,
Choisis donc, choisis les plus belles ;
Et demain, si le jour sourit, calme, pareil
Au jour pur qui nous luit, — au lever du soleil,
Tu déploîras tes jeunes ailes.

Tu t'en iras bien loin !.. (1) Mais c'est pour revenir.
Pauvre enfant, pourrais-tu voir longtemps sans mourir
Un ciel nébuleux sur ta tête ?
Belle ! tu reviendras sous ton ciel provençal,
Au fond de ta retraite, aspirer l'air natal,
Et chanter avec ton poète.

Pars tranquille ! Ton cœur au port te conduira.
Va ! ne crains rien ! Sans peine *Il* te reconnaîtra
Aux doux parfums de sa Provence.
Et tu verras celui qui voulut quelquefois,
Pauvre Muse sans nom, pour enhardir ta voix,
Te sourire avec indulgence.

En te voyant, soudain, il croira voir encor,
Se déroulant aux yeux comme une chaîne d'or,
Notre folâtre farandole
Courir, les bras ouverts et la main dans la main,
Il croira voir encor ce tournoyant essaim
D'une jeunesse vive et folle.

(1) A Paris ! *Zuze un peu,* mon bon ! C'était si loin, Paris, en 1839 ! — Note de Roumanille.

Puis, tu lui parleras de ceux qu'il a laissés,
Et qui sont là, pleurant tant de beaux jours passés,
Et qui gardent au fond de l'âme,
Comme un dépôt sacré confié par un Dieu,
L'intime souvenir de ses baisers d'adieu,
(*illisible, ce dernier vers*)

... Muse, tu lui diras : « Quand du présent lassé,
Vous aimiez à venir dans les jours du passé
Et sous le ciel qui vous enchante,
Ayez, d'un cœur ami, du moins un souvenir
Pour celui qui pleura quand il vous vit partir,
Pour l'enfantine voix qui chante...

18 octobre 1839. J. R.

(Feuilleton de *l'Echo du Rhône*, journal de Tartarinopolis — 26 octobre 1839.

Oh ! comme tu vas rire, Pauloun ! en lisant ces vers que j'écrivis en pleurant ! 1818-1839 : Nille avait 21 ans, et était loin, hélas ! d'être un « enfant sublime. » Soit ! il était ce qu'il était, ayant le tort grave, puisqu'il avait un *piéuta* provençal déjà fort passable, de *piéuta* comme ça en « patois » parisien. Petit animal, va !

∴

Notre Adolphe Dumas, dont je cherche le paquet de lettres, m'a toujours dit qu'il s'agissait de moi dans la strophe suivante :

... Et que, pour consoler, alors, ma Muse absente,
Sa nuit soit éternelle, et son rossignol chante
Dans le vallon de Saint-Remy !
(*Provence*, page 363)

Rossignol toi-même, Adolphe ! Tu sais bien que c'est *bouscarlo* qu'il fallait dire :

... et sa fauvette chante
Dans le vallon de Saint-Remy.
Requiescat in pace !

Dis *amen*, Pauloun. Et restons-en là pour aujourd'hui.

Il va pleuvoir ; — après la pluie, fraîcheur inévitable et, partant, les cigales vont se taire...

Je reçois à l'instant ta lettre-hymne. Nous en reparlerons. Est-ce que tu n'as pas entre les mains l'irréfragable preuve de tous les bons sentiments que je te garde, et dont je suis heureux de te renouveler la touchante expression, à toi, Pauloun, qui commences à me voir tel que je suis et qui « as la nostalgie de nos printemps bienheureux » ?

A toi, aux tiens, avec tous les miens, et... *couralamen.*

J. NILLE.

DEDICACIOUN

DE *LA GLÒRI D'ESCLARMOUNDO*

I. — A MISTRAL

O Mèstre venera di foulo prousternado,
Remèmbro-te d'un vèspre à noun plus estela
Ounte caminavian grèu e desparaula,
Is Astre dedicant de pensado alternado !

Subran, coume à l'acost de la Gràci sounado,
Trantaière, mis iue fuguèron entela :
L'aveni misterious m'èro esta desvela
E i'aviéu vist l'Amour e la Glòri amanado.

E cantères alor : « Un pres-fa subre-uman
Te counvido, Andrivet, de Pouèto e d'Amant ;
De l'Adour à la Sorgo a resquiha 'n esclaire

Que nous mostro la draio ounte rescountraren
La Fado pirenenco à regard pivelaire
Qu'em'Elo t'aussara sus un trone azuren ! »

II. — A N'ESCLARMOUNDO

Toun noum es inmourtau amor de ma cansoun ;
Moun noum lou devendra quand la tiéuno espandido
Fara ta renoumado e ma glòri grandido
Jusqu'au cèu sin, emé nòstis Astre bessoun.

Car auren acaba l'ufanouso tensoun
De noste amour, e, fièr, alor l'auren bandido
De la Roco de Dom i mountagno amudido
Que rèn que de t'ausi n'auran la fernisoun.

E, regardo ! à moun gèste ignourènt dis esperro
Adeja trelusis l'Aubo de tis espèro
E proufetiso au cèu un Miejour dardaiant

Que faren resplendi sus Bigorro e Prouvènço.
— E l'orro Mort-peleto à grand dèstre daiant,
Ajougnera jamai nosto eterno jouvènço...

MARIUS ANDRÉ.

DÉDICACE

DE *LA GLOIRE D'ESCLARMONDE*

I. — A MISTRAL

O Maître vénéré des foules prosternées, souviens-toi d'un vêpre prodigieusement étoilé où nous cheminions silencieux et graves, en dédiant aux Astres des pensées alternées !

Soudain, comme à l'approche de la Grèce désirée, je devins chancelant et mes yeux s'obscurcirent : l'avenir mystérieux m'avait été dévoilé, et j'y avais vu l'Amour et la Gloire conquise.

Et tu chantas alors : « Une tâche surhumaine te convie, André, de Poète et d'Amant ; de l'Adour à la Sorgue a jailli un éclair

Qui nous montre la sente où nous rencontrerons la Fée pyrénéenne au regard fascinant, qui t'élèvera avec Elle sur un trône d'azur ! »

II. — A ESCLARMONDE

Ton nom est immortalisé par ma chanson ; mon nom le sera quand la tienne épanouie fera ta renommée et ma gloire grandies jusqu'au ciel avec nos Astres jumeaux.

Car nous aurons parfait la tenson somptueuse de notre amour et fièrement, alors, nous l'aurons propagée de la Roche des Doms aux montagnes muettes qui, rien que de t'ouïr, auront des frémissements.

Et, regarde ! à mon geste ignorant des obstacles, déjà l'Aurore de tes espérances brille et prophétise au ciel un radieux Midi

Que nous ferons splendir sur Bigorre et Provence. — Et la hideuse Mort, en grand'hâte fauchant, n'atteindra jamais notre éternelle jeunesse.

M. A

INTROIBO AD ALTARE DEI

(TIRA DE LA *MESSO PAGANO*)

M'aproucharai de l'autar d'aquéu Diéu
Que fai tant gau à ma jouvènço,
E dins li prat daura, dins li pin agradiéu,
Vers li champ souleious e sus li bord di riéu
Farai uno preiero inmènso...
Noste secous, Soulèu, es dins toun noum
Que fai lou pan à bas, que fai lou vin amount.

Lou Soulèu pouderous toujour nous abarigue;
Raioune en nòsti blad, en nòsti souco atout.
Avans que lou paurun s'enane au pausadou,
Que toun or, o Soulèu, ié rigue.

Mai se devié moustra, Diéu grandas, toun trelus
Permèi ti capelan un ferouge faus-fraire,
Parte en leissant l'escur sus la tino e l'araire
E la daio ague plus ta lus!

Car es de pan que l'ome óuneste a la famgalo
E noun de jalousié ; car es de vin qu'a set
E noun de sang. E toun pople te benis se
T'acourdes uno favour talo...

Louis ASTRUC.

TRADUCTION

Je m'approcherai de l'autel de ce Dieu qui réjouit tant ma jeunesse, et dans les prés dorés, dans les pins agréables, vers les champs ensoleillés, et sur les bords des ruisseaux, je ferai une immense prière... Notre secours, Soleil, est dans ton nom qui fait le pain en bas, qui fait le vin en haut.

Que le Soleil puissant toujours nous protège ; qu'il rayonne en nos blés, en nos vignes aussi.

Avant que les pauvres s'en aillent au repos, que ton or, ô Soleil, leur sourie.

Mais, Dieu très grand, si ta splendeur devait montrer parmi tes prêtres un farouche faux-frère, pars en laissant l'obscurité sur la cuve et la charrue et que la faux n'ait plus ton scintillement !

Car c'est de pain que l'honnête homme a la fringale et non de jalousie ; car c'est de vin qu'il a soif et non de sang. Et ton peuple te bénit si tu lui accordes une telle faveur...

L. A.

I FELIBRE DE PARIS

D'ama soun païs
Enauro lis amo...
MISTRAL.

Mèstre, i'aura dès an i flouresoun de mai,
Qu'au jardin felibren ma man plantè lou Mai.
Mistrau m'avié pourgi la Coupo au noum di rèire,
E dins l'aflat ardènt que moun cor mi boufè
Leissèri s'envoula ma proufessien de fè
Dins moun brinde de Mantenèire.

Ai las ! lou Tèms voulage a buta moun envanc !
Pau à pau, dins moun cor tout flame d'enavans
S'esvaliguè la voues de ma Prouvènço amado ;
Lou sort à l'estrangié m'empourtè sus li nau,
E desempièi, — de-longo, — au parla miejournau
Ma bouco en dòu fuguè fermado.

Carga dóu fais de moun isoulamen amar,
Ai courregu li mounde e travessa li mar,
E degun couneissié moun parla de jouvènço.
Au fin founs de l'Asìo, en Africo,... à Paris,
La lengo mi semblavo estranjo e lou cèu gris...
Avian miés qu'acò en Prouvènço !

Mai vaqui qu'uno niue, sus sis alo d'aucèu,
Uno estello vers iéu si destaquè dóu cèu,
E l'estello parlè : « Pèr pres de tis óumàgi,
« Que moun calen t'ajude à retrouva toun niéu.
« Counèissi dins Paris 'no grùpi dóu bon Diéu,
« 'Mé si pastourèu e si Màgi.

AUX FÉLIBRES DE PARIS

Aimer son pays élève les âmes.
MISTRAL.

Maîtres, il y aura dix ans aux floraisons de mai
Qu'au jardin félibréen ma main planta le Mai.
Mistral m'avait tendu la Coupe, au nom des aïeux,
Et dans le souffle ardent que mon cœur m'inspira
Je laissai s'envoler ma profession de foi
Dans mon toast de Mainteneur.

Hélas! le Temps volage a heurté mon élan.
Peu à peu, dans mon cœur tout ardent d'entrain
S'évanouit la voix de ma Provence aimée.
Le sort à l'étranger m'emporta sur les navires
Et depuis, — bien longtemps, — au parler méridional
Ma bouche en deuil resta fermée.

Chargé du fardeau de mon isolement amer,
J'ai couru les mondes et traversé les mers,
Et personne ne connaissait le parler de ma jeunesse.
Au fin fond de l'Asie, en Afrique,... à Paris.
La langue me semblait étrange et le ciel gris.
Nous avions mieux que ça en Provence!

Mais voilà qu'une nuit, sur ses ailes d'oiseau,
Une étoile vers moi se détacha du ciel.
Et l'Etoile parla : « Pour prix de tes hommages,
« Que ma lumière t'aide à retrouver ton nid;
« Je connais dans Paris une crèche du bon Dieu
« Avec ses bergers et ses Mages.

« Es aqui, — tóuti li dimècre que Diéu fa, —
« Que ti Mèstre en sabé aliscon si prefa.
« Cade aucèu miejournau que piéuto i'a sa branco,
« La joio si troubaire e si campano à brand ;
« Vène, i'atroubaras lou parla de ti grand
« Em'un baume au mau que t'escranco. »

E l'astre, esbléugissènt lis èr de si belu,
Coume un fué sus la mar nedè dins lou cèu blu.
Dins moun piés trefouli l'Espèr roumpè si bàrri.
Subran l'Astre s'arrèsto e dis : « Vaqui l'endré. »
E davalant d'en aut, si rai s'escampon dre,
Tout dre sus lou cafè Voultàri. (1)

E aro, gramaci, Mèstre. Se tourna-mai
Au jardin felibren encuei plànti lou Mai,
Se dins moun cèu pus dous luse un soulèu pus linde,
Es que m'avès rendu la joio e l'estrambord,
Urous, leissi toumba dins ma coupo en desbord
Tout moun cor, pèr moun proumié brinde!...

Louis PEYTRAL.

1894.

(1) Li sesiho dóu Felibrige de Paris se tènon au cafè Voultàri, plaço de l'Oudeoun.

« C'est là, — tous les mercredis que Dieu fait, —
« Que tes maîtres en savoir cisellent leurs œuvres.
« Tout oiseau méridional qui chante y a sa branche,
« La Joie ses troubadours et ses cloches en branle ;
« Viens, tu y retrouveras la langue de tes aïeux,
« Ainsi qu'un baume au mal qui t'écrase. »

Et l'astre éblouissant les airs de ses étincelles,
Comme un feu sur la mer nagea dans le ciel bleu.
Dans mon cœur réjoui l'Espérance brisa ses remparts...
Soudain l'astre s'arrête et dit : « Voici l'endroit. »
Et descendant d'en haut, ses rayons s'écoulent droit,
Tout droit sur le café Voltaire.

Et maintenant merci, maîtres. — Si de nouveau
Au jardin félibréen, aujourd'hui je plante le Mai ;
Si dans mon ciel plus doux luit un soleil plus pur,
C'est que vous m'avez rendu la joie et les nobles ardeurs.
Heureux, je laisse tomber dans ma coupe débordante
Tout mon cœur pour mon premier brinde.

L. P.



LA SESTIANO



Trempo dei flambour d'Ouriènt, un matin, l'Aubo
En passant sus Prouvènço, escampè de sa raubo,
Un degout diamantin, uno fiho, acò's tu
Clar simbèu de belour e simbèu de vertu !
Alangouri, tei péu davalon sus teis anco
Flourejant de poutoun ta pèu sedouso e blanco ;
Ta caro, aquelo flous au dardai delicat,
Fai ligueto à l'abiho alenant lou muscat ;
Lou parpaioun seguis ta gauto rouginello
Tant lou Soulèu d'un bais flouris lei vierginello.
Teis uei, teis uei seren, teis uei que m'an troubla
Souto toun front tant pur sèmblo que van parla,
Que van parla d'amour... Perfum sus tei bouqueto,
Un alen trefouli boulego tei pousseto :
Pousseto au dous velout, teté qu'un rèn esmòu.
Bessounado ufanouso ounte l'ome vèn fòu,
Pivelas la passien que vous clamo e reclamo,
Fès giscla dins lou sang de lampado de flamo !
Blancour inmaculado, o jouvo ! siés la fam
Que raivo moun esprit dins sei pantai d'enfant.
Laisso amira toun biais e toun brinde e ta taio,
Laisso moun couer ardènt bourroula tout en aio ;
Tout de tu m'es plesi, soulas, encantamen,
Tout me trespouerto e m'ispiro amourousamen.
Es tu qu'ei tèms passa faguères dóu terraire
Un nis ei Court d'Amour, ei rèi em'ei troubaire.
O fremo, te duvèn nouesto antico esplendour ;
Ta belesso a crea l'Empèri dóu Miejour !
Ve, la raço reviéu, pertout crèisse e regreio
Amigo, tèn d'à-ment, la Prouvènço coungreio
Leis ome d'aveni !
Bèuta, ta douço lus
Nous enmantello d'or, de rai e de trelus !

Doulènt, amourousi moun soungi vai pèr orto
De cóup en s'esperdènt, un vanc en quauco sorto
L'enauro e lou bandis, parier à-n-un aucèu,
Dei cafourno dóu sourne ei planuro dóu cèu.
D'àutrei fes moun amour, esbadarna, ferouge,
Coumo un tau fernissènt esglaria pèr lou rouge,
Lando abrama de mouert, de carnàgi e de sang
E sèmpre davans tu m'entouerni en tremoulant !

Vuejo à bro toun aflat, o Fado de Prouvènço,
Fai canta dins lei couer lei nòblei souvenènço,
Abraso d'un regard, coumbouris d'un poutoun,
Incarnacien dóu Bèu, largo-nous lou frissoun
Qu'emplano, soubeiran, dins la fe maïstralo,
Que nàutrei, Cadet d'Ais, anen d'un grand cóup d'alo
Auboura fieramen amount, dins la clarta,
Toun blasoun : « Generoso sanguine parta ! »

Paul ROMAN.

LA FILLE D'AIX

Ceinte des flammes d'Orient, un matin, l'Aube — arrivant en Provence épandit de sa robe, — une perle, un diamant, une fille ; et c'était toi, — clair symbole du beau, symbole de vertu ! — Alanguis, tes cheveux ruissellent sur tes hanches, — caressant de baisers ta chair soyeuse et blanche. — Ton visage, cette délicate fleur rayonnante, — tente l'abeille qui respire les muscats ; — Le papillon suit ta joue rougissante, — tant le soleil fleurit d'un baiser les pucelles ! — Tes yeux, tes yeux sereins, tes yeux qui m'ont troublé, — sous ton front si pur ils vont parler, — ils vont parler d'amour... Parfum à tes lèvres, — une frémissante haleine soulève tes seins jeunes : — seins au doux velours, seins qu'un rien émeut, — glorieux jumeaux qui rendez l'homme fou, — vous extasiez la passion qui crie et vous appelle, — vous faites dans le sang bondir un torrent de flammes ! — Blancheur immaculée, ô jeune femme ! tu es celle — dont mon esprit a

faim dans ses rêves d'enfant. — Laisse admirer ton air, ta démarche et ta taille, — laisse mon cœur ardent palpiter en émoi, — tout de toi m'est plaisir, consolation, enchantement, — tout me transporte et tout m'inspire amoureusement... — C'est toi aux temps passés qui fis de notre pays — un nid aux Cours d'Amour, aux rois et aux troubadours. — Oui, femme, nous te devons notre antique splendeur, — ta beauté a créé l'Empire du Midi. — Vois, la race revit, partout elle croît et verdoie — amie, observe, le renouveau triomphe et la Provence enfante — ses hommes de demain...

Beauté, ta douce lumière — nous *emmantelle* d'or, de rayons et de gloire ! —

Dolent, énamouré, mon songe flotte. — Parfois, quasi évanoui, une tempête — le soulève et il bondit, pareil à quelque oiseau — des profondeurs de l'ombre aux plaines azurées du ciel. — D'autres fois, mon amour, emporté, farouche, — comme un taureau frémissant que le rouge exaspère, — galope, affamé de mort, de carnage et de sang. — Et toujours devant Toi, je retourne en frissonnant. —

Verse à flots ta grâce, ô fée de la Provence, — fais chanter dans les cœurs les nobles souvenances, — embrase d'un regard, consume d'un baiser, — incarnation du beau, épands le saint frisson — qui érige souverain dans la foi des ancêtres ! — Que nous tous, enfants d'Aix, allions d'un grand coup d'aile — exhausser fièrement là-haut dans la clarté — ton blason : « Generoso sanguine parta ! »

P. R.



MIRAGE CRAVEN

A M. Sextius Miquèu
Presidènt di Felibre de Paris.

Passejave dedins la Crau
Tout soulet : lou mistrau boufavo,
La mar de pèiro tresanavo,
Ausissiéu dins l'auro un brut rau !

E moun amo emé l'auro anavo
Pèr eilalin vers la grand mar
Mounte dessus lou toumple amar
La gènt marino barrulavo.

Li Pantai soun li fiéu dóu vènt
E dóu soulèu de la Prouvènço,
E lou bonur de la jouvènço
Èi d'éli de-segur que vèn.

Subran à mis iue sounjadis,
Uno dono parèis que dis
D'uno voues d'ange melicouso :
« Ome, saras moun chivalié
E pèr iéu faras la foulié
D'ana is isclo espetaclouso.

« Alin, bèn liuen, vers lou soulèu,
Mounte acabo la mar latino,
Anaras e tournaras lèu
Emé la pourpro escarlatino
Pèr me faire un reiau mantèu ! »

E pièi, clinant sa caro autiero,
De si labro rousenco e fièro
Me baiè un poutoun tant dous,
Que dins moun amo coumbourido
Espeliguè touto flourido
Uno ramiho emé si flous !

Ai de iéu ! Lou mistrau boufavo
E dins li draio derrabavo
Is amelié flous e boutoun,
D'un vira-d'iue raubè ma Damo !
Sèmpre, t'aurai, au founs de l'amo,
O dous prefum de soun poutoun !

JEAN BAYOL.



VISITE A MISTRAL



Dans le quinzième jour de l'ardent Messidor,
Sur la route qui va d'Avignon à Marseille,
Non loin du Rhône bleu, dont l'onde était pareille
A quelque mer d'azur luisant au soleil d'or,

Un voyageur allait du côté d'un poète ;
Et sur tout le parcours, la cigale chantait
Obstinément, tandis qu'à l'horizon montait
Des Alpilles là-bas la fine silhouette ;

Et malgré la chaleur du jour, le pèlerin
Trouvait bon d'aller voir un maître de la lyre,
Au milieu des chansons, et parmi le sourire
Immense, qui tombait du firmament serein.

Il arrivait. Un homme à la taille très haute,
Mais ayant dans ses yeux la paix et le rayon,
Apparut sur le seuil de la blanche maison,
Divin comme un aède et riant comme un hôte.

C'était lui, le poète ! Il était simple et beau ;
Il vivait là ses jours glorieux et tranquilles.
D'autres s'en vont chercher à la porte des villes,
Loin du berceau modeste, un fastueux tombeau ;

Lui demeurait fidèle à la terre bénie
Qui le vit naître, et, comme on voit le rossignol
Chanter près de son nid, il chantait près du sol
D'où se levaient ses blés et montait son génie.

« Soyez le bienvenu, » dit-il au voyageur ;
Et sa main se tendait loyale et familière :
Les poètes toujours ont l'âme hospitalière.
On entra. Le salon s'ouvrit plein de fraîcheur.

Quelques bouquets de fleurs, quelques bustes d'ivoire
Y souriaient. Bientôt, à la voix de l'époux,
Une femme parut, et c'était juste et doux,
Qu'elle fût la beauté quand il était la gloire ;

Et l'on causa longtemps, et l'hôte était charmé
D'entendre tour à tour les deux voix musicales
S'unir au tintement des coupes amicales
Qu'emplissait le vin blanc, des poètes aimé.

Lui parlait de son art qui n'est pas jeu futile,
Et proclamait bien haut, apôtre convaincu,
Que pour faire un beau livre, il faut l'avoir vécu,
Et que rien n'est plus vain qu'un fabricant de style.

L'étranger dut partir, mais trop tôt à son gré;
Et depuis, dans le Nord où son destin l'arrête,
Il aperçoit toujours l'image d'un poète,
Grandissante là-bas sur le Midi doré.

Emile TROLLIET.

LOU NIS FELIBREN

I Felibre de Paris.

Lou gus que, sus li routo blanco,
Dins lou soulèu s'envai cantant,
La cordo nousado sus l'anco,
Riche que de si bèu vint an,
Quand lou làssi d'ana l'escranco,
S'un mas, escoundu sout li branco,
Pèr éu, ié mostro — porto à brand —
La taulo, de viando cargado,
Lou lié fa de paio daurado,
L'estrambord de sa joio es grand.

E sarro li dos man dóu rèire,
E bèiso au front lou brun droulas,
Que i'a pourgi dins lou grand vèire
Lou vin pur que douno soulas.
E, touca de la bèn-vengudo,
— Cor batènt e voues esmougudo —
Lou gus, enfin assaboura,
Laisso lou desbord de soun amo
S'escampa, en paraulo flamo,
Coume un riéu clar dessus lou prat.

Siéu lou gus di draio poulido
Ounte li raive soun de flour,
E vous aduse, fres culido,
M-a garbeto i gaio coulour.
E vàutri, sias li bon dounaire
Qu'avès trata lou gus en fraire,
Sias li mèstre au cor pietadous,
Sias li mèstre à la bouco franco,
E, se s'escound pas sout li branco,
Lou nis qu'óufrès au gus i'es dous.

Louis ROUX-SERVINE.

LE NID FÉLIBRÉEN

Aux Félibres de Paris.

Le gueux qui, sur les blanches routes, — dans le soleil s'en va chantant, — la corde nouée sur la hanche — et riche de ses seuls vingt ans, — quand la lassitude l'étreint, — si un mas caché sous les arbres — lui offre, à son seuil hospitalier, — la table chargée de victuailles — et le lit fait de paille dorée, — le transport de sa joie est grand.

Et il serre les deux mains de l'aïeul, — et il baise au front l'enfant brun — qui lui a présenté la coupe pleine — du vin pur qui donne soulas. — Alors, touché de la bienvenue, — la voix émue, le cœur battant, — le gueux, enfin rassasié, — laisse la gratitude de son âme — à flots s'épandre — comme un ruisseau clair sur la prairie.

Je suis le gueux des sentes jolies — où les rêves s'épanouissent en fleurs, — et je vous apporte, fraîche cueillie, — ma gerbe aux riantes couleurs. — Et vous, vous êtes les bons riches — qui avez accueilli le gueux comme un frère : — vous êtes les maîtres au large cœur, — vous êtes les maîtres à la bouche franche, — et bien qu'il ne se cache pas sous les arbres, — le nid que vous offrez au gueux lui est doux.

L. R.-S.

BIBLIOGRAPHIE

LA GLÒRI D'ESCLARMOUNDO

Poème provençal, par Marius ANDRÉ, Avignon, Roumanille, éditeur.

La caractéristique de l'apparition de ce poème a été déjà marquée par la critique. Il est un des facteurs les plus importants dont se composera, dans l'histoire littéraire, le bagage de la troisième génération félibréenne.

On ne peut plus dire aujourd'hui, comme on l'a fait souvent : « La littérature de langue d'Oc est en train de mourir dans un magnifique coucher de soleil. » Elle vit, elle s'affirme, elle progresse. Je comprends que sa persistance gêne quelques esprits bornés rêvant d'une unique forme littéraire jetée dans le même moule linguistique et esthétique. Mais ce rêve est aussi absurde que celui qui consisterait à essayer, sur les pelouses du bois de Boulogne, d'acclimater les belles fleurs des tropiques poussant en pleine terre le long de la côte d'azur, et de défendre ensuite à Cannes la culture qui n'aurait point réussi à Paris.

Au reste, voilà longtemps que l'évènement, maître impérieux et brutal, s'est chargé de le démontrer. On avait déclaré, vers le milieu du siècle, que Jasmin serait le dernier poète de langue d'Oc. Et après Jasmin est venu le Félibrige, qui compte déjà une pléiade poétique ne le cédant à aucune, en quantité et en qualité, aussi loin qu'on veuille aller, dans le passé, chercher un terme de comparaison.

Les Félibres eux-mêmes, à certains moments, s'étaient posé la même question : « Vaillant André, répond Félix Gras dans la belle préface qu'il a placée en tête « du poème, après le grand Aubanel on pouvait avoir la crainte de te voir trébu- « cher sur la lice battue des choses dites et redites, ou de te voir cueillir la fleur « flétrie de l'imitation ; la voix altière et puissante du maître pouvait, sans que « tu y prisses garde, te donner le ton. Mais le vent magistral qui t'emportait t'a « maintenu dans la chevauchée folle ; l'astre éblouissant que tu fixais ne t'a pas « laissé te courber... »

C'est fort bien dit et c'est très vrai ; l'un ne ressemble pas plus à l'autre que Mozart ne rappelle Beethoven. Et cette comparaison me semble d'autant plus exacte que la belle langue du pays de Provence, dans laquelle André a écrit son poème, est tout entière faite d'harmonie. C'est bien à son sujet qu'on peut détourner le vers fameux de Beaudelaire :

« Même quand elle parle, on dirait qu'elle chante. »

I

Esclarmonde et Marius André s'étaient d'abord devinés à travers les séductions d'une correspondance poétique. Mais c'est dans le cloître de Saint-Nazaire, alors qu'au milieu des vieilles tours de la cité de Carcassonne, le peuple d'Oc, en la personne de ses plus illustres représentants, éprouva, au mois de mai 1893, le suggestif émoi des races qui se retrouvent et se reconnaissent après six cents ans de sommeil, que le jeune poète avignonnais et l'adorable felibresse de Gerde se trouvèrent pour la première fois face à face. Ce jour-là, André se dressa au milieu des convives du banquet félibréen qui, chacun, eut la conviction confuse que *quelque chose de grand* allait se passer. Il chanta l'invocation à la *Pirenenco* et raconta comment la *Pivelarello*, la Fascinatrice, lui était apparue en rêve. Ce fut une scène point banale, je vous le jure, et Dante seul pourrait la décrire dans son merveilleux cadre monumental, dans ses phases à la fois chastes et troublantes solennisées par la grande voix des cloches de St-Nazaire. Le spectacle sembla renouvelé des plus beaux temps de l'Italie ; car la jeune fille rougissante, altière tout à l'heure comme une prêtresse, venait, devant le peuple assemblé, de poser un rameau sur le buste de Mistral qu'elle avait salué de quelques-uns de ses plus beaux vers.

Il est impossible de bien apprécier le poème que Marius André a composé pour la gloire impérissable de son Esclarmonde, si l'on ne tient pas compte de ce point de départ, de la magie subite de cet amour illuminant deux âmes dans la Cité des Souvenirs. Elle et lui sont venus des deux extrémités du beau pays de France ; elle est descendue des Pyrénées ; il est arrivé des bords du Rhône, et tous deux se sont trouvés au pied des hautes tours où des signes précurseurs avaient marqué leur rencontre.

Un fremin a travessa
Li courado afrejoulido.
Lou soulèu vèn d'esquinsa
Sa cuberto ennivoulido ;

Car an di qu'à l'óurizount
Aparèis la grando rèino
Que d'un geste magi found
Li counglas emé li breino.

Elo dis lou darrié bram
Dis eros qu'èron si rèire,
Elo trenco li tiran
En cantant lou rèi En Pèire !

S'envai vers soun aut pres-fa
Fièro e pamens esmougudo ;
Tóuti li vènt an boufa
Pèr aclama sa vengudo,

E li terro ount a passa,
De printèms se soun vestido,
Un fremin a travessa
Li courado afrejoulido. (1)

(1) Un frisson a traversé les poitrines refroidies, le soleil vient de déchirer les nuages qui le couvraient ; — Car on a dit qu'à l'horizon apparait la grande reine qui fond de son geste magique les glaces et les frimas. — Elle dit le dernier cri des héros qui furent ses aïeux ; elle effraye les tyrans en chantant le roi Don Pierre ! Elle va vers sa haute mission, fièrement et pourtant émue ; tous les vents ont soufflé pour annoncer son arrivée, — et les terres où elle est passée se sont vêtues de printemps, un frisson a parcouru les poitrines refroidies.

La grandiose simplicité de ce début s'élève sans effort. Esclarmonde, en chemin, parle de sa mission :

Coume de Mount-Segur la grando castelano,
La nouvello Esclarmoundo en anant vers li plano
Parlavo, e vejeici sa paraulo abelano
Que couchè lis aucèu de malastre e d'errour :

Amor que l'istant es vengu,
Que tóuti li pitre esmougu
Bèlon quicon d'incouneigu,
Amor que de mot dóu mistèri,
En abounde, en ardado, alu,
An enclausi de si belu
D'ome à geinoun sout lou cèu blu
Pèr un soulenne batistèri ;

Esclarmoundo s'en vai ounte es mestié d'ana ! (1)

Mais la grande prophétesse est femme et, détail charmant qui repose des visions hautaines où le poète nous a transportés d'un seul coup d'aile, ses colombes familières la suivent :

L'enfant canto : « Paloumbo volo,
Volo paloumbo ! »
E ié canto : « Paloumbo volo
Subre li flume e sus li colo ! (2)

Et la colombe de l'Espérance s'arrête dans la ville du Passé, où l'attendent de jeunes hommes qui symbolisent l'amour de la patrie. — « Lequel de vous, demande la noble enfant, est assez grand pour moi ? »

O sorre jamai visto e pamens couneigudo,
Amigo desirado, espère ta vengudo !

lui répond l'un d'eux ;

Siés vengudo... t'ai visto, o rèino d'armounìo,
E d'enterin qu'à toun entour
Lou pople clamo sa baudour,
E que lou jouvènt dis tóuti si letanìo,
Iéu, ai dubert mi bras pèr un poutoun d'amour,
E siéu ana vers tu coume vers ma Patrìo !

(1) Pareille à la grande seigneuresse de Montségur, la nouvelle Esclarmonde en allant vers les plaines parlait, et voici ses généreuses paroles qui chassèrent les oiseaux de crépuscule et de malheur : Puisque l'instant est arrivé, que tous les cœurs en émoi aspirent vers une chose inconnue, puisque de nombreux essaims de mots du mystère ont auréolé de magiques étincelles des hommes à genoux pour un baptême solennel, Esclarmonde s'en va là où il est nécessaire qu'elle aille.

(2) L'enfant chante : « Palombe vole, vole palombe ! » Elle lui chante : « Palombe, vole au-dessus des fleuves et des collines ! »

E m'as recouneigu, car ère toun pantai,
E siés vengudo à iéu sèns cluga li parpello ;
Coume uno vesprado d'estello
M'as tout embelina de frescun e de rai,
Car l'eslu de tis iue plen de cremour trampello
E pamens es pious coume un lum de capello !

Oh ! desempièi long-tèms t'ère predestina :
Ensèn devian canta lou supreme hosanna !... (1)

Quelle superbe, quelle magique envolée ! Celui qui parle ainsi a bien le droit de se dire le plus grand de tous. Allons, jeunes gens et jeunes filles, ramassez des fleurs pour les semer sous les pas des gracieux fiancés !

Dans l'antique église de la cité, pieusement, la jeune fille conduit l'élu de son cœur

Soun Andrivet que l'a cantado
En d'estrofo tant bèn ritmado
Qu'a fa crèisse sa renoumado. (2)

Quand elle a fini sa prière, son fiancé lui murmure un aveu si doux et si chaste que la Vierge Marie elle-même peut l'entendre.

Les voici qui sortent de l'église à l'heure où la mélancolique nuit rassemble l'essaim des âmes : le dialogue amoureux se poursuit... Ici, la froide critique ne peut rien. Il n'y a qu'à admirer et à se taire. Est-ce qu'on raconte un sonnet de Pétrarque ? Est-ce qu'on peut analyser Juliette et Roméo se parlant sur le balcon ?

Esclarmonde a dû quitter son Andrivet pour retourner auprès de son vieux père. Séparé de sa fascinatrice, le poète égrène ses souvenirs et rêve à celle qui remplit sa pensée :

Piouso e reculido en un vièsti de dòu
O tu que siés vengudo au mié de nòsti fèsto... (3)

Et ici, une délicieuse paraphrase de la vieille chanson des Pyrénées. Puis les rêves reprennent :

I'anarai de-segur vers li serre sublime
Ount la sublime enfant camino sus la nèu... (4)

(1) Sœur que je ne vis jamais et connue cependant, amie désirée, j'attends ta venue... Tu es venue, je t'ai vue, ô reine d'harmonie, et cependant qu'autour de toi le peuple clame son allégresse et que la jeunesse dit toutes ses litanies, moi j'ai ouvert mes bras pour un baiser d'amour et je suis allé vers toi comme vers ma Patrie ! — Et tu m'as reconnu car j'étais ton rêve, et tu es venue à moi sans baisser les paupières ; pareille à une vesprée d'étoiles, tu m'as jeté un charme de fraîcheur et de rayons, car l'éclair de tes yeux brûle en scintillant, et pourtant il est pieux comme une lampe d'église.. Oh ! j'étais à toi prédestiné depuis longtemps ; ensemble nous devions chanter le suprême hosanna !...

(2) Son Andrivet qui la chanta en des strophes si bien rhytmées qu'il a fait croitre son renom....

(3) Pieuse et recueillie en un vêtement de deuil, ô toi qui es venue au milieu de nos fêtes...

(4) J'irai sûrement vers les sublimes montagnes où la sublime enfant chemine sur les neiges....

Oh ! alor mesclaren nòsti cabeladuro,
E nòsti labro e nòsti man !... (1)

O grando apassiounado,
Me siés apareigudo ;
Dins uno estàsi mudo
Te siés ageinouiado... (2)

Emperiero legendàri,
N'en siés lou grand lumenàri
Qu'a reviscoula moun cor ;
Oh ! moun cor que cresiéu mort
N'as estrassa lou susàri
E m'auboure bèu e fort!... (3)

Mais il n'y peut tenir. « *Vau vers ma pivelarello*, » et lui aussi franchit les monts et les gaves ; il va vers les Pyrénées que la neige emmantelle. Et la Fascinatrice apparaît dans un cortège de vendangeurs et de vendangeuses qui dansent autour du pressoir, de pâtres qui hantent le sommet des hautes montagnes. Pour eux aussi, pour tous ceux qui la voient, elle est une grande et divine charmeresse. Ils connaissent le rayonnement de sa beauté ; elle leur a rappelé les mots mystérieux, sacrés, de la langue de ses ancêtres :

Avèn ausi de mot misterious, sacra,
Dedins nosto lengo pacano ;
E, dempièi, noste cor tresano :
Esclarmoundo passavo e disié d'espera ! (4)

II

A une prestigieuse hauteur de pensée s'est opérée la rencontre immatérielle d'Esclarmonde avec son poète qui, nouveau Dante, et certain désormais que sa Béatrix l'accompagnera partout, s'élève encore plus haut. Il évoque les âges passés de la Terre d'Oc :

Terro di sublìmi martir,
Di darrié faidit e di vierge
Qu'en éli empuravon l'asir,
Plano fèro, serre champerge,

Ounte dormon souto li bros
Li castelano jamai doundo
De Mount-Segur, e lis eros
Que segnourejavo Esclarmoundo !

(1) Oh ! alors nous mêlerons nos chevelures, et nos lèvres et nos mains !...

(2) O grande passionnée, tu m'es apparue ; dans une extase muette tu t'es agenouillée...

(3) Emperière légendaire, tu es le grand Luminaire qui a rendu la vie à mon cœur. — Oh ! mon cœur que je croyais mort, tu as déchiré ton suaire, et je me lève fort et beau !...

(4) Nous avons ouï des mots mystérieux, sacrés dans notre langue rustique. Et depuis nos cœurs tressaillent : Esclarmonde passait et disait d'espérer !

Siéu un felen que vèn treva
Uno niue vosto toumbo, o rèire,
Qu'à Muret avès panleva
L'esquinadou dóu rèi En Pèire !

Un felen pious qu'à la voues
D'Esclarmoundo ressuscitado,
A vist li dòu e lis ancoues
Foro-bandi de sa courado. (1)

A cette voix qui résonne comme le clairon de la revanche, Raymond de Pérille, le vieux comte faidit, se dresse, triste et solitaire. Il écoute. « La Patrie est morte ! » s'écrie-t-il, et il rentre sous sa pierre tombale :

Lou tèms di bèlli valentié,
La Palestino e si guerrié,
Lou Parage e si chivalié,
Li Troubadour gai e galié,
Tout acò 's mort !

Li gràndi gesto d'estrambord,
Li cridadisso : Auzor ! auzor !
Contro li cavalié dóu Nord
Laisson plus meme dins li cor
Un souveni ! (2)

— « Non, la Patrie n'est pas morte, reprend le poète, puisque nous la chantons ! puisque nous avons encore le Verbe saint de la langue des aïeux ! Aujourd'hui, ta sœur Esclarmonde, ressuscitée en la félibresse inspirée des Pyrénées, la chante avec moi. Le Verbe a sauvé la Patrie ! »

Lou Verbe es tout pouderous ! Éu
Es l'ourdounaire dis esfèro ;
Eu sourtènt di labro de Diéu
A crea lis astre e la Terro.

Podon encadena l'esclau,
Sa pensado es libre e soun Verbe ;
Soun verbe creo de casau
Ounte segnourejo superbe.

Lou Verbe, res pòu lou doumta,
Lou Verbe es plus fort qu'uno armado,
Lou Verbe es l'inmourtalita,
Tout degruno sout sa clamado.

Architèite subre-uman, a
Souna tóuti lis ardidesso,
E 'mé si ritme a recrea
Li cènt vilo de la Coumtesso !

Lou Verbe abadèiro li cros ;
Auso-me, Ramoun de Periho,
E tresano souto li bros :
Lou Verbe a sauva la Patrio ! (3)

(1) Terre des sublimes martyrs, des derniers faidits et des vierges qui attisaient leur haine, plaines sauvages, monts abrupts, où dorment sous les broussailles les châtelaines indomptables de Montségur et les héros sur qui régnait Esclarmonde ! Je suis un petit-fils qui vient hanter, une nuit, vos tombes, ô mes ancêtres qui, à Muret, avez relevé le glaive du roi don Pierre ; un enfant pieux qui à la voix d'Esclarmonde ressuscitée a vu les deuils et les angoisses chassés de son cœur.

(2) Le temps des belles prouesses, les palestines et leurs guerriers, le Parage et les chevaliers, les troubadours alertes et gracieux, tout cela est mort ! Les grands gestes d'enthousiasme, les clameurs guerrières contre les cavaliers du Nord ne laissent plus même dans les cœurs un souvenir.

(3) Le Verbe est tout puissant ! C'est lui l'ordonnateur des sphères ; c'est lui qui sortant des lèvres de Dieu créa les astres et la Terre. Le Verbe, nul ne peut le dompter ; le Verbe est plus fort qu'une armée ; le Verbe est immortel, tout s'écroule sous sa clameur. On peut enchaîner l'esclave ; sa pensée est libre et son Verbe ; son Verbe crée des domaines dont il est l'orgueilleux souverain. Architecte surhumain, il a appelé toutes les hardiesses, et par ses rhytmes il a recréé les Cent villes de la Comtesse ! Le Verbe entr'ouvre les tombeaux ; entends-moi, Raymond de Pérille, et tressaille sous terre ; le Verbe a sauvé la patrie !

III

Ce qui frappe tout d'abord dans cette œuvre magistrale d'un jeune homme de vingt-cinq ans, c'est l'impeccable perfection de la forme. Comme dans les œuvres concertantes des grands maîtres harmoniques, étant donné le point de départ du thème original, tout y tient en une trame serrée, se développant progressivement sans un vide, sans une lacune, pour s'épanouir dans l'andante final, plein d'ampleur et de majesté. Ce poème, avec ses épisodes à la fois si simples et si poignants, est une splendide symphonie d'amour et de gloire.

Amour à la jeune fille qui a ressuscité Esclarmonde ; gloire à la patrie méridionale dont l'âme tressaille encore aux ruines de Montségur et dans la vieille cité des souvenances, tels sont les deux nobles sentiments qui se disputent le cœur du poète.

Insistons sur cette perfection qui a, paraît-il, déconcerté certains critiques, alors qu'elle est la marque bien moderne de l'œuvre. Il n'est personne qui ne convienne qu'une transformation s'opère à l'heure actuelle dans le monde social comme dans le monde intellectuel. Si nous nous bornons à ce dernier point de vue, nous constaterons le profond changement survenu dans les méthodes scientifiques et aussi dans les conceptions musicales, artistiques et poétiques. La période de l'ironie, par laquelle passent les nouveautés à leur début, est vite épuisée : voyez pour la transformation dite du *romantisme*. Nous admettons que, pour l'instant, il n'y ait pas lieu de tout accepter dans les nouvelles méthodes poétiques, mais le temps, ce grand metteur au point, a bien vite porté chaque chose à sa place. Marius André, par son rythme si soigneusement châtié, par ses strophes si nettement, si exquisement découpées, a introduit dans la poésie provençale ce qu'il y a de bon parmi les procédés actuels de versification dont la marque distinctive est de ne souffrir aucune faiblesse.

Au reste, ce livre est fait surtout pour les délicats, pour les raffinés. André ne m'en voudra point, si je lui dis qu'il n'est point destiné à devenir un poète populaire. J'ai déjà dit que sa conception et sa poésie étaient des plus hautaines, je maintiens le mot. J'en ai connu quelques-uns comme cela, pour ne citer que le grand Fourès. Esprit absolument libertaire, cœur débordant de générosité humanitaire, Fourès avait un profond mépris pour tout ce qui n'était point à sa hauteur intellectuelle : « *J'écris pour me faire plaisir*, me disait-il un jour, *et me moque du reste.* » Est-ce à dire que ces dédaigneux, pour n'avoir eu leur vie durant, que les suffrages des patriciens de la pensée, ne parviennent point à la postérité ? Bien au contraire ; ils y vont plus lentement peut-être, car, par quelque côté, ils sont toujours des précurseurs ; ils y arrivent plus sûrement.

Je regrette beaucoup que le pauvre Fourès n'ait pu souhaiter la bienvenue à ce beau poème. Avec quel enthousiasme il aurait pressé sur sa large poitrine le généreux Andrivet évoquant le spectre de Raymond de Pérille ! Comme il eût aimé redire de sa voix sonore et chaude les admirables, les bibliques strophes par lesquelles André célèbre la splendeur du Verbe patrial !...

Ah! gens de peu de foi, qui déniez à un poète d'Oc le droit de faire revivre son époque héroïque et de sonner l'ardente fanfare qui a présidé au choc de deux races! Voyez donc Wagner qui, pour thème de ses chefs-d'œuvre, va prendre les aventures des plus fabuleux heros de la *Germania*, parce que c'est là seulement que ce Germain, qui avait l'intuition profonde du génie de sa race, en retrouve l'irradiante expression. (1) Or, nos poètes d'Oc ont sur le génial visionnaire des *Niebelungen* cette supériorité que leurs héros sont de chair et d'os; que, comme nous, ils ont aimé et haï, qu'ils ont arrosé de leur sang rouge la terre qui nous est chère.

Du jour où Mireille et Calendal sont nés, une langue s'est retrouvée avec ses traditions et ses aspirations. Ce serait folie de vouloir empêcher la fille de maître Ramon d'aller conter ses peines d'amour aux Saintes-Maries, autant que d'interdire à Calendal de songer aux vieilles gloires de sa Provence. Ceci veut cela...

Le lauréat septennaire du Félibrige a bien mérité de son rameau. Nous souhaitons que la destinée, souvent cruelle à ceux qui portent au cœur l'absorbante flamme de l'idéal, lui permette de nous donner d'autres chefs-d'œuvre.

Gaston JOURDANNE.

UN POÈTE GASCON

André SOURREIL : *Ouros d'amour*, un vol. in-18, Agen, Ferran, édit.

Pour aussi prévenus qu'ils aient été, qu'ils restent peut-être, contre la renaissance littéraire de la langue d'Oc, disons le mot, contre *le Félibrige*, tous les bons esprits s'accordent sur certains points : ils reconnaissent la puissance vitale de cette association, à travers bientôt un demi-siècle, non seulement en face des hostilités du dehors, mais encore en dépit, à l'intérieur, des diversités de vues presque toujours mortelles pour les Sociétés. Ils ont, en outre, la preuve que les dialectes populaires parlés par dix millions de Français méridionaux ne sont pas un *patois*. Car, si des influences diverses semblaient fatalement conduire les dialectes à une telle fin, voici cent ans, il est manifeste que, grâce aux productions des Félibres, le niveau de la langue écrite s'est très fortement relevé depuis et continue son ascension.

Parmi ceux qui sont au courant de la littérature félibréenne, nul ne conteste

(1) « La légende, à quelque époque, à quelque nation qu'elle appartienne, dit Richard Wagner en sa *Lettre-Préface sur la Musique*, a l'avantage de comprendre exclusivement ce que cette nation, cette époque ont de purement humain, et de le présenter sous une forme originale, très saillante, dès lors intelligible au premier coup d'œil. Une ballade, un refrain populaire suffisent pour vous donner ce caractère en un instant. »

qu'elle ne possède des œuvres hors de pair. Combien nombreux, en outre, sont les livres distingués ou très aimables, ou simplement attachants !...

Même dans les écrits médiocres, il est rare de trouver cette absence totale de qualités qu'exploitent les habiles entrepreneurs de concours poétiques français.

En voilà plus qu'il ne faut pour juger la portée et la solidité de l'entreprise : la généralisation du mouvement ressort de la quantité de livres nouveaux qui éclosent chaque année un peu sur chaque point de la terre méridionale.

Précisément, j'ai sur ma table le livre que vient de publier un de nos compatriotes, un jeune homme, puisqu'il nous confie ses *Ouros d'amour*, et je ne puis résister à la tentation d'en faire savourer le parfum, fleurant les subtiles comme les robustes émanations de la terre gasconne.

Ecoutons la *Benus Garounenco* qui n'a certes pas la prétention de se hausser jusqu'à l'immortelle *Venus d'Arle* de Th. Aubanel :

Oh ! que sès poulido, Gascouno !
Que toun image bèn souben
M'aparesse, sacripandouno,
Dins mous raibes de gai jouben
Grand amourous de bèutat puro !
Que me plases damb la douçou
De ta captibairo figuro
E que, simplo, as bouno faiçou !...

Ta fino pèl un pau negrouno
E tous pièls espés e frisats
Mostroun que sès be la pitiouno
De nostres païs soulelhats
Ount fai, del soulèl la cauduro,
Que tout ié pousso bigourous
E qu'en la coumbo ou la nauturo,
Se ié trobo lou merbelhous !...

E sès Benus ! E sès diuesso !
As tout d'uno dibinitat :
L'aise, lou bèl, douço tendresso
E l'inpousènto majestat.
Pèi, o ninfo de la Garouno !
E nou ço mendre, toun foulard
Qu'es tournejat dambé tant d'art,
A toun froun pur sèrt de courouno !...

E pèi, t'apèloun païsano,
Pramo de te fa corp doulou,
Aqués que la rancuno escano !
Mès acò 's toun titre d'ounou
Mai bèl, e perqué lous felibres
T'aiman, estèlo que lusis,
E te cantan dins nostres libres,
Car s'incarno en tu lou païs !

« Oh ! que tu es jolie, Gasconne ! Que ton image vient souvent m'apparaître, ô friponne, dans mes rêves de gai jouvenceau grandement épris de beauté pure ! Comme tu me plais par la douceur de ta figure charmeresse et que, simple, tu as bonne façon !..

« Ta fine peau un peu brune et tes cheveux épais et frisés démontrent que tu es bien la fille de nos pays ensoleillés, où la chaleur du soleil fait que tout vient vigoureux et qu'en le bas-fond ou sur la hauteur, on rencontre le merveilleux...

« Et tu es Vénus ! Et tu es déesse ! Tu as tout d'une divinité : l'aise, le beau, douce tendresse et majesté imposante. Puis, ô nymphe de la Garonne ! — et cela n'est pas le moindre de tes charmes — ton foulard, avec tant d'art chiffonné, sert de couronne à ton front serein.

« Et puis, ils t'appellent paysanne, voulant te peiner, ceux que la rancune étouffe !... Mais c'est ton plus beau titre d'honneur ; c'est pour cela que nous, félibres, nous t'aimons, étoile brillante, et te chantons dans nos livres, car en toi notre pays s'incarne ! »

Sa note amoureuse personnelle ? Une énigme posée. Tantôt le choc paraît cérébral : on cherche vainement le « pectus est quod disertos facit. » Tantôt un élan vite réprimé vous découvre des vibrations encore palpitantes ou laisse percer la déception. Mais l'impression d'ensemble est que son amour part de la tête pour aller vers l'extérieur.

Et je m'arrêterai là, car M. André Sourreil est un peu trop mon ami pour que je le traite en vulgaire chroniqué ; il ne subira pas de ma main le martyre de l'encensoir : je le soumettrais bien plus à une critique minutieuse qui excèderait les limites d'un article de ce genre !

Au demeurant, que pourrait-on lui reprocher ? son âge, cause que l'œuvre est parfois touffue comme une végétation en terre vierge et, parfois, légèrement impondérée ? Mais ce sont là d'aimables défauts... non : des qualités qui s'atténueront à l'exercice de l'art d'écrire ; elles s'appellent spontanéité et sincérité !

Le souci du public n'entre pas en ligne de composition ; c'est assez dire quel plaisir les *Ouros d'amour* causeront au lecteur.

Certes, l'auteur n'a pas donné là toute la mesure de ce qu'il vaut ; c'est un début, il faut le dire, mais un début plein de promesses. L'avenir prouvera que je ne me suis pas trop avancé ; vienne l'encouragement aux tentatives de ce genre, encore trop clairsemées parmi nous, et nous verrons alors les dialectes de l'Agenais produire des gerbes poétiques dignes de lui et des fils qui l'ont illustré.

M. André Sourreil ne restera pas au dernier rang, dans la phalange dont il a si puissamment aidé le recrutement ; il a trop le respect de la langue et le souci de sa restauration littéraire ; il a trop dans le cœur et dans l'esprit la sensibilité et la vivacité, fortune des écrivains ; il est trop pénétré de notre génie local pour ne pas devenir une personnalité.

Je n'ai pas voulu autre chose, aujourd'hui, qu'attirer l'attention sur lui et sur ses émules ; si ces quelques lignes font ouvrir *Ouros d'amour*, je ne serai contredit par personne sur les espérances exprimées.

CH. RATIER,

Président de « l'Ecole de Jasmin, » à Agen.

BIBLIOGRAPHIE HAUT-PROVENÇALE

LE LIVRE DES PRIVILÈGES DE MANOSQUE, Cartulaire franco-provençal, publié par M. Z. Isnard, archiviste des Basses-Alpes, avec appendice philologique, par Camille Chabaneau, correspondant de l'Institut. Digne, Chaspoul, Constans et Barbaroux, 1894. Un vol. in-4.

L'histoire du réveil des études historiques dans la Haute-Provence sera un jour intéressante à écrire. Nos pères en étaient réduits aux travaux considérables, mais attardés, de Gassendi, Colombi, Solomé et Laurensi, quand, tout à coup, un groupe de chercheurs hors pair se mit à reprendre en sous-œuvre la besogne de ces laborieux devanciers. Firmin Guichard à Digne, Gras du Bourguet à Castellane, Edouard de Laplane à Sisteron, Damase Arbaud à Manosque, étudièrent, en paléographes autant qu'en historiens, les archives de leur ville natale. Et presque simultanément, les Basses-Alpes furent dotées de quatre monographies savantes, que l'Institut remarqua et qui devinrent de précieux modèles, souvent imités au loin.

Ces explorations de détail appelaient, naturellement, une synthèse. Ici encore, les Bas-Alpins furent favorisés. Un homme, doué au plus haut point de l'aptitude, on pourrait presque dire du génie synthétique, M. le chanoine Féraud, entreprit de condenser, dans un *compendium*, les découvertes des travailleurs locaux. Après avoir fondé et dirigé les *Annales des Basses-Alpes*, où parurent tant d'intéressants chapitres de la chronique haut-provençale, il écrivit son *Histoire des Basses-Alpes*, dont les trois éditions ont été trois évènements pour les amis du pays. Tous nos villages, toutes nos églises, les plus petits recoins de nos montagnes ont là un tableau complet, quoique en raccourci, de leur passé, tantôt éclatant, tantôt humble, toujours cher aux cœurs bien nés.

A la suite de ces publications magistrales, quelques-uns ont pu croire la moisson finie dans le champ des recherches alpines. C'est maintenant, au contraire, que commence pour l'érudition, un devoir nouveau, celui d'écrire, après l'histoire des faits, celle des institutions. Sans doute, les faits ont leur attrait brillant ; mais combien plus utile est la connaissance des anciens rouages sociaux, des usages et des mœurs qui s'encadraient dans ces rouages ! L'existence de nos pères nous apparaît autrement saisissante, autrement instructive, dans le cadre des institutions que dans celui des évènements. Nous suivons à travers les modifications de l'organisme politique ou communal, la marche de l'humanité, le plus souvent en avant, parfois en arrière, toujours parallèle au progrès ou au recul des idées morales.

Déjà dans cette direction d'idées, Camille Arnaud nous a donné sa précieuse *Histoire de la viguerie de Forcalquier*. Le mot *histoire* a été mis là faute d'un meilleur. C'est inutilement, en effet, que vous chercheriez, dans ces deux excellents volumes, les dynasties, les règnes, les batailles, tout le vacarme qui remplit

le passé. L'auteur ne nous raconte ni les Bozons, qui constituèrent la Provence, ni les Comtes catalans, qui lui donnèrent un si magnifique éclat, ni les princes angevins, qui la ruinèrent par leurs expéditions folles. Ce n'est pas la *biographie*, mais la *physiologie* et presque *l'anatomie* de notre race, qu'il a prétendu écrire.

Il nous introduit dans les familles, pour nous en dire la patriarcale constitution et la cohésion admirable ; dans les *maisons communes*, pour en décrire la fière ordonnance ; dans les *maisons du roi*, pour nous initier au régime des tribunaux. Et, partout, nous saluons une nation vigoureuse, où l'action du pouvoir central est sagement pondérée par la plus large initiative laissée au chaperon consulaire et au citoyen.

Si un livre se prête à cette même étude, c'est assurément le *Livre des privilèges de Manosque*, que vient de publier M. Z. Isnard, archiviste départemental. On y suit, pendant toute la grande période qui va de la fin du XII[e] siècle au commencement du XIV[e], le développement, lent mais ininterrompu, de la liberté municipale, au sein de la cité manosquine, affranchie généreusement en 1206 par Guillaume de Forcalquier, puis graduellement allégée de ses charges par les Hospitaliers, successeurs des comtes.

M. Isnard n'a pas voulu se borner à la soigneuse édition des textes, ni laisser au lecteur le soin laborieux d'en extraire la moëlle. Il a lui même écrit, en tête de son volume, une étude serrée et grandement attachante, sur le Manosque médiéval. Il y passe successivement en revue : l'état des personnes (nobles, prozomes et peuple) ; les impôts et les corvées ; la situation spéciale des Juifs ; l'organisation judiciaire, y compris le barreau et le notariat ; le mécanisme communal, à propos duquel il donne la liste des consuls et des maires de Manosque, de 1211 à 1894 ; les monnaies, mesures et poids ; le baillage des Hospitaliers, les domaines qu'il possédait dans la ville, le territoire et les alentours ; ses droits féodaux et sa juridiction ; la chronologie des commandeurs et des baillis, avec notices sur les principaux d'entre eux, de 1152 à 1789 ; la bibliographie de tous les ouvrages, manuscrits ou imprimés, concernant Manosque.

On le voit, rien n'est omis, dans cette large peinture, de ce qui touche à la vie publique d'une grande commune, à l'époque de gestation des libertés. Et comme, au total, rien ne ressemblait plus à Manosque qu'une localité quelconque de la Provence, on peut dire, à de simples nuances près, que c'est une esquisse du réveil provençal lui-même que M. Isnard vient de tracer de main experte. Inutile d'ajouter, pour quiconque connaît l'esprit de scrupuleuse et sûre critique de notre érudit, que pas un trait de cet ensemble n'est aventuré sur le dire des précédents historiens ; tout y est emprunté aux chartes ou à d'autres sources documentaires, fidèlement indiquées en note, à l'aide d'innombrables références.

N'eût-il que ce premier et grand mérite, le cartulaire de Manosque serait déjà une publication d'exceptionnelle valeur.

Mais ce recueil présente, de plus, une rare particularité, qui double son importance. Il est bilingue : chaque texte de l'original latin offre, en regard, une

traduction en langue d'oc de la fin du XIII[e] siècle. Cette version est l'œuvre d'Audebert Gauzis, notaire à Manosque, qui la fit en 1293, à la réquisition de R. de la Font, syndic de la ville, pour ceux des habitants *que non sabon legir latin*. Gauzis nous l'apprend lui-même à la fin de son œuvre, et il ajoute : *En aquest vulgal o ay transportat... al miells et al plus plan qu'iéu ay pogut*. La charte XXXVIII nous apprend, en outre, que la convention entre les Hospitaliers et la ville a été lue, la même année, *in romanâ linguâ*, devant le chapitre de St Gilles, ce qui prouve, soit dit en passant, que les chevaliers, tout comme les Manosquins, préféraient leur bon parler naturel au latin officiel des scribes.

Le lecteur, sans que nous insistions, devine de quel prix est un pareil trésor pour l'étude du dialecte des Alpes au moyen âge. Un spécialiste, comme le D[r] E. Koschwitz ou M. Victor Lieutaud, ne manquera pas, espérons-le, de nous présenter un parallèle intéressant entre la langue des bords de la Durance de 1293, et celle de 1894. Quelle transformation en six siècles ! Comme il sera curieux d'en suivre les évolutions graduelles, et de chercher le pourquoi de ces évolutions ! Disons tout de suite, pourtant, que nos dialectes populaires ont beaucoup moins changé que le français du Nord. Les différences qui nous frappent aujourd'hui sont, pour la plupart, purement orthographiques. Ecrits suivant un système uniforme, le provençal du treizième siècle et celui d'à présent retrouvent tout de suite leur ressemblance, et souvent leur identité. Constatons néanmoins un détail piquant : les Manosquins employaient, au temps de Gauzis, le verbe gavot *àmou*, *crésou*, *vènou*, *tènou* (j'aime, je crois, je viens, je tiens). Cette flexion montagnarde, qui a le don de faire sourire les Marseillais, a été remplacée depuis longtemps à Manosque par la flexion rhodanienne, *ame*, *crese*, *vène*, *tène*. C'est, du reste, un fait, selon nous indéniable, que la frontière de ces formes verbales, de même que celle du chuintement, a toujours tendu et tend plus que jamais à reculer vers le Dauphiné.

Mais il y aurait témérité de notre part à entamer ici une dissertation philologique. Cette dissertation a été écrite, dans le cartulaire même, par l'homme de France le plus autorisé, M. Camille Chabaneau, correspondant de l'Institut. Sous le titre, vraiment trop effacé, de *Remarques philologiques sur le texte provençal*, l'illustre linguiste nous donne une vraie grammaire abrégée de la langue de Gauzis, qui est, à tout prendre, l'alpin du treizième siècle.

Il y résume tour à tour les règles de sa phonétique, sa morphologie et sa syntaxe, et il complète le tout par un petit vocabulaire des mots topiques, demeurés inconnus aux lexicographes de l'ancien roman. Impossible, on le voit, de donner une idée plus entière du parler de nos pères, et de mieux guider les hommes de bon vouloir que tenterait l'étude de cet idiome vénérable, qui fut, après tout, la langue nationale des vieux gavots dont nous sommes fiers de descendre.

Pour encourager et faciliter cette patriotique étude, M. Isnard a terminé son volume par un lexique absolument complet, contenant tous les mots du cartulaire provençal, chacun accompagné du mot latin qui y correspond dans les chartes originales, et de sa signification française, au sens spécial qui ressort du texte.

En somme, le *Livre des Privilèges* est une publication que tout Bas-Alpin vraiment digne de son origine, voudra posséder, lire et approfondir. On ne saurait trop remercier et féliciter M. Isnard d'en avoir doté les bibliothèques provençales. Grâce à l'heureuse collaboration d'un paléographe habile et d'un grand philologue, ce recueil présente deux supériorités rarement réunies. Il éclaire à la fois l'histoire de nos origines communales, et celle de la formation de nos dialectes.

Un éloge aussi, et non moins mérité, à MM. Chaspoul, Constans et veuve Barbaroux, qui ont édité ce bel in-4° avec leur souci habituel de la correction et de l'élégance.

XXX.

— A ces intéressantes notes sur l'érudition bas-alpine, nous devons ajouter un mot. La capitale de l'ancienne Haute-Provence a aujourd'hui son historien. *Les Dates de l'histoire de Forcalquier*, de M. L. de Berluc-Perussis, un chef-d'œuvre du genre, démêlent pour la première fois les aventures embrouillées de la domination des Comtes, aux XII[e] et XIII[e] siècles, et éclairent de lueurs inattendues les derniers jours de l'autonomie nationale, qui eut ses suprêmes défenseurs en Haute-Provence (les d'Agoult, par exemple). Mais cette œuvre excellente est encore à peu près inédite, n'ayant paru que dans le *Journal de Forcalquier* (1887-1889). Nos lecteurs s'associeront au désir que nous exprimons à l'auteur, de la lui voir publier sans tarder davantage. — P. M.

A MEI DROULET

I

Oi ! mei droulet, qunto encambado !
Ièr, ferias touto la journado,
Foui de joio, un trin de malur ;
Encuei, adiéu quiho e manègi...
Tu, parles de te faire mègi,
E tu d'arresta lei voulur !

Escoutei-me : pièi que siai sàgi,
Vous parmetrai, quand n'aurei l'iàgi,
De saupre ço qu'un ome saup.
Par aro, fau que rèn voui bride.
Zou ! que voueste uei viéu se maride
Emé lou rire lou pu caud !

Fei de brut par coucha la lagno !
Amou gaire lou plour que bagno
La parpello de mei nistoun :
La bèuta fuge la tristesso,
Oh ! cantei longo-mai, jouinesso :
Sian riche par vouostos cansoun.

A MES GARÇONNETS

I

Eh bien, mes garçonnets, quelle enjambée ! — Hier, vous fîtes toute la journée, — fous de joie, un vacarme épouvantable ; — aujourd'hui, adieu quilles et manège ! — Toi, tu parles de te faire médecin, — et toi, d'arrêter les voleurs...

Ecoutez-moi : puisque vous êtes sages, — je vous permettrai, quand vous aurez l'âge voulu, — de savoir ce qu'un homme sait. — Pour le moment, il faut que rien ne vous bride. — Zou ! que votre œil vif se marie — avec le rire le plus chaud !

Faites du bruit, pour chasser le chagrin. — J'aime peu la larme qui mouille — la paupière de mes petits enfants : — la beauté fuit la tristesse. — Oh ! chantez indéfiniment, jeunesse : — nous sommes riches par vos chansons.

E, subre-tout, gardei entiero
Aquelo frescou printaniero
Ounte lous poutoun fan bèu-bèu.
D'un jou clar, restei l'aubo puro,
Proufitei dóu jou que s'azuro :
Lei niéu s'escarraion tant lèu !

Et, surtout, conservez intacte — cette fraîcheur printanière — où les baisers se posent, coquets. — D'un jour clair demeurez l'aube pure, — profitez du ciel azuré : — les nuages s'élargissent si vite !

II

Tenès ! Souvèn me venei faire,
L'un : *Se 'n cop siéu savènt, bouon paire,*
Es iéu qu'alestirai lou thè !
L'autre, malin dins si replico :
T'adurai un ase d'Africo
Se 'n cop siei mai pichot, iéu, tè !

Voueste bouon couor dèu faire lego.
Mai lou sort ounte Diéu nous plego
Es trop laid par me lou counta ;
E se 'n jou dedins l'infantiso
Devou toumba, — nouosto soutiso
Es de crèire à nouosto santa, —

Li toumbarai sènso magagno.
Par aro, au lié ! Jugués qu gagno,
Qu fara lou pu bèu pantai !
E lou grand soulèu que vous amo,
En voui reveihen, dins vouosto amo
Deman espargira si rai.

E nàutrei, dins vouosto chambreto,
Ei roso de vouóstei bouqueto
Courreren mandia de poutoun,
E diren, dins nouostos caresso :
« Bèus auceloun, fè-nous proumesso
« De resta longo-mai nistoun ! »

Eugène BERNARD.

II

Tenez ! souvent vous venez me dire, — l'un : *Si jamais je suis savant, bon père.* — *C'est moi qui préparerai le thé !* — l'autre, malin dans ses répliques : — *Je t'apporterai un âne d'Afrique,* — *quand tu redeviendras petit, moi, tiens !*

Votre bon cœur doit rendre jaloux. — Mais le sort que Dieu nous fait — est trop triste pour que vous m'en parliez ; — et si un jour je dois tomber dans l'enfance, — notre sottise est de croire à notre santé, —

J'y tomberai sans mauvaise humeur. — Mais à présent, au lit ! Jouez à qui gagne — à qui fera le plus beau rêve... — Et le grand soleil qui vous aime, — en vous éveillant, dans votre âme, — demain répandra ses rayons.

Et nous, dans votre chambrette, — aux roses de votre bouche mignonne, — nous accourrons quêter des baisers ; — et nos caresses vous diront : — « Beaux oisillons, promettez-nous de demeurer longtemps petits ! »

E. B.

Forcalquier, 1894.

A FREDERI MISTRAL

TIRA DE L'AVANS-PREPAUS DE « MARINETO »

E tu, Mistral, e tu qu'escales fin-qu'i cimo,
Clino toun grand regard e mesuro mi rimo ;
Dins ti libre tant bèu me siéu assaventa :
Es tu que m'as aprés la lengo de Prouvènço,
E, lou cor plen d'amour e de recouneissènço,
A toun oumbro, gigant, me voudriéu assousta !

Se l'escoulan fai pas trop desounour au mèstre,
Se l'aiglo cregne pas de treva lou campèstre
Em'un paure auceloun belèu trop ourgueious,
Acourajo moun vòu e mostro-me la draio,
Car ai pòu dóu lourdige e l'auturo m'esfraio,
E pamens siéu pourta vers li piue souleious !

L. DUC.

A LUCIAN DUC

RESPONSO

Vague-ié, la mescladisso,
Au pautras que s'amoulouno !
Siés d'aquéli, brave Du,
Que, mau-grat la cridadisso
De la folo Babilouno,
Noun se soun jamai rendu.

Souto lou glavas que toumbo
Negant li cimo terrèstro
Quand plus rèn s'apercevié,
MARINETO es la couloumbo
Que retourno à la fenèstro
Emé lou brout d'óulivié.

F. MISTRAL.

A FRANÇOIS COPPÉE (1)

Pouèto dous, pouèto ami, pouèto fraire,
Que lou soulèu, lis iue brun, lou vin dóu terraire
Baion à voste cor, rèndon à voste sang
Li gaiard batamen, lou rouge linde e san,
E se, pèr cas, amount, li vesin, li vesino,
Quand vous entournarés, la fàci cremesino
E fort coume uno espaso, èron trop estouna,
Vous ié dirés, parai : me siéu rapatina ;
Ai de moun cor jala cousseja lou jalibre
En escoulant tres cop la coupo di Felibre !

Félix GRAS.

Pèr escouta nòsti sereno,
Pouèto ami, sus nosto areno
Ajasso-te dins lou soulèu,
Qu'éli t'ensignaran belèu
Lou gour blaven ounte barrulo
La coupo d'or dóu rèi de Tulo.

F. MISTRAL.

AUX FÉLIBRES

qui m'ont salué de leurs vers pendant mon séjour en Provence.

Souffrant, j'étais venu sur le doux littoral ;
Frileux, je me chauffais au soleil de Provence,
Lorsque, — joie et fierté ! — sur mon chemin s'avance
Le Félibrige, avec son chef, le grand Mistral.

A moi, l'humble rimeur, à peine leur égal,
Ils offrent leurs beaux vers comme une redevance.
Leur fraîche poésie est une eau de Jouvence.
Je m'y baigne et j'en sors guéri : je n'ai plus mal.

A mon départ, — il faut que tout bon temps finisse —
Je ne comptais cueillir sur la route de Nice
Qu'un bouquet tôt flétri de ses roses d'hiver.

Chers Félibres, merci ! car de vos nuits sans voiles
Et de leurs astres d'or reflétés dans la mer,
J'emporte, grâce à vous, une gerbe d'étoiles.

François COPPÉE.

(1) François Coppée étant venu, convalescent, passer à Cannes l'hiver de 1893, 42 félibres, sur l'appel de M. Jules Cassini, d'Avignon, lui ont adressé leur poétique hommage. Voici la première page de l'album qui lui fut remis, avec son sonnet de remerciement.

CHRONIQUE

Avec la multiplication graduelle des assemblées félibréennes par tout le Midi, la *Revue* doit se borner désormais à signaler les faits saillants et les apports nouveaux de ces manifestations du personnalisme provincial, et à n'en *archiver* plus que les paroles essentielles.

La chronique de l'année 1893 est très chargée et nous sommes en retard avec elle. Nous l'avons interrompue après la Ste-Estelle de Carcassonne.

— Le 11 mai, donc, tandis que le Félibrige s'assemblait à Carcassonne, l'*Escolo de la Mar* tenait son *acampado*, à Marseille. Elle était présidée par M. Guisol, son cabiscol, entouré de quatre majoraux : MM. Bourrelly, Monné, Roumieux et Tavan. Le banquet qui l'accompagna comptait 40 convives. Bien qu'un grand nombre des *Maren* fût à la Sainte-Estelle, la *sesiho* réussit à merveille, avec le concours enthousiaste des jeunes recrues de l'*Escolo*, tels MM. Auguste Rol, Louis Roux, deux félibres d'avenir, et le vénérable boute-en-train Louis Roumieux. Le poète Alphonse Tavan (l'un des VII de Font-Ségugne) annonça son retour prochain à Châteauneuf-de-Gadagne, après trente ans d'exil, et salua les nouveaux majoraux Valère Bernard et Alexis Mouzin. On acclama longuement le tendre félibre d'*Amour e plour*. En accompagnant de nos vœux sa retraite, souhaitons-lui d'y retrouver la source de ces petits chefs-d'œuvre d'antan : l'ode *A Lange Faudrin* et *Li frisoun de Marieto*.

LES FÉLIBRES DE PARIS A SCEAUX

Le *Félibrige de Paris* a célébré à Sceaux, le dimanche 18 juin, sa fête annuelle, selon le cérémonial accoutumé. La présidence d'honneur en avait été offerte à M. François Coppée, de l'Académie française, qui prononça le discours d'usage. Le président de la Société, empêché par un deuil récent, était remplacé par l'un des vice-présidents, M. Jean Bayol, ancien gouverneur des Rivières-du-Sud.

Après la réception municipale et le couronnement des bustes d'Aubanel et de Florian, accompagné de charmants vers de M. Louis Roux-Servine, la séance des Jeux Floraux eut lieu à l'hôtel de ville. M. Bayol souhaita la bienvenue en ces termes à l'illustre chorège de la félibrée :

PAROLES DE M. JEAN BAYOL

Cher et grand poète,

J'aurais été heureux que notre aimable Président, M. Sextius Michel, qu'un deuil cruel éloigne de notre fête, eût été chargé de vous souhaiter la bienvenue. A défaut de lui, qui, avec son amour des lettres, sa grâce souriante était, de nous tous, le plus apte à présider cette fête familière, Paul Arène, le littérateur impeccable, Maurice Faure, le puissant orateur, l'âme du Félibrige, auraient su mieux que moi vous accueillir avec l'éclat qui vous est dû.

C'est un explorateur qui reçoit un membre de l'Académie française, un Provençal exubérant qui accueille un des maîtres de la littérature française, un Parisien délicat, un Parisien pur sang. Aussi, je ne veux garder aucune mesure. Je vais faire un long discours et vous montrer, cher maître, que nous, les Provençaux, au sang impétueux, nous parlons quand même, sachant d'avance que notre gaieté et la joie que nous avons de vous posséder parmi nous, donneront à nos paroles improvisées les couleurs qu'elles doivent avoir.

Votre dernier séjour dans le Midi n'a pas été étranger à la décision que vous avez prise de venir présider notre amicale réunion annuelle.

Alors que vous étiez dans notre Provence désolée et charmeresse, que vous vous reposiez, à Cannes, je crois, sur nos plages ensoleillées, de vos fatigues, causées par vos continus labeurs, de jeunes poètes de Provence et du Languedoc, trouvères au cœur ardent, amoureux d'idéal, vous ont adressé leurs vœux poétiques dans notre langue, demandant à notre climat béni de vous rendre la santé. Vous leur avez répondu par le plus exquis des sonnets.

Votre bienveillance, votre grand talent, et cette fine bonhomie que vous possédez à un si haut degré, vous ont gagné tous les cœurs méridionaux ; mais en vous les donnant, le Midi vous a conquis et vous a fait sien.

Mais le Midi ne vous a fait sien que parce que vous étiez alors sur notre terre provençale, sur cette côte méditerranéenne, aux îles d'or et au ciel d'azur ; le climat était notre complice, et je vous soupçonne d'être venu aujourd'hui au milieu de nous dans le but intéressé de prendre votre revanche.

Et sous le charme de votre parole et de votre grand talent, vous, le plus parisien des Parisiens, vous venez de nous conquérir à votre tour et d'annexer le Midi à Montrouge, ce midi de Paris où vous êtes né.

Et désormais vous ne pourrez pas en vouloir à nos cigales, maintenant qu'elles commencent à chanter dans les garrigues provençales, si elles dé-

sertent notre pays, et, trompées par les chaleurs, accourent à tire-d'aile dans la banlieue parisienne, pour vous donner de fraternelles aubades, et faire tressaillir les cœurs des jeunes filles qui, par ces journées printanières, s'en vont sur les routes ombreuses en récitant vos poésies, si touchantes et si humaines. Au nom du Félibrige, des Cigaliers, des Sociétés méridionales, qui vous remercient d'avoir bien voulu présider cette fête, soyez, cher Maître, le bienvenu au milieu de nous.

DISCOURS DE M. FRANÇOIS COPPÉE

Messieurs,

Dans une des charmantes improvisations dont il a emporté le secret, un des plus illustres présidents de votre fête annuelle, le si regretté Ernest Renan, vous racontait qu'un soir, au Dîner Celtique, il avait vu, assis en face de lui, un commensal qui n'avait évidemment rien de breton, attendu que c'était un nègre. Ernest Renan n'en avait été, du reste, nullement choqué, et, avec sa courtoise et spirituelle bonhomie, il s'était efforcé, au contraire, ce jour-là, de trouver une origine commune à la race celtique et à la race noire.

La présence d'un Parisien tel que moi, d'un Parisien pur sang, né à Paris de parents parisiens en remontant jusqu'à la troisième génération, et qui ose cependant accepter la première place dans une réunion de Méridionaux, ne semblera-t-elle pas, au premier abord, aussi extraordinaire, aussi paradoxale que celle de cet homme de couleur prenant part à des agapes armoricaines ? Je vous l'avoue, avant d'accepter l'honneur de vous présider, je me suis posé cette question avec inquiétude. Mais je me rassurai bien vite. Car je sais combien vos mœurs sont hospitalières et avec quelle gracieuse facilité vous accordez la naturalisation à ceux que vous aimez et qui vous aiment.

Je sais aussi que vous êtes des gens de belle humeur et que vous entendez le mot pour rire. Un jour, dans un festin de Cigaliers, j'ai rappelé que mon bisaïeul était de Mons, et qu'il était, par conséquent, du Midi... de la Belgique. Une autre fois, fraternisant avec les Félibres parisiens, je leur ai dit que j'étais né sur la rive gauche de la Seine, qui est aussi le Midi... de la capitale. Aujourd'hui, comme naguère, j'espère que vous apprécierez les efforts que je fais pour être des vôtres. Après tout, n'est-ce pas ? on n'est jamais du Midi que relativement, et le nègre dont je vous parlais tout à l'heure serait le plus méridional d'entre nous, si, déjà, il n'avait été accaparé, comme Breton, par les convives du Dîner Celtique.

Mais c'est assez plaisanter, et vous pourriez trouver, à la longue, que votre hôte et votre président d'un jour, qui est un vieil enfant de Paris,

en est aussi un vieux gamin. J'arrive donc au sentiment très sérieux qui m'a décidé tout de suite à répondre à votre cordial appel. Ce sentiment est ma profonde et sincère gratitude envers les poètes provençaux.

En janvier dernier, je me rétablissais d'une assez fâcheuse indisposition sur votre côte d'azur, lorsque les Félibres d'Avignon et d'ailleurs, ayant appris mon séjour à Nice, eurent une charmante pensée. Comme on envoie des primeurs et des friandises à un convalescent, ils m'adressèrent un album, où plus de quarante d'entre eux me souhaitaient, l'un après l'autre, en vers ingénieux et touchants, la bienvenue dans leur pays et un prompt retour à la santé. Mistral lui-même, le Virgile provençal, à qui notre Lamartine adressa jadis le salut du génie au génie, me disait, sur la première page de l'album : « Couche-toi sur le sable d'or de nos plages. Peut-être la lame t'apportera-t-elle la coupe du roi de Thulé. »

C'était lui, Mistral, c'était le Félibrige, c'étaient vous tous qui me l'apportiez, cette coupe symbolique ! Vous me la tendiez, pleine jusqu'au bord de ce vin de poésie dont on fait chez vous de si riches vendanges et dans lequel, selon le conseil du vieux Ronsard et grâce à votre climat béni, on peut, en toutes saisons, verser des roses. Au poète qui passait, frileux et malade, vous offriez le breuvage le plus salutaire, la meilleure ivresse, c'est-à-dire une heure d'illusion et de joie où, s'il ne s'est pas cru glorieux parmi vous, comme le lui disaient vos indulgentes hyperboles, il a senti du moins qu'il vous était cher. Pareil au roi de la légende, je l'ai levée alors cette coupe magique, je l'ai levée en l'honneur de la noble Provence qui m'en faisait don, et, en la vidant d'un trait, j'y ai, moi aussi, laissé tomber quelques larmes, mais très douces, celles de la reconnaissance et de l'attendrissement !

C'est pourquoi j'accours à la fête de Florian...

Car n'oublions pas Florian. Il est pour le Félibrige, ce que son contemporain Montyon est pour l'Académie française. Tous deux furent ce qu'on appelait, dans leur temps, des hommes sensibles. L'un a légué des couronnes à la vertu, l'autre l'a célébrée dans ses bergeries. Ils méritent l'hommage annuel qui leur est rendu, et ce n'est certes pas moi qui saluerai de moins bonne grâce le seul fabuliste que nous puissions nommer après La Fontaine, le poète à qui nous devons cette très belle chose : *L'aveugle et le paralytique*. Mais sur l'aimable chevalier, l'orateur qui m'a précédé ici, l'année dernière, ne m'a rien laissé à dire. Emile Zola — une des gloires les plus éclatantes de votre pays, Messieurs — était chargé de louer Florian dans cette fête champêtre ; et celui qui peignit cette énorme et puissante fresque, *la Terre*, a su vous parler, avec la plus rare délicatesse, du peintre léger qui fit ce joli camaïeu : *Estelle et Némorin*. En dépit de

toutes les résistances, j'espère que, bientôt, Zola déploiera son éloquence en un lieu plus solennel, et que le jour viendra où, pour obéir à la tradition, il glorifiera, à son tour, Montyon et la vertu. Dans tous les cas, le moment et le lieu me semblent bons pour assurer, une fois de plus, de mon affection dévouée le génial et infatigable travailleur qui vient de mettre la dernière pierre à l'imposant édifice des *Rougon-Macquart*.

Puisque j'ai nommé Mistral, puisque j'ai nommé Zola, n'ai-je pas le devoir de compléter le trio de grands écrivains que la France doit au génie méridional et d'adresser mon souvenir et les vôtres à celui que la maladie seule empêche, hélas! d'occuper aujourd'hui ma place, au maître de l'émotion, de l'ironie et de la grâce, à notre cher Alphonse Daudet?... Mais que m'a-t-on dit ? Qu'à Tarascon, et autour de Tarascon, un reste d'aigreur persistait encore chez quelques-uns contre l'historien de Tartarin, et que, en lui donnant la parole dans cette fête, vous vouliez lui offrir l'occasion de dissiper ce malentendu ? Certes, votre intention était amicale et bonne ; mais vous êtes mal informés, j'en suis convaincu. Le Midi, le spirituel Midi est fier, au contraire, d'avoir fourni à l'un de ses enfants un type inoubliable et les éléments de trois livres délicieux. Les Méridionaux savent bien que Daudet les aime, qu'il les aime en riant, comme il l'a dit avec tant de gentillesse, et que c'est sa façon d'aimer. Et il a quelque mérite à pouvoir aimer et rire encore, celui de qui la vie n'est qu'une longue douleur. Mais chez les âmes supérieures, le courage grandit avec la souffrance. Bien plus, la souffrance même perfectionne en elles la beauté morale. Témoin des tortures que Daudet supporte d'un si vaillant cœur, je ne saurais proclamer assez haut quel touchant spectacle c'est de voir se développer en lui, chaque jour davantage, la sagesse souriante et la bonté... Et c'est à un pareil homme que le Midi garderait rancune ! C'est avec son poète qu'il faudrait le réconcilier ! Allons donc ! Mais ils s'adorent ! Alphonse Daudet a, pour son héros tarasconais aux prodigieuses aventures, les sentiments de Cervantes pour son ingénieux hidalgo; et, en retour, la Provence voue à l'auteur de *Tartarin* la tendresse et l'admiration que l'Espagne a pour le père de Don Quichotte.

Mais le plaisir que j'éprouve à vous parler de vos grands compatriotes m'a fait abuser de votre attention. Je m'arrête. Aussi bien, j'ai hâte d'assister à vos fêtes, à la constitution d'une Cour d'Amour, de vous entendre déclamer des vers dans votre langage sonore, de vous voir enchaîner vos mains pour la farandole ; je vous féliciterai seulement encore, mais en peu de mots, de conserver, loin du pays natal, ses gracieux et poétiques usages. Ceux-là sont des esprits faux et chagrins, qui prétendent que l'amour de la petite patrie nuit à l'amour de la grande. Le contraire est la

vérité. Pour l'exprimer, un de vos meilleurs poètes a trouvé une formule définitive ; et je ne crois pas pouvoir mieux terminer mon allocution qu'en rappelant la belle parole de Félix Gras : « J'aime mon village plus que ton village. J'aime ma Provence plus que ta province. J'aime la France plus que tout. »

* * *

— Après ce discours, merveilleusement lu par le poète et chaleureusement applaudi, on entendit les rapporteurs du Concours, MM. Elie Fourès et Henri Ner, dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire les ardentes et spirituelles paroles. Puis séance littéraire et musicale, cour d'amour dans le parc et banquet, suivant l'accoutumée.

ANSELME MATHIEU A PARIS

Le poète de la *Farandoulo*, le « félibre des Baisers », Anselme Mathieu, étant venu passer à Paris deux mois d'été (chez son ami M. Constantin, qui a restauré le château et le vignoble historique de Châteauneuf-du-Pape) les Méridionaux de Paris ont fêté le vieux maître de la plus cordiale façon.

— Le 3 juillet, l'*Escolo parisenco* lui souhaitait la bienvenue en une *sesiho* pleine de patriotique *estrambord*. Parmi les assistants ou orateurs de la soirée : les félibres Amouretti, Maurras, Bonnaud, Plantadis, René de Saint-Pons, Aristide Fabre, Lionel des Rieux, Carbonnel, Mariéton, etc., le poète Jean Moréas, les députés J. Gaillard, Leydet et le marquis de Villeneuve, etc. D'un intéressant discours de M. de Saint-Pons, publié par *l'Aiòli*, nous détachons ce fragment :

Un jour, parèis, un felibre di plus ancian legissié dins *l'Armana prouvençau* la crounoulougìo de l'istòri dóu païs d'O, e, pèr un rescontre espetaclous, arremarcavo que cado jouncho èro à pau près de cinq cènts ans : cinq cènts ans li Fenician e li Grè ; cinq cènts an li Rouman ; cinq cènts an li Comte e li Conse de la Republico independènto ; e toujours cinq cènts an enjusquo à 1487 ounte la Prouvènço fuguè unido à l'eiretage di rèi de Franço, qu'uno marrido poulitico enclinavo à l'avuglo foulié centralisarello. E sabès ço que disié à-n-aquel endré lou felibre à l'autour de la *Coumtesso* ?

— « 1487-1887, acò fai bèn quatre cènts an. Quatre cènts an de centralisacioun ! N'i'a plus que pèr un siècle. *Tout-aro iè sian.* »

Fau que vous digue, Messiés, que lou felibre que disié aquelo paraulo à Mistral èro Ansèume Mathieu qu'es au mitan de nautre. Es éu lou proufèto qu'a vist que lou siècle vinten, meten la fin d'aquéu siècle, veira flameja dins lou cèu « lou drapèu estela de la Federacioun ». Es Mathiéu qu'emé la grando entuicioun de l'engèni emai dóu vieiounge, prediguè d'uno talo sorto lis Estat-Uni de nosto Franço bèn-amado.

Eh! bèn, avès bèn di, Mèstre, o, *tout-aro ié sian* ! De touto part, li jouvenome vènon à nautre e nosto idèio a de resson que n'en sian espanta. Dins nòsti draio podon boufa li serp, podon crussi li courpatas. Sian ço que sian. Fèn ço que fèn. Demandan en degun de prene la responnsableta de nòstis ate : e travaian dins noste oustau au reviéure, à la liberta.

O, Mèstre, l'avès di e bèn di : tout-aro ié sian !

— Le 5 juillet, le *Félibrige de Paris* fêtait à son tour, au café Voltaire, le poète de Châteauneuf. La bienvenue lui fut souhaitée par MM. Benjamin Constant, président de la *Cigale*, Paul Arène et Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, qui termina son brinde par ces vers :

A l'amo requisto e cigalejanto,
Au darrié troubaire, à tu, gènt Matiéu,
Que ta liro sèmblo un mirau que canto,
Mirau de toun cor e dóu soulèu tiéu !

Anselme Mathieu, pour son remerciement, récita sa poésie célèbre : *Ma vignasso*, où il a chanté en strophes dignes d'Horace et d'Anacréon, sa vigne des Combes-masques, et son sonnet *Lou ban de Lauro*.

Une très copieuse assemblée littéraire suivit le banquet. M. Jules Bonnet déclama avec une fougue superbe l'*Espouscado* de Mistral ; M. Lucien Duc donna la primeur de son premier chant de *Marinelo* ; M. Maurice Faure harangua de nouveau le poète des Baisers, comme l'un des *cepoun* du Félibrige (il fut l'un des sept premiers initiés du mystère de Font-Ségugne) ; M. Paul Mariéton lut le magnifique sirvente de Mathieu : *A Guihèn Bonaparte-Wyse*, avec une fidèle traduction en vers français de ce chef-d'œuvre, publiée ici-même (t. IV, p. 137), et la fête littéraire se poursuivit, tout à l'honneur du majoral de Châteauneuf, jusqu'à minuit. — Parmi les autres assistants de la *sesiho* : MM. J. Gayda, J. Gaillard, A. Valabrègue, Hauser, d^r^ Delthil, Firmin Maritan, Roumanille, Gardet, Rochas, Constantin, les statuaires Amy, Bouillon et Injalbert, etc...

FÉLIBRÉE AIXOISE (30 Juillet)

Assemblée de la Maintenance. — Concours de Tambourins

Le Félibrige a été accueilli, le 30 juillet, par la ville et la population d'Aix, avec l'unanimité la plus franche peut-être qu'il ait rencontrée jusqu'ici. Jamais fête provençale n'avait aussi sûrement témoigné de sa popularité nationale. Ni Mistral ni le Capoulié du Félibrige n'avaient pu s'y rendre. Simple assemblée annuelle de la Maintenance de Provence, coïncidant avec un concours de tambourins, cette félibrée a dépassé cependant, pour la spontanéité de la sympathie populaire, toutes celles données jusqu'à ce jour dans la vieille capitale, le congrès initial de 1853, comme la fête du 4e centenaire de l'union à la France, en 1888

Nous nous proposions d'en donner un compte rendu détaillé : ce travail a été fait avec une bonne humeur charmante par M. Jean Monné, dans le bulletin de la Maintenance (*Lou Felibrige*, août et septembre 1893). En outre, une publication spéciale de l'*Escolo de Lar* va recueillir tous les discours et documents de cette importante journée.

Nous nous bornerons à en souligner les principaux traits.

Comme toute fête provençale qui se respecte, elle a commencé la veille par une *pegoulado*, à travers la ville pavoisée. Cette promenade aux flambeaux, cuivres et tambours alternant avec tambourins et galoubets, a bientôt fait de mettre en joie les « Cadets d'Aix » ; mais on apprend soudain que la Reine du Félibrige est présente, et une aubade lui est donnée devant le Cercle musical, sur le cours Mirabeau grouillant de populaire.

Le dimanche matin — un beau dimanche radieux de juillet provençal — dès l'aube, Aix est en l'air ! De longues oriflammes rouge et jaune (l'or et les pals de gueules de l'écu des Raymond-Bérenger) flottent au-dessus des mâts triomphaux ; d'immenses affiches, également aux couleurs nationales, détaillent le programme de la félibrée. Le blason de Provence fraternise avec les armes d'Aix, sur la maison du Maire, à l'hôtel de ville et sur les arcs de triomphe.

Aix est en joie. L'*acampado* se réunit à la gare vers 9 heures du matin. Sur le grand arc d'entrée, les noms de sept *troubadours*, de sept *troubaire*, de sept *félibres*, de sept *tambourinaires* morts. Ces derniers noms, moins connus, méritent d'être archivés ici : Arnous, des Pennes ; Buisson, de Draguignan ; Canàri, de Malemort ; Carbounel, de Salon ; Imbert, de Marseille ; Michel, d'Aix ; Pardigon, de Pertuis.

Bourdonnement de foule à l'arrivée du train de Marseille, dominé par le *brounzinamen* des tambourins que strient les *roussignoulejado* des galoubets. Le cortège se forme. Entre les divers groupes de tombourinaires — citons la jeune troupe marseillaise de M. de Lombardon-Montézan, — les chorales, les mandolinistes, les farandoleurs de Barbentane et la Philarmonique d'Aix, s'avancent les félibres, portés par un peuple joyeux. Au bras du cabiscol de l'*Escolo de Lar*, M. François Vidal, la Reine du Félibrige, Mlle Girard de Saint-Remy, radieusement belle sous son costume d'Arles, et souriant à une acclamation qui ne s'interrompt pas ; les syndic et secrétaire de la Maintenance de Provence, MM. Girard et Jean Monné ; le chancelier du Félibrige, M. Paul Mariéton ; cinq majoraux encore : MM. Bourrelly, Constans, Huot, Lieutaud et Roumieux ; puis toute une armée de félibres portant à la boutonnière les couleurs de la reine Jeanne.

Le cortège, à travers la foule, est arrivé à l'hôtel de ville. Après les salutations réciproques du Municipe et des Félibres, le maire, M. Abram, — qu'il sied de féliciter ici pour sa galanterie, et de remercier pour son patriotisme, — convie les hôtes d'Aix à un vin d'honneur dans un grand jardin frais plein de lumière, où, sous le dôme léger des platanes, on a choqué les verres, en écoutant des poètes, aux chansons alternées des mandolines et des tambourins. Cette halte exquise a duré près d'une heure.

On se rend en cortège à la maison de Jean-Baptiste Gaut, l'instaurateur du Félibrige à Aix. Par décision municipale, la petite rue du Pont va porter le nom du félibre. On découvre une plaque commémorative sur la façade de son humble demeure ; les tambourins lui donnent l'aubade ; le rôle efficace et modeste du poète et du patriote qui collabora aux premiers congrès provençaux, est retracé sommairement par le cabiscol et célébré par les poètes ; et tandis que la foule suit les tambourinaires au jardin Rambot où a lieu leur concours, la veuve et la famille de J.-B. Gaut répondent aux hommages du Félibrige par un touchant et cordial accueil, dans la maison où il a vécu.

Nous passerons sur l'assemblée de la Maintenance, — où est reconnu le nouveau groupe carpentrassien, l'*Escolo dóu Ventour*, — pour arriver au banquet, dans le jardin de l'*Athénée-Sextia*. C'est la félibrée des jardins. La vieille capitale endormie en est toute peuplée. Dans l'austère et aristocratique décor des anciens hôtels parlementaires, ces beaux jardins ensoleillés mettent comme un sourire d'allégresse mélancolique.

Après les discours des dignitaires, brindes et chansons alternent, dans l'*estrambord* de plus de cent convives. Tout Aix est représenté là, peuple et aristocratie, tambourinaires et professeurs de la Faculté, étudiants et magistrats, prêtres et fonctionnaires, blancs et rouges : toute notre Provence de gai savoir. La jeune Reine du Félibrige, qui préside, est dévotement louée par les orateurs et les poètes. Que retenir de cette joute de l'enthousiasme du patriotisme ? Ce brinde d'un professeur de la Faculté des lettres, M. Constans : « à l'expansion de la langue provençale et à sa restauration par l'enseignement dans les écoles de tout degré » ; ces paroles du délégué de l'*Escolo de Paris*, M. René de Saint-Pons : « les soldats qui défendent le sol national ne font pas de politique : nous autres qui défendons notre langue dans notre terroir, nous sommes des soldats, non des politiciens » ; cette définition encore : « qui dit félibre dit antijacobin », développée dans un autre brinde... Le ton général de la félibrée était moins grave.

D'excellents orateurs : M. Lieutaud, dans son allocution à la presse ; M. Guillibert, dans sa motion pour une statue à Marius, symbole félibréen

de l'union latine ; l'ardent et brun abbé Spariat, *lou capelan sarrasin*, comme il s'entend appeler, dans une étincelante profession de foi provençale ; le vieux poète Autheman, félibre avant la lettre, l'ingénieux auteur des *Auvàri de Roustan*, puis tous les jeunes, plus croyants que jamais à l'idéal de Sainte Estelle... C'est un hymne d'initiés, bruyants et fanatiques, à la Provence ressuscitée, au Midi triomphant.

Vers quatre heures, Jeux Floraux dans la cour du Lycée. Le public est admis à contempler les félibres. Une foule immense, en habits de fête, les acclame à leur arrivée. Le syndic de Provence prononce, avec discrétion, les paroles d'ouverture — son 4ᵉ discours de la journée. Ici, intermède musical. Deux remarquables rapports suivent : du doyen de la Faculté des Lettres, M. Guibal, — adhésion définitive de l'Université au Félibrige — et du poète Paul Roman ; puis les lauréats admis à réciter leurs pièces couronnées envahissent l'estrade. Le félibre Joachim Gasquet lit le palmarès, et c'est un joyeux va-et-vient pittoresque quand les tambourinaires montent chercher leurs *joio*... Mais le jour baisse ; dernières musiques, — et la séance est levée par la Reine.

Que dire de la soirée ? Les galoubets, les tambourins, les mandolines emplissaient l'air de leurs poursuites bruissantes. A sept heures, dans le parc des Bains-de-Sextius, avait lieu la *Soupado* des tambourinaires, présidée par le félibre majoral François Vidal, qui fut leur maître à tous et auquel est due la résurrection de l'instrument national. Un merveilleux concert accompagnait ce banquet sans exemple ; plus de soixante instrumentistes, dont maint octogénaire, y prenaient part.

La *soupado* finie, ils se répandaient dans la ville et, sur le Cours comme par les rues, menaient la danse de tout un peuple tressaillant. La Reine, suivie de son cortège, marchait dans les acclamations. Gracieuse, elle ouvrit un bal populaire sous les hauts platanes d'un antique jardin, et toute la nuit se passa dans les danses, en cette vieille ville d'Aix qui semblait rajeunie de quatre cents ans, au doux réveil émoustillant de la musique des ancêtres.

* * *

Le souvenir de cette journée de Gai-Savoir populaire méritait d'être conservé. On en doit surtout le succès aux soins de MM. Vidal et Guillibert, les vaillants félibres aixois, et de leurs jeunes adjudants, MM. Charles Martin et Paul Roman. La participation enthousiaste et unanime de la cité, dans sa population et ses représentants — tant officiels que sociaux — nous a fait considérer cette fête provençale du 30 juillet 1893, comme un symptôme irrécusable de l'ascension de notre Cause dans le suffrage de son milieu naturel et national. P. M.

FUNÉRAILLES DU DUC D'UZÈS

Les funérailles de Jacques de Crussol, treizième duc d'Uzès, mort si malheureusement, le 21 juin, au cours de son héroïque expédition d'Afrique, ont eu lieu à Uzès le 22 septembre, avec le concours unanime de la ville et des représentants de tout le peuple méridional. Après le long défilé imposant du cortège, de l'église où le corps était déposé, à la cathédrale, et l'office mortuaire, le cercueil a été apporté dans la cour du *Duché*, et là, devant la chapelle funéraire de la famille, a eu lieu la commémoration. Cérémonie solennelle dans le cadre du vieux château féodal, devant une assistance très émue autour du glorieux cercueil, le glas des églises d'Uzès rythmant les patriotiques regrets des orateurs. Ont parlé tour à tour : le commandant Monteil, au nom du Gouvernement, le colonel d'Albiousse, Mgr Campana, évêque de Cabinda (où est mort le duc d'Uzès), le maire d'Uzès, M. Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, M. Deloncle, député, au nom du groupe colonial de la Chambre, et le félibre Henri Bouvet en langue provençale.

Voici les paroles de M. Paul Mariéton :

C'est au nom du Félibrige, Messieurs, c'est-à-dire au nom des traditions de la race, de la petite patrie et de l'histoire, du Félibrige hautement accueilli en cette demeure, que je viens saluer le jeune héros mort en glorifiant le grand nom méridional d'Uzès.

Après quelques mots sur l'Afrique meurtrière aux pionniers de la civilisation, sur l'esprit d'aventure dans les races du Midi, remarquable dans la maison d'Uzès, et la ténacité du jeune duc à poursuivre son expédition, l'orateur terminait ainsi :

Le ferment héréditaire s'étant réveillé en lui, il aima mieux mourir que de renoncer à son rêve...

Salut, jeune mort plein de gloire ! Je t'ai connu : tu fus simple, loyal et bon, avant de devenir simplement héroïque !

Rejoins, au sein de Dieu, l'âme immortelle des ancêtres, celle dont nous vivons tous, mais dont, toi, tu as su mourir !

De la touchante élégie provençale lue par M. Henri Bouvet, nous donnerons la dernière strophe :

Coucha souto li bard dóu tèmple,
Nous servirés aqui d'eisèmple
A l'ouro ounte la Franço aura besoun de bras,
Noun contro l'Africo e l'Asìo,
Mai pèr apara la patrìo
Luchant contro la barbarìo :
N'es pas toujour tant liuen la barbarìo, ai-las !

Plus de vingt félibres, délégués par leurs Ecoles, assistaient aux obsèques : MM. Messine, syndic du Languedoc, Gaston Jourdanne, de l'*Escolo audenco*, L. de Sarran d'Allard, de l'*Escolo d'Alès*, Chansroux, de Roux, Rochetin, J.-L. Croze, L. Pascal, etc.

Le R. P. Xavier de Fourvières, prémontré, majoral du Félibrige, devait prononcer, en provençal, l'oraison funèbre à la cathédrale. Il n'a pu se rendre à Uzès. Son discours a été inscrit dans un album de poétiques regrets offert à Mme la duchesse d'Uzès après la cérémonie, et signé d'une trentaine de félibres. Après une évocation mélancolique de l'heureuse Cour d'amour célébrée au *Duché* l'an d'avant, à la même date, l'éminent prédicateur provençal termine par ces mots son éloge du mort :

Mai que sièr de se doulenta ? Vivènt, lou siés encaro ! N'i'a que vivon e soun pas tant vivènt que tu ! N'i'a que trèvon eici dintre, e mens que tu soun presènt. Noun es levado la vido, es chanjado. Dóu materiau, sènso nous quita, d'aise as esquiha dins l'inmateriau. Siés invesible, noun absènt...

Regretous pamens de plus te vèire, lou Felibrige cargo sa part de dóu, e, clinant sa Coupo santo pleno de lagremo, piousamen la pauso vuei à ti pèd.

Du pieux hommage des Félibres à cette grande douleur maternelle, citons, pour bien finir, les beaux vers de Mistral qui ont été gravés sur le tombeau du duc Jacques d'Uzès :

Entre quatre post estendu,
Dous fiéu d'Africo t'an adu
I pèd de ta doulènto maire.
Vaqui, moun paure pichot Du,
Ço que la glòri a fa de tu.
Mai sang d'Uzès pòu pas mau-traire !

F. MISTRAL

BIBLIOGRAPHIE

Voici la bibliographie sommaire des ouvrages de langue d'oc parus depuis nos dernières listes (t. IX, pp. 65-67, 149-152). On a lu plus haut l'analyse de *La Glòri d'Esclarmoundo* de Marius André, et d'*Ouros d'amour* d'André Sourreil. Les livres que nous nous bornons à signaler aujourd'hui, seront l'objet d'un examen spécial, dans notre prochain fascicule pour la plupart :

— L'Eissame, poésies diverses, par A.-B. Crousillat, de Salon, un gros vol. in-8° de 408 pp. Aix, Remondet-Aubin, 1893.

— Vióuleto féro, poésies, par Louis Funel, de Vence, un vol. in-8 de 40 pp. Vence, 1893.

— Lou maridage i coumissari, scène tragi-comique, par François Garbier, de Cannes (bibliothèque de l'*Escolo de Lerin*, t. IV), un vol. in-8° écu. Cannes, F. Robaudy, 1894.

— Pierrot badaio, poème dialogué en vers provençaux (trad. en regard) par Pierre Bertas, avec une préface de Paul Guigou (couverture illustrée de Vimar), un vol. in-8° de xvi-172 pp. Paris et Marseille, Flammarion, 1893.

— Lou carbounié cantavo, poésies, par Félix Lescure, un vol. in-8° carré, de 40 pp. (préface d'A. de Gagnaud) Avignon, Roumanille.

— Marineto, poème provençal en 7 chants, par Lucien Duc, avec traduction en vers de Jean Monné, et des illustrations de Maurice Vaschalde et Pierre Bizot. Un beau vol. in-8° de 352 pp. Paris, L. Duc, imprimeur-éditeur, 1894.

— Lou Rigo-rago agenés, *mailadis*, *jouinos*, *tintèinos*, poésies agenaises, par Charles Ratier, un vol. in-18 de 197 pp. Agen, Ferran, 1894.

— Seront aussi l'objet d'une étude critique les derniers Almanachs de langue d'Oc, plus brillants, plus nombreux que jamais : le classique *Armana prouvençau*, d'Avignon (39me année) ; l'*Armana marsihés* illustré, si vivant, d'Auguste Marin, (6me année) ; *lou Cacho-fiò*, de Carpentras, (14e année) ; *Lou franc-prouvençau*, de Draguignan (18e année) ; l'*Armanac gascou*, de Tarbes ; l'*Almanac patoues de l'Ariejo*, et trois nouveaux venus : l'*Armana cetòri*, de Cette ; l'*Armana garounenc*, d'Agen, et l'*Armanac mount-pelierenc*.

— Plusieurs périodiques félibréens se sont ajoutés à ceux que nous avons mentionnés :

— Lemouzi, organe de l'*Escolo limousino*, paraissant depuis novembre 1893 (16 pp. in-8°, mensuel), 1, rue Bertrand de Born, à Brive. — Il publie la *Grammaire limousine* de l'abbé Joseph Roux.

— La Terro d'oc, *revisto felibrenco e federalisto*, organe de l'*Escolo moundino* (16 pp. in-8°, mensuel), 60, rue Bayard, à Toulouse.

— La Cisampo, journal mensuel de l'*Escolo de Lerin*, 23, rue Bivouac, à Cannes.

Ajoutons-y une importante publication des Limousins de Paris, ouverte aux Félibres :

— L'Echo de la Corrèze, bulletin mensuel de la *Ruche corrézienne*, (3e année).

EN GASCOGNE

— Nous renvoyons au prochain fascicule la discussion de la réorganisation de la Maintenance d'Aquitaine, avec la suite de notre étude sur la littérature gasconne (*Béarn* et *Bigorre*), les nécessités de la chronique nous ayant fait, pour celui-ci encore, dépasser les limites normales. Disons toutefois que notre proposition a été généralement approuvée, quant à la restitution de l'ancienne Novempopulanie, sous forme de Maintenance gasconne. L'excellent accueil qu'a reçu, dans tout le Sud-Ouest, l'exposé du réveil de cette région, où langue et traditions se maintiennent si pures, nous fortifie dans l'espoir que l'une et l'autre rive de la Garonne ne tarderont pas à participer du merveilleux élan de relèvement national de la Provence et du Languedoc. Ç'a été longtemps un préjugé, que l'exclusivisme rhodanien du Félibrige. J'ai dit les causes du retard des pays d'outre-Rhône à entrer dans le grand courant parti de Font-Ségugne. L'heure est venue où la fédération félibréenne embrassera toutes les manifestations du personnalisme dans les provinces du Midi.

* * *

Parmi les champions de cette renaissance, et à côté de M. Isidore Salles qui est sans contredit le plus grand écrivain de la langue gasconne, il faut placer M. Alcée Durrieux, auteur de *las Belhados de Leytouro*. Nous dirons en leur lieu les mérites divers de cette œuvre, premier monument de la prose gasconne. Les lecteurs de la *Revue* se contenteront de savoir aujourd'hui que M. Durrieux, avocat à la Cour de Paris et lettré d'élite, s'est consacré à l'exaltation de son parler natal, tant parmi ses compatriotes parisiens que dans son pays de Lectoure, et qu'en même temps qu'un dictionnaire étymologique de son idiome, il prépare une édition de Pierre de Garros, le plus ancien des auteurs gascons.

Nous l'avons dit dans notre revue sommaire de la poésie gasconne avant les félibres : les *Psaumes virats en rythme gascoun*, du Lectourois Pey de Garros, avocat général à la Cour souveraine de Béarn (Toulouse, Colomès, 1565), constituent le premier monument littéraire du dialecte, dans sa forme moderne, — restriction d'ailleurs inutile, puisque les troubadours gascons s'exprimèrent en limousin, — laquelle forme n'a pas plus changé que sa prononciation elle-même.

Or, les *Psaumes* de Garros, qui étaient célèbres et populaires à la fin du XVIe siècle, quand la Gascogne s'était faite protestante, sont devenus d'une inconcevable rareté. Le même mystère pèse sur le sort de la plupart des écrivains patois de ce temps-là, Augié Gaillard, par exemple, dont la

plupart des éditions ont totalement disparu. Doit-on attribuer à la réaction catholique, de telles hécatombes, ainsi qu'à l'Inquisition l'anéantissement de tant d'œuvres des troubadours ? Je ne saurais l'affirmer : nous constations ici dernièrement (t. IX, p. 236) ce qu'il était advenu des cinq éditions du catholique La Bellaudière...

Toujours est-il que M. Durrieux n'a retrouvé qu'*un* exemplaire des *Psaumes* de Garros, vendu 510 francs, aux enchères publiques, à Bordeaux, en 1891. Sur cet exemplaire et sur deux copies authentiques, il a basé sa réédition. Elle sera suivie de celle des *Poesias gasconas* du même auteur (Toulouse, Colomès, 1567) et de la *Pastourado gascoue* sur la mort d'Henri IV, de Jean de Garros son frère, conseiller du sénéchal d'Armagnac, (Toulouse, J. Boude, 1611), plaquettes non moins rares. (1)

La publication qu'a entreprise M. Alcée Durrieux, sous les auspices d'un comité de fervents Gascons de Paris, (MM. le Dr Lannelongue, le profr Larnaude, de Saint-Arroman, Noulens et Michelet) comprendra trois volumes in-8° sur papier de Hollande, tirés à 100 exemplaires. (2)

De ces trois ouvrages des Garros, le premier, les *Psaumes*, ne saurait se contenter de cette édition de bibliophiles. Nous espérons que M. Durrieux réimprimera plus modestement le livre initial de la littérature gasconne, pour faire bénéficier aussi le public félibréen de ses précieuses recherches. La musique des psaumes (composée sur ceux de Marot et de Th. de Bèze), indiquée seulement en épigraphe par Garros, est reproduite dans l'édition nouvelle (d'après les *Psaumes* de Lyon, 1549). Enfin, on y trouvera une restitution de la physionomie du poète, « écrivain hors ligne, docteur *in utroque*, grand caractère, inébranlable dans les persécutions, patriote énergique, moraliste admirable, » ainsi que le qualifie M. Alcée Durrieux. Nous ne pouvons que nous associer à une œuvre qui va rendre à la Gascogne le plus vénérable des mainteneurs de sa langue native.

∴

La Gascogne reprend conscience de son caractère national. A peine est-elle acquise à l'évangile félibréen que déjà ses gloires recrutent des fidèles.

Le 25 août dernier, les félibres des Hautes-Pyrénées fêtaient à Argelès la mémoire du poète Lacontre.

(1) On n'a signalé que 3 exemplaires des *Poesias :* à la Mazarine, à la Nationale et à la vente Solar ; un seul est connu de la *Pastourado* : à l'Arsenal (fonds Lavallière).

(2) On souscrit chez M. Durrieux, 8, rue de la Michodière, Paris, au prix de 30 francs. Les deux volumes de *Las Belhados de Leytouro* sont offerts en prime aux souscripteurs.

L'auteur de ce livre d'admirables chansons béarnaises : *Reclam de mountagne* (1870), et de ce recueil important, dans le même dialecte : *Chants sacrés, fables, proverbes et dictons béarnais* (1879), fut le meilleur poète de la langue gasconne, entre Navarrot et Isidore Salles. Nous dirons les mérites du chanteur populaire dans notre étude sur les écrivains béarnais, car Louis Lacontre, quoique Bigourdan, rima dans le parler des environs de Pau où il passa presque toute sa vie.

C'est à M. Michel Camélat, l'éminent félibre d'Arrens, qu'est due l'initiative de cette fête. La Société académique des Hautes-Pyrénées s'y associa, sous la présidence du maître poète et conteur, Armand Silvestre. Une plaque commémorative fut placée sur la maison natale de Lacontre, dont le chansonnier et *joglar* bigourdan, Yann Palay, raconta la vie et les œuvres. Une Cour d'amour suivit, dans le beau parc d'Argelès, où fut inauguré un buste d'Armand Silvestre et où parlèrent, après le galant président de la félibrée, MM. de Cardaillac, Camélat, du Pouey, Cyprien Dulor, devant l'assemblée féminine la plus charmeresse, la plus inspiratrice.

Du discours d'Armand Silvestre, détachons cet éloquent couplet, pour bien conclure :

Qui sait, Messieurs, si les vrais lettrés ne se réfugieront pas, un jour, dans ces dialectes locaux d'une musique si savoureuse, d'une si grande fidélité à leurs origines, pour échapper à l'impertinent effort qui menace aujourd'hui la langue française dans sa noblesse généalogique et dans ses belles traditions d'antiquité ? Si je voyais nié dans son immortalité et corrompu dans ses racines, l'œuvre des maîtres qui me semblent avoir définitivement formulé le langage de la prose et des vers, je ne serais pas le dernier à fuir ce sacrilège, désertant l'idole profanée, me rappelant les doux mots que je bégayais, enfant, et qui, eux, du moins, ont gardé leur droit de cité tout autour de mon berceau !

En attendant, ils me sont demeurés doux à entendre, et j'aime les poètes méridionaux presque à l'égal des idylliques latins dont ils rappellent l'âme bucolique et éprise de nature.

*
* *

La ville de Bordeaux elle-même, où l'œuvre de Mèste Verdié est toujours populaire, semble avoir cédé à l'entraînement général. En attendant d'avoir son Université, elle a créé, dans sa Faculté des Lettres, une *chaire de langues et de littératures du Sud-Ouest de la France.* M. Edouard Bourciez, le très distingué philologue dont nous avons signalé sommairement les travaux, a été chargé de ce cours. Dans sa leçon d'ouverture (27 9bre) sur l'*Esprit gascon*, qu'a publiée le *Bulletin municipal officiel de Bordeaux*,

il nous a révélé ses projets : « Je me considère, dit-il, comme étant essentiellement ici professeur de langue et de littérature gasconnes. Ce que je compte étudier, pendant quelques années au moins, c'est bien l'évolution de la littérature patoise, en Gascogne ou dans les contrées tout à fait limitrophes, depuis l'époque de la Renaissance. »

Pour sa première année, M. Bourciez a pris comme sujet de son cours le caractère de Toulouse, ses institutions littéraires, l'histoire de ses Jeux Floraux et l'œuvre de Goudelin. Nous sommes assurés qu'il s'efforcera d'aider à notre tâche d'une renaissance gasconne, du moins philologiquement, en étudiant, l'année prochaine, l'idiome gascon à Bordeaux et en démontrant qu'il y a là un instrument viable.

. . .

Le 10 novembre, l'*Escolo limousino* du Félibrige a tenu ses assises d'inauguration à Brive. Heureuse et importante manifestation dont nous ne pouvons donner aujourd'hui qu'un écho. Dans le théâtre de la ville, toutes les notabilités du Bas-Limousin s'étaient rendues à l'appel des félibres, sur l'initiative du biographe de *La Comtesse de Die*, M. Sernin Santy. Il ouvrit la séance par un salut au vrai représentant de l'âme limousine, l'auteur des *Pensées*, le poète de la *Chansou limouzina*, le génial abbé Joseph Roux. Il constata que le sentiment patriotique de leur province et le souvenir de ses grands troubadours revenait aux Brivistes, et les remercia de la faveur dont ils entouraient l'Ecole naissante. Troubadours et Félibres donnèrent l'occasion d'une intéressante conférence à M. J. Félicien Court. Poésies et chansons limousines furent applaudies par un auditoire enthousiaste. Enfin, l'abbé Roux dut répondre lui-même aux hommages de ses compatriotes, dont lui fut révélée, pour la première fois, en une ovation touchante, toute la reconnaissante admiration.

P. M.

PREMIÈRE FÊTE DE L'ESCOLO AUDENCO

Le dimanche 26 novembre, à deux heures, s'est tenue, à la mairie de Carcassonne, la première séance littéraire que la Société des Félibres de l'Aude, l'*Escolo audenco*, offrait à ses membres et au public lettré. L'élite intelligente et mondaine de la ville s'y était donné rendez-vous.

Sur l'estrade prennent place : MM. Achile Mir, Dat de Saint-Foulc, Prax, G. Jourdanne, P. Gourdou, Peyrusse et Rouquet. Après un exquis prelude musical, M. Mir a déclaré la séance ouverte. En quelques mots, il exprime sa joie de voir ce languedocien tant aimé reprendre un peu de faveur, puis M. G. Jourdanne donne lecture de son rapport sur le concours littéraire.

Nous tenons à reproduire in extenso (on le lira plus loin) cet intéressant document où l'ardent orateur languedocien, ancien maire fédéraliste de Carcassonne, a prononcé en quelque sorte le manifeste de l'*Escolo audenco*. La Cause peut compter sur ce nouveau bataillon d'avant-garde.

De nouveau, M. Mir se lève, pour lire la *Rebadisso*, son œuvre nouvelle, composée avec la collaboration de M. Henri Salières. Le majoral raconte comment les vieilles tours de la *Cité* furent secouées jusque dans leurs fondements en voyant, au mois de mai, l'armée des Félibres apparaître en flots serrés. Ce morceau, d'une haute facture littéraire, palpitant de patriotique émotion, a été fort applaudi.

C'est maintenant le tour de Prax, le merveilleux *joglar*. Il conte l'impayable aventure de la *Grazalo* qui se passa, il y a trente ans, à l'hôtel Saint-Jean-Baptiste, et dont la légendaire *Gorjoliso* fut l'héroïne.

La seconde partie est consacrée à l'audition des pièces couronnées. Le conte des *Pechas de Maurras*, le sonnet de M. Dumas: *Al grand pouts de Ciutat*, puis la poésie de M. Combalat, *Françouneta*, ont grand succès.

Pour clôturer la fête, M. Paul Gourdou, en sa qualité de cabiscol, prononce les paroles suivantes :

Amistouso Assemblado,

Le tems fuso rapidomen quand on es en bouno coumpagno, et trop lèu per toutis pico l'ouro de la despartido. Aquel moumen regretous ount cal se dire adiu es aro arribat. Mès abant, Moussu lou Maire, moun debért coumo le bot de moun cor es de saluda en bostro persouno, dins aquel oustal de bilo, la glouriouso et ufanouso Ciutat de Carcassouno. Elo, qu'al mes de mai darniè, de la porto Narbouneso à la porto de l'Aude acclamant le Felibrige qu'empuro l'idéal, oufrissio dins sous bàrris uno arderouso ouspitalitat as représentants de la raço das forts et das pouderouses, das forts dins la luto, das pouderouses dins la mort; e que bei tourna-mai, en s'assouciant generousomen à nostris premieris jocs flourals, douno une probo noubèlo de sa grando desiranço d'ajusta per l'abeni à soun bielh renoum de poulidesso e de balentiso aquel autant trelusènt dal Gai-sabé.

Salùdi tabés bostros soucietats ainados qu'an sourrigut à la naissenço de la nostro coumo on sourrits à uno jouino sor que ben rejoui l'oustal de sous bascalats e de sas cansous; e les counfraires de la presso qu'enmenats à lour tour per l'envanc que nous buto e nous embelugo, nous an dounat la ma dins l'obro entrepreso, nous an soustengut e an frairejat ambé nous-àutris.

E les dounaires d'aquelos belos joios que dounon tant de lustre à nòstris jocs-flourals : lour generousitat sara prouclamado per tóutis les felibres, car an proubat atal que, coumo nous-àutris, aimaboun nostro lengo poupulàrio e boulion sa glourificaciu.

Salut e felicitatius à l'ourquestro, qu'entre tems, dins aquesto acampado, a bressat nostro amo de sous armouniouses acords, l'empourtan leng d'aqueste mounde, bès la plano soulelhouso de Santo Estello.

Salùdi le pople, enfin, tout aquel pople patrioto que ne sion sourtits, nousaus felibre, e qu'aiman ambé le desbord d'uno passiu forto e que le felibrige, al jour de bei, en gardant sa parladuro, dins cade païs, sempre ten dins uno doublo embrassado de pouësio e de fraternitat.

Bous salùdi, subre-tout, graciousos damos e doumaisellos, que fasets rebiure aici las anciennos courts d'amour, — bous autros, ispirarellos das felibres, qu'abets dins les els coumo un rebat blu de perbencos ou dal negre jaiet, e que tout-aro à l'ausido dal palmarés, pacific buletin de bitòrio, aplaudissiots amb'un biais galant de bostros mas poupinetos e plenos de bouquets de caressos, le triomphe de nòstris apassiounats e cabalherouses laureats.

L'escolo Audenco, pretoucado juncos à l'amo, se descolo ambé respèt dabant tóutis bous àutris, e bous crido :

Al rebeire e Grameci !

Le même soir, à l'Hôtel du Commerce, un banquet réunissait les Félibres de l'Aude, *taulejado* présidée par M. Vergnes, cabiscol de l'*Escolo moundino*, rédacteur de *la Dépêche*, venu pour apporter la médaille d'or offerte par son journal à l'*Escolo audenco*, et donnée par celle-ci à Mlle Duclos, de Gerde (Philadelpho).

DISCOURS DE M. GASTON JOURDANNE

LES PREMIERS JEUX FLORAUX DE L'ESCOLO AUDENCO

Jeux floraux. — Philadelphe de Gerde. — Eugène Plauchud. — Le concours de l'Escolo. — Le Félibrige dans l'Aude.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'*Escolo Audenco* célèbre aujourd'hui son premier concours littéraire, ses Jeux Floraux pour nous servir de l'expression usitée d'après les statuts du Félibrige pour caractériser ce genre de solennités. Vous savez d'où vient cette expression de *Jeux Floraux*. Au XIVe siècle, lorsque sept poètes toulousains voulurent remettre en honneur la vieille poésie de langue d'oc à laquelle la Croisade albigeoise avait porté un coup si funeste, ils firent appel dans tout le Midi à ceux qui avaient gardé le culte littéraire de cette langue, et comme récompense aux mieux disants ils promettaient des fleurs en or ou en argent. Disons en passant que ce fut un de nos compatriotes, Arnaud Vidal, de Castelnaudary, qui obtint le prix en cette occasion (*el gazanhet la violeta de l'aur la premiera que si donec*, nous disent les manuscrits de l'époque).

Ce concours littéraire, ces joutes poétiques furent les débuts de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, qui est en ce moment la plus ancienne du monde. Du moment que le Félibrige se donne pour mission de ressusciter les idiomes du midi de la France, et avec eux les vieux usages, les antiques legendes, tout ce

qui, en un mot, constitue la caractéristique de l'âme de la race méridionale, il était évident qu'il devait, à des époques fixées d'avance, donner des preuves d'encouragement à ceux des fils du Midi qui montraient le plus de zèle, le plus de talent, dans cette noble tâche. De là l'origine des concours littéraires institués par les diverses écoles, qui, dans la vaste organisation aux destinées de laquelle préside sainte Estelle, patronne du Félibrige, représentent le groupement local et régional. De là aussi le nom de Jeux Floraux qui nous fait remonter à six cents ans en arrière, à l'époque où nos devanciers du XIVe siècle essayaient, comme nous aujourd'hui, de réagir contre l'abaissement immérité où étaient tombés les idiomes de la France méridionale.

I

Donc, la Société des Félibres de l'Aude va couronner ses premiers lauréats. Conformément aux traditions félibréennes usitées en la matière, elle a fait appel aux poètes et aux littérateurs qui, des Alpes aux Pyrénées, s'expriment dans les divers dialectes de la vieille langue d'oc. Nous devons constater que notre appel a été largement entendu et que des deux extrémités de cette vaste région nous sont venus des concurrents. C'est ainsi que nous avons été appelés à statuer, à la fois, sur des poésies émanées d'un poète de l'*Ecole de Jasmin* à Agen et sur des œuvres écrites dans l'idiome provençal de Cannes.

Mais l'*Escolo Audenco* n'a pas voulu seulement accueillir les poètes qui venaient à elle. Elle s'est proposé, par une innovation hardie, d'aller vers les poètes qui dans le courant de l'année, avaient publié une œuvre sinon absolument supérieure, du moins dépassant la moyenne. Elle voulait montrer ainsi qu'elle ne se contente pas d'accomplir dans sa région de l'Aude l'œuvre qui est son but, mais qu'elle sait élever plus haut ses regards, et suivre, dans son ensemble, la grande renaissance littéraire provoquée par le Félibrige. Cette innovation, hâtons-nous de le dire, a obtenu la plus chaleureuse approbation de notre maître à tous, de M. Frédéric Mistral, lorsque nous lui en fîmes part durant la visite dont il nous honora au mois d'octobre dernier. Nous sommes donc allés de nous-mêmes vers les deux poètes qui nous ont semblé, dans le courant de cette année, avoir fait l'œuvre la meilleure, et la fortune, qui, paraît-il, sourit aux audacieux, nous a favorisés en nous permettant d'attribuer nos deux plus hautes récompenses à deux volumes tout à fait hors ligne, *Brumos d'autouno*, de Philadelphe de Gerde, et *Lou diamant de Sant-Maime*, du majoral Plauchud.

Il ne peut être question ici ni de premier ni de second prix. Nous partageons également notre admiration entre Mlle Philadelphe et M. Plauchud ; et si les récompenses que nous leur donnons ne sont pas de même nature, cela provient uniquement du choix des donateurs qui s'est porté sur deux objets différents.

Philadelphe de Gerde, vous la connaissez tous. C'est cette belle, douce et poétique jeune fille dont la présence a donné un si radieux reflet à nos fêtes du mois de mai dernier. On l'a surnommée la *Dernière Albigeoise*, et M. Marius André, dont vous vous rappelez tous l'invocation à la *Pirenenco*, va raconter, dans un vibrant poème, *La Glòri d'Esclarmoundo*, comment en lui apparaissant au cloître

de Saint-Nazaire, elle évoqua en lui le souvenir de cete grande *Esclarmonde de Montségur* qui fut une des plus glorieuses parmi les sublimes héroïnes de la Croisade du temps de Montfort.

Certes, pour ceux qui ont pu l'approcher et l'entendre, elle a vraiment l'âme indépendante et fière, le cœur généreux de ces grandes femmes du XIVe siècle qui, à un moment donné, incarnèrent l'âme de la patrie méridionale. Et ce sentiment est bien manifeste dans une superbe poésie qu'elle nous a fait l'honneur de nous dédier et qu'on peut vraiment appeler le *Sirvente de la Faidite* :

Tant que, berdo coumo yéyro,
Nousto hayne esmangle ed nord,
En cantant lou Rey en Peyre,
Trensoram Mountfort !

Mais pour ceux qui la connaissent surtout d'après son beau recueil *Brumos d'Autouno*, elle est une jeune fille rêveuse (elles le sont toutes à cet âge) et passant, souvent sans motif apparent, du rire aux pleurs, de la songerie à l'exubérance printanière. Seulement, il se trouve que la nature a mis dans cette âme de jeune fille des dons poétiques souverains. Aussi, ses rêveries comme ses rires, elle les raconte en des vers d'une splendeur véritablement incomparable. Aux fêtes du mois de mai elle nous donna la primeur de cette divine poésie :

Qui sap de quin païs magique
Sort ed estranyé noustalgique
Qui plouro en you ?...

Quand elle nous la *soupira*, (je ne saurais vraiment me servir d'un autre mot) on aurait dit une voyante, une sibylle qui, écoutant une voix intérieure, répète aux mortels haletants la parole d'un Dieu. De fait, elle avait bien l'air d'une prophétesse à ce moment ; sa voix semblait lointaine, son regard était sans fixité, comme frappé par des impressions surhumaines...

Mais, chose étrange ! voici que cette sibylle de Cumes, digne d'être, peinte, comme l'autre, par Raphaël, se transforme en une enfant capricieuse et charmante. Avez-vous vu un pensionnat de jeunes filles, lorsque, sorties de l'étouffante atmosphère de la salle d'études, elles vont en promenade et que la maîtresse leur donne la liberté en pleins champs ? C'est comme une volée de moineaux hardis et piailleurs ; ce sont des rires, des sauts, des espiègleries ravissantes. Vous tournez la page, dans le livre de *Brumos d'autouno*, et la sibylle inspirée se change en une écolière turbulente. D'ailleurs, n'est-elle pas un peu la compatriote de ce roi rieur et bon enfant qui s'appelait Henri IV ? Qui le croirait ? Cette femme si séduisante, dont nous étions tous plus ou moins amoureux au mois de mai, habille encore des poupées ? Oui, lorsque je lui fis demander par Marius André quel souvenir je pourrais lui envoyer en merci de sa visite d'alors, elle me répondit qu'elle voulait une poupée. Hé bien, je la lui ai envoyée très gravement, et elle m'a répondu très gravement, quand elle l'a eu reçue, par une lettre qui est un chef-d'œuvre de grâce, d'amitié cordiale, et que je conserve, aussi précieuse qu'une perle de Cléopâtre.

Je vous le dis, c'est une sirène. Et peu lui importe la richesse. Chez elle, bien

des jeunes hommes, riches et considérés, l'ont demandée en mariage; elle n'en a voulu aucun, elle a préféré celui que vous savez.

Oh! comme elle est différente de ces demoiselles modernes qui ressemblent, elles, beaucoup à la princesse Volubilis dont je contais un jour l'histoire, charmante princesse sans doute, mais tête vide, qui refusa tous les fiancés qu'on lui présentait jusqu'à ce que l'un d'eux eut trouvé le secret de son cœur, et ce secret était celui-ci : elle voulait pour chaque jour une robe nouvelle.

Couronner un poète aussi remarquable que l'auteur de *Brumos d'Autouno* était une bonne fortune pour l'*Escolo Audenco* ; aussi nous lui avons donné la grande médaille d'or que M. le directeur du journal la *Dépêche* de Toulouse a bien voulu nous offrir pour nos Jeux Floraux.

Avec Mlle Philadelphe nous écoutions le dialecte des Pyrénées bigorranes, de cette riante vallée de Campan qui sonne si agréablement aux oreilles de ceux qui ont eu le bonheur de la visiter et d'y rêver à leur aise.

Avec le majoral Eugène Plauchud, nous franchissons d'un bond et la Garonne, et l'Aude, et l'Hérault, et le Gardon, et le Rhône et la Durance... Nous arrivons aux pieds des Alpes, dans cette vallée de Forcalquier, qui, en 1214, fut réunie à la grande Provence sous l'autorité douce et paternelle du comte Raymond Bérenger IV.

Dans cet heureux temps du treizième siècle, au début, et du douzième siècle, à la fin, le comté de Forcalquier marque sa trace lumineuse. Les peuples étaient libres, contents ; les magistrats consulaires, chefs des cités, tenaient haut leur indépendance ; les troubadours chantaient et les jeunes filles, que dis-je, les princesses elles-mêmes, les filles du comte Bérenger, qui, toutes devaient épouser un roi (et quels rois ! le roi de France saint Louis, le roi d'Angleterre, le roi des Romains) se mêlaient aux paysannes pour aller chercher les diamants sur la montagne de Sant-Maime.

Ces diamants, il est vrai, n'étaient pas de vrais diamants ; c'étaient des morceaux de cristal, de *quartz*, comme disent les savants, mais ils brillaient au soleil comme de véritables pierres précieuses. Et toutes s'en paraient dans les bals : princesses, bourgeoises, filles des champs.

Cependant Raymond-Bérenger, après avoir marié ses trois filles à trois rois, en a une quatrième, la douce, la jolie Béatrix, qui va avoir quinze ans au moment où M. Plauchud fait commencer son poème. De qui sera-t-elle la femme ? Sera-t-elle reine comme ses sœurs ? Ah ! certes, elle ne manque pas de prétendants, car elle sera l'héritière de la Provence.

Il y a le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, plus puissant qu'un roi, il y a le comte d'Anjou, frère de saint Louis.

Voici qu'aujourd'hui elle a quinze ans juste. Le comte, son père, célèbre cet instant par une grande fête. Et voilà qu'un jeune troubadour, Gaucher, un *Forcalquiérois*, après les autres, chante incomparablement, si gentiment que le petit cœur de la princesse s'agite et que le père décide que, pour tout ce jour, Gaucher sera le chevalier de Béatrix.

On le voit, entre troubadour et princesse l'amour doit venir ; il vient en effet. Qui sera le mari de Béatrix : — Sera-ce un troubadour obscur ? se demande le pauvre Gaucher. — Mais tu es de noble race, lui apprend Rigoulet, le bouffon du comte qui cache un cœur d'homme, tu es un bâtard de la maison souveraine de Forcalquier, tu es le cousin de Béatrix !

O vain songe trop tôt passé ! Au moment où Gaucher, raffermi par cette révélation, va faire connaître son amour à Béatrix, des estafiers, apostés par le roi d'Aragon, pour enlever la princesse, le tuent pendant qu'il défend celle qu'il aime.

Adieu, pauvre Gaucher, poétique incarnation où le majoral de Forcalquier a fait revivre l'âme de sa vallée !... Ah ! comme nous voudrions vous redire comment M. Plauchud a fidèlement raconté les fêtes populaires, les légendes du bon vieux pays provençal ; c'est admirable. Et aussi combien nous serions heureux de nous attarder, en compagnie de notre éminent ami, M. Léon de Berluc-Perussis, cet incomparable savant doublé d'un fin lettré, qui a fait au livre une splendide préface. Nous voudrions vous faire remarquer avec quelle précision Plauchud a su ressusciter son dialecte, un des plus intéressants, scientifiquement, de tous ceux de la langue d'oc...

L'*Escolo Audenco* décerne à M. Eugène Plauchud le beau bronze d'art que notre vénéré sous-cabiscol, M. Adam Peyrusse, nous a offert pour cette occasion.

II

Mais nous avons d'autres invités ; ce sont les poètes qui nous ont envoyé des poésies spécialement faites pour notre concours. Il est temps de parler d'eux. Et ici l'*Escolo Audenco* doit faire sa profession de foi. On nous a envoyé beaucoup de choses, nous n'en avons gardé que très peu. Pourquoi ? Est-ce à dire que ce que nous n'avons pas gardé ne valût rien ? Non, mais nous avons voulu être sévères, très sévères. Autant nous avons voulu encourager ceux qui, malgré des fautes, présentaient des qualités, autant notre choix a été parcimonieux. Oui, c'est vrai, nous avons eu beaucoup d'appelés, et bien peu d'élus, par exemple pour la poésie lyrique où nous avons réservé le prix.

Dans cette catégorie ont concouru deux dames. Honneur aux dames, dit la galanterie française ; nous avons pensé de même, et nous avons donné une mention : à Mlle L. Ouradou de Garretta, à Brassac, dont la poésie : *Mourento e salbado*, présente des strophes émues, ainsi qu'à Mlle Albertine Chayla, de Carcassonne, qui nous a envoyé un petit *Roussignoulet*. Nous y avons vu un peu d'inexpérience, mais beaucoup de bonne volonté.

Puis viennent MM. Albert Viau, félibre à Salindres, pour sa poésie : *Pantai d'amour*, où il n'a eu qu'un tort, celui de ne pas se laisser aller tout à fait à son inspiration ; ensuite M. Maurice Joret, à Agen, qui, nous le verrons, cultive plusieurs genres. Nous croyons voir en M. Joret un de nos bons poètes pour bientôt.

Après la poésie lyrique, le rire. Ici plus qu'ailleurs, nous avions le droit d'être difficiles, car le maître du Rire, vous savez que nous l'avons parmi nous ; mais,

avec *las Péchas de Maurras*, M. Gustave Thérond, de Cette, nous a donné un chef-d'œuvre auquel nous avons accordé le premier prix, la médaille offerte par la ville de Carcassonne. Très amusant aussi a été M. Combalat-Roche, nous offrant les mésaventures d'un *Novi frejelut*. Le second prix que nous lui avons donné a la valeur d'un premier, c'est la médaille offerte par la ville de Limoux. A l'ami Marc Rigal, de Montpellier, un dévoué du Félibrige, nous avons été heureux de décerner une mention pour son conte : *l'Eco*.

Des sonnets, nous en avons eu de pleines corbeilles ; nous n'en avons conservé qu'une gerbe, celle que M. Dumas nous a envoyée de Pépieux, un *Pugnat de sounets*. Vous ne sauriez croire le plaisir que nous a fait M. Dumas. Nous ne le connaissons pas, personne de nous ne l'a vu. Mais nous le voulons avec nous ; il doit être un jeune et nous avons le désir d'en faire quelque chose. Il connaît admirablement son languedocien, chose bien moins commune qu'on ne croit, et dans ses vers nous avons senti passer un souffle vraiment poétique et inspiré. Mais en vertu du principe que qui aime bien châtie bien, nous dirons à M. Dumas : « Vous avez encore des progrès à faire ; mais vous pouvez devenir un très bon, un excellent poète ; nous vous avons découvert, nous ne vous lâcherons pas et nous vous mettrons à la place qui vous est due. »

D'ailleurs, nous le répétons, M. Dumas connaît son dialecte comme pas un ; qu'il s'y tienne, qu'il l'étudie encore, qu'il le creuse, comme le laboureur, pour en faire sortir une belle moisson. Et surtout qu'il n'aille pas chercher loin des modèles pour se perfectionner ; s'il en veut, il en a un près de lui, c'est Mir, dont la langue si belle, claire comme du cristal, expressive, et surtout vraie, a excité la jalousie de Roumanille : « O Mir, lui disait un jour le poète des *Cascareleto*, que ne ferais-je pas si j'avais ton dialecte ! » Nous donnons à M. Dumas la médaille de la Société des Arts et Sciences.

M. Fernand Pigot, de Capestang, nous a envoyé une *Etude sur le poète carcassonnais Daveau*. A vrai dire, cette étude est plutôt une esquisse. Au reste, M. Pigot le reconnaît lui-même, car le temps lui a manqué pour la faire comme il l'aurait voulu.

Dans ces conditions, nous donnons dès à présent avis que nous maintenons l'étude sur Daveau pour notre prochain concours.

Dans le genre des vers à mettre en musique, romance ou chanson, nous nous trouvons en pays de connaissance car nous rencontrons deux de nos lauréats déjà nommés. C'est d'abord M. Combalat-Roche qui chante son amie *Françouneta* d'une manière qui rappelle l'étudiant de Murger se rappelant Musette l'oublieuse. Nous lui avons accordé le prix que M. Beverini-Vico, préfet de l'Aude, nous a généreusement offert. Fort jolie est aussi la chanson *Sant-Jean-d'Estiu* que M. Maurice Joret nous a adressée et à laquelle nous avons donné une mention.

Enfin voici venir en dernier lieu les jeunes enfants des écoles qui ont traduit le plus fidèlement la gracieuse et si instructive fable de Mir : *la Clouco et lou Pouletou*. Le palmarès qui sera lu, tout à l'heure, vous donnera leurs noms.

III

Notre tâche est terminée. Grâce à la générosité des uns, grâce à la bienveillance des autres, nous avons pu reconnaître le vrai mérite en d'équitables proportions.

Nous devons des remerciements d'abord à M. le Directeur du journal la *Dépêche* qui nous a permis de donner à Mlle Philadelphe une récompense digne d'elle. Nous en devons aussi à notre estimé confrère M. Peyrusse dont la générosité nous a permis de donner à l'auteur du *Diamant de Sant-Maime* un bronze artistique : *Le Vincèire*, du sculpteur Laporte. Assurément cette récompense n'eût pas été déplacée même dans les concours princiers que le comte de Forcalquier faisait présider par sa fille Béatrix.

M. le préfet de l'Aude nous a donné un prix ; qu'il soit publiquement remercié d'avoir ainsi contribué à l'éclat de notre fête.

Quant à M. le Maire de Carcassonne et à son Conseil municipal, nous nous demandons comment nous pourrions leur exprimer notre reconnaissance. Au mois de mai dernier ils nous ont donné sans compter de quoi faire la belle fête que vous avez vue. Pour celle-ci ils nous ont accordé tout ce que nous leur avons demandé. Croyez-le, Messieurs du Conseil, l'argent donné à des poètes, n'est pas mal placé. Nous vous aiderons à maintenir la réputation que la Cité de Dame Carcas a dans l'histoire littéraire du Midi, et, dans nos fêtes, vous trouverez une confraternité reposante et rafraîchissante.

Nous dirons la même chose à M. le Maire de Limoux et à son Conseil. Ces Messieurs nous ont donné une médaille à la condition que nous irions faire une fête chez eux. Nous irons certainement dans cette bonne ville de Limoux, qui, de tout temps, a produit des poètes et des artistes, et de même que, au mois de mai dernier, nous avons fait revivre ici la fête des *Segaïres*, à Limoux nous ressusciterons la vieille fête des blancs meuniers enfarinés, gais et turbulents comme de vrais fils du Midi.

Merci enfin à vous, messieurs de la Société des Arts et Sciences qui, vous aussi, nous avez offert un prix. Vous avez compris que nous étions frères dans la même tâche, et que si vous êtes des savants et des historiens, tout ce qui concerne la petite patrie a des points de contact communs.

La petite patrie ! Au fond, c'est elle qui est la reine de ce jour ; c'est de sa langue imagée que nous célébrons la fête, et que nous honorons, tout en admirant comme il convient sa grande et illustre sœur, la langue française. Vous tous qui nous écoutez, laissez-vous un peu conduire par les félibres ; tout en riant, tout en vous contant de belles histoires, ils vous conduiront vers les gloires passées de notre intéressant département de l'Aude. Quoi de plus beau que de célébrer ceux qui, avant nous, ont vécu sur la terre où nous sommes nés, où nous vivons !

C'est ainsi qu'un jour sous les beaux arbres de Pennautier, sur les rives du Fresquel capricieux et argenté, nous ferons revivre l'histoire du Troubadour Peire Vidal et de la Loba de Pennautier. De Raymond de Miravals, le chanteur de la comtesse de Burlats, femme du vicomte de Carcassonne, nous évoquerons le

souvenir sur les montagnes du Cabardès. A Castelnaudary nous célèbrerons Arnaud Vidal, premier lauréat des Jeux Floraux de Toulouse, Galtier, le chantre du *Raisin*, et Fourès, le grand félibre récemment mort. Dans le vieux château de Puivert (*a Pepert, coumo disoun abal*) nous trouverons de poétiques souvenirs. A Limoux nous aurons de quoi rire avec Guittard, avec Rivoire, avec Bourg-Ravigné, sans oublier Pierre Duran qui, au XIVe siècle, fut aussi lauréat des Jeux Floraux de Toulouse.

Redescendant le cours de l'Aude, que de jolies choses nous trouverons en Minervois ! Non loin de là nous rencontrerons la vieille Tour d'Escales sur laquelle (oh ! dans bien longtemps, je pense) nous placerons une inscription de marbre : « Ici naquit... celui que vous savez... » Et à Narbonne donc, dans le vieux château des vicomtes, lorsque nous serons mieux connus, nous ferons revivre ces poétiques assises où la vicomtesse Ermengarde réunissait les plus illustres troubadours. Sur le rocher de Leucate nous vous inviterons à manger une bouillabaisse, et de là, devant la mer azurée, nous chanterons la *Coupo Santo* si fort, si chaleureusement, qu'on nous entendra jusqu'à Marseille, jusqu'à Maillane, jusqu'à Avignon, la Papaline. De telle sorte que nos frères de Provence nous pourront crier de loin :

Zou ! les Audencs
Soun ardens !

Sachant avoir les idées larges de notre époque, profondément respectueux de toutes les opinions, de toutes les croyances, nous voulons unir le présent au passé, et, à l'ombre de la Grande Patrie, faire vibrer le parler natal, rehausser l'éclat de la terre patriale !

Gaston JOURDANNE.

*
* *

Le séjour de l'escadre russe à Toulon, en octobre dernier, a provoqué sur tout le littoral maintes manifestations provençales dont nous ferons l'objet d'une chronique, en y enchâssant les poésies adressées par les félibres, le Capoulié en tête, à l'amiral Avellan et à la Russie, ainsi que des vers provençaux inédits de Reboul, prophètes de l'alliance.

*
* *

Le 12 novembre, l'Athénée de Forcalquier et l'*Escolo dis Aup* ont tenu leur séance et banquet annuels. Autorités et notabilités de la région, délégués des Ecoles félibréennes d'Aix et de Marseille s'y pressaient à l'accoutumée, parmi l'unanime concours des félibres alpins.

Cette assemblée annuelle de Forcalquier propage à merveille le sentiment félibréen, le patriotisme régional dans la Haute-Provence. La Cause n'a pas de terre plus conquise. Le majoral Eugène Plauchud a mis dans

cette œuvre son âme, autant que dans le *Diamant de Saint-Maime*, cet admirable poème qui symbolise désormais la foi patriale et le traditionnisme pour son pays.

. . .

Le 30 décembre, l'*Escolo dóu Ventour* a tenu son assemblée d'inauguration à Carpentras. Ont parlé tour à tour: M. Alfred Caillet, maire de la ville, président d'honneur; le cabiscol, Rémy Marcelin, félibre majoral, qui a exposé la double tâche patriotique, provençale et française, du nouveau groupe comtadin; MM. Henri Bigot, Silvestre Marcelin, Barcilon, des Isnards, Liabastres, Ravoux et Montagard. Notons ici, comme l'a fait un des orateurs, que l'*Ecole du Ventoux* désire n'être pas un cénacle ouvert aux seuls félibres proprement dits, mais à toutes personnes de la région s'intéressant aux études comtadines, ce qui revient à dire ayant l'esprit félibréen.

. . .

Le prochain voyage des Félibres de Paris et des Cigaliers (août 1894) est fixé, dans ses grandes lignes, comme suit :

Jeudi, 8 août : félibrée *lyonnaise*; vendredi 9 : descente du Rhône de *Lyon à Avignon*, (halte de deux heures à Valence); samedi 10 : assemblée générale du Félibrige (Sainte-Estelle), à *Avignon ;* le soir : première représentation de la Comédie française au Théâtre d'*Orange* ; dimanche 11, inauguration, à *Avignon*, des monuments d'Aubanel et de Roumanille ; le soir, deuxième représentation d'*Orange* ; lundi 12, commémorations d'Adolphe Dumas, à *Bon-Pas* ; de Félicien David à Cadenet ; inauguration d'un monument au Tambour d'Arcole à *Cadenet ;* mardi 13, inauguration d'un monument à Castil-Blaze, à *Cavaillon ;* mercredi 14, félibrée à la *Fontaine de Vaucluse*.

P. M.



TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

(Tome IX. — 1893)

Le Directeur-Gérant : P. MARIÉTON.

Paris. — Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet.